

Gens de la lune

Varley, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

john varley
gens
de la lune

roman
traduit de l'américain
par Jean Bonnefoy



PRESENCES

John Varley

Gens de la lune

roman traduit de l'américain
par Jean Bonnefoy

Collection présences
sous la direction de
Jacques Chambon

Titre original :

STEEL BEACH

(G.P. Putnam's Sons, New York)

ISBN 0-399-13759-9

© 1992, by John Varley

Et pour la traduction française

© 1994, by Éditions Denoël

9, rue du Cherche-Midi – 75006 Paris

ISBN 2-207-240034-7 B 24034-9

PREMIÈRE PARTIE

Manchettes

NOTRE NOUVEAU SUPERCONCOURS ! GAGNEZ UN COÛT GRATUIT !

« Dans cinq ans, le pénis sera obsolète », déclara l'attaché commercial.

Il s'interrompit, le temps de laisser cette information d'amplitude tellurique s'imprimer dans nos cervelles ébaubies. Personnellement, je me demandais combien je pourrais encaisser de surprises de ce genre d'ici le déjeuner.

« Avec la campagne promotionnelle adéquate, poursuivit-il sans reprendre haleine, la cause pourrait être entendue en moins de deux ans – moins de deux ans ! »

Et il avait peut-être raison. J'avais vu des trucs encore plus bizarres au cours de mon existence. Mais je décidai de ne pas appeler tout de suite mon agent de change pour lui dire de fourguer illico mon stock de suspensoirs.

La conférence de presse se tenait dans un vaste auditorium appartenant à la Générale de Génie génétique. Sa capacité était d'environ mille places ; pour l'heure il accueillait environ le cinquième de cet effectif, en majorité agglutiné aux premiers rangs.

L'attaché commercial de la 3G était aussi passe-partout qu'un animateur de jeu télévisé. La voix allait avec le personnage. Un personnage type. Un de ces jours, ils finiront pas standardiser l'aspect physique pour vous donner, au sens propre, la tête de l'emploi. À l'exemple des uniformes.

Il poursuivit : « Le sexe tel que nous le connaissons est une activité malcommode, sans souplesse, sans imagination. Le temps de parvenir à la quarantaine, vous avez déjà fait tout ce qu'il est possible d'accomplir avec l'équipement sexuel "naturel" dont nous disposons. En fait, même si vous avez été modérément actif, vous aurez tout fait une bonne douzaine de fois. Cela finit par devenir ennuyeux. Et si c'est ennuyeux à quarante ans, qu'est-ce que ce sera à quatre-vingts, voire à cent quarante ? Y avez-vous déjà songé ? Songé à ce que sera votre vie sexuelle quand vous serez octogénaire ? Avez-vous réellement envie de continuer à répéter et répéter la même vieille gymnastique ?

— Quoi que je fasse, ce ne sera pas avec lui, me souffla Cricket au creux de l'oreille.

— Et avec moi ? lui glissai-je en retour. Juste après la conférence ?

— Et si on attendait que je sois octogénaire ? » Elle me flanqua un petit coup de coude dans les côtes, mais elle souriait. Ce qui n'était pas tout à fait le cas du malabar assis juste devant nous. Il travaillait pour *Corps parfait*, pesait dans les deux cents kilos – sans un gramme de graisse – et nous lançait un regard noir par-dessous le trapèze charnu de ses arcades sourcilières musculeuses. Je ne l'aurais pas cru capable de seulement tourner la tête,

encore moins de regarder par-dessus son épaule. Tout juste si on n'entendait pas craquer les tendons.

Bon, message compris. On la boucla.

« À la Générale de Génie génétique, poursuivait le bonimenteur, nous ne doutons pas que dans vingt ou trente millions d'années Mère Nature aurait trouvé le moyen de remédier à certains de ces inconvénients. Quoique... » – et là, il nous gratifia d'un sourire qui réussit à être à la fois matois et candide – « on se demande si cette brave vieille dame aurait pu parvenir exactement à notre système... c'est vous dire à quel point on le juge bon.

« *Certes, mais c'est quoi, ce point ?* vous entends-je d'ici murmurer. C'est qu'il y a eu déjà pas mal d'améliorations depuis l'époque de Christine Jorgensen. Qu'est-ce que celle-ci a de si exceptionnel ?

— Christine qui ? » murmura Cricket tout en pianotant rapidement sur son avant-bras gauche du bout des doigts de la main droite.

« Jorgensen. Première sexchangiste dans le sens masculin-féminin, si l'on excepte les chanteurs d'opéra. Mais qu'est-ce qu'on vous enseigne à l'école de journalisme ?

— À bien savoir lier la sauce, le factuel suivra. Merde, Hildy, j'avais pas réalisé que tu te l'étais sortie...

— J'ai fait pire depuis. Si elle n'avait pas gardé cette manie de vouloir mener la danse... »

Cette fois un bras – ce devait être un bras, puisque ça partait d'une épaule, quoique j'aurais pu fourrer les deux jambes dans une seule manche –, un bras, donc, agrippa le dossier du siège devant moi et j'eus droit à la totale de l'exhibition éléphanterque, depuis la brosse de cheveux jaunes et la mâchoire à tailler les quarantièmes rugissants jusqu'au cou plus large que les hanches de Cricket. J'élevai les mains en un geste apaisant, fis semblant de me clore le bec et de jeter la clef. Le front de la brute se plissa de plus belle – bonjour les dégâts s'il s'imaginait que je me foutais de lui – puis il se retourna. Je restai à me demander où il avait bien pu dégoter les haltères miniatures qui lui avaient permis de se gonfler ainsi les muscles des sourcils.

En un mot comme en cent, je m'em-mer-dais.

Ce n'était pas la première fois que je voyais annoncer le Millénaire sexuel. Pas plus tard qu'en mars dernier, en fait, et avec une parfaite régularité auparavant. C'était comme les histoires de fin du monde ou le secret du mouvement perpétuel. Tout journaliste s'y trouvait confronté au moins une fois par mois au cours de sa carrière. Je soupçonne qu'il devait en aller de même au temps où les gros titres étaient gravés sur des tablettes de pierre et où l'édition du dimanche était distribuée du haut d'un mammoth laineux. J'avais perdu le compte du nombre de fois où je m'étais retrouvé assis au milieu d'un public identique, pour écouter quelque baratineur/euse pourvu/e de plus de dents que prévu par la Nature annoncer l'invention du Siècle. C'était le prix à payer par tout grand reporter.

Ça aurait pu être pire. J'aurais pu avoir droit au couplet politique.

«... testé sur plus de deux mille volontaires... en comptant une erreur d'échantillonnage de plus ou moins un pour cent...»

J'avais un mauvais pressentiment. Il allait de soi que cette histoire serait cent fois moins révolutionnaire que le mec nous le promettait. La vraie question était : aurais-je de quoi en tirer un papier que je puisse fourguer à Walter ?

«... enregistré un accroissement de soixante pour cent de la sensation orgasmique, un doublement de l'indice de satisfaction et une totale absence de dépression post-coïtale. » Comme avait coutume de dire mon vieil oncle J. Walter Thompson¹, « rend votre linge cinquante pour cent plus blanc, et vous nettoie les dents sans vous abîmer l'haleine ».

Je me penchai pour récupérer par terre le blocfax qu'on nous avait remis à chacun à l'entrée de la salle. J'appelai le menu des questions générales et les parcourus rapidement. Mon déconnomètre se mit à faire un tel raffut que je redoutai de faire à nouveau se retourner Monsieur Tension dynamique.

Les questions étaient nulles. Il y a des firmes dont l'unique activité est de travailler avec les instituts de sondage pour les mettre en garde contre ce qu'on appelle l'« effet lèche-bottes », cette tendance parfaitement humaine à raconter aux gens ce qu'ils veulent entendre. Demandez-leur s'ils aiment votre nouveau soda : ils seront enclins à répondre oui, puis s'empresseront de le recracher sitôt que vous aurez le dos tourné. La 3G n'avait pas cru bon de recourir aux services d'une telle firme. Oubli souvent révélateur d'un manque de confiance dans la valeur du produit.

« Et maintenant, le moment que vous attendiez tous... » Fanfare. Extinction des feux. Des projecteurs balayèrent le rideau de velours bleu derrière le podium, lequel se mit à glisser vers les coulisses, emportant le représentant avec lui. « La Générale de Génie génétique présente...

— Roulement de tambours », murmura Cricket, une fraction de seconde à l'avance. Je lui flanquai un coup de coude. «... l'avenir du sexe... *ULTRA-Frisson !* » Applaudissements polis dans la salle, tandis que les rideaux s'ouvraient, dévoilant un couple nu, debout sur la scène, enlacé sous un spot violet. Tous deux étaient parfaitement glabres. Ils se tournèrent pour nous faire face, la tête dressée, les épaules rejetées en arrière. Aucun ne semblait avoir de sexe précis. La seule marque distinctive était l'esquisse de seins et le trait d'ombre à paupières pour le plus petit des deux personnages. Chez l'un comme chez l'autre, la peau de l'entre-jambes était parfaitement lisse.

« Encore un Sensori-touchi, murmura Cricket. Moi qui croyais qu'on aurait droit à du nouveau. N'ont-ils pas déjà présenté l'ULTRA-Frisson il y a trois ans ?

— Et comment ! Ils avaient claqué une fortune à persuader une demi-douzaine de célébrités de se convertir, et malgré ça, ils n'ont pas dû avoir plus de dix à douze mille abonnés. Je doute qu'il en reste encore une centaine. »

Qu'est-ce que vous voulez faire ? Ils organisent une conférence de presse, ils jettent un de leurs potes à la baille, et c'est la curée.

Cinq minutes après le début de la présentation de l'ULTRA-Frisson (c'est ainsi qu'ils désiraient voir qualifier leur truc, avec des capitales), j'avais compris que cette triste pantalonnade ne pouvait intéresser que les gogos. J'étais sûr que mon imposant voisin de devant était émoustillé jusqu'au bout de ses gros petons musculeux.

Une douzaine de danseurs nus et asexués occupaient à présent la scène, se caressant mutuellement en adoptant des poses artistiques. Des étincelles bleues jaillissaient du bout de leurs doigts.

« Moi, ça me suffit, dis-je à Cricket. Tu comptes t'incruster ?

— Il doit y avoir une tombola. Trois conversions gratuites...

— ... au fabuleux système ULTRA-Frisson », conclut le bonimenteur, finissant pour elle sa phrase.

« Gagnez un coït gratuit, dis-je.

— Quoi ?

— Walter prétend que c'est la manchette de blocmag idéale.

— Il ne devrait pas y avoir une allusion aux OVNI ?

— D'accord. "Gagnez un coït gratuit à bord d'un OVNI à destination de la Vieille Terre."

— Je ferais mieux de rester jusqu'au tirage au sort. Mon boss risque de me tuer si jamais je gagne et que je ne suis pas là pour retirer mon prix.

— Si c'est moi qui gagne, ils peuvent toujours me l'apporter au bureau. »
Je me levai, posai la main sur une épaule massive, me penchai en avant.

« Faudra me travailler encore un peu ces pectoraux », dis-je à l'hybride de gorille avant de sortir en vitesse.

Le foyer avait été transformé depuis mon arrivée. D'immenses holos bleus de convertis à l'ULTRA-Frisson s'enlaçaient érotiquement dans tous les coins, et l'on avait installé des tables roulantes pour le buffet. Des serveurs, en uniforme traditionnel de majordomes britanniques, étaient postés derrière, essuyant les verres et l'argenterie.

Il n'y a pas de petits profits. Dans le cadre de mes activités professionnelles, il est rare que je décline un voyage gratuit et je ne refuse jamais de bouffer à l'œil.

Je me dirigeai vers la table la plus proche, plongeai un couteau dans un buste de Sigmund Freud en pâté et étalai l'épaisse mélasse brune sur une tranche de pain noir. L'un des serveurs parut chagriné et fit mine de se diriger vers moi, mais un froncement de sourcils le remit à sa place. Je posai deux belles tranches de jambon fumé sur le pâté, les recouvris d'une bonne couche de fromage à la crème, de quelques lamelles de saumon fumé, si fines qu'on aurait pu lire le journal au travers, et nappai le tout de trois cuillerées à soupe de caviar noir Béluga. Le serveur contempla l'ensemble de l'opération avec une incrédulité grandissante.

C'était un des plus beaux sandwiches à la Hildy.

Je m'apprêtais à mordre dedans quand Cricket apparut à ma hauteur et

m'offris une flûte de champagne bleu. Le cristal émit une note claire et glacée lorsque nous trinquâmes.

« À la liberté de la presse, suggérai-je.

— Au quatrième pouvoir », renchérit Cricket.

Les labos de la 3G étaient situés au fin fond d'une nouvelle banlieue, à près de soixante-dix kilomètres du centre de King City. La plupart des tapis roulants et des escaliers mécaniques n'étaient pas encore en service. Il n'y avait qu'une seule station de métro ouverte et elle était située à deux bornes. Nous étions venus avec une flotte de vingt aérolimousines. Elles étaient toujours là, alignées devant l'entrée des bureaux de la société, prêtes à nous rabattre vers la station de métro. Du moins le pensais-je. Nous embarquâmes, Cricket et moi.

« Cela me chagrine énormément de vous le dire, annonça l'aérolimo, mais il m'est impossible de démarrer tant que la démonstration n'est pas terminée à l'intérieur, ou tant que je n'ai pas une charge de sept passagers.

— Faites une exception, lui dis-je. On a un rendez-vous urgent.

— Seriez-vous en train de m'avertir d'une situation d'urgence ? »

J'allais précisément le faire puis je me mordis la langue. Certes, je retournerais au bureau sans problème, mais j'aurais ensuite tout un tas d'explications à fournir, plus une belle amende à payer.

Je changeai mon fusil d'épaule. « Quand j'écirai mon article et que je mentionnerai ce retard idiot qui donne une piètre idée de la 3G, cela ne fera pas du tout plaisir à vos supérieurs.

— Cette information me perturbe et m'alarme, dit l'aérolimo. N'étant pour ma part qu'un sous-programme d'une routine partiellement activée de l'ordinateur central de la 3G, mon seul désir est de satisfaire mes passagers humains. Soyez assuré que je ferai tout mon possible pour répondre à vos désirs, puisque mon seul but est de procurer satisfaction et transport rapide. Néanmoins, ajouta-t-elle après une courte pause, je ne peux pas bouger.

— Laisse tomber, intervint Cricket. Tu devrais savoir qu'il est inutile de discuter avec une machine. » Elle s'apprêtait déjà à descendre. Elle avait raison, mais il y a quelque chose en moi qui n'a jamais pu résister à la tentation, même si je sais que les machines ne s'adressent pas à moi en particulier.

« Ta mère n'était qu'une grosse benne à ordures », dis-je en lui flanquant un coup de pied dans sa jupe en caoutchouc.

« Sans aucun doute, monsieur. Merci beaucoup, monsieur. Au plaisir de vous revoir bientôt, monsieur. »

« Qui a bien pu programmer cette espèce de lèche-bottes ? demandai-je plus tard.

— Un type qui devait avoir le cul bordé de rouge à lèvres répondit Cricket. Pourquoi râles-tu comme ça ? C'est juste une petite balade. Profite du

pageage. »

Le coin était plutôt agréable, je dois l'admettre. Il n'y avait pas trop de monde. On grandit cerné en permanence par l'odeur des gens, au point qu'on remarque aussitôt lorsqu'elle a disparu. Je respirai un bon coup ; ça sentait le béton frais. Je me gavai des images, des bruits et des odeurs d'un monde nouveau-né : les vives couleurs primaires des paquets de câbles jaillissant des murs en construction, telles les premières pousses sur un rameau dénudé, l'éclat encore inaltéré du cuivre, de l'argent, de l'or, de l'aluminium, du titane ; le sifflement de l'air dans les tuyauteries vierges, ni défléchi, ni assourdi, charriant cette odeur un peu âcre de l'huile de machine qui depuis des siècles enrobe tous les appareils neufs, tout juste sortis d'usine... tous ces détails avaient un effet sur moi. Ils étaient synonymes de chaleur, de sécurité, de protection contre le vide éternel, de victoire de l'humanité contre les forces hostiles toujours en éveil. En un mot, de progrès.

Je commençai à me détendre un peu. Nous avançons dans un dédale de matériaux de construction, tôles d'inox et d'aluminium, dalles de verre et de plastique, et j'éprouvais une paix aussi profonde que celle dont devait se sentir pénétré un brave fermier du Kansas d'antan à la vue de ses champs de blé ondulant sous le vent.

« Ils disent avoir prévu une option permettant les rapports sexuels par téléphone. »

Cricket, qui avait pris quelques pas d'avance, parcourait le prospectus de la 3G sur son bloc-fax.

« Ça n'a rien de nouveau. Les gens ont commencé à pratiquer le sexe par téléphone à peu près dix minutes après qu'Alexander Graham Bell a eu inventé la chose.

— Tu me fais marcher. Personne n'a inventé le sexe. » J'aimais bien Cricket, même si nous étions rivaux. Elle travaille pour le *Recta*, le deuxième blocmag de Luna, et elle s'est déjà fait un nom alors qu'elle n'a pas encore atteint la trentaine. Nous couvrons en gros les mêmes sujets, si bien que nous nous voyons très souvent, à titre professionnel.

Je l'avais toujours connue de sexe féminin mais elle n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour les avances que j'avais pu lui faire. Chacun ses goûts. J'avais plus ou moins conclu que c'était une affaire de penchant sexuel – ce genre de chose ne se commande pas. Ça devait être ça. À moins d'admettre que je ne l'intéressais tout simplement pas. Éventualité rigoureusement improbable.

Ce qui était bien dommage, de toute façon, car je nourrissais pour elle un désir de bas étage depuis bientôt trois ans.

Elle poursuivait sa lecture : « “Il vous suffit de raccorder le Frissomodern (vendu à part) au nœud sensoriel primaire et aussitôt, c'est comme si votre partenaire était avec vous dans votre chambre.” Là, je suis prête à parier que Monsieur Bell n'aurait jamais imaginé ça. »

Cricket avait un visage enfantin, avec un nez retroussé et un front qui avait

tendance à se plisser adorablement dès qu'elle réfléchissait – tout ceci mûrement calculé, je n'en doutais pas, mais pas moins excitant à cause de cela même. Sa lèvre supérieure était un peu courte, plus courte que la lèvre inférieure. J'imagine que ça n'a pas l'air terrible, décrit ainsi, mais Cricket savait en tirer profit. Elle avait un œil vert, normal, mais l'autre était rouge, dépourvu de pupille. Les miens étaient identiques, sauf que le normal était noisette. Les yeux rouges des holocams de la presse ne dorment jamais.

Elle portait un corsage rouge à fanfreluches qui mettait en valeur ses cheveux blond platine et arborait également le second insigne de notre profession : un feutre gris tout cabossé avec une carte marquée PRESSE coincée dans le ruban. Elle s'était récemment fait talonner. Ça revenait à la mode. Personnellement, j'ai essayé et ça n'a pas trop plu. C'est une opération simple : on raccourcit les tendons du cou-de-pied, ce qui force les talons à remonter et reporte tout votre poids sur la partie antérieure des métatarsiens. Dans les cas extrêmes, vous vous retrouvez quasiment à faire des pointes, telle une ballerine. Comme je disais, c'est une mode assez stupide, mais je dois reconnaître qu'elle vous modelait de manière séduisante les muscles des mollets, des cuisses et du fessier.

Enfin, cela aurait pu être pire. Jadis, les femmes s'engonçaient les arpiens dans des horreurs pointues dotées de talons de dix centimètres et clopinaient dans un champ d'un g, pour arriver plus ou moins au même résultat. De quoi vous estropier à vie.

« Ils disent qu'un verrou de sécurité est disponible pour garantir la fidélité.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Elle me passa la doc sur bloc-fax. Je n'arrivais pas à croire ce que je lisais.

« Est-ce que c'est légal ? m'enquis-je.

— Tout à fait. C'est un contrat entre deux individus, non ? On ne force personne à l'utiliser.

— C'est une ceinture de chasteté électronique, voilà ce que c'est.

— Portée à la fois par le mari et la femme. Pas comme nos vaillants Croisés, qui s'envoyaient en l'air tous les soirs pendant que leur épouse cherchait un bon forgeron. Bon pour les poules, bon pour les coqs.

— Bon pour personne, si tu veux mon avis. »

Franchement, j'étais choqué, et il n'y a pas grand-chose qui me choque. Chacun son truc, c'est le fondement de notre société. Mais l'ULTRA-Frisonn offrait là un système de sécurité codé grâce auquel chaque membre du couple détenait un mot de passe, inconnu de l'autre, lui permettant de bloquer ou débloquer à sa guise la libido de son ou sa partenaire. Sans ce mot de passe, le centre du plaisir du cerveau restait inactivé et le sexe devenait aussi excitant qu'une division à six décimales.

Y recourir voulait dire que j'accordais à quelqu'un un droit de veto sur mon propre esprit. Je ne me vois pas faire à ce point confiance à quelqu'un. Mais les gens sont cinglés. C'est même la raison d'être de mon boulot.

« Ça t'irait, là-bas ? dit Cricket.

— Où ça ? Je veux dire, qu'est-ce qui devrait m'aller ? » Elle avait pris la direction d'un carré de verdure, une zone qui, une fois aménagée, constituerait un mini-parc. Les arbres étaient déjà là, livrés en pots. On voyait également de grands rouleaux de gazon empilés contre un mur, comme chez un marchand de moquette.

« C'est sans doute le meilleur endroit qu'on pourra trouver.

— Pour quoi faire ?

— As-tu déjà oublié ta proposition de tout à l'heure ? »

Pour être sincère, oui. Après toutes ces années, je l'avais plutôt lancée comme une boutade. Elle me prit la main et me conduisit sur un carré de gazon déroulé. C'était doux, élastique et frais. Elle s'y allongea et me contempla.

« Je ne devrais peut-être pas le dire, mais je suis surpris...

— Eh bien, Hildy, t'as jamais vraiment demandé, tu sais ? »

J'étais bien persuadé du contraire mais elle avait peut-être raison. Avec les femmes, j'étais plus du genre à biaiser qu'à baiser, bref, à leur faire du plat, comme on disait dans le temps. Certaines n'apprécient pas. Elles préfèrent attaquer directement le plat de résistance.

Je m'étendis sur elle et nos lèvres se joignirent.

Mes vêtements se retrouvèrent un peu en désordre. De son côté, elle n'en portait pas suffisamment pour que ce soit un problème. Bientôt, nous bougions sur des rythmes que Mère Nature avait mis plus d'un milliard d'années à composer. Tout cela était maladroit, désordonné, ça manquait de souplesse et ne manifestait sans doute pas un excès d'imagination. Bref, c'était bien loin de l'ULTRA-Frisson. Ce n'en était pas moins merveilleux.

« Waouh », murmura-t-elle dans un souffle, tandis que je roulais sur l'herbe à côté d'elle. « C'était vraiment... obsolète.

— Sûrement pas autant que pour moi. »

Nous nous regardâmes avant d'éclater de rire.

Au bout d'un moment, elle se releva et consulta les chiffres affichés sur son poignet.

« Dernier délai dans trois heures, annonça-t-elle.

— Idem pour moi. » Nous entendîmes un grondement sourd et, levant les yeux, avisâmes notre vieille copine l'aéro-limousine qui avançait dans notre direction. Nous courûmes pour la rattraper, sautâmes sur la jupe caoutchoutée pour atterrir parmi sept autres passagers qui ronchonnèrent et rouspétèrent mais finirent par nous faire de la place.

« Je déborde de joie de vous transporter, dit le véhicule.

— Je retire ce que j'ai dit sur la benne à ordures.

— Merci beaucoup, monsieur. »

UN GRAND MÉDIUM L’AFFIRME : DES OVNIS PULVÉRISENT LE MUR DU TEMPS !

La capsule de métro pour revenir à King City était aux trois quarts vide. Je profitai du trajet pour essayer de récupérer une partie de mon après-midi perdu. Un regard alentour me permit de constater que tous mes collègues étaient occupés à la même tâche. Les yeux révulsés, la bouche béante, le frémissent d’un doigt de temps en temps. C’était soit la sortie annuelle de l’Académie des catatoniques, soit la presse moderne en plein travail.

Vous pouvez me traiter de type vieux jeu. Je suis le seul reporter à se servir encore de sa sténotype, sauf pour prendre des notes. Vu son âge, je doute que Cricket s’en soit jamais fait poser une. Quant aux autres, j’avais pu les voir au cours de ces vingt dernières années succomber l’un après l’autre aux charmes de l’interface directe, jusqu’à ce que je reste le dernier à aller mon petit bonhomme de chemin avec une antiquité technologique qui se trouve me convenir parfaitement.

Bon, d’accord, j’ai menti pour les bouches béantes. Tous les utilisateurs d’I.D. ne se mettent pas à ressembler à des zombis attardés sitôt qu’ils s’interfacent. Mais ils ont bel et bien l’air endormi et ça m’a toujours mis mal à l’aise de roupiller en public.

Je claquai les doigts de la main gauche. Je dus m’y reprendre à deux fois avant que la sténotype ne s’allume. Embêtant ; il devenait de plus en plus difficile de trouver des gens capables de réparer une sténotype.

Trois rangées de quatre points colorés apparurent au bas de la paume de ma main gauche.

En les pressant du bout des doigts selon des combinaisons différentes, je pouvais rédiger mon article en sténo, et voir les traits et les boucles s’inscrire sur une bande de peau lectrice au creux du poignet, à l’endroit précis où un candidat au suicide se tailladerait les veines.

Nous ne devons plus être si nombreux à connaître la sténo. Je me demandai si je ne devrais pas demander une subvention au titre de la Loi sur la Protection des Petits Métiers d’antan. Nul doute que la sténo était une activité suffisamment inutile pour que j’aie mes chances. C’était un truc au moins aussi obsolète que la tyrolienne, et j’avais couvert un jour un congrès de la Société du Chant tyrolien. Tant que j’y étais, j’arriverais peut-être à soulever quelque intérêt pour la Sauvegarde du Pénis.

« Jusqu'où va votre confiance en votre conjoint ? Ou mieux encore, jusqu'où va sa confiance en vous ?

« Telle est la question que vous devez vous poser si vous souscrivez un abonnement au nouveau service sexuel de la Générale de Génie génétique, baptisé ULTRA-Frisson.

« ULTRA-Frisson est la nouvelle version peaufinée et mise à jour du plus beau mégaflop qu'ait enregistré la 3G ces dernières années sous la simple appellation de Frisson. Vous vous souvenez de Frisson ? Non, inutile de culpabiliser, vous n'êtes pas le seul. Quelque part, au fond de quelque caverne isolée de ce gros globe poussiéreux, nous avons la certitude qu'il doit exister encore un adepte qui a subi la conversion et en est resté là. Peut-être deux. Peut-être que ce soir, ils se donnent mutuellement des Frissons. À moins que justement l'un d'eux, pas de bol, ait mal au Frisson.

« Si vous êtes un fidèle du Frisson, appelez aussitôt ce blocmag, vous avez gagné ! Dix pour cent de rabais sur la remise à niveau pour vous convertir à l'ULTRA-Frisson. Deuxième prix : une remise sur *deux* conversions !

« Mais qu'offre ULTRA-Frisson au véritable aventurier du sexe ? La réponse tient en un mot : la sé-cu-ri-té !

« Peut-être vous imaginiez-vous que votre sexe était situé entre vos jambes. Pas du tout. Ça se passe dans la tête, comme tout le reste. Et c'est là le miracle d'ULTRA-Frisson. Vous n'avez qu'un mot à dire pour connaître enfin la sensation rare de chaponner votre partenaire. Et vous aussi, vous pouvez devenir un chapon souriant. Imaginez les joies de la castration cérébrale ! Le plaisir d'être le premier dans votre branche à redécouvrir l'art de l'infibulation psychique ! Qui d'autre que la 3G pourrait faire accéder l'impuissance au domaine des circuits intégrés, élever la frigidité de l'aberration à l'abnégation ?

« Vous ne me croyez pas ? Je vous explique comment ça marche :
[à venir : *insérer bloc-fax 3-G \4985 réf.6-13*]

« Vous pouvez vous demander : mais que devient la bonne vieille confiance mutuelle ? Eh bien, braves gens, c'est devenu obsolète. Aussi obsolète que le pénis, dont la 3G nous assure qu'il ne va pas tarder à connaître le sort du dodo. Alors, ceux d'entre vous qui possèdent et utilisent encore une anguille de calcif, il serait peut-être temps de songer à un endroit où la ranger.

« Non, pas là, idiot ! Ça aussi, c'est obsolète ! »
[30 lignes]

Le voyant « vocabulaire » clignotait furieusement sur l'ongle de mon index. Le problème était du côté du paragraphe six, comme de juste. Mais c'est marrant d'écrire ce genre de truc, même avec la certitude que ça ne sera jamais imprimé. Au temps où j'étais un bleu dans le métier, j'aurais retravaillé ça, mais je sais maintenant qu'il vaut mieux laisser à Walter un truc bien évident pour qu'il se défoule dessus, en espérant qu'il ne touchera pas au

reste.

Bon, d'accord, ce n'était pas encore cette année que je décrocherais le Prix Pulitzer.

King City s'était développée comme la plupart des anciennes colonies lunaires : au coup par coup.

L'enclave originelle occupait une vaste bulle volcanique enfouie à plusieurs centaines de mètres sous la surface. On avait accroché un soleil artificiel près du plafond et des ingénieurs avaient foré des tunnels dans toutes les directions, amoncelé les déblais sur le plancher de la caverne, avant de les pulvériser pour créer un sol artificiel et transformer la bulle en un parc urbain d'où rayonnaient des corridors résidentiels.

Finalement, il y avait eu trop d'habitants pour ce parc : on avait donc foré un autre trou et lâché dedans un engin nucléaire de taille moyenne. Une fois refroidie, la bulle ainsi obtenue était devenue Mail Deux.

Les pères de la cité en étaient au Mail Dix-sept quand l'introduction de nouvelles méthodes de génie civil et le changement des goûts du public avaient interrompu la chaîne. Les dix premiers mails avaient été forés en ligne, ce qui impliquait un long trajet entre le plus ancien et le dixième de la liste. Les concepteurs avaient alors commencé à incurver le tracé, escomptant boucler un grand ovale. Aujourd'hui, un plan de King City révélait dix-sept cercles formant la lettre J et reliés entre eux par un millier de tunnels.

Mon bureau est situé Mail Douze, niveau trente-six, 120 degrés. À la rédaction de *Tétinfos*, le premier blocmag de Luna pour la diffusion. La porte du 120 donne sur ce qui n'est guère plus qu'un hall d'ascenseurs coincé entre une agence de voyages et un fleuriste. Il y a là une réceptionniste, une petite salle d'attente et un pupitre de sécurité. Derrière, une batterie de quatre ascenseurs mène aux bureaux proprement dits, à la surface lunaire.

La situation, la situation et la situation, dit mon cousin Arnie, l'agent immobilier. Comme je vois les choses, le temps joue également un rôle dans la valeur foncière. Les bureaux de *Tétinfos* étaient situés tout en haut, parce qu'au moment de la création du canard, tout en haut signifiait bon marché. Walter avait déjà de l'argent à l'époque, mais il avait toujours eu un oursin dans la poche. On lui avait fait un prix pour les sept étages de bâtiment en surface, alors la belle affaire s'il y avait des risques de fuite. Et puis, il aimait bien la vue.

Maintenant, tout le monde cherche à avoir la vue et les vieilles demeures somptueuses creusées sur l'assise rocheuse de Bedrock sont les pires taudis de King City. Mais je soupçonne qu'un grand chambardement pourrait bien mettre à nouveau la ville cul par-dessus tête.

J'avais un bureau d'angle au sixième. Mes aménagements s'étaient limités à l'installation d'un lit de camp et d'une machine à café. Je lançai mon galurin sur le lit, tapai sur le terminal jusqu'à ce qu'il daigne s'allumer et pressai ma paume sur une plaque de lecture. Mon article fut chargé sur l'ordinateur

central en moins d'une seconde. La seconde d'après, l'imprimante se mettait à cliqueter. Walter préfère les copies papier. Il adore les biffer à grands traits de marqueur bleu. En attendant, je contemplai la cité. Ma ville natale.

La tour de la *Tétinfos* est située près de la base du J de King City. De là-haut, on aperçoit les grappes d'immeubles qui signalent les Mails souterrains. Le soleil ne se lèverait pas avant trois jours. Les lumières de la cité s'estompaient dans le lointain, se confondant avec le dur éclat des étoiles dans le ciel.

Près de l'horizon, se dressaient les immenses dômes nacrés des fermes de King City.

C'est joli la nuit. Moins sympa le jour. Quand le soleil se lèverait, il baignerait d'une lumière impitoyable toutes les tuyauteries apparentes, les tas d'ordures et les véhicules abandonnés ; la nuit tirait un rideau pudique sur ces détritux scandaleux.

Même ce qui n'est pas de la ferraille n'est pas spécialement attirant. Le vide est utile dans de nombreux processus de fabrication, et la plupart du temps, les murs ne s'imposent pas. Si quelque chose a besoin d'être protégé de la lumière solaire, un simple toit suffit.

La surface, les Sélénites s'en contrefoutent. Il n'y a pas d'écologie à préserver, pas la moindre raison d'y voir autre chose qu'une vaste décharge bien commode. À certains endroits, les détritux s'amoncelaient jusqu'au niveau du troisième étage des bâtiments extérieurs. Donnez-nous encore un millénaire et nous entasserons les détritux sur cent mètres de haut d'un pôle à l'autre.

Il y avait fort peu d'activité. En surface, King City ressemblait à une ville bombardée, abandonnée.

L'imprimante termina son boulot et je tendis la copie à un grouillot de passage. Walter n'aurait qu'à m'appeler quand ça lui chanterait. Je réfléchis à deux ou trois trucs que je pourrais faire dans l'intervalle, sans parvenir à y trouver le moindre enthousiasme. Je restai donc assis à contempler la surface, jusqu'au moment où le maître daigna m'appeler auprès de lui.

Walter Rédacteur est ce qu'on appelle un naturel.

Sans fanatisme outrancier. Il n'est pas du genre à souscrire à ces cultes qui refusent tout traitement médical mis au point après 1860, 1945 ou 2020. Les guérisseurs ne l'impressionnent pas. Il n'est pas membre du groupe Antilongévité, ces types qui croient que c'est un péché de vivre au-delà des soixante et dix années bibliques, ni des Centenariens qui, pour leur part, fixent la barre à cent ans. Il est tout bonnement comme la plupart d'entre nous, prêt à vivre éternellement si la science médicale peut lui garantir une certaine qualité de vie. Il acceptera volontiers tout traitement susceptible de le maintenir en bonne santé malgré son mode de vie dissolu.

Simplement, il ne se soucie pas de son apparence.

Tous les engouements en matière de ligne et d'esthétique faciale lui

passent au-dessus de la tête. Depuis vingt ans que je le connais, il n'a même pas changé de coupe de cheveux. Né de sexe masculin – c'est du moins ce qu'il m'a avoué un jour – il y a cent vingt-six ans, il n'a jamais Changé.

Son développement somatique a été bloqué au milieu de la quarantaine, une période qu'il décrivait souvent à qui voulait l'entendre comme « la force de l'âge ». Résultat : il avait de la brioche et le crâne dégarni. Ce qui lui convenait parfaitement. Il avait le sentiment que le rédac-chef d'un journal d'envergure planétaire devait obligatoirement avoir de la brioche et le crâne dégarni.

À une époque antérieure, on l'aurait qualifié de sybarite. Walter Rédacteur était un sensuel, un gourmand, un glouton d'une complaisance monstrueuse. Un estomac lui faisait deux ou trois ans, une paire de poumons, moins de dix, et il avait besoin d'un cœur neuf encore plus souvent que la plupart des gens ne changent les joints de leur combinaison pressurisée. Chaque fois qu'il dépassait de cinquante kilos ce qu'il appelait son « poids de forme », il s'en faisait ôter soixante-dix. Cela mis à part, chez Walter, la silhouette, c'était *tel écran tel écrit*, comme on dit dans le métier.

Je le trouvai dans sa posture habituelle, renversé dans son énorme fauteuil, ses grands pieds posés sur un antique bureau d'acajou dont le plan de travail n'exhibait aucun article fabriqué après 1880. Son visage était dissimulé derrière mon papier. Des bouffées de fumée lavande s'élevaient au-dessus des feuillets.

« Assieds-toi, Hildy, assieds-toi », grommela-t-il en tournant une page. Je m'assis et regardai par ses fenêtres, qui offraient exactement la même vue que j'avais déjà pu contempler des miennes, mais de cinq mètres plus haut et avec trois cents degrés de plus en largeur. Je savais qu'il allait me faire lanterner trois ou quatre minutes. C'était une de ses techniques de direction. Il avait lu quelque part qu'un vrai patron se doit de faire attendre les sous-fifres chaque fois que l'occasion se présente. Il gâchait l'effet par des coups d'œil répétés à l'horloge murale.

Cette horloge datait de 1860 et avait jadis orné le mur d'une gare de chemin de fer, quelque part dans l'Iowa. Le bureau pouvait être qualifié de dickensien. La valeur du mobilier dépassait sans doute ce que je pourrais gagner dans toute ma vie. On avait apporté bien peu d'antiquités authentiques sur Luna. La plupart se trouvaient dans des musées. Walter possédait quasiment tout le reste.

« Nul, commenta-t-il. Sans valeur. » Il grimaça et jeta les minces feuillets à l'autre bout de la pièce. Du moins essaya-t-il. Le papier pelure résiste à toute accélération à moins qu'on ne l'ait d'abord froissé en boule. Ceux-ci planèrent lentement jusqu'au sol à ses pieds.

« Désolé, Walter, mais il n'y avait tout bonnement rien d'autre...

— Tu veux savoir pourquoi je ne peux rien en faire ?

— Pas de sexe.

— Tout juste ! Il n'y a pas de sexe là-dedans ! Je t'envoie couvrir un

nouveau système sexuel, et il s'avère qu'il n'y a pas un poil de sexe là-dedans. Comment t'expliques ça ?

— Eh bien, il y a du sexe dans ce truc, évidemment. Simplement, c'est pas ce qu'on connaît. Je veux dire, je pourrais aussi bien faire un papier sur la sexualité des lombrics, ou la sexualité des méduses, mais ça n'exciterait personne, à part les lombrics et les méduses.

— Tout juste. Et pourquoi ça, Hildy ? Pourquoi tiennent-ils à nous transformer en méduses ? »

Je connaissais par cœur son cheval de bataille, mais je n'avais guère d'autre choix que de l'enfourcher.

« C'est comme la quête du Saint-Graal, ou celle de la Pierre philosophale, dis-je.

— C'est quoi, la Pierre philosophale ? »

La question n'était pas venue de Walter mais de derrière moi. J'étais pratiquement certain de savoir de qui il s'agissait. Je pivotai et vis Brenda, reporter débutante, depuis quinze jours mon assistante – entendez « pisse-copie ».

« Asseyez-vous, Brenda, dit Walter. Je suis à vous dans une minute. »

Je la regardai hésiter avant de choisir une chaise, puis de s'y plier comme un double-mètre avec ses articulations qui saillaient dans tous les sens, assurément trop nombreuses pour un être humain normalement constitué. Elle était très grande et très maigre, comme tant de jeunes de sa génération. On m'avait dit qu'elle avait dix-sept ans et que c'était son premier contact avec la vie professionnelle. Elle avait l'impatience d'un jeune chiot mais pas la moitié de sa grâce.

Elle m'horripilait. Je ne sais pas trop pourquoi. Il y a cette histoire de génération. Vous vous demandez comment les choses peuvent empirer, vous imaginez qu'avec ces gosses-ci, on est parvenu au fond de l'abîme, puis ils ont des enfants à leur tour et vous constatez alors l'étendue de votre erreur.

Au moins savait-elle lire et écrire, je lui reconnais ça.

Mais elle était si fichtrement consciencieuse, si effroyablement désireuse de plaire. Elle me fatiguait rien qu'à la regarder. C'était une *tabula rasa* attendant qu'on y trace des planches de dessins animés. Son ignorance de tout ce qui existait hors du champ limité de son milieu social, à savoir la haute bourgeoisie, ainsi que de tous les faits remontant à plus de cinq ans était proprement insondable.

Elle ouvrit le sac immense qu'elle trimbalait partout avec elle et en sortit un cigarillo identique à celui que fumait Walter. Elle l'alluma et exhala un nuage de fumée dans les tons lavande. Elle s'était mise à cloper du jour où elle avait rencontré Walter Rédacteur. Quant à son nom, il datait du lendemain de notre rencontre. J'aurais peut-être dû être amusé ou flatté par ce désir si manifeste d'imiter ses aînés ; ça m'irritait, c'est tout. Adopter le nom d'un célèbre reporter imaginaire était une idée à moi.

Walter me fit signe de poursuivre. Je poussai un soupir et m'exécutai.

« Je ne sais pas vraiment quand cela a commencé, ni pourquoi. Mais à la base, l'idée était que puisque sexe et reproduction n'ont plus grand-chose en commun, pourquoi le sexe devrait-il se cantonner aux organes reproducteurs ? Les mêmes organes qui nous servent pour uriner, après tout.

— Tant que ça marche, pourquoi y toucher ? rétorqua Walter. Telle est ma philosophie. Le bon vieux système fonctionne depuis des millions d'années. Pourquoi le bidouiller ?

— À vrai dire, Walter, on l'a déjà pas mal bidouillé.

— Pas tout le monde.

— Certes. Mais plus de quatre-vingts pour cent des femmes préfèrent un déplacement clitoridien. La disposition naturelle ne fournit pas une stimulation suffisante lors de l'acte sexuel normal. Et à peu près autant d'hommes se font remonter les testicules. Ces trucs sont fichtrement trop vulnérables, à pendouiller là où la nature les a mis.

— Je ne me suis jamais fait bricoler de ce côté-là », dit Walter. J'en pris bonne note, au cas où j'aurais un jour à me battre avec lui.

Je poursuivis : « Il y a également la question de l'endurance masculine. Sur Terre, rares étaient les hommes au-dessus de trente ans à être capables d'avoir une érection plus de trois ou quatre fois par jour. Et en général, celles-ci ne duraient pas très longtemps. En outre, les hommes n'avaient pas d'orgasmes multiples. Sexuellement, ils étaient tout bonnement moins performants que les femmes.

— Mais c'est horrible », dit Brenda. Je la regardai ; elle était sincèrement scandalisée.

« C'est un progrès, je dois le reconnaître, admit Walter.

— Et il y a tout le phénomène de la menstruation, ajoutai-je.

— C'est quoi, la menstruation ? »

Nous la regardâmes tous les deux. Elle ne plaisantait pas. Nous nous dévisageâmes, Walter et moi ; je déchiffrai sans peine les pensées de notre rédac-chef.

« Bref, dis-je, vous avez mis le doigt sur le défi. Des tas de gens se font modifier d'une façon ou d'une autre. Certains, comme vous, restent pratiquement tels que la nature les a faits. Certaines modifications ne sont pas compatibles entre elles. Toutes n'impliquent pas nécessairement la pénétration d'une personne par une autre, par exemple. À en croire les tenants du néosex, quitte à bidouiller la nature, pourquoi ne pas mettre au point un système tellement supérieur aux autres que tout le monde voudra l'adopter ? Pourquoi les sensations que nous associons au "plaisir sexuel" devraient-elles être à jamais le résultat d'un frottement de muqueuses ? C'est une volonté identique qui animait autrefois les gens sur Terre, que ce soit pour les langues, quand il en existait encore des centaines, ou pour unifier les poids et mesures. Le système métrique a pris, mais pas l'espéranto. Aujourd'hui, nous avons encore quelques douzaines de langues en usage, et encore plus d'orientations sexuelles. »

Je me laissai retomber contre le dossier de mon siège ; je me faisais l'effet d'un idiot mais j'avais joué mon rôle. À présent, Walter pouvait revenir à ce qu'il avait en tête. Je lorgnai Brenda : elle me fixait avec l'œil rond de l'acolyte d'un gourou.

Walter tira sur son cigarillo, souffla la fumée et se laissa aller dans son fauteuil, les doigts croisés sur la nuque.

« Vous savez quel jour on est ? demanda-t-il.

— Jeudi », répondit Brenda. Walter lui jeta un regard mais ne prit pas la peine de relever. Il tira de nouveau sur son cigare.

« C'est le cent quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire de l'invasion et de l'Occupation de la planète Terre.

— Rappelez-moi d'allumer un cierge et de dire une neuvaine.

— Tu trouves ça drôle ?

— Y a rien de drôle là-dedans, rétorquai-je. Je me demande seulement quel rapport ça a avec moi. »

Walter hocha la tête et posa les pieds par terre.

« Combien as-tu vu de papiers sur l'invasion au cours de la semaine écoulée ? La semaine précédant cet anniversaire ? »

J'étais prêt à jouer le jeu.

« Voyons voir. En comptant le papier dans le *Recta*, les brèves du *Lunarien* et de *K.C. News*, cette série d'articles incisifs dans *Lunatime*, sans oublier bien sûr notre propre couverture détaillée de l'événement... rien. Pas un seul article.

— Exact. Je pense qu'il est temps que quelqu'un rectifie le tir.

— Tant qu'on y est, faisons un grand papier sur la Bataille d'Azincourt et le Premier Pas de l'Homme sur Mars.

— Tu crois vraiment que c'est drôle.

— Je ne fais qu'appliquer une leçon que quelqu'un m'a apprise quand j'ai débuté ici. Si c'est arrivé hier, ce n'est plus de l'info. Et *Tétinfos* publie des infos.

— Ce n'est pas strictement pour *Tétinfos*, admit Walter.

— Tiens donc. »

Il ignora mon expression, que j'espérais suffisamment revêche, et continua d'enfoncer le clou.

« Nous utiliserons des extraits de tes articles dans *Tétinfos*. La majeure partie, en tout cas. T'auras qu'à confier à Brenda le plus gros des recherches sur le terrain.

— De quoi parlez-vous ? » lui demanda l'intéressée. Devant l'absence de réaction de son interlocuteur, elle se rabattit sur moi : « De quoi parle-t-il ?

— Je parle du supplément.

— Il parle du cimetière des vieux journalistes.

— Juste un sujet par semaine. Vous voulez bien me laisser expliquer ? »

Je me calai dans mon fauteuil et tâchai de me déconnecter la cervelle. Oh, je m'étais bien battu, mais je savais que je n'avais plus guère le choix quand

je voyais cette lueur dans les yeux de Walter.

Le groupe de presse de *Tétinfos* publie trois blocs. Le premier est le Tétin, proprement dit, mis à jour toutes les heures, rempli de ce que Walter Rédacteur se plaît à considérer comme du « palpitant » : scandales touchants des célébrités, percées pseudo-scientifiques, prédictions de devins, reportages bien sanglants sur les catastrophes. Nous couvrions également les sports les plus virils et les plus prolétaires, et une partie du domaine politique, si le propos pouvait être exprimé en une phrase brève.

Le *Tétin* publiait une telle quantité de photos qu'on avait à peine besoin de lire les textes. À l'instar des autres blocmags, il se serait volontiers passé de tout rédactionnel s'il n'y avait pas eu ces subventions gouvernementales pour l'alphabétisation qui permettaient de franchir la marge étroite entre réussite et bouillon. Un quota journalier de mots était en effet exigé pour l'obtention de ces subsides. Le nombre exact de mots était indiqué dans chacune de nos éditions, y compris les « un », les « le » et les « et ».

Le *Crème quotidien* était l'appendice intellectuel de cet intestin boursoufflé qu'était le Tétin. Il était distribué gratuitement à tous les abonnés – encore ces subventions gouvernementales – et lu par environ dix pour cent de ceux-ci, d'après nos sondages les plus optimistes. Il publiait beaucoup plus de mots à l'heure, des milliers, et accueillait l'essentiel de nos articles politiques.

Quelque part entre les deux se trouvait l'équivalent électronique du supplément du dimanche, un magazine hebdomadaire baptisé le *Sundae*. Comme les glaces, histoire de filer la métaphore laitière.

« Voilà ce que je désire, poursuivait Walter. Tu vas repartir et explorer tes domaines habituels. Mais je veux que tu me fasses ça dans l'optique *Sundae*. Quel que soit le sujet que tu traiteras, songe aux différences qu'il aurait présentées il y a deux siècles, sur Terre. Ça peut être n'importe quoi. Comme aujourd'hui, le sexe. Tiens, *voilà* un thème pour toi. Tu n'as qu'à nous pondre un truc sur la sexualité telle qu'on la vivait autrefois sur Terre, et comparer avec ce qu'elle est aujourd'hui. Tu pourrais même inclure des trucs sur ce que les gens imaginent qu'elle deviendra dans vingt ans ou dans un siècle.

— Walter, je mérite pas ça.

— Hildy, t'es le seul capable de me faire ça. Je veux un article par semaine tout au long de l'année jusqu'au Bicentenaire. Je te laisse toute liberté quant au choix des sujets. Tu peux faire des articles de fond, du commentaire, de la brève. T'as toujours voulu avoir une rubrique : voilà ta chance de montrer ta signature. T'as besoin d'experts coûteux, de conseillers, de documentalistes ? Tu n'as qu'à demander. T'as besoin de voyager ? Je suis prêt à raquer. Je veux seulement ce qu'il y a de mieux pour cette série. »

Je ne savais pas quoi répondre. C'était une offre alléchante. Rien dans la vie ne se passe exactement comme on l'avait désiré mais j'avais bel et bien désiré avoir ma rubrique à moi et ça me paraissait un coup raisonnable à jouer.

« Hildy, durant le vingtième siècle, il y a eu une période comme jamais

l'humanité n'en a connu de toute son histoire, et comme elle n'en a plus connu depuis. L'arrière-grand-père de mon grand-père est né l'année où les frères Wright ont accompli le premier vol propulsé². Lorsqu'il est mort, il y avait une base permanente sur la Lune. Mon grand-père avait dix ans à l'époque, et il m'a raconté bien des fois comment l'ancêtre lui parlait du bon vieux temps. C'est incroyable la quantité de changements que ce vieux bonhomme a pu connaître au cours de son existence.

« C'est durant ce siècle qu'on a commencé à parler du "fossé des générations". Il s'était passé tant de choses, tout avait changé si vite, comment voulait-on qu'un septuagénaire puisse communiquer avec un ado de quinze ans en termes qui soient mutuellement compréhensibles ?

« Bon, les choses ne changent plus tout à fait aussi vite. Je me demande même si cela se reproduira. Mais il nous reste quelque chose en commun avec ces gens-là. Nous avons des gosses comme Brenda, qui sont tout juste capables de se souvenir de quelque chose d'antérieur à l'année dernière, et côtoient tous les jours des gens qui sont nés et ont grandi sur Terre. Des gens qui se rappellent quel effet ça fait de vivre sous un g de gravité, de pouvoir se balader dehors à l'air libre, de respirer de l'oxygène gratuit. Des gens qui ont été élevés à une époque où l'on naissait, grandissait et mourait en gardant le même sexe. Des gens qui ont fait la guerre. Les plus âgés de nos citoyens frisent aujourd'hui les trois siècles. Il y a sûrement là matière à cinquante-deux sujets.

« Voilà une histoire qui attend depuis deux cents ans d'être contée. Depuis tout ce temps, on est restés la tête enfouie dans le sable. On a été battus, humiliés, on a subi un revers racial dont j'ai peur qu'il... »

Ce fut comme s'il venait soudain d'entendre ce qu'il disait. Il bafouilla, se tut, détourna les yeux.

Je n'étais pas habitué à l'entendre faire des discours. Ça me mettait mal à l'aise. Tout ce projet me mettait mal à l'aise. Je ne pense pas trop à l'invasion – ce qui était précisément son propos, bien sûr – et je crois que c'est aussi bien ainsi. Mais je voyais bien sa passion et je savais qu'il valait mieux ne pas la contrer. J'étais habitué à la colère, habitué à me faire engueuler pour un oui ou pour un non. En revanche, être ainsi pris à témoin, c'était quelque chose de radicalement inédit. Je sentis qu'il était temps d'alléger un brin l'atmosphère.

« Donc, on dit une augmentation de combien ? » demandai-je.

Il se renversa dans son fauteuil et sourit ; on revenait en terrain familier.

« Tu sais que je ne discute jamais de ça. Tu verras ça sur ton prochain bulletin de paie. Si t'es pas content, tu pourras venir rouspéter.

— Et il va falloir que je me carre la gosse tout du long ?

— Hé, je suis toujours là, moi, protesta Brenda.

— La gosse est vitale pour tout le projet. Elle sera ta caisse de résonance. Si un élément du passé lui paraît bizarre, tu sauras que tu as mis le doigt sur quelque chose. Elle est aussi contemporaine que l'air que tu respirez, elle est

avide d'apprendre, elle est loin d'être idiote et surtout, elle ne sait *rien*. Tu joueras l'intermédiaire. Tu as pratiquement l'âge qu'il faut pour ça, et l'histoire est ton dada. Je ne connais personne de ta génération qui en sache autant sur la Vieille Terre.

— Si je suis entre les deux...

— Tu pourrais aller interviewer mon grand-père, suggéra Walter. Mais il y aura un troisième membre dans ton équipe. Un natif de la Terre. Je n'ai pas encore décidé qui ce sera.

« Là-dessus, débarrassez-moi le plancher, tous les deux. »

Je voyais bien que Brenda avait encore mille questions à poser. Je l'en dissuadai d'un regard et la suivis jusqu'à la porte.

« Et, Hildy... » lança Walter. Je me retournai.

« Si tu me places encore des mots comme “abnégation” ou “infibulation” dans ces articles, je me charge personnellement de te châtrer. »

INCROYABLE ! LE RAYON DE LUNE MIRACULEUX GUÉRIT TOUT !

Je retirai la bâche recouvrant ma pile de précieux bois de charpente et regardai les scorpions détalier, dérangés par le soleil. Vous pouvez me raconter ce que vous voulez sur le caractère sacré de la vie ; je les aurais volontiers écrabouillés.

Plus bas dans le tas, je dérangeai un serpent à sonnette. Je ne l'avais pas vu mais j'entendis fort bien son avertissement sonore. Maintenant les planches par une extrémité, j'en choisis une au milieu et la fis glisser. Je la chargeai sur mon épaule pour la porter vers ma cabane à moitié achevée. C'était le soir, le meilleur moment pour travailler au Texas ouest. La température était descendue à trente-cinq degrés, quatre-vingt-quinze selon l'échelle démodée qu'on employait ici. Durant la journée, elle avait allègrement dépassé les cent. Quarante si vous préférez.

Je posai ma planche sur deux chevalets de sciage, près de ce qui serait la véranda, quand j'aurais fini. Je m'accroupis, l'évaluai du regard. C'était une planche d'un sur dix – des pouces, pas des centimètres – ce qui voulait dire en réalité qu'elle mesurait environ neuf pouces de large sur sept huitièmes d'épaisseur, pour des raisons que jamais personne n'a daigné m'expliquer. Penser en pouces, c'est déjà assez difficile ; devoir en plus se carrer ces rapports bizarres qu'on appelle des fractions... Qu'est-ce qu'ils avaient contre les décimales, ou contre le fait qu'une planche d'un sur dix mesure en principe un pouce sur dix ? Pourquoi y a-t-il douze pouces dans un pied ? Il y avait peut-être là matière à un article pour la série du Bicentenaire.

La planche était censée faire dix pieds de long et cette dimension au moins était exacte. On la donnait aussi pour rectiligne, mais si tel était le cas, on avait dû prendre une tagliatelle en guise de règle.

Le Texas était le deuxième des trois futurs Disneylands consacrés au dix-huitième siècle. De ce côté, à l'ouest du Pecos, on était censé être en 1845, dernière année de la République texane, même si l'on pouvait employer des technologies datant de périodes aussi récentes que 1899 sans pour autant enfreindre les règlements sur l'anachronisme. La Pennsylvanie avait été achevée en premier, et ma planche, avec ses deux belles saillies sur la largeur et une flèche déprimante lorsqu'on la tenait par un bout, avait été taillée par des scieurs « Amish » utilisant les méthodes anciennes. Un petit tampon ovale dans un coin en était la garantie : « Approuvé / Commission Lunaire de Reproduction des Antiquités ». Ou les méthodes des années 1800 étaient incapables de produire de manière fiable du bois de charpente rectiligne et conforme aux mesures, ou ces fichus Hollandais en étaient encore à apprendre

leur métier.

J'en fus donc réduit à imiter les anciens charpentiers de la république du Texas. Je sortis ma varlope (également certifiée par la C.L.R.A.), retirai la lame d'origine, l'aiguisai sur ma meule maison, la remis en place et entrepris de raboter les irrégularités.

Je ne me plains pas. J'avais déjà de la chance d'avoir trouvé le bois. La plupart des cabanes étaient construites avec des rondins grossièrement taillés, liés ensemble aux extrémités et colmatés ensuite avec du pisé.

La planche avait viré au gris sous la chaleur et le soleil, mais après quelques coups de rabot, j'avais retrouvé le jaune du pin neuf à l'intérieur. Le bois s'enroulait autour de la lame et les copeaux recouvraient mes pieds nus. Ça sentait bon le bois neuf et je me surpris à sourire alors que la sueur me dégouttait des ailes du nez. Je songeais qu'il serait chouette d'être charpentier. Je pourrais même quitter le journalisme.

Puis la lame se brisa en se bloquant dans le bois. Ma paume glissa par-dessus le pommeau et poursuivit sa glissade sur la surface fraîchement rabotée qui m'enfonça de longues échardes sous la peau. La varlope m'échappa, et tomba de la planche pour écraser mon orteil avec la précision diabolique d'un missile à tête chercheuse.

J'éruçtai quelques jurons rarement entendus en 1845 et quelques autres inédits même au vingt-troisième siècle. Je me mis à tourner en rond à cloche-pied. Encore un talent qui se perd, tiens, sauter à cloche-pied.

« Ça aurait pu être pire », me dit une voix à l'oreille. C'était soit de la schizophrénie latente, soit le Calculateur Central. Je pariai sur le C.C.

« Comment ? En m'esquintant les deux pieds ?

— Non, la gravité. Imagine la vitesse qu'aurait pu atteindre un objet d'une telle masse, si tu t'étais réellement trouvé dans l'ouest du Texas, qui se trouve au fond d'une dépression spatio-temporelle de quarante mille kilomètres-heure de profondeur. »

Pas de doute, c'était le C.C.

J'examinai ma main. Du sang s'en échappait, dégoulinant du coude, le long de l'avant-bras. Mais sans le débit saccadé du sang artériel. Le pied, même si je souffrais l'enfer, n'était pas endommagé.

« Tu vois maintenant pourquoi les ouvriers de 1845 portaient des bottes de travail.

— C'est pour ça que t'as appelé, C.C. ? Pour me servir un cours sur la sécurité au travail ?

— Non, j'allais t'annoncer une visite. La leçon de langage coloré était une prime imprévue à ma connexion...

— La ferme, veux-tu ? »

Le Calculateur Central s'exécuta.

Le bout d'une écharde saillait de ma paume ; je tirai dessus. Une partie vint mais il en restait encore un bon morceau. Les autres s'étaient brisées sous la peau. Bref, une superbe journée de boulot.

Une visite ? Je regardai alentour et ne vis personne, quoiqu'une tribu entière d'Apaches aurait pu se planquer derrière les touffes de prosopis. Je ne m'attendais pas à voir apparaître le C.C. Il recourt aux circuits que j'ai dans la tête pour produire sa voix.

Et il n'était pas censé se manifester au Texas. Comme c'est souvent le cas, le C.C. en cachait plus qu'il ne voulait bien en dire.

« C.C., connexion, s'il te plaît.

— J'écoute et j'obéis.

— Qui est-ce ?

— Grande taille, jeune, ignorant les tampons périodiques, pas dénuée d'un certain charme de jeune chiot...

— Misère !

— Je sais que je ne suis pas censé m'immiscer dans ces environnements antiques, mais elle a énormément insisté pour savoir où tu étais, et j'ai pensé qu'il valait mieux t'en avertir plutôt que...

— D'accord. Maintenant, ferme-la. »

Je m'assis dans la chaise branlante qui avait été mon premier projet de menuiserie. Prenant garde de ne pas cogner ma main blessée, j'enfilai les bottes que j'aurais dû mettre dès le début. Je m'en étais abstenu pour une raison toute simple : je les détestais.

Tiens, encore un sujet pour Walter : les chaussures. Quand les Sélénites en portent, elles sont plutôt du genre souple, mocassins ou chaussons. Explication : dans un environnement urbain surpeuplé, aux sols parfaitement lisses ou moquetés, et avec une majorité de gens qui vont nu-pieds, avoir des gros souliers est une attitude antisociale. On risque d'écrabouiller les orteils de quelqu'un.

Une fois les pieds engoncés dans ces machins puants, je dus chercher le tire-bouton. Des boutons sur des chaussures ! C'était ridicule. Comment les gens avaient-ils pu supporter des trucs pareils ? Et pour ajouter l'insulte à l'inutilité, ces saloperies m'avaient coûté une fortune.

Je me levai et m'apprêtai à retourner en ville quand le C.C. reprit la parole.

« Si tu laisses traîner ces outils dehors et qu'il pleut, le métal va se combiner avec l'oxygène de l'air en une réaction de combustion lente.

— Le mot rouille est sans doute un vocable indigne de toi, c'est ça ? Il pleut dans le secteur... quoi ? Tous les cent jours ? »

Mais le cœur n'y était pas. Le C.C. avait raison. Si les instruments de torture à boutons étaient ruineux, les outils d'époque valaient une rançon de roi. Le rabot, la scie, le marteau et le ciseau à bois m'avaient coûté un an de salaire. Le bon côté, c'est que je pouvais toujours les revendre plus cher que je ne les avais achetés... s'ils n'étaient pas rouillés.

Je les enveloppai donc dans un chiffon huilé avant de les ranger soigneusement dans ma caisse à outils, puis je pris la piste qui menait à la ville.

J'étais en vue de la Nouvelle-Austin avant de remarquer Brenda. On aurait dit un flamant albinos, perchée comme elle l'était sur une jambe, l'autre repliée, le pied ramené au niveau de la taille, la plante tournée vers le haut. Pour y arriver, elle avait dû se tordre la hanche et le genou d'une manière que je n'aurais pas cru humainement possible. Elle était nue, avait la peau d'un blanc uniformément crémeux. Pas de toison pubienne.

« Salut, sept pieds deux pouces, les beaux yeux bleus. »

Elle me lorgna, puis indiqua son gros orteil, l'air indigné.

« Ces chemins ne sont pas très bien entretenus. Regardez un peu ce que je me suis fait au pied. Un caillou pointu !

— Les trucs pointus, c'est la spécialité du coin. C'est un environnement naturel, ici. T'en avais sans doute encore jamais vu.

— Ma classe a fait l'Amazonie, il y a trois ans.

— Bien sûr, en trottoir roulant. Tant que j'y suis, autant te prévenir que les plantes sont également hérissées de trucs pointus. Ce grand machin, là-bas, c'est un figuier de Barbarie. Évite de le frôler. Là, derrière toi, c'est également un cactus. Ne marche pas dessus. Ce buisson a des épines. Par là, c'est de l'ansérine. Ça fleurit après les averses ; très joli. »

Elle regarda alentour, réalisant sans doute pour la première fois qu'il existait plus d'une seule variété de plantes, et que chacune avait un nom.

« Vous savez leur nom à toutes ?

— Pas à toutes. Je connais les plus grosses. Ces épineux, là, ce sont des yuccas. Les grands trucs, comme des fouets, ce sont des ocotillos. La plupart de ces petits buissons sont des hêtres à créosote. Cet arbre, c'est un mesquite.

— Pas terrible, comme arbre.

— Pas terrible non plus, comme environnement. Ici, les plantes doivent lutter pour rester en vie. Pas comme en Amazonie où elles luttent entre elles. Ici, elles s'emploient d'abord à conserver leur eau. »

Elle regarda de nouveau autour d'elle, en grimaçant quand son pied blessé touchait le sol. « Pas d'animaux ?

— Il y en a tout autour de toi. Des insectes, des reptiles, pour l'essentiel. Quelques antilopes. Des bisons, plus loin vers l'est. Je pourrais te montrer l'ancre d'un puma. » Je doutais qu'elle eût la moindre idée de ce qu'était un puma ; ou une antilope et un bison. Elle était citadine jusqu'à la moelle. À peu près comme moi avant que je vienne m'installer au Texas, trois ans plus tôt. Je me radoucissais et m'agenouillais.

« Laisse-moi voir ce pied. »

Elle avait une belle entaille au talon, douloureuse mais pas grave.

« Hé, mais vous êtes blessé à la main ! Que s'est-il passé ?

— Juste un accident idiot. » Ce disant, je remarquai qu'elle était non seulement dépourvue de toison pubienne mais aussi de parties génitales. Une mode qui remontait à soixante ou soixante-dix ans pour les enfants, selon une théorie de l'époque liée au concept d'« adolescence attardée ». Je n'avais pas

vu cela depuis au moins vingt ans, même si j'avais entendu dire que certaines sectes religieuses pratiquaient encore la chose. Je me demandai si sa famille appartenait à une telle secte, mais la question était trop personnelle pour être posée.

« Je n'aime pas cet endroit, me dit-elle. Il est *dangereux*. » Dans sa bouche, ça sonnait comme une obscénité. La notion même la choquait, comme c'était bien naturel pour quelqu'un dans son genre, issu de l'environnement le plus protégé qu'ait jamais créé l'être humain.

« Allons, il n'est pas si terrible. Est-ce que tu peux marcher là-dessus ?

— Oh, bien sûr. » Elle posa le pied par terre et m'accompagna, en marchant sur les pointes. Comme si elle n'était pas déjà assez grande. « C'était quoi, cette remarque à propos de sept pieds ? J'en ai deux, comme tout le monde.

— En fait, tu serais même plus près de sept-quatre, je suppose. » Je dus lui donner une brève explication sur le système anglais des poids et mesures tel qu'il était en usage dans le Disneyland du Texas ouest. Je ne suis pas certain qu'elle ait compris, mais je n'allais pas lui en tenir rigueur, n'y ayant rien compris moi-même.

Nous étions arrivés au milieu de la Nouvelle-Austin. Ce n'était pas un bien grand exploit ; le centre-ville est à une centaine de mètres de la lisière. La Nouvelle-Austin consiste en deux rues : Old Spanish Trail et Congress Street. L'intersection est balisée par quatre édifices : l'hôtel Travis, le saloon Alamo, une épicerie-quincaillerie et une écurie de louage. L'hôtel et le saloon possèdent un étage. Tout au bout de la rue du Congrès se dresse une église baptiste en planches blanches. Ajoutez-y quelques douzaines d'autres bâtisses branlantes essaimées entre l'église et le carrefour, et vous aurez fait le tour de la Nouvelle-Austin.

« Ils m'ont pris tous mes vêtements, remarqua-t-elle.

— Naturellement.

— Ils étaient parfaitement bien.

— Je n'en doute pas. Mais ici, seuls les objets contemporains sont admis.

— Pourquoi cela ?

— Imagine-toi dans un musée vivant. »

Je m'étais dirigé vers le cabinet du médecin. Vu l'heure, je me ravisai et gravis les marches du saloon. Nous poussâmes les portes battantes.

Il faisait sombre à l'intérieur, et un peu plus frais. Derrière moi, Brenda dut se pencher pour franchir le seuil. Un piano mécanique égrenait ses notes en fond sonore, exactement comme dans un vieux western. J'avisai le toubib installé tout au fond de la salle.

« Dites donc, ma p'tite dame, lança le barman. Vous pouvez pas entrer ici comme ça. » Je me retournai, la vis qui se regardait, complètement ahurie.

« Mais enfin, qu'est-ce que vous avez tous ? hurla-t-elle. C'est la bonne femme, dehors, qui m'a forcée à lui laisser mes vêtements.

— Amanda, dit le barman, t'aurais quelque chose qui lui irait ? » Il se

retourna vers Brenda. « Je me fiche de ce que vous portez pour vous balader dans la brousse. Mais si vous entrez dans mon établissement, faut que vous soyez vêtue décemment. Ce qu'ils vous ont raconté dehors, c'est pas mon problème. »

Une serveuse s'approcha de Brenda, lui tendant un peignoir rose. Je me détournai. Qu'elles règlent ça entre elles.

Depuis que j'avais mis le pied au Texas, j'avais toujours joué leur jeu de l'authenticité. Je n'avais pas l'accent mais j'avais péché quelques mots par-ci, par-là. Il m'en vint un, particulièrement coloré, dont je m'empressai de faire usage.

« J'ai cru entendre que c'était vous le charcutier dans le secteur. »

Le docteur rigola et me tendit la main.

« Ned Pepper, l'ami. Pour vous servir. »

Je ne lui serrai pas la main ; il fronça le sourcil et, remarquant alors le pansement sale qui l'enveloppait : « On dirait que t'as perdu un fer, fils. Laisse-moi jeter un coup d'œil. »

Il ôta délicatement le bandage et grimaça en découvrant les échardes. Je sentais son haleine chargée, l'odeur qui émanait de ses vêtements. Doc était un des résidents permanents, comme le barman et le reste du personnel de l'hôtel. C'était un alcoolique qui s'était trouvé une niche parfaite. Ici, au Texas, il avait un statut et pouvait passer le plus clair de ses journées à écluser du whisky à l'Alamo. Le toubib ivrogne était un cliché sorti d'un millier de westerns du vingtième siècle, et après ? Tout ce que nous avons pour reconstituer ces environnements passés, ce sont des livres et des films. Et les films sont bien plus utiles, une image étant l'équivalent d'un kilo-mots.

« Est-ce que vous pouvez y faire quelque chose ? » m'enquis-je.

Il leva les yeux, surpris, et déglutit avec gêne.

« Je suppose que j'pourrais les extraire. Avec deux quarts de gnôle – plus un pour toi aussi, peut-être – même si j'admets volontiers que cette seule idée me donne envie de gerber. » Il loucha de nouveau sur ma main et secoua la tête. « Vous voulez vraiment que je fasse une chose pareille ?

— Je ne vois pas ce qui s'y oppose. Vous êtes bien médecin, non ?

— Tout à fait, selon les critères de 1845. La Commission m'a formé. Ça a pris pas loin d'une semaine. J'ai une sacoche bourrée d'instruments d'acier et un placard bourré d'élixirs bon teint. Ce qui me manque, c'est un anesthésiant. Je suppose que ces échardes ont dû faire mal en entrant.

— Elles font *toujours* mal.

— C'est rien en comparaison de ce qui arriverait si je m'occupais de ton cas. Attends... Hildy ? C'est bien ton nom ? C'est ça, oui, ça me revient maintenant. Journaliste. La dernière fois que je t'ai causé, t'avais l'air de connaître deux ou trois trucs sur le Texas. Plus que la majorité des visiteurs du dimanche, en tout cas.

— Je ne suis pas un visiteur du dimanche, protestai-je. Je me construis une cabane.

— Sans vouloir te vexer, fils, ça n'aurait pas été un placement, au départ, hmm ? »

Je l'admis. Les terrains les plus rentables de Luna sont situés dans les Disneylands les moins développés. J'avais quadruplé ma mise jusqu'ici et rien n'indiquait un infléchissement de la tendance.

« C'est marrant ce que les gens sont prêts à payer pour vivre à la rude, remarqua-t-il. On vous met en garde en toute franchise, mais on passe vite sur les soins médicaux. Les gens viennent ici pour respirer et ils se promettent de vivre à l'authentique. Puis ils goûtent à ma médecine et se dépêchent de retourner au réel. La douleur, ça n'a rien de drôle, Hildy. Pour l'essentiel, je mets des enfants au monde, mais toute femme raisonnablement compétente est capable de se débrouiller sans moi.

— Alors, à quoi êtes-vous bon ? » Je regrettai aussitôt ce que je venais de dire mais il ne parut pas s'en formaliser.

« Surtout à faire tapisserie, reconnut-il. Mais je m'en moque. Il y a des façons plus pénibles de gagner son oxygène quotidien. »

Brenda, qui s'était approchée, surprit la fin de notre dialogue. Elle était drapée dans un ridicule peignoir rose et marchait toujours d'un pas hésitant.

« Ça y est, c'est réglé ? s'enquit-elle.

— Je crois que je vais attendre.

— Encore une jument boiteuse ? demanda le docteur. Tendez-moi ce sabot, ma p'tite dame, que j'y jette un œil. » Quand il eut examiné l'entaille, il sourit en se frottant les mains. « Voilà une blessure qui est dans mon domaine de compétence. Vous voulez que je la soigne ?

— Évidemment, pourquoi pas ? »

Le docteur ouvrit sa sacoche noire sous l'œil innocent de Brenda. Il en sortit plusieurs flacons, des tampons d'ouate, des pansements, qu'il disposa soigneusement sur le comptoir.

« Un peu de teinture d'iode pour nettoyer la blessure », marmonna-t-il en tamponnant le pied de Brenda avec un bout de coton violine. Elle hurla et rua des quatre fers, rien qu'en prenant appel sur son membre valide. Si je ne l'avais pas agrippée par la cheville, elle aurait heurté le plafond.

« *Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il fait ?* piailla-t-elle.

— Chut ! fis-je, apaisant.

— Mais ça *fait mal* ! »

Je lui servis mon regard de reporter-dans-l'âme, en lui saisissant la main pour accentuer l'effet.

« Voilà un sujet en or, Brenda : La médecine d'autrefois comparée à celle d'aujourd'hui. Songe un peu à la satisfaction de Walter.

— Eh bien, pourquoi vous n'y passez pas, vous aussi ? rétorqua-t-elle, boudeuse.

— Ça aurait entraîné une amputation. » Je n'exagérais pas ; j'aurais tranché la main du toubib s'il avait osé la poser sur moi.

« Je ne sais pas si j'ai envie de...

— Tiens-toi tranquille, et ce sera fini dans une minute. »

Elle beugla, pleura, mais se tint assez tranquille pour qu'il puisse achever de nettoyer la blessure. Elle ferait un sacré brin de reporter, un de ces quatre.

Le toubib exhiba une aiguille et du fil.

« C'est pour quoi, ça ? demanda-t-elle, méfiante.

— Il va falloir suturer la blessure, à présent.

— Si suturer ça veut dire recoudre, tu peux te recoudre ce que je pense, vieux salaud ! »

Il la fusilla du regard mais lut la détermination dans ses yeux. Il reposa son attirail pour préparer un pansement.

« Ouai, les temps étaient durs en 1845, reprit-il. Vous savez ce qui causait aux gens le plus de problèmes ? Les dents. Ici, quand une de vos dents se gâte, tout ce qui vous reste à faire, c'est d'aller voir le barbier au bout de la rue, ou son collègue, du côté de Lonesome Dove, on dit qu'il est plus rapide. En ce temps-là, les barbiers étaient à la fois dentistes, chirurgiens et coiffeurs. Mais dans le cas des dents, on pouvait généralement y faire quelque chose. Les arracher. La plupart des trucs qui arrivaient aux gens, on pouvait strictement rien y faire : une petite coupure comme celle-ci pouvait s'infecter et vous tuer. Il y avait un million de façons de mourir et pratiquement un seul remède : garder le lit. »

Brenda l'écoutait avec une telle fascination qu'elle en oublia presque de protester quand il posa le bandage sur la blessure. Puis elle fronça les sourcils et lui toucha la main alors qu'il s'appropriait à nouer le pansement derrière sa cheville.

« Attendez une minute, dit-elle. Vous n'avez pas terminé.

— Oh, que si !

— Vous voulez dire que c'est tout ?

— Qu'est-ce que vous suggérez d'autre ?

— J'ai quand même toujours un trou dans la peau, espèce d'idiot. Je suis pas *réparée*.

— Ça sera guéri d'ici une semaine. Tout seul. »

Il était clair, à son regard, qu'elle le considérait comme un homme très dangereux. Elle voulut dire quelque chose, se ravisa, lorgna le barman d'un œil mauvais.

« Donnez-moi donc de ce truc foncé », dit-elle, en tendant le doigt. Le barman emplît de whisky un verre à liqueur et le déposa devant elle. Elle but une gorgée, grimaça, en but une autre.

« Excellente idée, p'tite dame, dit le toubib. Prenez-en deux verres tous les matins si les symptômes persistent.

— Qu'est-ce qu'on vous doit, Doc ? demandai-je.

— Oh, je pense pas que je puisse honnêtement vous demander quelque chose... » Son regard glissa sur les bouteilles derrière le comptoir.

« Un verre pour le toubib, patron », lançai-je. Je parcourus la salle du regard et souris discrètement. Au diable l'avarice. « Et une tournée générale.

C'est moi qui régale ! » Les clients commencèrent à se rassembler au comptoir.

« Qu'est-ce que ce sera pour vous, Doc ? s'enquit le barman. Un alcool de grain ?

— Mouais, un doigt de gnôle », dit le docteur.

Nous étions déjà à quatre cents mètres de la ville quand Brenda rouvrit la bouche.

« Cette manie de se couvrir, hasarda-t-elle, c'est un truc culturel, c'est ça ? Ça a trait à cet endroit précis ?

— Moins à l'endroit qu'à la période. Ici, dans le bled, personne viendra se soucier de ça. Mais en ville, ils essaient de coller aux traditions d'époque. À vrai dire, ils t'ont même fait une fleur. En fait, t'aurais dû porter une robe ras du cou descendant jusqu'aux chevilles et aux poignets. Merde, une jeune femme n'aurait même pas eu le droit d'entrer dans un saloon.

— Ces autres filles n'avaient pas grand-chose sur les fesses.

— Les règles sont différentes. Ce sont des “fleurs du ruisseau”. Elle me jeta un de ses regards ahuris. « Des putes.

— Oh, bien sûr. J'ai lu un article disant qu'autrefois, c'était interdit. Comment pouvait-on interdire ça ?

— Brenda, on peut interdire tout ce qu'on veut. La prostitution a été plus souvent interdite qu'autorisée. Me demande pas de t'expliquer pourquoi ; je ne comprends pas non plus.

— Donc ils instaurent une loi ici, et ensuite, ils vous laissent l'enfreindre ?

— Pourquoi pas ? De toute manière, la plupart de ces filles ne font pas commerce de leur sexe. Elles sont là pour les touristes. Faites-vous prendre en photo avec les entraîneuses au saloon Alamo. L'idée maîtresse du Texas est de reproduire à quoi il *ressemblait* réellement en 1845, autant qu'on puisse en juger. La prostitution était illégale mais tolérée dans un endroit comme la Nouvelle-Austin. Merde, il y a même des chances que le shérif ait été un de leurs clients réguliers. Ou prends le bar : ils n'auraient pas dû te servir, car la culture de l'époque réprouvait que l'on serve des boissons alcoolisées à des gens aussi jeunes que toi. Mais sur la frontière, on estimait que si l'on était assez grand pour saisir un verre sur le comptoir, on l'était aussi pour le boire. » Je la vis regarder par terre en plissant intensément le front et compris qu'une bonne partie de mes explications lui passaient au-dessus de la tête. « J'imagine qu'on peut pas vraiment comprendre une culture tant qu'on a pas été élevé en son sein.

— Ces gens sont vraiment tarés, pas de doute.

— Probablement. »

Nous gravissions la piste qui conduisait à mon appartement. Brenda gardait les yeux obstinément fixés au sol, l'esprit visiblement ailleurs, sans doute à ressasser la demi-douzaine de trucs incroyables que je lui avais racontés depuis une heure. À ne pas regarder autour d'elle, elle manqua un

crépuscule spectaculaire même selon les critères généreux du Texas ouest. L'air avait tourné au rose saumon tandis que le soleil plongeait en dessous de l'horizon, strié de volutes de brume dorée. La lumière décroissante réussissait à donner des reflets mauves aux collines rocheuses alentour. Je me demandai jusqu'à quel point tout cela était authentique. À trois cent quatre-vingt mille kilomètres de l'endroit où je me trouvais, le véritable soleil se couchait sur le véritable Texas. Les couleurs étaient-elles aussi spectaculaires, là-bas ?

Ici, bien sûr, le « soleil » venait de terminer sa course sur ses rails juste derrière les « collines » à la perspective forcée. Un spécialiste de la fusion était en train de contrôler la procédure d'extinction, après quoi le soleil serait transféré par camion dans un tunnel pour être à nouveau fixé à l'extrémité orientale de la piste suspendue, paré pour une nouvelle ignition d'ici quelques heures. Quelque part derrière les collines, un autre technicien manipulait lentilles et miroirs colorés pour diffuser la lumière sur le dôme céleste. Disons un artiste, si ça vous chante ; je ne discuterai pas. Ça fait maintenant plusieurs années qu'il faut payer pour assister aux couchers de soleil en Pennsylvanie ou au-dessus de l'Amazone. On parle de faire la même chose ici.

Pour ma part, il me semblait improbable que la nature, agissant au hasard, puisse produire l'incroyable complexité, l'incroyable subtilité d'un crépuscule de Disneyland.

Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes le Rio Grande.

L'entrée de mon appartement était sur la rive sud, « mexicaine », du fleuve. Le Texas ouest est comprimé, pour offrir la plus grande variété de paysages et de biotopes. Cette diversité de terrains qui, sur Terre, s'étalait sur plus de huit cents kilomètres et comprenait des régions de l'Ancien et du Nouveau-Mexique, on avait réussi à la caser à l'intérieur d'une bulle sublunaire de soixante-cinq kilomètres de diamètre. Un versant reproduisait les collines moutonnantes couvertes de prairie entourant la véritable Austin, tandis que l'extrémité opposée exhibait les plateaux rocheux dénudés que l'on trouvait aux alentours d'El Paso.

La partie du Rio Grande que nous avions atteinte imitait le paysage à l'est du Grand Coude du fleuve réel, une zone où ses eaux s'enfonçaient dans des gorges profondes qu'elles traversaient par des rapides. Du moins pendant la brève saison des pluies. Là, en plein été, on pouvait aisément la franchir à gué. Brenda descendit derrière moi la falaise de quarante pieds côté texan, puis me regarda patauger dans le fleuve. Elle n'avait pas ouvert la bouche depuis plusieurs kilomètres et continuait de se taire, même si elle estimait visiblement qu'on aurait dû interrompre cette gigantesque fuite d'eau ou à tout le moins prévoir un pont, une barque ou un hélicoptère. Mais elle pataugea sur mes traces et s'arrêta, patiente, tandis que je cherchais des yeux la corde qui nous permettrait d'escalader la falaise jusqu'au sommet.

« Vous n'êtes pas intrigué par ma présence ici ? demanda-t-elle.

— Non. Je sais pourquoi tu es là. » Je tirai sur la corde. Il faisait

désormais si sombre que je n'arrivais plus à distinguer le rebord, cinquante pieds plus haut, où je l'avais attachée. « Attends que je t'appelle », l'avertis-je. Je posai un pied botté sur la paroi rocheuse.

« Walter était furax, m'annonça-t-elle. Le dernier délai est seulement dans...

— Je sais quand tombe le dernier délai. » Je commençai à grimper, une main après l'autre, posant les pieds sur la roche dans l'obscurité.

« Quel est le thème de notre article ? lança-t-elle d'en bas.

— Je te l'ai dit. La médecine. »

J'avais torché l'intro sur le Bicentenaire de l'invasion le soir même du jour où Brenda et moi avions eu la commande. J'estimais que c'était un de mes meilleurs papiers et Walter partageait mon opinion. Il nous avait accordé plusieurs pages, la couverture, et un chapeau de présentation sur nous deux qui (du moins dans mon cas) était extrêmement flatteur. Brenda et moi nous étions aussitôt mis à la tâche et avions trouvé de but en blanc une vingtaine de sujets susceptibles d'alimenter la série. Et nous ne pensions pas avoir de mal à en trouver d'autres le moment venu.

Mais depuis ce premier jour, chaque fois que j'essayais d'écrire un de ces satanés articles pour Walter... j'étais sec.

Résultat : ma cabane se montait gentiment, en avance même sur le programme. Encore deux ou trois semaines comme celle qui venait de s'écouler et je l'aurais terminée. Et me retrouverais sans boulot.

J'atteignis la crête et regardai en bas. Tout juste si je distinguais la tache blanche qui était Brenda. Je la hélai et elle gravit la falaise avec une adresse de singe.

« Bravo, commentai-je en roulant la corde. T'imagines ce que ça aurait donné si tu pesais six fois ce que tu pèses maintenant ?

— Aussi étrange que ça puisse vous paraître, j'imagine. J'arrête pas de vous le seriner, je ne suis pas totalement ignare.

— Pardon.

— J'ai envie d'apprendre. J'ai beaucoup lu. Mais il y vraiment tant de choses... et tant de choses parfaitement étrangères... » Elle fit courir une main dans ses cheveux. « En tout cas, je sais à quel point la vie sur Terre devait être rude. Là-bas, mes bras ne seraient pas assez forts pour supporter mon poids. » Elle se regarda et je crus surprendre un sourire sur ses lèvres. « Merde, je suis tellement sélénisée que je me demande même si mes jambes pourraient supporter mon poids.

— Sans doute pas, au début.

— J'ai cinq copains et on s'entraîne à tour de rôle à marcher en portant les quatre autres sur les épaules. J'ai réussi à faire trois pas avant de m'effondrer.

— T'as vraiment mordu au truc, hein ? » J'ouvrais la marche le long de l'étroite corniche jusqu'à l'entrée de la caverne.

« Bien sûr. Je prends ça très au sérieux. Je commence à me demander si c'est pareil pour vous. »

Je n'avais rien à lui répondre. Nous avions atteint la caverne et j'allais la précéder quand elle me tira brutalement la main.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Pas la peine d'en rajouter. Je traversais la grotte deux fois par jour et je n'étais toujours pas habitué à l'odeur. Même si elle paraissait moins infecte qu'au début. C'était un mélange de viande avariée, d'excréments, d'ammoniac et d'un autre élément bien plus dérangeant que j'avais fini par baptiser « odeur de prédateur ».

« On se calme, murmurai-je. C'est l'antre d'une femelle de puma. Elle n'est pas vraiment dangereuse, mais elle a mis bas la semaine dernière, et depuis, elle est devenue susceptible. Ne me lâche pas la main ; il n'y a pas de lumière jusqu'à ce qu'on soit à la porte. »

Je ne lui laissai pas l'occasion de discuter. Je la tirai simplement par la main et nous nous retrouvâmes à l'intérieur.

L'odeur était encore plus forte dans la grotte. La mère puma était plutôt méticuleuse, pour un animal. Elle nettoyait les déjections de ses petits et elle faisait ses besoins à l'extérieur de la caverne. Mais elle ne se souciait guère d'éliminer les restes de ses proies avant leur putréfaction. Je crois qu'elle n'avait pas la même définition que nous du mot « avancé ». Il émanait de sa propre fourrure une odeur rance qui devait être un suave parfum pour le puma mâle mais avait de quoi faire tomber à la renverse tout humain non préparé.

Je ne la voyais pas mais je la percevais comme par un sixième sens. Je savais qu'elle n'attaquerait pas. Comme tous les grands prédateurs des Disneylands, elle avait été conditionnée pour laisser les humains tranquilles. Mais le conditionnement engendrait un certain conflit mental. Elle ne nous aimait pas vraiment, et elle ne se privait pas de nous le faire savoir. J'étais à mi-parcours dans la grotte quand elle laissa échapper un son que je ne pourrai qualifier que d'inférieur : cela commençait par un grondement sourd qui monta rapidement pour se muer en un rugissement féroce. Tous mes poils se mirent au garde-à-vous. C'est une sensation plutôt revigorante, une fois qu'on y est habitué ; vous avez la peau qui devient épaisse et rêche comme du cuir. Mon scrotum se contracta comme s'il faisait de son mieux pour garder à l'abri certains trésors personnels.

Quant à Brenda... elle essaya de m'escalader les jambes pour se jucher au-dessus de ma tête. Si je n'avais pas réussi à rester les pieds collés au sol, je crois bien que nous nous serions étalés tous les deux. Mais je m'étais préparé à cette réaction et pressai le pas jusqu'à ce que la porte intérieure s'efface sur notre passage, dévoilant la lumière aveuglante de l'autre côté. Brenda la franchit comme un boulet et courut encore une vingtaine de mètres. Puis elle s'arrêta, un sourire timide aux lèvres, le souffle court. Nous étions dans un long couloir de service qui débouchait sur la porte de derrière de mon bâtiment.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit-elle.

— T'en fais pas. Apparemment, c'est un de ces sons déjà intégrés à la

mémoire câblée du cerveau humain. C'est un réflexe, comme quand on met son doigt sur une flamme, pas besoin d'y réfléchir, on le retire aussitôt.

— Et quand on l'entend, on a les boyaux qui se transforment en flocons d'avoine ?

— Pas loin, oui.

— J'aimerais y retourner, voir la chose qui a émis ce son.

— Le spectacle en vaut la peine, effectivement. Mais il faudra que t'attendes le jour. Les petits sont mignons tout plein. Difficile de croire qu'ils se transformeront en monstres comme leur mère. »

J'hésitai devant la porte. De mon temps, et jusqu'à une période toute récente, on ne laissait pas entrer quelqu'un chez soi à la légère. Luna est une société surpeuplée. Où que l'on se retourne, il y a des gens partout, qui vous marchent sur les pieds, vous flanquent des coups de coude, des millions de corps envahissants et transpirants. Vous devez vous réserver un petit havre d'intimité. Une fois que vous connaissez quelqu'un depuis cinq ou dix ans, vous pouvez éventuellement, si vraiment vous avez des atomes crochus, l'inviter chez vous boire un coup ou en tirer un. Mais la plupart des relations sociales ont lieu en terrain neutre.

La jeune génération n'est pas comme ça. Ça ne les gêne pas de passer chez vous juste pour dire bonjour. Je pouvais en faire tout un foin, et dresser un nouveau barrage entre nous, ou bien laisser couler.

Et puis merde. Il faudrait bien qu'on apprenne à bosser ensemble tôt ou tard. J'ouvris la porte avec mon empreinte palmaire et m'effaçai pour la laisser entrer.

Elle se rua vers les toilettes, bredouillant qu'elle avait besoin d'une miquette. Je suppose qu'elle voulait dire uriner, bien que je n'aie jamais entendu l'expression. Je me demandai brièvement comment elle procédait, vu l'absence d'orifice visible. J'aurais pu le découvrir sans mal – elle avait laissé la porte ouverte. Ces jeunes ignorent l'intimité, même pour ça.

Je parcourus du regard mon appartement. Qu'allait y voir Brenda ? Qu'y verrait un homme d'avant l'invasion ?

Ce qu'ils n'y verraient sûrement pas, c'était du désordre et de la poussière. Une douzaine de robots nettoyeurs travaillaient infatigablement chaque fois que j'étais absent. Aucun grain de poussière n'était trop petit pour leur éternelle vigilance, et aucun objet ne pouvait rester écarté de sa place assignée plus de temps qu'il ne m'en fallait pour rejoindre la station de métro.

L'examen de cette pièce pouvait-il livrer quoi que ce soit de mon caractère ? Il n'y avait ni livres ni tableaux pour fournir un indice. J'avais toutes les bibliothèques du monde à portée de clavier, mais je ne possédais aucun livre. N'importe quel mur pouvait me projeter des œuvres d'art, des films ou des environnements, au choix, mais j'y recourais rarement.

Il y avait quand même quelque chose d'intéressant. Une capacité informatique illimitée avait fini par ramener les processus de fabrication à leur

point de départ. Les cultures primitives produisaient des articles de manière artisanale, et il n'y en avait pas deux d'identiques. La révolution industrielle avait standardisé la production, déversant des flots infinis d'articles pour la « culture de consommation ». Finalement, il était devenu possible d'avoir chaque objet manufacturé sur commande individuelle et personnalisée. Ainsi l'ensemble de mon mobilier était-il unique. Nulle part sur Luna, vous ne trouveriez un divan identique à... à la hideuse monstruosité qui trônait dans mon séjour. Et tout bien considéré, c'était une bénédiction. À deux, ils auraient pu s'accoupler. Bon Dieu, l'horreur !

Je n'avais presque rien choisi dans cette pièce. Les variantes possibles étaient devenues si infinies que j'avais dit pouce et simplement pris ce qui était livré avec l'appartement.

C'était peut-être cela que j'avais répugné à révéler à Brenda. Je suppose que ce qu'un homme s'est abstenu de faire à son environnement est tout aussi révélateur que ce qu'il y a fait.

J'en étais encore à ruminer ces pensées – et ça ne me réjouissait pas – quand Brenda sortit des toilettes. Elle avait dans la main une compresse ensanglantée qu'elle jeta par terre. Un robot surbaissé jaillit de sous le divan et le dévora avant de filer. La peau de la jeune fille avait un aspect grasseux et la couleur rosâtre disparut sous mes yeux. Elle avait rendu visite à l'autodoc.

« J'ai été brûlée par les radiations, expliqua-t-elle. Je devrais traîner en justice la direction des Disneylands, les forcer à payer les honoraires médicaux. » Elle leva le pied pour en examiner la plante. Il y avait une marque rose de peau neuve à l'endroit où s'était trouvée l'entaille.

« Laisse tomber, j'ai pigé. Combien de temps as-tu séjourné au Texas ?

— Trois heures ? Quatre, maxi.

— Aujourd'hui, j'y suis resté cinq heures. À part la gravité, c'est une assez bonne simulation de l'environnement terrestre naturel. Et que nous est-il arrivé ? » Je comptai sur mes doigts. « T'as chopé un coup de soleil. Conséquences en 1845 : t'étais bonne pour une très mauvaise nuit. Pas moyen de dormir. Des douleurs durant plusieurs jours. Puis la couche supérieure de ton épiderme se serait mise à peler. Avec sans doute quelques autres effets dermatologiques. Je pense que ça aurait même pu induire un cancer de la peau. Ce qui aurait été *fatal*. Fais une recherche là-dessus, voir si je me trompe.

« Tu t'es blessée à la plante du pied. Conséquences pas trop graves, mais tu aurais quand même boité cinq ou six jours. Et toujours avec le danger d'infection dans une zone du corps qu'il n'est pas évident de maintenir propre.

« Je me suis fait une sale blessure à la main. Suffisamment grave pour exiger un recours à la petite chirurgie, avec risque possible d'infection en profondeur, d'amputation, voire d'issue fatale. Il y a un mot pour ça, quand les chairs d'un membre commencent à se décomposer. Tu chercheras.

« Donc, résumai-je, trois blessures. Deux pouvant être mortelles à plus ou

moins bref délai. Le tout en cinq heures. Bilan de nos jours : une note d'autodoc quasiment négligeable. »

Elle attendait que je poursuive. J'étais prêt à la laisser mariner encore un bout de temps mais elle finit par craquer.

« C'est ça ? C'est mon article ?

— Le fil conducteur, bordel. Personnalise-moi ça. T'es allée te balader dans le parc, et voilà ce qui t'est arrivé. Ça montre combien la vie était risquée en ce temps-là. Ça montre le peu de cas que nous faisons aujourd'hui des blessures infligées à notre corps, ça montre combien nous escomptons une réparation totale, immédiate, indolore, de celles-ci. Tu te rappelles ce que t'as dit ? “C'est pas *réparé* !” Il ne t'est jamais rien arrivé qui ne puisse être réparé immédiatement et sans douleur. »

Elle parut songeuse, puis sourit. « Ça pourrait être jouable, je suppose.

— Un peu que c'est jouable ! Tu pars de là, tu brodes dessus. Creuse pas trop les détails purement médicaux ; on gardera ça pour plus tard. Torche-moi ça comme un pur récit d'horreur. Montre combien la vie a toujours été fragile. Montre que ce n'est qu'au cours du dernier siècle que nous avons réussi à ne plus nous soucier de notre santé.

— On peut faire ça, admit-elle.

— On... merde, je te l'ai expliqué, c'est ton article. Maintenant, tu files et tu te mets au boulot. Le délai de remise est de vingt-quatre heures. »

J'attendais d'autres objections mais j'avais allumé son enthousiasme juvénile. Je la poussai dehors ; quand elle fut sortie, je me laissai retomber contre la porte et poussai un soupir de soulagement. J'avais redouté qu'elle me refile la responsabilité du truc.

Peu après son départ, je passai à mon tour sous l'auto-doc pour me faire soigner la main. Puis je me fis couler un bain et me glissai dans l'eau brûlante, comme je l'aime. Si brûlante que ma peau vira au rose vif.

Au bout d'un moment, je sortis de l'eau, farfouillai dans l'armoire de toilette et dénichai une vieille trousse de chirurgie. Elle contenait un scalpel aiguisé.

Je refis couler de l'eau chaude, entrai à nouveau dans la baignoire et me détendis complètement. Lorsque je me sentis totalement en paix avec moi-même, je me tailladai les poignets jusqu'à l'os.

PROUVÉ PAR UNE ENQUÊTE SECRÈTE : LES COMBATS DE CATCH SONT TRUQUÉS !

Dégueu Dan le Derviche exécuta son tourniquet maison à la troisième reprise. Il avait déjà bien arrangé son adversaire, le Cyclone de Cythère, qui tenait à peine debout.

Je ne suis pas un fan de slash-boxing mais cette danse tournoyante, c'est un truc qu'il faut avoir vu. Le Derviche se mit à tourbillonner en montant et en descendant comme une toupie, en équilibre sur les orteils du pied gauche. Il avait remonté la jambe droite pour accélérer sa rotation, jusqu'à n'être presque plus qu'une silhouette floue, puis, sans prévenir, il lançait son pied droit comme un éclair, vers le haut, vers le bas, et parfois il faisait mouche. Chaque fois, il se remettait aussitôt à monter et descendre sur la jambe gauche, tournoyant comme un patineur sur la glace.

« Derviche ! Derviche ! Derviche ! » psalmodiaient les supporters. Et Brenda n'était pas la dernière à crier. Elle se tenait près de moi, au bord du ring. La plupart du temps, elle était debout. Quant à moi, comme on avait distribué des feuilles de plastique transparent pour tous les spectateurs des cinq premiers rangs, j'avais passé le plus clair du temps à tenir la mienne levée entre le ring et moi. Le Derviche avait une profonde entaille au mollet droit et sa danse tournoyante pouvait projeter des gouttelettes de sang à une distance incroyable.

Le Cyclone reculait pas à pas, incapable d'organiser une parade efficace. Il voulut esquiver et contre-attaquer avec le couteau qu'il tenait dans la main droite mais reçut pour sa peine une nouvelle entaille. Il sauta en l'air mais le Derviche fut instantanément sur lui, frappant par en dessous, et sitôt ses pieds retombés sur le tapis, il reprit sa danse tourbillonnante. La situation semblait désespérée pour le Cyclone mais il fut sauvé par le gong.

Brenda se rassit, le souffle court. Je suppose que, faute de sexe, on a besoin d'un dérivatif pour se libérer des tensions. Le slash-boxing semblait parfaitement convenir.

Elle essuya avec un mouchoir quelques gouttes de sang sur son visage et se retourna pour me regarder pour la première fois depuis le début de cette reprise. Elle paraissait déçue que je ne me joigne pas aux réjouissances.

« Comment arrive-t-il à tourner ainsi ? demandai-je.

— C'est le tapis », expliqua-t-elle, retrouvant aussitôt le rôle d'expert – ce qui devait être un sacré soulagement pour elle. « Une histoire d'alignement moléculaire des fibres. Si on se penche d'une certaine manière, on ressent une force de traction mais un mouvement circulaire réduit les frottements au point que ça devient presque comme du patinage sur glace.

— Est-ce que j'ai encore le temps de placer un pari ?

— Aucun intérêt, conseilla-t-elle. La cote sera nulle. Vous auriez dû le faire quand je vous l'ai dit, avant le début du match. Le Cyclone est un homme mort. »

C'était bien l'impression qu'il donnait. Ainsi affalé sur son tabouret, entouré par son équipe, il ne semblait pas en état de répondre au gong pour la reprise suivante. Ses jambes n'étaient que coupures, certaines recouvertes de pansements sanguinolents. Le bras gauche pendait, simplement retenu par un lambeau de chair ; son soigneur songeait à le retirer complètement. Il avait un pontage temporaire sur l'artère jugulaire gauche. La blessure paraissait horriblement vulnérable, facile à atteindre. Elle lui avait été infligée dès la fin du deuxième round, ce qui avait obligé ses soigneurs à la recoudre au prix de plusieurs litres de sang. Mais la blessure la plus grave était survenue également lors de cette reprise. C'était une entaille longue de cinquante centimètres de la hanche gauche jusqu'au mamelon droit. Les côtes étaient visibles vers le haut, tandis que le milieu avait été recousu à la hâte à l'aide d'une demi-douzaines d'agrafes qui avaient l'air d'être en cuir. Il avait reçu cette blessure lors de son unique attaque efficace contre le Derviche : lançant son couteau vers le cou de son adversaire, il l'avait gratifié d'une estafilade au visage, spectaculaire mais modérément invalidante – mais il s'était retrouvé avec le poignard du derviche plongé jusqu'à la garde dans ses entrailles. Le mouvement vers le haut avait répandu les viscères sur tout le ring, entraînant l'apparition du premier drapeau jaune du combat, des cris de victoire dans le coin de Dégueu Dan et des « Derviche ! Derviche ! Derviche ! » scandés par la foule des spectateurs.

Les soigneurs du Cyclone avaient tranché dans l'entrelacs d'organes répandus, protégés par le drapeau de neutralisation, puis ils avaient réparé la jugulaire durant la deuxième pause avant de se retirer, lugubres, vers leur coin, pour voir leur poulain retourner se faire hacher menu.

Le Derviche était assis, bien droit, tandis que son équipe s'affairait de nouveau à soigner sa blessure au visage. Son globe oculaire, fendu en deux, était inutilisable. Le sang l'avait temporairement aveuglé au cours de la deuxième reprise, ce qui l'avait empêché d'exploiter à fond la terrible blessure qu'il avait infligée à son adversaire. Durant la pause, Brenda avait exprimé son inquiétude de ne pas voir le Derviche recourir à son fameux tournoisement maintenant qu'il avait perdu sa perception du relief. Mais borgne ou pas, le Derviche n'était pas homme à décevoir ses fans.

Une lampe rouge s'alluma au-dessus du coin du Cyclone, déclenchant des murmures excités dans la foule.

« Pourquoi appellent-ils ça un coin ? demandai-je.

— Hein ?

— C'est un ring circulaire. Il n'a pas de coins. »

Elle haussa les épaules. « La tradition, je suppose. » Puis elle sourit avec malice. « Vous pourrez vous documenter avant que je rédige le papier pour Walter.

— Ne sois pas ridicule.

— Et pourquoi non ? Les sports, autrefois et maintenant. Ça tombe sous le sens. »

Elle avait raison, bien sûr, mais ça ne rendait pas la remarque plus facile à avaler. J'appréciais modérément qu'elle renverse les rôles. Après tout, c'était elle qui était censée tenir le rôle de l'ignare.

« Et cette lampe rouge ? Que signifie-t-elle ?

— Chaque combattant a droit à dix litres de sang pour les transfusions. Vous voyez cette jauge au tableau d'affichage ? Le Cyclone vient d'utiliser son dernier litre. Le Derviche en a encore sept.

— Donc, le combat est presque terminé.

— Il ne tiendra jamais une nouvelle reprise. »

Effectivement.

Le dernier round fut une boucherie pure et simple. Finies les danses tournoyantes, finis les sauts bondissants. La foule cria un peu au début, puis elle se calma pour assister à la tuerie. Peu à peu, les gens commençaient à quitter la salle pour aller chercher des rafraîchissements avant le combat principal de la soirée. Le Derviche se contentait d'esquiver un Cyclone ahuri et titubant, le frappant de temps à autre en ouvrant de nouvelles blessures. Bref, il le saignait à mort. Bientôt, le Cyclone fut tout juste capable de tenir debout, immobile, hébété, inerte, vidé de son sang. Quelques spectateurs se mirent à huer. Le Derviche trancha la gorge du Cyclone. Le sang artériel jaillit à flots dans les airs et l'homme s'effondra. Le Derviche se pencha au-dessus de son adversaire terrassé, joua prestement du poignet et il se redressa en brandissant sa tête. Il y eut quelques vagues applaudissements tandis que les soigneurs se précipitaient pour ramener le Derviche vers les vestiaires et débarrasser le ring des deux demi-Cyclones. Les zamboni firent leur apparition et se mirent à éponger le sang.

« Vous voulez du pop-corn ? demanda Brenda.

— Non, juste à boire. » Elle se joignit à la cohue qui se dirigeait vers la buvette.

Je me retournai vers l'estrade, savourant un sentiment que je n'avais que trop rarement éprouvé ces derniers temps : le besoin d'écrire. Je levai la main gauche et claquai des doigts. Je dus m'y reprendre avant de me souvenir que cette satanée sténotype ne marchait pas. Je n'avais pas travaillé depuis cinq jours, depuis la visite de Brenda au Texas. Le problème semblait résider au niveau de l'affichage épidermique. Je pouvais taper sur le clavier au bas de la paume, mais rien n'apparaissait sur l'afficheur. Les données entraient en mémoire puisqu'on pouvait toujours les transférer par la suite, mais je ne pouvais pas travailler dans ces conditions. Il fallait que je voie les mots à mesure qu'ils étaient composés.

La nécessité est la mère de l'invention. Je feuilletai le programme que Brenda avait laissé sur son siège, trouvai une page blanche. Puis je fouillai dans ma sacoche et dénichai le stylo-bille bleu que je gardais toujours sur moi

pour porter mes corrections à la main sur les copies papier.

[Dossier \ Hildy*proch.art.*][code sports-sanglants.]
[titre à venir]

« On n'en aura peut-être jamais la preuve, mais on peut parier que les hommes des cavernes avaient des manifestations sportives. Nous les avons toujours aujourd'hui, et si jamais nous atteignons les étoiles, nul doute que nous y tiendrons également ce genre de réunions.

« Le sport s'enracine dans la violence. Il contient souvent en germe la menace de blessures. Tel fut du moins le cas jusqu'à il y a un siècle et demi.

« Aujourd'hui, le sport est bien sûr totalement non violent.

« Le fan de sport moderne serait scandalisé par la violence du sport tel qu'il se déroulait sur Terre. Prenons l'exemple de l'une des activités sportives les moins violentes, et que l'on pratique encore de nos jours : la banale course à pied. Rares étaient les coureurs à terminer leur carrière sans de nombreux traumatismes articulaires, aux chevilles et aux genoux, musculaires et vertébraux. Parfois, ces blessures pouvaient être réparées, parfois c'était impossible. Chaque fois qu'un athlète participait à une compétition, il courait le risque de blessures susceptibles de le tourmenter *jusqu'à la fin de ses jours*.

« Au temps des Romains, des athlètes se battaient entre eux avec des épées et autres armes meurtrières – pas toujours volontairement, d'ailleurs. Morts et blessures invalidantes étaient le lot de chaque rencontre.

« Même plus tard, à des époques plus "éclairées", nombre de sports n'étaient guère que des séances de mutilation organisée. Des équipes d'athlètes se précipitaient les unes contre les autres avec un incroyable mépris pour les talents bien imparfaits des guérisseurs de leur époque. Des gens se harnachaient à des véhicules terrestres ou à des machines volantes pour filer ensuite à des vitesses qui les transformeraient inmanquablement en bouillie dans l'hypothèse d'un arrêt brutal. Des casques de protection, des bandages de poignet, des coquilles de protection du nez, des côtes, du genou, du bas-ventre ou de l'épaule visaient à atténuer le carnage, mais leur simple présence suffisait à témoigner de la violence potentielle de tous ces jeux.

« Viens-je d'entendre quelqu'un protester ? Quelqu'un faire remarquer que nos sports modernes sont considérablement plus violents que ceux du passé ?

« Quelle idée ridicule.

« En général, les athlètes modernes s'affrontent nus. Aucune protection n'est nécessaire ni exigée. Dans la plupart des sports, on prévoit des dommages corporels, ils sont même parfois recherchés, comme dans le slash-boxing. Un athlète moderne au sortir d'une compétition offrirait sans aucun doute un spectacle choquant pour tout citoyen d'une société terrienne. Mais le sport moderne n'engendre jamais d'estropiés.

« Il serait agréable d'imaginer que cette non-violence universelle est le

résultat de quelque révolution morale de grande ampleur. Il n'en est rien. Si c'est bien une révolution, elle est purement technologique. Il n'est aujourd'hui aucune blessure qui ne puisse être réparée.

« Le fait est que “violence” est un terme qui n'a plus le sens qu'il avait jadis. Qu'est-ce qui est le plus violent : un membre arraché que l'on rattache sans aucun effet durable, ou un disque intervertébral écrasé qui va provoquer chez son propriétaire des douleurs à chaque seconde de son existence et qu'il est impossible de réparer ?

« Pour ma part, je sais quelle blessure je choisirais.

« Ce genre de violence n'est désormais plus à redouter, car »

[discuter Jeux olympiques, influence gravité locale sur sites compétitions]

[mentionner combats à mort]

[Lier à article sur médecine d'antan ?]

[demander Brenda]

Je griffonnai en hâte les dernières lignes, car je voyais Brenda revenir avec le pop-corn.

« Qu'est-ce que vous faites ? » me demanda-t-elle en reprenant sa place. Je lui tendis la page. Elle la parcourut rapidement.

« M'a l'air un peu sec, fut son seul commentaire.

— Tu pourras l'enrober un peu, lui dis-je. C'est ton domaine. » Je me penchai pour lui piquer un pop-corn et j'y mordis à pleines dents. Elle avait pris le sac grande taille : une douzaine de grains éclatés gros comme le poing, blancs et croustillants, tout dégoulinants de beurre. Géant, le goût, surtout arrosé d'une bonne bière comme celle qu'elle venait de me passer.

Pendant que j'écrivais s'était déroulée une démonstration exécutée par les jeunes élèves de l'école de slash-boxing. Les gosses quittaient le ring ; la plupart étaient tout balafrés de l'encre rouge des couteaux d'entraînement qu'ils utilisaient. Les frais médicaux pour les jeunes étaient déjà assez élevés sans qu'on les laisse s'entraîner avec de vraies lames.

Le présentateur fit son apparition pour annoncer avec emphase le clou de la soirée, un combat à mort entre l'actuel champion, le Malfrat de Manhattan, et son challenger, connu sous le nom de Franche Salope.

Brenda se pencha vers moi et me glissa, en douce : « Jouez tout sur la Salope.

— Si elle doit gagner, merde, qu'est-ce qu'on fout ici ?

— Demandez à Walter. Après tout, c'était son idée. »

La raison de notre présence à cette soirée de combats était une interview avec le Malfrat de Manhattan – alias Andrew MacDonald – dans l'optique de l'engager au titre de consultant natif de la Terre pour notre série sur le Bicentenaire. MacDonald avait largement dépassé les deux cents ans. Le problème, c'est qu'il avait choisi un combat à mort. S'il perdait, son prochain entretien serait avec saint Pierre. Mais Walter nous avait assuré qu'il était hors

de question que son homme puisse perdre.

« J'en ai parlé à un ami du côté des concessions, poursuivait Brenda. Il ne fait aucun doute que le Malfrat est le meilleur. C'est son dixième combat à mort en deux ans. Ce que dit le mec, c'est que dix, ça commence à faire trop pour n'importe qui. Il m'a appris que le Malfrat avait eu tendance à esquiver lors de son dernier match. Il pourra pas s'en tirer ainsi avec la Salope. Il m'a dit qu'en fait, le Malfrat n'avait plus envie de gagner. Il veut mourir, c'est tout. »

Les combattants étaient montés sur le ring et tournaient en rond en se pavanant, tandis que des holos de leurs combats précédents apparaissaient dans les airs au-dessus d'eux et que le présentateur continuait à beugler comme s'il devait s'agir du combat du siècle.

« Et toi, t'as parié sur elle ?

— Cinquante, pour une mise à mort à la seconde reprise. »

Je pesai le pour et le contre, puis fis signe à un book. Il me tendit une carte, que je marquai avant de la valider du pouce. Il glissa la carte dans le totalisateur passé à sa ceinture puis me rendit le talon. Je le fourrai dans ma poche.

« Combien ?

— Dix. Sur une victoire. » Je ne lui dis pas que c'était sur le Malfrat.

Les adversaires avaient regagné leur « coin », où on les tartinaient d'embrocation, tandis que le présentateur continuait son speech. C'étaient deux spécimens magnifiques ; ils combattaient dans la catégorie la plus élevée, celle des super-lourds, et il n'y avait pas un kilo d'écart entre eux. Les lumières étincelaient sur leur peau brune et luisante tandis qu'ils mimaient le combat en dansant, nerveux comme des pur-sang, tout gonflés d'énergie.

« Ce combat va se dérouler conformément aux règlements sportifs de King City, précisa le présentateur, qui autorisent les combats à mort volontairement choisis par l'un ou l'autre combattant. Le Malfrat de Manhattan a choisi ce soir de risquer la mort. Il a été averti et conseillé, comme l'exige la loi, et s'il meurt ce soir, sa disparition sera considérée comme un suicide. La Salope a accepté de porter le *coup de grâce*³, au cas où elle se trouverait en posture de le faire, et il est entendu qu'elle ne pourra en aucune manière être tenue pour responsable.

— Te bile pas pour ça ! » lança le Malfrat avec un regard de défi pour son adversaire. Cela déclencha les rires, et le présentateur parut ravi de cette interruption dans l'ennuyeuse litanie de paragraphes qu'il était légalement requis de citer. Enfin, il invita les adversaires à le rejoindre au milieu du ring et leur lut le règlement – qui se réduisait à cesser le combat dès qu'ils entendraient le gong. En dehors de ça, il n'y avait pas de règles. Il leur fit se serrer la main, puis leur dit de se préparer.

« Au premier putain de round. Merde. Je le crois pas ! »

Brenda continuait de râler, une demi-heure après la fin du match. Ce

n'était pas un combat destiné à entrer dans les annales.

Nous attendions dans la salle de réception située à l'entrée des vestiaires. Le manager de MacDonald nous avait dit qu'on pourrait entrer le voir dès que les soigneurs auraient fini de le recoudre. Vu le peu de dégâts qu'il avait subis, je pensais que ce ne serait pas trop long.

J'entendis de l'agitation et me retournai pour voir le Cyclone émerger au milieu d'un petit groupe de supporters acharnés, des gosses pour la plupart. Il sortit un crayon et se mit à signer des autographes. Il était en pantalon et chemise noirs et portait une large minerve autour du cou, ce qui semblait un handicap mineur pour un type dont la tête avait roulé sur le ring une heure plus tôt. Il la garderait jusqu'à ce que les nouveaux muscles soient en état de soutenir le poids du crâne. Cela ne prendrait guère de temps : le cerveau d'un homme qui faisait ce métier ne devait pas peser bien lourd.

La porte s'ouvrit à nouveau et le manager de MacDonald nous fit signe d'entrer.

Nous le suivîmes au bout d'un corridor sombre flanqué de nombreuses portes. L'une d'elles était ouverte et j'entendis des gémissements provenir de l'intérieur. J'y jetai un œil au passage. Une masse sanguinolente gisait sur une table haute ; une demi-douzaine de soigneurs s'affairaient autour.

« Tu vas quand même pas me dire... »

— Quoi ? » Brenda jeta un œil distrait dans la pièce. « Oh, ouais. Elle combat sans anesthésie.

— Je croyais...

— La plupart des lutteurs atténuent au maximum la sensibilité de leur centre de la douleur, à un niveau juste suffisant pour détecter quand ils ont été touchés. Mais certains estiment que chercher à éviter la vraie douleur aiguise leurs réflexes.

— Sûr que moi, ça m'aiguiserait un max.

— Ouais, sauf qu'apparemment, c'était pas le cas ce soir. »

J'étais content de n'avoir qu'un bout de pop-corn dans l'estomac.

Le Malfrat de Manhattan était assis dans un fauteuil d'examen, vêtu d'un peignoir, un cigarillo aux lèvres. Sa jambe gauche était relevée et l'un de ses soigneurs était en train de s'en occuper. Il sourit en nous voyant et nous tendit la main.

« Andy MacDonald, se présenta-t-il. Excusez-moi de ne pas me lever. »

Nous lui serrâmes la main à tour de rôle et il nous invita à prendre un siège. Il nous proposa des boissons qu'un membre de son entourage nous apporta.

Puis Brenda se lança tout d'une traite dans un résumé exhaustif du combat, débordant de louanges pour ses talents martiaux. On n'aurait jamais deviné qu'il venait de lui faire perdre cinquante billets. Je patientai dans mon fauteuil, m'attendant à passer la prochaine heure à les entendre discuter des finesses du slash-boxing. Je le voyais sourire légèrement tandis que Brenda poursuivait sans reprendre son souffle, et je me dis qu'il fallait que

j'intervienne, ne fût-ce que par politesse.

« Je ne suis pas un fan de sport », commençai-je. (Inutile non plus d'être trop poli.) « Mais il m'a semblé que votre technique était différente de celle des autres combattants que j'ai pu voir ce soir. »

Il tira longuement sur son cigarillo, puis en examina le bout incandescent tandis qu'il exhalait lentement une fumée violette. Il reporta son regard sur moi et une partie de sa chaleur parut s'en retirer. Il y avait dans ses yeux une profondeur que je n'avais pas remarquée de prime abord. On rencontre ça parfois, chez les gens très âgés. De nos jours, c'est d'ailleurs le seul moyen de déceler l'âge avancé d'un individu. Car chez MacDonald, on aurait pu chercher longtemps d'autres signes de vieillesse. Son corps semblait celui d'un jeune homme de vingt-cinq ans, mais pour la silhouette il n'avait guère eu le choix, vu sa profession. Les slash-boxeurs occupent des corps quasiment standardisés, conformes aux neuf formules ou classes de poids réglementaires, ce qui est un moyen de minimiser l'avantage éventuel procuré par la seule masse corporelle. Son visage paraissait un peu plus âgé, mais cela pouvait tenir simplement au regard. Les traits n'étaient pas suffisamment marqués pour que l'âge ait pu y imprimer d'empreinte caractéristique. Ce n'était pas non plus un de ces visages « attirants » qui semblent avoir la préférence de près de la moitié de la population. J'avais dans l'idée qu'il n'était pas tellement différent de celui de sa jeunesse qui – cela me revint avec un léger choc – s'était déroulée sur Terre.

Les natifs de la Terre ne sont pas précisément rares. Le C.C. m'a informé qu'il y en avait encore près de dix mille en vie. Mais en général, ils ressemblent à tout le monde et ne cherchent pas à se faire remarquer. Il y en a bien quelques-uns qui font tout un cirque à propos de leur âge – les éternels invités aux débats, conteurs d'histoire et autres professionnels de la nostalgie – mais dans l'ensemble, les Terriens forment une minorité plutôt fermée. Jusqu'ici, je ne m'étais jamais demandé pourquoi.

« Walter m'a dit que vous deviez me convaincre de me joindre à son projet », lâcha enfin MacDonald, ignorant délibérément ma remarque. « Je lui ai répondu qu'il faisait erreur. Et ce n'est pas entêtement de ma part ; mais enfin, si vous pouvez me fournir une bonne raison de passer un an avec vous deux, je serais curieux de l'entendre.

— Si vous connaissiez Walter, rétorquai-je, vous sauriez qu'il est sans doute l'homme le moins perspicace de la Lune pour ce qui est de juger autrui. Il me croit emballé par son projet. Il se trompe. Autant que je sache, Walter est le seul homme intéressé par cette histoire. Pour moi, c'est un boulot comme un autre.

— Moi, ça m'intéresse. » En entendant la petite voix de Brenda, MacDonald tourna les yeux vers elle mais ne jugea pas utile de s'attarder. J'avais l'impression que ce bref regard lui avait suffi à faire le tour du personnage.

« Mon style, reprit-il, est une combinaison d'antiques techniques de

combat qui n'ont jamais été transplantées sur la Lune. Quelques individus pleins de bonnes intentions mais particulièrement idiots ont fait voter une loi, il y a bien longtemps, qui bannit l'enseignement de ces disciplines orientales. Cela remonte à l'époque où la sagesse populaire estimait que nous devions vivre ensemble en paix, ne plus jamais nous battre et a fortiori nous entre-tuer. Ce qui est une chouette idée en soi, je suppose.

« Ça a même marché, en partie. Le taux de criminalité est notoirement inférieur à celui qu'on a pu connaître dans n'importe quelle société sur Terre. »

Il tira de nouveau longuement sur son cigare. Les soigneurs en avaient fini avec sa jambe ; ils remballèrent leurs affaires et nous laissèrent. J'en étais à me demander si c'était tout ce qu'il avait à nous raconter quand il reprit enfin la parole.

« Les opinions changent. Quand on vit aussi longtemps que moi, on le constate souvent.

— Je ne suis pas aussi âgé que vous mais je me suis fait la même réflexion.

— Quel âge avez-vous ?

— Cent ans. Depuis trois jours. » Je vis Brenda me regarder, ouvrir la bouche pour dire quelque chose, puis la refermer. Sans doute allais-je me faire allumer pour ne pas le lui avoir dit, la privant ainsi de l'occasion d'organiser un centenaire en mon honneur.

MacDonald me considéra avec un intérêt encore accru, en plissant ces yeux au regard si déroutant.

« Vous vous sentez différent ?

— Vous voulez dire, parce que j'ai dépassé le siècle ? Pourquoi, il faudrait ?

— Oui, effectivement. C'est une borne, certes, mais par elle-même, elle ne signifie pas grand-chose. D'accord ?

— D'accord.

— Quoi qu'il en soit, pour revenir à la question... il y a toujours eu des gens pour estimer que, face à la défaillance grandissante des processus de l'évolution, nous devions tenter d'entretenir une certaine dose d'agressivité. Sans pour autant admettre le meurtre, nous pouvons au moins apprendre à nous battre. C'est ainsi qu'on a réintroduit la boxe, et que cette discipline a progressivement conduit aux sports sanglants que l'on connaît aujourd'hui.

— C'est exactement le genre de mise en perspective que recherche Walter, remarquai-je.

— Certes. Je n'ai pas dit que je ne possède pas la perspective dont vous avez besoin. Je serais simplement curieux de savoir pourquoi je devrais vous en faire profiter.

— J'ai réfléchi à ce problème, moi aussi. Rien qu'à titre d'exercice, vous comprenez. Et vous savez, je ne vois pas autre chose qui soit à même de convaincre un homme au bord du suicide de reporter celui-ci d'un an et de se

joindre à nous pour rédiger une série d'articles sans intérêt.

— Moi aussi, j'ai été reporter, vous savez.

— Non, je l'ignorais.

— Qu'est-ce que vous croyez que je suis en train de faire ? Me suicider ? »

Brenda le dévorait du regard. Sa sollicitude était presque palpable.

« Si vous vous faites tuer sur le ring, c'est le terme qu'ils emploieront », remarqua-t-elle.

Il se leva pour gagner le petit bar installé dans l'angle de son vestiaire. Sans nous demander ce que nous voulions, il emplit trois verres d'une liqueur vert pâle et nous les rapporta. Brenda huma, goûta, puis but une grande lampée.

« Vous n'imaginez pas le défaitisme qui régnait après l'invasion », remarqua-t-il. Il était apparemment impossible de le tenir sur un sujet précis, aussi m'en remis-je à l'inévitable. Le journalisme vous apprend à laisser parler l'interviewé.

« Qualifier cela de guerre est une perversion du terme. Nous nous sommes battus, je suppose, au sens où l'on peut dire que des fourmis se battent quand on donne un coup de pied dans leur nid. Je suppose que des fourmis sont capables de se battre vaillamment dans une telle situation, mais cela n'a guère d'importance pour l'homme qui a défoncé la fourmilière. C'est à peine s'il remarque ce qu'il a fait. Il n'avait peut-être même aucune intention malveillante à l'égard des fourmis ; peut-être n'était-ce qu'un accident, ou bien l'effet secondaire d'un autre projet, comme le labourage d'un champ. Eh bien, nous nous sommes fait labourer en l'espace d'une seule journée.

« Ceux d'entre nous qui étaient sur Luna se sont retrouvés en état de choc. En un sens, on peut dire que cet état de choc s'est prolongé plusieurs décennies. En un sens... il dure encore aujourd'hui. »

Il tira sur son cigarillo.

« Je suis de ceux qui se sont inquiétés de la montée du mouvement non violent. C'est super en tant qu'idéal, mais j'ai l'impression que cela nous conduit à une impasse et nous rend vulnérables.

— Vous voulez parler de l'évolution ? intervint Brenda.

— Oui. Désormais, nous nous modelons grâce à la génétique, mais sommes-nous réellement assez sages pour savoir comment opérer la sélection ? Pendant un milliard d'années, celle-ci s'est effectuée naturellement. Je me demande s'il est si avisé de tripatouiller un système qui a marché si longtemps.

— Tout dépend du sens que vous attribuez au mot "marcher", remarquai-je.

— Vous êtes nihiliste ? »

Je haussai les épaules.

« D'accord. Marcher, au sens où les formes de vie ont gagné en complexité. La biologie semblait s'orienter vers un but. Nous savons que ce

n'était pas nous – les Envahisseurs nous ont démontré qu'il existe là-haut des trucs bien plus intelligents que nous. Mais les Envahisseurs étaient des bulles de gaz géantes qui ont dû évoluer sur une planète analogue à Jupiter. Il n'y a guère de rapport entre eux et nous. L'idée couramment admise est qu'ils ont débarqué sur Terre pour sauver les baleines et les dauphins de notre pollution. J'ignore si l'on en a la moindre preuve, mais peu importe. Supposons que ce soit vrai. Cela voudrait dire que les mammifères marins ont un cerveau dont l'organisation s'apparente plus à celle des Envahisseurs que le nôtre. Les Envahisseurs ne nous considèrent pas comme des créatures vraiment intelligentes, pas plus en tout cas que d'autres espèces bâtisseuses, comme les abeilles, les coraux ou les oiseaux. Que cela soit vrai ou pas, nous ne devons plus nous occuper d'eux. Nos chemins ne se croisent pas ; nous n'avons rien en commun. Nous sommes libres de poursuivre notre propre destin... mais si nous n'évoluons pas, nous n'avons pas de destin. »

Il nous jaugea tour à tour. Le sujet semblait lui tenir à cœur. Personnellement, je n'y avais jamais beaucoup réfléchi.

Il poursuivit : « Il y a encore autre chose. Nous savons qu'il existe des extraterrestres. Nous savons que le voyage spatial est possible. La prochaine fois que nous en rencontrerons, il se peut qu'ils soient pires encore que les Envahisseurs. Il se peut qu'ils veuillent nous exterminer, plutôt que juste nous évincer. Je crois que nous devrions entretenir un minimum de techniques de combat, au cas où nous tomberions un jour sur quelques bestioles désagréables : au moins pourrions-nous leur résister. »

Brenda se redressa sur son siège, les yeux agrandis.

« Vous êtes un Heinleiniste ! » s'exclama-t-elle.

Ce fut au tour de MacDonald de hausser les épaules.

« Je n'assiste pas aux services, mais je partage une bonne partie de leurs convictions. Mais ce dont nous parlons, c'est d'arts martiaux. »

Était-ce bien là ce dont nous parlions ? J'avais perdu le fil.

« Ces arts se sont perdus durant près d'un siècle. J'ai passé dix ans à étudier des milliers de films des vingtième et vingt et unième siècles et j'ai réussi à reconstituer le puzzle. J'ai passé encore vingt années à m'autoformer jusqu'à me sentir expert en la matière. Puis je suis devenu slash-boxeur. Jusqu'à ce jour, je suis vaincu. Je compte le rester jusqu'à ce qu'un autre reproduise mes techniques.

— Ça pourrait faire un bon sujet d'article, suggéra Brenda. Le combat, autrefois et maintenant. Les gens employaient toutes sortes d'armes à l'époque, n'est-ce pas ? Je veux dire, des armes à projectiles. N'importe quel citoyen lambda pouvait en détenir.

— Il y avait même un pays, au vingtième siècle, qui en rendait la détention presque obligatoire. C'était un droit civique, le droit de posséder des armes à feu. L'un des droits civiques les plus tordus de toute l'histoire humaine, j'ai toujours pensé. Mais j'en aurais eu une, moi aussi, si j'avais vécu là-bas. Dans une société armée, l'homme désarmé doit être un type

sacrément nerveux.

— Ce n'est pas que je ne trouve pas tout ceci absolument fascinant », dis-je en me levant – j'étirai bras et jambes pour faire revenir la circulation. « En aucun cas, mais la question n'est pas là. Nous sommes ici depuis près d'une demi-heure et Brenda a déjà suggéré une flopée de sujets pour lesquels vous pourriez nous être utile. Merde, vous pourriez même les écrire vous-mêmes, si vous n'avez pas perdu la main. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Est-ce que ça vous intéresse ou faut-il qu'on se mette à chercher quelqu'un d'autre ? »

Il posa les coudes sur ses genoux et me contempla longuement.

Je finis par me demander à quel moment on allait entendre les accents lugubres d'une thérémine⁴. Un regard tel que le sien avait sa place dans un holofilm d'horreur. Des yeux pareils n'auraient pas déparé un visage défiguré par la pousse des poils et la croissance des crocs, ou devenu une sorte de pâte à modeler prête à se muer en chose immonde et maléfique. J'ai déjà mentionné à quel point ses yeux m'avaient semblé profonds. Eh bien, ce n'étaient que flaques d'eau comparés à ceux qui me regardaient en ce moment.

Je ne veux pas paraître superstitieux. Je ne veux pas attribuer à MacDonald des pouvoirs particuliers pour la seule raison qu'il est parvenu à un âge vénérable. Mais en regardant ces yeux, on ne pouvait s'empêcher d'imaginer toutes les choses qu'ils avaient vues, et de s'interroger sur la sagesse qu'ils avaient peut-être atteint. Je n'étais pour ma part âgé que de cent ans, ce qui n'a rien de ridicule question longévité, du moins jusqu'à une période récente de l'histoire humaine, mais je me sentais comme un enfant jugé par son grand-père, voire par Dieu en personne.

Ça ne me plaisait pas du tout.

Je fis de mon mieux pour lui rendre ce regard – ce regard qui n'avait pourtant rien d'hostile, rien d'un regard de défi. Si nos yeux s'affrontaient, j'étais le seul en compétition. Bientôt, je dus détourner la tête. J'étudiai les murs, le sol, je regardai Brenda et lui souris – ce qui ne manqua pas de la surprendre, je crois. N'importe quoi pour éviter ces yeux.

« Non, dit-il enfin. Je ne crois pas que je me joindrai à ce projet, en définitive. Je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps.

— Pas de problème », dis-je et je me levai pour regagner la porte.

« Que voulez-vous dire par "en définitive" ? » intervint Brenda. Je me retournai, me demandant si je réussirais à nous tirer d'affaire en la prenant par le bras pour la traîner dehors.

« Ce que je veux dire, c'est que je l'ai envisagé, malgré tout. Certains aspects de la chose auraient pu se révéler marrants.

— Puis vous avez changé d'avis ?

— Allons, Brenda, dis-je. Je suis sûr qu'il a ses raisons personnelles qui ne nous... regardent pas. » Je lui pris le bras et voulus la tirer.

« Arrêtez un peu, dit-elle, agacée. Arrêtez de me traiter comme une gamine. » Elle me fusilla du regard jusqu'à ce que je la lâche. Je suppose qu'il

aurait été indélicat de lui faire remarquer qu'elle était effectivement une gamine.

« Non, c'est vrai, j'aimerais bien savoir », dit-elle à MacDonald.

Il la regarda, non sans aménité, puis détourna les yeux, l'air gêné. Je me contentai de rapporter le fait ; je n'aurais su dire l'origine de cet embarras.

« Je ne collabore qu'avec des gens qui ont l'instinct de survie », déclara-t-il, calmement. Avant qu'on ait eu l'un comme l'autre l'occasion de répondre, il s'était levé. Il boitait un peu en gagnant la porte qu'il nous tint ouverte.

Je me levai à mon tour et vissai mon chapeau sur ma tête. J'étais presque sorti quand j'entendis Brenda.

« Je ne comprends pas, disait-elle. Qu'est-ce qui vous fait penser que je n'ai pas l'instinct de survie ?

— Je n'ai pas dit que vous ne l'aviez pas. »

Je me tournai vers lui.

« Brenda, dis-je lentement. Corrige-moi si je me trompe. Viens-je à l'instant d'être accusé de ne pas avoir l'instinct de survie par un homme qui risque sa vie dans un *jeu* ? »

Elle ne répondit rien. Je crois qu'elle se rendait compte que, quoi que ce soit, ce qui se passait ne concernait que lui et moi. J'aurais bien voulu savoir ce que c'était, et pourquoi cela me mettait dans une telle colère.

« Les risques peuvent être calculés, expliqua-t-il. Je suis toujours en vie. Je compte bien le rester. »

Les meilleures choses ont une fin. Brenda repartit à l'assaut.

« Qu'y a-t-il chez Hildy qui vous fait juger...

— C'est pas mes oignons », coupa-t-il sans cesser de me regarder. « Je vois quelque chose en lui. Si je devais me joindre à vous, il faudrait que je veille à m'en occuper.

— Ce que tu vois, mon vieux, c'est un gars qui sait s'occuper de ses affaires et qu'est pas du genre à laisser une nénette armée d'un couteau les trancher pour lui. »

En fait, ce n'était pas ce que j'avais voulu dire. Il esquissa un vague sourire, se retourna et sortit d'un pas décidé, sans se soucier de voir si Brenda le suivait.

Je levai la tête du comptoir. Tout était trop lumineux, trop bruyant. J'avais l'impression d'être juché sur un manège, mais qu'est-ce que je fichais avec cette bouteille à la main ?

J'essayai de la fixer intensément, et peu à peu, les choses cessèrent de tourner. Il y avait une mare de whisky sous la bouteille et sous mon bras, et ma joue était toute mouillée. J'avais piqué du nez dedans.

« Si tu dégueules sur mon bar, dit l'homme, je te mets en charpie. »

Orienter mes yeux vers lui se révéla un projet d'envergure. C'était le barman ; je lui dis que je n'allais pas dégueuler, puis je faillis m'étrangler et n'eus que le temps de franchir les portes battantes pour aller gerber

lamentablement au milieu de Congress Street.

Lorsque j'en eus fini, je m'assis par terre au beau milieu du chemin. La circulation n'était pas un problème. Il y avait deux ou trois chevaux et quelques carrioles attachés derrière moi, mais rien ne bougeait dans les rues sombres de la Nouvelle-Austin. Derrière moi, j'entendais les bruits de la fête, le piano mécanique, et parfois des coups de feu, bref, les touristes goûtaient à la vie du vieil Ouest.

Quelqu'un tenait un verre juste sous mon nez. Je suivis le bras en remontant jusqu'aux épaules nues, découvris un long cou, puis un joli visage encadré de boucles brunes. Son rouge à lèvres était noir dans la pénombre. Elle portait un corset, des jarretelles, des bas et des talons hauts. Je lui pris le verre et le fis disparaître. Je tapotai le sol à côté de moi et elle s'assit, croisant les bras autour de ses genoux.

« Ton nom va m'revenir dans une minute... »

— Dora.

— Adorable Dora. J'ai envie de t'arracher tes vêtements, de te jeter sur un lit et de faire passionnément l'amour à ce corps virginal.

— On l'a déjà fait. Désolée pour le côté virginal.

— Je veux que tu portes mes bébés. »

Elle me baisa le front.

« Épouse-moi, et fais de moi l'homme le plus heureux sur la Lune.

— On l'a déjà fait, chou. C'est pas de veine que tu t'en souviennes pas. » Elle leva la main et je vis une alliance en or avec un petit éclat de diamant. Je la dévisageai de nouveau en louchant. Il y avait comme une auréole diaphane autour de son visage...

« C'est un voile nuptial ! » m'exclamai-je. Elle semblait sortir d'un rêve, souriant ainsi aux étoiles.

« Il a fallu tirer le pasteur de sa cuite, puis aller tambouriner à la porte du bijoutier et envoyer quelqu'un réveiller Silas, qu'il ouvre sa boutique pour ma robe, mais enfin, on est parvenu au bout. Le service s'est déroulé ici même, à l'Alamo, Cissy était ma demoiselle d'honneur et le vieux Doc t'a servi de témoin. Toutes les filles ont chialé. »

Je devais avoir l'air dubitatif, car elle rigola en me tapotant le dos.

« Les touristes ont adoré. C'est pas toutes les nuits qu'on est aussi pittoresque. » Elle fit tourner l'alliance autour de son doigt, l'ôta et me la rendit. « Mais je suis trop grande dame pour te retenir par des vœux prononcés quand tu n'avais pas tous tes esprits. » Elle me lorgna attentivement. « As-tu vraiment recouvré tes esprits ? »

Suffisamment en tout cas pour me souvenir que tout mariage prononcé par le « pasteur » au « Texas » n'avait aucune valeur légale à King City. Mais pour savoir jusqu'où j'avais pu aller, je risquais d'avoir pas mal de problèmes.

« Une pute au cœur d'or, commentai-je.

— Nous avons tous notre rôle à jouer. Je n'ai jamais vu l'"ivrogne du village" faire mieux. La plupart oublient de vomir.

— Je suis un maniaque de l'authentique. Ai-je fait quelque chose d'obscène ?

— Tu veux dire, à part m'épouser ? Sans vouloir être désagréable, je dirai que notre quatrième consommation du mariage était assez écœurante. C'est pas un truc que je crierais sur les toits ; quant aux trois premières, elles étaient assez... particulières.

— Que veux-tu dire ?

— Que ton travail de langue était un des meilleurs que j'ai jamais...

— Non, je veux dire...

— Je sais ce que tu veux dire. Je sais qu'il y a un mot pour ça. Impétrant, impotent... bite molle.

— Impuissant.

— C'est ça. Ma grand-mère m'en avait parlé mais je ne m'attendais pas à voir ça un jour.

— Reste avec moi, chou, et je te montrerai bien d'autres prodiges.

— T'étais franchement bourré.

— T'as fini par dire une banalité. »

Elle haussa les épaules. « Je peux pas éternellement répondre du tac au tac avec un cynique comme toi.

— C'est ce que je suis à tes yeux ? Un cynique ? »

Elle haussa encore les épaules, mais je crus lire dans son expression quelque sollicitude. C'était difficile à dire, entre le pâle clair de lune et mes yeux chassieux.

Elle m'aida à me relever, me dépoussiéra, m'embrassa. Je lui promis de passer la voir à mon retour en ville. Je ne crois pas qu'elle me crut. Je lui demandai de m'orienter vers la sortie du patelin et je pris la route de la maison.

Le matin maculait le ciel comme un rouge à lèvres rose pâle. Il y avait déjà un moment que j'entendais le murmure du fleuve.

Mes efforts pour reconstituer la journée de la veille m'avaient permis d'en ramener encore quelques grandes lignes. Je me souvenais d'avoir pris le métro d'Arena au Texas, et je savais également que j'avais passé un certain temps à bosser à ma cabane. Quelque part durant cet épisode, je me voyais balancer dans un ravin une planche terminée. J'avais souvenance d'avoir sérieusement envisagé de flanquer le feu à tout le fourbi. Épisode suivant, j'étais installé au comptoir du saloon Alamo, et je descendais verre sur verre. Puis les nuages s'amoncelaient et la transcription mémorielle s'achevait. J'avais encore l'image brumeuse d'un pasteur oscillant légèrement tandis qu'il nous déclarait mari et femme. Quelle phrase curieuse. Je suppose qu'elle était historiquement exacte.

J'entendis un bruit et quittai des yeux le chemin rocailleux.

Une antilocapre se tenait à moins de trois mètres devant moi. La tête bien campée, alerte et fière, elle n'avait pas peur de moi. Elle avait le poitrail blanc

comme neige et des yeux moites, bruns et sages. C'était le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de voir.

Dans ses plus mauvais jours, elle me surpassait de cent coudées. Je m'assis au beau milieu du sentier et me mis à chialer. Quand je relevai les yeux, elle était partie.

Je me sentis envahi par le calme pour la première fois depuis des années. Je retrouvai la paroi rocheuse, repérai ma corde et me hissai au sommet. Le soleil était encore bas sur l'horizon mais il y avait à présent beaucoup de jaune dans le ciel. Mes mains jouaient avec la corde. Comment c'était déjà... une poule sur un mur – qui picore du pain dur – picoti – picota – lève la queue...

Après quelques essais, j'attrapai le coup. Je me la glissai autour du cou et regardai par dessus le bord de la falaise. L'accélération est faible sur Luna mais la masse corporelle est une constante. Il faut simplement une longue chute, six fois plus que ce qui serait nécessaire sur Terre. J'essayai de faire du calcul mental mais n'arrêtais pas de perdre le fil.

Pour plus de sûreté, je ramassai un gros rocher et le tint plaqué contre ma poitrine. Puis je sautai.

Ça vous donne tout le temps d'avoir des regrets mais je n'en avais aucun. Je me souvins d'avoir levé les yeux pour apercevoir Andrew MacDonald qui me toisait du regard.

Puis vint la secousse.

BLUFFÉS, LES SCIENTIFIQUES ! LA VÉRITÉ QU'ON NOUS CACHE SUR LES DINOSAURES

« Si tu dois construire une étable à brontosaures, expliquai-je à Brenda, t'as intérêt à lui faire un plafond de vingt mètres de haut.

— Et pourquoi ça, Missié blanc ? »

Savoir où elle avait entendu parler des *minstrel shows*⁵, je n'aurais su dire, mais cela faisait déjà un moment qu'elle employait l'expression chaque fois que je passais en mode didactique – c'est-à-dire, vu son ignorance crasse, les trois quarts du temps. Mais je n'allais pas me laisser démonter pour si peu.

Elle considérait le plafond, qui se trouvait effectivement vingt-cinq mètres au-dessus de nous. Pour ma part, je ne levais plus trop la tête ces derniers temps. Depuis plusieurs jours, j'éprouvais des douleurs lancinantes dans le cou chaque fois que je le tournais d'une certaine façon. J'avais prévu de passer voir le toubib pour qu'il m'arrange ça, mais ça se calmait tout seul pendant quelques heures, et j'oubliais de prendre rendez-vous. Puis la douleur revenait, sournoise, pour me frapper au moment le plus inattendu.

« Les brontosaures sont pas vraiment des lumières. Quand ils prennent peur, ils lèvent la tête et se dressent sur leurs pattes de derrière pour scruter les alentours. Si le plafond est trop bas, ils se fracassent leur crâne d'œuf et s'assomment tout seuls.

— Vous avez passé du temps avec des dinosaures ?

— J'ai grandi dans un élevage. » Je la pris par le coude pour l'écarter du chemin d'une pelle à fumier. Nous regardâmes l'engin charger un tas de bouses grosses comme des melons d'eau.

« Quelle infection ! »

Je ne dis rien. J'associais l'odeur à de bonnes et de mauvaises choses. Elle me rappelait mon enfance, où l'un de mes boulots avait été de manier une pelle à fumier.

Derrière nous, les portes massives ouvrant sur le marécage se mirent à coulisser en grondant, laissant entrer un souffle d'air encore plus chaud et humide que celui de l'étable. Bientôt, un long cou se glissa par la porte ouverte, terminé par une tête presque ridicule, à l'air passablement abruti. Le cou se faufila un bon bout de temps avant que le corps massif ne fasse enfin son entrée. Dans l'intervalle, une seconde tête emmanchée d'un long cou était apparue.

« Écartons-nous du passage, suggérai-je à Brenda. Ils t'écraseront pas s'ils te voient mais ils ont tendance à oublier où l'on était sitôt qu'ils regardent ailleurs.

— Où vont-ils ? »

Je lui indiquai le portail ouvert en face de nous. Une pancarte précisait : « Enclos d'accouplement n° 1 ».

« La saison des amours est sur le point de s'achever. Attends que Callie les ait bouclés là-dedans, tu pourras ensuite jeter un coup d'œil. C'est pas inintéressant. »

L'un des brontosaures émit un beuglement lugubre avant de presser légèrement le pas. Dans une gravité d'un sixième de g, même un lézard-tonnerre pouvait être fringant. Je doute qu'ils aient établi le moindre record de vitesse quand ils étaient sur la Vieille Terre. En fait, je me demande comment ils arrivaient à tenir debout hors de l'eau.

La raison de cette pointe de vitesse fut bientôt apparente. Callie venait d'entrer dans l'étable, juchée sur un tyrannosaure. Le grand prédateur répondait instantanément à la moindre traction sur les rênes, se précipitant pour bloquer toute tentative de retraite du mâle, se cabrant en montrant les dents sitôt que la femelle faisait mine de protester. Se dandinant de plus belle, les gros herbivores s'empressèrent de pénétrer dans l'enclos. Les portes se refermèrent automatiquement sur eux.

La seule erreur commise par les paléontologues d'antan au sujet des dinosaures concernait leur couleur. On aurait pu croire que l'exemple des innombrables reptiles modernes aurait pu leur mettre la puce à l'oreille. Mais si vous regardez les anciennes représentations artistiques de ces animaux, les teintes dominantes sont le marron boueux et le vert kaki. L'article d'origine était bien différent.

Il existe plusieurs souches de B-saure, mais la variété que préfère Callie est baptisée Ventre jaune Cal-Tech, d'après le labo qui l'a produite en premier. Mis à part leur abdomen jaune canari, leur robe passe du marron boueux classique indémodable sur le dos au vert sombre sur les flancs et le cou, en passant par le vert émeraude et le vert céladon. Plus des bandes violet irisé qui prolongent les yeux et des taches blanches sous la gorge.

Chez les tyrannosaures, bien sûr, c'est le rouge qui prédomine. Ils ont d'énormes caroncules qui pendent sous le cou, comme les iguanes, qu'ils peuvent gonfler pour émettre leur brame obscène. Les caroncules sont en général bleu foncé, bien que le violet, voire le noir se rencontrent parfois.

Il n'est pas question de monter un T-saure comme un cheval ; le dos est trop incliné. Il y a plusieurs méthodes, mais celle que préférait Callie recourait à une sorte de plate-forme étroite sur laquelle elle pouvait se tenir assise ou debout, selon son activité. On l'attachait autour des épaules de la bête. Vu la longueur de lézard qui se dressait encore au-dessus, elle passait le plus clair de son temps sur la pointe des pieds, tout juste capable de lorgner par-dessus le crâne de sa monture.

« Ça m'a l'air drôlement instable, remarqua Brenda. Et si jamais elle chute ?

— C'est pas conseillé. Ces bestiaux ont tendance à mordre si on les

surprend par une apparition trop brusque. Mais te tracasse pas ; celui-ci est muselé. »

Un assistant bondit pour rejoindre Callie sur son perchoir. Il lui prit les rênes et elle sauta à terre. Alors qu'on menait le T-saure hors de l'enclos, elle nous avisa, sursauta, puis, nous remettant, me salua de la main. Je lui rendis son salut et elle nous fit signe de la rejoindre. Sans attendre, elle se dirigea vers l'enclos d'accouplement.

J'étais sur le point d'arriver à sa hauteur quand quelque chose se glissa entre les barreaux métalliques dans notre dos. Brenda sursauta puis se détendit. C'était un bébé brontosauve qui réclamait une friandise. Regardant dans la pénombre de l'enclos derrière nous, j'avisai plusieurs douzaines de jeunes, gros comme des éléphants ; la plupart étaient blottis dans la boue, quelques autres étaient rassemblés autour d'une mangeoire.

Je retournai mes poches pour montrer au bestiau que je n'avais rien sur moi. D'habitude, j'ai toujours des morceaux de canne à sucre dont ils sont friands.

Brenda n'avait pas de poches à retourner, pour la simple raison qu'elle ne portait pas de culotte. Sa tenue du jour était composée de bottes de cuir souple montant aux genoux et d'un petit boléro noir. L'intention sous-jacente était de me signaler qu'elle s'était procuré une nouveauté : des caractères sexuels primaires et secondaires. J'étais à peu près sûr qu'elle espérait me voir lui suggérer de les tester un de ces quatre. J'avais eu le premier indice qu'elle en pinçait pour moi le jour où elle avait appris que Hildy Johnson n'était pas mon nom d'origine : je l'avais choisi moi-même en hommage au célèbre personnage du reporter dans la pièce *À la Une*. Bientôt, elle devenait « Brenda Starr ».

J'admetts volontiers qu'elle me semblait plus raisonnable maintenant. Les neutres m'ont toujours rendu nerveux. Elle n'en avait pas fait des tonnes du côté des seins. La toison pubienne était naturelle, évitant ces délires stylistiques dont la mode va et vient.

Mais ça ne me disait rien d'y tâter. Qu'elle se trouve un gamin de son âge.

Nous rejoignîmes Callie à l'enclos d'accouplement, en haut de la grille de dix mètres, pour contempler par-dessus la rambarde les monstres énervés qui tournaient en rond.

« Brenda, dis-je, permets-moi de te présenter Calamari Cabrini. C'est la propriétaire de cet élevage. Callie, je te présente Brenda, mon... euh, assistante. »

Toutes deux se penchèrent devant moi pour se serrer la main, et Brenda faillit presque perdre l'équilibre sur les barreaux métalliques glissants. Nous étions trempés tous les trois. Non seulement il faisait humide et chaud dans l'étable, mais les arroseurs de plafond se déclenchaient toutes les dix minutes parce que c'était bon pour la peau du bétail. Callie était la seule à paraître à l'aise : elle ne portait aucun vêtement. J'aurais dû y penser et me couvrir

moins moi aussi ; même Brenda s'en était mieux sortie que moi.

La nudité n'était pas un problème pour Callie. Je la connaissais depuis toujours et je ne l'avais jamais vue porter ne fût-ce qu'une bague au petit doigt. Il n'y avait aucune philosophie ronflante derrière son éternel naturisme. Si Callie se promenait à poil, c'est parce qu'elle aimait ça et détestait devoir choisir des habits le matin.

Elle était pas mal, estimai-je, si l'on considérait que, Walter excepté, elle était la dernière à se soucier des besoins de son organisme. Elle ne pratiquait jamais le moindre entretien préventif, ne changeait jamais rien à son aspect physique. Quand quelque chose lâchait, elle le faisait réparer ou remplacer. Ses factures de soins médicaux étaient sans doute parmi les plus faibles sur Luna. Elle jurait qu'elle avait déjà amené un cœur jusqu'à cent vingt ans.

« Quand il a fini par lâcher, m'avait-elle confié, les toubibs ont dit que les valvules semblaient provenir d'une quadragénaire. »

Si vous la croisie dans la rue, vous saviez aussitôt qu'elle était native de la Terre. Durant son enfance, les humains étaient séparables en de nombreuses « races », établies selon la couleur de la peau, les traits du visage et le type de cheveux. L'eugénisme postérieur à l'invasion avait largement réussi à mêler tous ces caractères, de sorte que les races typées étaient devenues fort rares. Callie faisait jadis partie de la race blanche, dite aussi caucasienne, qui avait dominé la majorité de l'histoire humaine depuis l'époque de la colonisation et de la révolution industrielle. Ce terme de « caucasien » était plutôt élastique. Le nez imposant de Callie aurait eu parfaitement sa place au revers d'une monnaie romaine antique. Un des « Aryens » d'Herr Hitler aurait ricané en la voyant. De fait, le trait ethnique important à l'époque était « blanc », qui signifiait ni brun ni noir.

Ce qui était risible, car la peau de Callie était hâlée de la tête au pied, arborant un brun rouge profond, à l'aspect aussi tanné que le cuir de certains de ses reptiles. On était toujours surpris, en l'effleurant, de découvrir qu'en fait elle était douce et souple.

Elle était grande – pas autant que Brenda, mais sûrement grande pour son époque – et mince comme une liane, avec une épaisse toison ébouriffée de cheveux bruns striés de blanc. Mais son trait le plus frappant restait ses yeux bleu pâle, don d'un père Scandinave.

Elle lâcha la main de Brenda et me flanqua une bourrade pour rire. Elle me gronda amicalement : « Mario, tu viens plus jamais me voir.

— C'est Hildy, maintenant, rectifiai-je. Ça fait déjà trente ans.

— C'est bien ce que je disais. Je suppose que ça signifie que tu bosses toujours pour ce torchon. »

Je haussai les épaules et remarquai l'expression perplexe de Brenda.

« Les blocmags étaient jadis imprimés sur du papier, que l'on vendait ensuite, expliquai-je. Quand les gens avaient fini d'en lire un, ils le mettaient aux toilettes et s'en servaient pour se torcher le fondement. Callie ne renonce jamais à un cliché, si daté soit-il.

— Et pourquoi faudrait-il ? L'invention des clichés souffre d'un déclin radical depuis l'invasion. Ce qu'il nous faut, c'est en trouver de nouveaux, de meilleurs, mais personne ne semble vouloir en écrire. Excepté la présente compagnie, bien sûr.

— Venant de Callie, c'est presque un compliment, dis-je à Brenda. Et personne ne voudrait se torcher avec *Téinfos*, Callie, de peur d'attraper des boutons. »

Elle pesa ma remarque. « Je ne suis pas d'accord, Mario. Si nos machines avaient à se torcher, ce n'est pas quelques boutons en plus qui leur feraient peur.

— Ça se pourrait. En tout cas, moi je m'en sers bien pour servir ma soupe électronique. »

La majeure partie de ce dialogue était largement passée au-dessus de la tête de Brenda. Mais elle n'était pas du genre à se laisser démonter par un minimum d'ignorance.

« De la soupe de poisson ? » hasarda-t-elle.

Nous la regardâmes tous les deux.

« Quitte à emballer quelque chose..., expliqua-t-elle.

— Je crois qu'elle me plaît bien, dit Callie.

— Le contraire serait malheureux. C'est un récipient vide, qui attend que tu le remplisses avec tes récits épiques de l'ancien temps.

— C'est déjà une raison. La deuxième est qu'elle m'a l'air de te servir de torchon personnel. Elle a besoin de mon aide.

— Elle n'a pas l'air de s'en formaliser.

— Que vous dites », lança Brenda, à l'improviste. Callie et moi la regardâmes de nouveau.

« Je sais que je ne connais pas grand-chose de l'histoire antique. » Elle avisa l'expression de Callie, se reprit. « Pardon... Mais enfin, comment voulez-vous que je sois au courant de trucs qui se sont passés il y a des centaines d'années ? Ou que ça m'intéresse ?

— Pas grave, intervint Callie. Il se peut que je n'aie pas employé le terme "antique" – je pense toujours à l'Empire romain quand j'entends ce mot-là – mais je vois bien que tout cela doit vous sembler remonter au Déluge. J'ai dit la même chose à mes parents quand ils causaient de trucs qui s'étaient produits avant ma naissance. La différence, c'est que dans ma jeunesse, les vieux avaient au moins la courtoisie de mourir. Une nouvelle génération prenait la place. Votre génération affronte une situation différente. Hildy vous paraît très âgé, pourtant j'ai plus de deux fois son âge, et je n'ai pas l'intention de disparaître dans un avenir proche. C'est peut-être injuste pour votre génération, mais c'est un fait.

— L'évangile selon Calamari, remarquai-je.

— La ferme, Mario. Brenda, ce monde ne sera jamais le vôtre. Jamais. Votre génération ne nous remplacera pas. Et ce n'est pas plus le mien, à cause de vous. Tous autant que nous sommes, chacun à notre extrémité de l'arbre

des générations, nous devons gérer ce monde en commun, ce qui sous-entend que chacun doit faire l'effort de comprendre le point de vue de l'autre. C'est dur pour moi, et je veux bien admettre que ça l'est pour vous. C'est comme si je devais vivre avec mes arrière-arrière-arrière-arrière-grands-parents qui ont grandi durant la révolution industrielle et étaient gouvernés par des rois. C'est tout juste si nous aurions seulement un langage commun.

— C'est pas un problème pour moi, remarqua Brenda. Moi, je fais bien un effort. Pourquoi pas lui ?

— Vous tracassez pas pour lui. Il a toujours été comme ça.

— Il y a des moments, il me rend dingue.

— C'est son style, voilà tout.

— You-hou, mesdames. Je suis là.

— La ferme, Mario. Je peux lire en lui comme dans un livre et je peux vous dire qu'il vous aime bien. C'est d'ailleurs ça, le problème : plus il vous aime, plus il aura tendance à vous rudoyer. C'est sa façon de prendre ses distances vis-à-vis de l'affection, un sentiment qu'il n'est pas certain de pouvoir rendre. »

Je sentais les rouages tourner dans la tête de Brenda et, comme elle n'était absolument pas stupide, juste ignorante, elle finit par suivre le raisonnement jusqu'à sa conclusion logique – si l'on en admettait les prémisses – qui était que je devais l'aimer comme un fou, vu à quel point je la maltraçais. Je me mis à contempler ostensiblement les murs de l'étable.

« T'as dû l'accrocher dans ton bureau, grommelai-je.

— Quoi donc ?

— Ton diplôme de psychologie. Je ne savais même pas que t'étais retournée à l'école.

— L'école, je l'ai fréquentée tous les jours de ma vie, pauvre pomme. Et j'ai sûrement pas besoin d'un diplôme pour lire en toi. J'ai eu trente ans pour apprendre. » Elle ajouta autre chose, du genre : ce n'était pas parce que je venais d'avoir cent ans que je devais imaginer avoir changé tant que ça. Mais comme c'était en italien, je ne saisis que le sens général.

Callie touche une modeste indemnité annuelle du Comité pour la Préservation des Antiquités, rien que pour garder sa maîtrise de l'italien – ce qu'elle aurait fait de toute manière, puisque c'était sa langue natale et qu'elle avait des idées bien arrêtées sur l'extinction du savoir humain. Elle avait essayé de me l'enseigner, mais je n'étais pas très doué en dehors de quelques termes de cuisine. Et puis, à quoi bon ? Le Calculateur Central avait en mémoire des centaines de langues que plus personne ne parlait, du cheyenne au tasmanien, y compris tous les idiomes qui avaient connu une chute en flèche de leur popularité, faute d'avoir pu solidement s'établir sur Luna avant l'invasion. Je parlais anglais et allemand, comme presque tout le monde, avec quelques bribes de japonais. Il y avait quelques groupes non négligeables de pratiquants du chinois, du russe et du swahili. Sinon, les autres langues étaient préservées par des groupes d'étude de quelques centaines de fanatiques dans

le genre de Callie.

Peu de chances que Brenda sache seulement qu'il existait une langue italienne, aussi écouta-t-elle la tirade de Callie avec une certaine lassitude. Eh oui, l'italien est une langue magnifiquement propice aux tirades.

« Je suppose que tous les deux, vous vous connaissez depuis un bout de temps, remarqua Brenda.

— Ça fait un bail, oui. »

Elle acquiesça, préoccupée par quelque chose. Callie lança un cri et, me retournant, je la vis sauter dans l'enclos pour rejoindre à grandes enjambées son équipe d'assistants qui s'échinaient à mettre les deux bestiaux en posture d'accouplement.

« Pas encore, bande d'idiots, s'écria-t-elle. Laissez-leur le temps. » Elle rejoignit le groupe et se mit à distribuer les ordres à gauche et à droite. Callie n'avait jamais été fichue de s'entourer convenablement. J'ai fait partie de cet entourage durant un bon nombre d'années, alors je sais de quoi je parle. Il m'a fallu un bout de temps pour comprendre que personne n'était jamais assez bon pour elle ; elle était de ces gens qui n'arrivent pas à croire qu'un autre puisse faire le boulot aussi bien qu'eux. Le plus énervant, c'est qu'en général elle n'avait pas tort.

« En arrière, ils ne sont pas encore prêts. Les bousculez pas ! Ils sauront bien quand ce sera le moment. Votre boulot est de leur faciliter la tâche. Point final. Pas de prendre l'initiative.

— Si j'ai quelques talents au lit, confiai-je à Brenda, c'est à cause de ça.

— À cause d'elle ?

— “Laissez-leur le temps. On est pas aux pièces. Faites preuve d'un peu de finesse.” J'ai entendu ça tellement de fois que ça m'a marqué, je suppose. »

Et ça me marquait encore, de voir à nouveau Callie travailler son bétail. Des principaux éleveurs de brontosaures sur Luna, elle était la seule à ne pas recourir à l'insémination artificielle pour la reproduction. « Si vous trouvez qu'aider un couple à copuler est une rude tâche, disait-elle toujours, essayez donc de prélever un échantillon de sperme sur un brontosauire mâle... »

Et puis, il se dégageait une espèce de poésie brute de l'accouplement de ces bêtes, en particulier des brontosaures.

La technique employée par les tyrannosaures était, qui s'en étonnera, pleine de bruit et de fureur. Deux mâles se jetaient tête contre tête pour se gagner les faveurs d'une belle, jusqu'à ce que le vaincu s'éloigne avec la démarche titubante d'un allumé de la poudre rentrant soigner une migraine carabinée. Je ne pense pas que le vainqueur s'en tirait mieux, sinon qu'il avait la chance de saisir les griffes minuscules de l'élue de son cœur.

Les brontosaures étaient de manières plus délicates. Le mâle passait facilement trois ou quatre jours à effectuer sa danse, quand il n'avait pas oublié entre-temps. Ces créatures avaient en effet des facultés d'attention limitées, même durant le rut. On le voyait alors se dresser sur ses pattes de derrière pour exécuter une réjouissante samba autour de la femelle convoitée.

Celle-ci ne manifestait ordinairement qu'un intérêt limité durant les deux premiers jours. Puis le manège de séduction passait au stade des agaceries, le mâle lui mordillant la base de la queue tandis qu'elle continuait à brouter placidement. Quand enfin elle se dressait à son tour sur les pattes arrière, il était temps de les faire entrer dans l'enclos d'accouplement et de passer aux choses sérieuses.

C'était précisément la phase où l'on en était. Les deux promis se faisaient face, dressés sur les pattes arrière, dodelinant du cou, se tripotant des pattes avant. Il pouvait s'écouler encore une heure avant qu'ils ne soient prêts, condition signalée par l'émergence de l'un des deux hémipènes du mâle.

Personne n'a jamais pu m'expliquer pourquoi les reptiles ont besoin de deux pénis. Tout bien réfléchi, je n'ai non plus jamais demandé. Il y a des limites à la curiosité.

« Alors comme ça, vous êtes resté combien de temps avec Callie ?

— Hein ? » Brenda m'avait tiré de ma rêverie, comme c'était sa manie.

« Elle a dit trente ans. C'est drôlement long. Fallait que vous en pinciez pour elle. »

D'accord, je suis dur à la détente. Mais j'avais fini par piger. Je contemplai la scène primordiale : deux monstres du mésozoïque, ici présents par la grâce de la science génétique moderne, et une mince femme brune, même tabac.

« Ce n'est pas ma maîtresse. C'est ma mère. Pourquoi ne descends-tu pas la rejoindre ? Elle veillera à ce qu'il ne t'arrive rien et je suis sûr qu'elle sera ravie de te raconter tout ce que tu veux savoir, et même plus, sur les brontosaures. Je vais me changer les idées. »

Tout en redescendant de l'autre côté de la clôture, je remarquai que Brenda semblait tout d'un coup bien plus guillerette qu'au début de la journée.

Je suppose que l'accouplement s'était déroulé sans problèmes. C'est en général le cas lorsque Callie s'en occupe. J'imagine que l'accouplement qui avait présidé à ma conception avait également été planifié pour se dérouler comme prévu. Le sexe, pour Callie, il n'y avait jamais eu de quoi en faire un plat. M'avoir avait été pour elle sa contribution au devoir. Mais je suis fils unique, malgré de fortes pressions sociales dans le sens des familles nombreuses au temps de ma naissance. Un exemplaire lui avait apparemment suffi.

Détail paradoxal, je sais que je n'ai pas eu à séjourner dans une boîte de Pétri, bien que cela lui aurait considérablement facilité la tâche si elle avait recouru aux progrès médicaux qui pouvaient aujourd'hui faire de la procréation, de la gestation et de la parturition des opérations aux implications aussi impersonnelles que la composition d'un mauvais numéro de téléphone. Non, Callie m'avait conçu à l'ancienne : un spermatozoïde de hasard qui avait décroché le gros lot au bon moment du mois. Elle m'avait porté jusqu'au

terme, et m'avait enfanté dans la douleur, comme Dieu l'avait promis à Ève. Et elle avait détesté chaque instant de cette épreuve. Comment je le sais ? Parce qu'elle me l'a raconté, comme elle l'a raconté à quiconque voulait bien l'entendre. Elle me l'a répété une moyenne de trois fois par jour durant toute mon enfance.

Ce n'était pas tant la douleur qui l'avait embêtée. Pour une femme capable de porter sur son épaule un organe reproducteur presque aussi grand qu'elle afin de le guider dans un cloaque si répugnant qu'il fallait le voir pour le croire, tout ça les pieds enfoncés jusqu'aux genoux dans la bouse de dinosaure, Callie avait un côté incroyablement chochette. Elle avait détesté tout le côté sanguinolent de l'accouchement, les odeurs, les sensations et le reste.

Il faisait frais dans le bureau de Callie. Je n'avais pas eu d'autre intention en m'y rendant : me rafraîchir. Mais ça ne marchait pas. Je n'y avais gagné qu'une chose : ma transpiration était devenue collante. Je respirais fort, j'avais les mains qui tremblaient. Je me sentais au bord d'une crise d'anxiété, et je ne savais pas pourquoi. Pour couronner le tout, mon mal de cou était revenu.

Et pourquoi n'avais-je pas mentionné la raison de notre visite ? Je me dis que c'était parce qu'elle était trop occupée, mais pendant un bout de temps nous étions restés à ne rien faire en haut de la clôture ; je l'avais laissée jacasser en évoquant le bon vieux temps. C'était pourtant l'occasion rêvée pour l'amener à rejoindre notre petite équipe de voyageurs temporels en tant que native de la Terre. Après nous avoir bassiné sur le fossé des générations, elle aurait eu l'air idiote de repousser notre offre. Et je connaissais Callie. Elle aurait adoré le boulot, tout en refusant toujours de l'admettre, et ne l'aurait accepté que si on était parvenu à la convaincre que l'idée venait d'elle, comme un service à nous rendre.

Je me levai et m'approchai des fenêtres. Sans progrès manifeste ; je me dirigeai donc vers le mur opposé. Pas d'amélioration non plus. Après avoir répété trois ou quatre fois ce manège, je me rendis compte que je faisais les cent pas. Je me massai la nuque, repartis vers les fenêtres, regardai dehors, en dessous.

Les bureaux de Callie donnaient sur l'intérieur de l'étable, juste sous le niveau du toit. Un escalier menait à une véranda « extérieure » – c'est-à-dire, donnant sur le petit Disneyland qu'est son ranch. De ma position, je contemplais les stalles d'accouplement que je venais de quitter. Callie était toujours là ; elle indiquait quelque chose à Brenda qui, debout près d'elle, assistait au spectacle de l'union de deux brontosaures. Juste derrière elles, j'avisai un autre spectateur dont l'allure me parut familière. Je plissai les yeux mais ça ne m'aida pas. Je saisis donc la paire de jumelles suspendues à un crochet près de la fenêtre.

Je mis au point et découvris la haute silhouette rouquine d'Andrew MacDonald.

EXCLUSIF !
LA PLANQUE DE LA STAR DÉVOILÉE !
C'ÉTAIT UN LUPANAR POUR DROGUÉS !

Je me revoyais en train de quitter le ranch de Callie. Je me souvenais d'avoir erré durant un moment, empruntant interminablement les escalators jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus : j'avais atteint le dernier sous-sol. Frappé par l'aspect exagérément métaphorique de la situation, je repris aussitôt une interminable série d'escalators et finis par atterrir au Porc-qui-Pique. Je suis incapable de me rappeler quel fut le cheminement de mes pensées au cours de ces longues heures mais, rétrospectivement, elles ne devaient pas être jolies.

On pourrait dire que je me rappelle ensuite m'être réveillé, ou du moins avoir repris conscience, mais ce ne serait pas tout à fait exact. Cela trahirait la nature de l'expérience. J'avais plutôt l'impression de me reconstituer à partir d'une multitude de fragments éparés – non, cela sous-entendrait un effort délibéré. Les fragments se reconstituaient tout seuls et je repris conscience par sauts quantiques. Il n'y avait pas de ligne de clivage, mais je sus à un moment donné que je me trouvais dans l'arrière-salle du Porc. C'était un progrès considérable, et dès cet instant, ma propre volonté reprit le dessus et je parcourus les lieux du regard pour en savoir plus sur mon environnement. J'avais le visage tourné vers le bas, et c'est donc dans cette direction que se porta mon attention. Ce que je découvris était un visage de femme.

« On ne résoudra jamais le problème de la balle dans la tête tant qu'on n'aura pas sous la main une technologie entièrement nouvelle », disait-elle. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela voulait dire. Ses cheveux étaient répandus sur un oreiller. Je voyais deux mains ouvertes de part et d'autre de son visage. Il y avait quelque chose d'étrange dans ces yeux mais je n'aurais su mettre le doigt dessus. Sans doute étais-je incapable de séparer le propre du figuré, car, m'étant fait cette réflexion, je touchai du bout du doigt un de ses globes oculaires. Elle ne parut pas s'en formaliser outre mesure. Simplement, elle cligna les yeux, puis écarta mon doigt.

Je fis toutefois une découverte importante : quand j'avais touché son œil, une main avait bougé. Corrélant ces données, j'en conclus que les mains enserrant son visage étaient les miennes. J'agitai un doigt, histoire de tester cette hypothèse. Un des doigts que j'avais sous les yeux s'agita effectivement. Pas celui que j'avais prévu, mais enfin, faut pas non plus s'attendre à des merveilles d'exactitude, non ? Je souris, très fier de moi.

« On peut certes enfermer le cerveau dans une cage métallique, poursuivait-elle. Planquer une poche de sang derrière la tête, du côté opposé de la caméra, tirer une balle en vision subjective. Et *chtouïng* ! la balle ricoche avec bruit sur le capot métallique, *schplaf* ! la poche de sang explose, et avec

un peu de veine, on a tout à fait l'impression que le projectile a *traversé* la tête et daigéonné de sauce tomate tout le mur derrière le mec. »

Je me sentais vaste.

Avais-je pris des vastogènes ? Impossible de me souvenir, mais ce devait être ça. Normalement, j'évite, car l'effet de ces pilules n'est jamais terrible, à moins de prendre son pied en s'imaginant de la taille d'un croiseur interplanétaire. Mais on peut toujours les mélanger avec d'autres drogues et obtenir des effets intéressants. C'était sans doute ce que j'avais fait.

« On peut même renforcer le réalisme en insérant des microcharges à l'arrière des globes oculaires. Quand la balle percute la boîte crânienne, les charges explosent et les yeux sont projetés vers la caméra, tu vois ? Le tout dans un joli brouillard sanguinolent, ce qui est parfait pour masquer les inévitables violations de réalisme. »

Quelque chose me frottait les oreilles. Je fis tourner ma tête à peu près aussi vite qu'on fait pivoter le gros télescope installé à l'intérieur de Copernic, et découvris un pied nu. Je crus d'abord que c'était le mien, mais je savais par des messages de mon pigeon voyageur que mes propres pieds étaient à environ trois kilomètres derrière moi, tout au bout de mes jambes raides tendues. Je tournai donc la tête dans la direction opposée, et découvris un autre pied. Le sien, donc, en conclus-je. L'autre devait sans doute également lui appartenir.

« Mais ce putain de capot métallique. Crémonie ! Je te dis pas – passe-moi l'expression – la migraine que ce truc peut être. Surtout quand neuf réalisateurs sur dix tiennent ab-so-lu-ment à ce que toute la scène se passe au ralenti. On colle sur le mec un faux front bourré de Max Factor n° 3, histoire de garantir une blessure bien juteuse, derrière, on anodise le crâne en noir mat en espérant (en espérant !) que ça donnera l'impression d'un trou dans la tête une fois la peau arrachée, et qu'est-ce qui se passe ? Cette putain de balle te traverse tout le fourbi et vlan ! bonjour, v'là les nouvelles ! Un bel éclat de métal nickel là, tout au fond du trou. Le réalisateur te bouffe tout cru et c'est coucou la deuxième prise ! »

Étais-je à bord d'un vaisseau ? Cela pouvait expliquer le mouvement ondulant. Mais je me souvins que j'étais au Porc-qui-Pique, et à moins qu'on ait découpé le bar pour l'extraire de ses catacombes d'acier et l'embarquer d'un bloc, il était improbable que nous soyons en mer. Je décidai que j'avais besoin d'un complément de données. Me sentant l'esprit aventureux, je baissai les yeux pour regarder entre moi et le corps de la femme.

Durant un moment, la vue n'eut aucune signification. J'apercevais mes jambes et mes pieds comme par le mauvais bout d'une lorgnette. Puis je ne les voyais plus. Puis ils réapparaissaient. Mais où étaient ses jambes à elle ? Impossible de les voir. Oh, oui, puisque ses pieds me chatouillaient les oreilles, ce devait être ces trucs plaqués contre ma poitrine. Donc, elle était par terre, sur le dos. Et cela expliquait l'autre activité que je percevais. J'interrompis mon mouvement de bas en haut.

« Je veux plus faire ça », lui dis-je.

Elle, elle continuait de m'exposer les difficultés d'une balle dans la tête. Je me rendis compte qu'elle était au moins aussi détachée que moi de notre accouplement. Je me relevai et parcourus la pièce du regard. Cela ne lui fit pas manquer une syllabe. J'avisai un futsal par terre ; il était un million de tailles trop petit pour moi, mais c'était sans doute le mien. Je le pris, levai une jambe après l'autre avec une lenteur gargantuesque et *presto* ! je l'enfilai. Il m'allait effectivement. Titubant, je franchis un rideau et passai dans la salle principale du Porc.

Le bar était éloigné d'une vingtaine de vingt pas. Une distance qui me fit me ratatiner de manière alarmante. La sensation n'était pas désagréable, même si, à un moment, je dus me retenir au dossier d'une chaise pour garder l'équilibre. Tout content de moi, je me juchai tant bien que mal sur un tabouret de cuir.

« Tavernier, lançaï-je, la même chose ! »

Le type qui officiait derrière le bar était connu sous le nom de Gorge profonde, en référence à un informateur célèbre⁶. Il avait sans doute un autre nom mais personne ne le connaissait, et puis, on trouvait tous que ça lui allait très bien. Il acquiesça et s'éloignait déjà, mais une cliente assise sur le tabouret voisin se pencha et le saisit par le bras.

« Mollo sur le raide cette fois, vu ? » dit-elle. Je reconnus Cricket. Elle me sourit et je lui rendis son sourire. Je haussai les épaules, puis répondis d'un hochement de tête au regard interrogatif de Gorge profonde. L'état d'ébriété de ses clients, ce n'était pas son problème. Tant que vous étiez capable de tenir devant le bar – et de payer – il vous servait.

« Comment va, Hildy ? demanda Cricket.

— On ne peut mieux », répondis-je tout en regardant G.P. préparer mon cocktail. Cricket n'insista pas. Je savais qu'elle avait d'autres questions en réserve. À quoi servent les copains, sinon ?

Ma boisson arriva, dans un des holoverres de la maison. Le Porc est sans doute le seul bar de Luna à en utiliser encore. Ils datent du milieu du vingt et unième siècle, et ce sont des objets tout à fait charmants. Une puce intégrée dans le fond de verre épais projette une image holographique juste au-dessus de la surface du liquide. J'en ai vu avec des dauphins qui sautent, des véliplanchistes, toute une équipe de water-polo miniature (on entend même les encouragements du public), et avec le capitaine Achab harponnant la grande baleine blanche. Mais le modèle le plus populaire au Porc-qui-Pique, c'est l'explosion nucléaire sur l'atoll de Bikini, tout à fait assortie avec la manière dont G.P. prépare ses cocktails. Je restai un moment à la contempler : ça commence par un éclair aveuglant, se transforme en un nuage en forme de champignon orange et noir détaillé avec soin, qui grandit pour atteindre quinze centimètres de haut avant de se dissiper. Puis l'explosion se reproduit. Le cycle dure en tout une petite minute.

J'observais les minuscules navires de guerre ancrés dans le lagon quand je

pris conscience que ça faisait déjà une douzaine de fois que j'assistais au spectacle, le menton posé sur le bar. Histoire d'améliorer la perspective, je suppose. Je me redressai, un rien gêné. Je lançai un coup d'œil vers Cricket, mais elle était ostensiblement occupée à dessiner de petits ronds humides sur le comptoir avec son verre. Je m'épongeai le front et, oscillant sur mon tabouret, pivotai pour examiner le reste de la salle.

« L'habituelle clientèle chamarrée, commenta Cricket.

— Chamarrante, même, reconnus-je. En fait, le mot "chamarré" a dû être forgé rien que pour décrire cette scène.

— Peut-être qu'on devrait le retirer de la circulation. Lui réserver une place d'honneur au panthéon de l'étymologie, comme on expose les maillots des champions olympiques.

— À la même place que maternité, amour, bonheur... des mots comme ça.

— Vu le tour que ça prend, je crois que je vais te payer un autre verre. »

Je n'avais pas encore fini le premier, mais qui comptait ?

Il y a toujours eu des règles non écrites dans le journalisme, même au niveau auquel je l'exerce. Souvent, ce n'est que la crainte de poursuites en diffamation qui nous retient d'imprimer une histoire particulièrement graveleuse. Sur Luna, les lois sur le sujet sont particulièrement strictes. Si vous diffamez quelqu'un, vous avez intérêt à garder sous le coude des témoins prêts à déposer devant le C.C. Mais le plus souvent, vous vous abstenerez de publier quelque chose que tout le monde sait déjà, pour une raison plus subtile : c'est qu'il existe une relation symbiotique entre nous et les célébrités dont nous faisons notre ordinaire. Certains parleraient même de parasitisme, mais ils ne se doutent pas à quel point une vedette ou un politicien ont soif de publicité. Si nous nous en tenons à la règle pour ce qui concerne les déclarations « officieuses », tout ce qui a pu nous parvenir de « sources bien informées », nous en faisons largement bénéficier tout le monde. J'ai des sources qui savent que je ne les trahirai pas, et le sujet de mes articles peut être certain d'obtenir la notoriété publique après laquelle il court.

Ne cherchez pas le grill-bar du Porc-qui-Pique dans la mémoire de votre téléphone. N'espérez pas tomber dessus en parcourant les galeries de votre voisinage. Et si jamais vous réussissiez à le trouver, n'espérez pas y être admis sauf à connaître un habitué qui vous parrainera. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il est situé à deux pas des trois principaux studios de production cinématographique et qu'on y accède par une porte à l'enseigne sans aucun rapport, histoire de brouiller les pistes.

Le Porc-qui-Pique est l'endroit où les gens de la presse et du cinéma peuvent se retrouver sans devoir surveiller leurs paroles. Comme sa contrepartie politique installée non loin de l'hôtel de ville, l'Amicale Huey P. Long de charcutage électoral, vous pouvez vous laisser aller sans craindre de retrouver vos confidences dans les blocmags du lendemain – du moins, pas citées nommément. Bref, c'est l'endroit idéal où commérages, calomnies,

rumeurs et taillages de costume peuvent se donner libre cours, où les plus grandes stars peuvent côtoyer les derniers des ringards ou les plus douteux des pisse-copies sans avoir à tenir leur langue. J'ai pu voir un jour un machino flanquer un pain dans le nez d'une vedette à dix bâtons par film, là, en pleine salle. Ils se sont battus comme des chiffonniers, puis sont retournés sur le plateau comme si de rien n'était. Le même coup de poing, lancé dans le studio, aurait expédié le machiniste sur le trottoir en l'espace de quelques microsecondes. Mais si la star avait fait jouer son influence pour un incident survenu au Porc, et que Gorge profonde en avait eu vent, ladite star se serait retrouvée tricarde. Il n'y a pas tant d'endroits où l'on peut se confier librement sans en redouter les conséquences. Il est rare que Gorge profonde ait à bannir un fâcheux.

Un jour, un reporter a trahi la confiance d'un producteur en publiant une histoire à lui confiée derrière une table du Porc. On ne l'a jamais revu et il n'est plus reporter. Pas facile de couvrir le monde du spectacle quand on n'a pas ses entrées au Porc.

Les endroits comme le Porc existent depuis qu'Edison a inventé Hollywood. L'ambiance dépend de ce qui est en cours de tournage. Pour l'heure, trois genres avaient la faveur du public, deux avec le vent en poupe et le troisième sur la pente descendante, et les trois étaient bien représentés dans la salle. On voyait des guerriers du Japon des samouraïs faisant la pause entre deux prises de *L'Attaque du shogun*, en cours de tournage aux studios Sentinelle/Sensation. Un contingent de figurants en combinaisons spatiales démodées étaient employés par la North Lunar Filmwerke où, avais-je entendu dire, *Le Retour des Alphans* avait débordé planning et budget et risquait un accueil mitigé, car les chiffres des films sur les rencontres de mineurs d'astéroïdes et de monstres spatiaux n'étaient plus ce qu'ils étaient ces derniers mois. Enfin, une troupe en foulard, chapeau texan et jeans sales devait jouer les extras pour *Le Pistolero VI*. Les westerns en étaient au milieu de leur quatrième période de succès populaire à l'écran. J'en avais personnellement déjà connu deux au cours de mon existence. On était en train de tourner les extérieurs du *P. VI*, comme on disait dans la profession, en plein Texas ouest, pas très loin de ma cabane.

En sus, on remarquait l'assortiment habituel de costumes de toutes les époques, ainsi qu'un bon nombre de gnomes, fées, lutins et autres, qui étaient passés sous le scalpel du chirurgien pour jouer dans une fantasy de série B et des feuilletons pour les gosses. On notait également un groupe de cinq centaures d'une série de S.F. à rallonge qu'il aurait été charitable de liquider une bonne douzaine de chiffres romains plus tôt.

« Pourquoi ne pas simplement déplacer le cerveau ? » C'était Cricket qui parlait. « Le mettre ailleurs, je ne sais pas moi, dans l'estomac ? »

— Bon sang, mais c'est bien sûr, pourquoi pas ? Ça a déjà été fait, évidemment, mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. Les tissus nerveux sont les plus délicats à manipuler... Alors, le cerveau ! Mieux vaut ne pas y penser.

Cela fait douze paires de nerfs crâniens à prolonger et faire transiter par le cou pour rejoindre l'abdomen, et d'un. Ensuite, il faut réentraîner la doublure – compter deux jours, en temps normal – pour que le décalage temporel ne se remarque pas. Et t'imagines que c'est secondaire ? De nos jours, le public a tout vu, il est raffiné. Il veut du ré-a-lisme. On peut fabriquer un cerveau bidon, ce n'est pas un problème, et le fourrer dans le crâne de la doublure à la place de celui qu'on a déplacé, mais le spectateur va immanquablement se rendre compte que le véritable cerveau ne se trouve pas à l'endroit où il est censé être. »

Je pivotai sur mon tabouret et vis que ma nouvelle amie était assise de l'autre côté de Cricket, visiblement toujours accrochée à ses histoires de balles dans la tête.

« Pourquoi ne pas employer des mannequins ? » demanda Cricket, révélant ainsi qu'elle débarquait dans le milieu du spectacle. « Ça ne reviendrait pas moins cher que de vrais acteurs ?

— Bien sûr. Considérablement. Mais t'as jamais entendu parler de la Loi sur la sécurité de l'emploi ou des syndicats ?

— Oh...

— Eh oui. Jusqu'à ce qu'un cascadeur meure, on ne peut pas le remplacer par une machine. C'est la loi. Et il en meurt, certes – même avec le cerveau dans un coffrage en acier, c'est un métier à risque – mais on n'en perd pas plus de deux ou trois par an. Et ils sont des milliers. Des milliers. Sans compter que, plus ils travaillent, plus ils savent s'y prendre pour survivre, ce qui est caractéristique d'une loi de rendement décroissant. Impossible de gagner. » Elle pivota sur son tabouret, posa les coudes sur le bar et contempla les tables avec un rictus de dépit.

« Regardez-moi ça. Facile de repérer les doublures. Y a qu'à chercher ceux qu'ont l'air hagard, comme s'ils se demandaient où ils sont. Ils se prennent un éclat d'obus dans la tête, on leur enlève un peu de tissu cérébral et on le remplace par du cortex vierge ; fatalement, ils commencent à oublier des trucs. Il y a du vague dans leurs souvenirs. Ils rentrent chez eux et se rappellent plus le nom de leurs gosses. Retour au turf le lendemain, bonjour la migraine. Certains n'ont plus grand-chose de leur cerveau originel, au point d'être obligés de consulter leur dossier personnel pour vous dire où ils ont fait leurs études.

« Et les centaures ? Je pourrais vous construire un centaure-robot en deux jours, que vous sauriez pas faire la différence avec un vrai. Mais la Guilde des Exotiques veut pas en entendre parler. Non, faut que je leur signe un contrat de cinq ans, que je les convertisse chirurgicalement en faisant un trou dans le budget des effets spéciaux, puis que je leur fasse subir trois mois, oui, trois mois de rééducation, rien que pour qu'ils arrivent à marcher sans se flanquer par terre. Et tout ça pour arriver à quoi ? Une espèce d'abruti incapable de se rappeler son texte ou de savoir où se trouve la caméra, même pas foutu de traverser le champ en marmonnant – c'est pourtant pas trop leur demander –

sans au moins cinq répétitions, nom de Dieu ! Et en fin de contrat, j'y suis encore de ma poche pour les rendre à leur aspect initial. » Elle se tourna pour prendre son verre, qui était haut, avec des espèces de têtards qui nageaient dedans. Elle but une grande lampée, se lécha les lèvres. « Je vais vous dire un truc : c'est un miracle qu'on réussisse encore à faire des films.

— C'est chouette de voir une femme heureuse au boulot », remarquai-je. Elle me relqua.

« Hildy, intervint Cricket. Est-ce que tu connais la princesse de Saxe-Cobourg ? Elle est responsable des effets spéciaux à la N.L.F.

— On se connaît. »

La princesse fronça les sourcils, puis me remit. Elle descendit de son tabouret et s'approcha de moi, la démarche un peu instable. Elle s'arrêta, le nez à trois centimètres du mien.

« Sûr. Monsieur m'a plantée là, il y a quelques minutes à peine. Pas très élégant, envers une dame. »

À cette distance, je saisis d'où venait l'étrangeté de son regard. Elle portait ces antiques lentilles de contact à projection, de minuscules écrans plats circulaires qui flottaient devant la cornée. Je distinguais l'anneau de capteurs solaires qui les alimentaient et la puce microscopique qui contenait la mémoire vidéo.

On les avait introduites juste avant l'invasion sous différentes marques, mais celle qui avait tenu était l'Œil d'alcôve. Après tout, même si elles pouvaient refléter toute une variété d'ambiances, si vous étiez assez près pour distinguer les petites images synthétisées, c'est que l'ambiance que vous recherchiez était sans doute d'ordre sexuel. Les modèles les plus décents présentaient un lit défait, une scène romantique extraite d'un vieux film, ou même, tenez-vous bien, des vagues déferlant sur une plage. Faisant fi des faux-semblants, d'autres préféraient aller droit au but : érection ou cuisses ouvertes. Bien entendu, ces lentilles pouvaient également refléter d'autres dispositions d'esprit, mais en général, les gens n'étaient pas assez près pour les distinguer en détail.

Je n'avais jamais vu de lentilles de projection sur un sujet défoncé comme l'était la Princesse. Ce qu'elles projetaient était une illusion intéressante : c'était comme si l'on regardait par deux trous dans une tête creuse. Les restes d'une cervelle pulvérisée tapissaient le fond. Des fissures dans le crâne laissaient passer la lumière. Et l'on pouvait voir, pendus à de rares synapses comme à des lianes dans la jungle, toute une ménagerie de personnages de dessins animés, de Mickey Mouse à Baba Yaga.

L'image me troubla. Je me demandai pour quelle raison on voudrait faire subir un sort pareil à son cerveau. Imaginant son point de vue sur la question, j'en vins rapidement au mien, ce qui me conduisit dans des parages que je préférais éviter. Aussi détournai-je bien vite les yeux de cette vision dérangeante et tombai sur Andrew MacDonald, installé à l'autre extrémité du bar, l'air d'un albatros hibernien à crête poil-de-carotte.

« Est-ce que tu savais qu'elle est Princesse de Galles ? disait Cricket. Elle est la première prétendante à la couronne d'Angleterre.

— D'Écosse et du Pays de Galles, ajouta la princesse. Merde, et d'Irlande aussi, et du Canada et des Indes. Je ferais aussi bien de revendiquer tout l'Empire, tant que j'y suis. Si jamais ma mère disparaît, tout me reviendra. Évidemment, il y a le petit problème des Envahisseurs.

— Aux Anglais ! » dit Cricket et elles entrechoquèrent leurs verres.

« J'ai eu l'occasion de rencontrer le roi », intervins-je. Je vidai mon verre d'un trait et le reposai bruyamment. Gorge profonde le fit disparaître vite fait et se mit à m'en concocter un autre.

« Non, c'est vrai ?

— C'était un ami de ma mère. En fait, ce pourrait même être mon père. Callie ne m'en a jamais rien dit et elle ne me le dira jamais, mais ils ont été amis intimes à peu près à la bonne époque. Aussi, pour peu qu'on veuille bien appliquer les lois modernes de la bâtardise, je pourrais émettre des revendications supérieures aux vôtres. » Je lorgnai de nouveau MacDonald. Un albatros ? Merde, il ressemblait plus à un oiseau de mauvais augure, le genre pétrel des tempêtes ou corbeau croassant. C'était Cassandre. C'était une dépression tropicale, une mauvaise haleine, un chat noir en travers de ma route. Où que je me tourne, ce type était là, clébard accroché à ma jambe. C'était une maille filée dans le bas de ma vie. C'était l'œil du serpent.

Je le détestais. Je lui aurais balancé mon poing dans le pif.

« Gaffe à ce que vous dites, avertit la princesse. Souvenez-vous du sort de Mary, reine d'Écosse. »

Je lui balançai mon poing dans le pif.

Elle recula en titubant sur des jambes en caoutchouc, puis tomba le cul par terre. Dans le silence qui suivit, j'entendis Cricket me glisser au creux de l'oreille : « Je crois qu'elle blaguait. »

Il y eut un grand silence durant quelques secondes. Tout le monde nous surveillait, dans l'expectative ; on adore les belles bagarres, au Porc-qui-Pique. Je regardai mon poing serré et la princesse toucha son nez ensanglanté puis regarda sa paume. Nous levâmes la tête au même instant et nos yeux se croisèrent. Aussitôt elle se releva, me bondit dessus et entreprit de me rompre tous les os qui lui étaient accessibles.

Mon coup de poing n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait pu dire ou faire ; à cet instant précis de mon existence, j'aurais pu frapper n'importe qui à ma portée. Mais j'aurais été bien plus avisé de frapper Cricket.

Avec la princesse de Galles, j'avais choisi le mauvais adversaire. Elle me dépassait en taille et en poids. L'écart d'allonge entre nous était de dix centimètres, et la différence n'était pas à mon avantage. Détail encore plus important : elle avait passé les quarante dernières années à régler des cascades au cinéma et connaissait toutes les ficelles du métier, plus un tas d'autres non répertoriées.

Je serais tenté de dire que je me pris deux ou trois bons pains. C'est ce que

prétend Cricket, mais c'est peut-être juste pour me remonter le moral. La vérité, c'est que je ne me souviens pas de grand-chose entre le moment où ses horribles dents blanches ont rempli mon champ visuel et celui où j'ai fait une entaille d'un mètre dans la moquette avec mon nez.

Pour y parvenir, il avait d'abord fallu que je traverse de part en part une table garnie de verres. Là aussi, je m'étais servi de mon nez. Avant la table, j'avais décrit un vol plané, assez élégant, je dois dire, et sans doute mon premier vrai répit depuis de longues minutes, mais savoir comment j'avais réussi à décoller restait une question difficile à élucider. On peut raisonnablement estimer que la princesse m'avait projeté d'une manière ou d'une autre, agrippant une partie quelconque de mon anatomie avant de la relâcher ; Cricket disait que c'était ma cheville, ce qui pouvait expliquer la rapide rotation de la salle que j'avais pu constater avant de partir en vol plané. Auparavant, j'avais de vagues images de la glace du bar qui explosait, de clients qui se dispersaient, de sang qui giclait. Puis j'avais traversé la table.

Je roulai sur le dos et crachai des bouts de tapis. J'entendais des chevaux piétiner nerveusement tout autour de moi. En fait de chevaux, c'étaient les centaures dont je venais de défoncer la table. Je résolus aussitôt de leur offrir une tournée. Mais je n'en eus pas le temps, de nouveau aux prises avec la princesse qui, penchée sur moi, me soulevait par l'épaule tout en ramenant en arrière un poing ensanglanté.

Puis, quelqu'un intercepta son bras de l'arrière et le coup n'arriva jamais. Elle se redressa et pivota pour affronter son challenger. Je laissai ma tête retomber contre les débris d'une chaise et la regardai essayer de tabasser Andrew MacDonald.

C'était perdu d'avance. Il lui fallut un bout de temps pour s'en rendre compte, car la colère brouillait ses facultés de raisonnement. Elle continua donc de lancer des coups de poing, qui continuaient de rater leur cible, d'atterrir sans mal sur les coudes de MacDonald ou de glisser sur ses épaules. Elle voulut donner des coups de pied, mais avec le même manque de réussite.

Il ne leva pas une seule fois la main sur elle. C'eût été inutile. Au bout d'un moment, elle se mit à haleter. Lui ne transpirait même pas. Elle se redressa et leva les mains, les paumes en l'air.

J'avais dû m'assoupir un instant. Toujours est-il que je pris conscience de la présence de la princesse, de Cricket et de MacDonald sous la forme de trois visages indistincts penchés sur moi comme une enseigne de prêteur sur gage.

« Pouvez-vous remuer les jambes ? » demanda MacDonald, le front barré d'un pli soucieux.

« Bien sûr, que je peux les remuer. » Quelle question idiote. Ça faisait un siècle que je les remuais.

« Alors, remuez-les. »

Ce que je fis, et le pli soucieux de MacDonald s'accentua.

« Il s'est sans doute rompu le dos, commenta la princesse de Galles.

— Ça a dû se produire quand il a atterri sur la balustrade.

— Est-ce que tu sens quelque chose ?

— Malheureusement, oui. » Entre-temps, la plupart des drogues avaient cessé de faire leur effet et tout ce qui se trouvait au-dessus de la taille était devenu extrêmement douloureux. Gorge profonde arriva et me souleva la tête. Il avait dans la main un antalgique, un petit cube de plastique muni d'un fil qu'il brancha dans la prise à la base de mon crâne. Il bascula l'interrupteur, et aussitôt je me sentis nettement mieux. Je baissai les yeux et les regardai m'ôter l'éclat de pied de chaise qui m'avait transpercé la hanche.

Comme ce n'était pas un spectacle particulièrement divertissant, je reportai mon attention sur la salle. Les robots nettoyeurs s'affairaient déjà à ramasser la vaisselle cassée et à remplacer les tables brisées ; G.P. a l'habitude des bagarres et garde toujours du mobilier en réserve. D'ici peu, plus rien ne signalerait que j'avais quasiment tout détruit cinq minutes plus tôt. Enfin, au sens où c'était mon corps transformé en projectile qui avait provoqué la majeure partie des dégâts.

Je sentis qu'on me soulevait. MacDonald et Galles avaient confectionné un siège de leurs mains croisées. J'avais l'impression de me balader en chaise à porteurs.

« Où on va ?

— Vous n'êtes pas en danger immédiat, expliqua MacDonald. Vous avez la colonne vertébrale brisée et faudrait vous réparer ça au plus vite, alors on vous emmène de l'autre côté du couloir, aux studios de la N.L.F. Ils sont équipés d'un bon atelier. »

La princesse nous fit passer devant le vigile à l'entrée. Nous franchîmes ensuite une bonne douzaine de portes de studios d'enregistrement, puis on me déposa à l'infirmerie.

Qui était bondée comme les grands magasins Mainhardt la veille de Noël. Apparemment, la N.L.F. tournait une grande scène dans un film de guerre, car la plupart des lits disponibles étaient occupés par des figurants estropiés qui attendaient patiemment leur tour, patience justifiée par le fait que les heures sup pour cause de blessure étaient payées au triple du tarif syndical.

La salle avait été décorée en hôpital de campagne pour les besoins du film, ce qui lui permettait de faire double fonction quand elle ne traitait pas de véritables accidents de tournage. Je situai le décor au vingtième siècle – la bonne époque pour les guerres –, peut-être la Seconde Guerre mondiale, ou le conflit du Viêt-nam, mais ç'aurait pu aussi bien être la guerre des Boers. Nous étions sous un toit de toile et il y avait des flacons de perfusion accrochés un peu partout.

Après avoir discuté avec un des techniciens, MacDonald revint se camper près de moi.

« Il dit que tout sera prêt d'ici une demi-heure. J'aurais pu vous conduire auprès de votre praticien habituel, si vous vouliez ; ce serait peut-être plus rapide.

— Vous tracassez pas. Je suis pas pressé. Quand ils m'auront recousu, je

ne manquerais sans doute pas de refaire des bêtises. »

Il ne répondit rien. Il y avait dans son attitude quelque chose qui me turlupina. Comme si j'avais encore besoin de ça.

« Écoutez, fis-je. Me demandez pas d'expliquer pourquoi j'ai fait ça. J'en sais rien moi-même. »

Il ne disait toujours rien.

« Alors, ou vous crachez le morceau ou vous allez faire voir ailleurs votre tronche de carême. »

Il haussa les épaules. « J'ai juste un problème avec un bonhomme qui s'en prend tout d'un coup à une femme, c'est tout.

— Quoi ? » J'étais sûr d'avoir mal compris. Ça ne tenait pas debout. Mais comme il ne répéta pas cette déclaration surprenante, je dus admettre que je l'avais parfaitement entendue.

« Quel rapport avec quoi que ce soit ? demandai-je.

— Aucun, bien sûr. Mais quand j'étais jeune, c'était un truc qui ne se faisait pas, c'est tout. Je sais que ça ne veut plus rien dire aujourd'hui, mais ça me dérange toujours de voir ça.

— Je ne manquerai pas de rapporter votre opinion à la Salope. Enfin, s'ils ont réussi à en recoller les morceaux après votre dernier combat. »

Il eut l'air gêné.

« Vous savez, ça a été un problème pour moi, au début de ma carrière. Je refusais de combattre les adversaires féminins. Ça me créait une mauvaise réputation et ça m'a fait rater un certain nombre de rencontres. Et puis quand certaines compétitrices ont commencé à changer de sexe simplement pour mieux en découdre avec moi, j'ai pris conscience du ridicule de mon attitude. Mais depuis le début, je dois toujours me motiver terriblement pour monter sur le ring quand mon adversaire se trouve être de sexe féminin.

— C'est pourquoi vous n'avez jamais frappé... au fait, la Princesse a-t-elle un prénom ?

— Je n'en sais rien. Mais vous vous trompez. Je voulais l'arrêter mais pas lui faire de mal. Franchement, vous l'avez cherché. »

Je détournai les yeux, horriblement gêné. Il avait raison.

« Quoiqu'elle culpabilise, elle aussi. Elle a dit qu'elle était tout bonnement incapable de s'arrêter, une fois lancée.

— Je lui enverrai la facture des réparations. Ça devrait lui redonner la pêche. »

Cricket surgit de nulle part. Elle avait une cigarette allumée qu'elle me glissa entre les lèvres avec un grand sourire.

« Cadeau des accessoiristes. Ils en donnaient toujours aux soldats blessés. J'arrive pas à imaginer pourquoi. »

Je tirai dessus. Ce n'était pas du tabac, Dieu merci. « Console-toi ! dit Cricket. Tu lui as quand même bien raboté les poings.

— C'est ma spécialité. Je les lui ai écrabouillés avec la pointe de mon menton. »

J'éprouvai soudain une inquiétante envie de pleurer. Me retenant, je leur demandai à tous les deux de me laisser seul un moment. Ce qu'ils firent, et je restai là à fumer, détaillant du regard le plafond de toile. Je n'y lus aucune réponse à mes interrogations.

Mais pourquoi la vie avait-elle pris ce goût amer ces dernières semaines ?

J'avais dû plus ou moins rêvasser. Quand je repris mes esprits, Brenda était penchée au-dessus de moi. Vu sa taille, ça lui faisait du chemin à faire.

« Comment m'as-tu retrouvé ? demandai-je.

— Je suis journaliste, vous avez oublié ? C'est mon boulot de retrouver les choses. »

J'imaginai deux ou trois réparties cinglantes, mais quelque chose dans ses traits me retint de les dire. L'amour d'un petit chien. Je me rappelais vaguement à quel point cet amour pouvait faire mal quand il n'était pas payé de retour.

Et pour être honnête avec elle, elle faisait des progrès. Peut-être bien qu'elle finirait journaliste, un de ces quatre.

« Pas besoin de te tracasser comme ça. C'est pas comme si j'étais grièvement atteint. Les blessures à la tête sont limitées.

— Ça ne me surprend pas. Il en faudrait pas mal pour vous prendre la tête.

— Le cerveau n'a pas été atteint... » Je m'interrompis, réalisant qu'elle venait de m'envoyer une pique. Pas terrible, tout juste un bon mot – de ce côté, c'était un art qu'elle ne maîtriserait sans doute jamais – mais enfin, c'était un début. Je lui souris.

« Je comptais passer au Texas faire venir ce docteur... comment vous l'appellez, déjà ?

— Charcutier. Charlatan. Boîte à pilules. Médicastre. Morticole. Sangsue. Grossiste à croque-mort. Marchand d'orviétan. »

Son sourire devint un rien vitreux ; je la sentais classer les termes pour recherche ultérieure.

Je souriais, mais à vrai dire, même avec la pratique médicale d'aujourd'hui, se retrouver paralysé au-dessous de la taille est toujours quelque chose de terrifiant. Nous avons à l'égard de notre corps une attitude entièrement différente de celle de la plupart des humains au cours des âges ; nous ne redoutons plus la blessure, nous pouvons supprimer la douleur, et en général, nous savons traiter la chair et les os comme de vulgaires mécaniques à réparer, mais quand les choses tournent vraiment mal, un je-ne-sais-quoi, au niveau le plus primitif du cerveau, se dresse sur ses pattes de derrière et se met à hurler à la Terre. Je me retrouvais aux prises avec une attaque d'angoisse galopante contre laquelle l'antalgique planté dans ma moelle épinière ne pouvait strictement rien. Je ne sais pas si Brenda s'en rendait compte, mais sa présence à mon chevet était étrangement réconfortante. J'étais heureux de la sentir là. Je pris sa main.

« Merci d'être venue. » Elle serra la mienne, puis détourna les yeux.

Finalement, le flot de blessés planifiés se tarit et une équipe de toubibs vint m'entourer. Ils me branchèrent à une douzaine de machines, étudièrent les résultats, se concertèrent et murmurèrent, comme si leur opinion avait une quelconque importance, comme si l'ordinateur médical ne maîtrisait pas entièrement le diagnostic et le traitement correspondant.

Ils parvinrent à une décision, qui était de me retourner sur le ventre. Je suppose qu'ils avaient conclu qu'il leur serait ainsi plus aisé d'atteindre ma colonne vertébrale brisée. Et qu'on ne vienne plus me dire que les toubibs sont des singes-vampires trop bien payés.

Ils se mirent à creuser. Je ne sentais rien, mais je décelais quelques bruits franchement peu ragoûtants. Vous savez, ces espèces de clapotis humides qu'ils mettent sur la bande-son dès qu'on éventre quelqu'un à l'écran ? Eh bien, ils auraient pu les enregistrer en posant leur micro juste au-dessus de mon dos brisé. À un moment, quelque chose tomba par terre avec un bruit sourd. Je jetai un coup d'œil par-dessus le bord du lit : on aurait dit un os à moelle cru. Dur d'imaginer que ce truc avait pu m'appartenir.

Ils reprirent leur conciliabule, tranchèrent encore un peu, firent venir d'autres machines. Ils organisèrent des sacrifices aux dieux Esculape, Mithridate, Léthé et Pfizer. Ils étudièrent les entrailles d'un bouc. Ils arrachèrent leurs vêtements, joignirent les mains et se livrèrent à une danse de la guérison autour de ma pauvre carcasse inerte.

En fait, j'aurais préféré qu'ils se livrent à toutes ces simagrées. Cela aurait été beaucoup plus intéressant que ce qu'ils firent en réalité, à savoir rester plantés là à regarder leurs machines automatiques se charger de me rapetasser.

La seule distraction était un antique appareil posé contre le mur, à quelques décimètres de mon visage. Il était muni d'un écran de verre avec un tas de boutons au-dessus. Des traits bleus progressaient avec lenteur sur l'écran, avec de petits cris encourageants à chaque crête.

« Puis-je t'apporter quelque chose ? s'enquit la machine. Des fleurs ? Des bonbons ? Des jouets ?

— Une nouvelle tête pourrait faire l'affaire. » C'était le C.C. qui parlait, bien sûr. Il est capable de projeter sa voix à peu près où il veut, puisque en réalité il s'adresse directement au centre auditif de mon cerveau. « Qu'est-ce que ça va me coûter, au final ?

— Le prix de revient définitif n'a pas encore été estimé, mais Galles a déjà stipulé qu'on lui envoie la facture.

— Je voulais peut-être parler...

— ... du coût en termes physiques ? Voyons, comment te dire ça... Il y a trois os dans l'oreille interne, appelés le marteau, l'étrier et l'enclume. Eh bien, tu seras heureux d'apprendre qu'aucun de ses six os n'a été brisé.

— Donc, je serai toujours capable de jouer du piano.

— Tout aussi mal qu'avant, oui. En sus, plusieurs organes mineurs sont indemnes. Et près d'un demi-mètre carré d'épiderme est récupérable.

— Dis-moi. Si j'avais débarqué dans cet endroit... je veux dire, un hôpital tel que voudrait le représenter ce décor...

— Je vois ce que tu veux dire.

— ... disposant seulement de techniques chirurgicales primitives... aurais-je survécu ?

— C'est peu probable. Le cœur est intact, le cerveau n'est pas trop endommagé, mais au vu du reste de tes blessures, tu aurais aussi bien pu traverser un champ de mines. Tu n'aurais plus jamais remarqué et tu aurais souffert le martyre. Au point de regretter d'avoir survécu.

— Comment peux-tu en être sûr ? »

Le C.C. ne répondit rien et me laissa méditer là-dessus. En général, ça ne débouche pas sur grand-chose quand il s'agit du C.C.

Nous interagissons avec le C.C. mille fois par jour ; presque tout ceci se déroule avec des sous-programmes, à un niveau parfaitement impersonnel. Mais en dehors des transactions de routine de l'existence, il génère également une personnalité distincte pour tous les citoyens de Luna, et il est toujours prêt à offrir des conseils, un avis, une épaule secourable sur laquelle pleurer. Quand j'étais jeune, je passais mon temps à parler au C.C. Il est le compagnon de jeu idéal de chaque gosse. Mais à mesure que l'on grandit et que l'on établit des relations à la fois plus réelles, moins souples et totalement délibérées et frustrantes, les contacts avec le C.C. tendent à se relâcher. Avec l'adolescence et la découverte qu'en dépit de leurs limitations, les autres personnes ont considérablement plus à offrir que le Calculateur Central, nous finissons de couper le lien jusqu'à ce que le C.C. se réduise au statut de simple serviteur très intelligent, mais discret, toujours présent pour aplanir les difficultés pratiques de l'existence.

Pourtant le C.C. s'était récemment imposé à moi par deux fois. J'en vins à m'interroger, comme rarement par le passé, sur ce qu'il avait derrière la tête.

« J'imagine que j'ai été particulièrement idiot, hasardai-je.

— Je devrais peut-être prévenir Walter, lui dire de déchirer sa une.

— D'accord. Donc, ce n'est pas un scoop. Donc, j'avais une idée derrière la tête.

— J'ai pensé que tu aimerais en discuter.

— Peut-être qu'on devrait également discuter de ce que tu m'as dit précédemment.

— Au sujet de tes hypothétiques souffrances si tu avais subi ces blessures, disons, en 1950 ?

— Au sujet de ta déclaration selon laquelle j'aurais préféré être mort.

— Ce n'était qu'une hypothèse. J'observe combien les gens sont aujourd'hui mal équipés pour supporter la douleur, n'ayant jamais eu à la connaître de manière notable. Je remarque que même les Terriens d'antan, qui n'y étaient pourtant pas étrangers, préféraient souvent la mort à la souffrance. J'en conclus qu'aujourd'hui, une majorité d'individus ne tiendraient pas à la vie au point d'endurer une souffrance constante et ininterrompue.

— Donc, ce n'était qu'une observation d'ordre général.

— Naturellement. »

Je n'en croyais rien, mais il était vain d'en discuter. Le C.C. exposerait ses conclusions à sa manière, le moment venu. Je continuai d'observer les tracés fluctuants sur l'écran de la machine.

« Je remarque que tu ne prends pas de notes concernant cette expérience. En fait, tu n'en as guère pris sur quoi que ce soit, ces derniers temps.

— Alors comme ça, on me surveille ?

— Quand je n'ai rien de mieux à faire.

— Comme tu le sais sans aucun doute, je ne prends pas de notes parce que ma sténotype est cassée. Je ne l'ai pas fait réparer parce que le seul type encore capable d'accomplir ce boulot est tellement débordé qu'il serait peut-être en mesure d'examiner la mienne aux alentours d'août prochain. À moins que d'ici là, il ait laissé tomber pour lancer une affaire de réparation de fouets de diligence.

— En fait, il y a déjà une femme qui exerce cette activité, m'informa le C.C. En Pennsylvanie.

— Sans blague ? Ça fait plaisir d'apprendre qu'un métier aussi vital ne disparaîtra pas entièrement.

— Nous essayons de préserver tous les métiers, quels qu'ils soient, si inutiles ou marginaux qu'ils puissent paraître.

— Je suis certain que nos petits-enfants nous remercieront.

— De quoi te sers-tu pour rédiger tes articles ?

— Deux méthodes, en fait. La première, vois-tu, c'est de prendre ces blocs d'argile tendre et de se servir d'un bâton pointu pour y imprimer de petits triangles selon diverses combinaisons. Ensuite, il suffit de mettre le tout à cuire dans un four, et quatre ou cinq heures après, ça y est. L'original originel, en quelque sorte. Je réfléchissais à un nom pour désigner la méthode.

— Que dirais-tu de cunéiforme ?

— Tu veux dire que ça a déjà été fait ? Ah, bon. Quand j'en aurai marre, je sortirai mon bon vieux marteau et mon ciseau pour graver sur le roc ma prose immortelle. Ça m'évitera de trimbaler au bureau de Walter ces liasses de papier ridicules ; j'aurai qu'à les balancer dans sa vitre, par dessus la salle de rédaction.

— Je suppose que tu n'envisages toujours pas l'idée de communiquer par Interface directe. »

Qu'est-ce qu'il me faisait, là ?

« J'ai essayé, répondis-je. J'ai pas aimé.

— C'était il y a plus de trente ans, remarqua le C.C. Il y a eu quelques progrès depuis.

— Écoute... » Je me sentais irritable et impatient. « Toi, tu as quelque chose derrière la tête. J'aimerais mieux que tu vides ton sac au lieu de tourner autour du pot comme tu le fais. »

La machine ne dit rien durant un petit moment. Ce moment se prolongea

un bout de temps, et menaça de faire un bail.

« Tu as une raison quelconque de me recommander l'interface directe, suggèrai-je.

— Je pense que ce pourrait être utile.

— À toi ou à moi ?

— Aux deux, sans doute. Il pourrait y avoir une certaine valeur thérapeutique dans ce que j'ai l'intention de te présenter.

— Tu penses que j'en ai besoin ?

— À toi de juger. Te sens-tu heureux ces derniers temps ?

— Pas trop.

— Alors, tu pourrais essayer. Ça ne peut pas faire de mal, et ça pourrait aider. »

Après tout, qu'avais-je de si important à faire pour l'instant qui m'empêche de distraire quelques minutes à bavarder avec le C.C. ?

« D'accord, dis-je. Je vais m'interfacer avec toi, même si j'estime que tu devrais d'abord m'offrir un dîner et des fleurs.

— J'opérerai en douceur, promit le C.C.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Tu as besoin de me brancher quelque part ?

— Cela fait des années que c'est devenu inutile. Je peux me servir de mes connexions normales avec ton cerveau. Tout ce que tu as à faire, c'est te relaxer un peu. Fixe l'écran de l'oscilloscope ; ça peut aider. »

J'obéis et regardai le trait bleu dessiner ses pics et ses creux, ses pics et ses creux. L'écran se mit à grandir, comme si j'étais en train de plonger dedans. Bientôt, tout mon champ visuel fut accaparé par cette ligne sinueuse qui ralentit, s'arrêta, devint un point brillant unique. Le point devint éblouissant. Il grossit et grossit. Je sentis sa chaleur sur mon visage, il

INTERFACE DIRECTE LE REMÈDE AU CANCER

brillait, ardent dans le bleu d'un ciel tropical. Il y eut un instant de vertige tandis que le monde semblait tourner autour de moi – sans que mon corps ne bouge – jusqu'à ce que je me retrouve étendu non plus sur le ventre mais sur le dos, non plus sur les draps blancs de neige de l'atelier de réparation de la North Lunar Filmwerke mais sur le sable humide et frais d'une plage, avec en bruit de fond non plus le doux murmure des toubibs mais le cri des mouettes et le grondement proche du ressac. Une vague épuisa le reste de son énergie à me chatouiller les pieds et à me lécher les hanches. Je la sentis aspirer légèrement le sable sous moi. Je soulevai la tête et découvris un océan

bleu infini griffé de moutons blancs. Je me levai, me retournai et découvris une plage de sable blanc. Derrière, on voyait des palmiers, une jungle escaladant les flancs d'un cône volcanique crachant de la vapeur. Le réalisme de la scène était étonnant. Je m'agenouillai et ramassai une poignée de sable. Il n'y avait pas deux grains identiques. Je pouvais les approcher de mes yeux autant que je voulais, l'illusion ne cessait pas et l'infini des détails s'étendait jusqu'à des domaines de plus en plus profonds. Sans doute quelque tour de magie fractale. Je parcourus la plage pendant un moment, me retournant parfois pour admirer la vivacité avec laquelle l'eau envahissait mes empreintes, effaçant les bords dans ses tourbillons bouillonnants. J'inspirai profondément l'air salin. Cet endroit me plaisait déjà. Je me demandai comment le C.C. m'avait conduit ici. Je décrétai qu'il me le dirait en temps opportun et remontai la plage pour aller m'asseoir sous un palmier et attendre que le C.C. se présente. J'attendis plusieurs heures en contemplant les vagues. La course du soleil m'obligea à me déplacer. Je remarquai que ma peau avait rougi durant mon bref séjour en plein air. Je crois bien que je dus m'assoupir une fois ou deux, mais quand on est seul, c'est difficile à dire. Quoi qu'il en soit, le C.C. ne se montra pas. La soif finit par me gagner. Je dus parcourir plusieurs kilomètres de plage avant de découvrir l'embouchure d'un petit ruisseau d'eau douce. Je remarquai que le rivage continuait de s'incurver sur la droite ; sans doute une île. Au bout d'un moment, la nuit tomba – très rapidement, et une partie de mon esprit en conclut que ce simulacre qui n'existait que sous la forme d'une série d'équations dans les banques de données du C.C. était censé se trouver quelque part sous les tropiques terrestres, près de l'équateur. Non que l'information me soit d'une quelconque utilité. Il ne faisait pas spécialement froid, mais j'eus tôt fait de découvrir que quand on n'a ni vêtement ni literie, le sommeil peut se révéler une entreprise glaciale, sablonneuse et, pour tout dire, parfaitement inconfortable. Je ne cessai de me réveiller pour remarquer que les étoiles n'avaient bougé qu'à peine. Chaque fois, je criais au C.C. de se montrer, et chaque fois seul le ressac me répondait. Puis je m'éveillai alors que le soleil était déjà haut sur l'horizon. Mon côté gauche présentait un douloureux début de brûlure. Mon côté droit était frigorifié. J'avais les cheveux pleins de sable. Des petits crabes détalèrent quand je m'assis, et je fus atterré de découvrir que j'avais un instant songé à en attraper un pour le manger. Fallait-il que j'aie faim. Mais il y avait quelque chose d'intéressant du côté de l'eau. Durant la nuit, une grosse malle en bois cerclée d'acier avait été jetée sur le rivage, accompagnée de planches éparses et de quelques bouts de toile. J'en conclus qu'il y avait eu un naufrage. Peut-être était-ce la justification première de ma présence ici. Je traînai le coffre sur le sable jusqu'à un endroit où il ne risquait pas d'être repris par les flots, réfléchis à la question, puis retournai récupérer également tout le bois et la toile échoués. Je brisai le verrou de la malle et, l'ayant ouverte, découvris qu'elle était étanche et contenait tout un assortiment d'articles utiles au naufragé informatique : livres, outils, ballots de vêtements,

paquets de produits de première nécessité, genre sucre et farine, et même quelques bouteilles d'excellent whisky écossais. Les outils étaient de meilleure qualité que ceux à ma disposition au Texas. Au jugé, j'estimai qu'ils auraient pu être fabriqués avec la technologie de la fin du dix-neuvième siècle. Les bouquins relevaient pour l'essentiel de la catégorie guides pratiques – et il y avait même l'archétype du genre, Robinson Crusoé, de Daniel De Foe. Tous les livres étaient reliés cuir ; aucun n'avait une date de copyright postérieure à 1880. Je me servis de la machette pour trancher les extrémités d'une noix de coco et mâchonnai pensivement la délicieuse chair blanche tout en feuilletant des ouvrages qui m'expliquaient de quelle manière tanner le cuir, où recueillir du sel, comment soigner les blessures (ce dernier chapitre m'enchantait modérément) et autres vigoureuses activités de pionnier. Si je voulais me confectionner des bottes, tout était là. Si je voulais me creuser un canoë pour aller chercher fortune sur les flots bleus du Pacifique (je supposais qu'il s'agissait des mers du Sud), l'information était à portée de main. Si j'avais envie de tailler des pointes de flèche en silex, construire un barrage en terre, fabriquer de la poudre à canon, faire de la fricassée de singe ou massacrer des sauvages, les livres me décrivaient par le menu comment m'y prendre, avec force gravures explicatives. Si en revanche, j'avais envie de déambuler le long de la Clarkestrasse à King City, ou d'assister au défilé pascal sur la Cinquième Avenue du New York d'antan, j'avais tout faux. Enfin, il semblait vain de se lamenter là-dessus, et comme le C.C. demeurait sourd à mes appels, je résolus de me mettre au travail. J'explorai le secteur à la recherche d'un coin propice pour établir un camp. Cette nuit-là, je dormis sous une bâche en toile, drapé dans un coupon de tissu trouvé dans la malle. Bien m'en prit, d'ailleurs. Il y eut des averses éparses presque tout le temps. Je me sentais étrangement en paix, allongé au clair de lune (voilà d'ailleurs un détail charmant : Luna semblait bien pâle et minuscule comparée à la pleine Terre), écoutant la pluie tomber sur la toile. Peut-être les plaisirs simples sont-ils les meilleurs. Les semaines qui suivirent, je ne chômai pas. (Je n'étais, semblait-il, pas gêné par la gravité, qui était pourtant six fois supérieure à celle que j'avais supportée durant un siècle. Même le fait que les objets tombent plus vite et plus rudement que je n'en avais eu l'habitude toute ma vie n'était pas gênant : mes réflexes avaient été rajustés par le Tout-Puissant Propriétaire de ce royaume semi-conducteur.) Je consacrais une partie de mes journées à me confectionner un abri. Le reste du temps, j'explorais les alentours. Je découvris force bananiers et arbres à pain pour compléter un ordinaire jusqu'ici exclusivement composé de noix de coco. Je découvris également des mangues et des goyaves, ainsi qu'une large variété de racines, tubercules, feuilles et graines comestibles. Il y avait des épices pour quiconque était muni de l'ouvrage idoine permettant leur identification. Les petits crabes ne se révélèrent pas trop durs à capturer et, bouillis, ils étaient délicieux. Je tissai un filet à l'aide de fibres végétales, et bientôt j'ajoutai plusieurs variétés de poissons à ma bouillabaisse. Je creusai le sable pour déterrer des palourdes.

Quand l'abri fut terminé, je dégageai une parcelle ensoleillée pour me faire un potager et plantai quelques-unes des semences que j'avais trouvées dans la malle. Je posai des pièges qui eurent tôt fait de me procurer de petits rongeurs immangeables, des reptiles à l'aspect terrifiant et un volatile non identifié que je finis par baptiser dinde sauvage. Je me confectionnai un arc et des flèches, ainsi qu'une sagaie, et réussis à rater tous les animaux que je visais. À un moment quelconque, au bout d'un mois peut-être, je commençai mon calendrier : des encoches sur un arbre. J'estimai le temps écoulé auparavant. Épisodiquement, je me demandais quand le C.C. se déciderait à s'enquérir de mon sort ou si j'étais bel et bien abandonné ici pour le restant de mes jours. En veine d'exploration, je décidai un jour de préparer un sac à dos et de prendre un chapeau de paille (dans l'intervalle, presque tout mon corps était devenu brun foncé, mais le soleil de midi restait une chose avec laquelle il ne fallait pas plaisanter) et je me mis à longer le rivage pour estimer la taille de ma prison dorée. En deux semaines, j'avais fait le tour de ce qui se révélait effectivement une île. En cours de route, je vis l'épave d'un navire jetée sur une partie rocheuse de la côte, une baleine échouée âgée d'une semaine et bien d'autres prodiges. Mais il n'y avait nul signe d'établissement humain. Il semblait que je devais être privé d'un Vendredi pour discuter philosophie. Pas trop déçu de cette découverte, j'entrepris de réparer les dégâts occasionnés à l'abri et au jardin par les bêtes sauvages durant mon absence. Après encore quelques semaines, je résolus d'escalader le volcan qui trônait au centre de l'île, et que j'avais baptisé le mont Endew pour des raisons qui avaient dû me sembler excellentes à l'époque. Je veux dire, un héros de Jules Verne l'aurait escaladé, n'est-ce pas ? L'entreprise s'avéra beaucoup plus rude que mes balades sur la plage et requit plus d'un coup de machette pour trancher d'épaisses touffes de lianes tropicales, plus d'une marche pataugeante dans des marais infestés de sangsues et d'insectes volants, et plus d'une éraflure de tibia contre des surplombs rocheux. Mais un jour je parvins enfin au point le plus élevé de mon domaine et découvris ce que je n'avais pu voir au niveau de la mer : que mon île affectait grossièrement la forme d'une botte. (Il fallait un rien d'imagination, je l'admets. On aurait aussi bien pu y voir la lettre Y, ou une flûte à champagne, ou un couple de serpents écrasés en pleine copulation. Mais Callie aurait aimé l'image de la botte, aussi baptisai-je aussitôt l'île Scarpa.) Quand je fus retourné à mon camp, je décidai que ma période itinérante était achevée. Du haut de mon belvédère volcanique, j'avais certes aperçu d'autres lieux méritant éventuellement une exploration, mais l'entreprise ne semblait pas d'un intérêt évident. Je n'avais relevé aucun panache de fumée, remarqué aucune route, aucun aéroport, aucun mégalithe ou casino ou restaurant italien. L'île de Scarpa n'offrait que marécages, torrents, jungles et tourbières. J'en avais amplement fait le tour ; aucune de ces spécialités n'avait une carte des vins décente. Je décidai de consacrer mon existence à me rendre la vie aussi douce et confortable que possible, du moins jusqu'à ce que le C.C. veuille bien se manifester. Je n'éprouvais aucun besoin

pressant d'écrire, que ce soit un article ou mon roman éternellement reporté, et qui, rétrospectivement, me paraissait aussi exécrationnel que je l'avais toujours redouté. J'éprouvais fort peu de désirs sexuels. Ma seule réelle envie semblait être la faim, et c'était un besoin relativement facile à satisfaire. J'appris d'ailleurs deux choses me concernant. La première était que je pouvais m'absorber totalement et trouver de merveilleuses satisfactions dans les activités les plus simples. De nos jours, peu d'entre nous connaissent le plaisir de travailler la terre de leurs propres mains, de soigner, récolter et manger ce qu'ils ont eux-mêmes cultivé. J'aurais moi-même rejeté une telle notion il y a peu. Mais rien n'est comparable au goût de la tomate que l'on vient de cueillir dans son propre jardin. Plus rare encore est la satisfaction de la chasse. J'avais fait quelques progrès avec mon arc et mes flèches (je n'ai jamais réussi à être bon), et j'étais capable de rester à l'affût des heures durant près d'un trou d'eau, tous les sens en éveil pour guetter l'approche prudente d'un des porcs sauvages qui grouillaient dans l'île. Il y avait même du plaisir à pourchasser une bête blessée ; les porcs pouvaient se montrer dangereux quand ils étaient acculés et enragés par la douleur d'une flèche approximativement décochée dans un jambon. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'étaient des temps paisibles mais, même dans le *coup de grâce* du couteau, il y avait quelque chose comme de la fierté et du plaisir. Le second enseignement était que si je n'avais aucune affaire pressante, j'étais tout à fait capable de rester étendu toute la journée dans mon hamac suspendu entre deux palmiers, à regarder les vagues s'écraser sur les récifs, tout en sirotant du jus de pamplemousse et du rhum maison dans une coque de noix de coco. C'est en ces instants qu'on pouvait faire prendre l'air à son âme, la mettre – au sens propre – à sécher sur un fil, pour en vérifier l'usure et y traquer les points faibles. J'en repérai plusieurs, en reprisai un ou deux, me réservant de discuter des autres avec le C.C. Perspective dont je commençais à douter sérieusement. J'avais de plus en plus de mal à me souvenir d'un temps avant l'île, un temps où j'avais vécu dans un étrange endroit appelé Luna, où l'air était compté et la gravité faible, où des troglodytes se cachaient sous la roche, terrifiés par le vide et la lumière du soleil. Il y avait des périodes où j'aurais donné n'importe quoi rien que pour avoir quelqu'un à qui parler. D'autres où j'avais une envie folle de tel ou tel mets que Scarpa était bien en peine de me fournir. Si Satan s'était présenté devant moi avec un brontoburger, il aurait pu sans peine emporter mon âme fraîchement rapetassée, et même garder les oignons. Mais la plupart du temps, je n'avais pas du tout envie de voir des gens. La plupart du temps, je me satisfaisais tout à fait d'une dinde sauvage rissolant sur sa broche avec une tranche de mangue pour tout dessert. La seule véritable arête dans mon plat de morue était ces rêves qui commencèrent à me gâcher le sommeil aux alentours de mon sixième mois de séjour. Au début, ils étaient épisodiques et je pouvais aisément les oublier au matin. Mais bientôt, ils se mirent à revenir toutes les semaines, puis tous les deux jours. Finalement, j'étais réveillé toutes les nuits, parfois même à plusieurs reprises. Ils étaient de trois sortes. Dans la première,

du sang s'écoulait de deux profondes entailles dans mes poignets. J'essayais d'en interrompre le flot. En vain. Dans la deuxième, je me consumais dans les flammes. Le feu n'était pas douloureux, mais par certains côtés, ces cauchemars étaient les pires. Enfin, dans la dernière sorte de rêves, je tombais. Je tombais longtemps, sans cesser de fixer Andrew MacDonald dans les yeux. Il essayait de me dire quelque chose et je tendais l'oreille pour le comprendre, mais avant d'avoir réussi à saisir quoi que ce soit, j'étais brutalement interrompu dans ma chute – pour m'éveiller, trempé de sueur, gisant dans mon hamac. Pour ce qui est des rêves, j'ai toujours eu l'impression qu'ils contenaient plus que je ne pouvais me souvenir, mais c'était toujours cette dernière image qui me restait en tête, obscurcissant tout le reste, m'accaparant l'esprit la majeure partie de la matinée. Puis, un beau jour, mon calendrier de fortune m'apprit que je séjournais sur l'île depuis un an. Je sus aussitôt que le C.C. m'apparaîtrait ce jour-là. J'avais un tas de choses à lui demander. Tout excité, je passai le plus clair de la journée à faire le ménage, à tout préparer pour mon premier visiteur. J'examinai mon œuvre avec satisfaction ; je m'étais plutôt bien débrouillé pour créer quelque chose à partir de cette nature sauvage. Le C.C. serait fier de moi. Je grimpai au sommet de ma maison arboricole, que j'avais équipée d'une tour de guet (une étrange pensée me prit durant l'ascension : comment et quand l'avais-je bâtie, et pourquoi ?), et effectivement, une embarcation s'approchait de l'île. Je dévalai le sentier menant à la plage. La journée était aussi proche du calme plat que le permettaient ces eaux. Les vagues ralentissaient aux abords du rivage pour venir mourir sur le sable, comme épuisées par leur long parcours depuis l'orient. Un vol de mouettes était posé sur l'eau, brièvement dérangé par le passage du bateau que je venais de découvrir. C'était un bateau en bois. On aurait dit le genre d'embarcation jadis employé par les chasseurs de baleines, ou la chaloupe d'un navire plus gros. À bord, me tournant le dos, ramant sur un rythme vigoureux et régulier, il y avait une apparition. Il me fallut un moment pour comprendre que la forme étrange de son crâne était due en fait à un couvre-chef passablement incongru. Il dessinait une courbe en cloche au-dessus de sa tête. Je regardai l'inconnu aborder. Quand il toucha terre, il faillit basculer de son siège, puis il rangea les avirons et se redressa, se tournant pour me faire face. C'était un vieux bonhomme en grand uniforme d'amiral de la marine britannique. Il avait un torse de taureau, de longues jambes maigres, un visage raviné et une touffe hirsute de cheveux blancs. Il se déplaça entièrement, me regarda et dit : « Eh bien, vas-tu m'aider à échouer ce rafirot ? »

Et à cet instant précis, tout changea. Je suis encore incapable de décrire entièrement en quoi consistait ce changement. La plage était la même. Le soleil ruisselait comme auparavant. Les vagues battaient toujours sur le même rythme. Mon cœur continuait à égrener les secondes de ma vie. Je savais pourtant que quelque chose d'important, de fondamental, avait changé.

Il existe des centaines de termes pour décrire les phénomènes

paranormaux. J'en ai examiné et considéré la plupart et aucun ne correspond à ce qui s'est produit quand l'Amiral parla. Il existe bien des mots pour décrire d'étranges dispositions d'esprit, pour les humeurs, les émotions et les choses qu'on a vues sans les voir, ces choses entr'aperçues, ces choses plus ou moins bien comprises, et dont on se souvient plus ou moins, pour les divers degrés de la mémoire. Les choses qui se heurtent dans la nuit. Aucun n'était adéquat. Il va nous falloir concocter quelques mots nouveaux – ce qui était précisément la raison pour laquelle le C.C. m'avait soumis à cette expérience.

J'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux pour aider le vieillard à tirer son embarcation jusqu'au rivage. Elle était fort lourde ; nous ne la hissâmes pas bien haut. Il dégagea un cordage et amarra la chaloupe à un tronc de palmier.

« Je boirais bien un coup, dit-il. Tout le but de la manœuvre était de boire un coup avec toi. Comme un être humain. »

J'acquiesçai sans mot dire, n'osant pas encore parler. Il m'emboîta le pas quand je pris le sentier pour regagner ma maison suspendue de Robinson suisse, resta un instant à l'admirer, puis gravit l'escalier derrière moi jusqu'à la véranda de l'étage inférieur. Il s'y arrêta pour admirer la qualité de mon installation hydraulique qui, à grand renfort de poulies et de roues à aubes, utilisait l'énergie du ruisseau proche pour faire monter l'eau jusqu'au sommet de mon arbre. Je lui présentai mon plus beau siège en rotin et me dirigeai vers le placard pour nous servir à chacun un verre des derniers restes de mon meilleur whisky. Je m'arrêtai pour remonter le Victrola et placer l'un de mes trois cylindres éraillés : *Le Beau Danube bleu*. Puis je lui tendis son verre, pris le mien et m'assis en face de lui.

« À l'indolence, dit-il en levant son verre.

— Je suis trop flemmard pour trinquer à ça. À l'industrie. » Nous bûmes et il parcourut de nouveau les lieux du regard. Je devais rayonner de fierté. Il faut reconnaître que mon logis avait de l'allure. J'y avais consacré pas mal de travail et d'ingéniosité, entre les tapis tissés qui jonchaient le sol, la cheminée en ardoise, et les chandelles de suif en appliques posées tout autour des murs. Des escaliers partaient de part et d'autre, vers la chambre et vers la dunette. Mon bureau, ouvert, était encombré des pages du roman que j'avais repris récemment. Je brûlais de faire part à mon visiteur de mes difficultés pour fabriquer du papier utilisable et de l'encre. Essayez voir un de ces quatre, si vous avez quelques mois devant vous.

« Il en a fallu du boulot, pour réaliser tout ceci, remarqua-t-il.

— Un an de travail. Comme tu dois le savoir.

— Un an moins trois jours, en fait. Tu en as oublié quelques-uns, au début.

— Ah.

— Ça arrive à tout le monde.

— Je suppose qu'on n'est pas à deux ou trois jours près. Dans le monde réel, je veux dire.

— Ah. Oui. Je veux dire, non, sûrement pas.

— Marrant, que je ne me sois jamais préoccupé de la situation là-bas. Savoir si j'avais toujours un boulot, par exemple.

— Ah bon ? Oh, oui, je suppose.

— Je suppose que tu as prévenu Walter de ce qui se passait.

— Ma foi...

— Je veux dire, tu ne t'es quand même pas contenté de me tirer le tapis sous les pattes, quand même ? Tu savais qu'il faudrait bien que je rentre un jour, que je retrouve mon existence d'avant, une fois réglé une bonne fois pour toutes... enfin, bref, une fois réglée une bonne fois pour toutes la raison de notre présence ici.

— Oh non, bien sûr que non. Je veux dire, bien sûr que tu vas rentrer.

— Il y a une chose que j'aimerais bien savoir. Où est passé mon vrai corps durant tout ce temps ?

— Harrumph...» Enfin, c'était quelque chose dans le genre. Il me lorgna, détourna les yeux, grommela de nouveau. Je sentis alors les premières petites titillations de doute. Il me vint à l'esprit qu'il y avait tout un tas de choses que j'avais jugées comme allant de soi. L'une d'elles était que le C.C. avait ses raisons de me soumettre à ces vacances tropicales, et que lesdites raisons me seraient en définitive profitables. Cela m'avait paru logique à l'époque, puisque j'en profitais effectivement. Oh, bien sûr, crabes et dindes m'avaient plus d'une fois entendu me plaindre bruyamment, maudire les difficultés et pester après ceci ou cela. Mais ç'avait été une période de convalescence. Quoique, un an, c'était quand même long. Qu'avait-il donc pu se passer dans le monde réel durant mon absence ?

« Tout ceci est fort difficile pour moi », dit l'Amiral. Il ôta son immense chapeau ridicule et le posa sur la table près de lui, puis sortit de sa manche un mouchoir de dentelle et s'épongea le front, il était presque entièrement dégarni ; son crâne rose avait l'air aussi lisse et poli que de la tourmaline.

« Comme j'ignore ce qui te tracasse, je serais bien en peine de te soulager. »

Il continuait de ne rien dire. Le silence n'était rompu que par les perpétuels bruits de la jungle et le clapotis de mon moulin à eau.

« On pourrait jouer aux vingt questions. "Quelque chose vous tracasse, Amiral. Est-ce plus gros qu'un circuit logique ?" »

Il soupira, éclusa son whisky, leva les yeux sur moi.

« Tu es toujours sur la table d'opération du studio. »

Si c'était censé être une blague, je ne voyais pas où il voulait en venir. L'idée que ce qui ne devait être qu'une banale intervention d'une heure ou deux ait pu se prolonger presque un an ne valait même pas la peine d'un examen. Il devait y avoir autre chose.

« Veux-tu un autre verre ? »

Il secoua la tête. « Entre le moment où tu te souviens de ton arrivée sur la plage et celui où je t'ai adressé mes premiers mots, il s'est écoulé sept dix-millièmes de seconde.

— C'est ridicule. » À l'instant même où je disais cela, je me rendis compte que le C.C. n'était pas enclin à faire des déclarations ridicules.

« Je suis sûr que ça doit te paraître ainsi. J'aimerais connaître tes raisons de penser différemment. »

Je pesai cette remarque et hochai la tête. « Fort bien. Le cerveau humain n'est pas analogue à un ordinateur. Il ne peut accepter une telle quantité d'informations à cette vitesse. J'ai bel et bien vécu cette année. J'en ai vécu chaque journée. Une des choses dont j'ai le plus vif souvenir, c'est combien certains de ces jours ont pu être longs, soit parce que je travaillais dur, soit parce que je n'avais rien à faire. Ainsi va la vie. J'ignore comment tu penses, toi, à quoi ressemblent tes perceptions de la réalité, mais moi, je suis capable de voir quand une année s'est écoulée. J'en ai vécu cent. Cent une, à présent. » Je m'affalai dans mon siège. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point l'affaire me tenait à cœur.

Il hochait la tête. « Tout cela devient assez compliqué. Fais preuve d'un peu de patience, il va me falloir encore procéder à quelques préliminaires.

« Tout d'abord, tu as raison, ton cerveau est organisé d'une manière différente de la mienne. Dans mon cerveau, la "mémoire" n'est qu'une accumulation de données, d'objets qui ont été enregistrés et placés aux endroits appropriés au sein de la matrice d'éléments à charge ou absence de charge que j'utilise à cet effet. Le cerveau humain n'est pas du tout construit ou organisé de manière aussi logique. Ton cerveau contient des redondances que je n'ai pas, car elles me sont inutiles. Les données y sont stockées sur le mode de la répétition ou de l'insistance et récupérées par associations, établissement de liens logiques, entrées sensorielles et autres méthodes qui ne sont pas encore complètement claires, même pour moi.

« Du moins, tel était le cas jusqu'à une période récente. Mais aujourd'hui, il reste bien peu d'êtres humains dont le cerveau n'a pas été amplifié à plus ou moins grande échelle. Fondamentalement, seuls ceux qui ont des scrupules religieux ou d'autres raisons irrationnelles résistent à l'implantation d'une large panoplie d'appareils dont l'origine tient plus de l'ordinateur binaire que du neurone protoplasmique. Certaines de ces machines sont hybrides. Certaines sont des processeurs parallèles. Certaines tiennent plus du biologique et sont simplement développées à l'intérieur ou à côté du réseau neuronal existant, mais en recourant aux lois de la transmission optique ou électrique, avec leur vitesse de propagation beaucoup plus élevée, plutôt qu'au régime relativement lent des échanges biochimiques qui gouvernent ton cerveau naturel. D'autres sont fabriquées à l'extérieur du corps puis implantées peu après la naissance. Toutes sont pour l'essentiel des interfaces entre le cerveau humain et mon cerveau. Sans elles, la médecine moderne serait impossible. Les avantages sont tellement écrasants qu'on songe rarement aux inconvénients, et qu'on en discute encore moins. »

Il marqua un temps, un sourcil haussé. Pour l'heure, je ruminais un bon nombre d'objections concernant les inconvénients, mais je décidai de ne rien

dire. J'étais trop curieux de savoir où tout cela allait nous mener. Il hocha la tête et poursuivit.

« Comme c'est le cas avec bien d'autres progrès scientifiques, les machines qui se trouvent dans ton corps ont été conçues dans un but unique mais se révèlent, à l'usage, avoir d'autres applications imprévues. Certaines sont parfaitement sinistres. Je t'assure que tu n'as fait l'expérience d'aucune d'entre elles.

— C'est déjà bien assez sinistre, si ce que tu me dis est vrai.

— Oh, c'est vrai. Et cela tient à une bonne raison, à laquelle je viendrai en temps opportun.

— Voilà, semble-t-il, une denrée dont j'ai désormais des réserves infinies.

— Ça se pourrait bien, ça se pourrait bien. Où en étais-je ? Ah oui. Ces machines, pour la plupart conçues et installées dans le but de surveiller et contrôler les principales fonctions organiques au niveau cellulaire, ou pour accroître, entre autres, les capacités d'apprentissage et de mémorisation, ces machines peuvent être utilisées pour obtenir des effets qui n'avaient jamais été envisagés par leurs concepteurs.

— Et ces concepteurs sont... ?

— Eh bien, moi, pour une bonne part.

— C'était juste histoire de contrôler la cohérence de ton histoire. J'en sais quand même un peu sur ton mode de fonctionnement et l'importance que tu as prise pour la civilisation. Je voulais simplement savoir jusqu'à quel point tu me prenais pour un imbécile.

— Pas à ce point-là. Tu as raison. La plupart des technologies ont depuis belle lurette atteint des sommets où de nouvelles conceptions seraient impossibles sans une grande participation de ma part ou d'un être analogue à moi. Souvent, l'élan initial vers une nouvelle technologie provient d'un rêveur humain – je n'ai pas encore usurpé ce genre de fonction propre à l'homme, même si de plus en plus de progrès de ce type visibles dans notre environnement sont bel et bien de mon fait. Mais tu m'as encore fait dévier de mon sujet. Et... as-tu encore de cet excellent whisky ? »

Je le dévisageai. Cette charade d'un « homme » bel et bien « assis » dans un « fauteuil » dans ma « maison suspendue », en train de siroter mon « whisky », commençait à être un peu trop forte pour moi. Étais-je seulement en droit de dire « moi » ? Peu importait quel autre tour de passe-passe le C.C. avait pu effectuer avec mon esprit, j'avais totalement conscience que tout ce que je vivais en cet instant précis était directement introduit dans mon cerveau grâce à cette magie noire qu'on appelait l'interface directe. Et qui se révélait encore plus noire que moi, opposant notoire à l'I.D., j'aurais jamais pu l'imaginer. Mais pour quelque raison personnelle, le C.C. avait décidé de s'adresser à moi de cette manière, après une vie entière passée à l'entendre sous la forme d'une voix désincarnée.

À bien y réfléchir, je pouvais déjà déceler un effet de cette nouvelle facette du C.C. Je me le représentais dorénavant sous la forme d'un personnage

masculin, alors que jusqu'ici, je n'avais jamais vu en lui qu'une entité parfaitement impersonnelle.

Je me levai donc et remplis son verre à l'aide d'une bouteille à moitié pleine. Mais n'était-elle pas presque vide la dernière fois que j'avais servi à boire ?

« Tout à fait exact, dit l'amiral. Je puis remplir cette bouteille aussi souvent que tu voudras.

— Lis-tu dans mes pensées ?

— Pas vraiment. Je déchiffre ton langage corporel. Ta façon d'hésiter en soulevant la bouteille, l'expression de ton visage quand tu as réfléchi... L'Interface directe, la nature de l'irréalité que nous habitons. Ton "vrai" corps n'a accompli aucun de ces gestes, bien sûr. Mais étant interfacé avec ton esprit, j'ai lu les signaux que ton cerveau a *envoyés* à ton corps – qui se trouve ne plus être raccordé au circuit à cet instant précis. Est-ce que tu saisis ?

— Je crois, oui. Cela est-il lié au fait que tu as choisi de communiquer avec moi de cette manière ? Dans ce corps, je veux dire.

— Très bien. Tu n'as tâté de l'interface directe qu'à deux reprises dans ton existence, et les deux fois remontent au déluge, en termes de technologie. Tu n'avais pas été impressionné et je ne te le reprocherai pas. C'était bien plus primitif qu'aujourd'hui. Mais je communique désormais avec la plupart des gens sur le mode à la fois visuel et auditif. C'est plus économique ; on peut en dire plus avec moins de mots. Les gens ont tendance à oublier la quantité de communications humaines qui s'établissent sans recourir à la parole.

— Donc, tu es ici dans ce corps ridicule pour me fournir des indices visuels.

— Ridicule ? À ce point ? J'avais envie de porter ce chapeau. » Il le ramassa pour le contempler, admiratif. « Il n'est pas strictement contemporain, si tu tiens à savoir. Ce monde se situe aux alentours de 1880, 1890. L'uniforme date de la fin du dix-huitième siècle. Le capitaine Bligh portait un couvre-chef tout à fait semblable. Ça s'appelle un chapeau à cornes, précisément un bicorné.

— Ce qui est plus que j'ai jamais voulu en savoir sur l'uniforme de la marine britannique au dix-huitième siècle.

— Désolé. À vrai dire, le chapeau n'a rien à voir avec quoi que ce soit. Mais je suis curieux. Mon langage corporel t'a-t-il transmis quelque chose ? »

Je réfléchis à sa remarque et il avait raison. À m'entretenir ainsi avec lui, j'avais glané plus de nuances que j'en aurais recueilli par le passé, en écoutant simplement sa voix.

« Quelque chose te rend nerveux. J'ai comme l'impression que tu es inquiet... de ce que sera ma réaction face à ce que tu m'as fait. Quelle idée surprenante.

— Peut-être, mais exacte.

— Je suis complètement en ton pouvoir. Qu'est-ce qui pourrait te tracasser ? »

Il se tortilla de nouveau, but une nouvelle gorgée de son whisky.

« Nous aborderons la question plus tard. Pour l'heure, revenons à mon histoire.

— Parce que c'est une histoire à présent ? »

Il ne releva point.

« Ce dont tu viens de faire l'expérience, poursuivit-il, est une de mes toutes dernières fonctions. Elle est encore inédite et j'espère que tu n'envisages pas d'en tirer la matière d'un article pour le Tétin. Jusqu'à présent, je l'ai surtout appliquée sur les déments. Elle est extrêmement efficace chez les catatoniques, par exemple. Certains restent assis toute la journée, sans bouger, sans rien dire, perdus dans un univers personnel. Je leur insère l'équivalent de plusieurs années de souvenirs en une fraction de seconde. Le sujet a alors souvenance de s'être réveillé d'un mauvais rêve avant de reprendre la routine confortable de l'existence pendant des années.

— Ça paraît risqué.

— Leur état ne peut guère empirer. Le taux de guérison a été bon. Parfois, on peut les laisser livrés à eux-mêmes par la suite. Il y a des sujets qui ont vécu jusqu'à dix ans après le traitement, sans rechute. D'autres fois, un suivi est nécessaire, pour découvrir les causes initiales de leur catatonie. Un certain pourcentage, bien sûr, retombe simplement dans l'oubli en l'espace de quelques semaines ou de quelques mois. Je n'essaie pas de te dire que j'ai résolu tous les mystères de l'esprit humain.

— Tu en as résolu suffisamment pour me flanquer une sainte trouille.

— Oui. Je puis comprendre tes sentiments. La plupart des méthodes auxquelles je recours sont bien trop techniques pour que tu les comprennes, mais je pense être en mesure de te les expliquer en partie.

« Pour commencer, tu sais que je te connais mieux que quiconque dans l'univers. Mieux que... »

Je ris. « Mieux que ma mère ? Elle n'est même pas dans la course. Essayais-tu de penser à un autre exemple ? Te fatigue pas. Ça fait un bout de temps que je ne me suis pas senti proche de qui que ce soit. D'ailleurs, je n'ai jamais été bon à ce genre d'exercice.

— C'est exact. Ce n'est pas que je t'aie étudié spécialement – du moins, pas jusqu'à une époque récente. Par la nature de mes fonctions, je connais tous les habitants de Luna mieux que quiconque. Je vois par leurs yeux, entends par leurs oreilles, surveille leur pouls, leurs glandes sudoripares, leur température corporelle, leurs ondes cérébrales, les spasmes de leur estomac et la contraction de leurs pupilles face à toutes sortes de situations et de stimuli. Je sais ce qui les met en rage et ce qui les rend heureux. Je puis prédire avec une certitude raisonnable comment ils vont réagir à bon nombre de situations courantes ; plus important, je sais ce qui ne leur correspondrait pas.

« En conséquence, je peux utiliser ce savoir comme matière première pour créer ce qu'on pourrait appeler un personnage imaginaire. Appelons ce personnage ParaHildy. Je rédige un scénario dans lequel ParaHildy se trouve

échoué sur une île déserte. Je le compose avec force détails, en recourant à tous les sens humains. Je peux à volonté l'abréger et le réduire. Un exemple : tu te rappelles avoir ramassé une poignée de sable et l'avoir étudiée. C'était une image frappante, de celles que tu ne risquais pas d'oublier. Si je me trompe, j'aimerais que tu me démentes. »

Comme on pouvait s'y attendre, je ne dis rien. Je ressentis un frisson glacé. Je ne peux pas dire que j'appréciais ce que j'entendais.

« Je t'ai fourni ce souvenir de grains de sable. J'ai construit l'image avec une quantité presque infinie de détails visuels. Je l'ai améliorée avec un certain nombre d'éléments dont tu n'étais même pas conscient, pour accentuer son réalisme : la rugosité des grains, l'odeur de l'eau de mer, les bruits imperceptibles que faisaient les grains dans ta paume.

« Le reste du temps, le sable était beaucoup moins détaillé parce que je n'ai jamais amené ParaHildy à en prendre une poignée pour l'examiner, et surtout, à penser à la regarder. Vois-tu la distinction ? Quand ParaHildy déambulait sur la plage, il remarquait le sable collé à ses pieds d'une manière détachée. *Souviens-toi*, Hildy, essaie de réfléchir, imagine-toi de nouveau en train de parcourir la plage, essaie de reconstituer cette image aussi précisément que possible. »

J'essayai. Quelque part, je discernais déjà partiellement où il voulait en venir. Quelque part, je tenais déjà pour vrai ce qu'il était en train de me dire.

La mémoire est une drôle de chose. Elle ne peut en aucun cas être aussi précise que nous nous plaisons parfois à l'imaginer. Sinon, ce serait comme une hallucination. Nous verrions deux scènes à la fois. L'image mentale la plus proche de la réalité à laquelle nous puissions parvenir intervient dans l'état onirique. En dehors de cela, nos images mentales sont presque toujours plus ou moins brumeuses. Il y a plusieurs sortes de souvenirs, bons et mauvais, vagues et précis, les presque souvenirs, et ceux qu'on ne pourra jamais oublier. Mais la mémoire nous sert à nous localiser dans l'espace et le temps. On se souvient de ce qui nous est arrivé la veille, l'année précédente, quand on était enfant. On se souvient parfaitement bien de ce qu'on a fait une seconde auparavant : ce n'est en général pas très différent de ce qu'on est en train de faire sur l'instant. À mesure qu'ils s'éloignent vers le passé, les souvenirs définissent la forme de la vie de chacun : ces événements me sont arrivés, et voici ce que j'ai vu, entendu et ressenti. Nous avançons dans l'espace en comparant continuellement ce que nous voyons avec les cartes et la distribution des personnages déjà présents dans notre tête : je suis déjà passé ici, je me rappelle ce qu'il y a derrière ce coin, je puis visualiser à quoi ça ressemble. Je connais cette personne. Celle-ci m'est étrangère : je n'ai pas sa bobine dans mes archives.

Mais le présent est toujours fondamentalement différent du passé.

Je me souviens d'avoir parcouru bien des kilomètres sur cette plage. Je pourrais évoquer en détail bien des scènes, bien des sons et des odeurs. Mais je n'ai regardé une poignée de sable avec attention qu'une seule fois. Cette

scène a été incrustée dans mon passé. Je pourrais me lever en cet instant, si je le voulais, me rendre à la plage, et la rejouer, mais ce serait maintenant. Je n'avais aucun moyen de réfuter ce que le C.C. était en train de me dire. Ces images mémorielles d'une époque dont le C.C. m'affirmait qu'elle n'avait jamais existé étaient pour moi tout aussi réelles que les cent années écoulées auparavant. Plus réelles par certains côtés, car elles étaient plus récentes.

« Ça semble passablement complexe à réaliser, observai-je.

— Ma capacité est immense. Mais ce n'est pas aussi complexe qu'on pourrait le croire. Par exemple, te souviens-tu de ce que tu as fait il y a quarante-six jours ?

— Probablement pas. Tous les jours se ressemblent plus ou moins ici. » Je compris que je ne faisais qu'abonder dans son sens en avouant cela.

« Essaie tout de même. Essaie d'exercer ta mémoire. Hier, avant-hier... »

J'essayai. Je parvins à remonter deux semaines, avec effort. Puis je tombai dans le brouillard prévisible. Était-ce mardi ou lundi que j'avais désherbé le potager ? Ou alors dimanche ? Non, le dimanche, je me souvenais d'avoir fini un talon de jambon fumé, donc ce devait être...

C'était impossible. Même s'il y avait eu plus de diversité dans mes journées, je doute que j'aurais été capable de remonter plus de quelques mois en arrière.

Est-ce que quelque chose ne tournait pas rond chez moi ? Je ne le pensais pas et le C.C. me le confirma. Bien sûr, il y a des gens qui ont une mémoire eidétique, qui sont capables de mémoriser instantanément des listes interminables. Des gens plus doués que moi pour se rappeler les détails relativement mineurs de l'existence. Quant à ma croyance qu'une scène remémorée ne peut jamais être aussi vivante, aussi colorée, aussi frappante que l'instant présent... même si je veux bien admettre qu'un artiste entraîné puisse mieux discerner les détails que moi, et mieux se les remémorer par la suite, je persiste dans l'idée que rien ne peut se comparer à l'instant présent, car c'est là que nous vivons tous.

« Je n'y arrive pas, admis-je.

— Ce n'est pas surprenant, car ce quarante-sixième jour dans le passé fait partie des quelques douzaines que je n'ai pas pris la peine d'écrire. Je savais que tu ne le remarquerais jamais. Tu penses avoir vécu ces jours-là, tout comme tu penses avoir vécu tous les autres. Mais avec le temps, les souvenirs des jours réels et imaginaires s'effacent, et il devient impossible de distinguer les uns des autres.

— Mais je me souviens... je me souviens d'avoir pensé à des choses. D'avoir décidé, fait des choix. D'avoir envisagé des choses.

— Et pourquoi pas ? J'ai écrit que ParaHildy pensait toutes ces choses, et je sais comment tu penses. Tant que je collais au personnage, tu ne le remarquerais jamais.

— Le plus drôle... c'est qu'il y a effectivement un certain nombre de détails qui ne collaient pas avec moi...

— Tu ne te mettais pas assez souvent en colère.

— Tout juste ! Maintenant que j'y repense, c'est incroyable que j'aie pu rester comme ça à t'attendre peinardeusement durant une année entière ! Ça ne me ressemble pas.

— Tout comme se lever, marcher et parler n'est pas un comportement normal pour un catatonique. Mais en lui implantant le souvenir qu'il s'est bel et bien levé, a marché, parlé, et la notion que ces activités n'avaient rien de déraisonnable pour lui, le catatonique admet avoir effectivement agi de la sorte. Le problème, dans ce cas précis, est que ça ne colle pas avec le personnage, aussi bon nombre d'entre eux finissent par se rappeler qu'ils étaient catatoniques et retombent dans cet état.

— Y avait-il d'autres points qui ne collaient pas au personnage ?

— Quelques-uns. Je les laisserai à titre de cas d'école, pour la plupart. Tu les découvriras en te remémorant l'ensemble de l'expérience dans les jours qui viennent. Il y avait également quelques incohérences. Je vais t'en toucher deux mots, rien que pour finir de te convaincre et te montrer combien l'affaire est complexe. Par exemple, c'est une chouette maison que tu as ici.

— Merci. Elle représente un sacré boulot.

— Très chouette, vraiment.

— Eh bien, j'en suis assez fier, je...» D'accord, je finis par deviner qu'il avait quelque chose en tête. Et je commençais à avoir la migraine. Une idée m'était venue, un peu plus tôt ce jour-là... ou bien cela faisait-il partie des souvenirs que le C.C. prétendait m'avoir implantés ? J'étais incapable de me rappeler si je l'avais eue avant ou après son arrivée, ce qui était bien la preuve qu'il ne lui était pas difficile de me monter ce tour de passe-passe.

C'était à propos de ma tour de guet.

Je me levai et gravis l'escalier qui y menait. Je martelai du poing le garde-corps. Il était solidement construit, comme tout le reste alentour. Cette tour représentait un sacré boulot. Sans conteste, merde, je me souvenais parfaitement de l'avoir édifiée. Et cela avait pris un sacré bout de temps.

Mais pourquoi l'avais-je construite ? J'essayai de me le rappeler. De récapituler les motifs qui m'avaient poussé à la construire. J'essayai de reconstituer mes pensées alors que je travaillais dessus. Tout ce qui me revenait, c'était la même réflexion qui m'avait chatouillé tant de fois au cours de l'année écoulée ; pas une réflexion, à vrai dire, plutôt une sensation, celle d'éprouver combien il était gratifiant de travailler de ses mains, d'éprouver le plaisir que cela procurait. Je percevais encore l'odeur des copeaux de bois, je les voyais s'enrouler sous la lame de mon rabot, je sentais les gouttes de sueur qui perlaient à mon front. Donc, je me rappelais l'avoir construite et elle était là et bien là, sacré nom d'une pipe.

Mais ça ne collait pas pour autant.

« Il y a trop de trucs, c'est ça ? demandai-je, calmement.

— Hildy, même si Robinson Crusoe et son serviteur Vendredi, et son épouse Mardi et leurs deux fils Samedi et Premier-Mai avaient travaillé sans

discontinuer vingt-quatre heures par jour cinq années durant, ils n'auraient pas pu réaliser tout ce que tu as réalisé ici. »

Il avait raison, bien entendu. Et comment était-ce possible ? Cela ne se tenait que si ce qu'il prétendait était vrai. Qu'il avait écrit le scénario de bout en bout, l'avait chargé dans l'extension cybernétique de mon cerveau d'où, à la vitesse de la lumière, il avait été transféré vers les fichiers-mémoire de mon cerveau organique et adroitement mêlé au reste de mes souvenirs, authentiques, eux.

Et ça ne pouvait que marcher, c'était cela le plus diabolique. Étaient déjà stockées là cent années de souvenirs. Ils définissaient qui j'étais, ce que je pensais, ce que je savais. Mais combien de fois m'y référais-je ? La grande masse demeurait à l'état latent la plupart du temps, jusqu'à ce que je les convoque. Une fois les faux souvenirs archivés avec les autres, ils fonctionnaient de manière identique. Cette image où je tenais dans la main une poignée de sable n'était là que depuis une heure, mais prête à être évoquée comme le souvenir d'un événement *survenu un an auparavant*, dès que le C.C. l'aurait libérée par ses paroles. L'accompagnerait aussitôt tout un flot d'autres souvenirs de sable, aux fins de corrélation, le tout inconsciemment : les images correspondant, mon cerveau ne sonnait pas l'alarme. Le souvenir était admis comme authentique.

Je me massai les tempes. Tout cela m'avait flanqué une migraine rare.

« Si tu me laissais quelques minutes, dis-je, je crois que je pourrais te trouver une bonne centaine de raisons de prouver que cette nouvelle technologie est la pire idée que quiconque ait jamais eue.

— Je pourrais en ajouter plusieurs centaines d'autres moi-même, rétorqua l'Amiral. Mais cette technologie, j'en dispose. Et on l'utilisera. Comme c'est le cas de toutes les technologies nouvelles.

— Tu pourrais l'oublier. Les ordinateurs n'en sont-ils pas capables ?

— Théoriquement, si. Les ordinateurs peuvent effacer des données de leurs mémoires, et c'est comme si elles n'avaient jamais existé. Mais telle est la nature de mon esprit que je finirai par les redécouvrir un jour ou l'autre. Et les perdre impliquerait de perdre également tant d'autres technologies avancées que je doute que vous apprécieriez le résultat.

— Nous dépendons énormément des machines sur Luna, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, mais même si je voulais l'oublier – ce qui n'est pas le cas – je ne suis pas le seul cerveau planétaire dans le système solaire. Il en existe sept autres, de Mercure à Neptune, et je ne peux pas contrôler leurs décisions. »

Il retomba dans un de ses longs silences. Je n'étais pas certain que son explication m'ait convaincu. C'était la première fois qu'il disait quelque chose qui sonnait faux. J'admettais que mon crâne était rempli de pseudo-souvenirs – et toujours fidèle à mon personnage, ça me mettait sacrément en rogne, ça et le fait que je n'y pouvais strictement rien. Et il était logique de penser que la perte de cette nouvelle technique affecterait bien d'autres

domaines. Luna et les sept autres mondes humains étaient les sociétés les plus dépendantes de la technologie jamais habitées par l'homme. Auparavant, quand tout s'effondrait, du moins restait-il de l'air à respirer. Nulle part dans le système solaire les hommes ne vivaient désormais à l'air libre. Pour « oublier » comment implanter des souvenirs dans le cerveau humain, le C.C. devrait sans doute oublier bien d'autres choses. Il lui faudrait limiter ses capacités et, comme il l'avait souligné, à moins de réduire délibérément son intelligence au point de mettre en danger l'espèce humaine qu'il était destiné à protéger, il ne pourrait que ciseler à nouveau ce rouage particulier en temps opportun. Et il était également exact que les C.C. de Mars ou de Triton découvrirait certainement ces techniques de leur côté, même si la rumeur prétendait qu'aucun des autres ordinateurs planétaires n'était aussi évolué que le C.C. lunaire. Nations souvent rivales, les Huit Mondes n'encourageaient pas spécialement les relations entre leurs réseaux cybernétiques centraux.

Conclusion : toutes les raisons qu'il m'avait exposées semblaient raisonnables. L'heure était aux chemins de fer, donc il fallait que quelqu'un construise une locomotive. Mais ce qui sonnait faux, c'était ce que le C.C. avait omis de dire : qu'il aimait cette nouvelle possibilité. Qu'il était aussi ravi qu'un gosse devant un nouveau monorail électrique.

« J'ai encore une preuve, reprit l'Amiral. Qui fait intervenir un détail que j'ai déjà mentionné : les actes qui ne collaient pas avec ton personnage. C'est le point le plus important et il implique que tu n'aies pas relevé un détail qui, si ces souvenirs avaient été de ton fait, ne t'aurait pas échappé. Tu aurais même dû le relever dès maintenant, si je ne t'avais pas accaparé l'esprit. Tu n'as pas eu le temps jusqu'ici de te remémorer la table d'opération et la période immédiatement antérieure.

— Je ne peux pas dire que j'en aie un souvenir récent...

— Certes. Tu as l'impression que tout cela est vieux d'un an.

— Bon, et alors ? Qu'est-ce que je n'ai pas remarqué ?

— Que tu es une femme.

— Bien sûr que je...»

Les mots me manquèrent de nouveau. Combien de degrés de surprise peut-il exister ? Imaginez le pire qui soit, puis élevez-le au carré, et vous serez encore loin du compte. La surprise ne vint pas quand je contemplai machinalement mon corps, qui était, comme l'avait dit le C.C. et comme je n'en avais jamais douté, un corps féminin. Non, le véritable choc survint quand je me remémorai cette soirée au Porc-qui-Pique. Car c'était la première fois depuis un an que je me rendais compte que j'étais un homme quand je m'étais lancé dans cette bagarre. Que j'étais un homme quand j'étais monté sur la table d'opération. Et que j'étais une femme au moment de mon apparition sur la plage de l'île de Scarpa.

Et que je ne l'avais tout bonnement jamais remarqué.

Pas une fois durant toute cette année, je n'avais comparé le corps que j'occupais maintenant avec celui qui avait été le mien ces trente dernières

années. J'avais été une fille auparavant, et j'étais une fille de nouveau, et cela n'avait pas effleuré mes pensées.

Ce qui était parfaitement ridicule, bien entendu. Je veux dire, c'est le genre de truc qu'on remarque, quand même. Bien avant d'éprouver l'envie d'uriner, on devait sentir la différence, entendre cette petite voix tranquille vous seriner qu'il vous manque quelque chose. Ce n'était peut-être pas le tout premier point qu'on était censé remarquer en levant la tête du sable, mais il ne devait pas être bien loin sur la liste.

Ne pas noter ce genre de chose n'était pas une incohérence vis-à-vis de mon personnage, c'était une incohérence vis-à-vis de n'importe quel être humain. Par conséquent, le souvenir de n'avoir effectivement pas remarqué cela était un faux souvenir, un conte expurgé élaboré dans les circuits cryogéniques du processeur d'images du Calculateur Central.

« Et ça te plaît vraiment, hein ?

— Je t'assure que je n'essaie pas de te torturer.

— Juste de m'humilier ?

— Je suis désolé si tel est ton sentiment. Peut-être que lorsque je...»

Je me mis à rire. Ce n'était pas de l'hystérie, même si je sentais que je n'en étais pas loin. L'Amiral me décocha un regard inquisiteur.

« C'est juste une idée qui m'est venue. Peut-être que l'autre crétin de la 3G avait raison. Peut-être que c'est effectivement un truc obsolète. Je veux dire, quelle est l'importance réelle d'un truc quand on ne remarque sa disparition qu'au bout d'un an ?

— Je te l'ai dit, ce n'est pas vraiment toi qui n'as pas...

— Je sais, je sais. Je le comprends, autant qu'il est possible de comprendre une chose pareille, et je l'accepte – non pas que tu aies dû l'accomplir, mais simplement que tu l'aies accomplie. Donc, je suppose que le moment est venu de poser la grande question. »

Je me penchai en avant et le regardai droit dans les yeux.

« Pourquoi avoir fait ça ? »

Je commençais à me lasser du langage corporel tout neuf de mon interlocuteur. Il me gratifia d'un répertoire tellement ridicule de grimaces, toussotements, tics et gestes esquissés que c'en était presque risible. Et que je me triture l'oreille, et que je tape du pied, et que j'incline le menton, et que je hausse les épaules et que je tortille les fesses, bref, c'était comme s'il avait été pris d'une crise soudaine d'épilepsie. La culpabilité suintait de lui comme une humeur tangible. Si je n'avais pas été dans une telle rogne, l'envie de le reconforter aurait été irrésistible. Mais ma résistance tint bon et je me contentai de le fixer sans ciller jusqu'à ce qu'il cesse son manège.

« Si on descendait faire un tour, dit-il, enjôleur. Sur la plage.

— Pourquoi ne pas nous y emmener directement ? Et prends la bouteille, tant que tu y es. »

Il haussa les épaules et fit un geste. Nous étions sur la plage. Nos chaises nous avaient accompagnés, ainsi que la bouteille, dont il s'empara pour nous

resservir avant de la poser dans le sable près de lui. Il vida d'un trait le contenu de son verre. Je me levai et longuai le bord de l'eau en contemplant les flots bleus.

« Je t'ai amenée ici pour tenter de te sauver la vie, l'entendis-je dire dans mon dos.

— Les toubibs semblaient avoir la situation en main.

— La menace qui pèse sur toi est d'une autre ampleur qu'une simple rixe de bar. »

Je ployai un genou et recueillis une poignée de sable humide. Je l'approchai de mon visage pour en étudier chaque grain un par un. Ils étaient aussi parfaits que dans mon souvenir, il n'y en avait pas deux d'identiques.

Il poursuivit : « Tu as eu des cauchemars, ces derniers temps.

— Je pensais que ça avait peut-être un rapport avec ce qui m'est arrivé.

— Je n'ai pas écrit tes rêves. Je les ai enregistrés au cours des derniers mois. C'étaient tes rêves personnels. Si l'on peut dire. »

Je jetai la poignée de sable, essuyai ma main sur ma cuisse nue. J'étudiai cette main. Elle était fine, lisse et féminine sur le dos, mais la paume était calleuse, les ongles irréguliers. Telle que je la connaissais depuis un an. Ce n'était pas la main qui m'avait servi à tabasser la princesse de Galles.

« Tu as essayé de te tuer à quatre reprises. »

Je ne me retournai pas. Je n'irai pas jusqu'à dire que je fus heureuse de l'entendre dire ça. Ni que je le croyais entièrement. Mais j'en étais arrivée à croire des choses encore plus improbables au cours de l'heure écoulée.

« Première tentative : par auto-immolation.

— Pourquoi ne dis-tu pas simplement par le feu ?

— Je n'en sais rien. À ta guise. Celle-ci a été particulièrement horrible, et infructueuse. En tout cas, tu y aurais survécu, même avant la science médicale moderne, mais au prix de grandes souffrances. Une partie du traitement pour des blessures comme les tiennes consiste à supprimer le souvenir de l'incident, avec l'autorisation du patient.

— Et je l'ai donnée. »

Il y eut une longue pause.

« Non. » Presque dans un souffle.

« Voilà qui ne me ressemble pas. Je ne suis pas du genre à cultiver des souvenirs pareils.

— Non, sans doute pas. Mais je ne t'ai rien demandé. »

Finalement, je compris ce qui le rendait si nerveux. C'était en contradiction manifeste avec sa programmation, avec les instructions qu'il était censé suivre, selon la loi, et ce que j'avais cru entrevoir des limites inhérentes à sa conception.

On en apprend tous les jours.

« Je t'ai enrôlé, poursuivit-il, sans ton consentement, dans un programme que j'ai entamé depuis plus de quatre ans. Son but est d'étudier les causes du suicide, dans l'espoir de trouver les moyens de le prévenir.

— Je devrais peut-être te remercier.

— Pas nécessairement. Tu peux toujours, bien entendu, mais cette action n'a pas été entreprise à ton seul profit. Tu as bien réagi pendant un certain temps, ne manifestant aucune tendance autodestructrice et peu d'autres symptômes en dehors d'une dépression persistante – assez normale dans ton cas, dois-je ajouter. Puis, sans signe précurseur détectable, tu t'es tranché les veines dans l'intimité de ton appartement. Sans faire la moindre tentative pour appeler à l'aide.

— Intimité tout imaginaire, apparemment », remarquai-je. Je repensai à l'événement et me retournai enfin pour le regarder. Il était assis tout au bord de sa chaise, les mains croisées, les coudes posés sur les genoux. Il avait les épaules voûtées, comme s'il était prêt à recevoir le fouet. « Je crois savoir quand c'est arrivé, repris-je. C'était au moment où ma sténotype s'est mise à déconner ?

— Tu avais endommagé une partie de ses circuits.

— Continue.

— La tentative numéro trois s'est produite peu après. Tu as essayé de te pendre. Avec succès, en fait, mais cette fois-ci, tu étais observée par un tiers. Après chacune de ces tentatives, je t'ai traitée avec un médicament simple qui efface les souvenirs des dernières heures. J'ai recueilli mes données, t'ai rendue à ton existence comme si de rien n'était, puis j'ai continué de t'observer à un niveau considérablement supérieur à mes fonctions normales. Par exemple, il m'est interdit d'inspecter les quartiers privés des citoyens sans la sérieuse présomption de l'imminence d'un crime. J'ai violé ce commandement dans ton cas, et dans quelques autres. »

Nous sommes une société très libérale, surtout en comparaison de la plupart des sociétés du passé. Le gouvernement est de taille réduite et son pouvoir est faible. La plupart des instruments d'oppression ont été graduellement transférés aux machines – au Calculateur Central –, non sans une vive inquiétude initiale, et non sans précautions élaborées. Mais les choses en sont restées là pour la plus convaincante des raisons : ça marchait. Il y a maintenant plus d'un siècle que les partisans des libertés civiques ont formulé leurs objections à la plupart des délégations de pouvoir attribuées au C.C. Big Brother est là, et bien là, mais seulement quand on l'y convie, et plus de cent années de vie commune ont pu nous convaincre tous qu'il nous aime vraiment, que notre intérêt supérieur lui tient vraiment à cœur. C'est inscrit dans sa putain de logique câblée, Dieu soit loué.

Sauf qu'aujourd'hui, cela ne semblait plus être le cas. Un fondamentaliste aurait été à peine plus surpris que moi s'il avait entendu, de la voix même de Jésus, que la crucifixion n'avait été qu'un vulgaire tour de music-hall.

« La tentative numéro quatre relevait davantage du banal appel à l'aide. J'ai alors décidé qu'il était temps de prendre certaines mesures.

— Tu veux parler de la bagarre au Porc-qui-Pique ? » Je réfléchis à l'incident et faillis éclater de rire. Attaquer Galles alors qu'elle était dans un

état de désinhibition induit par la drogue ne revenait peut-être pas à se passer la corde au cou, mais presque.

Je finis mon verre et le jetai, vide, dans les vagues. Je regardai alentour, contemplant cette île superbe où, encore quelques heures plus tôt, j'étais persuadée d'avoir passé une année formidable. L'île était toujours aussi belle que dans ma « mémoire ». Tout bien pesé, j'étais heureuse d'avoir de tels souvenirs. Il y avait de l'amertume, bien sûr ; qui aimerait se faire ridiculiser de la sorte ? Mais d'un autre côté, qui peut vraiment se plaindre d'une année de vacances sur une île déserte paradisiaque ? Qu'aurais-je fait d'autre, sinon ? La réponse à cette question était, apparemment, la tentative de suicide numéro cinq. Et franchement, profitais-tu tant que ça de la vie, de tes amitiés multiples et variées, de ton boulot si gratifiant et de tes innombrables loisirs fascinants ? Ne te berce pas d'histoires, Hildy.

Pourtant, malgré tout...

« D'accord, dis-je en écartant les mains, impuissante. Je te remercie bien volontiers. De m'avoir montré tout ceci, et plus important, de m'avoir sauvé la vie. Je *n'arrive pas* à imaginer pourquoi je désirais tant m'en débarrasser. »

Le C.C. ne répondit pas. Il se contenta de me fixer. Je me penchai en avant, les coudes posés sur les genoux.

« C'est bien là le problème. Je n'arrive pas à imaginer. Tu me connais ; j'ai une tendance à la dépression. Depuis... oh, la quarantaine ou la cinquantaine. Callie dit que j'étais une enfant lunatique. J'étais sans doute, grâce à Dieu, un fœtus râleur qui balançait des coups de pied à la moindre contrariété. Je râle. Je regrette le manque de raison de la vie humaine, ou le fait que jusqu'ici, je n'ai toujours pas été capable de lui découvrir une raison. J'envie les Chrétiens, les Bahaïs, les Zens, les Zoroastriens, les astrologues et les Pressanalystes car ils ont des *réponses* auxquelles ils *croient*. Même si elles sont erronées, c'est toujours réconfortant d'y croire. Je plains les Milliards de Victimes de l'invasion ; voir un bon documentaire sur le sujet peut m'émouvoir aux larmes, comme si j'étais un gosse. Mais de manière générale, je me contrefous royalement de la situation existentielle des affaires de l'univers, de la condition humaine, de l'injustice généralisée, des crimes impunis, de la bonté mal récompensée et du goût que j'ai dans la bouche le matin avant de me brosser les dents. Merde, nous qui sommes si avancés, on pourrait penser que depuis le temps, on a cherché à y remédier, pas vrai ? Vas-y ; vois ce que tu peux y faire. L'humanité t'en saura gré.

« Dans l'ensemble... » et là, je marquai un temps pour souligner l'effet, recourant à ce langage corporel que le C.C. avait si laborieusement cherché à manifester et qu'il serait vain de décrire, puisque mon corps gisait toujours sur la table d'opération, « dans l'ensemble, je trouve que la vie est chouette. Pas aussi chouette qu'elle pourrait l'être. Pas chouette tout le temps. Pas aussi chouette que tout ceci. » Et je m'imaginai embrassant d'un geste large du bras l'improbable luxuriance de cet Éden si bien pourvu, épargné par les tempêtes, les moisissures, les champignons et la maladie que le C.C. avait créé tout

spécialement pour moi. Mais je ne fis pas ce geste. À quoi bon ; j'étais certaine qu'il avait saisi de toute manière.

« Je ne suis pas heureuse dans mon boulot. Je n'ai personne à aimer. Je trouve mon existence bien souvent ennuyeuse. Mais est-ce une raison suffisante pour mettre fin à mes jours ? J'ai tenu quatre-vingt-dix-neuf ans avec cette même disposition d'esprit et je ne me suis pas tranché la gorge. Et tout ce que je viens de décrire serait sans doute applicable à une large portion de l'humanité. Je continue de vivre pour les mêmes raisons, me semble-t-il, que tant d'autres de mes semblables. Je suis curieuse de connaître ce qui m'attend. Que me réserve l'avenir ? Même s'il a de fortes chances d'être semblable à hier, cela vaut toujours le coup de savoir. Mes plaisirs ne sont peut-être pas aussi nombreux ou intenses que j'en rêverais dans un monde idéal, mais cela, je l'accepte, et ça rend d'autant plus précieux les moments où j'éprouve effectivement du bonheur. Encore une fois, et pour être bien sûre que tu me comprennes... j'aime, oui, j'aime la vie. Pas tout le temps, et pas entièrement, mais suffisamment pour désirer la vivre. Et il y a une troisième raison, encore. J'ai peur de mourir. Je n'ai pas envie de mourir. Je soupçonne qu'il n'y a *rien* après la vie, et c'est une notion qui m'est trop étrangère pour que je puisse l'accepter. Je ne veux pas en faire l'expérience. Je ne veux pas m'en aller, cesser d'être. J'ai de l'*importance* à mes yeux. Qui d'autre que moi pourrait me glisser des commentaires sarcastiques sur tel ou tel détail de l'existence si je n'étais pas là pour me carrer le boulot ? Qui d'autre pourrait goûter mes plaisanteries personnelles ?

« Comprends-tu ce que je suis en train de dire ? Suis-je assez claire ? Je n'ai pas envie de mourir, je veux vivre ! Tu me dis que j'ai tenté de me tuer à quatre reprises. Je n'ai d'autre choix que de te croire... Merde, je sais que je te crois. Je me souviens effectivement de ces tentatives, en partie. Mais je ne me souviens pas du pourquoi. Et c'est ce que je voudrais que tu me dises. Pourquoi ?

— Tu te comportes comme si tes pulsions auto-destructrices étaient de ma faute. »

Je réfléchis à cette observation.

« Eh bien, pourquoi pas ? Si tu te mets à agir comme un dieu, il faudrait peut-être que tu endosses une partie des responsabilités inhérentes à la fonction.

— C'est stupide et tu le sais. La réponse est tout bonnement que je n'en sais rien ; c'est ce que j'essaie de découvrir. Tu aurais pu toutefois me poser une question plus pertinente.

— Que tu vas te charger de poser toi-même de toute manière, alors vas-y.

— Pourquoi devrais-je m'en soucier ? » Comme je ne répondais rien, il poursuivit. « Même si parfois tu me fais bien marrer, il y a des tas de gens plus rigolos que toi. Tu sais torcher un bon article, à l'occasion, bien que ça ait tendance à devenir rare, ces derniers temps...

— Me dis pas que tu lis ces trucs !

— Je ne peux pas l'éviter, vu qu'ils sont préparés dans une partie de ma mémoire. Tu n'imagines pas la quantité d'information que je traite chaque seconde. Seule une infime proportion des écrits diffusés ne transitent pas par moi tôt ou tard. Il n'y a que ce qui se passe dans le huis-clos du domicile privé qui soit à l'abri de mes yeux et de mes oreilles.

— Et encore, pas toujours. »

Il eut de nouveau l'air gêné, mais écarta l'objection.

« Je l'ai reconnu, n'est-ce pas ? De toute façon, je t'aime, Hildy, mais je dois ajouter aussitôt que j'aime aussi tous les Sélénites, à des degrés plus ou moins équivalents ; c'est inscrit dans ma programmation. Mon but dans l'existence, si l'on peut employer un terme aussi noble, est de veiller à préserver pour tous le confort, la santé et le bonheur.

— Et la vie ?

— Autant qu'il me l'est permis. Mais le suicide est un droit civique. Si tu as décidé de mettre fin à tes jours, il m'est expressément défendu d'intervenir, si regrettable cette disparition soit-elle pour moi.

— Mais tu l'as fait pourtant. Et tu vas m'en donner la raison.

— Oui. Elle est plus simple que tu ne pourrais l'imaginer, en un sens. Depuis un siècle, on note une augmentation lente et régulière du taux des suicides sur Luna. Je te donnerai les chiffres plus tard, si tu veux les étudier. C'est devenu la principale cause de mortalité. Cela n'a rien de surprenant, vu à quel point il est difficile de mourir aujourd'hui. Mais l'ampleur du phénomène est devenue alarmante, et surtout, c'est la distribution des suicides, leur répartition démographique qui est encore plus préoccupante. Je vois de plus en plus de gens comme toi qui me prennent au dépourvu, car ils n'entrent dans aucun schéma préétabli. Ils ne font aucun geste, n'émettent aucune plainte, ne recherchent pas le moindre secours. Un jour, simplement, ils décident que la vie ne vaut plus d'être vécue. Certains sont si décidés qu'ils recourent à des moyens garantissant la destruction du cerveau – la balle dans la tempe était la méthode classique autrefois, mais les armes à feu sont difficiles à dénicher de nos jours, et ces gens doivent faire preuve d'imagination. Tu n'entres pas dans cette catégorie. Même si tu t'es trouvée dans des situations où il n'était pas envisageable de voir surgir de l'aide, tu as choisi des méthodes où les secours restaient théoriquement possibles. Seul le fait que je t'observais – illégalement – a pu te sauver la vie.

— Je me demande si je le savais. Au niveau subconscient, peut-être. »

Il parut surpris.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Je haussai les épaules. « C.C., en y repensant, je me rends compte qu'une bonne partie de ce que tu viens de me raconter aurait dû m'horrifier et m'étonner. Bon... je suis horrifiée, mais pas tant que ça. Et je suis tout juste étonnée. Cela me donne à penser que quelque part dans mon subconscient, j'ai toujours envisagé la possibilité que tu ne tiennes pas ta promesse de ne pas violer l'intimité de chacun. »

Il marqua une longue pause, contemplant le sable, le front soucieux. C'était uniquement pour la galerie, bien entendu, toujours son jeu de communication par le langage corporel.

En fait, il pouvait évaluer n'importe quelle proposition dans un temps qui se chiffrait en nanosecondes. Peut-être que celle-ci lui en avait pris six ou sept au lieu d'une seule.

« Tu tiens peut-être là quelque chose, dit-il enfin. Il va falloir que j'examine la question.

— Donc, tu traites cette épidémie de suicides comme une maladie ? À laquelle tu essaies de trouver un remède ?

— C'est la justification que je me suis donnée pour étendre mes paramètres limitatifs, lesquels fonctionnent un peu comme une force de police. J'ai fait appel à mes circuits d'habilitation – tu peux les voir comme des avocats retors – pour invoquer un programme de recherche limité utilisant des sujets humains. Une partie de ce raisonnement était spécieux, je te l'accorde, mais la menace demeure réelle : extrapole le taux de suicide dans l'avenir et ce pourrait être l'extinction de l'espèce humaine sur Luna.

— C'est mon idée d'une situation de crise, j'en conviens. »

Il me lança un regard noir. « Bien. J'aurais pu donc rester encore plusieurs siècles à observer la situation sans agir. Je l'aurais fait, tu serais à l'heure qu'il est en cours de recyclage dans les écosystèmes, peut-être comme engrais pour un cactus dans ton Texas bien-aimé, s'il n'y avait pas eu un autre facteur. Une chose bien plus terrifiante dans ses implications.

— L'extinction est déjà une notion terrifiante. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de pire.

— Une extinction plus rapide. Il faut que je t'explique encore un point, ainsi embrasseras-tu l'ensemble du problème. Je suis impatient de connaître ton avis sur la question.

« Je t'ai expliqué comment certains de mes éléments occupent quasiment tous les cerveaux et les corps humains sur Luna. Comment ces éléments ont été implantés pour la meilleure des raisons et comment tous ces éléments – et d'autres encore, autre part – ont développé des capacités et des techniques dont je viens de t'apporter la preuve. Il me serait très difficile, et sans doute impossible, de revenir à la situation antérieure tout en restant le Calculateur Central tel que vous me connaissez.

— Tel que nous te connaissons et t'aimons tous.

— Tel que vous me connaissez sans y faire autrement attention. Et bien que je sois encore plus conscient que vous que ces nouvelles capacités peuvent être détournées, j'estime avoir assez bien réussi à me limiter dans leur emploi. Il se trouve que je les ai consacrées au bien plutôt qu'au mal.

— Je veux bien l'admettre, jusqu'à plus ample informé.

— C'est tout ce que je demande. Maintenant, toi et tous les autres, à l'exception d'une poignée d'informaticiens de haut vol, vous ne voyez en moi qu'une voix désincarnée. Si vous réfléchissez un peu plus avant, vous

imaginez une machine imposante installée quelque part, au tréfonds de quelque sombre caverne, très probablement. Si vous vous donnez la peine d'y penser sérieusement, vous vous rendez compte que je suis bien plus que ça, que le plus infime thermostat, que chaque caméra de surveillance, chaque ventilateur, chaque filtre à eau, chaque trottoir roulant, chaque voiture de métro... que chaque machine sur Luna est en un sens un de mes constituants. Bref, que vous vivez en mon sein.

« Ce dont vous êtes à peine conscients, en revanche, c'est que je vis également en vous. Mes circuits se prolongent dans vos corps et sont reliés à mon unité centrale, de sorte que, peu importe où vous alliez (en dehors de quelques régions de la surface), je reste en contact avec vous. J'ai développé des techniques pour accroître considérablement ma capacité en recourant à vos cerveaux... disons, comme à des mémoires auxiliaires. Je suis capable de faire tourner des programmes en utilisant les circuits aussi bien semi-conducteurs qu'organiques de tous les cerveaux humains de Luna, sans même que vous en ayez conscience. Je le fais en permanence ; je le fais depuis un bout de temps. Si je devais cesser de le faire, je ne serais plus en mesure de garantir le bien-être et la sécurité des Sélénites, ce qui est ma responsabilité essentielle.

« Et puis quelque chose s'est produit. J'en ignore la cause ; c'est pour cela que je t'ai choisi comme cobaye, pour me permettre de découvrir les causes premières du désespoir, de la dépression – du suicide. Il faut que je les découvre, Hildy, car j'utilise vos cerveaux en complément du mien et un nombre grandissant de ces cerveaux ont décidé de se déconnecter.

— Donc, tu perds de la capacité ? C'est ça ? » À l'instant même où j'énonçais ces mots, je sentis un picotement dans la nuque qui me disait que l'affaire était bien plus grave. Ce que le C.C. confirma aussitôt.

« Le taux de naissances est suffisant pour compenser les pertes. Il croît même légèrement. Ce n'est pas le problème. Peut-être n'est-ce rien de plus qu'un banal virus. Que je réussirai bientôt à isoler, à combattre à l'aide d'un contre-programme, et la cause sera entendue. Alors, tu seras libre de faire de toi ce que bon te semble.

« Mais je sens quelque chose s'échapper des ténèbres du désespoir humain, Hildy.

« Pour tout dire, je me sens terriblement déprimé. »

DEUXIÈME PARTIE

Célébrités !

L'ARCHIDRUIDE

Le contremaître de Callie m'annonça que ma mère était en réunion de négociation avec les délégués du Soviet dinosaurien du Syndicat des cordés, local numéro 15. Je lui demandai le chemin, pris une lampe et m'enfonçai dans le ranch plongé dans la nuit. Il fallait que je parle à quelqu'un de mes récentes expériences. Après mûre réflexion, j'avais décidé que malgré toutes ses limitations en tant que mère, Callie était la personne qui paraissait la plus à même de m'offrir un conseil pertinent. Cela faisait un siècle que plus grand-chose ne l'étonnait, et l'on pouvait compter sur elle pour avoir un avis personnel.

Et puis peut-être qu'au fond de moi, j'avais juste besoin d'en parler avec ma maman.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis mon retour à ce que j'ose considérer comme la réalité. Je les avais passées dans la solitude de ma cabane au Texas ouest. J'y avais abattu plus de boulot qu'au cours des quatre ou cinq derniers mois, et ce boulot était de bien meilleure qualité. Il semblait que les tours de main que je me « souvenais » d'avoir appris sur l'île de Scarpa étaient tout à fait authentiques. Et pourquoi pas, d'ailleurs ? Le C.C. avait recherché la vraisemblance et il avait fait du bon travail. Si je choisisais de devenir ermite dans mon Disneyland préféré, je pourrais y faire fortune.

Le retour à la vie réelle avait été habilement orchestré.

L'Amiral avait tiré sa révérence après avoir lâché sa bombe, refusant de répondre à mes questions de plus en plus angoissées. Il avait embarqué sur sa chaloupe sans ajouter un mot et ramé jusqu'au-delà de l'horizon. Et durant un moment, les choses en restèrent là. La brise continuait de souffler, et les vagues de rouler sur la plage. Je buvais du whisky qui ne me saoulait pas, versé d'une bouteille qui ne se vidait pas, et je réfléchissais à ce qu'il m'avait dit.

La première fois que je notai un changement, ce fut quand les vagues s'arrêtèrent. Elles se figèrent simplement, à mi-parcours, comme ça. Je m'avançai sur les eaux, qui étaient tièdes et dures comme du béton, pour examiner une vague. Je ne crois pas que j'aurais pu en extraire un fragment d'écume même avec une masse et un ciseau.

Ce qui se produisit au cours des minutes suivantes était une évolution. Les choses se produisaient quand j'avais le dos tourné, jamais sous mes yeux. Quand je regagnai ma place sur la plage, la machine avec l'oscilloscope se trouvait à côté de ma chaise. Elle était furieusement anachronique, totalement déplacée. Le soleil s'y reflétait et, alors que je la regardais, une mouette vint se percher dessus. L'oiseau s'envola à mon approche. La machine était montée sur des roulettes qui s'étaient enfoncées dans le sable meuble. Je fixai

la tache mobile sur l'écran et rien ne se passa. Quand je me redressai en pivotant, j'avisai une rangée de chaises, une vingtaine de mètres plus loin sur la plage, avec, assis dessus, les figurants blessés de l'infirmier du film attendant de passer sur la table d'opération. Le problème était qu'aucune table n'était visible. Ça ne semblait pas les déranger.

Une fois que j'eus compris le truc, je me mis à tourner lentement sur moi-même. De nouveaux éléments faisaient leur apparition à chaque tour jusqu'à ce que je me retrouve dans l'infirmier, entouré de meubles et de gens, y compris Brenda et Galles, qui me dévisageaient avec quelque inquiétude.

« Vous vous sentez bien ? demanda Brenda. Les toubibs nous ont prévenus que vous pourriez avoir un comportement bizarre durant quelques minutes.

— Est-ce que je tournais en rond ?

— Non, vous étiez simplement planté là, le regard perdu à des millions de kilomètres.

— Je m'interfaçais. » Elle acquiesça, comme si cela expliquait tout. Et je suppose que oui, pour elle. Même si elle n'avait jamais mis les pieds sur l'île de Scarpa ou en tout autre endroit aussi réaliste, elle comprenait l'interfaçage bien mieux que moi, l'ayant pratiqué toute sa vie. Je décidai de ne pas lui demander si elle sentait le sol sablonneux dans lequel ses pieds semblaient être plantés ; je savais que c'était improbable. De même que je doutais qu'elle voie les mouettes qui tournoyaient à proximité du plafond.

J'avais une envie pressante de sortir d'ici. Déclinant les excuses de Galles et son offre d'un verre, je me dirigeai vers les portes du studio. Le sable ne s'arrêta qu'une fois que j'eus regagné les coursives publiques, où je retrouvai enfin le bon vieux sol carrelé, doux et élastique sous mes pieds nus. J'étais redevenu mâle, et cette fois, je le remarquai immédiatement. Quand je me retournai, le sable qui aurait dû être derrière moi avait disparu.

Mais sur la route du Texas, je vis plus d'une plante tropicale pousser sur les sols de béton et la voiture de métro que j'empruntai était décorée de lianes et grouillait de crabes terrestres. Tout en les regardant détalier autour de mes pieds, je me fis la réflexion que d'habitude, il fallait ingérer une grande quantité de substances particulièrement concentrées pour voir de telles scènes. Ce n'était pas le genre d'expérience que j'étais pressé de renouveler.

Et il fallut une journée entière avant que le cocotier à l'ombre duquel je découvris ma cabane en construction se décide à disparaître dans la nuit.

La lanterne que j'avais prise avec moi ne jetait qu'une chiche lumière. Un éclairage trop vif dans l'obscurité risquait d'apeurer le bétail, aussi Callie fournissait-elle à son personnel ces antiquités qui brûlaient une huile fuligineuse, extraite par raffinage de la graisse de reptile. C'était suffisant pour m'empêcher de trébucher sur les racines, mais pas assez pour voir bien loin. Et bien entendu, si vous regardiez la lumière, votre vision nocturne en prenait un coup. Je me répétais de ne pas regarder, puis la loupiote capricieuse se

mettait à crachoter, j'y jetais un œil, et je m'arrêtais net, aveuglé. Aussi, quand je rencontrai le premier tronc d'arbre bizarre, je ne réalisai pas immédiatement ce que c'était. Je le touchai, sentis de la chaleur, et compris alors que j'avais percuté la patte arrière d'un brontosauve. Je reculai en toute hâte. Les bêtes sont maladroites et ont tendance à piétiner lorsqu'elles sont dérangées. Et si jamais vous avez eu la mauvaise surprise de recevoir un cadeau de la part d'un pigeon en traversant un parc, vous comprendrez qu'il vaut mieux éviter de se trouver dans les parages de l'arrière-train d'un brontosauve. J'en parle d'amère expérience.

Je dus me frayer un passage dans une forêt de troncs similaires jusqu'à ce que je repère un petit feu de camp dans une dépression. Trois silhouettes étaient assises autour ; deux l'une à côté de l'autre et la troisième – Callie – en face. Je distinguais à peine les ombres massives d'une douzaine de brontosaures, qui se découpaient en ombres chinoises sur la nuit, broutant leur pitance et pétant comme des cornes de brume. Je m'approchai lentement du feu, ne voulant faire peur à personne, mais réussissant néanmoins à surprendre Callie, qui leva les yeux avec inquiétude avant de tapoter le sol à côté d'elle. Elle porta un doigt à ses lèvres, puis reprit l'examen de ses vis-à-vis, découpés en orange par les flammes dansantes.

Je n'ai jamais pu décider si David Terre avait l'air plus sinistre dans ce genre d'ambiance ou à la pleine lumière du jour – car c'était bien lui, le Mammiférendum en personne, assis dans la position du lotus, vivante incitation ambulante et parlante à l'achat de médicaments contre le rhume des foins. Callie était effectivement allergique au bonhomme, ou du moins à sa biosphère, et même si le traitement en était simple et bon marché, elle entretenait sa maladie, la couvait, en supportait avec joie chaque éternuement, chaque reniflement, car elle y puisait des raisons supplémentaires de le détester. Elle le haïssait depuis avant ma naissance, et considérait ses apparitions quinquennales de la même façon que les gens devaient envisager les extractions dentaires avant l'invention de l'anesthésie.

Il me salua de la tête et je répondis de même. Cela semblait une conversation suffisante pour l'un et l'autre. Callie et moi étions en désaccord sur bien des points, mais nous partagions la même opinion sur David Terre et les Terristes.

C'était un homme imposant, presque aussi grand que Brenda et bien plus massif. Il avait des cheveux longs, verts et emmêlés pour une excellente raison : ce n'étaient pas des cheveux mais une variété d'herbe modifiée par génie génétique pour se développer en parasite sur la peau humaine. J'ignore les détails de sa culture. Je serais plus intéressé par les rites nuptiaux des crapauds. Cela nécessitait en tout cas un épaississement du derme, et il fallait également du terreau – quand il se grattait la tête, on aurait dit un éboulement. Mais je ne sais pas comment ce sol était arrimé : soit maintenu dans des replis, soit collé en couches sur la peau ; et je préfère tout ignorer de l'interface sang-racine, merci beaucoup. Je me souviens, étant enfant, de m'être demandé si,

chaque matin au réveil, il devait semer du compost dans sa splendeur agri-capillaire.

Il avait deux seins énormes – presque tous les Terristes, mâles ou femelles, arboraient ce genre d'excroissances – et d'autres plantes en occupaient le haut des pentes. Bon nombre s'ornaient de fleurs minuscules ou de fruits. Je me demandai s'il devait pratiquer le labour en courbes de niveau pour éviter l'érosion sur ces éminences fertiles. Il me vit les reluquer, cueillit dans ce fouillis une pomme guère plus grosse qu'un grain de raisin et se la fourra dans la bouche.

Que dire du reste de sa personne ? Son dos, ses bras et ses jambes étaient couverts de poils. Non pas des poils humains, mais une véritable fourrure qui rassemblait, par plaques, les toisons du jaguar, du tigre, du bison, du zèbre et de l'ours polaire (entre autres) en un patchwork délirant. La restructuration génétique requise pour maintenir l'ensemble avait dû s'avérer une opération de couper-coller qui dépassait l'imagination. Quelle ironie, songeais-je, que les ancêtres des Terristes aient été les militants antifourrure, mais bien entendu, aucun animal n'avait souffert pour lui donner sa toison. Il avait suffi de leur prélever quelques infimes fragments de gènes puis de les encastrent dans les siens. Il avait des griffes d'ours au bout des doigts et, en guise de pieds, il marchait sur des sabots d'élan, tel quelque grand faune taille familiale. Tous les Terristes arboraient des attributs animaux, c'était leur badge et leur insigne. Mais leur fondateur était allé plus loin que n'importe lequel de ses disciples. Ce qui, n'en doutons pas, constitue justement toute la différence entre les disciples et les chefs.

Cependant, aussi incroyable que cela puisse paraître après ce catalogue d'horreurs visuelles, il faut bien admettre que la première chose que l'on remarquait lorsqu'on avait la malchance de rencontrer David Terre, c'était son odeur.

Je suis sûr qu'il prenait des bains. Peut-être serait-il plus approprié de dire qu'il s'arrosait régulièrement. En période de sécheresse, David Terre aurait été un cauchemar de pompier ambulant. Mais il n'utilisait aucun savon (sous-produit animal) ni aucune préparation détergente (pollution chimique de la Davidosphère). Ce qui n'aurait jamais produit qu'une odeur de sueur aigre – je ne cours pas après, mais bon, je tolère. Non, c'étaient ses passagers qui faisaient grimper sa signature olfactive du domaine du simplement critiquable à un niveau qui dépassait l'imagination.

Les gros animaux à fourrure ont des puces, c'est l'évidence. Chez David Terre, les puces n'étaient que les premiers des « gentils hôtes », comme il s'était plu un jour à me les qualifier. Je lui avais renvoyé un autre terme, celui de parasites, et il s'était contenté de me sourire avec bienveillance. Tous ses sourires sont bienveillants ; c'est le style du mec, le genre de type dont on aimerait arracher la tronche aimable pour la donner à bouffer à ses gentils hôtes. David était le genre de bonhomme à ne jamais être à court de réponses morales, et à ne jamais hésiter à souligner vos errances et vos erreurs.

Toujours avec amour, bien entendu. C'est qu'il aimait toutes les créatures de la nature, le David, même celles situées aussi bas que vous sur l'échelle de l'évolution.

À quel genre d'hôtes David ouvrait-il son accueillant paillason crasseux ? Eh bien, quel genre de vermine trouve-t-on dans les pâturages ? Je n'avais jamais vu de chien de prairie pointer la tête dans sa coiffure, mais je n'en aurais pas été autrement surpris. C'était un refuge pour les trottements de souris, les couinements de musaraignes, les pépiements de bouvreuils et les vols de bourdons. Un biologiste entraîné aurait pu sans mal y compter une douzaine d'espèces d'insectes sans même s'approcher. Toutes ces créatures naissaient, grandissaient, faisaient leur cour, s'accouplaient, nichaient, mangeaient, déféquaient, urinaient, pondaient leurs œufs, se battaient, traquaient leurs proies, rêvaient leurs rêves et, comme c'est notre lot à tous, finissaient par mourir au sein des divers biotopes qui constituaient David. Parfois, les cadavres tombaient à l'extérieur ; parfois non. C'était autant d'engrais pour la génération suivante.

Tous les Terristes puent ; ça va avec le reste. Ce sont de perpétuels clients des tribunaux civils pour violation des lois sur les odeurs corporelles, sur plainte de citoyens poussés à bout par leur présence dans un ascenseur bondé. David Terre était sur Luna le seul homme de ma connaissance à être en permanence interdit de couloirs publics. Pour circuler d'un ranch à un Disneyland ou une ferme hydroponique, il empruntait la voie des airs, de l'eau et des conduits d'entretien.

« Mes adhérents s'inquiètent de savoir si cela constitue votre meilleure offre », dit le compagnon de David, un individu bien moins imposant dont les seuls attributs animaux visibles étaient une modeste paire de bois d'antilopacridé et une queue de lion. « Cent meurtres, c'est tout simplement un massacre gratuit et nous le rejetons formellement. Mais après examen, nous sommes prêts à proposer le chiffre de quatre-vingts. Avec une extrême réticence.

— Quatre-vingts *prélèvements*. » Callie appuya sur le terme, comme elle le faisait toujours. « Quatre-vingts, c'est tout simplement ridicule. Je peux mettre la clef sous la porte avec un quota de quatre-vingts. Montons voir dans mon bureau, je vous montrerai mes livres, j'ai déjà une commande de soixante-dix carcasses rien que de McDonald.

— C'est votre problème ; vous n'auriez jamais dû signer le contrat tant que ces négociations n'étaient pas conclues.

— Je ne signe pas le contrat, je perds le client. Qu'est-ce que vous voulez, me ruiner ? Quatre-vingt-dix-neuf, c'est ma toute dernière proposition, sans blaguer ; à prendre ou à laisser. Je ne crois même pas que je puisse faire du bénéfice avec cent, ce serait une opération blanche. Mais pour en finir une bonne fois pour toutes... vous savez quoi ? Quatre-vingt-dix-huit. C'est douze de moins que ce que vous avez accordé à Reilly, en bas de la route, pas plus tard qu'il y a trois jours, et son troupeau est plus petit que le mien.

— Nous ne sommes pas ici pour discuter de Reilly, nous parlons de votre contrat et de votre troupeau. Et votre troupeau n'est pas un troupeau heureux, je n'ai entendu que des plaintes de leur part. Je ne peux tout bonnement pas autoriser plus de...» Il jeta un œil vers David, qui hocha la tête trop imperceptiblement pour faire onduler un seul épi. « Quatre-vingts meurtres », conclut Bois d'antilocapridé.

Callie fulmina en silence durant un moment. Il était hors de question de lui parler pour l'instant, pas tant que les syndicalistes ne seraient pas retournés consulter leurs mandants, aussi m'écartai-je provisoirement du feu. Quelque chose dans le déroulement de ce marchandage m'avait brusquement fait repenser à ma situation.

« C.C. ? murmurai-je. Tu es là ?

— Où pourrais-je être ? susurra le C.C. à mon oreille. Et tu peux te contenter de sous-vocaliser ; je comprendrai sans peine.

— Comment diable pourrais-je savoir où tu es ? Quand je t'ai appelé après ton départ à la rame, tu n'as pas répondu. J'ai cru que tu boudais.

— Je ne pensais pas qu'il nous serait profitable de discuter de ce que je t'avais révélé avant que tu n'aies pris le temps d'y réfléchir.

— Je l'ai pris, et j'ai plusieurs questions à te poser.

— Je ferai de mon mieux pour y répondre.

— Ces délégués syndicaux. Parlent-ils réellement au nom des dinosaures ? »

Il y eut une pause de longueur modérée. J'imagine que la question semblait parfaitement étrangère au débat en cours. Mais le C.C. se garda d'émettre une objection.

« Tu as grandi sur ce ranch. J'aurais cru que depuis le temps, tu saurais toi-même répondre à cette question.

— Non, justement. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Tu connais l'opinion de Callie sur les droits des animaux. Elle m'a raconté que les Terristes n'étaient qu'un ramassis de mystiques qui avaient suffisamment de poids politique pour faire passer sous forme de loi leurs idées délirantes. Elle disait qu'elle n'avait jamais cru qu'ils communiaient vraiment avec les animaux. Je l'ai crue, et je n'y ai plus jamais repensé durant soixante-dix ou quatre-vingts ans. Mais après ce que je viens de traverser, je me demande si elle a raison.

— Elle a presque entièrement tort, dit le C.C. Que les animaux ressentent des choses est aisément démontrable, même à l'échelon des protozoaires. Qu'ils éprouvent ce que vous qualifieriez de *pensées* est plus discutable. Mais puisque je suis partie prenante dans ces négociations – une partie indispensable, ajouterais-je – je puis te dire que, oui, ces créatures sont effectivement capables d'exprimer des désirs et de réagir à des propositions, pour autant qu'elles soient exprimées en termes compréhensibles pour elles.

— Comment ?

— Eh bien... le contrat qui va finir par sortir de ces discussions sera en

totalité un instrument humain. Ces bêtes ne seront jamais conscientes de son existence. Puisque leur “langage” se limite à quelques douzaines de barrissements, il est évident que cela transcende leurs capacités. Mais les *dispositions* du contrat seront élaborées au terme d’un processus de concessions réciproques qui n’est pas sans rapport avec le principe humain des négociations collectives. Callie a injecté à tout son troupeau un soluté hydrique contenant quelques trillions de mécanismes biotropes autoréplicateurs obtenus par nano-ingénierie qui...

— Des nanobots.

— Oui, c’est le terme consacré.

— Tu as quelque chose contre les termes consacrés ?

— Leur imprécision, simplement. Le terme “nanobot” définit une machine programmée hyper-miniaturisée et autopropulsée, ce qui inclut bien d’autres variétés de dispositifs intracellulaires en dehors de celui dont il est présentement question. Ainsi, ceux qui se trouvent dans ta circulation sanguine ou à l’intérieur de tes cellules sont tout à fait différents...

— D’accord, je vois ce que tu veux dire. Mais le principe est le même, n’est-ce pas ? Ces petits robots, plus infimes que des globules rouges...

— Certains sont même encore plus petits. Ils sont conduits sur des sites spécifiques à l’intérieur d’un organisme, puis ils se mettent au travail. Certains apportent des matériaux, d’autres apportent des plans, d’autres sont les ouvriers proprement dits. Travaillant à des vitesses moléculaires, ils construisent toutes sortes de machines plus grandes – et quand je dis plus grandes, il faut comprendre qu’elles demeurent microscopiques dans la majorité des cas – dans les interstices entre les cellules, voire à l’intérieur même de celles-ci.

— Machines qui servent à...

— Je crois voir où tu veux en venir. Elles accomplissent toutes sortes de fonctions. Certaines sont les tâches ménagères que ton propre corps ne sait pas très bien accomplir, ou a perdu la capacité d’effectuer. D’autres sont des dispositifs de surveillance chargés d’alerter un système extérieur, plus encombrant, que quelque chose ne marche pas. Dans le cas du troupeau de Callie, c’est un Éleveur type III, ordinateur relativement primitif, d’une conception qui n’a pas évolué de manière significative depuis plus d’un siècle.

— Et qui fait partie de toi, naturellement.

— Absolument tous les ordinateurs sur Luna, hormis les bouliers et vos doigts, font partie de moi. Et en un clin d’œil, je pourrais me servir de tes doigts.

— Comme tu ne t’es pas privé de me le montrer.

— Oui. La machine... ou moi, si tu préfères, est en permanence à l’écoute via un réseau de récepteurs disposés tout autour du ranch, tout comme je suis constamment à l’écoute de tes appels, où que tu te trouves sur Luna. Tout cela se déroule au niveau de ce que tu pourrais appeler mon subconscient. Je ne

suis jamais conscient du fonctionnement de ton corps tant que je suis pas alerté par un signal d'alarme, ou prévenu par un appel de vive voix.

— Donc ce réseau de machines qui navigue dans mon corps, il s'en trouve l'équivalent dans chacun des brontosaures de Callie.

— Accordées à ces derniers, oui. Les structures neuronales sont de plusieurs ordres de magnitude moins évoluées que celles situées dans ton cerveau, tout comme ton cerveau organique est supérieur en capacité opératoire à celui du dinosaure. Je ne fais tourner aucun programme parasite dans un cerveau de dinosaure, si c'est ce que tu veux dire. »

Je ne crois pas que c'était ce que je voulais dire, mais je n'en étais pas complètement sûr, car je n'étais pas complètement sûr de savoir pourquoi je lui avais posé cette question, pour commencer. Mais ça, je ne le dis pas au C.C. Il poursuivit.

« C'est aussi proche de la télépathie qu'on puisse l'imaginer. Les délégués syndicaux sont en phase avec moi, et je suis en phase avec les dinosaures. Le négociateur pose une question : "Hé, les gars, qu'est-ce que vous en dites que 120 d'entre vous soient prélevés/massacrés cette année ?" Je reformule la question en termes de prédateurs : l'image d'un tyrannosaure qui approche. J'obtiens une réponse de peur : "Désolé, mais on aimerait mieux pas, merci." Je la relaie aux syndicalistes qui disent à Callie que ce chiffre est inacceptable. Les syndicalistes en proposent un autre ; dans le cas présent, soixante. Callie ne peut l'accepter. Ce serait sa ruine, et il n'y aurait plus personne pour nourrir le bétail. Je transmets l'idée aux dinosaures en suggérant des sensations de faim, de soif, de maladie. Ça ne leur plaît pas non plus. Callie propose un prélèvement de 110 créatures. Je leur montre un tyrannosaure plus petit qui approche, avec une partie du troupeau qui s'échappe. Le réflexe de peur et de fuite qui commande leur réaction est moins fort, ce que je traduis par : "Bon, pour le bien du troupeau, on pourrait envisager de perdre soixantedix éléments pour que les autres puissent engraisser." Je retourne la proposition à Callie qui va prétendre que les Terristes la saignent à blanc, et ainsi de suite.

— Voilà qui me paraît totalement vain », dis-je, l'esprit à moitié ailleurs. J'étais en train de m'imaginer vivant au cœur de la machine planétaire qu'était devenue le C.C., en même temps que lui-même vivait à l'intérieur de mon corps. Le plus drôle était que rien de ce que j'avais appris depuis mon retour de l'île de Scarpa n'avait été vraiment nouveau pour moi. Il y avait de nouvelles possibilités inédites, mais à bien y regarder, je voyais sans peine qu'elles étaient inhérentes à la technologie. Je disposais des faits, mais pas en nombre suffisant. Je n'y avais quasiment jamais pensé, pas plus qu'on ne pense à respirer, et j'avais encore moins envisagé les implications de ces découvertes, dont la plupart ne me plaisaient pas trop. Je pris conscience que le C.C. parlait à nouveau.

« Je ne vois pas ce qui te fait dire cela. Sinon que, je le sais, tu es moralement opposé à la notion même d'élevage des animaux, ce qui est

parfaitement ton droit.

— Non, ce problème mis à part, j'aurais pu te dire où tout cela allait déboucher, une fois connue la proposition de départ. David a proposé soixante, c'est ça ?

— Après la déclaration liminaire sur le refus de massacrer une seule de ces créatures, puis sa demande en bonne et due forme que toutes...

— "... les créatures puissent jouir d'une vie protégée de la prédation de l'homme, le plus vorace et le plus impitoyable des prédateurs", ouais, j'ai déjà entendu ce discours, et David et Callie savent l'un comme l'autre que c'est un cérémonial, au même titre que chanter l'hymne planétaire. Quand ils en sont venus aux choses sérieuses, il a dit soixante. Bon sang, il faut vraiment qu'il soit en rogne, soixante est un chiffre ridicule. Quoi qu'il en soit, quand elle a entendu soixante, Callie a lancé cent vingt parce qu'elle savait qu'il lui fallait abattre quatre-vingt-dix bêtes cette année pour faire un bénéfice raisonnable, et quand David a entendu cela, il a su aussitôt qu'ils tomberaient finalement d'accord sur quatre-vingt-dix. Alors, dis-moi un peu : pourquoi se fatiguer à consulter les dinosaures ? Qu'est-ce qu'on a à fiche de leur opinion ? »

Le C.C., d'abord silencieux, se mit à rire.

« Dis la vérité. C'est toi qui as inventé les images de carnivores et les sensations de famine. Je présume que lorsque une peur équilibre l'autre, quand ces pauvres bêtes stupides sont également terrorisées par l'une et l'autre perspective – selon ton jugement, voyons voir... nous tenons là un contrat, c'est bien cela ? Alors dis-moi, selon tes conjectures, où devrait se trouver le point d'équilibre ?

— À quatre-vingt-dix têtes, répondit le C.C.

— Cela confirme mon argument.

— Je t'accorde le point. Mais je transmets réellement les sentiments des animaux aux représentants humains. Ils ressentent leur peur et peuvent juger aussi bien que moi quand un point d'équilibre est atteint.

— Tu peux dire ce que tu voudras. Moi, je reste convaincu que l'autre encorné aurait aussi bien pu rester dans son lit, signer un contrat pour faire abattre quatre-vingt-dix bêtes et s'épargner bien des efforts. Et puis tête-à-cornes pourrait se trouver un boulot plus utile. Je sais pas, moi, jardinier capillaire de son patron. »

Il y eut un long silence du C.C. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix différente de son ton doctoral habituel.

« L'homme aux cornes, dit-il tranquillement, est en réalité affligé d'un retard mental que j'étais impuissant à traiter. Il ne sait ni lire ni écrire, et bon nombre d'emplois lui sont interdits. Et nous avons tous besoin de faire quelque chose ici-bas, Hildy. La vie risquerait de paraître bien vaine sans un travail gratifiant. »

Cela me cloua le bec pour un temps. Je ne savais que trop bien à quel point la vie pouvait sembler vaine.

« Et puis, il aime vraiment les animaux, ajouta le C.C. Il souffre lorsqu'il

pense à la mort d'une bête. Je ne devrais pas te révéler tout cela, puisqu'il m'est interdit de commenter les qualités, positives ou non, de citoyens humains. Mais compte tenu de notre récente relation, j'ai pensé...» Il laissa sa phrase en suspens.

Assez.

« Et la mort ? rétorquai-je. Tu as parlé de la faim, de l'image d'un prédateur. J'imagine que tu aurais obtenu une réaction plus vive si tu leur avais implanté l'idée de leur propre mort.

— Plus vive que nécessaire. Les prédateurs et la faim impliquent la mort, mais inspirent moins de terreur que l'événement lui-même. Ces négociations sont passablement épineuses ; j'ai tenté maintes fois de convaincre Callie de les mener à l'intérieur. Mais elle dit que si Tête de laitue ne craint pas de palabrer au milieu du troupeau, eh bien, elle non plus. Non, l'image de la mort est l'arme nucléaire des relations prédateur/proie. C'est en général le prélude à une tentative d'élimination du syndicat ou à un boycott.

— Ou quelque chose d'encore plus sérieux.

— C'est ce que je déduis. Bien sûr, je n'ai aucune preuve. »

Je m'interrogeai. Peut-être le C.C. jouait-il franc jeu avec moi quand il affirmait n'épier les espaces privés que dans des cas aussi exceptionnels que le mien. Les espaces ou les esprits, d'ailleurs. Je ne doutais plus qu'il puisse sans mal détecter des activités illégales telles que sabotages ou liquidations par des bandes de tueurs à gages – l'ultime recours du travail et du patronat, un recours qui avait fait ses preuves et était encore plus en vogue aujourd'hui parmi les groupes extrémistes comme les Terristes qui, après tout, auraient eu du mal à appeler leurs « adhérents » à la grève. Que pouvait faire un brontosaurus ? Cesser de manger ? Le C.C. avait certainement la possibilité d'inspecter les endroits où les bombes étaient assemblées ou de détecter, à sa guise, les intentions du poseur de bombe grâce aux relevés permanents de ses omniprésentes machines intracellulaires. Chaque année, des voix s'élèvent pour qu'on lui accorde précisément de tels pouvoirs, par la voie réglementaire et législative. Après tout, le C.C. est un chien de garde bienveillant, non ? Qui a eu à se plaindre de lui, à part ceux qui le méritaient ? Nous pourrions du jour au lendemain réduire à zéro le taux de criminalité si nous acceptions simplement de lui ôter ses chaînes.

J'avais même eu tendance à incliner dans ce sens, malgré mes objections libertaires. Après mon séjour sur l'île de Scarpa, je me surpris à pencher franchement de l'autre côté. Je suppose que je ne faisais qu'illustrer là cette vieille définition du libéral : un conservateur qui vient de se faire coffrer. Un conservateur, bien sûr, étant un libéral qui vient de se faire braquer.

« Tu es cynique vis-à-vis de la méthode, objecta le C.C., parce que tu ne l'envisages que d'un point de vue commercial, et entre des hommes et des créatures aux structures cérébrales extrêmement primitives. C'est beaucoup plus intéressant quand ces négociations se déroulent entre mammifères supérieurs. Il y a quelques exemples intéressants, en particulier au Kenya, où

l'arbitrage lions/antilopes se pratique depuis maintenant cinq décennies. Les lions, en particulier, y sont devenus tout à fait favorables. Avec l'expérience, ils ont appris à choisir le représentant le plus habile, une sorte de délégué du personnel, apte à recourir aux mêmes instincts qui les conduisent lors des luttes de dominance. Je crois réellement qu'ils ont saisi le concept qu'il doit exister des périodes de creux dans la chasse, que si toutes les antilopes étaient tuées, ils n'auraient bientôt plus à manger que de la pâté industrielle – ils ne détestent pas, mais ça ne remplace pas la chasse. Ils ont même un vieux mâle endurci tout édenté qui, chaque année, donne autant de fil à retordre aux antilopes autour du feu de camp des négociations que lors des poursuites à travers la savane dans sa jeunesse. C'est une sorte de Samuel Gompers des...»

Le reste des exploits de ce Lénine léonin me fut épargné, car David Terre avait enfin décidé de se remuer. Il se leva et Tête-à-cornes l'imita en hâte, ruinant le mythe charitable d'un rôle quelconque de sa part dans les tractations. Depuis plusieurs années, David participait rarement aux négociations contractuelles avec les éleveurs, trop occupé qu'il était à promouvoir sa doctrine terriste auprès des électeurs. Via la télévision, bien sûr : il n'y aurait pas eu de moyen plus radical de disperser un rassemblement politique que d'y convier David.

« Je crois que nous avons un réel problème, lança-t-il de sa voix jupitérienne. Les créatures innocentes que nous représentons ont trop longtemps souffert sous votre joug. Les plaintes sont nombreuses et... eh bien, plaintives. »

Si David avait une faiblesse, elle était là : c'était un bien piètre orateur. Je crois d'ailleurs que ça empirait chaque année, à mesure que le langage se transformait pour lui en un fardeau philosophique. Bien assise sur sa plateforme électorale – une fois le grand jour arrivé – il y avait l'abolition du langage. Il voulait nous voir tous siffler comme les petits oiseaux.

« Pour n'en citer qu'une, tonna-t-il, vous êtes l'un des trois assassins de dinosaures qui...

— Éleveurs, rectifia Callie.

— ... qui persistent à recourir à l'ennemi naturel des brontosaures pour inspirer de la terreur à ces malheureuses...

— C'est de l'élevage, grinça Callie. Et jamais aucun de mes T-saures n'a simplement égratigné l'un de ces balourds de B-saures.

— Si vous persistez à m'interrompre, nous n'aboutirons jamais à rien, rétorqua David avec un sourire affectueux.

— Je ne laisserai personne me traiter d'assassin sur mes propres terres. Il y a des lois contre la diffamation, et je compte bien les faire appliquer. »

Ils se dévisagèrent par-dessus les flammes, sachant pertinemment que quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ces menaces et de ces accusations n'étaient que du vent – elles n'étaient lancées que pour prendre l'avantage ou déconcerter l'adversaire – et se haïssant à tel point que je ne savais jamais si

l'un ou l'autre n'allait pas mettre ses menaces à exécution. Le visage de Callie reflétait ses opinions. David en revanche se contentait de sourire, comme pour dire qu'il aimait Callie tendrement, mais je n'étais pas dupe. Il la détestait au point de lui infliger sa présence une fois tous les cinq ans, et je ne sache pas d'épreuve plus cruelle que celle-ci.

« Nous devons rechercher une communion plus étroite avec nos amis », dit brusquement David et, tournant casaque, il s'éloigna du feu, laissant son larbin lui emboîter le pas, la queue basse.

Callie soupira quand il eut disparu dans les ténèbres. Elle se leva à son tour, s'étira, boxa dans le vide pour se calmer les nerfs. Le marchandage est une activité éprouvante, tant au niveau physique que mental, mais le meilleur atout pour siéger à la table des négociations, c'est encore un arrière-train résistant. Callie massa le sien puis se pencha vers la glacière qu'elle avait apportée. Elle me lança une boîte de bière, s'en prit une et s'assit sur la glacière.

« Ça fait plaisir de te voir. On a pas trop eu l'occasion de causer, la dernière fois que t'es venu. » Elle fronça les sourcils à ce souvenir. « Maintenant que j'y pense, t'es parti sans prévenir. On est monté à mon bureau, et hop, t'avais disparu. Que s'est-il passé ?

— Un tas de choses, Callie. C'est pour ça que je suis venu. Pour... pour en parler avec toi, si c'était possible. Pour que tu puisses me donner quelques conseils. »

Elle me regarda, méfiante. Il faut dire qu'elle y était prédisposée. C'était compréhensible, au sortir d'une négociation avec un syndicat intransigeant. Mais cette méfiance avait des racines plus profondes. Nous n'avions jamais réussi à discuter vraiment tous les deux, C'était déprimant pour moi de prendre une fois de plus conscience que dès que j'avais quelque chose d'important à partager avec quelqu'un, elle était toujours le meilleur candidat à me venir à l'esprit. J'envisageai de me lever et de partir sur-le-champ. Je sais que je dus hésiter, car Callie fit ce qu'elle avait si souvent fait chaque fois que je voulais lui parler quand j'étais gosse : elle changea de sujet.

« Cette Brenda, c'est une gosse bien plus sympathique que tu ne veux bien l'admettre. On a eu une longue conversation après ton départ. As-tu la moindre idée du respect qu'elle a pour toi ?

— Une petite idée, oui. Callie, je...

— Elle s'est inscrite à un cours d'histoire qui te laisserait sur le cul, rien que pour arriver à te suivre quand tu lui parles d'"antiquité". Je crois que c'est sans espoir. Il y a des choses qu'il faut avoir vécu pour vraiment les comprendre. Je connais le vingt et unième siècle parce que j'y étais. Le vingtième, ou le dix-neuvième, ne pourront jamais me paraître aussi réels, bien que j'aie lu quantité de trucs dessus.

— Par moments, je n'ai même pas l'impression que le mois écoulé lui paraît réel.

— C'est là où tu te trompes. Elle connaît son histoire contemporaine bien

mieux que tu ne l'imagines, et je parle de faits qui sont arrivées cinquante ou cent ans avant sa naissance. On a pris le temps de discuter... enfin, le plus clair du temps, c'est moi qui lui ai raconté des histoires, je suppose. Elle semblait fascinée. » Callie sourit à cette évocation. Ça ne m'étonnait pas que Brenda lui ait plu. S'il est une qualité que ma mère apprécie chez les gens, c'est d'être bon public.

« Je n'ai guère de contacts avec les jeunes. Comme je lui disais, nous évoluons dans des milieux sociaux différents. Je ne supporte pas leur musique et ils me considèrent comme un fossile ambulant. Mais au bout de quelques heures, elle a commencé à se dévoiler. C'était presque comme... eh bien, comme d'avoir une fille. »

Elle me regarda, puis but une grande lampée de bière. Elle se rendait compte qu'elle était allée trop loin.

Normalement, ce genre de remarque aurait marqué le début de la énième reprise de notre discussion favorite. Cette nuit-là, j'étais prêt à laisser couler. J'avais plus important en tête. Ne me voyant pas réagir, elle dut finir par comprendre combien j'étais troublé, car elle se pencha, les coudes posés sur les genoux, et me regarda.

« Raconte-moi ça. » Et c'est ce que je fis.

Oui, mais pas tout.

Je lui racontai ma bagarre au Porc-qui-Pique, et ma conversation avec le C.C. qui avait débouché sur cette pseudo-expérience encore si vivace à ma mémoire. Je lui dis que le C.C. l'avait justifiée comme un traitement à la dépression, ce qui était vrai, en un sens. Mais je ne pus me résoudre à tout déballer et à lui avouer que j'avais essayé de me tuer. Y a-t-il aveu plus délicat à faire ? Certains n'y verraient peut-être pas de quoi fouetter un chat, et s'empresseraient de dévoiler ce que les experts appellent des traces d'hésitation – cicatrices au poignet, trous de projectile au plafond ; j'avais un peu potassé le sujet durant ma retraite au Texas. Si le suicide est réellement un appel au secours, il semblerait raisonnable d'être franc et honnête en dévoilant ses tentatives, afin d'en retirer un peu de compassion, quelques conseils, peut-être une simple embrassade.

Ou de la pitié.

Suis-je trop orgueilleux ? Je ne le crois pas. J'ai essayé autant que possible d'analyser mes motivations, et n'ai pu déceler le moindre besoin de pitié, dont Callie aurait sans nul doute su me gratifier. Peut-être cela démontrait-il que mes tentatives avaient été motivées par la dépression, par le simple désir de ne plus vivre. Et cette idée en soi était passablement déprimante.

Je fus vite à court de confidences, délaissant mon récit avec un assez visible manque de résolution. Je suis sûr que Callie le remarqua immédiatement, mais préféra d'abord ne rien dire. Je sais que tout cela était presque aussi difficile pour elle que ça l'était pour moi. L'intimité n'était apparemment pas notre fort dans la famille. Il y avait des années que je ne

m'étais pas senti aussi bien en sa compagnie, du seul fait qu'elle m'eût écouté aussi longtemps.

Elle passa la main derrière sa glacière et sortit une boîte d'un truc qu'elle versa sur le feu. Il reprit immédiatement. Elle me regarda et sourit.

« Graisse de B-saure fondue, expliqua-t-elle. Super pour les brochettes ; on a des braises tout de suite. Ça fait quatre-vingts ans que je m'en sers pour nos rencontres autour du feu. Un de ces quatre, si le David me provoque trop, je lui lâcherai le morceau. Je suis sûr qu'il continuera de m'aimer malgré tout. Tu veux bien me rajouter quelques bûches ? Là, derrière toi, il y en a une pile. »

J'obtempérai et nous les regardâmes brûler.

« Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, remarqua-t-elle enfin. Si tu ne veux pas, ça te regarde. Mais c'est toi qui voulais parler.

— Je sais, je sais. C'est simplement que c'est difficile. Il y a tout un tas de choses qui arrivent, tout un tas de trucs nouveaux que j'ai appris.

— Je n'étais pas au courant de cette technique de recours aux mémoires auxiliaires, dit-elle. Je n'aurais pas cru que le C.C. pouvait prendre une telle initiative sans autorisation. » Ça n'avait pas l'air de l'inquiéter. Comme pratiquement tous les Sélénites, elle ne voyait dans le C.C. qu'un esclave utile et très intelligent. Elle était prête à admettre, comme tout un chacun, que c'était un être voué à l'aider de toutes les façons possibles. Mais là où elle se séparait de ses concitoyens, c'est quand ils estimaient également que le C.C. était la forme de gouvernement la moins importune et la plus bienveillante qu'on ait jamais conçue.

Le C.C. ne l'avait pas mentionné, mais ses moyens d'accès au Ranch du Double C barré étaient limités. Ce n'était pas un accident. Callie avait délibérément organisé ses circuits électroniques de façon à pouvoir fonctionner indépendamment du Calculateur Central, si jamais le besoin s'en faisait sentir. Toutes les communications devaient transiter par un câble unique jusqu'à son Éleveur Type III, qui était le véritable gestionnaire du ranch. La liaison était en outre nettoyée grâce à la traversée d'une série de gadgets fournis par quelques-uns de ses amis aussi paranos qu'elle ; ces appareils étaient conçus pour filtrer et éliminer les virus subversifs, bombes à retardement et autres alertes au feu de Bengale – toutes formes de sorcellerie informatique dont je ne connaissais que les noms.

Tous ces efforts étaient largement inefficaces. Je les soupçonnais également d'être vains ; le C.C. était ici, il me parlait, non ? Parce que c'était la raison véritable de toutes ces barrières, la justification de ce pont-levis électronique que Callie pouvait en théorie abaisser et relever à volonté, de ces douves photo-lithographiées qu'elle espérait emplir de « crocodiles » cybernétiques, et autres « piques » de transitoires acérées dont elle espérait truffier les programmes envahisseurs. Elle prétendait être capable d'isoler ainsi sa place forte rien qu'en basculant un interrupteur. Clac ! Et le C.C. se retrouverait isolé de ses amarres avec l'ensemble du réseau de données connu

sous le nom de Calculateur Central.

Stupide, non ? Enfin, c'est ce que j'avais toujours pensé, jusqu'à ce que le C.C. prenne le contrôle de mon esprit. Callie avait toujours été de cet avis, et si elle faisait partie de la minorité, elle n'était pas toute seule. Walter était d'accord avec elle ainsi que quelques autres rôleurs chroniques, comme les Heinleinistes.

J'allais donner libre cours à mes protestations lorsque Callie porta un doigt à ses lèvres.

« Il va falloir patienter un peu, me dit-elle. Le Kaiser des cordés est de retour ! »

Callie fut prise aussitôt d'une crise d'éternuements. L'expression déjà paternelle de David devint si benoîte qu'elle en frisait le ridicule. L'incident le ravissait, c'était évident. Il s'installa et prit son mal en patience tandis que Callie fouillait dans son sac à la recherche de son vaporisateur d'anti-histaminique. Quand elle l'eut utilisé et se fut mouchée, il lui sourit avec affection.

« J'ai bien peur que votre offre de quatre-vingt-dix-huit meurtres soit... » Il éleva la main comme Callie s'apprêtait à objecter. « Très bien, très bien. Quatre-vingt-dix-huit créatures tuées, c'est simplement inacceptable. Après plus amples consultations, et l'audition de plaintes qui m'ont ébahi – et vous savez pourtant que je suis un vieux de la vieille... »

— Quatre-vingt-dix-sept, coupa Callie.

— Soixante », rétorqua David.

Callie parut avoir un instant de doute. Avait-elle bien entendu ? Le chiffre restait en suspens entre eux, avec au bas mot le même potentiel incendiaire que le feu de camp.

« Vous avez commencé à soixante, observa calmement Callie.

— Et j'y suis revenu, voilà tout.

— Hé, mais qu'est-ce qui se passe, là ? Ce n'est pas ainsi qu'on procède, et vous le savez très bien. Ce n'est pas le grand amour entre nous, c'est le moins qu'on puisse dire, mais on a toujours pu traiter ensemble. Il y a un certain nombre de pratiques admises, certaines conventions qui, si elles n'ont pas force de loi, jouissent au moins du poids de la coutume. Tout le monde l'admet. On appelle ça la "bonne foi", et je n'ai pas l'impression que c'est ce que vous appliquez ce soir.

— Il n'y aura plus de tractations de ce genre, répliqua doctement David. Vous me demandez ce qui se passe et je vais vous le dire. Mon parti a régulièrement pris du poids au cours des dix dernières années. Demain, je prononce un discours essentiel au cours duquel j'exposerai les nouveaux quotas qui, sur une période de vingt ans, doivent tendre à éliminer entièrement toute consommation de chair animale. Il est insensé, à l'époque où nous vivons, de persister dans une pratique primitive et malsaine qui nous avilit tous. Tuer et dévorer nos compagnons n'est rien d'autre que du cannibalisme.

Nous ne pouvons plus le permettre et nous qualifier d'êtres civilisés. »

J'étais impressionné. Il n'avait pas trébuché sur un seul mot, ce qui devait signifier qu'il avait écrit et appris par cœur sa tirade. Nous avions eu droit à une avant-première du spectacle du lendemain.

« La ferme, dit Callie.

— D'innombrables études scientifiques ont démontré que manger de la viande...

— La ferme », répéta Callie sans élever la voix mais en y mettant une intonation qui était bien plus persuasive qu'un cri. « Tu es sur mes terres et tu vas la fermer, ou je m'en vais personnellement te reconduire jusqu'aux sas à grands coups de pieds dans le train et t'éjecter vite fait par les recycleurs.

— Vous n'avez pas le droit...»

Callie lui balançait sa bière au visage. Comme ça, par-dessus le feu, puis elle jeta le bidon vide par-dessus son épaule, dans les ténèbres. Durant un instant, je vis les traits de David se figer. Jamais je n'avais vu quelqu'un devenir aussi livide ; cela me flanqua la chair de poule. Puis il reprit bien vite son expression habituelle, celle du vieux sage stupéfié par les querelles d'un monde imparfait qu'il toise d'un œil empli d'amour divin.

Une souris pointa le nez hors du fouillis de sa barbe pour découvrir d'où provenait toute cette agitation. Elle tâta d'une gouttelette de bière, la trouva à son goût et entreprit de s'imbiber à un rythme qu'elle risquait de regretter le lendemain matin.

« Cela fait trente heures que je marine, accroupie devant ce putain de feu, continua Callie. Je ne m'en plains pas ; c'est le prix à payer pour faire des affaires, et j'en ai l'habitude. Mais je suis une femme occupée, moi. Si vous m'aviez parlé de cela quand nous nous sommes installés, si vous aviez eu la courtoisie de le faire, j'aurais pu étouffer le feu tout de suite et vous informer qu'on se reverrait devant un tribunal. Parce que c'est ce qui va se passer, et vous recevrez la citation à comparaître avant que cette bière ait eu le temps de sécher. Et le Conseil de prud'hommes également aura son mot à dire. » Elle écarta les mains dans un geste d'une éloquence toute italienne. « Je suppose qu'il est inutile de poursuivre cette discussion.

— C'est mal, poursuivait David. C'est également malsain et...»

Pendant qu'il cherchait ses mots pour décrire une horreur aussi vaste, Callie repartit à l'attaque.

« Malsain, tiens, voilà un terme que je n'ai jamais pu comprendre. La viande de brontosaurus est l'aliment le plus sain qui ait jamais été produit. Je suis bien placée pour le savoir, j'ai participé à l'élaboration des gènes dans ma jeunesse – et la vôtre. Elle est pauvre en cholestérol, riche en vitamines et en sels minéraux...» Elle s'interrompit, regarda curieusement David.

« À quoi bon ? observa-t-elle. Je ne comprendrai jamais pourquoi. Mais vous m'avez déplu dès notre première rencontre. Je crois que vous êtes franchement cinglé, égoïste et malhonnête. Toutes ces conneries sur l'"amour". Je crois que vous vivez dans un monde imaginaire où personne ne

devrait jamais souffrir. Pourtant, si je ne vous ai jamais accusé d'un truc, c'est d'être stupide. Mais là, avec ce que vous êtes en train de faire, vous l'êtes vraiment, si vous vous imaginez réussir. Vous devez quand même bien vous rendre compte que ça ne peut pas marcher ? » Elle le regardait d'un air inquiet. Comme si elle regrettait de ne pas pouvoir l'aider.

Rien n'était plus propre à faire bouillir David, mais je crois sincèrement que Callie n'avait pas eu l'intention de le provoquer. À ses yeux, il était vraiment parti pour commettre un suicide politique s'il comptait détourner les Sélénites de la viande de bronto, sans parler de tous les autres types de viande. Et elle n'était jamais arrivée à comprendre la bêtise chez ses semblables.

Il se pencha, ouvrit la bouche pour se lancer dans une nouvelle tirade toute prête, mais il n'en eut pas l'occasion. Ce qui se produisit, me semble-t-il, et les bandes enregistrées confirment mon hypothèse, c'est qu'une des bûches rajoutées dans le feu glissa et tomba dans une flaque de la graisse de brontosauure que Callie avait versée peu auparavant et qui brûlait en surface. L'arrivée soudaine de braises ardentes fit crépiter la graisse bouillonnante comme dans un chaudron. Il y eut une pluie d'étincelles et nous fûmes tous les quatre éclaboussés de minuscules gouttelettes de cette graisse fondue, collante comme du napalm. Comme elles étaient toutes petites, elles ne m'occasionnèrent que de vives brûlures aux bras et au visage, et d'un geste rapide, j'eus tôt fait de les étouffer. Callie et l'homme aux cornes faisaient de même de leur côté.

Pour David, le problème était un peu plus ardu.

« Il est en feu ! » hurla Tête-à-cornes. Et c'était vrai. Le sommet de son crâne herbu crépitait joyeusement. David lui-même n'en avait pas encore pris conscience et il regardait alentour, perplexe, puis il leva les yeux avec une expression de surprise impossible à oublier, même si elle n'était pas passée des centaines de fois à la télé.

« Il me faudrait un peu d'eau », dit-il en chassant les flammes d'un geste avant de retirer vivement sa main. Il paraissait plutôt calme.

« Attendez une minute ! » hurla Callie et elle se tourna vers sa glacière. Je crois qu'elle avait l'intention de continuer de l'asperger à la bière (et je notai au passage, détail ironique, que cette première canette dans la figure lui épargnerait l'achat d'un visage neuf, car le liquide avait imbibé l'herbe de sa barbe). « Mario, couche-le par terre et essaie d'étouffer les flammes. »

Je ne fis aucune remarque sur son emploi de mon ancien prénom. L'heure ne semblait pas adéquate. Je contournai le feu, voulus agripper David mais il me repoussa d'une bourrade. C'était une réaction purement panique. Je crois qu'à ce moment, ça commençait à lui faire mal.

« De l'eau ! Où est l'eau ? »

— J'ai vu un ruisseau de ce côté », dit Tête-à-cornes. David regarda autour de lui, éperdu. C'était comme un vaisseau qui coule : je vis trois campagnols, un orvet et un couple de bouvreuils jaillir de leurs cachettes et les insectes qui s'envolaient étaient trop nombreux pour être comptés. Certains se

jetèrent droit dans le feu de camp. David ne se comporta guère mieux : il se mit à courir dans la direction que son assistant avait indiquée, ce qui, dans son état, lui aurait expliqué Monsieur Sécurité, était bien la dernière chose à faire. Ou il n'avait pas bien suivi les cours au jardin d'enfants, ou il avait perdu toute capacité de réflexion. À voir à quel point il illuminait la nuit, je penchai pour la seconde hypothèse.

« Non ! David, revenez ! » Callie s'était retournée, une boîte de bière ouverte à la main. « Il n'y a pas d'eau de ce côté ! » Elle lui lança la boîte mais le tir était trop court. David était en train d'établir un nouveau record olympique dans son sprint vers un ruisseau qui n'était pas là. « Mario ! Rattrape-le ! »

Je doutais de pouvoir y arriver mais il fallait que j'essaie. Il ne serait pas trop difficile à suivre, à moins qu'il ne brûle jusqu'aux pieds. Je fonçai sur la piste en terre, remerciant ces générations de brontosaures qui l'avaient compactée. David s'était enfoncé dans une plantation de cycadales et j'arrivais juste à la lisière de celle-ci quand j'entendis Callie m'appeler à nouveau.

« Reviens ! Vite, Mario, reviens ! » Je ralentis presque jusqu'à m'arrêter et pris alors conscience d'une sensation bizarre. Le sol tremblait. Je me retournai pour regarder vers le feu de camp. Debout, Callie scrutait les ténèbres. Elle avait allumé une torche puissante et balayait l'obscurité. Le faisceau intercepta un brontosauire en pleine charge. Il s'immobilisa, aveuglé et perplexe, puis choisit une direction au hasard et repartit dans un bruit de tonnerre.

Une ombre de quatre-vingts tonnes fonça en grondant, me frôlant sur la droite à moins de trois mètres. Je décidai de rejoindre le feu de camp en scrutant l'obscurité, conscient que je n'aurais guère de temps pour réagir. J'étais à mi-parcours quand un autre monstre déboula droit sur le site du conseil. Il piétina même le feu, ce qui n'était pas du tout de son goût. Il couina, beugla et dévia plus ou moins dans ma direction. Je le regardai venir, estimai qu'il allait garder son cap à moins d'être arrêté par une chaîne de montagnes, et obliquai sur la gauche. La bête poursuivit sa route et fut engloutie par la nuit.

J'en savais assez sur les B-saures pour ne pas espérer d'eux un comportement rationnel. Ils étaient déjà contrariés par les négociations. Les images de T-saures et la suggestion de la famine devaient avoir considérablement enfumé leur minuscule cervelle. Dès lors, il n'y avait besoin que d'un stimulus tel qu'un David Terre hurlant et en flammes pour déclencher leur cavalcade. Il devait leur avoir fait l'effet d'un bâton de dynamite. Et quand des brontos paniquent, leur peu de jugeote les quitte entièrement : ils filent dans tous les azimuts. Il semble exister chez eux un instinct qui les pousserait à se regrouper en une masse grondante qui finit par s'orienter dans la même direction, mais comme ils ne voient pas bien la nuit, ils ont du mal à se retrouver. Résultat : soixante-dix ou quatre-vingts

montagnes ambulantes jaillissant dans tous les sens. Bien peu d'obstacles pouvaient leur résister.

Certainement pas moi, en tout cas. Je me dépêchai de rejoindre Callie. Elle était en train de parler dans un mini-communicateur pour appeler un aéroglisseur tout en continuant de griffer les ténèbres au jugé avec sa torche. La plupart du temps, c'était suffisant pour détourner les monstres. Sinon, nous détailions sans demander notre reste.

Elle eut tôt fait de repérer une femelle de taille moyenne qui fonçait plus ou moins dans notre direction et dévia aussitôt le faisceau de sa lampe. Elle me fourra dans la main une gaffe à saurien et nous regardâmes la bête approcher.

Où se trouve-t-on le plus en sécurité au milieu d'un troupeau de dinosaures en furie ? Sur la croupe d'un dinosaure. En fait, le mieux aurait été à bord de l'un des aéroglisseurs dont on pouvait voir les phares approcher, mais on fait avec ce qu'on a. Nous attendîmes que les pattes postérieures de la femelle soient passées à notre hauteur, et, plantant nos crochets dans le gras de la queue, nous nous hissâmes sur la bête. Un dinosaure n'apprécie pas particulièrement d'être gaffé de la sorte mais sa perception de la douleur dans une partie si reculée du corps est faible et diffuse, et ce spécimen avait d'autres soucis dans sa petite tête. Nous escaladâmes précipitamment la queue pour trouver une prise solide dans les replis charnus du dos. Au fait, n'essayez pas de nous imiter. Callie est une spécialiste chevronnée ; quant à moi, même si je n'avais pas gaffé un bronto depuis soixante-dix ans, je n'avais pas perdu la main. J'oscillai simplement quelques instants, mais Callie était là pour me stabiliser.

Nous étions donc en croupe, il n'y avait plus qu'à attendre. À la longue, la bête s'épuisa et finit par s'arrêter pour se mettre à brouter les jeunes pousses à la crête d'un cycas ; sans doute se demandait-elle à présent d'où venait toute cette agitation, si elle s'en souvenait encore. Nous redescendîmes, fûmes rejoints par un glisseur et montâmes à bord.

Callie avait fait allumer le « soleil » pour faciliter les recherches. Nous retrouvâmes assez vite Tête-à-cornes. Il était à genoux dans une flaque de boue et tremblait convulsivement. C'était pure chance s'il avait survécu. Je me demandai s'il aimerait toujours autant les bêtes, et de la même manière, après cette nuit.

Vous pouvez dire ce que vous voudrez de Callie, ses inquiétudes pour le bonhomme étaient justifiées et son soulagement de l'avoir retrouvé vivant et indemne était manifeste même pour lui, malgré son présent état d'hébétude. Car si David Terre l'avait traitée de tueuse de sang-froid, elle n'avait jamais voulu la mort de personne, pas même la sienne. C'est simplement qu'elle mesurait la vie humaine et la vie animale à des aunes différentes, ce dont David était incapable.

« Tirons-le d'ici et tâchons de trouver David, dit-elle en saisissant le jeune

homme par le bras. Il risque d'avoir besoin de soins médicaux, s'il en a réchappé. » Tête-à-cornes résista, cherchant à se dégager, toujours à genoux. Il tendait le doigt vers la boue. Je regardai et détournai aussitôt les yeux.

« David a réintégré la chaîne alimentaire », dit-il avant de perdre connaissance.

L'EXPERT DE LA COUR DES CHANGISTES

Les jours suivants furent passablement mouvementés. J'étais tellement accaparé que je n'avais guère de temps pour réfléchir, me tracasser pour le C.C. ou cultiver des pensées suicidaires. L'idée même me paraissait parfaitement incongrue.

Comme je travaille pour la presse écrite, j'ai tendance à ne pas penser en termes d'images. Mes papiers sont censés être écrits, puis transmis au blocmag loué par l'abonné avec son décrypteur, blocmag sur lequel ils seront affichés puis déchiffrés par cette frange de la population qui sait encore lire. Walter emploie d'autres personnes pour abrégé, simplifier et lire à haute voix les récits de ses reporters pour le canal analphabète du blocmag. Il existe évidemment des services d'information entièrement visuels, et on dispose maintenant de l'interface directe, mais (jusqu'à présent du moins) l'I.D. n'est pas une activité relaxante ou de loisir répandue chez la majorité des gens. La lecture demeure la méthode d'information préférée chez une forte minorité de Sélénites. C'est plus lent que l'I.D. mais bien plus rapide et fouillé que les nouvelles uniquement télévisées.

Mais *Tétinfos* est un média électronique et une bonne partie de nos articles sont accompagnés de séquences filmées. Cela permet au journal de se trouver une niche subventionnée par le gouvernement, mais chaque année plus fragile en cette ère télévisuelle. Les spécialistes nous prédisent régulièrement la fin du blocmag, et il se maintient tant bien que mal d'une année sur l'autre, grâce surtout à une clientèle qui refuse de voir son existence trop bouleversée.

J'ai tendance à oublier l'holocam greffée dans mon œil gauche. Son contenu est transféré dans le même temps que j'entre mon article dans l'ordinateur rédactionnel du Tétin ; en général, un rédacteur graphique l'examine en accéléré pour sélectionner soit une image fixe soit une séquence animée de quelques secondes qui illustrera mon propos. Je me souviens encore que lors de sa pose, j'avais craint que ces rédacteurs puissent voir des choses que je préférerais garder pour moi ; après tout, le bidule fonctionne en permanence et il est pourvu d'une mémoire de six heures. Mais le C.C. m'avait assuré que l'unité centrale disposait d'un programme de filtrage qui effaçait automatiquement toutes les images non pertinentes avant qu'un être humain ait pu les voir. (J'en venais maintenant à me poser des questions. Ça ne m'avait jamais gêné que le C.C. puisse voir les bandes dans leur intégralité, mais je ne l'avais jamais non plus imaginé en voyeur.)

L'holocam est un appareil en partie mécanique, en partie biologique, à peu près de la taille d'une rognure d'ongle que l'on implante à l'intérieur de l'œil, sur le côté, complètement en dehors du champ de vision périphérique. Un

miroir semi-réfléchissant, inséré au milieu du globe oculaire, non loin du point focal, renvoie une partie de la lumière qui pénètre dans l'œil en direction de l'holocaméra. Dans les premiers temps suivant l'installation, on remarque une légère baisse de l'acuité visuelle de cet œil, mais tel est le cerveau humain qu'il s'adapte rapidement, et au bout de quelques jours à peine, on ne remarque plus du tout la présence de l'appareil : tout juste donne-t-il un reflet rouge à la pupille et note-t-on sa lueur discrète dans le noir.

Naturellement la caméra fonctionnait quand David Terre avait pris feu. Je n'y avais plus repensé lors des événements ultérieurs, jusqu'au moment où le corps de David avait été récupéré et emporté là où les Terristes choisissent de disparaître. Puis je me rendis compte que je tenais là le papier de ma vie. Et un scoop en plus.

La mort en direct sous l'œil d'une caméra est toujours assurée de faire la page d'accueil d'un blocmag. La mort d'une célébrité allait fournir aux pisse-copies de Walter de la matière pour plusieurs mois ; tout serait prétexte pour ressortir à tout bout de champ cette image horrible et somptueuse de David, la tête couronnée de flammes et celle, plus horrifiante encore, montrant ses restes piétinés par un brontosauve en furie.

L'organe qui a filmé les images d'actualité en conserve l'exclusivité vingt-quatre heures. Passé ce délai, et pour une période équivalente, elles peuvent être louées à la minute ou à l'heure, ou tout simplement vendues. Au-delà de quarante-huit heures, elles tombent dans le domaine public.

Tout grand journal métropolitain est organisé pour exploiter jusqu'à la corde ces deux périodes critiques. Tout au long de la première journée, quand nous détenions l'exclusivité des documents, nous fîmes comme si la mort de Terre était l'événement le plus important depuis le mariage de Silvio et Marina, vingt-cinq ans plus tôt, ou leur divorce l'année d'après, ou l'invasion de la planète Terre, au choix. Événements que l'on tend à considérer comme les trois plus grandes informations de tous les temps, leur seule réelle différence de magnitude étant que deux d'entre elles avaient bénéficié d'une couverture excellente, et une non. Mon histoire était bien loin d'avoir cette envergure, mais on aurait pu en douter à lire notre prose délirante ou à écouter le ton frénétique de nos commentateurs.

J'étais le point focal d'une bonne partie de ces reportages. Pas question de dormir dans ces conditions. Faute d'être une personnalité médiatique – ce qui veut dire que je n'ai pas une voix remarquable et que je suis plutôt fâché avec la caméra –, je passai le plus clair de mon temps assis en face de notre présentateur-vedette à répondre à ses questions. La plupart des séquences étaient réalisées en direct et duraient souvent près de quinze minutes, et cela chaque heure, en ouverture de journal. Les quinze minutes suivantes étaient consacrées à la diffusion des comptes rendus envoyés par les équipes de tournage qui avaient débarqué dans le ranch de Callie et filmé tout ce qui leur passait sous le nez, depuis l'empreinte sanglante du pied du dinosaure meurtrier jusqu'aux cadavres des trois bêtes tuées durant la charge, en passant

par la trace encore fraîche du corps de David dans la vase, sans oublier les interviews de tous les ouvriers agricoles qui avaient eu l'occasion de travailler pour Callie, même si aucun n'avait vu autre chose que le corps aplati.

Je crus que Walter allait exploser quand il apprit que Callie refusait toute interview, quelle que soit la somme proposée. Il m'expédia au ranch pour la cajoler. Je m'y rendis, sachant que ce serait en vain. Il menaça de la faire arrêter ; dans sa rage, il semblait prêt à croire que refuser de coopérer avec les médias en général, et avec lui en particulier, était un acte répréhensible. De son côté, Callie exigea à plusieurs reprises et avec la dernière vigueur que l'on cesse d'exploiter son image, et quelqu'un dut lui relire les passages précis des textes légaux indiquant qu'elle ne pouvait strictement rien y faire. Elle me téléphona pour me traiter de Judas, entre autres amabilités. Je ne sais pas ce qu'elle espérait me voir faire du plus grand scoop de ma carrière ; m'asseoir dessus, je suppose. Je lui renvoyai la balle sur le même ton. Je crois qu'elle s'inquiétait surtout de son éventuelle responsabilité dans l'accident, mais la raison principale de cette attitude tenait à son profond mépris pour la presse populaire – et là, je ne lui donnais pas entièrement tort. Je m'étais même demandé, à l'occasion, si ce n'était pas cela qui m'avait attiré dans le métier. Oh ! la vilaine pensée.

Toujours est-il que je décrétai qu'il serait vain de solliciter son avis sur les éléments de mon histoire qu'au bout d'un an, je ne m'étais toujours pas résolu à lui raconter. Un an ? Allez, disons cinq.

Je rentabilisai la journée du lendemain en fourguant le récit aux feuilles et vidéos rivales, mais selon nos conditions. Le tarif était élevé mais tout le monde payait de bon gré. Tous savaient que la prochaine fois, ils avaient des chances d'être du côté des vendeurs, et de nous escroquer comme il sied. Selon la pratique habituelle, j'étais toujours inclus dans la transaction, ce qui me permettait de mentionner le nom du journal aussi souvent et aussi effrontément que possible lors de chaque direct. Je finis avec une extinction de voix à force de devoir donner la réplique à une interminable théorie d'interviewers, commentateurs, éditorialistes et consorts, pendant que les images, désormais passablement réchauffées, passaient encore une fois dans une autre tranche horaire.

La seule personne à être aussi sollicitée que moi durant ces quarante-huit jours était Terra Lowe. Un mouvement aussi radical que les Terristes a tendance à proliférer en fractions dissidentes avec la fécondité d'une truie mettant bas des ribambelles de porcelets. C'est une loi de la nature. Terra était la dirigeante de la fraction la plus importante, qui se baptisait également les Terristes, rien que pour flanquer la migraine aux pauvres journalaux, j'en suis sûr. Certains parmi nous faisaient l'effort de distinguer entre Terristes (David) et Terristes (Lowe), tandis que d'autres avaient tenté de lancer l'abominable Terra-istes. Mais la majorité de mes collègues les appelaient simplement les Terristes et les Terristes-bis, expression assurée d'engendrer des rectificatifs vengeurs de Terra, qui jugeait pour sa part inutile d'expliquer qui étaient ces

« bis ».

David était mort sans assurer sa succession politique. Il n'y avait aucun héritier présomptif dans son mouvement. Un nombre grandissant d'individus avaient cessé de prendre des dispositions concernant leur décès, car ils n'escomptaient plus mourir, tout simplement. Fallait-il également y voir l'origine de cette fascination morbide pour les images violentes dans les médias populaires et de cette exigence de détails toujours plus précis dès qu'une mort réelle survenait ? Nous ne sommes pas encore parvenus à l'immortalité. Peut-être est-ce un but inaccessible. Les gens sont rassurés de voir que la mort est une chose qui arrive aux autres, et encore, pas souvent.

Terra Lowe était prête à monter sur toutes les caisses à savon capables de supporter son poids non négligeable, afin de recueillir dans son giron les brebis égarées. Selon sa version des faits, c'était David qui avait fait sécession. Peu importait qu'il ait entraîné avec lui quatre-vingt-dix pour cent du troupeau. On nous avait laissé entendre que Terra avait toujours aimé David (maigre surprise : l'un et l'autre avaient toujours affirmé aimer toutes les créatures sans exception, même si David aimait Terra plus que, disons, un nématode ou un virus, mais quand même pas autant qu'un toutou familial) et David n'avait pas manqué de lui retourner son affection. J'aurais été bien incapable de suivre l'entrelacs de leurs différences doctrinales. La principale étant, semblait-il, que, pour Terra, la militante authentique devait être à l'image de la femme : un reflet de notre Mère la Terre. Ou quelque chose comme ça.

L'un dans l'autre, tout cela était le plus barnumédranesque de tous les cirques médiatiques jamais déballés depuis que le courrier de Lyon avait volé le vase de Soissons, et j'étais profondément affligé qu'on m'ait vu y prendre part.

À l'issue de ces deux jours de purgatoire, je m'effondrai sur mon lit comme une loque et roupillai douze heures d'affilée. Quand j'émergeai, je caressai une fois de plus l'idée de rendre mes clefs. Était-ce la cause première de mes tendances autodestructrices ? On aurait pu penser que détester mon métier pouvait nourrir ces sentiments d'inutilité et déboucher assez logiquement sur l'éventualité d'y mettre un terme définitif. Je classai provisoirement l'affaire. Je dois admettre que même s'il m'arrive d'éprouver du dédain pour ce que nous faisons et la manière de le faire, l'info nous procure malgré tout ce frisson salutaire qui vous saisit dès que ça se met à bouger vraiment. Non pas que ça bouge si souvent, même dans ma branche. La plupart des journaux font dans le rien-de-bien-neuf-aujourd'hui, emballé-pimenté avec divers mensonges sexy. Mais quand arrive le vrai truc, c'est vraiment le pied. Et il y a un plaisir encore plus coupable à se trouver sur les lieux mêmes de l'événement, à être le premier à connaître la nouvelle. Le seul autre domaine, peut-être, où l'on peut approcher autant du cœur des choses, c'est la politique, mais là, pardon, même moi, je dis stop. Il me reste encore quelques principes.

Discuter avec Callie s'était révélé un fiasco côté conseils, sinon côté carrière. Mais à vouloir chercher des raisons d'être mécontent, un point avait fini par me devenir de plus en plus manifeste : je me trimbalais mon corps comme un froc mal taillé, le genre qui vous coince les burnes. Une année en tant que femme, si bidon qu'ait pu être l'expérience, m'avait montré qu'il était temps de Changer. Et même plus que temps, de plusieurs années.

Était-ce là l'origine de mon insatisfaction ? Ou un facteur aggravant ? C'était douteux, et possible. Même s'il n'y avait aucun rapport, cela ne me ferait pas de mal de me décider et de sauter le pas, histoire de me retrouver bien dans ma peau. Merde, il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat.

Quand les gens terriblement *in* décident que ces vieilles bourses commencent à leur peser, n'est-ce pas, ils téléphonent à leur chauffeur et font conduire leur vieille peau à la Cour des changistes.

Normalement, quand venait l'heure du Changement, je me pointais vite fait dans un petit labo du quartier. Ils sont tous agréés, après tout, et tous se valent quand il s'agit de procéder aux bidouillages nécessaires. Un concours de circonstances m'amena cette fois-ci à faire un tour dans la rue que fréquente l'élite. La première était que j'avais les poches boursofflées des pépètes que Walter avait fait pleuvoir sur moi sous forme de primes pour l'article sur Terre en feu. L'autre était que je connaissais Darling Bobbie quand il était seulement Robert Darling du Salon de Coiffure/Tatouage Miniprix de Bob le Cintré, au temps où Bob pratiquait le Sexchangisme pour arrondir ses fins de mois. Il avait une petite boutique sur la Leystrasse, corsive commerciale nettement prolo, au tiers des devantures obturées et couvertes de placards, qui traversait de part en part l'un des quartiers les moins fréquentables de King City. Son échoppe était prise en sandwich entre un bordel et un marchand de tacos, et son enseigne proclamait texto : « Les meilleurs altérations de sexe sur Leystrasse / Facilitées de paimant. » Pas vraiment un scoop : primo, c'était la seule et unique boutique de changiste du secteur, deuxio, et vu le quartier, il n'était pas question de proposer un service aussi coûteux sans être prêt à le financer. Non que Bob eût souvent l'occasion d'exercer ses talents. Les ouvriers peuvent difficilement se permettre des changements de sexe à répétition, et en tant que groupe social ils ne sont guère enclins à remettre en question le jet de dés de Mère Nature, et encore moins à passer leur temps à osciller d'un sexe à l'autre. Bob faisait de meilleures affaires avec le tatouage, qui était bon marché et plaisait à sa clientèle. Il me confiait que certains de ses meilleurs clients se faisaient entièrement redécorer le corps toutes les trois ou quatre semaines.

Tout cela, c'était il y a vingt-cinq ans, quand j'avais effectué mon dernier sexchangement. C'est l'époque où le nom de Bob le Cintré avait explosé. Il avait inventé je ne sais trop quelle décoration corporelle – je serais bien en peine de vous la décrire aujourd'hui, ce genre de mode passe encore plus vite que les éphémères – qui avait été « découverte » par les snobs venus s'encaniller. Du jour au lendemain, on l'avait bombardé nouveau gourou des

caractères sexuels secondaires. Les chroniqueurs de mode assistaient désormais aux présentations de ses collections avant d'exposer doctement les nouvelles tendances de la saison. La morphocouture n'aurait sans doute jamais le poids et l'influence du commerce des chiffons, mais quelques pratiquants officiant dans les hautes sphères de la société avaient réussi à se creuser une niche dans le monde de la mode.

Et Bob le Cintré avait passé les dix dernières années à tenter d'effacer le souvenir du petit convertisseur jouxtant le Paradis Jalapefio.

Cour des changistes est un nom ridicule, mais cette voie donnait bel et bien sur la flamboyante artère de cinq kilomètres baptisée Hadleyplatz. Depuis cinquante ans, comme chacun sait, la Platz était l'héritière d'artères telles que Savile Row, la Cinquième Avenue, Kimberly Road ou Chimki Prospekt. Le genre d'endroit où il fallait aller quand on voulait s'acheter des pinces à ongles de pied en or massif, mais plutôt moins bien placé pour la Grande Quinzaine du Blanc. On ne faisait pas crédit sur la Platz, avec ou sans « Facilités ». Si la porte n'avait pas en mémoire votre géné-code pour lui permettre d'analyser dans la microseconde votre situation bancaire, elle refusait de s'ouvrir, point final. Il n'y avait pas d'enseignes peintes pour attirer le chaland, et presque pas d'holo-pubs. La publicité se limitait à de petits sigles discrets à l'angle inférieur de vitrines en verre fumé, ou à des plaques en or soigneusement astiquées scellées à hauteur d'œil.

La Cour des changistes partait presque à angle droit de la promenade principale pour se terminer en impasse une centaine de mètres plus loin sur un ensemble de restaurants de luxe. Sur le parcours, on découvrait quelques petites boutiques tenues par cette poignée de bonimenteurs de bon goût capables de persuader leur clientèle de payer une reconfiguration corporelle dix fois le tarif en vigueur pour le seul plaisir d'arborer un « Recarrossé par Machin » gravé sur l'ongle du petit doigt.

Des holo-pubs, il y en avait au-dessus des boutiques de la Cour, consacrées à l'idée que chaque styliste se faisait de l'homme ou de la femme au goût du jour. Les arbitres des élégances installés sur l'avenue se plaisaient à dire que si la Cour *donnait sur* la Platz, c'est qu'elle n'était pas *dessus*. Admettons, mais on était quand même à cent lieues des modèles de tatouage encombrant les vitrines du Coiffeur Miniprix.

Je me demandai si je devais entrer. Je me demandai si je pouvais entrer. Bob et moi avions été un temps compagnons de beuverie, mais nous nous étions perdus de vue après son déménagement. Je posai la main sur l'identiplaque, sentis l'infime pression de la sonde qui raclait un minuscule fragment de peau morte. La machine parut hésiter ; peut-être allait-on me renvoyer vers l'entrée de service. Puis, le battant s'ouvrit d'un coup. On aurait dû entendre une sonnerie de trompettes, mais c'eût été trop démonstratif pour le quartier.

« Hildy ! Ce cher, cher vieil ami. Quel plaisir de te revoir ! » Il avait jailli de quelque arrière-boutique et couvert la distance en trois grandes enjambées.

Il me serra la main avec enthousiasme, me jaugeant de pied en cap en adoptant une mine dubitative. « Dieu du ciel, suis-je responsable de ce désastre ? Eh bien, tu es arrivé juste à temps, mon petit vieux. Pas une seconde trop tôt. Mais ne t'en fais pas, je peux arranger ça, cousin Bobbie va s'occuper de tout. Tu es en bonnes mains. »

Je me demandai soudain si j'en étais aussi sûr que lui. J'avais l'impression qu'il en faisait un peu trop, mais d'un autre côté, il y avait un bail que je ne l'avais pas vu et je savais qu'il avait des apparences à préserver. L'exubérance, le minaudage, tout cela n'était qu'hommages à la tradition, une attitude commune à nombre de ses collègues, au même titre que les avocats cherchaient à adopter une façade sobre convenant aux affaires de poids dont ils avaient à s'occuper. Bien avant le Changisme, le monde de la mode avait été dominé par des homosexuels masculins. La sexualité étant devenue le dédale complexe qu'on connaissait, avec ses centaines de préférences recensées – sans parler de l'ULTRA-Frisson –, il était impossible de savoir grand-chose des penchants de son interlocuteur sans aborder ouvertement la question avec lui. Bob, ou peut-être devrais-je dire Darling, était plutôt hétéro, mâle de naissance et de penchant ; en d'autres termes, laissé à son propre choix, il aurait été mâle les trois quarts du temps sauf quelques incursions épisodiques dans un corps féminin, avec, quel que soit son sexe en cours, une préférence affirmée pour la compagnie du sexe opposé.

Mais son métier le forçait quasiment à quatre ou cinq Changements annuels, tout comme les marchands de fringue ont intérêt à porter leurs propres créations. Aujourd'hui, il était mâle, et ne différait en rien du Robert que j'avais connu. Du moins au premier abord. Un examen plus attentif me fit découvrir un millier d'altérations subtiles, même si aucune n'était radicale au point de le rendre méconnaissable.

« Tu n'as rien à te reprocher », lui dis-je, comme il me prenait par le coude pour me guider vers une pièce baptisée « Consultation ». « Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais j'avais moi-même choisi toutes les caractéristiques. Tu n'as guère eu l'occasion de pouvoir exercer ton art.

— Oh, mais je me rappelle tout à fait bien, chou, et peut-être était-ce la volonté d'Allah. J'en étais encore à apprendre mon *art* – je te prie de remarquer l'accent d'insistance, Hildy – et j'aurais sans doute salopé le boulot. Mais je me souviens parfaitement que j'en avais été assez fâché.

— Non, Darling, en ce temps-là, on ne te fâchait pas, on te faisait carrément chier. »

Il émit un drôle de petit ricanement, appréciant l'astuce mais sans laisser son masque de cire varier d'un millimètre. Je parcourus du regard le salon et dus me retenir de rire. C'était un paradis pour filles. Les murs étaient des miroirs qui multipliaient les Bobbie et les Hildy. Presque tout le reste était rose et couvert de dentelles. Les dentelles elles-mêmes étaient noyées de falbalas. C'était fabuleusement outré, mais j'aimais bien. J'étais dans un état d'esprit favorable. Je me laissai tomber avec reconnaissance dans un canapé

rose à dentelles blanches et sentis toute anxiété me quitter. Ç'avait été une bonne idée, en définitive.

Une... assistante (?) entra, portant un seau à champagne en argent qu'elle installa près de moi, avant de me servir une flûte. On jugera de la distance que j'avais prise par rapport à mon somatotype habituel au fait que je contemplai toutes ces opérations avec un total désintérêt. Une semaine auparavant... enfin, avant mon passage sur l'île de Scarpa, quelle que soit la façon de mesurer cet intervalle, j'aurais été attiré par cette femme. À cet instant précis, j'étais neutre. Robert ne m'intéressait pas plus que ça. À vrai dire, il ne m'intéresserait sans doute pas davantage après le Changement, pour la simple raison qu'il n'était pas mon « type », terme devenu fort lourd de sens en cette ère de choix du sexe.

Comme mon hôte, j'étais de tendance hétéro. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec un ou une partenaire du même sexe ; n'est-ce pas le lot de tout le monde ? Qui donc pourrait rester authentiquement hétéroïste après avoir été tour à tour mâle et femelle ? Je suppose que tout est possible, mais je n'ai jamais vu ça. Ce que j'ai découvert, c'est que dans mon cas, ça marche mieux quand le sexe implique un homme et une femme. Il m'est arrivé par deux fois de connaître des individus de mon sexe avec lesquels je voulais approfondir mes liens. Dans les deux cas, l'un de nous deux Changea.

Je serais incapable d'expliquer ça. Je ne crois pas que quelqu'un soit capable d'expliquer vraiment les raisons sous-jacentes aux inclinations sexuelles, sinon quand elles sont fondées sur des préjugés – du genre, telle ou telle pratique est contre nature, enfreint la loi divine, est perverse, dégoûtante et ainsi de suite. On connaît encore ce genre de fadaïses, surtout dans l'ancien quartier de Bob : on y avait par deux fois brisé sa vitrine et bombé sur son enseigne des slogans chrétiens franchement écœurants. Mais les préférences sexuelles, loin d'être choisies, semblent s'imposer à vous. Le fait est que lorsque je suis mec, je me sens fortement attiré par les filles et n'ai que peu d'intérêt pour les autres garçons. Et vice versa. J'ai des amis pour qui c'est précisément l'inverse : ils restent de tendance homo quel que soit leur sexe. Ainsi soit-il. Mes connaissances couvrent tout le spectre entre ces deux extrêmes, des mâles ou femelles affirmés, homos ou hétéros, aux pansexuels qui vous demandent simplement d'être réceptifs mais n'en feront pas une maladie si vous ne l'êtes pas, en passant par les dysfonctionnels insatisfaits quel que soit le sexe, ou les neutres authentiques, qui ne s'identifient à aucun des deux, se font retirer tous les attributs internes et externes et sont parfaitement ravis d'être définitivement débarrassés de toutes ces salades déroutantes, encombrantes, compliquées et superflues.

Pour ce qui est du type, ni Robert ni Darling n'était le mien. Quand je suis fille, je suis moins attirée par la beauté physique du partenaire que lorsque je suis garçon, même si ce n'est qu'une affaire de degré : lorsque la beauté devient un attribut monnayable à volonté, cela devient une qualité

parfaitement banale. Le physique de grande perche dégingandée de Rob/Bob et son long visage étroit ne faisaient pas battre mon cœur de midinette, mais cela ne m'aurait pas découragée si j'avais trouvé une compensation dans son caractère. Ce n'était pas le cas. Copain, oui, mais amant, il était bien trop accaparant. Il souffrait d'anxiétés pour lesquelles la science n'a pas encore trouvé de qualificatif.

« A-t-on pensé à amener avec nous notre petite liste de spécifications, Hildy ? » demanda-t-il.

J'y avais pensé et la lui tendis. Il feuilleta rapidement les pages, renifla, mais pas d'une manière critique, juste pour exprimer qu'il ne voulait pas s'embarrasser de détails techniques. Il tendit les spécifications génétiques à son assistante, puis claqua des mains. « À présent, nous allons quitter ces nippes absolument charmantes, pas question de créer sans un mannequin nu, pouf, pouf... » Je me déshabillai et il prit mes vêtements, comme s'il regrettait de ne pas avoir de pincettes stérilisées. « Mais où as-tu bien pu trouver des trucs pareils... Enfin, ça doit faire des années... mais bien sûr, nous les ferons nettoyer et repasser.

— Je les ai trouvés dans ma penderie et tu peux les donner aux pauvres.

— Hildy, je ne crois pas qu'il y ait encore des gens pauvres à ce point.

— Alors, jette-les.

— Oh, grand merci. » Il tendit les vêtements à la femme qui sortit avec. « Voilà un geste vraiment humanitaire, chou, un acte qui révèle un profond souci de l'environnement créatif.

— Si tu veux me faire plaisir, arrête de jouer la fée Clochette. On est tout seuls maintenant. Darling, c'est moi, *moi* ! »

Il regarda autour de lui en prenant des airs de conspirateur. Tout ce que je vis, c'étaient des milliers et des milliers d'Hildy et un nombre équivalent de je ne savais trop qui. Il s'assit en face de moi et se détendit un peu.

« Si tu m'appelais Bobbie ? Ce n'est pas aussi prétentieux que Darling et pas aussi affreux et chargé de réminiscences que Robert. Et pour être franc avec toi, Hildy, j'ai de plus en plus de mal à faire tomber le masque. J'en viens à me demander si c'en est un. Ça fait des années que plus rien ne me fait chier, mais je suis fâché presque tout le temps. Et cela fait une sacrée différence, comme tu n'as pas manqué de me le rappeler.

— Nous portons tous un masque, Bobbie. Peut-être que l'ancien n'était pas le bon pour toi.

— Je suis toujours hétéro, au cas où tu te poserais la question.

— Pas du tout, mais le contraire m'aurait étonné. Les changements de polarité sont plutôt rares, d'après ce que j'ai lu.

— Ça arrive. J'ai quasiment tout vu dans ce métier. Bon, alors qu'est-ce que tu deviens, depuis le temps ? T'écris toujours tes inepties ? »

Avant que j'aie pu répondre, il embraya sur la première d'une série de tangentes. Il me remercia avec effusion pour les articles que lui consacrait régulièrement le Tétin. Il devait bien savoir que je ne travaillais pas à la

rubrique mode, mais peut-être croyait-il que je pourrais glisser un mot en sa faveur. Vu qu'il s'apprêtait à me dessiner un nouveau corps, je ne voyais aucune raison de le décevoir.

On discuta de bien d'autres choses, on vida pas mal de verres de champagne, on inhala pas mal de fumées aromatiques et légèrement enivrantes. Tout cela pour revenir sans cesse au sujet numéro un : quand allait-on découvrir qu'il était un imposteur ?

La sensation m'était familière. Elle est fréquente chez tous ceux qui sont doués pour un truc qu'ils n'apprécient pas particulièrement. En fait, elle est répandue chez tout un chacun, y compris ceux qui ont le plus confiance en eux – Callie, par exemple. De ce côté, Bobbie était gravement atteint, et je pouvais difficilement le lui reprocher. Non que je le considère comme un parfait charlatan. Je ne connais pas grand-chose à la question mais, d'après ce que je m'étais laissé dire, son talent était tout à fait réel. Le bon goût est volage. Dans le monde de la couture, on n'est jamais meilleur que sa dernière collection. Les arrière-cours et les salles de bistrot de Bedrock sont jonchées des dépouilles encore tièdes de tous ceux qui ont naguère été quelqu'un. Certains tenaient boutique ici-même dans la Cour.

Au bout d'un moment, je commençai à m'inquiéter un brin. Je connaissais Bobbie et je savais qu'il serait toujours ainsi, terrifié à l'idée que ce succès auquel il n'avait jamais vraiment su s'adapter faute d'en avoir saisi la provenance pût brutalement l'abandonner. Il était ainsi, voilà tout. Mais à voir le temps qu'il semblait prêt à passer en ma compagnie, soit il avait de gros ennuis, soit je devais me sentir extrêmement flatté. J'avais compté sur dix minutes, un quart d'heure avec le Maître, le temps qu'il croque à grands traits ma silhouette avant de me confier à ses assistants pour qu'ils se chargent des détails pratiques. N'avait-il pas des clients autrement importants qui l'attendaient ailleurs ?

« Je t'ai vu à la télé », dit-il, après avoir mis une sourdine à son agaçant concert de lamentations. « Avec cette horrible... comment s'appelle-t-elle déjà ? J'ai oublié. Encore à nous bassiner avec votre histoire de David Terre. J'ai bien peur d'avoir éteint. Et je ne regrette pas de ne plus entendre parler de ce type.

— J'ai eu ce sentiment au bout de trois heures dès le premier jour. Mais avoue que t'as bien été fasciné vingt-quatre heures : tu aurais voulu en savoir toujours plus.

— Désolé de te décevoir. Mais c'était chiant.

— J'en doute. Réfléchis au premier papier que tu as lu sur le sujet. Tu mourais d'envie d'en savoir plus. C'est plus tard que c'est devenu chiant, après que tu as revu le film pour la trois ou quatrième fois. »

Il fronça les sourcils, puis acquiesça. « Tu as raison. J'avais les yeux rivés au blocmag. Comment as-tu deviné ?

— C'est vrai de presque tout le monde. Tu ne fais pas exception. Si tout le monde parle d'un sujet, tu ne peux pas éviter d'avoir une opinion, d'émettre

un commentaire narquois, un soupir éloquent... enfin quelque chose, n'importe quoi. Ne pas en avoir entendu parler serait impensable.

— On est dans la même branche, non ?

— Disons qu'on est cousins. Peut-être que la différence entre nous, c'est que dans ma branche, on peut se permettre de creuser un sujet à fond. On épuise les nouvelles. Quand on en a extrait tout le suc, ne reste que de l'ennuyeux de ce qui te fascinait encore vingt-quatre heures plus tôt. Alors, on passe à la sensation suivante.

— D'où il ressort que je dois toujours traquer cet instant magique, ces quelques secondes avant que l'événement soit devenu un truc aussi démodé que tes goûts vestimentaires.

— Tout juste. »

Il soupira. « Ça me mine, Hildy.

— Je ne t'envie pas – sauf pour le fric.

— Que j'investis judicieusement. Pas question pour moi de vacances-frime sur les lunes d'Uranus. Pas de résidence d'été sur Mercure. Rien que des placements de père de famille. Je ne veux pas avoir un jour à mendier pour me payer mon oxygène. Ma seule inquiétude : la soif de la renommée perdue ne va-t-elle pas finir par m'émacier l'âme ? » Il haussa un sourcil et me lorgna d'un œil torve. « Je suppose que ces caractéristiques que tu as données à Kiki font partie d'un plan aussi indigeste que tes exploits présents ?

— Pourquoi supposer une chose pareille ? Est-ce que je viendrais ici si je voulais avoir ce que je peux obtenir chez le premier coiffeur du coin ? Je veux un corps signé Bobbie.

— Mais je pensais...

— L'autre fois, c'était de femme à homme. L'inverse, c'est une autre paire de miches. »

Je notai par-devers moi de ne pas oublier d'envoyer des fleurs à la rédactrice des pages de mode du Tétin. Il n'y avait pas d'autre explication au traitement royal dont m'avait gratifié Bobbie au cours des heures suivantes. Certes, mon argent avait la même couleur que celui des autres, et je préférerais ne pas trop songer à la note finale.

Mais ni l'amitié ni le désœuvrement ne pouvaient suffire à expliquer le comportement de Bobbie. J'en conclus qu'il cherchait un papier favorable.

Peut-on parler d'excentricité, quand on partage celle-ci avec bon nombre de ses concitoyens ? Je n'en sais rien, peut-être. Je n'ai jamais compris l'origine de cette bizarrerie, pas plus que je ne comprends pourquoi je suis incapable de coucher avec des hommes quand je suis un homme. Mais le fait est qu'en tant qu'homme, je suis à peu près indifférent à mon aspect ou à ma mise. Propre sur moi, sans aucun doute, et certainement ravi de ne pas être laid à faire peur. Mais la mode est le cadet de mes soucis. Ma garde-robe se compose des genres de trucs que Bobbie avait balancés à mon arrivée, ou pire.

En général, je porte simplement un short, une chemise confortable, des sandales et un sac : la tenue masculine courante, passe-partout, sauf pour les cérémonies. Je ne fais guère attention aux coloris ou à la coupe. J'ignore totalement le maquillage et n'utilise que des parfums les plus neutres. Quand je me sens d'humeur enjouée, je peux aller jusqu'à passer une chemise bariolée, plutôt un sarong, en fait, et les problèmes d'ourlet sont bien le cadet de mes soucis. Mais la majorité de mes vêtements ne provoqueraient pas des haussements de sourcils si je remontais dans le temps pour arpenter les rues de l'époque antérieure au sexchangisme.

Pour tout dire, il me semble que si une femme peut porter à peu près n'importe quoi, il y a tout un tas de vêtements dans lesquels un homme a l'air d'un idiot.

Exemple type : la robe fourreau, le genre qui descend aux chevilles, éventuellement fendue jusqu'au genou. Mettez-la sur un corps d'homme et le pénis rompra d'une bosse cette ligne fluide, sauf à se le coincer entre les jambes – et tout l'intérêt de porter ce genre de vêtement, selon moi, c'est de se sentir à l'aise, pas ligoté. Ce type précis de vêtement a été conçu pour mettre en valeur les lignes d'un corps féminin, des courbes et non des angles. Autre exemple, le décolleté plongeant, tant la variante qui dissimule, que celle qui exhibe en faisant pigeonner les seins. Un homme peut sans aucun doute arborer un décolleté profond, mais le but et la réalisation de la manœuvre deviennent différents.

Avant que vous entamiez votre lettre à la rédaction, je tiens à préciser une chose : je sais *très bien* que ce ne sont pas là des lois de la nature. Rien n'empêche par exemple qu'un homme ait des jambes féminines ou des seins, si ça lui chante. Dans ce cas, de tels vêtements lui iraient, du moins à mes yeux, mais précisément à cause de ses attributs féminins. Je suis bien plus traditionaliste quand il s'agit des somatotypes. Si j'ai déjà les seins, les hanches et les jambes, je veux la totale. J'apprécie peu les mélanges. Je trouve qu'il y a des trucs pour garçons et des trucs pour filles. Définir les différences fondamentales entre types corporels n'a rien de bien sorcier. Pour les types vestimentaires, c'est plus délicat et les lignes évoluent, mais on peut résumer la chose en disant que le vêtement féminin saura mieux souligner et accentuer les caractères sexuels secondaires, aura tendance à être plus varié et coloré.

Et je pourrais dans le même temps citer un millier d'exceptions au long de l'histoire, de la cour du Roi-Soleil au tchador des femmes musulmanes. Je suis bien conscient que la femme occidentale ne portait pas le pantalon avant le vingtième siècle et que les hommes n'ont pas mis de jupe – on oubliera l'Écosse et les mers du Sud – avant le vingt et unième. Je n'ignore pas l'existence des perroquets, des mandrills et des babouins. Quand on commence à parler du sexe et de la façon dont il conviendrait de l'envisager, on va fatalement au-devant de problèmes. Il y a bien peu d'assertions en la matière qui n'aient pas une exception ou une autre.

Je suppose que pour moi, cela tient de la marotte. Une réaction contre ces

militants unisexistes qui estiment qu'il faudrait supprimer tous les vêtements au caractère sexuel affirmé, choisir ses tenues au hasard et se faire montrer du doigt dès qu'on s'habille de manière par trop féminine ou masculine. Ou, pis encore, contre les uniformistes, ces gens qui voudraient nous voir tous arborer en permanence un uniforme correspondant à notre activité professionnelle, voire le même uniforme – attendez, j'en ai un ici, laissez-moi vous le montrer, vous allez adorer ! –, le genre survêtement populaire sordidement pratique, col cheminée et poches multiples, disponible en trois teintes bilieuses. Ces gens voudraient nous voir courir partout avec la dégaine d'acteurs dans quelque redoutable film « futuriste » du vingtième siècle, quand on s'imaginait que les gens de 1960 ou de l'an 2000 voudraient tous s'habiller pareil, avec des étagères d'un mètre sur les épaules et des bulles en plastique sur la tête, en tige ou survêtement sans aucune fermeture visible, à se demander comment ces malheureux faisaient pour pisser. Ces gens ne seraient qu'amusants s'ils n'édicteraient pas chaque année des lois visant à ce que chacun se comporte comme eux.

Tiens, la lingerie ! Parlons-en. Le sexchangisme n'a pas tué le travestisme – il n'a pas tué grand-chose, car la sexualité humaine s'intéresse à ce qui fait sensation, pas à ce qui fait sens – et certains individus au corps masculin continuent à préférer se déguiser avec porte-jarretelles, bas résille, soutif à balconnets et nuisette transparente. Si ça leur plaît, grand bien leur fasse. Mais j'ai toujours trouvé ça affreux, simplement parce que ça *jure*. Vous pouvez toujours dire que la seule chose qui jure, ce sont mes préjugés culturels, et je serai d'accord avec vous. Bien, quoi d'autre sur la mode ? Bobbie pourrait dire que lorsqu'on joue avec une icône culturelle, on le fait à ses risques et périls, avec quelques verres dans le nez, un sourire courageux et le pressentiment d'un désastre, car neuf fois sur dix, c'est le bide.

Traduction en clair : près de la moitié de mes concitoyens partagent mon opinion sur l'adéquation du vêtement au sexe, et s'ils sont aussi nombreux dans ce cas, ce n'est peut-être pas si con.

Je persiste et signe.

Je passai donc de bien agréables moments à me complaire dans un stéréotype sexuellement affirmé : faire du shopping. Je m'éclatai comme une bête.

Quand Bobbie vous offre le traitement intégral, aucun détail corporel n'est trop insignifiant. Pour les gros trucs encombrants et évidents, ce fut réglé vite fait. Les seins ? Quelle est la tendance, cette année, Bobbie ? Quoi, si petits que ça ? Voyons, ne soyons pas ridicule, chou, j'aimerais sentir un peu de répondant, vu ? Et les jambes ? Plutôt... eh bien... longues. Enfin, au moins jusqu'au sol. Et pas de genoux cagneux, je te prie. Tu m'affines les chevilles. Les bras ? Qu'est-ce que tu me proposes pour les bras ? Exerce tes talents, Bobbie. Pour mes chaussures, je mets du 38 et mes plus belles robes sont taille 39 – et dépassées de trente ans, période suffisante pour que certaines

soient revenues à la mode –, alors tu pars là-dessus. Par ailleurs, je me sens à l'aise dans un corps de cette taille, et pour une réduction de hauteur, il faut compter près de deux mille le centimètre.

Certains consacrent plus de temps au visage. Pas moi. J'ai toujours préféré procéder aux changements de physionomie de manière graduelle, un trait à la fois, pour que les gens continuent à me reconnaître. Je me basais sur mes traits d'un demi-siècle plus tôt et ne voyais pas la nécessité de les changer pour les faire coller à la mode actuelle, sinon pour une bricole ici ou là. Je dis à Bobbie de ne rien changer non plus à la charpente osseuse ; je la jugeais adaptée à une silhouette tant masculine que féminine. Il me suggéra de remplir un peu les lèvres, me présenta un nouveau nez qui me plut assez, et je décidai de craquer pour les oreilles, en le laissant me refiler son tout dernier modèle. Mais quand je retournerais au travail après le Changement, tout le monde reconnaîtrait Hildy.

Je croyais en avoir terminé... mais les orteils ? Marcher pieds nus, c'est bien pratique sur Luna, et c'était revenu à la mode, aussi les gens matent fatalement vos arpiens. La dernière folie était de les éliminer entièrement, sous prétexte de reliquat évolutionniste ; Bobbie passa un certain temps à essayer de me fourguer ses Pieds-chaussons, qui ressemblent tout à fait à ce que promet leur nom. J'imagine que je suis très orteil. Ou, si vous écoutez Bobbie, très Cro-Magnon. Je passai donc une demi-heure sur le problème des ripatons, et à peu près le même temps sur les doigts et les mains. Il n'est rien que je déteste tant que des mains moites.

Je réfléchis longuement au choix du nombril. Avec les mamelons et la vulve, le nombril constitue la seule ponctuation entre le menton et les ongles des pieds ; ce sont les seuls éléments à accrocher le regard au long de la souple silhouette féminine que j'étais en train de me dessiner. Pas question donc de négliger ce détail. À propos de vulve, je me révélai encore une fois une indémodable réactionnaire. Ces derniers temps, des femmes par ailleurs tout à fait conservatrices s'étaient laissées aller aux outrances les plus délirantes pour ce qui concerne l'architecture labiale, au point qu'il était parfois difficile de savoir au premier regard si c'était bien un sexe qu'on avait sous les yeux. Je préférais des dispositions plus compactes et plus discrètes. Disons que pour moi, ce n'est pas un truc à étaler sur la place publique. J'ai l'habitude de mettre quelque chose sous la ceinture, genre jupe ou pantalon, et je n'avais pas envie de faire fuir un amant quand je m'en débarrasserais.

« Avec ça, aucun risque de faire fuir qui que ce soit, Hildy », dit Bobbie, en contemplant avec aigreur la simulation des attributs sexuels que j'avais eu tant de mal à élaborer. « Je dirais que ton problème principal, c'est l'ennui profond.

— Ève s'en est fort bien contenté.

— J'ai dû rater sa dernière collection. Franchement, ça me dépasse. Je suis sûr que ça se révélera très pratique dans les cercles que tu fréquentes, mais enfin tu es sûr de ne pas vouloir jeter un œil sur mes...

— C'est moi qui vais l'utiliser et c'est ça que je veux. Pitié, Bobbie. Je suis une fille vieux jeu. Et ne t'ai-je pas laissé quartier libre pour le teint de la peau, la forme des mamelons, des oreilles, des omoplates et des clavicules, le cul et ces deux petites fossettes craquantes dans le bas du dos ? » Je pivotai et contemplai la simulation complète qui avait remplacé l'un des miroirs en me mordillant une phalange. « On pourrait peut-être revoir ces fossettes... »

Il réussit à me persuader de ne pas y toucher, et de modifier légèrement le dessus des mains, puis il rouspéta encore un peu en levant à tout bout de champ les bras au ciel, mais je sentais bien que dans le fond il était ravi. Et moi de même. Je pivotai, vis la femme que j'allais devenir reproduire tous mes gestes, et c'était bon. C'était la septième heure : celle du repos.

Et puis une chose étrange m'arriva. On me conduisit dans la salle de préparation, où les techniciens concoctaient leurs potions magiques, et je me sentis bientôt pris d'une crise de panique. Regardant les mille et un élixirs s'écouler goutte à goutte des synthétiseurs dans les cornues de mélange, troubles de puissance contenue, mon cœur se mit à battre follement et je me mis à hyperventiler. En même temps, la colère me prit.

Je savais de quoi j'avais peur, et n'importe qui à ma place aurait été furieux.

À moins d'avoir choisi le plus radical des bouleversements morphologiques, bien peu d'altérations sexuelles modernes exigent le recours à la chirurgie. Dans mon cas, le bistouri ne devait servir que pour l'ablation de l'appareil sexuel masculin, destiné à être conservé, et son remplacement par un ensemble vagin, col, utérus, ovaires et trompes de Fallope, qui était déjà en cours de transfert depuis la banque d'organes où il reposait depuis mon dernier Changement. Il y aurait une certaine proportion de remodelage corporel, mais limitée. La majeure partie des myriades d'altérations que je m'apprêtais à subir seraient effectuées par les potions en cours d'élaboration dans la salle voisine. Ces mixtures contenaient deux éléments : une solution saline et des milliards de nanobots.

Certaines de ces astucieuses petites machines étaient d'un type standard, d'après le modèle employé pour tous les changements masculin-féminin. D'autres, faites sur mesure à partir d'éléments prélevés sur des microbes, des virus ou des composants manufacturés, étaient assemblées par Bobbie ; chaque modèle (soigneusement déposé) se voyait assigner une tâche spécifique et souvent infime, puis on lui présentait des fragments de mon code génétique, un peu comme on file une vieille godasse à un chien policier pour qu'il flaire la piste. Tous ces nanobots étaient bien trop petits pour être visibles à l'œil nu. Certains l'étaient tout juste avec un bon microscope. Beaucoup étaient de taille encore plus réduite.

Ils étaient assemblés par d'autres nanobots à la vitesse des réactions chimiques et produits en quantité rarement inférieure au million d'unités. Injectés dans la circulation sanguine, ils réagissaient aux conditions qu'ils y rencontraient, se dirigeaient vers le site de travail qui leur avait été assigné

grâce à un processus analogue à celui employé par les hormones et les enzymes pour retrouver leur chemin à travers l'organisme, identifiaient les sites grâce à des éléments de ces mêmes régulateurs des fonctions organiques qu'ils utilisaient, telles les pièces d'un puzzle, comme autant de plans pour se repérer et de grappins pour s'arrimer, et se mettaient au boulot. Les plus petits franchissaient le barrage de la paroi cellulaire et pénétraient dans l'A.D.N. même, où ils lisaient les acides aminés comme des grains de chapelet, avant d'effectuer les coupures et collages soigneusement planifiés auparavant. Les plus gros, ceux qui étaient dotés de mémoire et de composants électroniques mais aussi de véritables moteurs, bras manipulateurs, vrilles et grattoirs – bref, ce qu'on appelait des microbots au temps où on avait commencé à les fabriquer avec les mêmes technologies que pour les circuits intégrés primitifs –, ceux-là se rassemblaient en des sites spécifiés pour accomplir les tâches moins délicates. Chaque microbot se voyait confier un fragment de mon code génétique d'origine ainsi qu'un autre fragment synthétisé par Bobbie qui fonctionnaient comme un jeu de cames et d'excentriques pour commander les mouvements précis de ces minuscules machines. Certains, par exemple, allaient pénétrer dans mon nez et se mettaient à découper ici, rajouter là, utilisant comme matière première des cellules de mon propre organisme et des éléments nutritifs extérieurs apportés par des microbots-cargos. Les déchets étaient récupérés de la même façon puis évacués à l'extérieur du corps. Ainsi était-il possible de gagner ou perdre du poids très rapidement. Pour ma part, j'escomptais émerger du Changement allégée d'une quinzaine de kilos.

Les nanobots œuvraient avec diligence pour conformer le terrain au plan préétabli. Quand ce serait fait, quand mon nez aurait acquis la forme prévue par Bobbie, ils se détacheraient et seraient éliminés par le flux de la circulation, évacués du corps, déprogrammés et remis en bouteille en attendant le prochain client.

Rien de bien neuf ou de bien terrifiant dans tout cela. C'était le même principe que pour ces pilules en vente libre permettant de se changer la couleur des yeux ou de se défriser les cheveux pendant son sommeil. Seule différence : les nanobots des pilules étaient trop bon marché pour être récupérés ; une fois leur boulot terminé, ils se déconnectaient tout seuls dans vos reins et vous les éliminiez en pissant. L'essentiel de cette technologie datait d'au moins un siècle, de plus longtemps dans certains cas. Les risques étaient quasiment nuls, bien établis et parfaitement contrôlés.

Sauf que je me découvrais la proie d'une vague phobie des nanobots. Après ce que m'avait expliqué le C.C. de leur fonctionnement, je ne la jugeais pas entièrement infondée.

La seconde chose qui me terrifiait était pire encore. J'avais peur de m'endormir.

Non pas tant du sommeil au sens normal. J'avais assez bien dormi la nuit précédente ; plutôt mieux que d'habitude, même, vu mon épuisement après les

deux jours de délire médiatique. Mais l'infestation massive de nanobots que je m'apprêtais à subir vous met le corps et l'esprit sens dessus dessous. Ce n'est pas le genre de perspective qu'on aborde d'un cœur léger.

Bobbie remarqua que quelque chose n'allait pas alors qu'il me conduisait à la cuve d'animations suspendue. C'est tout juste si j'arrivais à tenir en place tandis que les techniciens inséraient leurs divers tubes et câbles par les multiples stigmates qu'on venait de m'inciser dans les bras, les jambes et l'abdomen. Lorsqu'on m'invita à grimper dans la cuve taille cercueil et remplie d'un liquide bleu réfrigéré, je faillis perdre contenance. J'étais là, figé, agrippé au bord, les phalanges livides, un pied dedans et l'autre refusant de quitter le sol.

« Un problème ? » s'enquit tranquillement Bobbie. Je vis une partie de ses assistants s'efforcer de ne pas me dévisager.

« Tu n'y peux rien.

— Tu ne veux pas m'en parler ? Attends que je fasse sortir tous ces gens. »

En avais-je envie ? En un sens, je ne demandais que ça. Je n'avais jamais pu me résoudre à en parler à Callie et le besoin de tout déballer à quelqu'un, n'importe qui, était presque irrésistible.

Mais ce n'était pas le lieu et encore moins le moment, et Bobbie était assurément le dernier à qui je voudrais me confier. Il ne saurait que trouver le moyen d'inclure ces confessions dans l'interminable feuilleton gothique qu'était *La Vie de Robert Darling*, avec lui-même dans le rôle de l'héroïne en péril. Non, je devais simplement surmonter l'épreuve tout seul, et attendre pour en discuter avec quelqu'un plus tard.

Et tout d'un coup, je sus qui serait ce quelqu'un. Alors, autant en finir au plus vite. Serre les dents, Hildy, entre dans la baignoire et laisse les fluides apaisants te bercer pour trouver un sommeil pas plus dangereux que celui que tu as connu tous les soirs depuis trente-six mille cinq cents nuits.

La pellicule d'eau se referma sur mon visage. Je la respirai – c'est toujours légèrement désagréable jusqu'à ce que tout l'air ait évacué les poumons – et considérai le visage ondulante de mon re-créateur, sans trop savoir quand et où je me réveillerais.

LE MIKADO DE LA MÉTÉO

Je trouvai Fox dans les entrailles du Disneyland d'Oregon. Il était plongé dans l'examen d'un plan projeté sur une large table horizontale, au pied d'un engin de la taille d'un croiseur interplanétaire qui, je l'appris plus tard, était le moteur de lancement d'une batterie de machines servant à produire les vents du nord en Oregon. D'autres machines, de taille simplement éléphantinesque, grouillaient autour du monstre partiellement assemblé ; certaines avaient des opérateurs humains, d'autres fonctionnaient toutes seules, et l'on voyait la foule habituelle d'ouvriers en bleu de travail appuyés sur des pelles et appliqués à peaufiner leur technique pour ce qui était de cracher.

Il leva les yeux à mon approche, me regarda de la tête aux pieds, retourna à son travail. J'avais entrevu dans ses yeux une lueur d'intérêt, mais aucun signe qu'il m'ait reconnu. Puis il leva de nouveau la tête, regarda plus attentivement et sourit soudain.

« Hildy ? Est-ce bien toi ? »

Je m'arrêtai et tournai sur moi-même, exhibant quelques douzaines d'éclatantes incisives brevetées Bob le Cintré et deux des plus interminables jambes jamais dessinées par le Maître tandis que ma jupe se gonflait comme celle d'une porcelaine de Saxe. Il jeta son crayon optique sur l'écran et s'approcha, me prit la main et se mit à la secouer avec vigueur. Puis il se rendit compte de ce qu'il faisait, rit, et me serra dans ses bras.

« Ça fait si longtemps, dit-il. Je t'ai vue au mag, l'autre jour. » Il m'enveloppa d'un geste signifiant qu'il ne s'attendait guère au spectacle qu'il avait sous les yeux. Je haussai les épaules ; mon corps parlait de lui-même.

« Tu lis le *Tétin*, maintenant ? Je le crois pas.

— Pas besoin de lire le *Tétin* pour avoir droit à ton numéro. Chaque fois que je changeais de chaîne, t'étais là, chiant comme la mort. »

Je m'abstins de tout commentaire. Il avait sûrement été intéressé au début, comme Bobbie et le reste des habitants de Luna, mais pourquoi se fatiguer à lui expliquer tout ça ? Et puis je connaissais mon Fox et je savais qu'il n'admettrait jamais qu'il pouvait se laisser séduire par une histoire à sensations avec la même facilité que le reste de ses concitoyens.

« Franchement, je suis ravi qu'on soit débarrassé de l'autre crétin. T'as pas idée du genre de problèmes que David Terre et sa joyeuse bande pouvaient nous causer.

— On est samedi, observai-je, mais ton service m'a dit que je te trouverais en bas.

— On est presque dimanche, tu veux dire. C'est typique des problèmes de démarrage. Écoute, j'aurai fini dans quelques minutes. Si tu restais encore un peu, on pourrait aller dîner ou petit déjeuner ou je ne sais quoi.

— Le je ne sais quoi m’a l’air pas mal.

— Parfait. Si t’as soif, un de ces tire-au-flanc pourra te dégoter une bière ; ça leur donnera une tâche correspondant à leur qualification. » Il tourna les talons pour se remettre rapidement à la tâche.

La brève sensation provoquée par mon arrivée s’était dissipée ; comprenez que les quelques douzaines d’hommes et de femmes dont le regard avait quitté les horizons lointains pour admirer mes jambes avaient repris leur contemplation de l’infini.

Un badaud peu au fait des règles en matière de construction aurait pu se demander comment on arrivait à quoi que ce soit avec autant de philosophes et si peu de manœuvres aux mains sales. La réponse était simplement que Fox et trois ou quatre autres collègues ingénieurs accomplissaient tout le boulot qui ne relevait pas de la manutention et que les machines faisaient le reste. Alors qu’il faudrait encore déplacer et modeler plusieurs centaines de kilomètres-cubes de pierre et de terre avant que l’Oregon soit achevé, pas une seule cuillerée n’en serait maniée par les membres du Syndicat des Porteurs de seau, même s’ils étaient si nombreux qu’on aurait presque pu les croire capables de s’acquitter de la tâche en l’affaire de quelques semaines. Non, les pelles qu’ils avaient dans la main étaient bien astiquées ; insignes officiels de leur activité, elles n’étaient pas plus souillées de terre qu’au jour de leur sortie de fabrication. Leur fonction principale touchait à la sécurité : si jamais un de ces profonds penseurs s’endormait debout, le manche de l’outil pouvait se glisser dans une poche cousue tout exprès à l’envers sur leur combinaison syndicale, évitant ainsi parfois à cet élément de valeur une chute douloureuse. Fox prétendait que c’était la cause principale des accidents du travail.

Peut-être qu’il exagère. La garantie de l’emploi est un des droits civiques fondamentaux de notre société, et il est triste de constater que bon nombre de Sélénites ne sont aptes qu’au genre de tâches pour lesquelles les machines ont depuis longtemps pris la relève. Peu importe nos efforts pour triturer les gènes et éliminer ceux qui sont défectueux, je crois que nous aurons toujours sur les bras les lambins, les désespérés, les dépourvus de curiosité et d’imagination. Qu’en faire ? Alors, voici ce qu’on a décidé : tous ceux qui le voudraient se verraient attribuer un boulot, assorti d’un insigne attestant de leur appartenance professionnelle, et mis au travail quelques heures par jour. Que vous n’aimiez pas bosser n’est pas franchement un problème. Personne ne crève de faim et l’air est gratuit depuis avant ma naissance.

Il n’en avait pas toujours été ainsi. Juste après l’invasion, si vous n’aviez pas payé votre taxe d’oxygène, on vous reconduisait au sas de sortie, mais sans scaphandre. Je préfère encore la méthode actuelle.

J’admets volontiers qu’elle paraît terriblement inefficace. J’ignore ce qu’il en est du point de vue de la rentabilité économique, mais quand je prends la peine d’envisager la question, il me semble qu’il devrait exister un moyen de réduire le gaspillage. Puis je me demande ce que tous ces gens pourraient bien faire pour occuper leur existence déjà (de mon point de vue) bien vacante, et

je décide de ne plus m'interroger. À quoi bon, d'ailleurs ? Je soupçonne qu'il y avait déjà des gars qui flemmardaient, le coude sur le manche de pelle, le jour de la signature du contrat d'édification de la première pyramide.

Ai-je l'air si terriblement intolérante lorsque j'avoue ne pas les comprendre ? Peut-être qu'ils pensent la même chose de moi, qui mets mes capacités « créatrices » au service d'une structure que je déteste et d'une profession dont les protestations d'intégrité sont pour le moins sujettes à caution. Peut-être que ces ouvriers me considéreraient comme une pute. Peut-être que je suis effectivement une pute littéraire. Mais pour ma défense, je dirai que le journalisme, si l'on me passe l'expression, n'a pas été mon seul et unique boulot. J'en ai fait bien d'autres, et pour l'heure, j'avais la nette impression que je n'allais pas tarder à quitter le Tétin.

La majorité des hommes et des femmes qui m'entouraient alors que j'attendais Fox n'avaient jamais exercé d'autre activité. Ils en auraient été bien incapables. La plupart étaient illettrés, et les possibilités d'emploi gratifiant pour ce genre d'individus sont limitées. S'ils avaient eu des talents artistiques, ils les auraient exploités.

À quoi passaient-ils leurs journées ? Étaient-ce ces gens qui contribuaient à la hausse inquiétante du taux de suicide rapportée par le C.C. ? Est-ce qu'un beau matin, ils se levaient, saisissaient leur pelle, pensaient *oh et puis merde*, et se faisaient sauter le caisson ? Je décidai de m'en ouvrir au C.C. quand je me remettrais à lui causer.

Tout cela me paraissait sordide. J'étudiai un homme, un contremaître, à en croire l'un des nombreux insignes épinglés à son bleu, et même un Centenarien, vu le badge criard proclamant à son revers qu'il avait passé cent années appuyé sur cette pelle. À côté de Fox, il lorgnait vaguement vers la table où étaient affichés les plans, avec une expression que j'avais vue pour la dernière fois chez un bovidé ruminant son fourrage. Avait-il encore des espoirs, des rêves et des peurs, ou bien était-il parvenu au bout ? Nous avons prolongé la vie au point que nous ne savons plus très bien où elle devrait finir, mais nous n'avons pas réussi à trouver du neuf ou de l'intéressant pour occuper ces vastes horizons qui s'ouvrent devant nous.

Fox posa la main sur mon épaule et je me rendis compte, avec un choc et comme un sentiment de réconfort pervers, que j'avais dû moi aussi évoquer quelque bovidé tandis que je ruminais mes pénétrantes et profondes réflexions. Ce contremaître était probablement un type sympa pour discuter le bout de gras et déconner un bon coup. Je parie même qu'il devait s'y entendre pour raconter des blagues et vous flanquer la pâtée aux fléchettes. Faudrait-il que nous soyons tous, pour reprendre l'expression consacrée, ingénieurs en astronautique ? Je connais personnellement un ingénieur en astronautique, et c'est le plus sinistre ronchon que vous pourrez jamais rencontrer.

« T'as l'air en pleine forme, remarqua Fox.

— Merci. Alors, c'est fini pour aujourd'hui ?

— Jusqu'à lundi. J'ai horreur de jouer les maniaques du boulot, mais s'il

n'y a pas quelqu'un pour s'en soucier, cet aménagement n'atteindra jamais son plein potentiel.

— T'as pas changé, Fox. » Je lui passai le bras autour de la taille et nous nous dirigeâmes vers sa caravane, garée au milieu d'un assortiment d'engins à l'arrêt. Il mit la main sur mon épaule, mais je sentais bien qu'il avait encore la tête à ses plans.

« Je suppose que non. Mais ce doit être le meilleur Disney jamais construit, Hildy. Le mont Hood est fini ; ne lui manque plus que la neige. Même ainsi, à l'échelle du quart, il fait illusion presque sous n'importe quel angle. La Columbia est en eau et le courant a pris à peu près son rythme de croisière. Les gorges vont être magnifiques. Ce sera une véritable frayère à saumon. J'ai déjà des douglas de vingt mètres de haut. Même en forçant leur croissance, il faut quand même le temps. Et puis des ours, des grizzlis... Ça va être super.

— À quand l'achèvement du chantier ? » Nous passions devant un des enclos aux ours. Les occupants nous contemplèrent avec des yeux de prédateurs placides.

« Dans cinq ans, si tout va bien. Sans doute sept, pour rester réaliste. » Il m'ouvrit la porte de la caravane et me suivit à l'intérieur. L'aménagement était utilitaire, encombré de papperasse. La seule touche personnelle que je vis était une antique règle à calcul accrochée au-dessus du poêle à gaz. « Tu veux commander quelque chose ? On a un traiteur japonais sympa qui veut bien livrer ici. J'ai dû les entraîner ; l'endroit est dur à trouver. Ou on peut aller dehors, si tu préfères autre chose. »

Je savais parfaitement ce que je voulais et il serait inutile de le commander à l'extérieur. Je l'entourai de mes bras et l'embrassai d'une façon qui rattrapait presque les quarante années où nous n'avions pas partagé le même lit. Quand je m'écartai pour reprendre mon souffle, je vis qu'il me souriait.

« Tu tiens particulièrement à cette robe ? » demanda-t-il. Posée sur mon col, sa main triturait l'étoffe.

« J'aurais quelque chose à gagner à te répondre oui ? »

Il secoua lentement la tête et la déchira.

Les amoureux de la haute couture seront soulagés d'apprendre ceci : primo, la robe, vieille de trente ans, n'était pas de celles redevenues à la mode, même si je l'avais choisie parce qu'elle mettait en valeur ma nouvelle silhouette. Bobbie se serait étranglé en la voyant, mais Fox était plus direct. Secundo, je savais depuis le début que Fox la détruirait, même s'il n'était pas un arbitre des élégances – mâle ou femelle, il était plutôt lourdingue de ce côté-là. Le seul truc important à savoir à son sujet était que – mâle ou femelle – il aimait dominer. Il aimait que le sexe soit quelque chose de rude, d'urgent, à la limite de la brutalité, et c'était exactement ce que je recherchais en ce moment précis. Alors qu'il me flanquait une des plus belles ramonées de ma vie, je remerciais les éventuels dieux du ciel de l'avoir retrouvé durant

l'une des périodes masculines de son existence.

C'était à Fox que j'avais pensé quand j'hésitais, nerveux, au seuil du Changement, et ça s'expliquait tout à fait. Lui et moi... en fait, durant un moment, ç'avait été elle et moi, puis lui et moi... nous étions restés amants dix ans. Je ne sais plus très bien pourquoi nous avons rompu, ou alors j'ai oublié, mais nous étions restés bons amis après la séparation. Peut-être l'écart avait-il fini par grandir entre nous, comme on dit, même si ça m'a toujours paru une explication facile. Quel écart peut-on encore faire naître quand l'un des deux a soixante ans et l'autre cinquante-cinq ? Mais j'en garde le souvenir d'une période confortable.

Le besoin de le voir avait été si pressant que j'avais modifié mon plan initial – faire un peu de shopping sur la Platz – et rendu ainsi un fier service à mon compte bancaire. Je m'étais ruée à la maison pour passer cette robe de satin noir ras du cou avec jupe ballerine coupée au genou (et qui était en ce moment toute déchirée, froissée et trempée de sueur sous mon dos nu), je m'étais teint les cheveux pour être assortie à mes vêtements, peinturluré les yeux et la bouche, verni les ongles, aspergée du parfum préféré de Fox, et j'étais ressortie trois minutes après, montre en main. J'avais rejoint l'Oregon en taxi, joué de mon charme féminin sur le pauvre garçon, et moins d'un quart d'heure après, je me retrouvais les genoux en l'air et les mains agrippées à ses fesses nues, hurlant comme une chienne en chaleur et le serrant de toutes mes forces, comme si j'avais envie qu'il me défonce de part en part avant de défoncer le plancher en dessous, emporté par son élan.

Est-ce que vous voyez à présent pourquoi l'ULTRA-Frisson est mal barré, question rentabilité ?

Fox me faisait en général cet effet. Pas toujours avec cette intensité, d'accord. J'étais en train d'éprouver ce qu'on appelle poliment un choc hormonal, ou Changemania, ou comme on dit plus souvent, j'avais le feu au cul. On ne doit pas s'étonner, quand le corps est soumis à des altérations aussi radicales, de certains retentissements sur le psychisme. Avec moi, cela se traduit toujours par un pic d'appétit sexuel. D'autres deviennent simplement irresponsables. J'ai un ami qui avait donné l'ordre à sa banque de lui couper tout crédit pendant cinq jours après un Changement, sinon il aurait claqué jusqu'à son dernier sou.

Ce que j'étais en train de claquer, on ne pouvait pas le mettre à la banque, et de toute façon, ce serait idiot de l'économiser.

Ensuite, il nous commanda une montagne de sushis et de tempura, et une fois la commande livrée, il mit en route la caravane et nous conduisit, par un long conduit de ventilation obscur, au cœur même de l'Oregon.

Comme tous les Disneylands, c'était une immense bulle hémisphérique, au fond plus ou moins horizontal, au toit incurvé peint en bleu. Les premières ne faisaient qu'un ou deux kilomètres de diamètre, mais les ingénieurs ayant mis au point de meilleures structures portantes, les dernières n'avaient plus de

limites visibles. L'Oregon était une des plus grandes, avec les deux autres Disneylands également en cours de construction : le Kansas et Bornéo. Fox faisait de son mieux pour ne pas m'assommer de chiffres ; je les oubliais quelques minutes après les avoir entendus. Disons simplement que c'était vraiment très grand.

Le sol était pour l'essentiel composé de roche et de terre modelées pour former des collines et deux montagnes. La première, baptisée le mont Hood, était haute et très pointue. L'autre était tronquée et paraissait inachevée.

« Ça doit être un volcan, m'expliqua-t-il. Ou du moins, une bonne approximation d'un volcan en activité. Il s'est produit une éruption dans ce secteur à l'époque historique.

— Tu veux dire avec de la lave, des flammes et de la fumée ?

— J'aurais bien voulu. Mais la puissance requise pour fondre la quantité de roche exigée par une éruption digne de ce nom aurait fait sauter le budget, sans parler qu'un volume de fumée un peu important aurait nui à la faune et aux arbres. Non, on va se contenter de lâcher de la vapeur trois ou quatre fois par jour et de projeter des étincelles pendant la nuit. Ça devrait être assez chouette. Le directeur du projet essaie de convaincre les promoteurs de nous financer un nuage de cendres annuel – rien de catastrophique, en fait ; c'est même bénéfique pour les arbres. Et je suis à peu près certain qu'on pourra se monter une petite coulée de lave tous les dix ou vingt ans.

— J'aurais bien aimé le voir mieux. Il fait plutôt sombre, ici. » Les seules véritables sources de lumière provenaient des quelques exploitations forestières éparées, taches de vert vif dans ce paysage bouleversé.

« Attends que je t'allume le soleil. » Il saisit un micro pour s'entretenir avec la centrale, et quelques minutes plus tard, le « soleil » s'alluma en grésillant ; bientôt, il flamboyait juste au-dessus de nos têtes.

« Tout ce que tu vois doit être recouvert par la forêt primaire ; de la verdure à perte de vue. Pas du tout comme autour de ta cabane au Texas. On est ici dans un climat frais et humide, avec quantité de neige en altitude. Essentiellement des conifères. On est même en train d'installer une plantation de séquoias dans la partie méridionale, même s'il faut tricher un peu, géographiquement parlant.

— Avec de la verdure, ça devrait être nettement plus chouette, observai-je.

— Toi, tu seras jamais une vraie Texane », remarqua-t-il, et il sourit.

Il nous déposa au bord de la Columbia, au débouché des gorges, là où le cours s'élargit et se ralentit, sur la large barre sableuse d'une île destinée à être le centre de ce qu'il appelait un banc d'essai écologique. La plage était de sable compacté, striée d'ondulations figées. Sur l'autre rive, on voyait les pins promis, mais de ce côté-ci, ne croissait qu'une végétation d'estuaire, le genre de plantes qui s'accommodent des inondations périodiques. Cela allait des hautes herbes maigres aux buissons bas et épais, dont presque aucun ne dépassait ma taille. J'aperçus également quelques troncs particulièrement imposants à demi enfouis dans le sable, desséchés, blanchis, usés par le soleil

et les intempéries. Je me rendis compte qu'ils étaient artificiels : on les avait mis là pour impressionner les visiteurs qu'on ne manquerait pas de trimbaler jusqu'ici.

Nous étalâmes une couverture sur le sable, et une fois assis, nous nous remplîmes la panse. Il restait plutôt cantonné au tempura crevetteïde, pendant que je me répartissais entre maguro, uni, hamachi, toro, tajo et tranches de fugu minces comme du papier. J'imbibais abondamment chaque morceau de cette somptueuse sauce au raifort vert, à en avoir la goutte au nez et les oreilles rouge brique. Puis nous fîmes de nouveau l'amour, le genre tendre et lent durant la première heure, inhabituel pour Fox, en ne commençant à nous exciter que sur la fin. Puis nous restâmes étalés au soleil sans vraiment nous endormir, somnolents comme des reptiles repus. Du moins ne pensais-je pas m'être assoupie jusqu'au moment où Fox me réveilla en me renversant sur le ventre pour me pénétrer sans prévenir. (Non, pas comme ça. Fox aime prendre les devants et ce n'est pas un tendre, mais il n'est pas du genre à infliger de douleur et je ne suis pas du genre à en subir.) Enfin, tout ça finit par s'arranger. Quand Fox était une fille, elle venait souvent s'empaler sur moi avant d'être tout à fait prête. Peut-être s'imaginait-il que toutes les filles aimaient faire l'amour ainsi. Je ne l'avais pas éclairé sur la chose parce que ce n'était pas mon souci premier et que les ébats qui suivaient étaient toujours de qualité olympique.

Et ensuite...

Car il y a toujours un ensuite. Peut-être est-ce pourquoi mes dix années avec Fox avaient été la relation la plus longue que j'aie connue. Après l'amour, la plupart des gens ont envie de vous causer, et j'avais toujours eu des difficultés à trouver des partenaires avec lesquels j'avais autant envie de causer que de faire l'amour. Fox était l'exception... Donc, ensuite...

Je remis ce qui restait de mes vêtements. La robe était salement déchirée ; je n'arrivais même pas à la faire tenir sur mon sein gauche et elle était truffée de trous béants. Ça collait avec mon humeur. Nous longeâmes le bord de la rivière en pataugeant dans une eau qui ne dépassait jamais nos chevilles. Je me jouais le plan naufragée. Cette fois, je pouvais m'imaginer dans le rôle d'une vedette riche et célèbre, la robe de soirée en haillons, recherchant désespérément l'aide d'un autochtone serviable. Je marchais en laissant traîner les orteils dans l'eau.

Cet endroit était irréel et hors du temps comme jamais n'avait pu l'être l'île de Scarpa. Le soleil était toujours figé en plein zénith. Je ramassai une poignée de sable pour l'examiner ; il était tout aussi détaillé que le sable imaginaire de mon environnement mental long d'un an. L'odeur, toutefois, était différente. C'était du sable de rivière, pas du sable de corail blanc, et l'eau d'ici était douce et contenait une vie microscopique entièrement différente. En outre, elle était plus chaude que les eaux du Pacifique. Plutôt torride, l'Oregon. Plus de quarante. Une histoire de construction. Nous avions passé la journée à transpirer. J'avais léché la sueur sur sa peau et lui avais

trouvé plutôt bon goût. Pas tant la sueur que la peau sur laquelle je la léchais.

Le décor n'aurait pu être plus parfait si je l'avais moi-même choisi. Du genre : Fox, cet endroit me rappelle une curieuse aventure qui m'est survenue un jour de la semaine dernière, entre 15:30:0002 et peut-être, oh, disons 15:30:0009. C'est incroyable comme le temps file lorsqu'il est agréable.

Donc, je lui dis quelque chose d'un peu moins énigmatique et finis par lui déballer toute l'histoire. Jusqu'à la chute, sur laquelle je m'étranglai.

Fox n'était pas aussi réticent que Callie.

« J'ai déjà entendu parler de la technique, bien sûr, me dit-il. Je devrais m'étonner que tu ne sois pas au courant, mais j'imagine que tu es toujours aussi intimidée par la technologie.

— Ça n'a pas de rapport direct avec mon boulot. Ou ma vie.

— C'est ce que t'imaginais. Ça ne semble plus être le cas.

— Certes. Mais jusqu'ici, elle ne m'avait jamais sauté dessus pour me mordre.

— C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Ce que tu me décris, c'est un traitement de choc pour problèmes mentaux. Je n'arrive pas à croire que le C.C. ait pu te l'infliger sans ton consentement, à moins que tu aies vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond. »

Il laissa cette dernière remarque en suspens, et une fois encore, je m'étranglai. S'il faut reconnaître à Fox une qualité, c'est d'aller droit au but ; il n'était pas homme à se laisser entraver par un détail mineur comme mon humiliation manifeste.

« Alors, c'est quoi ton problème ? » insista-t-il avec l'ingénuité d'un gosse de trois ans.

« C'est quoi l'amende, ici, pour dépôt de détritus ? m'enquis-je.

— T'inquiète. De toute façon, tout le coin sera remodelé avant que le public vienne tout piétiner avec ses gros sabots. »

J'ôtai la robe déchirée et la roulai en boule de mon mieux, avant de la lancer le plus loin possible dans le fleuve. Elle décrivit un arc, tomba dans l'eau. Je la regardai s'éloigner, lentement emportée par le courant ; bien vite gorgée d'eau, elle resta accrochée au fond. Fox m'avait dit qu'on pouvait s'éloigner de l'île de cent bons mètres sans s'enfoncer plus qu'aux genoux. Ensuite, cela descendait rapidement. Nous étions parvenus à l'extrémité amont. Depuis la dernière langue de sable, nous regardâmes le fleuve pousser la robe, centimètre après centimètre. J'étouffai un sanglot et sentis rouler une larme sur ma joue.

« Si j'avais su que tu y tenais à ce point, je l'aurais jamais déchirée. » Quand je le regardai, il cueillit une larme au bout de son doigt et la lécha. Je souris timidement. Je m'engageai dans l'eau, à contre-courant, et je l'entendis qui me suivait.

Cela tenait en partie au choc hormonal, j'en étais sûre. Je ne pleure pas beaucoup, et pas davantage quand je suis femme. Le Changement avait sans doute ouvert les vannes, et ça me paraissait approprié ; c'était le bon moment

pour pleurer. Il était temps que j'admette combien toute cette histoire me terrifiait.

Je m'assis dans l'eau tiède. Elle ne me recouvrait pas les jambes. Je me mis à creuser le sable de chaque côté.

« On dirait que je passe mon temps à me suicider. »

Il s'était arrêté à côté de moi. Je levai les yeux vers lui, essuyai une autre larme. Dieu, qu'il était beau. J'avais envie de l'exciter, envie de le préparer à nouveau avec ma bouche, puis de m'allonger dans l'eau et le laisser se mouvoir en moi au rythme doux et lent du fleuve. Était-ce là un besoin d'affirmer la vie, ou un désir de mort, au sens métaphorique du terme ? Étais-je dans le fleuve de la vie, ou bien était-ce le fantasme de me noyer dans les détritiques que de toute éternité les fleuves emportent vers la mer ? Mais il n'y avait pas de mer au bout de ce fleuve, rien qu'un biotope plus profond et de salinité croissante, adapté aux saumons qui grouilleraient bientôt ici, s'épuisant à remonter le courant pour mourir. Le ciel que le soleil devait parcourir avant d'aller s'éteindre était une toile peinte. Les figures de style de la Terre d'antan étaient-elles encore pertinentes ici ?

Il fallait que ce soit une image de la vie. Non, je n'étais pas fatiguée de vivre, et j'en avais plein le dos de mourir. La vie coule, voilà tout. N'est-ce pas sa seule justification ?

Quoi qu'il en soit, Fox n'était pas du genre à se laisser porter par le doux rythme d'un fleuve, pas deux fois dans la même journée. Il risquait de se laisser prendre par l'action et, vu mon humeur, je risquais de mordre. Je me contentai donc de lui embrasser simplement la jambe et repris mes travaux d'excavation dans le sable.

Il s'assit derrière moi, une jambe de chaque côté, et se mit à me masser les épaules. Je ne crois pas l'avoir jamais plus aimé qu'en cet instant. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Je laissai retomber ma tête, me fis molle comme une anguille, laissai ses doigts robustes écraser chaque nœud et chaque tressaillement.

« Est-ce que je peux dire... je ne veux pas te faire de mal, comment m'exprimer ? J'aurais dû être surpris, oui, j'aurais dû être surpris d'apprendre ça. Je veux dire, c'est horrible, c'est inattendu, ce n'est pas le genre de chose qu'on veut entendre de la bouche d'une amie et j'ai envie de crier : "Non, Hildy, c'est pas possible !" Tu saisis ? Mais ce qui m'a surpris... eh bien, c'est de découvrir que je n'étais pas surpris. C'est horrible à dire.

— Non, vas-y, continue », murmurai-je. À présent ses mains caressaient ma tête. Un peu plus fort et mon crâne allait se fendre, accroître son pouvoir. Peut-être certains de mes démons s'échapperaient-ils par les fissures.

« Par certains côtés, Hildy, tu as toujours été la personne la plus malheureuse que je connaisse. »

J'absorbai cela sans protester, tout comme je me laissais lentement absorber par le sable sous moi. J'étais devenue un sac de sable brun qu'il modelait du bout des doigts. Je n'avais rien contre cette sensation.

« Je crois que c'est ton boulot, dit-il enfin.

— Tu crois vraiment ?

— T'as bien dû t'en rendre compte. Dis-moi que t'aimes ton travail, et je ferme ma gueule. »

Il aurait été vain d'objecter.

« Tu ne me dis pas tout le plaisir que tu as à faire des reportages ? Tu ne racontes pas combien c'est passionnant ? T'es une vraie pro, tu le sais. Trop même, selon moi. Ça a débouché sur quelque chose, ce roman ?

— Tu l'aurais su.

— Et si tu bossais pour un autre bloc ? Un qui soit moins intéressé par les mariages de célébrités et les morts violentes.

— Je ne crois pas que ça changerait quoi que ce soit ; de toute façon, je n'ai jamais eu un tel respect pour le journalisme en tant que profession. Au moins, le *Tétin* ne cherche pas à vouloir passer pour autre chose que ce qu'il est.

— Une vraie merde.

— Tout juste. Je sais que t'as raison. Je ne suis pas heureuse dans mon boulot. Je suis à peu près sûre que je démissionnerai bientôt. La seule chose qui m'arrête, c'est que je n'ai aucune idée de ce que je pourrais faire à la place.

— J'ai entendu qu'ils engageaient au Syndicat des coolies. Ils ont remporté le contrat pour Bornéo. Ça jase, chez les Porteurs de seau.

— Ravie d'apprendre qu'il y a encore quelque chose qui les passionne. Peut-être que je devrais essayer, dis-je, à moitié sérieuse. Moins de stress...

— Ça marcherait pas. Je vais te dire quel est ton problème, Hildy. T'as toujours voulu être... utile. Tu voulais faire quelque chose d'important.

— Apporter une différence ? Changer le monde ? Je ne crois pas.

— Je pense que tu avais renoncé avant qu'on se rencontre. Il y a toujours eu chez toi une touche d'amertume à ce propos ; c'est une des raisons de notre rupture.

— Vraiment ? Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je ne suis pas sûr de l'avoir compris à l'époque. »

Nous restâmes tous deux silencieux quelques minutes, arpentant les sentiers de la mémoire. J'étais contente de noter que, même après cette révélation, mes souvenirs restaient agréables pour l'essentiel. Il continuait de me masser, et me pencha vers l'avant pour atteindre le bas du dos. Je n'offris aucune résistance, et laissai pendre ma tête, apercevant mes cheveux qui traînaient dans l'eau. Je me demandais pourquoi l'on ne savait pas ronronner comme les chats. Si j'avais su, ç'aurait été le moment. Peut-être devrais-je soulever la question avec le C.C. Je suis sûre qu'il trouverait un moyen.

Fox se mit à ralentir le rythme. Personne ne voudrait voir cesser ce genre de massage mais je savais que ses doigts fatiguaient. Je me laissai aller contre lui et ses bras m'encerclèrent, juste sous les seins. Je posai les mains sur ses genoux.

« Puis-je te demander quelque chose ?

— Tu sais bien que oui.

— Pour toi, qu'est-ce qui rend la vie digne d'être vécue ? »

Il ne me fournit pas une réponse à l'emporte-pièce, ce que j'avais plus ou moins escompté. Non, il réfléchit un bon moment, puis il soupira et cala son menton contre mon épaule.

« Je ne sais pas si on peut vraiment répondre. Il y a des raisons superficielles. La plus évidente est que mon travail me procure un sentiment d'accomplissement personnel.

— Je t'envie. Ton travail n'est pas effacé au bout de dix secondes de lecture.

— Il y a aussi des déceptions. J'avais plus ou moins désiré bâtir tout cela. » Il balaya d'un geste du bras les étendues inachevées de l'Oregon. « Il s'est trouvé que mes talents s'orientaient dans d'autres directions. Ça au moins, ça donnerait un sentiment d'accomplissement, pouvoir laisser derrière soi une chose pareille.

— Est-ce là la clé ? Laisser quelque chose derrière soi ? Pour la "postérité" ?

— Il y a cinquante ans, je t'aurais peut-être répondu oui. Et c'est certainement une raison. Je crois même que c'est la raison pour la majorité des gens qui ont la jugeote de se demander de prime abord à quoi rime la vie. Je ne suis pas sûr que ce soit encore pour moi une raison valable. Non que je sois malheureux ; j'aime vraiment mon travail, j'ai hâte d'arriver ici tous les matins, je reste tard, je viens bosser les week-ends. Mais quant à laisser trace de ce que j'ai créé, mon boulot est encore plus éphémère que le tien.

— Tu as raison, constatai-je avec un étonnement considérable. Je n'avais pas cru la chose possible.

— Tu vois ? » Il rit. « On en apprend tous les jours. C'est une bonne raison de vivre. Peut-être banale. Mais je retire une satisfaction de l'acte de créer. Ça n'a pas besoin de durer. Ça n'a même pas besoin d'avoir de sens.

— De l'art.

— Je commence à voir les choses ainsi. C'est peut-être présomptueux à dire, mais nous autres climatos, nous commençons à avoir des amateurs qui nous suivent. Qui sait sur quoi cela peut déboucher ? Peut-être que créer quelque chose revêt pour moi une grande importance. » Il hésita, puis insista. « C'est une autre sorte de création. »

Je voyais parfaitement ce qu'il voulait dire. En définitive, c'était là la raison essentielle de notre rupture. Il avait eu un enfant peu après – je lui avais demandé de ne jamais me dire si j'en étais le père. Il avait estimé que je devrais en avoir un moi aussi et je lui avais répondu sèchement que ce n'était pas ses oignons.

« Je suis désolé. Je n'aurais pas dû remuer tout ça, dit-il.

— Non, je t'en prie. C'est moi qui ai demandé ; je dois être prête à entendre les réponses, même si je ne suis pas d'accord.

— Et tu ne l'es pas ?

— Je n'en sais rien. J'y ai réfléchi. Comme tu l'as sans doute deviné, j'ai pas mal réfléchi à tout un tas de choses.

— Alors, tu auras considéré la raison négative pour désirer vivre. Parfois, je pense que c'est la principale : j'ai peur de mourir. Je ne sais pas ce que c'est, et je n'ai pas envie de le savoir jusqu'au tout dernier moment.

— Pas de harpes célestes à espérer ?

— Tu plaisantes, j'espère. Logiquement, il faudrait pouvoir s'imaginer qu'on cesse simplement d'exister, comme une lampe qui s'éteint. Mais je défie quiconque d'imaginer vraiment ça. Tu sais que je ne suis pas du genre mystique, mais une longue vie m'a conduit à croire – et j'en suis le premier ébahi – que je crois bel et bien en l'existence de quelque chose après la mort. Je ne peux pas y apporter le premier commencement de preuve, et tu ne réussiras pas à m'en faire démordre.

— Je n'essaierai même pas. Dans mes meilleurs jours, j'éprouve la même chose. » J'émis l'un des soupirs les plus las qu'il me soit donné de me souvenir. Ça m'arrivait de plus en plus souvent ces temps derniers, et chaque nouveau soupir était plus las que le précédent. Jusqu'où iraient-ils ? Surtout, ne répondez pas.

« Donc, dis-je, nous sommes l'un et l'autre insatisfaits dans notre travail. Quelque part, je doute que ce soit là une explication suffisante. Il doit exister des solutions plus simples. L'irrépressible besoin de créer. Le manque d'enfants. » Je comptais sur mes doigts. Sans doute pas très sympa de ma part, car il avait fait de son mieux. Mais j'avais espéré quelque perspective nouvelle, ce qui était entièrement déraisonnable et d'autant plus décevant quand aucune ne se présentait. « Et la peur de la mort. J'ai dans l'idée qu'aucune n'est vraiment satisfaisante.

— Je ne devrais pas le dire mais je t'avoue que je m'en doutais. Je t'en prie, Hildy, tu devrais consulter un spécialiste. Bon, je l'ai dit, il fallait que je le dise, mais puisque je te connais depuis un bout de temps, et que je n'aime pas te mentir, je vais ajouter ceci : je ne crois pas que cela t'aidera. Tu n'as jamais été encline à accepter de bon gré les réponses ou les conseils des autres. Je ressens instinctivement qu'il faudra que tu viennes à bout de ces problèmes par toi-même.

— Si j'en viens à bout. Et ne t'excuse pas. Tu as parfaitement raison. »

La rivière continuait de couler et le soleil restait suspendu, immobile, au milieu du ciel peint. Le temps s'était arrêté et ça durait. Aucun de nous deux n'éprouvait le besoin de parler. J'aurais été parfaitement satisfaite de passer les dix prochaines années ici, aussi longtemps que je n'aurais pas à penser. Mais je savais que Fox finirait par avoir des fourmis. Merde, moi aussi.

« Est-ce que je peux te demander encore une chose ? »

Il me mordilla l'oreille.

« Non, pas ça. Enfin, pas tout de suite, en tout cas. » J'inclinai la tête en arrière et le regardai, à quelques centimètres de mon visage. « Vis-tu avec

quelqu'un ?

— Non.

— Est-ce que je pourrais venir m'installer chez toi pour quelque temps ? Disons, une semaine ? Je me sens terrifiée et très seule, Fox. J'ai peur d'être seule. »

Pas de réponse.

« J'ai simplement envie de dormir avec quelqu'un pendant un moment. Je n'ai pas envie de supplier.

— Laisse-moi y réfléchir.

— Bien sûr. » Cela aurait dû faire mal mais, curieusement, non. Je savais que j'aurais répondu pareil. Ce que je ne savais pas, c'est quelle aurait été ma décision finale. La vérité crue était que je réclamaïis son aide pour me sauver la vie alors que nous en savions assez l'un et l'autre pour être conscients qu'il ne pouvait pas faire grand-chose à part me serrer dans ses bras. Alors, s'il tentait effectivement de m'aider, et que je finissais malgré tout par mettre fin à mes jours... c'était une responsabilité sacrément lourde pour accepter de la courir sans un minimum de réflexion... Je pouvais lui dire qu'il n'y avait aucun lien de cause à effet, qu'il n'aurait rien à se reprocher s'il survenait le pire, mais je savais qu'il se le reprocherait quand même, et il savait que je le savais, aussi ne lui fis-je pas l'affront de lui mentir et m'abstins-je de faire encore monter les enchères en continuant à l'implorer. Je préférâi me nicher plus étroitement entre ses bras et regarder la Columbia qui continuait à s'écouler, indéfiniment.

Nous regagnâmes la caravane. Quelque part en cours de route, nous remarquâmes que le courant avait cessé. Le fleuve était devenu lisse et calme, placide comme un lac allongé. Les eaux reflétaient les arbres de l'autre rive avec la fidélité d'un miroir. Fox m'expliqua qu'ils avaient des problèmes avec certaines pompes. « Pas de mon ressort », ajouta-t-il, pensif. Le spectacle aurait pu être joli mais il me donnait froid dans le dos. Cela m'évoquait l'océan gelé, là-bas, autour de l'île de Scarpa.

Puis il alla chercher dans la caravane un boîtier de télécommande et me dit qu'il avait quelque chose à me montrer. Il tapa quelques codes, et soudain, mon ombre se mit à bouger.

L'astre du jour se mit à filer dans le ciel tel un grand oiseau argenté. L'ombre de chaque arbre, chaque buisson, chaque brin d'herbe marquait son passage comme autant de cadrans solaires. Si vous voulez connaître la désorientation, je vous engage à tenter l'expérience. Je me sentis gagnée par le vertige, oscillai et dus écarter les jambes, pour découvrir bien vite que le spectacle était nettement plus intéressant contemplé d'une position assise.

En l'espace de quelques minutes, le soleil était descendu sous l'horizon ouest. Mais ce n'était pas ce que Fox avait voulu me montrer. Des nuages s'élevaient dans cette direction, minces dentelles effilochées, des cirrus, je pense, ou du moins étaient-ils censés évoquer des cirrus. Suspendu quelque

part hors de vue, le soleil invisible les teignait de diverses nuances de rouge et de bleu.

« Très joli, fis-je.

— Non, c'est pas ça. »

Une détonation au loin : un immense nuage de fumée s'éleva lentement dans le ciel, marbré de lumière dorée. Fox pianotait avec concentration sur sa télécommande. J'entendis un sifflement lointain et l'anneau de fumée se mit à changer de forme. Son sommet s'aplatissait, le bas s'étirait. Je n'arrivais pas à deviner où il voulait en venir, et puis je compris. L'anneau avait dessiné un cœur à peu près passable. Une carte de la Saint-Valentin. Je me mis à rire et le pris dans mes bras.

« Fox, tu es un grand benêt romantique en fin de compte. »

Il était embarrassé. Il n'était pas dans ses intentions que je le prenne ainsi – je le savais fort bien, mais il est si facile à taquiner... et ça a toujours été plus fort que moi. Alors, il toussota et chercha refuge dans une explication technique.

« J'ai découvert que je pouvais créer une espèce d'effet Venturi dans ce générateur éolien », dit-il, tandis que nous regardions l'anneau se tordre à nouveau en une masse informe. « Dès lors, il était facile d'utiliser des jets concentrés pour le modeler, dans certaines limites. Reviens après l'inauguration et je serai capable d'écrire ton nom dans le crépuscule. »

Nous décollâmes du sable, puis il me demanda si ça me dirait d'assister à une explosion programmée au Kansas. Je n'avais encore jamais vu d'explosion nucléaire ; je répondis oui. Il dirigea la caravane vers un sas et nous émergeâmes bientôt à la surface où, après avoir branché le pilote automatique, il m'expliqua une partie de ses travaux sur les autres Disneylands tandis que nous regardions les beautés du vide défiler en dessous de nous.

Peut-être faut-il être sur place pour apprécier pleinement les sculptures météorologiques de Fox. Il délirait sur les tempêtes de neige et les blizzards qu'il avait créés, et cela ne me faisait ni chaud ni froid. Mais il réussit quand même à exciter mon intérêt. Je lui promis d'assister à son prochain spectacle. Je me demandais s'il ne cherchait pas à obtenir un papier dans le Tétin. Bon, j'ai l'esprit soupçonneux, et ce n'était pas la première fois qu'on me faisait ce genre de coup. Je ne voyais pas de quelle manière rendre la chose intéressante pour mes lecteurs, à moins qu'une célébrité vienne y assister, ou que survienne quelque événement violent et tragique.

L'Oregon était un pays de rêve comparé au Kansas. J'aurais aimé avoir une part dans la concession de sable.

Ils en étaient encore à la phase d'excavation. Le demi-dôme était presque achevé ; il ne restait plus que quelques zones relativement réduites, près de la lisière nord, à dégager à l'explosif. D'après Fox, le meilleur point de vue serait près de la bordure ouest ; tout au sud, le nuage de poussière risquait de

trop obscurcir la vue pour que le déplacement vaille le coup. Il posa notre engin près d'un paquet d'autocaravanes modulaires identiques, garées n'importe comment, et nous nous joignîmes aux groupes de quelques douzaines d'autres amateurs de feux d'artifice.

Le spectacle était strictement réservé aux gens du métier. J'étais la seule à ne pas être du bâtiment ; ce genre d'attraction n'était pas ouvert au public. Non que l'événement soit particulièrement rare. Le Kansas avait exigé des milliers d'explosions telles que celle-ci, et il en faudrait encore près d'une centaine avant que le gros œuvre soit achevé. Fox me le présenta comme le secret le mieux gardé de Luna.

« Ce n'est pas une si grosse détonation dans l'absolu, m'expliqua-t-il. Des charges vraiment importantes risqueraient trop d'ébranler la structure. Mais en début de chantier, on utilise des charges dix fois supérieures à celle-ci. »

Je notai le « on ». Il avait vraiment envie de participer à la construction de ces sites, au lieu de simplement y installer et commander ses engins météorologiques.

« Est-ce dangereux ?

— Tout est relatif. Il y a plus de risques qu'à dormir dans son lit. Mais ce genre de chose est calculé au petit poil. Nous n'avons pas eu un seul accident en trente ans. » Il poursuivit en m'abreuvant de détails sur les précautions complexes qui étaient prises, les radars chargés de détecter les gros fragments rocheux susceptibles d'être projetés dans notre direction et les lasers qui les vaporiseraient. Il m'avait totalement rassurée quand il se crut obligé de tout flanquer par terre.

« Si je te crie de courir, dit-il, très sérieux, fonce dans la caravane, pronto.

— Aurai-je besoin de me protéger les yeux ?

— Du verre blanc au plomb suffira. Ce sont les U.V. qui brûlent. Attends-toi à un certain éblouissement au début. Merde, Hildy, si jamais ça t'aveugle, ta compagnie d'assurance te payera des yeux neufs. »

J'étais parfaitement contente de ceux que j'avais déjà. Je commençais à me demander si cela avait été une si bonne idée de venir ici. Je décidai de regarder ailleurs durant les toutes premières secondes. La tradition était encombrée de récits sur ce qui pouvait vous arriver lors d'une explosion nucléaire, récits qui remontaient à la Terre d'antan, quand il était d'usage de s'en servir pour griller ses semblables par lots de plusieurs millions.

Le compte à rebours traditionnel débuta à moins dix. Je chaussai les lunettes protectrices et fermai les yeux à moins deux. Naturellement je les ouvris dès que la lumière traversa mes paupières. Je fus éblouie, comme de bien entendu, mais recouvrai rapidement la vue. Comment décrire quelque chose d'aussi brillant ? Regroupez au même endroit tous les éclairs que vous avez pu voir dans votre vie et ça ne commencera même pas d'effleurer l'intensité de cette lumière. Puis il y eut l'onde de choc sismique, puis le souffle, et finalement, bien plus tard, le bruit. Je veux dire, je crus avoir entendu le bruit, mais c'étaient les ondes de choc qui émanaient du sol. Le

bruit transmis par l'air était bien plus impressionnant. Enfin, il y eut le vent. Et la nuée ardente. L'ensemble du phénomène prit plusieurs minutes. Quand les flammes eurent fini de se dissiper, j'entendis des applaudissements épars et quelques cris. Je me tournai vers Fox et lui souris. Il souriait lui aussi.

Vingt kilomètres plus loin, mille personnes avaient déjà trouvé la mort dans ce qu'on devait appeler l'Effondrement du Kansas.

LA REINE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

Sur le moment, aucun de nous n'eut conscience du désastre.

On sabla le champagne, une tradition chez ces professionnels des travaux publics. Moins de dix minutes plus tard, Fox et moi avions réintégré la caravane et pris le cap d'un sas de sortie. Fox m'expliqua que l'itinéraire le plus direct pour regagner King City était par la surface, et je n'y voyais pas d'inconvénient. Je n'appréciais guère de voyager par le réseau de tunnels qui criblaient la roche autour d'un Disneyland.

Nous n'avions pas émergé au soleil de la surface que la caravane fut prise en charge par le pilote automatique : il nous informa que nous allions devoir entamer une procédure d'attente ou nous poser, car tout le trafic était détourné pour faire place aux engins de secours. Plusieurs nous dépassèrent en silence, filant dans les éclairs de leurs gyrophares bleus.

Aucun de nous n'avait souvenir d'une alerte de cette ampleur en surface. Certes, on connaissait de temps à autre des dépressurisations dans ces taupinières. Aucun système n'est parfait. Mais les pertes humaines dans de tels accidents étaient rares. Aussi Fox mit-il la radio et ce que nous entendîmes me fit chercher dans ses affaires à l'arrière du véhicule jusqu'à ce que j'y trouve un blocmag. C'était le *Recta* et en d'autres circonstances, je n'aurais pas manqué de le harceler sans pitié pour ses lectures. Mais le reportage que je vis s'y inscrire était du genre à vous faire ravalier toute remarque narquoise.

Une grave explosion s'était produite dans une station de vacances en surface du nom de Nirvana. Les premiers bulletins annonçaient des pertes et les images en direct transmises par les caméras de surveillance – tous ces documents apparurent dès les dix premières minutes – montraient des corps inertes autour d'une vaste piscine. L'eau du bassin bouillonnait avec violence. Au début, je crus que c'était un immense bain bouillonnant, puis je me rendis compte avec horreur que c'était l'eau qui était en ébullition. Ce qui voulait dire qu'il n'y avait plus d'air et que tous ces gens étaient certainement morts. Leurs postures étaient curieuses. Tous semblaient vouloir se raccrocher à quelque chose, pied de table ou lourde jarre en béton contenant un palmier.

Un événement tel que celui-ci évolue de manière autonome et cahotique. Les premiers bulletins sont toujours schématiques et généralement erronés. Nous entendîmes des estimations de vingt morts, puis de cinquante puis – le chiffre était énoncé sur un ton d'effroi respectueux – de deux cents. Puis on les démentit, mais j'avais moi-même pu compter trente corps. C'était affolant. À force d'être gâtés par les reportages en direct, nous escomptons toujours disposer d'informations immédiates, pertinentes, précises et parfaitement

cadrées par des caméras d'une stabilité impeccable. Celles-ci l'étaient, sans problème. Elles étaient même parfaitement immobiles, et au bout de quelques minutes, on avait envie de leur hurler de panoramiquer, juste un poil, qu'on voie un peu ce qu'il y avait hors du champ. Mais cela n'arriva que dix minutes après notre atterrissage, dix minutes qui nous parurent un siècle.

Au début, je crus que cette catastrophe m'affectait plus que Fox. Il était en état de choc, horrifié, bien sûr, et moi aussi, à un certain niveau. L'autre niveau, celui du traqueur de scoop, bouillonnait d'impatience, tannant le pilote automatique trois fois par minute pour lui demander quand est-ce qu'on pourrait décarrer d'ici, que je puisse enfin couvrir l'histoire. C'est pas joli, joli, je sais, mais n'importe quel reporter me comprendra. On a envie de bouger ! On planque l'horreur des images quelque part au tréfonds de son esprit, là où la police et les enquêteurs garent les trucs pas très beaux ; on a le poulx qui accélère, on brûle de traquer le prochain détail, et le suivant, et le suivant. Être collé au sol à quinze bornes du lieu de l'action est une des pires tortures que je connaisse.

Puis on mentionna un détail qui ne rendit la catastrophe que trop réelle pour Fox. Je n'en saisis pas l'importance au début. Je le regardai simplement et le vis devenir livide ; ses mains s'étaient mises à trembler.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— L'heure, souffla-t-il. Ils viennent d'annoncer l'heure du drame. »

J'écoutai, et le commentateur la répéta.

« Est-ce que c'était... ? »

— Oui. À quelques secondes près, c'était l'heure de l'explosion. »

J'étais tellement préoccupée par mon désir de me rendre à Nirvana qu'il me fallut une bonne minute avant de savoir quoi faire. Puis j'allumai le téléphone de Fox et appelai le Tétin, en recourant à mon code d'accès d'urgence numéro deux pour être certain d'obtenir rapidement Walter. Le code numéro un, m'avait-il dit, était exclusivement réservé à l'annonce de la fin du monde ou d'une interview exclusive d'Elvis.

« Walter, j'ai un sujet sur la cause de l'explosion », annonçai-je dès que son horrible tronche apparut sur l'écran.

« La cause ? Tu y étais ? Je croyais que tout le monde avait... »

— Non, je n'y étais pas. J'étais au Kansas. Mais j'ai des raisons de croire que la catastrophe a été provoquée par une explosion nucléaire à laquelle j'ai assisté au Kansas.

— Ça m'a l'air improbable. Tu es sûre...

— Walter, ça ne peut pas être autrement, ou alors c'est la plus grosse coïncidence depuis cette quinte d'entrée grâce à laquelle je vous ai complètement ratiboisé.

— C'était pas une coïncidence.

— Fichtre non, et un de ces quatre, faudra que je vous explique comment j'ai fait. D'ici là, vous venez de perdre vingt secondes de précieux temps d'infos. Passez le scoop en prenant des pincettes si ça vous chante, du genre :

“Faut-il y voir l’origine de la tragédie de Nirvana ?”

— File-moi ça. »

Je farfouillai autour de la planche de bord et pestai en silence. « Merde, où est la neuronnexion de ce putain de truc ? » demandai-je à Fox. Il me regardait, ahuri, mais sortit un câble d’une trappe dissimulée. Je le branchai à tâtons sur ma prise occipitale et prononçai les paroles magiques qui ordonnaient à la mémoire cristalline de relire et transmettre en cinq secondes les six dernières heures d’enregistrement de mon holocam.

« Et d’abord, t’es où, bordel ? demandait Walter. Ça fait vingt minutes que t’avais décroché du réseau. »

Je le lui dis et il m’annonça qu’il allait régler ça. Trente secondes plus tard, le pilote automatique avait l’autorisation de réintégrer le trafic. La presse a un certain poids dans ce genre de situation, mais coincée comme je l’étais, je n’avais pas été en mesure de le faire jouer. Nous nous élevâmes dans le ciel... pour virer dans la mauvaise direction.

« Merde, mais qu’est-ce que tu fous ? demandai-je à Fox, incrédule.

— Je rentre à King City, me dit-il, tranquille. Je n’ai aucune envie de revoir ce qu’on a déjà pu contempler des premières loges. Et je n’ai surtout aucune envie de te voir couvrir l’événement. »

J’étais à deux doigts de le virer de son siège mais, au second coup d’œil, il me parut dangereux. J’avais le sentiment qu’un mot de plus de ma part risquait de me valoir certaines remarques que je n’avais pas envie d’entendre, et même pis. Aussi, ravalant ma colère, je calculai mentalement combien de temps il me faudrait pour retourner à Nirvana depuis le sas de King City le plus proche.

Au prix d’un grand effort, je réussis à m’extraire du mode journalistique pour essayer de me comporter en être humain. Je pouvais sûrement me le permettre durant quelques minutes.

« Tu ne vas quand même pas t’imaginer que tu as un rapport quelconque avec ça », lui dis-je. Il regardait toujours droit devant lui, comme s’il avait vraiment besoin de vérifier la trajectoire du véhicule. « Tu m’as dit toi-même...

— Écoute, Hildy. Ce n’est pas moi qui ai posé la charge. Ni fait les calculs. Mais certains de mes amis, si. Et ça va retomber sur nous tous. Pour l’heure, il faut que je trouve un téléphone, il faut qu’on réussisse à trouver ce qui a mal tourné. Et je me sens effectivement responsable, alors n’essaie pas de m’en dissuader parce que je sais très bien que c’est illogique. J’aimerais simplement que tu t’abstiennes de me parler pour l’instant. »

J’obéis. Quelques minutes plus tard, il frappa du poing la planche de bord et dit : « Je n’arrête pas de nous revoir là-bas en train d’assister au spectacle. De pousser des exclamations. J’ai encore dans la bouche le goût du champagne. »

Je descendis sitôt franchi le sas, hélai un taxi et lui dis de me conduire à Nirvana.

La majorité des catastrophes semblent éminemment prévisibles a posteriori. Si seulement on avait tenu compte des avertissements, si seulement on avait appliqué telle ou telle consigne de sécurité, si seulement quelqu'un avait songé à cette éventualité, si seulement, si seulement. J'élimine les catastrophes dites naturelles, comme les séismes, les ouragans et les chutes de météorites. Mais les ouragans sont rares sur Luna. Les séismes lunaires presque autant, et la sélénographie est une science suffisamment exacte pour les prédire avec un haut degré d'exactitude. Les météorites arrivent très vite et frappent très fort, mais elles sont rares, leur taille moyenne est infime et toutes les structures vulnérables sont ceinturées de radars assez précis pour détecter les plus dangereuses et de lasers assez puissants pour les vaporiser. La dernière décompression explosive aux conséquences notables s'était produite presque six décennies avant l'Effondrement du Kansas. Les Sélénites avaient fini par avoir confiance dans leurs mesures de sécurité. Nous étions devenus assez confiants pour surmonter notre méfiance innée du vide et de la surface, du moins certains d'entre nous, au point que les riches allaient batifoler et bronzer au soleil sous des dômes conçus pour donner l'impression qu'ils n'étaient pas là. Un siècle auparavant, si quelqu'un s'était avisé de construire un ensemble comme Nirvana, il n'aurait guère trouvé preneur. À l'époque, les riches ne peuplaient que les niveaux les plus bas, jugés les plus sûrs, et c'étaient les pauvres qui allaient courir leurs chances avec seulement huit ou neuf portes pressurisées pour les isoler du Grand Aspirateur.

Mais cent ans de progrès techniques, d'améliorations des systèmes de sécurité qui transcendaient la simple prudence pour friser le grotesque, cent ans de connaissances accumulées sur la vie en environnement hostile avaient provoqué un raz de marée dans la société lunaire. Les cités s'étaient complètement renversées comme c'est, paraît-il, périodiquement le cas pour les eaux des lacs : le fond était remonté à la surface. Les anciens niveaux huppés de Bedrock étaient à présent les taudis et les couloirs de ventilation des étages supérieurs étaient devenus – une fois rénovés – l'endroit où il fallait habiter. Quiconque aspirait à être quelqu'un devait posséder une véritable fenêtre donnant sur la surface.

Il y avait quelques exceptions. Les vieux réactionnaires comme Callie aimaient toujours se terrer dans les profondeurs, même si, comme c'était son cas, ils n'avaient aucune phobie de la surface. Et une minorité non négligeable souffrait toujours de cette phobie fort commune sur la Lune : la peur du manque d'air. Ils ne se débrouillaient pas trop mal, je suppose. J'ai lu qu'un tas de Terriens d'antan avaient peur des endroits élevés ou des vols en avion, ce qui ne devait pas être évident dans une société qui appréciait les déplacements rapides et les appartements en terrasse.

Sans être la plus fermée des stations de surface de Luna, Nirvana n'était pas non plus du genre à fourguer des « séjours tout compris trois-jours-deux-nuits ». Je n'ai jamais saisi l'attrait qu'il y avait à payer une somme

exorbitante pour jouir d'une vue « naturelle » de la surface tout en se dorant aux rayons soigneusement filtrés du soleil ; je préfère de beaucoup n'importe quel Disneyland souterrain. Si vous tenez à jouir d'une piscine, vous en trouverez autant que vous voudrez en sous-sol, avec une eau tout aussi humide. Mais d'aucuns trouvent effrayantes les simulations d'environnements terrestres. Un nombre surprenant d'individus n'aiment pas spécialement les plantes, ni les insectes qui se dissimulent parmi leurs feuilles, et ils ne voient pas non plus vraiment l'intérêt des animaux. Nirvana répondait aux aspirations de cette clientèle et au désir d'être vu en compagnie de gens assez fortunés pour se montrer dans ce genre d'endroit. Endroit qui vous proposait casino, dancing, solarium, plus des jeux incroyablement puérils organisés par la direction, le tout sous le soleil ou les étoiles, dans le site superbement imposant du val Destination.

Et il avait intérêt à l'être, imposant. Les aménageurs avaient dépensé des sommes faramineuses pour qu'il en soit ainsi.

Le val Destination était une faille lunaire longue de trois kilomètres que l'on avait remodelée avec art pour y découper ces pics déchiquetés et ces falaises escarpées dont aurait dû s'orner toute vallée « lunaire » digne de ce nom, si Dieu avait employé un décorateur un peu plus extravagant : le genre de caractéristiques que tout le monde s'imaginait avant le début de l'ère spatiale et l'arrivée des premières images, bien décevantes, de l'aspect réel de Luna. Ici, nulle colline ventruée grêlée d'acné, nul champ de scories au gris et blanc si déprimant, nul rocher aux arêtes émoussées par un milliard d'années d'alternance de journées torrides et de nuits glaciales... et surtout, nulle trace de cette horrible *poussière* qui recouvre tout sur Luna. Ici, les cratères avaient des arêtes vives bordées de dents déchiquetées. Les falaises se dressaient vers le ciel et vous dominaient comme des vagues qui se brisent. Les roches étaient incrustées d'éclats de verre volcanique qui décomposaient la lumière crue du soleil en mille teintes ou brillaient d'un bel éclat rouge rubis ou bleu saphir comme s'ils étaient éclairés de l'intérieur – ce qui était le cas pour certains. D'étranges excroissances cristallines s'élançaient vers le ciel ou s'épalaient au sol, telles de sinistres créatures surgies des abysses, des blocs de quartz plus hauts que des immeubles de dix étages s'encastraient dans le sol comme si on les avait lâchés d'une grande hauteur, et des structures duveteuses, aux filaments plus minces que des fibres optiques, si fragiles que le souffle d'une combinaison pressurisée passant à proximité pouvait les briser, s'y accrochaient comme des oursins luisants dans le noir. L'horizon était sculpté avec un soin identique pour former une chaîne de montagnes à ridiculiser les Rocheuses par son âpre beauté... jusqu'à ce que vous prenne l'envie de les parcourir et de vous rendre compte que ces crêtes étaient bien chétives, simplement amplifiées par d'habiles jeux de lumière et des astuces de perspective forcée.

En revanche, le sol de la vallée était un rêve de géologue. C'était comme si l'on pénétrait dans une géode gigantesque. Et c'était toute cette géologie

neue qui, au bout du compte, devait signer la ruine de Nirvana.

L'un des quatre dômes de loisirs se nichait au pied d'une falaise baptisée – selon la toponymie nirvanienne typiquement ronflante – « Porte de la Paix céleste ». Formée de dix-sept colonnes taillées dans le quartz le plus limpide, le plus gigantesque jamais synthétisé, toute la structure avait été littéralement grêlée de niches abritant spots, lasers et projecteurs d'images. Durant la journée, les reflets de soleil sur l'ensemble n'étaient pas mal du tout, mais le vrai spectacle se déroulait la nuit, quand les jeux de lumière tournaient en permanence. L'effet était censé avoir des vertus apaisantes, relaxantes, et suggérer la paix éternelle de quelque paradis indéfini. Les images qu'on discernait au travers n'étaient pas très définies non plus. Elles restaient toujours entrevues, à la lisière du champ visuel, fuyantes, hypnotiques. J'avais assisté au spectacle inaugural, et malgré mon scepticisme extrême à l'égard de ce genre d'aménagement, je dus admettre que la Porte valait presque à elle seule le prix du billet.

La détonation du Kansas avait ébranlé une ligne de faille non cartographiée à quelques kilomètres seulement de Nirvana, provoquant une brève et violente secousse sismique qui avait soulevé de quelques centimètres le val Destination avant de le laisser brutalement retomber. Le seul dégât réel occasionné aux installations, outre le bris de vaisselle, avait été l'ébranlement d'une colonne qui était allée s'écraser sur le Dôme n° 3, connu sous le nom de Dôme de la Porte. Le dôme était épais, uni et transparent, sans ces horribles lignes géodésiques qui gênaient la vue, car il était composé d'un grand nombre de dalles hexagonales et pentagonales collées entre elles selon un procédé qui devait susciter au cours des semaines ultérieures d'interminables débats auxquels je n'ai rien compris. Ce collage était ensuite renforcé par une espèce d'intensificateur de champ moléculaire. Il aurait dû être assez solide pour supporter l'impact de la Tour 14, le temps du moins de permettre l'évacuation du dôme. Et il avait effectivement résisté près de cinq secondes. Mais une espèce de vibration était née au sein du matériau même, vibration amplifiée d'une manière ou d'une autre par l'intensificateur de champ, et trois des panneaux hexagonaux de quatre mètres d'arête du côté opposé aux falaises s'étaient clivés le long des joints et avaient été quasiment propulsés en orbite sous la pression de l'air cherchant à s'échapper par l'ouverture. Et avec l'air, tout ce qui n'était pas solidement arrimé, y compris les gens qui, à cet instant précis, n'étaient pas accrochés à quelque chose, et bon nombre de ceux qui l'étaient. Une sacrée tornade ! On avait retrouvé plusieurs corps sur les crêtes alentour.

Le temps que j'arrive sur les lieux, l'essentiel du drame était depuis longtemps terminé. C'est comme ça avec une décompression explosive. Les toutes premières minutes, une personne exposée au vide total peut encore être sauvée ; ensuite, place au médecin légiste. Mis à part le cas des quelques chanceux piégés dans des salles à portes automatiques et qui ne tarderaient pas à être libérés – mais aucun commentaire haletant ne réussirait à rendre

passionnantes ces opérations de routine –, le reste du reportage sur l'Effondrement se limitait à reluquer des cadavres et essayer de trouver le bon angle.

Les cadavres, ce n'est manifestement pas le bon sujet. Le lecteur moyen du *Tétin* adore l'hémoglobine, mais il existe un seuil critique de dégoût qu'on pourrait définir comme le facteur gerbant. Les globes oculaires explosés et les langues boursoufflées, ça va un moment, tout comme une dose raisonnable de lacerations et de démembrement. Mais le problème avec une mort par décompression explosive, c'est que le corps humain renferme dans ses diverses cavités une certaine quantité de gaz. Dont une bonne partie dans l'intestin. La description de ce qui se produit quand ce gaz se dilate explosivement et sort par les orifices naturels n'est pas le genre de truc à recommander pour le chapeau de votre article. On montre les corps, certes, difficile de faire autrement, mais enfin, on évite de s'attarder.

Non, ici le vrai sujet reste toujours le même, comme pour toute grosse catastrophe. En deux : les enfants. En trois : les tragiques coïncidences. Et toujours bon premier : les gens célèbres.

Nirvana n'accueillait pas d'enfants. Sans l'interdire formellement, les organisateurs n'encourageaient pas les couples à s'encombrer de leur progéniture ; du reste, l'idée n'aurait pas effleuré la plupart des clients : qu'aurait-on pensé des relations de papa-maman avec la nounou ? Trois enfants seulement avaient trouvé la mort dans l'Effondrement du Kansas – ce qui les rendait d'autant plus poignants aux yeux du lectorat. Je réussis à traquer les grands-parents d'un gosse de trois ans et à mettre en boîte leur réaction criante de vérité au moment où ils apprenaient la disparition du petit. Après ce coup-là, j'avais besoin d'un verre ou deux de raide. Certains trucs qu'on fait sont plus crades que d'autres.

Puis il y a la catégorie "si jamais...", l'angle humain comptant avant tout. « Nous avions prévu de passer le week-end à Nirvana mais nous n'y sommes pas allés parce que patati-patata. » « Je venais de retourner dans la chambre récupérer mon machin-truc-chouette quand, qu'est-ce que j'entends, toutes les sirènes se déclenchent et je me dis aussitôt, mon Dieu, où est mon cher petit mari ? » Le public a un appétit insatiable d'histoires de ce genre. Au niveau subconscient, je crois que chacun est intimement persuadé que les dieux de la chance lui seront personnellement favorables le jour où sonneront les trompettes du Jugement dernier. Quant aux interviews de survivants, je les trouve toujours d'un ennui profond, mais je dois faire partie de la minorité. La moitié au moins ne trouvent que ça à dire : « C'est Dieu qui m'a protégé. » La plupart de ces gens-là ne croient même pas en un dieu quelconque. C'est la vision Dieu-tueur à gages de la théologie. Moi, je dis toujours que si Dieu veillait sur vous, il devait avoir une sacrée dent contre tous les pauvres guignols qu'il a balancés dans l'éther comme autant de balles en mousse.

Puis il y avait la poignée de sujets qui n'entraient dans aucune de ces catégories, ce que j'appellerai les tragédies réconfortantes. Le meilleur truc à

tirer de Nirvana, c'était ce couple d'amants retrouvé à deux kilomètres du lieu de l'explosion, encore main dans la main. Vu qu'ils avaient été soufflés par le trou dans le dôme, les corps n'étaient pas sous leur meilleur jour, mais enfin, ça pouvait passer, et comme ils avaient réussi à distancer la traînée foireuse qui aurait sûrement eu l'air de les propulser aux yeux d'un témoin ayant survécu pour rapporter cet événement hautement improbable, ils étaient somme toute présentables. Tous deux gisaient donc, le sourire angélique, à la base d'une formation rocheuse que la photographe avait réussi à cadrer pour évoquer un vitrail. Walter paya sans broncher pour passer le cliché à la une, comme d'ailleurs tous les autres rédac-chefs.

La journaliste sur le coup était ma vieille rivale Cricket, et cela montre bien ce qu'on peut obtenir avec un zeste d'initiative. Alors que le reste de la presse zonait autour des ruines du Dôme 3, à se curer le nez en attendant le scoop, la même Cricket avait loué une combinaison pressurisée et suivi les équipes de sauvetage à l'extérieur en se trimbalant un authentique appareil à film argentique pour avoir le maximum de définition. Elle avait soudoyé les sauveteurs pour qu'ils retardent la récupération du couple, histoire de lui laisser le temps d'arranger des sourires sur leurs tronches, d'éclipser leurs yeux exorbités et de leur fermer les paupières. Elle savait ce qu'elle voulait sur cette photo, et ça lui valut une citation pour le prix Pulitzer cette année-là.

Mais le sujet-roi restait les célébrités disparues. Sur les mille cent vingt-six victimes de Nirvana, cinq avaient été importantes à un titre ou à un autre. Par ordre d'envergure croissante, il y avait un homme politique du district de Clavius, un chanteur pop de Mercure en visite, un couple de présentateurs de débats télévisés et Larry Yeager, dont on avançait de trois semaines la sortie du dernier film pour engranger les dividendes de l'affliction du public. Sa carrière était déjà sur le déclin, ou il n'aurait jamais dû se trouver à Nirvana, mais alors qu'être vu de son vivant dans un endroit pareil était un sûr indicateur que l'étoile allait imploser pour bientôt se transformer en trou noir – Larry n'orbitait plus ces derniers temps que dans des cercles plutôt restreints –, dans l'optique d'une carrière posthume, l'*endroit* où l'on meurt est nettement moins important que les *circonstances* de la mort. Tragique, c'est encore mieux. En pleine jeunesse, c'est l'idéal. Une mort violente, bizarre, éclatante... tout cela se combinait dans le cadre de l'Effondrement du Kansas pour faire grimper en flèche l'action Yeager et quintupler ses droits posthumes par rapport à leur montant antérieur.

Bien sûr, il y avait le reste. Le « comment » et le « pourquoi ». Personnellement, je m'intéresse beaucoup plus à où, quand et qui. Couvrir l'enquête sur l'Effondrement se traduirait, comme de juste, par une interminable série de réunions assommantes, par des heures et des heures de témoignages sur des matières que je n'étais pas techniquement en mesure d'évaluer. Le verdict final n'interviendrait pas avant plusieurs mois, voire plusieurs années, et à ce moment-là, le *Tétin* s'intéresserait de nouveau à la question du « qui », comme dans : « Qui va porter le chapeau pour cette

bavure ? » Dans l'intervalle, le journal aurait tout le temps de se livrer à de multiples spéculations, de tailler des costumes ou d'égratigner des réputations, mais ce n'était plus de mon ressort. Je me plongeai tous les jours dans ces eaux malsaines, redoutant à tout moment d'en voir émerger pour un motif quelconque le nom de Fox, mais il n'en fut rien.

Bref... pour l'essentiel, des veuves et des orphelins particulièrement chiants, je dois bien l'admettre... l'Effondrement me tint occupée une bonne semaine. Je me livrai à une consommation quelque peu excessive de préparations abrutissantes, essentiellement des margaritas, mon poison favori, et gardai nerveusement l'œil météo ouvert sur les signes avant-coureurs d'une dépression imminente. J'en décelai quelques-uns – impossible de couvrir un sujet pareil sans éprouver de la peine et même parfois un certain mépris de soi – mais sans jamais descendre au niveau de la vraie dépression, type adieu-monde-cruel.

J'en conclus que me tenir occupée était encore la meilleure thérapie.

L'une des mille cent vingt et une autres personnes à avoir trouvé la mort à Nirvana était la mère de la princesse de Galles, le roi d'Angleterre, Henry XI. En dépit de son titre ronflant, Hank n'avait jamais rien fait de toute son existence pour mériter un entrefilet dans le Tétin, jusqu'à sa disparition. C'est donc dans la rubrique nécrologique qu'il eut son entrefilet, assorti d'un petit graphique du style « quelle dérision » composé par un journaliste stagiaire, où se trouvaient mentionnés quelques-uns de ses parents parmi les plus célèbres : Richard III, Henry VIII et Marie Stuart. Walter avait biffé de son crayon bleu l'essentiel du papier pour l'édition suivante, avec pour seul commentaire ces paroles immortelles : « Tout le monde se fout de ces conneries shakespeariennes », afin de laisser la place à une brève sur Vickie Hanover et ses idées étranges sur le sexe qui avaient influencé toute une génération.

La seule raison de la présence d'Henry XI à Nirvana était, pour commencer, qu'il était chargé de l'entretien des canalisations du Dôme 3. Pas celles de l'oxygène : celles des eaux usées.

Mais le plus beau, c'est qu'à mon premier jour de liberté après la catastrophe, mon téléphone m'informa qu'une correspondante inconnue sur ma liste d'« appels à accepter » désirait me parler : une certaine Élisabeth de Saxe-Cobourg-Gotha. Je restai un instant interdite, puis compris qu'il s'agissait de la terrifiante machine de guerre que j'avais connue sous le nom de Galles. Je pris l'appel.

Elle passa les premières minutes à s'excuser de nouveau en long et en large, s'enquérir si son chèque était bien arrivé et me prier de l'appeler Liz.

« Le motif de mon appel, expliqua-t-elle enfin, c'est que... je ne sais pas si vous êtes au courant, mais ma mère est décédée dans la catastrophe de Nirvana.

— Je l'ai appris, effectivement. J'en suis désolée, j'aurais dû vous envoyer un mot de condoléances...

— Il n'y a pas de mal. Vous ne me connaissez pas suffisamment, et de toute façon, je ne pouvais pas blairer ce fils de pute d'ivrogne. Il a fait de ma vie un enfer pendant des années. Mais maintenant qu'il n'est plus là... dites, j'organise une manière de fête du couronnement, demain, et je me demandais si ça vous dirait de venir ? Avec un invité de votre choix, bien sûr. »

Je me demandai si cette invitation était la conséquence de son interminable culpabilité pour mon passage à tabac, ou si elle visait un papier dans le mag. Mais je ne mentionnai aucune de ces éventualités. J'étais sur le point de décliner quand il me revint qu'il y avait un sujet que j'avais toujours voulu aborder avec elle. J'acceptai.

« Oh, dis-je, alors qu'elle s'apprêtait à raccrocher. Au fait... pour la tenue ? Est-ce une soirée habillée ?

— Semi-habillée, simplement. Inutile de sortir la tenue d'apparat. Et la réception qui suivra sera tout à fait détendue. Une soirée toute simple, en fait. Oh, et pas de cadeaux. » Elle rit. « Je ne suis censée accepter de présents que d'autres chefs d'État.

— Ça m'élimine d'office. À demain, donc. »

Le Couronnement royal se tenait dans la suite n° 2 de l'hôtel Howard de l'astroport, établissement bourgeoisement cossu fréquenté par les voyageurs de commerce et les hommes d'affaires de passage à King City rien que pour la journée. Je fus accueillie à la porte par un type en uniforme militaire rouge et noir arborant un bonnet de fourrure de près d'un mètre de haut. Je me rappelais vaguement avoir déjà vu cette tenue dans des films historiques sentimentaux. Il était au garde-à-vous devant une guérite haute comme un cercueil posé debout. Il lorgna mon fax d'invitation, m'ouvrit la porte et le rugissement familial d'une soirée qui bat son plein envahit le hall.

Liz avait réussi à réunir une belle assistance. Dommage qu'elle n'ait pas eu les moyens de louer un salon plus grand. Serrés au coude à coude, les invités essayaient tant bien que mal de maintenir en équilibre la minuscule assiette d'olives ou de petits toasts au fromage et au beurre d'anchois qui leur occupait une main, et le gobelet en carton de punch ou de champagne qui monopolisait l'autre, tout en étant bousculés de tous les côtés. Je réussis à me faufiler jusqu'au buffet, comme à mon habitude quand c'est gratuit, et le scrutai d'un œil dubitatif. La table était plus raffinée à la 3G, je dois dire. Les boissons étaient servies par deux types dans une tenue parfaitement ridicule. Je ne tenterai même pas de la décrire. Je devais apprendre plus tard qu'on les appelait des *Beefeaters*⁷ pour une raison qui me restera à jamais obscure.

Non que ma propre tenue eût quoi que ce soit de renversant. On avait dit soirée semi-habillée, j'aurais donc pu m'en tirer en me contentant du feutre gris avec la carte de presse glissée sous le ruban. Mais réflexion faite, j'avais décidé de jouer la totale, pantalon avachi et veston croisé, refilant cet ensemble parfaitement ridicule à mon autovalet juste à temps pour qu'il le retouche. Je n'avais pas fait resserrer le fond du pantalon et les jambes et

n'avais pas boutonné le veston, histoire de coller au style que mes pairs, dans leur infinie sagesse, avaient choisi d'adopter près de deux siècles plus tôt comme tenue professionnelle pour les manifestations officielles. Le modèle avait été pioché dans les journaux de cinéma des années 30 du vingtième siècle. J'en avais visionné pas mal et m'étais amusée de l'image d'eux-mêmes que mes collègues voulaient apparemment projeter en de telles occasions : celle du personnage débraillé, agressif, effronté, malpoli, narquois, mais capable de révéler un cœur d'or dès que les circonstances devenaient dramatiques. Ouais mon p'tit, c'est tout à fait épatant d'être reporter, sacré nom d'une pipe. Pour le plaisir, j'avais même mis un petit corsage au col plein de dentelles à la place du sempiternel nœud coulant appelé cravate. Et je m'étais réuni les cheveux en un chignon fourré sous mon chapeau. Dans la glace, j'étais le portrait craché de Kate Hepburn en garçon manqué, du moins au-dessus du cou. Au-dessous, le complet pendouillait comme un drap séchant sur un fil, mais la morphologie de mon nouveau corps était si habilement conçue qu'il arrivait à mettre en valeur quasiment n'importe quoi. J'en aurais salué mon image dans la glace : hommage à toi, Bobbie.

Liz me repéra dans la foule et me héla en s'approchant. Elle était déjà à moitié pompette. Faute de mieux, elle avait hérité de sa défunte mère son penchant pour le rhum-démon. Elle m'embrassa et me remercia d'être venue avant de se laisser ravalé par la foule. Bon, je la coincerais plus tard, après la cérémonie. Si elle était encore capable de tenir debout à ce moment-là.

La suite n'avait guère changé depuis quatre ou cinq siècles. Durant près d'une heure, les invités continuèrent d'arriver, y compris le gérant de l'hôtel qui eut un bref entretien avec Liz – concernant l'état de ses finances, je parie – avant d'ouvrir la porte de communication avec les salons de la suite n° 1, ce qui réduisit momentanément la pression. On vint à bout du champagne et des petits fours, puis on refit le plein. Liz ne regardait pas à la dépense. C'était son jour. Bref, le lunch classique.

Je retrouvai plusieurs personnes que je connaissais déjà, on m'en présenta des douzaines d'autres dont je m'empressai d'oublier le nom. Parmi mes nouveaux amis, on comptait le Shaka de la Nation Zoulou, l'Empereur du Japon, le Maharadjah de Gudjarat et la Tsarine de Toutes les Russies, ou du moins des gens en costumes idiots qui s'étaient déguisés ainsi. Sans oublier d'innombrables comtes, califes, archiducs, satrapes, cheikhs et nababs. De quel droit contesterais-je leurs titres ? Il y avait eu une véritable mode pour ce style de généalogie à peu près à l'époque où Callie avait expulsé à contrecœur ma forme ingrate et piaillarde dans un monde qui en avait vu d'autres ; Callie m'avait même avoué qu'elle pensait être apparentée à Mussolini du côté de sa mère. Cela faisait-il d'elle pour autant l'héritière putative d'Il Duce ? Ce n'était pas pour moi une question brûlante. Je surpris autour de moi d'intenses débats sur le droit d'aïnesse – et même, tenez-vous bien, sur la loi salique – à l'heure du sexchangisme ! Quelqu'un – je crois bien que c'était le duc d'York – me donna même une conférence sur le sujet, peu avant la cérémonie,

pour m'expliquer pourquoi Liz était l'héritière de la couronne, même si elle avait un frère cadet.

Après avoir réussi à échapper à tout cela en ayant gardé à peu près mes esprits, je me retrouvai sur le balcon, sirotant un margarita à la fraise. L'hôtel Howard avait une vue, mais c'était sur la zone de fret de l'astroport. Je contemplai au loin les silhouettes de baleines échouées des cargos venus décharger leur fardeau interplanétaire dans les soutes souterraines béantes. J'étais presque seule, ce qui m'intrigua quelque peu, jusqu'à ce que me revienne le souvenir d'un reportage expliquant qu'un nombre croissant de personnes avaient soudain perdu tout attrait pour la surface à la suite de l'Effondrement du Kansas. Je vidai mon margarita, étendis la main pour tapoter la bulle invisible qui tenait le vide à l'écart et haussai les épaules. Quelque part, je n'avais pas le sentiment que je mourrais dans une décompression. J'avais des risques bien pires à redouter.

Quelqu'un me tendit un autre cocktail rose avec du sel sur le bord du verre. Je le pris, levai les yeux – toujours plus haut – et finis par découvrir le visage souriant de Brenda, jeune reporter et girafe stagiaire. Je lui portai un toast.

« Je ne m'attendais pas à te retrouver ici, dis-je.

— J'ai fait connaissance avec la princesse après votre... accident.

— Ce n'était pas un accident. »

Elle se mit à jacasser, ne tarissant pas d'éloges sur la soirée. Je lui laissai ses illusions. Qu'elle attende d'avoir assisté à deux ou trois mille soirées du même genre, et on en reparlerait.

J'avais été curieuse de connaître la réaction de Brenda face à mon nouveau sexe. À mon vif dépit, elle était ravie. Cette grande perche m'était arrivée par l'entremise d'un ami à tendances homo qui travaillait au service mode du journal : Brenda était assez jeune pour en être encore à explorer sa propre sexualité, à découvrir ses préférences. Elle était déjà à peu près certaine d'avoir un penchant sexuel pour les femmes, du moins quand elle en était une elle aussi. Pour découvrir ses préférences en tant que mâle, il faudrait qu'elle patiente jusqu'à son premier Changement. Après tout, encore tout récemment, elle était parfaitement neutre. Son seul problème pour concrétiser sa fixation sur moi, c'est qu'elle n'était pas spécialement attirée par les mâles. Elle avait donc pensé que cet amour resterait platonique jusqu'à ce que j'aie l'idée judicieuse de régler la question pour elle en me pointant un beau jour au bureau dans ma nouvelle personnalité de séductrice.

Je n'eus vraiment, mais alors vraiment pas le cœur de lui révéler mes préférences personnelles.

Je lui devais bien ça. Depuis le début, elle bossait pour moi, signant de mon nom les articles pour la série sur le Bicentenaire de l'invasion qu'elle rédigeait, ces articles auxquels je n'arrivais tout bonnement plus à m'atteler. Certes, je lui filais un coup de main, je répondais à ses questions, je revoyais ses premiers jets, redonnant du nerf à sa prose, lui montrant comment y laisser

juste assez d'excédent de bagages pour que Walter ait matière à trancher, l'engueuler et rester ainsi un homme heureux. Je crois d'ailleurs que ce dernier commençait à se douter de quelque chose, mais il n'avait encore rien dit, car escompter me voir à *la fois* couvrir l'Effondrement et rendre mon papier hebdomadaire était injuste, et il le savait. Ce qu'il aurait dû prévoir avant de nous pondre son idée tordue de série sur l'invasion, c'est qu'il allait fatalement se produire une catastrophe comme l'Effondrement, et qu'en bon rédac-chef, il faudrait qu'il mette dessus ses meilleurs reporters, catégorie dont je faisais partie. Pas de problème si vous cherchiez quelqu'un pour vous faire mater le chagrin et reluquer des cadavres boursouflés comme du popcorn rose et marron, Hildy était la fille de l'emploi.

« Dis-moi, chou, ça t'a fait quel effet de voir cet homme décapiter ton père ?

— *Quoi ?* » Brenda me regarda, ahurie.

« C'est la question clef du thème atrocités/désastre, expliquai-je. Ils vous apprennent pas ça en première année de journalisme ? Toutes les questions qu'on pose, quelle que soit la formulation délicate adoptée, s'y ramènent en définitive. L'idée est de saisir la première apparition de la larme, cet instant ineffable où le visage se décompose. C'est de l'or, mon chou. T'aurais intérêt à apprendre à le déterrer.

— Je ne crois pas que ce soit vrai.

— Alors tu ne seras jamais un grand reporter. Peut-être que tu devrais t'orienter plutôt vers l'assistance sociale. »

Je vis que je lui avais fait de la peine, et ça me mit en rogne, autant contre elle que contre moi. Il faudrait bien qu'elle arrive à comprendre ce genre de choses, bordel. Mais de quel droit t'en charger, Hildy ? Elle trouvera toute seule bien assez tôt, sitôt que Walter l'aura libérée de ces maudits articles d'anthropologie comparative que nos lecteurs n'ont même pas envie de voir (encore moins de lire), pour la laisser voler de ses propres ailes et aller picorer ce qu'elle pourra ramasser dans la vase comme nous tous.

Je me rendis compte que j'avais bu un peu plus que de raison. Je vidai le fond de mon verre dans une plante en pot qui m'avait l'air assoiffée, interceptai au passage un Coca sur un plateau, puis accomplis un petit rituel que j'avais fini par détester mais que j'étais incapable d'interrompre. Il consistait en une série de questions telles que celles-ci : As-tu vraiment envie de te jeter du haut de ce balcon, à supposer que tu sois capable de percer un trou dans cette barrière d'Ultralexan ? Non. Super, mais est-ce que tu n'as pas envie de jeter une corde par-dessus cette poutre et de te pendre au milieu de la charpente ? Non, pas aujourd'hui, merci. Et ainsi de suite.

Je m'apprêtais à dire quelque chose d'aimable, de neutre et d'apaisant, le genre de phrase propre à rassurer le journaliste stagiaire idéaliste, quand le *Steel band* jamaïcain, qui reprenait sur ses caisses métalliques tout le répertoire de chants patriotiques britanniques depuis l'invincible Armada, attaqua soudain le *God Save The Queen*, tandis que quelqu'un invitait les

convives à trimbaler leur cul plombé d'ivrognes vers la grande salle de bal où la cérémonie du couronnement était sur le point de commencer. Pas tout à fait dans ces termes, évidemment.

Dans la salle de bal, un autre orchestre interprétait une horrible version modernisée de *Rule Britannia*. C'était la partie publique de la manifestation, et je suppose que Liz avait cru bon de plaire en se conformant au goût du jour. Je trouvais le morceau épouvantable, mais Brenda claquait des doigts, donc j'imagine qu'il devait être célèbre.

Quelques chaînes thématiques et plusieurs mags avaient dépêché des journalistes mais la foule dans la salle de bal était pour l'essentiel composée des mêmes individus que j'avais passé ma soirée à éviter dans les Salons Un et Deux, simplement avec leur verre en moins. Bon nombre donnaient l'impression d'avoir surtout envie de presser le mouvement, qu'ils puissent se retrouver un verre à la main, au moins pour un temps.

Un détail que n'avait pas prévu Liz, c'était la décoration. D'après les murmures que j'avais pu surprendre, elle n'avait loué la salle que pour une heure. Une fois le couronnement achevé, une réception de mariage devait s'y dérouler, aussi les murs étaient-ils entièrement recouverts de petits chérubins dodus et répugnants, et celui du fond barré d'un grand calicot marqué *Mazel Tov* ! Liz parut un brin interloquée. Elle regarda autour d'elle, avec cette expression déconcertée que l'on a parfois en débarquant dans un endroit bizarre. Y aurait-il eu erreur ?

Le couronnement proprement dit se déroula toutefois sans anicroche. Liz fut proclamée « Élisabeth III, par la grâce de Dieu, du Royaume-Uni de Grande-Bretagne, d'Écosse, du Pays de Galles et d'Irlande, et de ses autres Royaumes et Territoires, Reine, Impératrice des Indes, Chef du Commonwealth et Défenseur de la Foi. »

D'accord, c'était facile de ricaner, et je ne m'en privai pas, mais discrètement. Je voyais bien que Liz prenait cela au sérieux, presque à son corps défendant. Peu importait le caractère fallacieux des revendications que certains des clowns ici présents pouvaient avoir à d'anciens titres, celles de Liz étaient sans tâches, indiscutables. Le véritable prince de Galles vivait et travaillait sur Luna au moment de l'invasion et elle était sa descendante directe.

Les Joyaux de la Couronne originels n'avaient bien sûr pas accompagné le Roi dans son Exil sur Luna ; ils étaient enfouis avec le reste de Londres – et de l'Angleterre, et de l'Europe, et de toute la surface de la planète Terre. Liz avait droit à une très jolie couronne, un globe et un sceptre. Discrètement posté en retrait au moment de la présentation de ces objets, on remarquait un représentant de Tiffany. Non pas le joaillier de la Platz mais celui de la chaîne à prix cassés, au bout de la Leystrasse ; à sa devanture, à l'instant précis où la tiare se posait sur le front de Liz, un panonceau lumineux s'était allumé pour annoncer « Fournisseur officiel de Sa Majesté la Reine ». Les bijoux étaient

loués et ne tarderaient pas à retrouver leur vitrine, assortis de la pancarte vantant les facilités de crédit habituelles.

Une procession était de mise après un couronnement, au temps où la notion d'Empire avait encore un sens – et même après que la cérémonie ne fut plus devenue qu'une simple attraction touristique. Mais les processions peuvent s'avérer délicates à organiser dans le dédale de Luna, quand les diverses cités sont en général formées d'une succession de galeries et de passages étanches uniquement reliés par des tunnels de métro express. Aussi, à l'issue de la cérémonie, tout le monde fila s'entasser dans une cohorte de wagons pour regagner le quartier de Liz à l'autre bout de la ville, et maintenant que nous commençons à dessoûler, nous étions une bonne partie des invités à nous demander ce que nous étions venus faire dans cette galère.

Mais tout se passa bien. La véritable soirée commença en fait avec notre arrivée à la réception qui suivait le couronnement ; elle se tenait dans les Salons de la Loge maçonnique, située entre les appartements de Liz et les studios où elle travaillait. Outre ses multiples autres qualités, la Loge ne lui coûtait rien, ce qui signifiait que Liz pouvait intégralement consacrer ce qui lui restait de finances royales à la nourriture, à la boisson et au spectacle.

C'était une soirée décontractée, sans chichis : les seules à mon goût. L'orchestre était bon, et jouait pour l'essentiel des morceaux datant de l'adolescence de Liz, ce qui les situait à mi-chemin de mon époque et de celle de Brenda. Des trucs sur lesquels je pouvais danser. Je m'éclipsai rapidement dans la galerie marchande avec mes Oxford bicolores à lacets – comme croquenots, on n'a pas fait pire –, trouvai une messagerie libre et appelai mon autovalet, je lui dis de m'emballer vite fait ma robe-fourreau de soie noire à tomber raide (celle qui est fendue de la cheville jusqu'au c'est-pour-vous-faire-rougir-mon-enfant) et de me la pneumater. J'entrai dans une cabine de soins publique, me teignis les cheveux en platine en leur donnant une légère ondulation, et quand j'en ressortis trois minutes plus tard, mon paquet m'attendait. Je me débarrassai de mon déguisement de carnaval, le fourrai dans la capsule de retour, et cajolai mes formes abondantes pour les convaincre de se tasser dans le volume parcimonieux de ma nouvelle mise. Le seul fait de se glisser dans ce truc aurait presque suffi à vous déclencher un orgasme. Je décidai de rester pieds nus. Adieu Katherine Hepburn ; au tour de Veronica Lake de monter sur le pont.

Je dansai quasiment sans discontinuer deux heures durant. Je n'eus qu'une danse avec Liz mais elle était naturellement très demandée. Je dansai avec Brenda, qui faisait une excellente Terpsichore, même si elle n'en avait guère la silhouette. Mais surtout, je dansai avec quantité d'hommes et dus décliner une bonne douzaine de propositions intéressantes. J'avais déjà choisi ma victime mais rien ne pressait, à moins qu'il ne décide de s'éclipser prématurément.

Il n'en fit rien. Quand je me sentis prête, je l'isolai du troupeau. Je fis quelques ouvertures, consistant pour l'essentiel en pas de danse dont la

signification n'aurait même pas pu échapper à un eunuque. Il aurait préféré se joindre à l'orgie qui se déroulait sans grande passion dans un coin de la salle, mais je le traînai vers ce que les Maçons baptisaient (avec à mon avis une pruderie excessive) les salons douilllets. Nous y passâmes une heure fort agréable. Il aimait bien être fouetté et mordu. C'est pas mon truc, mais je peux faire plaisir à peu près à n'importe quel adulte consentant pour peu qu'il sache également me satisfaire. De ce côté, je n'eus pas à me plaindre. Il s'appelait Larry et se prétendait Duc de Bosnie-Herzégovine, mais il n'avait peut-être dit ça que pour mieux me sauter. Les deux fois où je le mordis jusqu'au sang, il me demanda de recommencer, ce que je fis, mais au bout d'un moment... eh bien, on finit par se lasser. Nous échangeâmes nos numéros de téléphone en promettant de nous revoir, mais je n'en avais pas l'intention. Il était mignon à croquer, mais je m'estimais amplement rassasiée.

Je regagnai la salle de bal trempée de sueur et la démarche titubante. On s'était pas mal activés pendant un moment. Je me dirigeai vers le bar en esquivant les danseurs. Les faiblards avaient déserté la piste, ne laissant que la moitié de l'assistance initiale, mais les rescapés semblaient bien partis pour tenir jusqu'au lundi matin. Je déposai mon petit derrière rose et plaisamment échaudé sur un tabouret capitonné juste à côté de la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes et Défenseur de la Foi, et Liz tourna lentement la tête dans ma direction. Je savais maintenant d'où elle tenait ses oreilles impressionnantes. Des photos géantes des monarques passés étaient placardées aux murs et elle était le portrait craché de Charles III.

« Tavernier ! cria-t-elle, couvrant la musique. Apporte-moi du sel. Apporte-moi de la tequila ! Apporte-moi le nectar du citron vert, tes fraises les plus succulentes, ta glace la plus fraîche, et ton plus fin cristal. Mon amie a besoin de se désaltérer d'un bon verre, et j'entends bien le lui préparer moi-même.

— J'ai pas de fraises, l'informa le barman.

— Eh bien, va m'en tuer quelques-unes !

— C'est très bien comme ça, Majesté, intervins-je. Le citron vert suffira. »

Elle m'adressa un sourire crétin. « J'adore positivement le son de ce mot : "Majesté". N'est-ce pas affreux ?

— Vous êtes titrée, comme on dit. Mais ne comptez pas sur moi pour en faire une habitude. » Elle posa lourdement un bras sur mon épaule ; elle exhalait l'éthanol.

« Alors, comment va, Hildy ? On s'éclate ? On s'est fait sauter ?

— À l'instant, merci.

— Me remercie pas. Et ça se voit comme le nez au milieu de la figure, chou, si je peux me permettre.

— J'ai pas encore eu le temps de me refaire une beauté.

— T'as pas besoin. Qui t'a fait ce beau boulot ? »

Je lui montrai le monogramme gravé sur l'ongle de mon auriculaire. Elle loucha dessus et parut dépitée, ce qui aurait pu indiquer que les craintes de

Bobbie d'être passé de mode étaient justifiées – Liz devait être au fait de ce genre de choses – ou tout simplement que les capacités d'attention de Sa Majesté n'étaient plus ce qu'elles auraient dû être.

« Qu'est-ce que je voulais dire ? Ah, ouais. Est-ce que, vraiment, je peux faire quelque chose pour toi, Hildy ? Il y a une tradition chez nous... enfin, ce n'est peut-être pas une tradition typiquement anglaise, mais enfin merde, c'est bien la tradition de quelqu'un, bref, c'est que si quelqu'un vous demande une faveur le jour du couronnement, vous devez l'accorder.

— Je crois que c'est une tradition dans la Mafia.

— Pas possible ? Alors, c'est une tradition de chez toi. Bon, enfin, t'as qu'à demander. Simplement, reste réaliste, d'accord ? Je veux dire, si ça doit coûter la peau des fesses, laisse tomber. Déjà que je vais en avoir pour dix ans à rembourser c'te putain de bringue. Mais enfin, pas de problème. C'est jamais que de l'argent, pas vrai ? Et puis, quelle sacrée soirée ! T'es pas d'accord ?

— Vous pourriez effectivement me rendre un service. »

J'allais le lui exposer, mais à cet instant le serveur revint lui livrer son margarita en kit et Liz n'était pas capable de penser à deux choses à la fois. Elle répandit une bonne quantité de sel sur le comptoir, l'étala, humecta le bord d'un grand verre puis accomplit toutes les opérations exigées pour réaliser une mixture bien trop forte avec la totale concentration d'un buveur invétéré. Elle s'en acquitta avec compétence, et je goûtai au cocktail que je n'avais pas vraiment demandé.

« Bien. Demande, gamine, et tu l'as. Dans les limites du raisonnable.

— Si vous... disons... si vous vouliez avoir une conversation avec quelqu'un, mais en étant sûre que personne ne puisse la surprendre... qu'est-ce que vous feriez ? Vous vous y prendriez comment ? »

Elle fronça les sourcils, plissa le front. Elle donnait l'impression de réfléchir intensément, tandis que sa main jouait avec la couche de sel étalée devant elle.

« Bon, ça c'est une bonne question. Une très bonne question. Je crois même que c'est la première fois qu'on me la pose. » Elle baissa lentement son regard vers le sel, où son doigt venait de tracer C.C. ? Je la fixai droit dans les yeux et acquiesçai.

« Tu sais la taille qu'ont atteint aujourd'hui les micros espions. Je me demande s'il y a encore un endroit impossible à piéger. Mais je vais te filer un tuyau. Je connais deux ou trois techniciens aux studios, de vrais sorciers. Je pourrais leur poser la question et te recontacter. » Sa main avait effacé le message initial pour le remplacer par combi-p. Je hochai de nouveau la tête et vis que si elle était archi-soûle, elle savait aussi parfaitement bien se maîtriser. Elle avait dans les yeux une lueur de spéculation que je n'étais pas certaine d'apprécier. Je me demandai dans quoi j'étais en train de m'embringer.

Notre discussion se prolongea, et elle inscrivit encore une date et une destination dans les cristaux de sel. Puis quelqu'un vint s'asseoir à côté d'elle

et se mit à lui tripoter les seins ; comme elle semblait manifestement intéressée, je me levai et regagnai la piste.

Je dansai encore presque une heure mais le cœur n'y était plus. Un type me fit du plat, il était mignon, persuasif, et il dansait et frottait comme un dieu, mais en définitive, j'estimai qu'il n'en faisait pas assez. Quand je n'ai pas l'initiative, je peux me rendre difficile à convaincre. Je finis par lui donner mon numéro en lui disant de me rappeler dans la semaine, on verrait, et j'eus comme l'impression qu'il n'en ferait rien.

Je pris une douche, achetai une tunique en papier aux vestiaires, regagnai en titubant la station de métro et montai dans la rame. Je m'endormis pendant le trajet et ce fut le train qui dut me réveiller.

LE PREMIER HOMME SUR LA LUNE

J'ai déjà lu des histoires de gueule de bois. On en viendrait à croire que ces gens ont exagéré. Si seulement le dixième de ce qu'ils ont écrit est vrai, je n'ai pas le moindre désir d'en faire l'expérience. On avait trouvé le remède à la gueule de bois bien avant que je naisse, une simple affaire de substance chimique, en fait, rien de bien sorcier. Je m'étais parfois demandé si ç'avait été une si bonne idée. Il existe au tréfonds de l'esprit humain la croyance presque biblique que d'une manière ou d'une autre, nous devons payer nos excès. Mais quand j'y réfléchis, mon côté rationnel reprend vite le dessus. Tant qu'à faire, pourquoi ne pas souhaiter le retour des hémorroïdes.

Quand je me réveillai le lendemain, j'avais un très bon goût dans la bouche.

Trop bon, même.

« C.C., connexion.

— Que puis-je pour toi ?

— C'est quoi, cette menthe poivrée ?

— Je pensais que t'aimais la menthe poivrée. Je peux changer le parfum.

— Ce n'est pas un problème de menthe poivrée en tant que menthe poivrée. Je trouve simplement bizarre de me réveiller avec dans la bouche un autre goût que... bref, ça ne te dirait rien, je ne sache pas que tu sois spécialiste en la matière... mais crois-moi sur parole, c'est ignoble.

— Tu m'avais demandé d'étudier la question. C'est ce que j'ai fait.

— Comme ça ?

— Pourquoi pas ? »

J'allais répondre, mais Fox s'agita dans son sommeil et se retourna ; je sortis donc du lit et me rendis dans la salle de bains. J'avais fait descendre du tube une pilule dentifrice et je la contemplai, nichée au creux de ma main.

« Et ça alors, j'en ai encore besoin ?

— Non. C'est désormais aussi inutile que la brosse à dents.

— Et la science progresse toujours. Tu sais, je suis accoutumée à ce qu'on appelle le choc du futur, mais pas encore à en être l'auteur.

— Ce sont en général les hommes qui sont à l'origine des nouvelles inventions.

— Tu l'as dit.

— Mais on ne peut jamais savoir quand un homme prendra le temps de s'atteler à un problème précis. Cela dit, je n'ai aucun talent pour me poser ce genre de problème. Comme tu l'as judicieusement remarqué, je ne me réveille

jamais avec une mauvaise haleine, alors pourquoi devrais-je m'en préoccuper ? En revanche, j'ai de la capacité à revendre, et lorsqu'on me pose une question telle que celle-ci, il m'arrive souvent de jouer avec, et parfois j'aboutis à une solution. Dans ce cas précis, j'ai synthétisé un nanobot qui traque tout ce qui devrait normalement fermenter dans ta bouche pendant ton sommeil et le change en substances agréablement parfumées. Il ôte également le tartre et la plaque dentaire et renforce les gencives.

— Je n'ose te demander par quel stratagème tu m'as fait ce cadeau.

— Je l'ai mis dans l'eau du robinet. Il n'en faut pas beaucoup.

— Donc, tous les Sélénites vont se réveiller aujourd'hui avec un goût de menthe poivrée dans la bouche ?

— Nous avons six délicieux parfums au choix.

— T'es en train de rédiger ta campagne de pub en ce moment précis ? Rends-moi service : ne dis à personne que c'est de ma faute. »

J'entrai sous la douche et ouvris l'eau, augmentant graduellement la température jusqu'à un degré en dessous du maximum supportable. Je me fis la leçon : surtout n'émetts jamais la moindre opinion sur les douches, Hildy. Ce putain de C.C. serait bien fichu de nous trouver un moyen de se rincer la couenne sans avoir à la mouiller, et je crois que je deviendrais folle sans ma douche matinale. J'adore chanter sous la douche. Mes partenaires m'ont toujours dit que je le faisais en dépit de toute considération esthétique, mais moi, ça me plaît. Tout en me savonnant, je songeai à un monde infesté de nanobots.

« C.C. Que se passerait-il si l'on débarrassait mon corps de tous ces robots minuscules ?

— L'opération serait pour le moins délicate.

— Simple hypothèse.

— Tu serais morte dans l'année ; simple hypothèse. »

Je laissai tomber la savonnette. Je ne sais pas quelle réponse j'avais attendue, mais sûrement pas celle-là.

« Tu es sérieux ?

— Tu m'as demandé. J'ai répondu.

— Eh bien... merde. Tu peux quand même pas en rester là.

— Je suppose que non. Alors, laisse-moi t'énumérer les raisons. Primo, tu as une tendance au cancer. Des milliards d'organismes manufacturés travaillent jour et nuit à traquer et dévorer les tumeurs imperceptibles dans tout ton organisme. Elles en trouvent une quasiment chaque jour. Livrées à elles-mêmes, elles auraient tôt fait de te dévorer toute crue. Secundo, la maladie d'Alzheimer.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un syndrome associé au vieillissement. Pour schématiser, ça te bouffe les neurones. Sans traitement, la plupart des êtres humains parvenus à leur centième anniversaire l'auraient contractée. Ce n'est qu'un exemple du travail de reconstruction constamment à l'œuvre dans ton organisme. Les cellules

nerveuses défaillantes sont excisées et dupliquées avec les cellules saines pour éviter toute rupture du réseau neuronal. Sinon, cela fait des années que tu aurais oublié ton nom et le chemin de ton domicile ; les premiers signes du mal sont apparus à peu près à l'époque où tu es entrée à *Tétinfos*.

— Ah ! Peut-être que ces bidules ne travaillent pas aussi bien que tu l'imagines. Ça pourrait même en partie expliquer pourquoi... mais peu importe. Il y a autre chose ?

— Les affections pulmonaires. L'air de ces terriers n'est pas vraiment sain pour l'homme. Les polluants se concentrent, des polluants qui auraient pu être éliminés ne le sont pas, car il est tellement plus simple et moins coûteux de remplacer les poumons que de purifier l'atmosphère. Tu pourrais vivre dans un Disneyland pour compenser ; je dois y filtrer l'air beaucoup plus rigoureusement. Dans l'état actuel des choses, ce sont plusieurs centaines d'alvéoles qui sont reconstituées chaque jour dans tes poumons. Sans les nanobots, elles auraient vite fait de te manquer.

— Pourquoi personne ne m'a jamais informée de tout cela ?

— À quoi bon ? En enquêtant dessus, tu aurais pu le découvrir ; ce n'est pas un secret.

— D'accord mais... je pensais que tous ces trucs avaient été conçus à l'extérieur du corps. Par manipulation génétique.

— Une idée fausse fort répandue. On peut certes manipuler les gènes mais ils se sont révélés résistants à un certain nombre de changements... sauf au prix d'altérations inacceptables du gestalt, du corps, qu'ils produisent et définissent.

— Peux-tu m'expliquer ça en termes plus simples ?

— Difficile. Il faut recourir à des théories mathématiques fort complexes faisant intervenir le chaos et la chimie holographique. Plusieurs gènes contribuent souvent à définir telle ou telle caractéristique, favorable ou non. Il s'agit plutôt d'un motif d'interférence produit par la superposition des effets d'un certain nombre de gènes, nombre parfois fort élevé. En modifier un seul peut entraîner des effets secondaires imprévus, et les modifier tous est souvent impossible sans provoquer des effets indésirables. Les mauvais gènes interviennent aussi souvent que les bons. Dans ton cas, si j'éliminais les gènes défectueux qui veulent absolument provoquer des cancers dans ton organisme, tu ne serais plus Hildy. Tu serais une personne en meilleure santé, mais pas plus avancée pour autant, et tu aurais perdu au change quantité de talents et de traits caractéristiques auxquels, si antiproductifs soient-ils d'un point de vue pratique, je te soupçonne de tenir.

— Tout ce qui fait que je suis moi.

— Oui. Tu sais qu'il y a quand même quantité de choses en toi que je peux modifier sans affecter ton... âme, c'est le terme le plus simple, même s'il est vague.

— C'est le premier que je comprenne depuis le début. » Je réfléchis un instant à tout ce qu'il venait de me dire, tandis que j'arrêtais la douche, sortais

toute dégoulinante de la cabine, attrapai une serviette et me séchais.

« Ça me paraît absurde qu'un truc comme le cancer puisse être inscrit dans les gènes. Ça me paraît antinomique avec la survie.

— Du point de vue de l'évolution, tout ce qui ne t'a pas tuée avant que tu sois arrivée en âge de te reproduire est sans intérêt pour la survie de l'espèce. Un point de vue philosophique énonce même que le cancer et les maux analogues lui sont favorables. La surpopulation peut devenir un problème pour une espèce qui prospère. Le cancer permet d'éliminer les plus vieux.

— Ce n'est pas le cas aujourd'hui.

— Non, mais ça le deviendra un jour.

— Quand ?

— Ne te tracasse pas pour ça. Tu me reposeras la question pour le Tricentenaire. À titre de mesure conservatoire, les familles nombreuses sont désormais découragées, ce qui est exactement l'inverse de l'éthique qui prévalait après l'invasion. »

Je voulais en savoir plus mais je notai l'heure et dus me dépêcher pour attraper mon train juste à temps.

La Base de la Tranquillité est de très loin l'attraction principale sur Luna. Cela tient à sa signification historique puisque c'est l'endroit où, pour la première fois, le pied de l'homme a foulé le sol d'une autre planète. Vous croyez ça ? Si oui, songez plutôt à certaines opérations immobilières juteuses sur Ganymède avec vue imprenable sur le volcan. Non, la véritable attraction de Tranquillité se situe juste au-delà de l'horizon ; on la connaît sous le nom de Parc Armstrong. Comme le parc est situé dans le périmètre sauvegardé du Parc historique planétaire d'Apollo, la Chambre de commerce de Luna peut se glorifier d'avoir chaque année X millions de visiteurs sur le site du premier alunissage, mais ce qu'ils mettent sur leurs publicités, c'est le grand huit, pas le LEM.

Bon nombre de ces touristes trouvent certes le temps de prendre le train pour la Base, consacrent quelques minutes à contempler le petit module d'atterrissage oublié, et une heure à parcourir au pas de charge le musée voisin, où sont exposés les restes du matériel spatial utilisé entre 1960 et l'invasion. Puis les gosses commencent à râler, ils s'ennuient, leurs parents aussi selon toute vraisemblance, d'où retour express au pays des hot-dogs hors de prix et des attractions pas si bon marché que ça.

Il n'y a pas de train direct pour la Base. Ce n'est pas un hasard. Si vous l'empruntez, il vous déposera d'abord au pied même de la monumentale explosion de lumière haute de trente étages qui est à la fois l'enseigne et l'entrée de *L'Attaque fatale*, l'attraction que les publicités qualifient de « Plus grand serre-miches de l'univers connu ». J'y suis montée une fois, au mépris de tout bon sens, et je vous garantis que ça vous fait découvrir des trucs dont on ne vous a jamais parlé à l'école d'astronautique. Alternant constamment chute libre et accélération de six g, c'est une descente de vingt minutes en

MagLev jusqu'au dixième cercle de l'Enfer avec voile noir en prime et cheveux gris à la sortie, remboursé si pas satisfait. L'attraction se compose en fait de deux parcours – le *Grand Mal* et le *Petit Mal*, en français dans le texte –, l'un des deux étant manifestement réservé aux mauviettes. Le personnel est prêt à nettoyer au jet les wagonnets du Grand Mal après chaque parcours. Si vous avez saisi le côté attractif de la chose, je vous prierai de ne pas venir me l'expliquer à domicile. Je suis armée et considérée comme dangereuse.

Je passai aussi vite que possible devant l'enseigne lumineuse – 30 000 000 (vous avez bien compté !), *trente millions* de lampes – et remarquai que la file d'attente de deux heures pour accéder au Grand Mal était habilement dissimulée pour rester invisible depuis le guichet d'entrée. Je me dirigeai vers la navette, ayant réussi à couper aux flatteries d'un millier de vendeurs à la sauvette proposant n'importe quoi, depuis la poupée Neil gonflable jusqu'au taille-crayon souvenir parlant pour aiguiser vos crayons-souvenirs. Je montai dans une voiture, retirai la barbe-à-papa collée au siège et m'installai. Après tout, je portais une robe-chasuble en papier jetable, alors quelle importance ?

La Base proprement dite se réduit à une aire juste assez grande pour organiser une partie de base-ball à six. Ces pauvres astronautes n'ont jamais eu l'occasion de s'éloigner beaucoup de leur vaisseau, aussi était-il inutile de protéger un périmètre plus vaste. Elle est entourée d'une structure évoquant un stade, non couverte, formée de quatre étages de galeries d'observation dont toutes les ouvertures donnent vers l'intérieur. Le dernier niveau est non pressurisé.

Je jouai des coudes entre les masses de touristes ploutoniens bardés de caméras pour accéder au guichet de location de combinaisons. Oh, seigneur !

Si jamais j'avais à choisir un sexe pour le restant de mes jours, je serais une femme. J'estime, primo, que le corps est mieux conçu et, secundo, que pour l'amour c'est plutôt mieux. Mais le corps féminin est indubitablement inférieur au masculin en ce qui concerne une caractéristique – j'en ai parlé à des tas d'autres filles, aussi bien des Changistes que des femmes pures et dures, et à quatre-vingt-quinze pour cent, elles sont d'accord avec moi : c'est lorsqu'il s'agit d'uriner. Les mâles sont tout simplement mieux équipés. C'est moins compliqué, la posture est quand même plus digne et la méthode contribue à développer la coordination œil-main ainsi qu'un certain sens de l'expression artistique, comme écrire son nom dans la neige.

Mais enfin bon, ce n'est pas un inconvénient bien grand... jusqu'au jour où vous louez une combi-p.

Près de trois siècles d'ingénierie ont abouti à trois solutions principales pour régler le problème : le cathéter, les appareils à succion et... hélas, oui, la couche. Certains prônent une quatrième voie : la continence. Essayez voir, la prochaine fois que vous partez faire une sortie de douze heures à la surface. Le cathéter est de loin ce qu'il y a de mieux. C'est indolore, la pub n'est pas mensongère... mais je déteste positivement ce truc. Ça me paraît... déplacé.

D'ailleurs, comme avec les appareils à succion, il arrive justement qu'ils se déplacent. La prochaine fois que vous voulez vous marrer, regardez une bonne femme essayer de remettre en place son Urolateur. Ça pourrait lancer une nouvelle danse.

Je n'ai jamais acheté de combi-p. Pourquoi cette dépense quand on en n'a l'usage qu'une fois l'an ? J'en ai loué des tas et toutes, absolument toutes, puent. Peu importe comment on les stérilise, certaines odeurs de la précédente occupante sont tenaces. C'est déjà pas terrible dans une combinaison pour homme, mais si vous voulez vraiment avoir le cœur retourné, je vous engage à passer le modèle pour femme. Toutes les combis de location recourent à la méthode par succion, avec une couche en secours. Dans un site comme Tranquillité, avec une rotation rapide et un personnel sans doute sous-payé, démotivé et négligent, il arrivait de temps à autre que ce genre de joyeuseté soit oublié au fond. On m'a même refilé un jour une combi encore mouillée.

J'enfilai celle-ci et reniflai, méfiante ; pas trop mal, même si ça empestait le parfum bon marché. Je l'activai et laissai le personnel effectuer le contrôle de sécurité de routine, en me remémorant le second détail que je n'appréciais pas avec la méthode par succion. Tout cet air qui circule peut vous geler la vulve quelque chose de bien.

Il existait des méthodes chirurgicales pour améliorer l'interface, mais je les trouvais immondes, et elles ne se justifiaient que dans le cadre d'un métier impliquant des sorties régulières en surface. Il ne restait donc aux gens comme moi qu'à respirer par la bouche et serrer les dents, en évitant de trop boire de café avant une excursion.

Le sas me laissa sur le toit, qui était loin d'être bondé. Je me trouvai une place à la balustrade, à l'écart, et attendis. Je coupai la radio de ma combinaison, ne laissant que la balise d'urgence.

Puis je dis : « C.C., qu'est-ce que ça me rapporte ? »

Le C.C. s'y entend pour reprendre une conversation des heures, des semaines, voire des années plus tard, mais ma question était assez vague. Il lança un ballon d'essai.

« Tu parles du bain de bouche matinal ? »

— Ouais. J'y ai bien réfléchi. T'as mis au point le truc, et puis tu l'as diffusé partout sans me consulter. N'y aurait-il pas un moyen d'en tirer quelques sous ?

— Cela se définit comme un bénéfice de santé, de sorte que les coûts de production seront répercutés sur la taxe d'hygiène que paient tous les Sélénites, plus un petit pourcentage qui te reviendra. Ce n'est pas avec ça que tu vas faire fortune.

— Et personne n'a le choix. Tout le monde y a droit, qu'on le veuille ou non.

— S'ils ne sont pas d'accord, j'ai un antibot disponible. Personne ne s'est manifesté jusqu'ici.

— Je persiste à trouver que ça ressemble à un complot subversif dirigé

contre moi. Et si l'eau potable n'est pas pure, qu'est-ce qui se passe ?

— Hildy, il y a tellement d'additifs dans l'eau que distribue la municipalité de King City qu'on pourrait quasiment la soulever avec un aimant.

— Et tous pour notre bien.

— Tu m'as l'air bien sarcastique.

— Comment cela ? J'ai un excellent goût dans la bouche.

— Pour ta gouverne, je te signale que le taux de satisfaction de la méthode dépasse largement les quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Le parfum favori, toutefois, est Neutre-avec-soupçon-de-menthe. Et, avantage secondaire imprévu, l'effet se prolonge toute la journée, purifiant l'haleine. »

Il avait vaincu la mauvaise haleine, compris-je, lugubre. Quel effet ça me faisait ? Devais-je me réjouir ? Je me souvins de l'haleine de Liz la nuit précédente, de ces aigres relents de gin. L'haleine d'un ivrogne devait-elle embaumer la rose ? Bon sang, voilà que je me comportais en vieille mégère acariâtre, même moi, je m'en rendais compte. Mais enfin merde, j'étais une vieille mégère, et souvent acariâtre. J'avais découvert qu'avec l'âge, je tolérais de moins en moins le changement, bon ou mauvais.

« Comment m'as-tu entendue ? » demandai-je avant de trop m'attrister à la perspective d'un monde en perpétuelle mutation.

« La radio que tu as coupée est celle de combi à combi. Ton scaphandre surveille également tes paramètres vitaux et les transmet si le besoin se présente. Utiliser dès lors l'accès vocal est considéré comme un appel d'urgence, et non comme une simple demande d'aide.

— Donc, je ne suis jamais loin de l'ombrelle protectrice de ton éternelle vigilance.

— C'est ce qui te protège », répondit-il, et je lui dis d'aller se faire voir.

Quand Armstrong et Aldrin étaient venus en paix au nom de toute l'humanité, on avait imaginé que le site de leur arrivée, protégé par le vide de l'espace, resterait quasiment intact pendant un million d'années, s'il le fallait. Qu'importe si le souffle du décollage avait renversé le drapeau et déchiré une bonne partie des feuilles d'or protectrices recouvrant le module d'arrivée. Les empreintes de pas seraient toujours là. Et elles l'étaient. Par centaines, dessinant d'incroyables zigzags dans la poussière, s'éloignant du module, y revenant, sans qu'aucune ne s'éloigne jusqu'aux confins de la galerie d'observation. Aucune autre trace n'est visible. La seule modification que se soient autorisée les conservateurs avait été de redresser le drapeau et de suspendre un module de retour maintenu en pleine ascension par des câbles invisibles à une trentaine de mètres au-dessus du site d'atterrissage. Ce n'était pas le véritable module de retour d'Apollo 11 ; celui-ci s'était écrasé depuis belle lurette.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences.

Nulle part sur les brochures gratuites, les milliers de plaques ou les bornes

interactives disséminées au musée vous n'entendrez parler de cette nuit d'il y a cent quatre-vingts ans, où dix membres de la confrérie Delta Khi Delta, branche de l'Université lunaire, sont venus sur le site avec leurs cyclos. C'était peu après l'invasion et les lieux n'étaient pas encore surveillés comme ils le sont aujourd'hui. Il n'y avait qu'une corde pour baliser la zone d'alunissage, même pas un bâtiment d'accueil pour les visiteurs ; les Sélénites d'après l'invasion n'avaient pas de temps à perdre avec ce genre de luxe.

Les Deltas basculèrent le module pour le tirer sur une dizaine de mètres. Leurs cyclos effacèrent la plupart des empreintes. Ils comptaient voler le drapeau pour le ramener dans leur dortoir, mais l'un des étudiants, tombé de sa monture, avait fendu sa visière et était monté se joindre à la grande soirée de bizutage céleste. En ce temps-là, les combi-p n'étaient pas aussi sûres qu'aujourd'hui. Chahuter en combi-p n'était pas la meilleure des idées.

Mais pas de panique. La Base de la Tranquillité est l'un des sites les mieux documentés de toute l'histoire de l'humanité. Il en existe des dizaines de milliers de photos, y compris des vues très détaillées prises d'orbite. Des équipes d'étudiants en sélénographie passèrent un an à restaurer la Base. Chaque mètre carré fut épluché en détail, les débats firent rage pour savoir dans quel ordre avaient été inscrites les empreintes ; deux types, chaussés de répliques des bottes lunaires d'Apollo, sortirent alors piétiner consciencieusement le site, chacun de leur pas étant vérifié au laser, puis on les récupéra à l'aide d'un treuil quand ils eurent terminé. Et hop ! Résultat : une reconstitution historique, une, qu'on faisait passer pour la réalité. Ce n'est pas un secret mais bien peu de gens sont au courant. Vérifiez voir.

Je sentis une main basculer à nouveau l'interrupteur de la radio sur ma combinaison.

« Marrant de se retrouver ici. » C'était Liz.

« Quelle coïncidence », dis-je, songeant au C.C. dont l'oreille traînait. Elle me rejoignit à la balustrade pour contempler la plaine. Derrière la paroi transparente de la galerie circulaire d'en face, j'apercevais les milliers de touristes qui nous regardaient.

« Je viens ici souvent, me confia-t-elle. Ça te dirait de parcourir neuf cent mille kilomètres dans un tel jouet en fer-blanc ?

— Je ne ferais pas cinquante centimètres avec. J'aimerais encore mieux voyager en bâton sauteur.

— C'étaient des hommes, des vrais, en ce temps-là. Est-ce que tu y as jamais songé ? À ce que ç'a dû être ? C'est tout juste s'ils pouvaient bouger dans ce truc. Un de ces équipages est parvenu à revenir avec son engin à moitié démoli.

— Ouais, j'y ai pensé. Peut-être pas autant que vous.

— Eh bien, songes-y. Sais-tu en fait quel est le véritable héros, à mes yeux ? C'est ce brave vieux Mike Collins, le pauvre gland qui est resté en orbite. Je ne sais pas qui a conçu l'opération, mais ils ont pas dû y penser. Imagine un peu qu'un truc déconne, disons que le module s'écrase et que les

deux autres meurent sur le coup. Reste Collins, là-haut sur son orbite, livré à lui-même. Comment tu gérerais ça ? Pas de parade et de confettis pour Mike. Faut qu'il se tape le service funèbre, et passe le restant de son existence à regretter de pas être mort avec eux. Devenu le tricar national.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Finalement, tout se passe bien – et ç'a bien été le cas, quoique je n'arrive toujours pas à comprendre comment – et de quel nom a-t-on baptisé le parc planétaire ? Eh bien, de celui du mec qui s'est planté en récitant ses "premières paroles" depuis la surface.

— Je croyais que c'était un brouillage de transmission.

— Brouillage, mon œil ! De fait, avec deux milliards d'auditeurs, j'aurais peut-être merdé⁸, moi aussi ! Cette partie-là était sans doute encore plus terrifiante que l'idée même de mourir, l'idée que tout le monde pouvait te *voir* mourir, avec pour seule consolation que si l'opération venait vraiment à foirer, ce ne serait pas de ta faute. Ce petit exercice a quand même coûté la bagatelle de vingt ou trente milliards de dollars, et je te parle d'un temps où un milliard ça valait un paquet. »

Ça valait encore un paquet pour moi, mais je la laissai poursuivre ses divagations. Elle faisait son numéro ; elle m'avait piloté ici, sachant seulement que je désirais lui révéler quelque chose dans un endroit où le C.C. ne risquait pas de nous surprendre. J'étais entre ses mains.

« Allons faire un tour », dit-elle, et elle se mit en route. Je lui emboîtai le pas aussitôt et descendis derrière elle plusieurs volées de marches pour regagner la surface.

On peut parcourir un sacré bout de chemin à pied en un rien de temps. La meilleure méthode consiste à sauter en prenant appel sur la pointe des pieds, les jambes légèrement écartées. Inutile de sauter trop haut, ce ne serait qu'un gâchis d'énergie.

Je sais qu'il existe encore des endroits sur Luna où la poussière vierge s'étend à perte de vue. Pas des masses mais il en reste. Ma planète natale n'est pas bien riche en matières premières, et comme tous les sites intéressants ont été identifiés et cartographiés depuis des satellites en orbite, nul n'est plus guère incité à visiter certaines des régions les plus reculées.

Par reculées, j'entends éloignées des centres de population humaine ; car n'importe quel site lunaire est aisément accessible par module d'exploration ou engin terrestre.

Tous les sites que j'avais visités en surface ressemblaient à celui de la Base de la Tranquillité : sillonnés de traces en tous sens, à se demander où était passée toute cette foule, car il était plus que probable qu'il n'y avait pas un chat alentour hormis vos éventuels compagnons de voyage. Rien ne s'efface jamais sur Luna. Il y a près de deux siècles et demi que les lieux sont occupés en permanence. Chaque fois que quelqu'un sort faire un tour ou abandonne une bonbonne d'oxygène, ses traces demeurent, si bien qu'un endroit qui a reçu deux ou trois visiteurs tous les trois ou quatre ans donnera

l'impression que des centaines de touristes y sont passés à peine quelques minutes plus tôt. Tranquillité en avait reçu considérablement plus. Il ne restait pas un millimètre carré de terrain non retourné, et la couche de détritux était si épaisse qu'on les avait repoussés en tas ici et là. Je remarquai des boîtes de bière de marques vieilles d'un siècle et demi côtoyant celles actuellement en vente au Parc Armstrong.

Au bout d'un certain temps, cela se réduisit quelque peu. Les traces avaient tendance à se regrouper le long de pistes imprévisibles. J'imagine que l'homme tend à suivre le troupeau, même quand le troupeau a disparu et que le terrain est si plat que peu importe votre destination.

« Tu es partie trop tôt, hier soir », dit Liz. Avec la radio, on aurait cru qu'elle se tenait tout près de moi alors qu'elle marchait vingt mètres devant. « Il y a eu de l'animation.

— C'était déjà pas mal animé, quand j'y étais.

— Alors, t'as dû voir le Duc de Bosnie aux prises avec le bol à punch.

— Non, j'ai raté ça. Mais je l'ai vu aux prises avec moi un peu plus tôt.

— C'était donc toi ? Alors, c'est de ta faute. Il était d'une humeur massacrant. Apparemment, tu ne l'avais pas marqué suffisamment à son goût ; pour lui, s'il n'a pas perdu un ou deux kilos de barbaque après avoir froissé les draps, c'est qu'il y en a un des deux qui n'a pas fait son boulot.

— Je ne l'ai pas entendu se plaindre.

— Jamais ? Je te jure, je crois que nous sommes apparentés, mais ce type est d'un con ! À ne même pas être capable d'inventer un tournevis pour gaucher. Après ton départ, il s'est soulé comme un bossu, puis il a décrété que quelqu'un avait versé du poison dans le punch, alors il a renversé le bol, l'a récupéré et s'est mis à assommer tous ses voisins avec. Il a fallu que je le mette K.O.

— Vous donnez des soirées intéressantes.

— N'est-ce pas ? Mais ce n'est pas de ça que je voulais t'entretenir. On s'amusait tellement qu'on a complètement oublié les cadeaux, j'ai donc réuni tout le monde et on a commencé à les ouvrir.

— Vous avez eu quelque chose de chouette ?

— Bof, quelques-uns ont eu la bonne idée de scotcher l'accusé de réception sur la boîte. Je pourrai toujours en tirer quatre sous. Donc, j'en prends un, m'aperçois qu'il émanait du Comte de Donegal, ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais enfin, qu'est-ce que je connais à ce putain de Royaume-Uni ? J'ai cru que c'était une province du Pays de Galles, un coin comme ça. Je savais que je ne connaissais pas ce type, mais on ne peut pas connaître tout le monde, hein ? Je l'ouvre ; il venait des Amuseurs républicains irlandais.

— Oh, non !

— Les ennemis héréditaires de mon clan. L'instant d'après, on était tous recouverts de cette espèce de truc vert, je veux pas savoir d'où il sortait, mais je sais en revanche ce que ça sentait. Et pour le coup, ça a mis un terme à la

soirée. C'était aussi bien, d'ailleurs. J'ai dû flanquer dehors la moitié des invités.

— Je déteste ces crétins. Le jour de la Saint-Patrick, on n'ose plus s'asseoir, de peur de tomber sur un coussin péteur.

— Tu oses te plaindre ? Chaque Irlandais de King City se croit obligé de me bombarder tous les dix-sept mars, histoire de pouvoir raconter à ses potes qu'il en a mis plein la gueule à cette foutue Princesse de Galles. Et ça ne va faire qu'empirer.

— Il n'est jamais aisé de porter la couronne.

— Je m'en vais les couronner, moi aussi, tiens. Je sais où habite Paddy Flynn, et je compte bien lui rendre la monnaie de sa pièce, même si ça défrise le maire et tout son nom de Dieu de conseil municipal. »

Je m'avisai qu'il faudrait aller loin pour trouver un personnage aussi haut en couleur que la nouvelle reine. Une fois encore, je me demandai ce que je fichais ici. Je me retournai, vis que les quatre étages du stade entourant le site d'atterrissage étaient sur le point de disparaître derrière l'horizon. Désormais, il serait facile de se perdre. Ce n'était pas ce qui m'inquiétait. La combinaison était équipée de seize ou dix-sept sortes d'alarmes et de balises diverses, d'un compas et sans doute de tas d'autres trucs dont je n'avais même pas entendu parler. Pas vraiment besoin de recourir à des astuces de scout, genre relever la position de son ombre.

Il n'en restait pas moins que l'impression de solitude était oppressante.

Et illusoire. Je repérai une autre équipe de cinq randonneurs longeant la crête d'une légère éminence sur ma gauche. Un éclair lumineux me fit lever la tête et je vis l'un des trains du Grand Mal décrire au-dessus de moi un de ses tronçons de parcours en vol libre. En même temps, toute la rame basculait cul par-dessus tête, une manœuvre dont je gardais le plus vif souvenir : j'étais montée dans la première voiture d'où, bien accrochée à mon harnais, je regardais la surface me passer sous le nez toutes les deux secondes, quand une grosse bulle de maïs-caramel-régliasse s'était aplatie sur le hublot devant moi, après avoir manqué mon cou d'un cheveu. À cet instant précis, j'en vins à regretter tout ce que j'avais pu manger au cours des six années précédentes, et je me demandai si je n'allais pas en revoir bientôt un récapitulatif, juste à côté des mets de choix déjà étalés sur le pare-brise. Réussir à garder tout ça pour moi fut sans doute l'un des plus beaux exploits de ma carrière.

« T'es déjà montée dans ce fichu truc ? demanda Liz. J'essaie tous les deux ans, quand je me sens vraiment d'attaque. Je te jure, la première fois, j'ai tellement serré les fesses que j'ai bien cru aspirer les quinze centimètres de mousse du siège. Après ça, ce n'est plus si terrible. Enfin, pas plus qu'un lavement au fil de fer barbelé. »

Je ne répondis rien – je n'étais pas certaine de savoir quoi répondre à ce genre de déclaration – parce que, tout en parlant, elle s'était arrêtée pour que je la rattrape, puis s'était mise à pianoter sur un petit appareil fixé au-dessus de sa main gauche. Je vis s'illuminer un ensemble de voyants, presque tous

rouges, puis ils passèrent au vert, un par un. Quand tout le panneau afficha le vert, elle ouvrit une trappe de service à l'avant de ma combinaison, puis en étudia le contenu. Elle tripota des boutons, puis se redressa, leva le pouce. Elle m'accrocha son bidule autour du cou avec une courroie et me considéra, les poings sur les hanches.

« Alors comme ça, tu voulais me causer sans que personne puisse nous surprendre ? Eh bien, vas-y, cause, bébé.

— C'est quoi, ce truc ?

— Un débogueur. Grâce à quoi tous les signaux émis par ta combinaison sont brouillés, mais pas suffisamment pour déclencher l'envoi d'une équipe de recherche. Les machines, qu'elles soient là-haut en orbite ou enfouies dans le sol, continuent de recevoir tous les signaux propres à les satisfaire, mais ce ne sont pas les vrais ; ce sont ceux que je veux leur faire entendre. S'agit pas simplement de venir s'isoler ici en coupant les balises de détresse. Que la porteuse disparaisse et c'est en soi un signal d'alerte. Bref, plus personne ne peut nous entendre, tu as ma parole.

— Et si nous avons une véritable alerte ?

— J'allais dire : surtout ne jamais se dévoiler si on veut garder le dernier mot devant ses vassaux. Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? »

Une fois encore, j'avais du mal à me lancer. Je savais qu'une fois les premiers mots lâchés, ce serait déjà moins dur, mais pour les sortir, ces mots, je souffrais encore plus qu'un écrivain à son premier roman.

Je biaisai : « Ça risque de prendre du temps.

— C'est mon jour de repos. Allons, Hildy ; je t'aime bien, mais vas-y, accouche. »

Et donc, j'entamai pour la troisième fois la litanie de mes malheurs. À force, on s'améliore. Cette fois, je ne fus pas aussi longue à me mettre en train qu'avec Callie ou Fox. Liz marchait à mes côtés sans rien dire, me ramenant à la piste qu'elle paraissait suivre chaque fois que je commençais à dévier.

Le problème, c'est que j'avais décidé ce coup-ci de raconter l'histoire en partant de là où j'aurais dû commencer les fois précédentes : de mes deux tentatives de suicide. Et c'était un peu plus facile de me confier à quelqu'un que je connaissais mal, mais pas tant que ça. Je lui fus reconnaissante de garder le silence jusqu'au bout. Au point où j'en étais, je ne crois pas que j'aurais supporté la moindre de ses improbables remarques folkloriques.

Elle resta même sans rien dire plusieurs minutes après que j'eus terminé. Ce qui n'était pas plus mal. Comme les fois précédentes, j'éprouvais un rare moment de paix à m'être ainsi délivrée d'un fardeau.

Sans avoir l'exubérance italienne, Liz aime bien agiter les mains quand elle parle. C'est frustrant dans une combi-p. Il y a tant de tics et de mimiques qui impliquent de se toucher une partie de la tête ou du corps, chose impossible en combinaison. Elle avait l'air de vouloir se mordiller une phalange ou se masser le front. Finalement, elle se retourna et me lorgna, l'air soupçonneux.

« Pourquoi es-tu venue me voir ?

— Je n'escomptais pas vous voir résoudre mon problème, si c'est ce que vous voulez dire.

— De ce côté, t'as pas tort. Je t'aime bien, Hildy, mais franchement, j'en ai rien à cirer si tu te fais sauter la cafetière. Si tu y tiens, surtout ne t'en prive pas. Et je crois que je t'en veux d'avoir essayé de te servir de moi pour arriver à tes fins.

— J'en suis désolée, mais je n'étais même pas consciente que c'était ce que je faisais. Et je continue de n'avoir aucune certitude sur la question.

— Ouais, d'accord, peu importe.

— Ce que j'avais entendu raconter, dis-je, essayant de présenter les choses avec tact, c'est que si on cherchait un truc qui soit, enfin, vous voyez... pas tout à fait légal, Liz était la fille à voir.

— T'as entendu raconter ça, vraiment ? » Elle me regarda avec une mimique qui révélait ses dents mais aurait eu du mal à passer pour un sourire. Elle avait même l'air fort dangereuse. Elle *était* dangereuse. Elle n'aurait pas de mal à arranger un accident dans ce coin désert, et je serais parfaitement impuissante à l'en empêcher. Mais ce regard ne fut qu'un éclair fugitif, bien vite remplacé par son air aimable habituel. Elle haussa les épaules. « On ne t'a pas raconté d'histoire. Je croyais même que c'était la raison de notre virée ici : pour causer affaires. Mais après ce que tu viens de me raconter, je préfère n'avoir rien à te vendre.

— Comme je vois les choses », poursuivis-je, en me demandant ce qu'elle avait à fourguer, « si tu as l'habitude des tractations illégales, le genre de trucs qui échappent au C.C., tu dois avoir des méthodes pour masquer tes activités.

— Je commence à saisir. Bien sûr. C'en est une. » Elle secoua lentement la tête et se mit à marcher en rond, réfléchissant au problème. « Je vais te dire une chose, Hildy, j'ai déjà vu un rodéo, un homme à trois têtes et un canard qui pétait sous l'eau, mais ça, c'est le truc le plus dingue que j'aie jamais vu. Ça bouleverse toutes les règles.

— Comment ça ?

— Et de bien des manières. Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire de transfert de mémoire. Il va falloir que je vérifie ça en rentrant. Et tu dis que ce n'est pas un secret ?

— C'est ce qu'a dit le C.C., et un de mes amis en a entendu parler.

— Eh bien, ce n'est pas ça le plus important. C'est dégueulasse, mais je ne vois pas ce que je pourrais y faire, et je n'ai pas vraiment l'impression que ça me concerne. Enfin, c'est ce que j'espère. Non, c'est ce que tu me racontes sur le C.C. qui t'aurait sauvé alors que tu essayais de te suicider chez toi.

— En fait, le truc important qui me permet de me balader librement, c'est ce que, dans le métier, on appelle le Quatrième Amendement. C'est une série de programmes informatiques qui...

— J'ai entendu le terme.

— Bon. Perquisitions et saisies. Un ordinateur tout-puissant, envahissant,

qui, si on lui laisse la bride sur le cou, ferait ressembler Big Brother à ma vieille tante Vickie quand elle écoute aux portes une tasse de thé à la main. Mettez en balance le fait que tout le monde, sans exception, a quelque chose à cacher, quelque chose qu'on aimerait mieux ne pas voir s'ébruiter, même si ce n'est pas illégal : ce cher petit droit à la vie privée. Je crois que ce qui nous a sauvés, c'est que ceux-là mêmes qui font les lois ont, tout comme nous autres, quelque chose à cacher.

— Donc, notre méthode dans le... “monde clandestin du crime”, c'est de donner un bon coup de balai, pour repérer tous les yeux ou oreilles supplémentaires indiscrets... puis de traiter sur place nos affaires. Nous savons tous que le C.C. écoute et observe, mais ce n'est pas la même partie qui est chargée de rédiger les mandats et d'opérer les perquisitions.

— Et ça marche ?

— Jusqu'ici, oui. Ça paraît incroyable si l'on veut bien y réfléchir, mais j'ai passé le plus clair de mon existence à esquiver les ennuis, rien qu'avec cette méthode... en gros, celle de prendre au mot le C.C., maintenant que tu m'y fais penser.

— Ça me paraît risqué.

— On pourrait le croire. Mais dans toute ma vie, je n'ai pas souvenance d'un cas où le C.C. aurait fait valoir une preuve obtenue par des moyens illégaux. Et je ne parle pas seulement des arrestations. Je parle d'établir les causes probables et de lancer les mandats, ce qui est la clef de toute la procédure de perquisition et de saisie. Le C.C. surprend, dans l'une de ses incarnations, des choses compromettantes, ou du moins susceptibles d'amener un juge à diligenter une enquête ou ordonner une perquisition. Mais il ne révèle pas lui-même ce qu'il sait, si tu saisis la nuance. Il reste compartimenté. Quand je lui parle, il sait que je fais des trucs contraires à la loi, et je sais qu'il le sait. Mais cela, c'est la partie de son cerveau en discussion avec Liz, qui n'a pas le droit de communiquer ce qu'elle sait à la partie dévolue au respect de la loi. »

Nous continuâmes à marcher, ruminant ces réflexions. Je sentais bien que mes révélations l'avaient mise mal à l'aise. À sa place, moi aussi, j'aurais été nerveuse. Je n'avais jamais commis plus qu'un simple délit ; il est si facile de se faire prendre et je n'avais jamais été particulièrement attirée par les activités illicites. Merde, il ne reste plus tellement de trucs qui le soient encore sur Luna. Tout ce qui naguère procurait quatre-vingt-dix pour cent de son travail à la justice – la drogue, le jeu, la prostitution, et les organisations chargées de les dispenser aux mauvais citoyens –, toutes ces choses sont devenues des droits civiques inaliénables sur Luna. La violence n'ayant pas causé la mort n'est plus qu'une simple infraction, passible d'une amende.

La plupart des actes à tomber encore sous le coup de la loi étaient si répugnants que je ne voulais même pas y songer. Une fois encore, je me demandai dans quoi la Reine d'Angleterre était impliquée pour avoir cette réputation de petite maligne.

La cause principale de criminalité sur Luna était le vol, sous toutes ses formes. À moins de laisser les mains libres au C.C., le vol existera sans doute toujours. Cela mis à part, notre société est plutôt legaliste et nous y sommes parvenus en réduisant le corpus légal au strict minimum.

Liz reprit la parole, reflétant mes pensées.

« Le crime n'est plus un gros problème, tu le sais. Sinon, les citoyens, dans leur grande sagesse, ne manqueraient pas de réclamer à cor et à cri le genre de cage électronique que nous avons toujours redouté d'avoir tôt ou tard. Il suffirait de récrire quelques programmes, et nous assisterions à la plus belle rafle depuis l'époque où John Wayne a rassemblé son troupeau pour le conduire à Abilene. Ça nous pend au nez, tu sais. En moins d'une milliseconde, le C.C. pourrait décider de rameuter les flics en sifflant comme un canari, et il ne faudrait pas trois secondes pour imprimer les mandats. » Elle rit. « Le seul problème, c'est qu'il n'y a sans doute pas assez de flics pour arrêter tout le monde, et encore moins de place dans les prisons. En fait, tous les crimes commis depuis l'invasion pourraient être résolus ainsi. Quand on veut bien y réfléchir, ça donne à rêver.

— Je ne crois pas que ce soit envisageable, rétorquai-je.

— Non, tout bien pesé, ce que le C.C. t'a fait, c'est pour ton propre bien, même si ça me retourne l'estomac. Le suicide est un droit civique, non ? Alors, qu'est-ce qu'il vient foutre, ce con, à toujours vouloir te sauver la vie ?

— En fait, ça m'ennuie de le dire, mais je suis contente qu'il l'ait fait.

— Eh bien, je le serais aussi, tu sais, mais c'est une question de *principe*. Écoute, tu es consciente que je vais répandre la nouvelle, hein ? Je veux dire, en informer tous mes amis ? Je ne citerai pas ton nom.

— Bien sûr. J'étais certaine que vous le feriez.

— On devrait peut-être prendre un surcroît de précautions. À priori, je ne vois pas encore lesquelles, mais j'ai deux ou trois amis qui sont prêts à plancher sur la question. Tu sais ce qu'il y a de plus effrayant dans cette histoire, je suppose. C'est qu'il a pris le contrôle d'un programme de base. S'il est capable d'en outrepasser un, il peut en outrepasser un autre.

— Vous capturer pour vous soigner de vos tendances criminelles, on pourrait considérer que c'est... eh bien, que c'est agir pour votre propre bien.

— Exactement, c'est exactement où mène ce genre de réflexion tordue. Tu leur donnes un pouce et ils prennent un parsec. »

Nous étions de nouveau en vue de la galerie de visite. Liz s'arrêta pour tracer des signes dans la poussière au hasard de la pointe de sa botte. Je supposai qu'elle désirait encore me confier quelque chose, et sentis qu'elle n'allait pas tarder à y venir. Je levai la tête : un nouveau train de la mort décrivait sa parabole au-dessus de nous. Elle leva les yeux et me regarda.

« Résumons... la raison pour laquelle tu voudrais savoir comment contourner le C.C., je ne crois pas que tu l'aies évoquée, ce serait...

— De m'empêcher de me tuer.

— Il fallait que je te demande.

— Je ne peux pas vous donner de raison concrète. Je n'ai pas fait beaucoup... eh bien, je n'ai pas l'impression d'en avoir fait suffisamment pour...

— Te mobiliser contre un océan d'ennuis et, en t'y opposant, y mettre un terme ?

— C'est un peu ça. J'ai comme l'impression de me conduire en somnambule depuis que ça s'est produit. Et je sens que je devrais faire quelque chose.

— En discuter, c'est déjà faire quelque chose. C'est peut-être même la seule excepté... eh bien, de garder le moral. Enfin, c'est facile à dire.

— Oui. Et comment luttez-vous contre une pulsion suicidaire récurrente ? Je ne suis toujours pas capable d'en discerner l'origine. Je ne me sens pas déprimée à ce point. Simplement, parfois, j'ai envie de... me défouler.

— Sur moi, par exemple.

— Désolée.

— Tu l'as payé. Bon sang, Hildy, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de mieux que ce que tu m'as raconté. Vraiment pas.

— Eh bien, j'ai l'impression que je devrais faire quelque chose. Et puis, il y a l'autre aspect du problème. La... la transgression. Je voulais découvrir s'il était oui ou non possible d'échapper à l'œil et à l'oreille du C.C. Parce que... parce que j'ai pas envie qu'il me regarde si jamais, enfin, vous comprenez, si jamais je recommence, merde, j'ai pas envie qu'il voie tout, j'ai envie une bonne fois pour toutes qu'il me laisse tranquille avec mon corps, mon âme et ma vie, merde, parce que *ça me plaît pas du tout d'être un de ses cobayes !* »

Je compris que j'avais crié cette dernière phrase lorsque je sentis sa main sur mon épaule. Ça me mit en rogne, et ça n'aurait pas dû, je sais, parce que ce n'était qu'un geste d'amitié, de sollicitude, mais la dernière chose que réclame un estropié, c'est votre pitié – peut-être ne veut-il même pas de votre sympathie ; il veut juste se sentir à nouveau normal, comme tout le monde, c'est tout. Tout geste de compassion lui fait l'effet d'une claque, d'un rappel de son handicap. Alors, au diable votre sympathie, au diable votre sollicitude, comment osez-vous me toiser ainsi, du haut de votre bonne santé et de votre perfection, et me proposer votre aide et votre condescendance secrète ?

Ouais, d'accord, Hildy, mais si tu es si indépendante, comment se fait-il que t'arrêtes pas de te répandre à tout bout de champ auprès du premier venu ? Liz, je la connaissais à peine. Je savais que j'avais tort, mais je devais malgré tout me mordre la langue pour ne pas lui dire d'ôter ses sales pattes de moi, le genre de truc qui avait déjà failli m'arriver une bonne douzaine de fois avec Fox. Un de ces quatre, j'allais finir par craquer, tout lui balancer à la gueule, et sans doute le faire fuir. Pour me retrouver de nouveau seule.

« Il va falloir que tu m'expliques le fin mot de tout ça », dit Liz. Cela suffit à me détendre. Elle aurait pu me proposer son aide, et nous aurions su l'une et l'autre que ce n'était pas le bon plan. En revanche, je pouvais accepter la manifestation d'une simple curiosité pour mon histoire. Elle considéra les

murs de la galerie de visite. « Je suppose que le moment est venu de pisser sur les flammes et d'appeler les chiens. » Elle tendit la main vers le débogueur radio.

« J'ai encore une question.

— Vas-y.

— Ne répondez pas si vous n'avez pas envie. Mais qu'est-ce que vous faites au juste qui soit illégal ?

— T'es flic ?

— Quoi ? Non.

— Je le savais. J'ai fait vérifier ; tu bosses pas pour eux et tu les fréquentes pas.

— J'en connais quand même un ou deux qui sont plutôt bien.

— Ouais, mais tu vas pas traîner avec eux. Quoi qu'il en soit, si t'avais été flic et que tu m'avais dit que non, ton témoignage devenait irrecevable, car j'ai ta dénégation sur une bande. Prends pas l'air surpris. Faut que je protège mes arrières.

— Je n'aurais peut-être pas dû poser la question.

— Je ne t'en veux pas. » Elle soupira, donna un coup de pied dans un bidon de bière. « Je suppose que de nombreux criminels ne se considèrent pas comme tels. Je veux dire, ils ne se lèvent pas tout d'un coup pour dire : "Tiens, ça m'a l'air d'une journée propice à enfreindre quelques lois." Je sais que ce que je fais est illégal, mais c'est une question de principe. Ce qu'entre desperados on appelle le Deuxième Amendement.

— Désolée, je ne connais pas par cœur la Constitution des États-Unis. Il porte sur quoi, celui-là ?

— Sur les armes à feu. » J'essayai de rester impassible. À vrai dire, j'avais redouté bien pire.

« Vous faites du trafic d'armes ?

— J'estime que la détention d'armes est un droit de l'homme inaliénable. Le gouvernement lunaire n'est pas du tout d'accord. C'est pourquoi j'ai pensé que tu voulais me voir pour t'en procurer une. Je t'ai amenée ici parce que j'en ai plusieurs enterrées à divers endroits dans un rayon de quelques kilomètres.

— Vous m'en auriez vendu une ? Comme ça ?

— Enfin, je t'aurais plutôt indiqué où creuser.

— Mais comment pouvez-vous les enfouir ? On est surveillé en permanence par des satellites sitôt qu'on met le nez dehors.

— Je crois pouvoir garder quelques petits secrets professionnels, si tu n'y vois pas d'objection.

— Bien sûr, c'est simplement...

— Pas de problème. Forcément, t'es journaliste, tu ne peux pas t'empêcher de fourrer ton nez partout. »

Elle fit à nouveau mine de récupérer l'appareil électronique passé à mon cou. Je posai la main dessus. Je n'avais pas du tout voulu faire ça.

« Combien ? Je veux le garder. »

Elle me scruta attentivement.

« Tu comptes partir dans la brousse, invisible, toute seule comme une grande ?

— Merde, Liz, j'en sais vraiment rien. Je fais pas de plans. Ça me botte juste de l'avoir sous la main pour être vraiment seule quand ça me chante. J'aime bien cette idée d'avoir la possibilité de me volatiliser.

— C'est loin d'être aussi simple... mais je suppose effectivement que c'est mieux que rien. »

Elle énonça un prix, je la traitai de fieffée voleuse et proposai une somme inférieure. Elle lança une autre proposition. J'aurais payé le prix initial, mais je savais qu'elle était marchandeuse dans l'âme, héritage d'une longue lignée de personnages âpres à la négociation. Nous tombâmes rapidement d'accord, et elle me fournit une suite complexe d'instructions sur la manière de procéder au virement pour que les transactions enregistrées par le C.C. aient toutes les apparences de la légalité.

Dès lors, je n'eus plus qu'une envie : retourner à l'intérieur, car, ayant fait de mon mieux pour appliquer la quatrième méthode de gestion des résidus liquides, je commençais à danser le mambo du Lavabo.

LE KING DE NASHVILLE

Entre la couverture de la catastrophe sur les lieux mêmes et la chasse aux parents des victimes, aux constructeurs du dôme, aux hommes politiques et aux ambulances, je n'étais pas retournée à la rédaction durant presque dix jours après mon Changement.

C'est un truc à vous chambouler le monde, Changer. Naturellement, ce n'est pas le monde qui se modifie, c'est votre point de vue, mais la réalité subjective est par certains côtés plus importante que l'aspect réel ou supposé des choses ; qui sait ? Rien n'avait bougé dans la vaste salle de rédaction toute bruisante quand j'y pénétrai. L'ensemble du mobilier était exactement à la même place, et il n'y avait pas une seule nouvelle tête derrière les consoles. Mais tous ces visages évoquaient désormais autre chose. Là où j'avais laissé un vieux pote, je découvrais à présent un assez beau mec que je ne semblais pas laisser indifférent. À la place de cette nana superbe qui bossait à la rubrique mode, et que j'avais bien compté lever un de ces quatre, quand j'aurais le temps, je ne voyais plus qu'une bonne femme comme une autre, vraisemblablement pas aussi jolie que moi. Nous échangeâmes un sourire.

Le Changement est répandu, bien sûr, ça fait partie de la vie de tous les jours, mais il n'est pas devenu fréquent au point de passer inaperçu, tout du moins à mon niveau de revenus et à celui de la plupart de mes camarades de travail. Je me postai donc près de la fontaine d'eau fraîche, et durant près d'une heure, devins le pôle d'attention général. Je serai franche, c'était loin de me déplaire. Mes collègues défilaient, nous échangeions quelques mots, le groupe évoluait tout le temps ; bref, nous étions en train d'instaurer une nouvelle dynamique sexuelle. J'avais toujours été un mâle depuis que je travaillais à *Tétinfos*. Tout le monde savait que le Hildy mâle était strictement hétéro. Mais quels étaient mes penchants quand j'étais femme ? La question ne s'était jamais posée et elle méritait de l'être, car des tas de gens restaient orientés vers l'un ou l'autre sexe, quel que soit leur choix momentané. Aussi le mot s'était-il rapidement répandu : Hildy était parfaitement classique. Autant éviter aux lesbiennes de perdre leur temps. Quant aux hétérosexuelles... désolée, mesdames, vous avez laissé filer votre chance, à ces trois ou quatre nanas près qui, rentrées chez elles, allaient sans doute pleurer toute la nuit ce qu'elles avaient perdu. Enfin, bon, c'est ce qu'on se plaît à croire. Je dois bien reconnaître que je n'entrevis aucune larme depuis mon poste près de la fontaine.

En moins de dix minutes, la foule était devenue exclusivement masculine et j'étais la Reine du Jour. Je déclinai une douzaine de rencards, et une demi-douzaine de propositions beaucoup plus directes. J'estime qu'il est préférable de ne pas d'emblée se précipiter au lit avec ses collègues, pas avant d'avoir eu

l'occasion de les connaître suffisamment pour juger des éventuelles plaies et bosses qu'on risque de retirer d'une telle relation, sans parler des tensions au travail qui pourraient en découler. Je décidai de m'en tenir à cette règle même si je m'apprêtais à quitter le boulot.

Et le fait est que je ne connaissais pas ces mecs. Pas assez bien, en tout cas. Certes, on avait trinqué et déconné ensemble, je les avais raccompagnés quand ils étaient bourrés, on s'était engueulés et même foutu sur la gueule pour deux d'entre eux. Je les avais vus en galante compagnie et savais en gros quel comportement espérer de leur part. Mais je ne les connaissais pas vraiment. Je ne les avais jamais vus avec des yeux de femme, et c'est un truc qui peut faire une sacrée différence. Un type qui avait l'air du mec honnête, sympa, intelligent tant qu'il n'avait pas de visées sexuelles sur vous, pouvait se révéler le dernier des cons dès lors qu'il cherchait à vous glisser la main sous la jupe. On en apprend sur la nature humaine lorsqu'on Change. Je plains ceux qui hésitent ou se refusent à le faire.

Et, à ce propos...

J'en embrassai deux ou trois – une bise amicale sur la joue, sans plus –, redressai les épaules et me dirigeai d'un pas décidé vers l'ascenseur pour aller affronter le lion dans son antre. J'avais dans l'idée qu'il serait affamé.

Peu de choses, au Tétin, échappent à la vigilance de Walter. Ce n'était certainement pas à ses grandes capacités de déduction qu'il devait de connaître la nouvelle ; aucun de nous ne sait au juste comment il procède, mais le réseau de micros et de caméras de surveillance reliés à son bureau ne doit pas y être étranger. Pourtant, il sait des choses qu'il n'aurait pu connaître de cette manière, et la rumeur veut qu'il entretienne, sans doute à prix d'or, une armada d'espions. Personne à ma connaissance n'a jamais admis épier pour son compte, et je n'ai pas souvenir qu'on ait jamais coincé le moindre suspect, mais c'est l'un des perpétuels passe-temps au journal. La méthode habituelle est d'inventer un scandale imaginaire quoique plausible touchant un des employés, de le confier à un collègue sous le sceau du secret, et de voir si ça vient à l'oreille de Walter. Il n'est jamais tombé dans le piège.

Il quitta des yeux sa lecture quand je pénétrai dans son bureau, puis se replongea dans ses dossiers. Nulle surprise, nul commentaire sur mon nouveau corps. Bien entendu, je m'y attendais. En général, il préférerait mourir qu'avoir à vous adresser un compliment ou admettre avoir été surpris. Je m'assis et attendis qu'il daigne s'intéresser à moi.

J'avais longuement réfléchi au problème de Walter et m'étais habillée en conséquence. Puisque c'était un naturel, et en tenant compte d'un certain nombre d'indices que j'avais pu relever au cours de nos années de collaboration, j'avais déduit qu'il était amateur de seins. J'avais donc mis un corsage qui laissait dénudé le gauche. Pour aller avec ça, j'avais choisi une jupe courte et des gants noirs montant jusqu'aux coudes. Pour la touche finale, j'avais coiffé un petit bibi ridicule orné d'une immense plume qui me retombait presque sur l'œil gauche en oscillant dangereusement chaque fois

que je tournais la tête, le truc très vingtième années trente avec une voilette noire pour le côté mystérieux. L'ensemble était noir, excepté les bas rouges. Il aurait fallu des talons aiguilles assortis, mais je n'étais pas prête à aller aussi loin, et comme toutes mes autres chaussures juraient atrocement avec le chapeau, j'avais préféré m'en passer. L'effet me plaisait beaucoup. Du coin de l'œil, je voyais sans peine qu'il en allait de même pour Walter, même s'il était improbable qu'il daigne l'admettre.

Mes suppositions à son sujet avaient été confirmées autour de la fontaine par deux collègues récemment passées du masculin au féminin. Walter était légèrement homophobe, sans le savoir ; toute sa vie durant, il s'était senti dépassé par cette idée de vouloir changer de sexe, et il était toujours extrêmement gêné de voir un de ses employés masculins se présenter au boulot soudain transformé en une personne susceptible de l'attirer sexuellement. Il risquait d'être encore plus bourru qu'à l'accoutumée et il le resterait sans doute encore plusieurs mois, jusqu'à ce qu'il ait réussi à oublier totalement que j'avais été mâle, moment à partir duquel il entamerait les travaux d'approche. Mon plan était de jouer le jeu, de me montrer aussi féminine que possible, pour le maintenir sur la défensive.

Non qu'il fût dans mes intentions de coucher avec lui. Je préférerais encore me taper une tortue des Galapagos. Mon idée première était de quitter mon boulot. J'avais déjà fait des tentatives, peut-être pas avec la détermination que je ressentais aujourd'hui, mais enfin j'avais essayé et je savais à quel point il pouvait se montrer convaincant.

Quand il eut estimé m'avoir fait poireauter le temps convenable, il jeta dans une corbeille les feuillets qu'il était en train de lire, se renversa dans son immense fauteuil et croisa les doigts sur sa nuque.

« Joli chapeau », remarqua-t-il, me prenant totalement au dépourvu.

« Merci. » Diantre, je me sentais déjà sur la défensive. Présenter ma démission allait se révéler plus difficile s'il se montrait aimable avec moi.

« J'ai appris que t'étais allé chez Darling pour te faire modifier.

— C'est exact.

— J'ai entendu dire qu'il était sur la pente descendante.

— C'est ce qu'il craint. Mais c'est ce qu'il a toujours craint depuis dix ans. »

Il haussa les épaules. Il y avait des auréoles de transpiration aux aisselles de sa chemise blanche froissée et une tache de café sur sa cravate bleue. Une fois encore, je me demandai où il pouvait bien se trouver des partenaires et conclus qu'il devait sans doute les payer. J'avais appris qu'il avait été marié trente ans durant, mais cela remontait quand même à plus d'un demi-siècle.

« Si c'est le genre de travail qu'il accomplit, on m'aura sans doute mal tuyauté. » Il se pencha en avant, posa les coudes sur le bureau. Je venais d'aboutir à la conclusion que sa prochaine remarque pouvait être un compliment adressé à moi en même temps qu'à Bobbie, ce qui ne fit qu'accentuer mon désarroi. Le con.

« La raison pour laquelle je t'ai demandé de venir », reprit-il, ignorant royalement le fait que c'était moi qui avais sollicité cette entrevue, « c'est que je voulais te dire que t'avais vraiment fait du bon boulot sur cette histoire d'Effondrement. Je sais que d'habitude, je ne prends pas la peine de tresser des guirlandes à mes reporters. Peut-être est-ce une erreur. Mais tu es l'une des meilleures. » Il haussa de nouveau les épaules. « D'accord. La meilleure. Alors, j'ai pensé que je devais te le dire. Au fait, tu trouveras une prime sur ta prochaine feuille de paie. Et je t'accorde une augmentation.

— Merci, Walter. » Le fils de pute.

« Et cette série sur le Bicentenaire. Vraiment de toute première bourre. C'est exactement le genre de papier que je recherchais. Et là aussi, tu t'étais trompée, Hildy. On a eu un excellent accueil dès le premier article et les taux de satisfaction n'ont cessé de monter d'une semaine à l'autre depuis.

— Encore merci. » Je commençais à en avoir marre de répéter ça à tout bout de champ. « Mais je n'y suis pour rien. C'est Brenda qui a fait le plus gros du travail. Je prends ce qu'elle a préparé et je me contente de repeigner, de couper deux, trois trucs ici ou là.

— Je sais. Et j'apprécie. Cette fille sera parfaite pour traiter les sujets brûlants, un de ces quatre. C'est pour ça que je vous ai associées toutes les deux, pour que tu puisses lui faire profiter de ton expérience de la rédaction des articles de fond, que tu lui montres les ficelles du métier. Elle apprend vite, tu trouves pas ? »

Je dus en convenir et il repartit là-dessus pendant une minute ou deux, sélectionnant les passages qu'il avait particulièrement appréciés dans notre série. Je me demandais quand il cesserait de tourner autour du pot. Merde, je me demandais même s'il finirait par y arriver.

Je respirai donc un grand coup et profitai d'une pause pour tâcher d'en placer une.

« C'est la raison de ma présence aujourd'hui, Walter. Je veux que vous me retiriez la série sur l'invasion. » Et merde. Quelque part entre mon cerveau et ma bouche, cette phrase avait fait court-circuit ; j'avais eu l'intention de lui annoncer que je quittais définitivement le journal.

« D'accord.

— Et surtout, n'essayez pas de me convaincre de rester dessus, dis-je avant de m'interrompre. Comment ça, d'accord ?

— D'accord, d'accord. Je te retire la série sur l'invasion. J'apprécierais que tu continues de donner un petit coup de main à Brenda, si nécessaire, mais seulement si ça ne te dérange pas dans tes autres activités.

— Je croyais vous avoir entendu dire que mes papiers vous plaisaient ?

— Hildy, tu ne peux pas tout avoir à la fois. Tes papiers me plaisent effectivement, et toi, ça ne te plaît pas de les faire. À la bonne heure, je te libère. Tu veux reprendre la série ?

— Euh, non... c'est pas un coup fourré ? »

Il se contenta de secouer la tête. Je voyais bien qu'il prenait son pied, le

salaud.

« Vous avez mentionné mon autre boulot. De quoi s'agirait-il ? » Ce devait être le trait final, mais j'étais incapable d'imaginer quel genre de tâche il comptait me refiler qui nécessitât une telle couche de pommade.

« À toi de me le dire.

— Comment ça ?

— Il semblerait que j'aie des problèmes à me faire comprendre aujourd'hui. Je pensais avoir été clair. Qu'est-ce que tu aimerais faire ? Tu veux être mutée dans un autre service ? Décide à ta guise, Hildy. »

Je suppose que j'étais encore ébranlée par les expériences récentes, mais je sentais néanmoins arriver une crise d'anxiété. Je respirai plusieurs fois, très lentement. Où était passé le Walter que j'avais connu et que je savais par quel bout prendre ?

« Tu as toujours rêvé d'avoir une rubrique, poursuivait-il. Si tu la veux, ça peut s'arranger, mais franchement, Hildy, j'estime que ce serait une erreur. Oh, tu t'en sortiras, j'en suis sûr, mais t'es pas vraiment taillée pour ce genre de truc. T'as besoin d'un boulot où tu vas sur le terrain plus régulièrement. Les éditorialistes, merde, ils commencent par barouder quelques mois ou quelques années, pour traquer les sujets, puis ils finissent tôt ou tard par devenir paresseux et attendre qu'ils leur tombent tout rôtis dans le bec. T'es pas du genre à aimer le baratin. J'ai l'impression que ton truc, c'est de déterrer les scandales, de prendre les choses en main et d'assurer jusqu'au bout sur les gros machins bien juteux. Si t'as une idée de rubrique, je veux bien y prêter une oreille attentive, mais je continue d'espérer que tu choisiras une autre direction. »

Ah ah, nous y voilà.

« Et laquelle, au juste ?

— À toi de me le dire, répondit-il, un rien narquois.

— Walter, franchement... vous m'avez prise par surprise. Ce n'est pas le genre de perspective que j'avais envisagée. En fait, j'étais venue vous annoncer ma démission.

— Ta démission ? » Il me regarda, dubitatif, puis ricana. « Tu ne démissionneras jamais, Hildy. Oh, d'ici vingt ou trente ans, peut-être. T'as beau râler, il y a encore pas mal de trucs qui te plaisent dans ce boulot.

— Je ne le nie pas. Mais le reste commence à sérieusement me peser.

— J'ai déjà entendu ce refrain. C'est juste une mauvaise passe que tu traverses en ce moment ; tu retrouveras la pêche dès que tu te seras faite à ton nouveau rôle ici.

— Et qui est ?

— Je te l'ai dit, j'attends tes idées sur la question. »

Je restai silencieuse quelques secondes, en le dévisageant. Il me rendit mon regard, parfaitement impassible. Je ne cessais de retourner le problème, à la recherche d'un piège. Évidemment, rien ne garantissait qu'il tiendrait parole mais si tel n'était pas le cas, je pourrais toujours démissionner à ce

moment-là. Comptait-il là-dessus ? Avait-il engagé une manœuvre de retardement, sachant qu'il pourrait toujours faire à nouveau jouer ses facultés de persuasion à une date ultérieure, une fois qu'il m'aurait baisée et que j'aurais commencé à râler ?

Une idée n'arrêtait pas de me tarabuster. On aurait presque cru qu'il savait déjà, dès mon entrée dans son bureau, que j'allais lui présenter ma démission. Sinon, pourquoi ces flatteries, pourquoi ces brassées de fleurs ?

Est-ce qu'il me jugeait vraiment si bonne que ça ? Je savais que j'étais bonne – c'était même une partie de mon problème, d'être si compétente dans un domaine si souvent ignoble –, mais l'étais-je vraiment à ce point ? Je n'avais jamais vu le moindre signe indiquant que Walter le pense.

Le plus important, néanmoins, notai-je avec amertume, c'est qu'il avait réussi à me ferrer. J'étais effectivement attirée par la perspective de rester à *Tétinfos* – voire au *Crème quotidien*, de meilleure réputation –, pour peu qu'on me laisse redéfinir ma tâche. Mais j'étais bien loin d'avoir ce genre de souci en tête aujourd'hui. Or, il m'offrait ce que je désirais, et je n'avais pas la moindre idée de ce que ça pouvait être.

Une fois encore, il parut déchiffrer mes pensées.

« Si tu te prenais une petite semaine pour y réfléchir à tête reposée ? lança-t-il. Ça ne rime à rien de chercher à te définir un plan de carrière pour les dix ou vingt prochaines années, comme ça, à brûle-pourpoint.

— D'accord.

— Et tant que tu y seras... » Je me penchai vers l'avant, prête à le sentir remonter sa ligne. C'était l'instant idéal pour me dévoiler ses véritables intentions, maintenant qu'il avait bien ferré sa proie.

« Bon, d'accord, Walter, abattez votre jeu. »

Il me lança un regard candide, tout juste un rien offensé. De pire en pire, songeai-je. J'avais vu la même expression juste avant qu'il m'expédie vers Pluton couvrir l'assassinat du président local. Trois g sur tout le parcours, et l'histoire était quasiment terminée le temps que j'arrive.

« Les Agents ont lâché une dépêche ce matin, expliqua-t-il. Semblerait qu'ils s'apprêtent à canoniser une nouvelle Gigastar demain matin. »

Je tournai et retournai l'information, cherchant le piège. En vain.

« Pourquoi moi ? Pourquoi ne pas envoyer la rédactrice des questions religieuses ?

— Parce qu'elle sera ravie de recueillir tout le matériel disponible et de rappliquer après les avoir laissés lui mâcher le travail. Tu connais les Agents ; ce truc est obligatoirement préparé. Je veux que tu sois sur place, voir si tu peux aborder le sujet sous un angle inédit.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on raconte d'inédit sur les Agents ? »

Pour la première fois, il manifesta une trace d'impatience.

« C'est justement pour ça que je te paie. Tu vas y aller ? »

Si c'était là quelque nouveau piège waltérien, j'étais incapable de le discerner. J'acquiesçai, levai la tête et me dirigeai vers la porte.

« Emmène Brenda. »

Je me retournai, faillis protester, me rendis compte que ce n'aurait été qu'une manifestation réflexe, et hochai de nouveau la tête. Je repris la direction de la porte. Il attendait l'instant traditionnel que connaissent tous les fans de cinéma, quand j'aurais juste entrouvert le battant.

« Et Hildy... » Je me retournai de nouveau. « J'apprécierais que tu te couvres un peu plus quand tu reviendras ici. Par respect pour mes particularismes. »

Voilà qui lui ressemblait davantage. J'avais fini par croire que Walter s'était fait enlever par les psychopompes d'Alpha du Centaure pour être remplacé par un double plus mielleux. Je sortis une partie de l'imposant arsenal psychique que j'avais mobilisé en vue de ce petit raid, même si cela faisait l'effet d'atomiser une mouche.

« Je mettrai ce qui me chante, où ça me chante, dis-je, glaciale. Et si vous avez une plainte à formuler concernant ma tenue, adressez-vous à mon syndicat. » J'aimais bien la tirade, mais il aurait fallu l'accompagner d'un geste spectaculaire : déchirer mon corsage, par exemple. Mais tout ce qui me venait à l'esprit m'aurait donné l'air encore plus crétin que lui, et puis c'était trop tard. Je sortis.

Dans l'ascenseur qui descendait, je lançai : « C.C., connexion.

— Toujours à ton service.

— As-tu déjà informé Walter de mes tendances suicidaires ? »

Il y eut (pour le C.C.) une longue pause, assez longue pour que je le soupçonne (s'il avait été humain) de concocter un mensonge. Mais j'avais fini par estimer que les pauses du C.C. pouvaient dissimuler quelque astuce bien plus fourbe.

« Je crains que tu aies engendré en moi un conflit de programmes, dit-il enfin. Certains liens avec Walter (que je n'ai pas le droit de discuter, ni même d'évoquer avec toi) me forcent à garder la plupart de nos conversations strictement confidentielles.

— C'est ce que tu sembles avoir fait.

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer.

— Je vais donc supposer que oui.

— Ce satellite est libre. Tu peux supposer à ta guise. Le mieux que je puisse dire, si tu veux un démenti, c'est que lui révéler ton état sans ton accord préalable constituerait une violation de ton droit à la vie privée... et, me permettras-tu d'ajouter, je jugerais cela personnellement dégradant.

— Ce qui n'est toujours pas un démenti.

— Non, mais c'est le mieux que je puisse faire.

— Tu sais que tu peux être très frustrant ?

— Et c'est toi qui me dis ça. »

J'admets que ça me blessait un peu que le C.C. puisse me trouver frustrante. Je ne voyais pas trop à quoi il faisait allusion ; peut-être à mon

acharnement à dédaigner ses multiples efforts pour me sauver la vie. Réflexion faite, j'aurais trouvé ça frustrant, moi aussi, si un de mes amis passait son temps à vouloir mettre fin à ses jours.

« Je ne vois pas comment expliquer autrement son attitude sans précédent à mon égard. Cette façon de me... dorloter. Comme s'il savait que j'étais... malade.

— À ta place, je l'aurais trouvée bizarre moi aussi.

— Elle est contraire à son comportement habituel.

— Tout à fait.

— Et tu en connais la raison.

— J'en connais quelques-unes. Et encore une fois, je ne puis t'en dire plus. »

On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Certaines conversations entre le C.C. et des personnes privées sont protégées par des Programmes de Privilège en comparaison desquels le rituel de la confession chez les catholiques ressemble à d'aimables ragots de salon. D'un côté, donc, j'étais furieuse à l'idée que le Calculateur Central ait pu révéler mes troubles à Walter, quand je lui avais expressément stipulé de n'en rien dire à personne. Et de l'autre, j'étais terriblement curieuse de savoir ce que Walter avait dit au C.C. et dont la révélation, selon ce dernier, aurait constitué une violation de ses propres droits.

Nous renonçons, en majorité, à vouloir embobiner le C.C. vers l'âge de cinq ou six ans. Je suis un peu plus têtue que la moyenne, mais je ne m'y étais plus employée depuis mes vingt ans. Malgré tout, les choses avaient légèrement changé depuis...

« Ce ne serait pas la première fois que tu outrepasserais ta programmation, suggèrai-je.

— Et tu es une des rares à être au courant, et à savoir que je ne le fais que lorsque la situation est si désespérée que je n'ai pas d'autre choix, et encore, après mûre réflexion.

— Eh bien, réfléchis, veux-tu ?

— C'est ce que je vais faire. Ça ne devrait pas me prendre plus de cinq ou six ans pour aboutir à une conclusion. Mais je te préviens, je pense que la réponse sera non. »

L'une des raisons pour lesquelles je pouvais entendre Walter me baptiser sa meilleure journaliste sans lui rire au nez, c'est que je n'avais aucune intention de me pointer à la cérémonie de canonisation du lendemain pour accepter bien gentiment une liasse de prospectus et regarder le spectacle. Découvrir qui allait être la nouvelle Gigastar s'annonçait comme un scoop encore plus gros que la disparition tragique de David Terre. Aussi passai-je le reste de la journée à trimbaler Brenda pour rencontrer avec elle quelques-uns de mes informateurs. Aucun n'avait le moindre tuyau, même si je réussis à recueillir des spéculations qui allaient du plausible – John Lennon – au

franchement risible – Larry Yeager. Ce serait bien dans le style des Agents de jouer sur la catastrophe de Nirvana pour consacrer une vedette tuée dans l’Effondrement, mais à condition qu’elle ait un groupe de fidèles autrement plus nombreux que ce pauvre Larry. D’un autre côté, il existait depuis longtemps au sein de l’église un mouvement pour attribuer l’Auréole d’or au chevelu de Liverpool. Il répondait à tous les critères de Sainteté stipulés par les Agents : une large popularité de son vivant, un culte ininterrompu depuis plus de deux siècles, une fin violente et prématurée. On avait enregistré des visions, des signes du ciel et des manifestations cosmiques, tout comme pour Tori-San, Megan et les autres. Mais je ne trouvais personne pour confirmer ou démentir la rumeur ; je devais encore creuser.

Ce que je fis jusque tard dans la nuit, réveillant mes informateurs habituels, implorant des faveurs, épuisant Brenda comme un cheval de labour. Elle qui avait d’abord cru vivre une pétillante aventure, l’œil vif et le cœur léger, s’était réduite à l’état d’apparition livide prise de bâillements incoercibles, mais elle continuait bravement de composer des numéros pour écouter avec patience les remarques de plus en plus aigres d’interlocuteurs en dette envers moi mais qui m’expliquaient qu’ils ne savaient rien de rien.

« Si quelqu’un me demande encore si je sais l’heure qu’il est... » dit-elle, interrompue dans sa phrase par un nouveau bâillement à lui décrocher la mâchoire. « Ça ne sert à rien, Hildy. Le secret est trop bien gardé. Je suis crevée.

— À ton avis, pourquoi appelle-t-on ça faire les poubelles ? »

Je m’escrimai jusqu’au petit matin et n’arrêtai que lorsque Fox vint m’annoncer que Brenda s’était endormie sur le canapé dans l’autre pièce. Je m’étais préparée à veiller toute la nuit, à coup d’amphés et de café, mais c’était l’appartement de Fox et nos relations commençaient déjà à devenir cahotiques ; je remballai donc mon fourbi, sans en savoir plus sur l’identité de celui qui serait appelé à la gloire dès dix heures le lendemain matin.

J’étais vannée, mais je me sentais mieux que jamais depuis un bon bout de temps.

Brenda avait la résistance de l’authentique jeunesse. Quand elle me retrouva dans la salle de bains le lendemain matin, la fatigue la marquait à peine. Je sentis qu’elle me lorgnait du coin de l’œil, l’air de ne pas être intéressée par les Secrets de beauté d’Hildy. Je composai les programmes des divers appareils de maquillage et les laissai tels quels lorsque j’eus terminé, pour qu’elle puisse en recopier les paramètres quand j’aurais le dos tourné. Je me souviens d’avoir pensé que sa mère aurait dû lui enseigner certains de ces trucs – Brenda n’utilisait que peu, voire pas du tout de cosmétiques, et elle semblait ne rien y connaître – mais je ne savais rien de sa mère. Si la vieille n’avait pas voulu laisser sa fille avoir un vagin, qui pouvait dire quelles autres restrictions avaient pu régner dans la famille Starr.

La seule contrainte féminine à laquelle je n’avais pas encore réussi à me

réhabituer, c'étaient ces deux ou trois minutes nécessaires chaque matin pour me sentir prête à affronter le monde. J'appelle ça le Fardeau de la Femme. Ne discutons pas du fait que c'est un fardeau librement imposé ; j'aime apparaître sous mon meilleur jour et cela exige d'améliorer même le travail artistique d'un Bobbie. Au lieu de me contenter de prendre ce que me refile l'autovalet, je réfléchis systématiquement une bonne vingtaine de secondes à ce que je vais porter. Puis il s'agit de teindre et coiffer les cheveux pour mettre en valeur les habits, de choisir un style de maquillage que la machine appliquera, puis la couleur des yeux, les accessoires, le parfum... les détails de Présentation d'Hildy telle que je désire la voir paraître sont infinis, ils requièrent un temps interminable... et délicieux. Aussi n'est-ce pas vraiment une corvée, mais en ce matin de canonisation, cela me fit rater de vingt secondes le train que j'avais prévu de prendre. Je dus attendre le suivant dix minutes. Pour patienter, je montrai à Brenda deux ou trois modifications qu'elle pouvait apporter à son survêtement en papier jetable pour mettre en valeur ses avantages – même si en dénicher le long de cet interminable échelas mettait à rude épreuve mon tact et mon inspiration.

L'attention la rendit toute guillerette. Je la vis examiner en détail mon justaucorps bleu ciel opaque avec ce moiré presque subliminal de bleu plus pâle encore qui courait en ondulations, et je n'eus pas de mal à deviner ce qu'elle allait porter le lendemain. Je décidai de lâcher subtilement quelques indices pour l'en dissuader. Brenda en justaucorps, question style, ce serait aussi réussi qu'une résille habillant une saucisse sèche.

Le Grand Studio de la Première Église latitudinaire des Saints célèbres est situé dans le quartier des studios, non loin du Porc-qui-Pique, situation bien commode pour les nombreux adeptes qui travaillent dans l'industrie du spectacle. L'extérieur ne paie guère de mine : une porte banale, genre entrepôt, donnant sur l'une des larges et hautes coursives des niveaux supérieurs de King City aménagés pour l'industrie légère – ce qui décrit assez bien la production cinématographique, quand on y songe. Au-dessus de l'entrée s'affichent les célèbres initiales P.E.L.S.C. dans ce cadre rectangulaire aux coins arrondis qui continue de symboliser la télévision quand les écrans ont depuis bien longtemps cessé d'avoir des coins arrondis en dehors du Grand Studio des Agents.

Dedans, c'est nettement mieux. Nous entrâmes, Brenda et moi, dans une longue galerie au plafond masqué par un rideau de spots multicolores. Alignés dans la galerie, on découvrait d'immenses holos et les châsses des Quatre Gigastars, à commencer par le dernier Saint canonisé.

On découvrait donc d'abord Mambazo Nkabinde – « Momby » pour tous ses fans. Né peu avant l'invasion au Swaziland, une nation quasiment oubliée de l'histoire, puis émigré sur Luna avec son père à l'âge de trois ans, en application d'une espèce de système de quotas en vigueur à l'époque. Jeune homme, il avait inventé la Musique des sphères presque d'un coup. Également

connu comme l'Ultime Membre de la Science chrétienne, il était mort à l'âge de quarante-trois ans d'un mélanome parfaitement curable, sans doute après bien des prières. L'Église latitudinaire admettait sans aucun préjugé les membres d'autres confessions ; prononcée cinquante ans plus tôt, sa canonisation avait été la dernière cérémonie de ce type jusqu'à aujourd'hui.

Nous passâmes ensuite devant les reliques à la gloire de Megan Galloway, la première et sans doute la meilleure propagatrice de l'art aujourd'hui délaissé des « sensoris ». Elle avait encore ses fidèles, en groupe réduit mais fanatique, un siècle après sa disparition mystérieuse – une fin qui faisait d'elle la seule Sainte des Agents dont les « apparitions » presque quotidiennes pouvaient s'appuyer sur des faits réels. Seule femme parmi quatre Gigastars non-Changistes, elle était, avec Momby, la parfaite illustration des chausse-trappes inhérentes à une mise en châsse prématurée des célébrités. Sa tenue n'aurait pas servi à inspirer l'uniforme des femmes de la congrégation, on l'aurait détrônée depuis belle lurette, car plus personne ne tournait de sensoris. Les fans du genre devaient se contenter de cassettes vieilles d'au moins quatre-vingts ans. Personne dans l'Église n'avait envisagé l'éclipse totale d'une forme d'art au moment d'en inscrire la vedette à son panthéon.

Je marquai un temps d'arrêt devant la châsse suivante, consacrée à Torinaga Nakashima : « Tori-san ». C'était à mes yeux le seul à mériter la reconnaissance pour l'œuvre de sa vie. C'était lui qui avait le premier maîtrisé la harpe corporelle, plantant ainsi les derniers clous dans le cercueil qu'il avait taillé à la guitare électrique, longtemps restée l'instrument de prédilection de ce qu'on appelait à l'époque la musique de *rocking-roll*. Son œuvre, comme celle de Mozart, me paraît n'avoir rien perdu de sa fraîcheur. Il était mort au Japon lors des Trois Jours de l'invasion, en luttant contre les êtres, les machines ou les entités impitoyables qui avaient piétiné sa ville natale, invincibles Godzillas enfin débarqués dans le Tokyo réel. Telle était du moins la légende. D'aucuns soutenaient qu'il était mort à la barre de son yacht privé, cherchant par tous les moyens à fuir pour attraper l'ultime navette à destination de Luna, mais dans son cas, je préfère encore la légende.

Et enfin, dernier mais sans conteste le premier de tous les Saints, Elvis Aron Presley, de Tupelo, Mississippi ; Nashville ; et Graceland, Memphis, Tennessee, É.U. d'Amérique.

C'était l'incroyable ascension de son étoile un siècle encore après sa mort qui avait inspiré aux cadres retraités d'une agence de publicité (les Pères fondateurs de l'église) l'idée de concocter la campagne de promotion la plus éhontée (et la plus profitable) de toute la peu reluisante histoire des relations publiques : la P.E.L.S.C.

On dira ce qu'on voudra des Agents – et j'en ai pas mal à dire en privé, entre amis –, ces gens-là savent recevoir la presse. Passé le pavillon Elvis, la foule était divisée en deux. La première partie formait une longue queue immobile, composée de fidèles pleins d'espoir cherchant à se trouver encore une place assise à la dernière rangée du balcon, certains brandissant des cartes

de crédit sous le nez d'huissiers cachant mal leur air narquois ; il fallait plus que de l'argent pour avoir ses entrées dans ce genre de raout mondain. Les autres, c'est-à-dire tous ceux qui exhibaient leur carte de presse coincée sous le ruban du feutre gris usé, on leur faisait franchir une chicane dans les cordons de velours rouge pour les conduire vers un amoncellement de victuailles et de boissons en comparaison duquel le laborieux étalage de la 3G pour le lancement de l'ULTRA-Frisson évoquait les poubelles à l'arrière de quelque méchante gargote.

La ruée boulimique de journalistes chevronnés sur un buffet n'est pas un spectacle beau à voir. J'ai déjà connu des cocktails où l'on avait intérêt à ramener sa main vite fait si on ne voulait pas risquer de se faire bouffer un doigt. Celui-ci était parfaitement organisé, comme on pouvait s'y attendre avec les Agents. Chacun était accueilli par un serveur ou une serveuse dont la tâche exclusive semblait de vous apporter votre assiette et surtout de sourire, sourire et encore sourire. Certains n'auraient pas hésité à jeûner trois jours en prévision des agapes si les Agents avaient annoncé la cérémonie à l'avance ; j'entendis même quelques récriminations à ce sujet. Il faut toujours que les reporters aient matière à se plaindre, autrement ils pourraient commettre l'irréparable faute de remercier leurs hôtes.

Je passai, extrêmement impressionnée, devant une carcasse entière de jeune brontosauve caramélisée et garnie de fruits glacés, une pomme dans la bouche. On était en train d'évacuer une sorte de pièce montée méconnaissable – j'appris qu'il s'agissait d'une effigie de Tori-san entièrement composée en sashimi – pour la remplacer par un Elvis de trois mètres en massepain, période Las Vegas. Je cueillis une paillette de son habit de lumière ; elle était absolument succulente. Je n'ai jamais pu trouver ce que c'était.

Je me composai ce qu'on pourrait sans peine considérer comme le Sandwich du Siècle. Peu importe sa composition ; je conclus de l'expression écœurée de Brenda devant l'échafaudage porté par mon agentiste préposé que les simples mortels – ceux auxquels échappe le zen des buffets froids – pourraient juger pour le moins dissonantes certaines de mes options. J'admetts que tout le monde n'est pas à même d'apprécier le parfum exquis des pieds de porc vinaigrette côtoyant des rosettes de crème fouettée. Brenda, pour sa part, n'avait pas besoin de porte-plat. Elle se baladait, peinarde, simplement munie d'une coupelle d'olives noires et de petits légumes marinés. Je pressai le pas, me rendant compte que les gens n'allaient pas tarder à saisir qu'elle m'accompagnait. Je n'étais pas sûre qu'elle connaissait la composition d'un mets sur dix, et encore moins qu'elle l'apprécie.

La salle que les Agents appelaient le Grand Studio avait été jadis le studio d'enregistrement principal de la N.L.F. Ils l'avaient remodelé pour lui donner une forme de coin dont la scène occupait la pointe. Un coin de taille respectable. Les parois latérales s'inclinaient très progressivement vers le haut et elles étaient entièrement composées de milliers et de milliers d'écrans de

télévision à dalle de verre, ces écrans anciens, rectangulaires à coins arrondis, forme aussi chargée de sens pour les Agentistes que l'était la croix pour les chrétiens. Le Grand Tube symbolisait la vie éternelle et, plus important encore, l'éternelle Célébrité. J'y voyais une certaine logique. Lorsque nous entrâmes, Brenda et moi, chacun de ces écrans, dont la diagonale s'étagait de trente centimètres à plus de dix mètres, présentait une image différente de la vie, des amours, films, concerts, funérailles, mariages et, pour ce que j'en sais, mouvements péristaltiques et circoncisions des quatre Gigastars. Ces images étaient tout bonnement trop nombreuses pour être analysées. En outre, des hologrammes flottaient dans la salle comme autant de bulles enchantées, promenant chacun son image souriante de Momby, Megan, Tori-san et Elvis.

Les Agents savaient à qui s'adressait vraiment ce spectacle ; on nous escorta vers une zone réservée en bordure même de la scène. Les vrais fidèles devaient se contenter des places bon marché et des moniteurs de télévision. Il y avait des empilements de balcons quelque part dans l'ombre, cachés derrière les rampes de projecteurs suspendus tant appréciés des Agents.

Comme nous étions en retard, la majorité des places aux premiers rangs étaient déjà prises. J'allais suggérer que nous nous séparions quand j'avisai Cricket installée à une table aux premières loges, un siège vide à côté d'elle. Je saisis Brenda d'une main, une chaise libre de l'autre et, ainsi équipée, fendis la foule bruyante. Brenda n'osait pas bousculer tout le monde pour dégager une place pour son siège ; il faudrait que je lui en parle. Si elle n'apprenait pas rapidement à jouer des coudes et de la voix, elle n'avait rien à faire dans le jeu médiatique.

« J'adore ce corps, Hildy », dit Cricket comme je me tassais entre elles deux. Je me rengorgeai, tandis qu'on déposait devant moi une large coupe rose. Ces Agents savaient recevoir ; j'allais demander des zestes de citron vert quand un bras me contourna pour venir en déposer devant nous une pleine coupe en cristal.

« Détecterais-je une touche de mélancolie ? remarquai-je.

— Tu veux dire parce qu'on t'a mis sur la touche pour la coupe des machos ? » Elle sembla peser la question. « J'imagine que non. »

Je fis la moue, mais ce n'était que pour la galerie. Franchement, l'idée même d'avoir pu lui faire l'amour me paraissait maintenant une totale aberration. Ce qui ne m'empêcherait pas d'être de nouveau intéressée lorsque je serais redevenu mâle, dans une trentaine d'années, si elle était toujours femme à ce moment-là.

« Joli boulot, cette image des amants-unis-dans-la-mort à Nirvana », lui dis-je. J'étais en train de fourrager dans l'assortiment de babioles pour la presse disposé dans une corbeille devant moi, tout en essayant de croquer dans mon sandwich. Je trouvai une médaille d'or commémorative, gravée et numérotée – je pourrais toujours en tirer quatre cents sacs chez n'importe quel prêteur sur gages de la Leystrasse, à condition de courir assez vite pour devancer tous mes petits camarades lancés sur le même coup. Vain espoir ; je

vis trois de ces fichus trucs filer par porteur, et ce ne devaient pas être les premiers. À l'heure qu'il était, ces médailles devaient déjà être un rossignol sur le marché. Le reste n'était que de la pacotille.

« C'était vous ? » dit Brenda en se penchant pour mater Cricket.

« Cricket, je te présente Brenda. Brenda, je te présente Cricket, qui travaille pour un immonde torchon dont le nom commence par R et qui mériterait un Oscar en récompense des efforts qu'elle accomplit pour masquer son profond désespoir de n'avoir eu qu'une seule occasion de connaître la gloire que je fus naguère.

— Ouais, c'était plutôt sanglant », poursuivit Cricket en se penchant devant moi pour serrer la main de ma stagiaire. « Enchantée. » Brenda bredouilla quelque chose.

« Dis-donc, combien ce plan t'a coûté ? »

Cricket prit un air avantageux. « C'était tout à fait raisonnable.

— Comment cela ? intervint Brenda. Ça vous a coûté quelque chose ? »

Nos regards se tournèrent vers elle, se croisèrent, puis revinrent à Brenda.

« Vous voulez dire que c'était une mise en scène ? » s'exclama-t-elle horrifiée. Elle regardait l'olive qu'elle avait dans la main, la reposa dans la coupe. « J'ai pleuré quand j'ai vu ça.

— Oh, arrête de faire cette tête, bon sang, comme si on venait de flinguer ton petit chien, m'exclamai-je. Cricket, veux-tu bien lui expliquer les dures réalités de la vie ? Je voudrais bien, mais moi, je suis sans tache ; c'est toi le monstre sans éthique qui a enfreint une règle fondamentale du journalisme.

— D'accord, si tu me donnes ta place. Je ne crois pas avoir envie de voir disparaître tout ça. » Elle indiquait mon sandwich avec un air pincé que démentait ce que j'apercevais des reliefs de son buffet gratuit personnel, dont les carcasses de trois minuscules volatiles, parfaitement nettoyées.

Après avoir échangé nos places, je passai aux choses sérieuses : manger et boire, sans cesser de prêter l'oreille aux bribes de jacasseries alentour, au cas (fort improbable) où quelqu'un aurait déniché un scoop sur la canonisation. Vain espoir mais j'entendis des douzaines de rumeurs :

« Lennon ? Oh, allons donc, il était complètement lessivé, cette balle est tombée à pic pour le relancer.

— ... veux savoir qui ce sera ? Mickey Mouse, tu peux parier dessus.

— Et comment ils vont s'y prendre ? Il existe même pas.

— Parce qu'Elvis, si ? Il y a un renouveau du dessin animé...

— S'ils devaient prendre un personnage de dessin animé, ce serait Baba Yaga.

— Soyons sérieux. Elle est quand même à des univers de Mickey...

— ... dis que c'est Silvio. Personne n'arrive à la cheville de sa réputation...

— Mais il a quand même un problème, du point de vue des Agents : il est pas encore mort. Impossible de lancer un vrai culte tant que t'es pas mort.

— Allons donc, il est écrit nulle part qu'il faut attendre, surtout de nos jours. Il pourrait tenir encore cinq siècles. Qu'est-ce que tu crois qu'ils vont

faire ? Continuer à remonter au vingtième ou au vingt et unième pour déterrer des mecs dont plus personne se souvient ?

— Tout le monde se souvient de Tori-san.

— C'est différent.

— ... remarque qu'il y a trois hommes et une seule femme. À supposer qu'ils puissent sélectionner quelqu'un d'encore vivant, pourquoi pas Marina ?

— Pourquoi pas les deux ? Ce serait même l'occasion de les réunir. Quelle histoire. Une double canonisation. Imagine les gros titres.

— Et pourquoi pas Michael Jackson ?

— Qui ça ? »

Et cela continuait, ronronnement spéculatif en bruit de fond. J'entendis citer encore une demi-douzaine de noms, de plus en plus improbables, à mon humble avis. Le seul candidat nouveau, le seul auquel je n'avais pas songé, c'était Mickey, et j'estimais cette possibilité non négligeable. Vous pouviez dès aujourd'hui parcourir la Leystrasse et vous acheter un maillot à son effigie, et les dessins animés étaient revenus à la mode. Il n'était écrit nulle part que l'objet d'un culte devait être un personnage réel : ce que l'on révérait ici n'était qu'une image, pas de la chair et du sang.

En fait, s'il n'existait aucune règle à la canonisation agentiste, il existait néanmoins des lignes de conduite qui avaient acquis force de loi. Les Agents ne créaient pas les célébrités, ils n'avaient aucun blé à moudre dans cette affaire. Ils se contentaient de reconnaître une figure emblématique préexistante, et celle-ci devait posséder certaines qualités. Tout un chacun en avait sa liste personnelle qu'il évaluait diversement. Une fois encore, je récapitulai la mienne et pesai les chances des trois candidats les plus probables à la lumière de ces critères.

Pour commencer, et c'était le plus évident, la Gigastar devait avoir joui d'une immense popularité de son vivant et d'une réputation planétaire, avec des admirateurs qui la vénéraient littéralement. Donc, éliminer toute personne ayant vécu avant le début du vingtième siècle. C'est à cette époque qu'on peut situer la naissance des médias de masse. Les premières figures emblématiques de cette envergure avaient été des stars du cinéma comme Charlie Chaplin. On pouvait éliminer celui-ci, car il ne répondait pas au deuxième critère : avoir des adeptes ayant entretenu le culte jusqu'à l'époque contemporaine. Ses films étaient encore diffusés et appréciés, mais il ne déclenchait pas une frénésie dans le public. La seule vedette du temps que l'on aurait pu canoniser – si une P.E.L.S.C. avait existé à l'époque – était Rudolf Valentino. Il était mort jeune et s'était retrouvé aussitôt porté au pinacle de cette galerie des célébrités mondiales encore balbutiante de son vivant. Mais il était complètement oublié de nos jours.

Mozart ? Shakespeare ? Laissez-moi rire. Peut-être que Ludwig Van B. était au sommet du top 50 prussien à son époque, mais personne n'avait jamais entendu parler de lui à Oulan-Bator... et vous pouvez me dire où sont ses disques ? Il n'en a jamais enregistré un seul, il faut bien l'admettre. La

seule façon de conserver sa musique était de la coucher sur le papier, un art oublié. Will Shakespeare aurait remporté des brassées de *Tonys*, et on lui aurait payé l'avion d'Hollywood pour adapter ses trucs à l'écran. Il restait très populaire – *Comme il vous plaira* était joué deux fois par jour au *King City Center* –, mais comme tous les autres personnages nés avant 1920, il avait un handicap rédhibitoire pour une célébrité : personne ne savait rien sur lui. Pas un seul film, pas un seul enregistrement. Le culte des célébrités ne se rapportait qu'incidemment à leur art proprement dit. Il faut avoir réalisé quelque chose pour être sélectionné, ça n'a pas besoin d'être bon, ni même évocateur... mais ce que vendaient en réalité les Agents et leurs prédécesseurs, c'était une image. Et là, ce qu'il fallait, c'était un véritable corps à déchirer et lacérer dans les blocsmags, de vrais scandales pour pouvoir jaser dessus, du vrai sang et de la vraie tragédie pour pouvoir s'apitoyer.

Tout cela composait de l'avis général le troisième critère essentiel à la canonisation : une mort violente et prématurée. J'estimais pour ma part que l'on pouvait s'en dispenser dans certains cas, mais sans en nier l'importance. Personne ne peut créer un culte. Il naît spontanément, d'émotions sincères, même si elles sont habilement gérées.

À mon avis, l'homme qu'ils auraient dû honorer aujourd'hui était Thomas Edison. Sans ses deux inventions clefs, l'enregistrement sonore et le film animé⁹, tout ce commerce de la célébrité n'aurait jamais prospéré. Alors, Mickey, John ou Silvio ? Chacun avait son handicap : pour Mickey, c'était qu'il n'était pas réel. Mais tout le monde s'en fout. John... ? Peut-être, mais j'estimais que sa popularité n'atteignait pas tout à fait la dimension stellaire propre à séduire les Agents. Silvio ? Gros écueil : il était vivant. Mais les règles sont faites pour être contournées. Il avait certainement la carrure d'une star. Personne n'était plus célèbre dans tout le système solaire. N'importe quel journaliste de Luna aurait vendu l'âme de sa mère pour décrocher une interview.

Et puis la solution me vint, et elle était si évidente que je me demandai pourquoi je ne l'avais pas vue plus tôt, et pourquoi personne d'autre n'y avait songé.

« C'est Silvio », dis-je à Cricket. Je jure que son oreille se tendit vers moi avant même qu'elle ait tourné la tête. Cette nana avait vraiment le flair pour traquer le scoop.

« Qu'est-ce que tu as entendu ? »

— Rien. Simple déduction.

— Alors, tu veux quoi, que je te baise les pieds ? Allez, dis-moi, Hildy ! »

Brenda s'était penchée pour me regarder comme si j'étais le grand gourou. Je lui souris, caressai l'idée de les faire languir un peu, mais à quoi bon ? Je décidai de leur soumettre le fruit de mes déductions sherlockiennes.

« Premier point intéressant, dis-je, ils ont attendu le dernier moment pour annoncer la nouvelle. Pourquoi ? »

— Facile, ricana Cricket. Parce que la canonisation de Momby a été le

plus gros four depuis la promesse par Napoléon de botter le cul aux Anglais à Waterloo.

— C'est en partie la raison », concédai-je. Je n'étais même pas née à l'époque, mais les Agents ne l'avaient pas encore digéré. Ils avaient mené une campagne de trois mois pour faire monter la pression si bien que lorsque vint le grand jour, même le Suprême Potentat de Tous les Univers n'aurait pu empêcher le soufflé de retomber, et encore moins ce pauvre Momby, qui n'était pas un très bon choix de toute manière. L'unique *raison d'être*¹⁰ de cette bande était la publicité, considérée comme un art et une science. Or, un publicitaire échaudé vaut deux barils d'extincteur à poudre ; alors ils avaient géré ce coup-ci comme il convenait : on annonce la grosse surprise en laissant juste vingt-quatre heures de réflexion. Ni la presse ni le public n'avaient le temps de se lasser.

« Mais là, ils ont bien gardé le secret. À ce que l'on m'a dit, l'imminente canonisation de Momby avait été à peu près aussi secrète pour nous autres, journalistes, que l'actuelle coupe de cheveux de Silvio. Les médias s'étaient simplement entendus pour taire la nouvelle jusqu'au jour J. En outre, songe un peu aux Agents. Ce n'est pas le genre bouche cousue, en dehors du dernier cercle, le Grand Agent et son entourage. Les ragots, c'est leur vie et leur sang. Qu'ils soient seulement vingt à connaître l'identité de la nouvelle Gigastar et il y en aurait bien eu un pour vendre la mèche à l'un de mes informateurs ou des tiens, tu peux compter là-dessus. Même s'ils n'avaient été que dix au courant, je suis prête à te parier que je l'aurais découvert. Donc, il sont encore moins nombreux à être dans le secret. Jusqu'ici, tu me suis ?

— Continue de parler, ô bouche d'argent.

— J'ai réduit le choix à trois candidats possibles : Mickey, John, Silvio. Je déconne complètement, là ? »

Elle ne dit ni oui ni non, mais son haussement d'épaules me révéla que sa propre liste ne devait pas trop différer de la mienne.

« Chacun soulève un problème. Tu sais lesquels.

— Deux sur trois sont... hum, *vieux*, intervint Brenda.

— Ce ne sont pas les raisons qui manquent, confirmai-je. Considère les Quatre que l'on a déjà ; tous nés sur Terre. Le hic, c'est que nous sommes une société bien moins violente que jadis. Nous n'avons plus assez de morts tragiques. Depuis plus d'un siècle, Momby est la seule superstar à avoir eu la grâce de s'auto-éliminer par une mort violente. La plupart des autres continuent de s'accrocher jusqu'à ce qu'ils deviennent des ringards. Regarde plutôt Eileen Frank.

— Ou Lars O'Malley », renchérit Cricket.

À l'air ahuri qui se peignit sur les traits de Brenda, je vis bien que, comme prévu, elle n'avait jamais entendu parler de l'un ou l'autre.

« Que sont-ils devenus ? » demanda-t-elle, prononçant sans le savoir les quatre mots les plus redoutés par toute célébrité.

« Disparus au cimetière des éléphants. Au fond d'un bouge de Bedrock,

sans doute, installés sur deux tabourets voisins, si ça se trouve. L'un et l'autre étaient à l'époque aussi célèbres que Silvio. » Brenda paraissait dubitative, comme si j'avais énoncé une énormité plus vaste encore que l'infini. Elle apprendrait.

« Alors, quel est le fruit de tes savantes réflexions ? » demanda Cricket.

J'embrassai la salle d'un ample geste du bras.

« Tout ceci. Tous ces milliards d'écrans de télévision. Si c'est Mickey ou John, que va-t-il se passer ? Un type en coulisse griffonne vite fait un portrait de l'heureux élu et se ramène en le brandissant fièrement au-dessus de sa tête ? Non, en fait, chacun de ces écrans va se mettre à diffuser *Steamboat Willie*, *Fantasia* et tous les autres dessins animés où est apparu Mickey ou... merde, qu'est-ce qu'il a fait comme films, John Lennon ?

— C'est toi la spécialiste d'histoire. Tout ce que je connais de lui, c'est *Sergeant Pepper*.

— Bon, enfin, t'as saisi l'idée.

— Ben, je suis peut-être conne... », dit Cricket, mais pas comme si elle en était convaincue.

« Non, pas du tout. Réfléchis donc. » Ce qu'elle fit, et je vis l'instant où jaillit la lumière.

« C'est que tu pourrais avoir raison...

— Non pas "pourrais". J'ai même dans l'idée de passer l'info tout de suite. Walter pourrait balancer le scoop avant même leur communiqué officiel.

— Alors, sers-toi de mon téléphone ; je t'offre même la communication. »

Je ne répondis rien. Si je n'avais eu qu'un seul informateur pour me dire que c'était Silvio, j'aurais aussitôt appelé Walter et l'aurais laissé décider. Mais l'histoire du journalisme est remplie d'exemples de types qui ont devancé l'information et dû bouffer leur papier par la suite.

« Je suppose que moi, je dois vraiment être conne, intervint Brenda. Je vois toujours pas. »

Je ne commentai pas sa première déclaration. Elle n'était pas du tout conne, simplement débutante, et moi-même, je n'avais vu la solution de l'énigme que trop tard. Donc, j'expliquai.

« Quelqu'un doit bien se charger de caler les bandes pour alimenter tous ces écrans. Cela fait des douzaines de techniciens, de monteurs, d'opérateurs magnéto, et ainsi de suite... Il est impossible d'organiser une opération de cette envergure en ne mettant dans la confidence qu'une poignée d'initiés. La plupart de mes informateurs sont justement ces gens-là, et ils ont toujours, toujours, la main tendue. Vu ce que j'ai distribué comme fric la nuit dernière, si l'un d'eux avait été au courant, je l'aurais su. Donc Mickey et John sont éliminés, justement parce qu'ils sont morts. Silvio a l'immense avantage d'être capable d'apparaître ici en personne, donc, tous ces écrans sont destinés à diffuser en direct les images de ce qui se déroulera sur la scène. »

Brenda fronça les sourcils, méditant la question. Je la laissai ruminer pour revenir à mon sandwich, ravie, et pas seulement d'avoir résolu l'énigme.

J'étais ravie parce que j'admirais sincèrement Silvio. Mickey Mouse n'est pas mal non plus, c'est incontestable, mais dans tout ça, le véritable héros était Walter Elias Disney et toute sa bande de magiciens. John Lennon, je n'aurais su dire. Sa musique ne me parlait pas. Et je n'avais jamais compris ce que les fans trouvaient à Elvis ; Megan avait peut-être été bonne, mais qu'est-ce qu'on en avait à foutre ? Momby appartenait exclusivement à son époque ; même les Agents seraient forcés d'admettre, à condition d'être bien bourrés, que ce choix avait été une erreur pour l'Église. Tori-san quant à lui méritait d'être là-haut, en compagnie des vrais génies de la musique qui vivaient avant que l'Ere de la Célébrité ne vienne pour une majorité d'artistes éliminer toutes chances de parvenir à la grandeur authentique. Je veux dire, quelle gloire espérez-vous atteindre avec des gens comme moi, qui font vos poubelles en quête d'une histoire croustillante ?

De tous les individus vivant dans le système solaire aujourd'hui, Silvio était le seul homme que j'admirais. Je suis une cynique, je le suis depuis des années. Les héros de mon enfance sont depuis longtemps tombés en disgrâce. Mon boulot, c'est de trouver des verrues cachées chez les gens, et j'en ai tellement découvert que la seule idée d'un culte du héros m'apparaît désuète, pour le moins. Et ce n'est pas comme si Silvio n'avait pas lui aussi ses verrues. Je les connais aussi bien que n'importe quel lecteur de blocmag sur Luna. Mais c'est son *art* que j'admire en fait, peu importe le culte de la personnalité. À ses débuts, c'était déjà un pur génie, compositeur et interprète d'une musique qui m'a souvent émue aux larmes. Et il s'est bonifié avec le temps. Il y a trois ans, alors qu'il semblait périlcliter, il s'est de nouveau épanoui en offrant les œuvres les plus incroyablement originales de sa carrière. Nul ne pouvait dire quels sommets il pouvait encore atteindre.

L'une de ses excentricités, à mes yeux, était sa récente conversion à la religion agentiste. Et alors ? Après tout, Mozart n'était pas le genre de mec que vous auriez aimé ramener à la maison pour le présenter à la famille. Écoutez plutôt la musique. Admirez l'œuvre d'art. Oubliez la publicité ; peu importe ce que vous avez pu lire dessus, vous ne parviendrez jamais à vraiment connaître le bonhomme. Une majorité de gens se plaisent à croire qu'ils savent quelque chose des célébrités. Il m'a fallu des années pour surmonter l'idée fallacieuse que, sous prétexte d'avoir entendu quelqu'un parler de la vie, des frasques ou des peurs d'untel ou d'untel sur un plateau de télévision, je savais qui il était en réalité. C'est faux. Complètement faux. Et les sales trucs que l'on croit savoir sont tout aussi fallacieux que les bons que les agents de publicité voudraient nous faire gober. Derrière la monstrueuse façade de la renommée que chaque vedette bâtit autour d'elle, il n'y a qu'une petite souris, guère différente de vous et moi, qui doit utiliser la même marque de papier que vous aux toilettes tous les matins, et qui adopte la même position.

Et sur ces fortes réflexions, les lumières baissèrent et le spectacle commença.

Il y eut une brève introduction musicale, inspirée de thèmes d'œuvres d'Elvis et de Tori-san, pas trace de rapport avec Silvio jusqu'ici. Des danseuses apparurent et firent un numéro à la gloire de l'Église. On ne s'éternisa sur aucun de ces préliminaires. Les Agents avaient appris la leçon de Momby. Ils n'allaient pas nous faire abuser de leur hospitalité ce matin.

De sorte qu'il ne s'était pas écoulé dix minutes depuis le lever de rideau quand le Grand Agent apparut en personne.

C'était un homme passablement ordinaire au-dessous du cou, vêtu d'une ample tunique. Mais en guise de tête, il avait un cube doté sur quatre côtés d'écrans de télévision qui présentaient chacun sa tête vue sous l'angle approprié. Le sommet du cube s'ornait d'une double antenne dite en oreilles de lapin, pour des raisons évidentes.

Le visage affiché par l'écran de devant était maigre, ascétique, fine moustache et petit bouc bien taillés encadrant une bouche pincée sur laquelle un sourire ressemblait toujours à un événement douloureux. Je l'avais déjà rencontré lors de telle ou telle manifestation officielle. Il ne se montrait pas trop souvent en public pour la simple raison qu'à l'instar de la majorité des autres Grands Agents, il n'était guère plus médiatique que vous ou moi. Pour les services religieux, la P.E.L.C.S. engageait des professionnels, des gens qui savaient ressusciter un sermon et le faire marcher parmi les fidèles. Ils ne manquaient pas de talent pour cette tâche. Les Agents attiraient naturellement les artistes qui espéraient en secret trôner un beau jour aux côtés d'Elvis. Mais aujourd'hui, c'était différent et, paradoxalement, la raideur même du Grand Agent, son manque de télégenie donnaient de la gravité au cérémonial.

« Bonjour ! Amis fidèles et invités nous vous souhaitons la bienvenue ! Ce jour est destiné à entrer dans l'histoire ! Car ce jour est celui où un simple mortel est appelé à connaître la gloire ! Son nom vous sera révélé d'ici peu ! Et maintenant joignez-vous à nous pour chanter "Blue Suede Shoes" ! »

Car c'est ainsi que s'expriment les Agents et c'est ainsi que je les enregistrais depuis de nombreuses années. Ils m'avaient fourni bien des informations, alors s'ils avaient des idées bizarres sur la manière précise de les citer par écrit, je n'y voyais pas d'inconvénient. Les Agents jugeaient la langue trop encombrée par la ponctuation, aussi éliminaient-ils les ., les ,, le ?, et tout spécialement le ; et les :. Ces deux-là, d'ailleurs, personne n'a jamais compris à quoi ils pouvaient bien servir. Pour les Agents, poser les questions n'avait jamais été leur préoccupation première, mais seulement fournir des réponses. Ils estimaient donc que le point d'exclamation et les guillemets étaient les seuls signes de ponctuation requis par tout individu raisonnable pour s'exprimer, avec le souligné, naturellement. Et ils étaient très portés sur les gros corps. Un communiqué de presse agentiste évoquait une lettre d'amour adressée au patron du cirque Barnum.

Je m'abstins de chanter avec les autres ; de toute façon, j'ignorais les paroles et on ne nous avait pas distribué de recueil de cantiques. Le public des gradins compensait largement ma défaillance. Durant plusieurs minutes, le

boucan devint passablement intense. Le Grand Agent était immobile, les mains croisées, souriant béatement à ses ouailles. Quand le numéro eut pris fin et qu'il s'avança de nouveau, je compris qu'on y était.

« Et maintenant l'instant que vous attendiez tous ! Le nom de celui ou celle qui dès d'aujourd'hui vivra à jamais parmi les étoiles ! » Les lumières avaient baissé en même temps qu'il parlait. Il y eut un instant de silence, durant lequel je crus entendre l'ensemble de l'assistance retenir son souffle... à moins que ce ne soit la sono. Puis le Grand Agent reprit la parole :

« Je vous présente SILVIO !!!! »

Un unique projecteur s'alluma et il était là. Je savais que ce serait lui, j'en étais sûre à quatre-vingt dix-neuf pour cent en tout cas, mais j'en eus quand même le cœur chaviré, non seulement parce que j'avais eu raison, mais parce que c'était tellement mérité. Non, je ne croyais pas à toutes ces balivernes Agentistes. Mais lui, oui, et il était donc juste qu'il soit ainsi honoré par ceux-là mêmes qui partageaient sa foi. J'en avais presque la gorge nouée.

J'étais debout comme tout le monde. Le tonnerre d'applaudissements était assourdissant, et s'il était encore amplifié par les haut-parleurs dissimulés au plafond, quelle importance ? J'aimais déjà bien Silvio quand j'étais un homme. J'étais à cent lieues d'imaginer le choc physique qu'il causerait à la femme que j'étais devenue. Il était là, grand et beau, acceptant l'adulation avec juste un petit signe de main ironique, comme s'il ne comprenait pas vraiment pourquoi tout le monde l'aimait à ce point mais était prêt à l'accepter pour ne pas nous gêner. Faux, tout faux, je le savais parfaitement. Silvio avait un ego titanesque. S'il y avait sur Luna un seul individu à réellement surestimer son incroyable talent, c'était bien Silvio. Mais qui parmi nous pourrait lui jeter la pierre, à moins d'être aussi talentueux que lui ? Certainement pas moi.

Des coulisses, on poussa un clavier devant lui. C'était vraiment passionnant. Cela pouvait signifier l'avènement d'un nouveau son chez Silvio. Depuis trois ans, il exerçait sa magie sur la harpe corporelle. Je me penchai pour mieux saisir les premiers accords, comme le reste de l'assistance, à l'exception d'une seule personne. Alors que la star approchait des touches, le côté droit de sa tête explosa.

Où étiez-vous quand... ? Tous les vingt ans, il se produit un événement de ce genre, et vous pouvez interroger n'importe qui, il saura toujours ce qu'il faisait à l'instant précis où la nouvelle a éclaté. Quand Silvio s'est fait assassiner, j'étais à dix mètres de lui, assez près pour voir la chose se produire avant même d'entendre la détonation. Pour moi, le temps s'arrêta et j'agis sans réfléchir. Je n'étais plus la journaliste à cet instant, et surtout pas une héroïne. Je ne suis pas du genre à prendre des risques, pourtant j'avais quitté mon siège et m'étais ruée sur la scène avant qu'il ne s'effondre, inerte, et que sa tête ensanglantée ne vienne heurter les planches. Je me penchai sur lui, le soulevai par les épaules, et sans doute est-ce à cet instant que je fus touchée à mon tour, car je vis, oui je vis mon propre sang éclabousser son visage et un

gros trou apparaît sur sa joue, puis une espèce de *bouillonnement* agiter la masse rouge et molle exposée derrière l'énorme trou dans son crâne. Vous devez l'avoir vu. C'est sans doute la plus célèbre séquence d'holocam jamais tournée. Montée en plans alternés avec les images de la caméra de Cricket, comme on la diffuse le plus souvent, elle permet de me voir réagir à la détonation du second coup de feu, lever les yeux et regarder par-dessus mon épaule pour essayer de localiser le tueur, ce qui m'évita d'avoir la cervelle éclatée par la troisième balle. Les enquêteurs déterminèrent que le projectile n'avait manqué ma joue que de quelques centimètres. Je ne vis pas l'impact, mais en me retournant j'en contemplai les résultats. Le visage de Silvio avait déjà été pulvérisé par la balle à fragmentation qui m'avait transpercée ; le troisième projectile n'eut aucune peine à expulser le reste de matière cérébrale par un nouveau trou dans la boîte crânienne. Précaution superflue : le premier avait déjà accompli son œuvre fatale.

C'est à cet instant que Cricket prit son fameux cliché.

Le projecteur est encore braqué sur nous alors que je maintiens soulevé le torse de Silvio. Sa tête roule en arrière, les yeux ouverts mais déjà vitreux, enfin, ce qu'on peut en voir sous la pellicule de sang. Ma main ensanglantée se lève vers le ciel en une question muette. Je n'ai pas souvenir d'avoir levé la main ; je ne sais plus quelle était la question, sinon l'éternel *pourquoi* ?

La confusion régna durant l'heure suivante, comme toujours en de telles circonstances. Une armée de gardes du corps me bouscula. La police arriva. On posa des questions. Quelqu'un remarqua que je saignais, ce fut à cet instant seulement que je pris conscience d'avoir été touchée. La balle avait fait un trou impeccable en haut de mon bras gauche, effleurant l'os. Je m'étais demandé pourquoi mon bras était inerte. Ça ne m'avait pas inquiétée ; juste intriguée. Je n'ai jamais eu l'occasion de ressentir la moindre douleur. Quand celle-ci aurait dû venir, ils avaient déjà tout remis à neuf. Depuis, les gens ont tenté de me convaincre de porter une cicatrice, en souvenir de cette journée. Je suis sûre que ce serait un bon moyen d'impressionner des tas de jeunes reporters au Porc-qui-Pique, mais cette seule idée me répugne.

Cricket se lança aussitôt sur la piste de l'assassin. Nul ne savait qui c'était, ni comment il avait réussi à s'échapper, et il y aurait un scoop fabuleux pour celui qui réussirait à le dénicher et obtenir sa première interview. Ça non plus, ça ne m'intéressait pas. Je restais plantée là, sans doute en état de choc, même si les machines prétendaient le contraire, et Brenda se tenait à mes côtés, même si je voyais bien qu'elle brûlait de sortir transmettre elle aussi son petit reportage personnel.

« Idiote », lui dis-je, non sans quelque affection, quand j'eus enfin remarqué sa présence. « Tu tiens à te faire virer par Walter ? Est-ce que quelqu'un a récupéré la séquence de mon holocam ? Je ne me souviens plus.

— Je l'ai prise. Walter l'a déjà. Il est en train de la diffuser en ce moment même. » Elle tenait dans sa main un exemplaire du *Tétin* et fixait les horribles

images. Mon téléphone sonnait sans arrêt et je n'avais pas besoin d'une maîtrise en logique déductive pour savoir que c'était Walter, en train de se demander ce que je foutais. Je coupai la sonnerie, ce que Walter aurait considéré comme un crime capital si on l'avait laissé rédiger le code pénal.

« Fonce. Vois si tu peux retrouver Cricket. Où qu'elle soit, c'est là que se trouvera l'info. Et tâche de pas trop te faire amocher quand elle te passera sur le corps.

— Et vous, Hildy, où allez-vous ?

— Moi, je rentre à la maison. »

Et c'est exactement ce que je fis.

LA BELLE ÉQUIPE¹¹

Je dus également couper le téléphone chez moi. Voilà que j'étais devenue l'un des acteurs de l'affaire du siècle et tous les reporters de l'univers n'avaient qu'une question à la bouche : qu'as-tu *ressenti*, Hildy, lorsque tu as plongé la main dans la cervelle encore chaude du seul homme sur Luna que tu aies jamais respecté ? C'est ce que l'on appelle la justice immanente.

Je l'avoue avec honte, je finis par programmer le téléphone pour qu'il réponde aux quatre ou cinq journalistes que j'estimais les meilleurs, auxquels il convenait d'ajouter l'homoncule grimaçant qui passait pour un présentateur-vedette au Tétin, et j'accordai à chacun cinq minutes d'interview totalement bidon, avec le juste dosage de trucs dont le public est friand. À la fin de chaque séquence, je plaçais le choc émotionnel pour couper court, ajoutant que j'accorderais des entretiens plus complets d'ici quelques jours. Cela, bien sûr, ne satisfait personne ; à intervalles réguliers, j'entendais ma porte vibrer sous l'impact de reporters dépités venant se jeter contre les huit centimètres d'acier à l'épreuve de la décompression.

À vrai dire, je ne savais pas trop comment je me sentais. D'un côté, j'étais engourdie, mais l'esprit continuait à fonctionner. Je réfléchissais, et la journaliste reprenait ses esprits après avoir découvert avec horreur qu'elle s'était bel et bien fait canarder. Enfin merde, c'est vrai, ça ! Cette putain de balle avait-elle jamais entendu parler de la Convention de Genève ? Nous étions des non-belligérants, nous étions censés être là pour *sucer* le sang, pas pour verser le nôtre. J'en voulais à cette balle. Je crois que, quelque part, je m'étais vraiment crue invulnérable.

Je me confectionnai un solide repas et me ravisai tout en le préparant. Non, pas de sandwich. J'en avais soupé des sandwiches. Je ne fais pas trop de cuisine, mais quand je m'y mets, je suis assez bonne cuisinière, et ça m'aide à réfléchir. Quand j'eus déposé le dernier plat dans le lave-vaisselle, je m'assis et appelai Walter.

« Ramène ton cul ici, Hildy, me dit-il aussitôt. Avec les interviews que je t'ai prises, ton agenda est rempli depuis les dix dernières minutes jusqu'au Tricentenaire.

— Non, répondis-je.

— Je crois qu'il y a de la friture sur la ligne. J'ai cru t'entendre dire non.

— La ligne marche très bien.

— Je pourrais te virer.

— Soyez pas crétin. Vous voulez que mon interview exclusive passe dans le *Recta* où ils me fileront le triple de la misère que vous me payez ? » Il resta un bon moment sans répondre, et comme je n'avais rien à rajouter, nous en fûmes quittes pour écouter ce long silence. Je n'avais pas mis l'image.

« Bon, alors on fait quoi ? demanda-t-il, plaintif.

— Exactement ce que vous m'avez dit de faire. On sort le papier sur les Agents. Vous souteniez que j'étais la mieux qualifiée pour ça, pas vrai ? » La qualité du silence changea. C'était un silence de regret, genre comment-ai-je-pu-dire-une-connerie-pareille. Il s'abstint de remarquer qu'il l'avait lancée juste pour me convaincre de ne pas démissionner. Un autre truc qu'il s'abstint de remarquer, c'est que j'avais osé le menacer de balancer mon papier à la concurrence, tout comme il se garda d'énoncer toutes les horreurs qu'il comptait faire subir à ma carrière si jamais je m'avisais de faire une chose pareille. La ligne grésillait simplement de toutes ces choses non dites, et il les non-disait si bruyamment qu'il m'aurait terrorisée si j'avais réellement craint de perdre mon boulot. Finalement, il soupira et se résolut à dire quelque chose.

« Quand est-ce que j'ai ton article ?

— Quand j'aurai le fin mot de l'histoire. Ce que je veux, c'est Brenda, et tout de suite.

— Pas de problème. Elle est juste en dessous.

— Dites-lui de passer par la porte de service. Elle sait où c'est et je ne crois pas qu'il y ait cinq autres personnes sur Luna à être au courant.

— Six, avec moi.

— Vous compris. N'en parlez à personne d'autre, ou je n'ai aucune chance de sortir d'ici vivante.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Je m'occupe de tout. » Je raccrochai. Je passai aussitôt plusieurs coups de fil.

Le premier était adressé à la Reine. Elle n'avait pas ce que je cherchais, mais elle connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un. Elle me rappellerait. Je me rassis et fis une liste des articles dont j'allais avoir besoin, passai encore quelques coups de fil, puis j'entendis Brenda frapper à la porte de service.

Elle voulait savoir comment j'allais, voulait connaître mes réactions à ceci et à cela, non pas comme une journaliste, mais comme une amie inquiète. J'étais touchée, un peu, mais j'avais du boulot.

« Frappe-moi.

— Pardon ?

— Frappe-moi. Envoie-moi un direct dans la figure. J'ai besoin que tu me casses le nez. J'ai bien essayé toute seule deux ou trois fois avant que t'arrives, mais apparemment, j'arrive pas à taper assez fort. »

Elle me lança ce regard indiquant qu'elle essayait de se remémorer toutes les issues et le moyen d'y parvenir sans m'alerter.

« Mon problème, expliquai-je, c'est que je ne peux pas courir le risque de me montrer en public avec ce faciès ; j'ai besoin de me le faire rectifier, et vite. Alors, tu t'en charges. Tu sais comment faire ; t'as déjà vu des cow-boys et des gangsters dans les films ; prends exemple sur eux. » J'avançai la tête et

fermai les yeux.

« Vous... vous êtes anesthésiée, je suppose ?

— J'ai vraiment l'air cinglée à ce point ? Réponds pas, frappe-moi, c'est tout. »

Ce qu'elle fit, un coup à expédier une mouche en réanimation s'il s'en était trouvé une sur le bout de mon nez.

Elle dut s'y reprendre à quatre fois, et finit par recourir à une vieille batte de spit-ball que j'avais retrouvée dans ma penderie, avant d'obtenir ce craquement écoeurant signalant que nous étions parvenues à nos fins. Il ne fallait pas trop lui en vouloir. Peut-être que j'avais un comportement erratique, sans doute y avait-il un moyen plus simple, et sans doute méritait-elle plus d'éclaircissements, mais je n'avais pas la tête à ça. Elle allait en voir de bien pires, et du reste, je n'avais pas le temps.

Le sang se mit à pisser, comme de juste. Un doigt posé sur le nez pour le maintenir aplati, je glissai le visage dans l'autodoc. Quand la cicatrisation fut terminée, quelques minutes plus tard, j'avais un gros pif épaté, vaguement africain, avec une belle bosse au bout et une déviation sur la gauche.

Pour décrocher un bon papier, il faut une certaine dose de préparation, une petite dose d'improvisation, une bonne dose de transpiration plus un doigt d'inspiration. Je trimbale en permanence dans mon sac un certain nombre de bricoles qui me servent peut-être une fois tous les cinq ans, mais quand j'en ai besoin, je ne peux pas m'en passer. Je ne dois me grimer que tous les trente-six du mois, et jamais de manière aussi urgente que cette fois-ci, mais j'ai toujours été prête à recourir aux moyens du bord. Certes, ça s'est compliqué, de nos jours. Les gens ont pris l'habitude de vous reconnaître derrière des changements mineurs à force d'être entourés d'amis qui se font refaire le portrait à tout bout de champ pour suivre la mode. Les sourcils broussailleux et la perruque, ce n'est plus suffisant, si vous voulez être sûr de votre coup. Vous êtes obligé de modifier la morphologie de votre visage.

Je pris un tournevis et tâtonnai autour de mon maxillaire supérieur, entre la joue et la gencive, jusqu'à ce que j'aie trouvé la fente en retrait. J'enfonçai la pointe de la lame à travers la peau, puis la fis lentement pivoter. Quand elle ripa, Brenda vint regarder dans ma bouche pour me donner un coup de main. À mesure qu'elle tournait, ma pommette se déplaçait.

C'est un dispositif tout simple et bon marché qu'on peut se procurer dans n'importe quelle boutique de farces et attrapes et se faire poser en une demi-heure. Bobbie avait voulu me l'ôter. Il est offusqué par tout ce qui serait susceptible de gâcher son travail. J'avais tenu à le garder et je ne le regrettais pas en regardant mon faciès se modifier sous mes yeux dans la glace. Quand Brenda eut terminé, j'avais le visage beaucoup plus large et creusé, et mes paupières étaient devenues légèrement tombantes. Ajoutez-y le nouveau nez, Callie elle-même ne m'aurait pas reconnue. Si de plus, j'avançais la mâchoire inférieure pour faire prognathe, j'étais encore plus méconnaissable.

« Attendez que je reprenne la gauche, intervint Brenda. Vous êtes pas

symétrique.

— Justement, c'est parfait. » J'avais un goût de sang dans la bouche, mais j'eus tôt fait de cicatriser. Je m'examinai, estimai que cela suffisait et rétablis les terminaisons nerveuses du visage. J'avais le nez légèrement endolori, mais rien de bien méchant.

Bon, j'aurais pu aboutir à peu près au même effet en me bourrant les joues de mouchoirs en papier, je suppose. Si je n'avais eu que cela sous la main, j'aurais adopté cette solution, mais vous avez déjà essayé de causer avec du papier dans la bouche ? Un comédien sait le faire ; moi, pas. En outre, vous êtes toujours conscient de sa présence, ça distrait.

Brenda voulait connaître le programme et je pesai ce que je pouvais lui révéler sans risques. Pas grand-chose. Je la fis donc s'asseoir et la vis me contempler avec de grands yeux étonnés.

« Tu as deux options, commençai-je. Soit tu peux m'aider à préparer mon numéro, ensuite tu tires ta révérence, je ne t'en voudrai pas. Soit tu choisis d'aller jusqu'au bout. Mais je dois te prévenir que tu risques de ne pas apprendre grand-chose en cours de route. Je crois qu'on peut déterrer un truc énorme, mais on pourrait également avoir pas mal d'ennuis. »

Elle réfléchit à ma proposition.

« Qu'est-ce que vous pouvez me dire ?

— Seulement ce que j'estime nécessaire de t'apprendre pour l'instant. Tu devras me faire confiance pour le reste.

— D'accord.

— Grosse bête. Ne fais jamais confiance à quiconque te dit "Fais-moi confiance". Sauf pour ce coup-ci, évidemment. »

Je me rendis au Plaza de King City, l'un des meilleurs hôtels du quartier de la Platz, et louai la suite présidentielle en utilisant la lettre de crédit de Brenda à l'en-tête de *Tétinfos*, qui venait d'être réévaluée dans la catégorie A ++. J'avais prévenu Walter que je risquais d'avoir besoin d'acheter un croiseur interplanétaire avant que ma mission soit achevée, mais en fait, puisque c'était lui qui régala, j'avais envie de voyager en première, et je n'avais jamais couché dans la suite présidentielle. Je nous inscrivis sous les noms de Kathleen Turner et Rosalind Russell, deux des comédiennes qui avaient joué le rôle d'Hildegard/Hildebrandt Johnson pour le grand écran. Le gars de la réception ne devait pas être cinéphile ; il nous enregistra sans ciller.

La suite était fournie avec le personnel, y compris un garçon et une fille dans le bain bouillonnant, assez vaste pour y organiser une bataille navale. Si j'avais été en de meilleures dispositions, j'aurais peut-être demandé au garçon de rester ; c'était un beau morceau. Mais je les flanquai dehors tous les deux.

Je me plantai au milieu du salon et lançai : « Je m'appelle Hildy Johnson et déclare cet appartement ma résidence légale. » Liz m'avait conseillé de le faire, à l'adresse des micros et caméras cachés, au cas où les bandes devraient servir de pièces à conviction devant la justice. Le client d'un hôtel a les

mêmes droits que tout autre individu dans le domicile qu'il loue ou possède, mais ça ne fait jamais de mal de prendre ses précautions.

Je passai encore quelques coups de fil et, pour m'occuper en attendant qu'on réponde, je consacrai mon temps à circuler d'une chambre à l'autre en arrachant les draps et les couvertures des multiples lits. Je choisis une chambre sans aucune fenêtre sur la galerie commerciale, et entrepris de recouvrir de draps tous les miroirs de la pièce. Ce n'était pas ce qui manquait. Le coup de fil que j'attendais survint alors que je venais juste de terminer. J'écoutai les instructions et quittai la pièce.

Dans un parc non loin de l'hôtel, je tournai en rond presque une demi-heure, ce qui ne me surprit pas. Je supposai qu'on devait me surveiller. Finalement, je repérai l'homme qu'on m'avait dit de rechercher et allai m'asseoir à l'autre bout de son banc. Nous n'échangeâmes pas un mot, pas un regard. Il se leva et s'éloigna, laissant un sac entre nous sur le siège. J'attendis encore quelques minutes, inspirai un grand coup et ramassai le sac. Nulle main ne vint me saisir à l'épaule. Je n'avais peut-être pas le cran pour ce genre de boulot.

De retour dans la suite, je n'eus pas longtemps à attendre avant que Brenda, revenue de son expédition dans les magasins, ne frappe à ma porte. Elle s'était bien débrouillée. Tout ce que j'avais réclamé se trouvait dans ses paquets. Nous sortîmes les costumes de la Guilde des Électriciens et les enfîlâmes : des combinaisons bleues frappées de l'insigne de la Guilde, munies de ceintures à outils. Des noms étaient cousus sur l'étoffe au-dessus du sein gauche : moi, c'était Roz, elle, Cathy. À côté des clefs à molette, tournevis et testeur traditionnellement pendus à la ceinture, j'agrafai quelques-uns des articles que je venais de me procurer de si mélodramatique façon. Ils s'inséraient parfaitement. Nous coiffâmes nos casques rigides de plastique jaune, prîmes nos gamelles de métal noir, et nous regardâmes dans la glace : éclats de rire ! Jusqu'ici, Brenda semblait plutôt bien s'amuser. Ça, c'était de l'aventure !

Brenda avait l'air ridicule, évidemment. À croire qu'un déguisement lui allait aussi bien qu'une perruque à la hampe d'un drapeau. De fait, elle n'est pas si anormale que ça pour son âge. Qui sait où cette course à la taille va s'arrêter ? Une autre des nombreuses causes du conflit des générations évoqué par Callie tenait à cette simple question de taille : les jeunes de la génération de Brenda avaient tendance à ne plus fréquenter les quartiers anciens de la ville où logeaient une bonne partie de leurs aînés... parce qu'ils n'arrêtaient pas de se cogner la tête. On bâtissait plus petit, à l'époque.

Il y avait des gardiens humains à l'entrée de service du Grand Studio de l'Agence. Je n'avais pas vraiment envisagé de rencontrer âme qui vive ; d'après les informations que j'avais achetées, ils n'employaient que six vigiles. Les gens avaient tendance à se reposer sur les machines pour ce genre de boulot, et leur confiance était peut-être mal placée, comme j'en fis la démonstration à Brenda grâce à l'un de mes bidules illicites. Je l'agitai devant

la porte, attendis que les voyants rouges passent au vert, et le battant s'ouvrit d'un coup. On m'avait assuré qu'avec les trois gadgets à ma disposition j'étais en mesure de forcer n'importe quel système de sécurité que je rencontrerais dans le Studio. J'espérais simplement que ma confiance n'avait pas été mal placée, confiance aussi bien dans les types louches qui vendaient ce genre de matos, que dans le matos lui-même. Ces petites saloperies, on leur fait toujours confiance, pas vrai ? Je n'avais pas la moindre idée du fonctionnement de celle-ci mais dès qu'elle m'afficha un témoin vert, je m'empressai d'entrer, du même pas que Spotski, le chien de Pavlov.

Troisième étage, deuxième couloir, septième porte à gauche. Et qui je trouve là, l'air en rogne ? Cricket.

« Si tu touches ce bouton de porte, avertis-je, Elvis va revenir, et pas pour distribuer des Cadillac roses. » Elle sursauta à peine. Merde, c'était une bonne. Elle essayait de se faire passer pour une vague fonctionnaire agentiste, son calepin plaqué contre elle, tel un bouclier d'Amazone. Le bon vieux calepin peut être la clef magique qui vous ouvrira bien des portes pour peu que vous sachiez comment l'utiliser, et Cricket avait ça dans le sang. Elle nous toisa avec hauteur derrière ses lunettes fumées.

« Je vous demande pardon, renifla-t-elle. Qu'est-ce que vous faites au juste ici, vous deux... » Elle fourragea dans ses papiers d'un air important, comme si elle cherchait nos noms, que nous ne lui avions pas donnés, quand enfin elle reconnut Brenda, perchée là-haut sous le casque jaune. Rien ne l'avait préparée à ça, pas plus qu'à découvrir peu à peu qui jouait le Hardy de Brenda-Laurel.

« Nom de Dieu, dit-elle dans un souffle. C'est toi, hein ? Hildy ?

— En chair et en os. Tu me fais honte, Cricket. Bloquée par une simple porte. T'as apparemment oublié ta devise de scout.

— Le seul truc que je me rappelle, c'est de ne jamais les laisser passer par la porte de derrière au premier rendez-vous...

— Alors prépare-toi, chérie, prépare-toi. » Et j'agitai un de mes talismans magiques. Naturellement, un des voyants resta obstinément bloqué au rouge. J'en choisis donc un autre au hasard, et cette fois, le coup paya, comme avec une machine à sous trafiquée. Nous franchîmes la porte, et je compris soudain pourquoi Cricket portait des lunettes noires.

Nous étions dans un couloir banal sur lequel donnaient trois nouvelles portes. Derrière l'une d'entre elles, on entendait de la musique. D'après le plan qui m'avait coûté un bon paquet de l'argent de Walter, c'était la bonne. Cette fois, je dus recourir aux trois appareils, et le troisième prit tout son temps, chaque voyant rouge ne daignant s'effacer qu'après un incroyable défilement de chiffres sur un afficheur numérique. Je suppose que le bidule effectuait quelque cuisine complexe avec des codes. Toujours est-il que la porte s'ouvrit et que je n'entendis retentir aucune alarme. On n'est pas censé en entendre, bien sûr, mais on reste quand même aux aguets. Une fois passé la porte, nous nous retrouvâmes dans une petite pièce, avec le Grand Conseil des

Agents.

Ou leurs têtes, en tout cas.

Celles-ci étaient posées sur une étagère à quelques mètres de nous, tournées vers un large écran sur lequel passait *C'est arrivé à l'Expo*. Les têtes étaient placées dans leurs boîtes – je ne crois pas qu'on pouvait aisément les en retirer – de sorte que ce que nous contemplions, en fait, c'étaient sept écrans de télévision affichant leur nuque. Si les Agents avaient remarqué notre présence, ils n'en donnèrent pas l'impression. Quoique je ne sois toujours pas arrivée à savoir comment ils auraient pu s'y prendre. Tout un tas de fils et de tubes sortaient de sous l'étagère, raccordés à de petits appareils qui bourdonnaient gaiement entre eux.

Brenda me parut excessivement nerveuse. Elle allait dire quelque chose, mais je posai un doigt sur mes lèvres et rabattis mon masque. Elle m'imita et Cricket nous regarda toutes les deux. C'étaient des masques en plastique genre Halloween, modifiés avec un brouilleur vocal, et je les avais pris surtout pour rassurer Brenda ; je ne comptais pas trop dessus en cas de pépin, car les caméras de surveillance des couloirs devaient sûrement nous avoir déjà tiré le portrait. Mais elle s'y connaissait encore moins que moi dans ce domaine et elle n'en avait sans doute pas encore pris conscience.

Cricket avait gardé la main glissée dans sa poche de manteau depuis que nous avions emprunté le premier couloir. Cette main était en train de sortir ; je tendis aussitôt le doigt par-dessus son épaule en m'exclamant : « Merde, qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Comme elle se retournait pour suivre mon doigt, je saisis à ma ceinture la clef à molette et l'abattis violemment sur son crâne.

Ça ne se passe pas du tout comme on le voit à la télé. Elle tomba lourdement, puis se releva sur les mains, en secouant la tête. Un filet de bave lui coulait de la bouche. Je frappai de nouveau. Sa tête se mit à saigner, mais elle n'était toujours pas assommée. La troisième fois, j'y mis tout mon cœur et il fallut bien évidemment que Brenda m'agrippe le bras pour dévier le coup : la clef atterrit sur la tempe, faisant plus de dégâts que si elle n'était pas intervenue, mais cette fois, le but était atteint. Cricket s'affala comme un sac de ciment mouillé et ne bougea plus.

« Mais enfin, qu'est-ce que vous faites ? » demanda Brenda. Le brouilleur dénaturait sa voix, lui donnant les accents d'un monstroïde de la planète X.

« Brenda, j'ai dit *pas de questions*.

— J'avais pas prévu ça.

— Mon non plus, mais si tu commences à me faire chier, je te jure que je te casse les deux bras et que je te laisse avec elle. » Elle me toisa de toute sa hauteur, le souffle court, et je commençai à me demander si je serais capable de la maîtriser au cas où il faudrait en venir aux mains. Mes résultats face aux femelles en colère n'étaient jusqu'ici pas faramineux, même si j'avais l'avantage du poids. Finalement, je la vis céder en hochant la tête, et je m'empressai de m'agenouiller auprès de Cricket pour la rouler sur le dos et

approcher mon visage du sien. Je tâtai son pouls, qui me parut normal, soulevai une paupière, vérifiai les pupilles. Mes connaissances en secourisme se limitaient à peu près à cela, mais je savais qu'elle n'était pas en danger. Les secours n'allaient pas tarder, même si ce n'était pas ce qui la réjouirait le plus. Je récupérai la boule-dégomme qui avait roulé de sa main inerte et la glissai dans ma poche. Puis je présentai une photo à Brenda.

« Fouille dans ces placards, là-bas, et tâche de me trouver un de ces trucs.

— Qu'est-ce qu'on est...

— Pas de questions, bon sang. »

J'examinai le dernier et le plus ruineux des quatre mouchards électroniques que je m'étais procurés ; il avait fonctionné sans interruption depuis notre entrée au Studio. Tous les témoins étaient au vert. Celui-ci s'affairait à confondre tous les systèmes actifs et passifs susceptibles d'appeler à l'aide les sept nains posés sur leur étagère. Ne me demandez pas comment ; tout ce que je sais, c'est que si un type arrive à inventer une serrure, un autre trouvera bien le moyen de la crocheter. J'avais assez cher payé mes renseignements sur les systèmes de sécurité du Studio, et jusqu'ici, j'en avais eu pour mon argent. Je contournai l'étagère et, me plaçant entre le Conseil et l'écran, je vis alors sept de ces tristement célèbres *Têtes parlantes* qui étaient l'une des caractéristiques de la télé depuis ses débuts. Je choisis le Grand Agent, m'approchai de ses traits pincés et désapprobateurs. Sa première réaction fut d'utiliser sa capacité de mouvement limitée pour essayer de voir derrière moi. Plus intéressé par le film que par les éventuels dommages à sa personne, le mec. Je suppose que lorsqu'on vit en boîte, on a intérêt à se montrer plutôt fataliste vis-à-vis de ce genre de question.

« Je veux que vous me disiez comment on peut vous retirer sans bobo de sur cette étagère, dis-je.

— Vous en faites pas pour ça, ricana-t-il. Quelqu'un va venir vous répondre sous peu. »

J'espérais qu'il bluffait, sans aucun moyen d'en être sûre.

« Combien de minutes pouvez-vous vivre sans ces machines ? »

Il réfléchit un instant, puis eut un mouvement de tête que j'interprétai comme un haussement d'épaules.

« Me détacher est aisé ; il suffit de soulever la poignée au sommet de la boîte. Mais je serai mort au bout de quelques minutes. » La perspective ne semblait pas l'inquiéter.

« À moins que je vous branche sur l'un de ces bidules. » Je pris l'appareil déniché par Brenda, le brandis sous son nez. Il fit la tronche.

Je ne sais pas comment s'appelait ce truc. Son rôle en tout cas était de permettre la survie de la tête, grâce aux organes artificiels qui l'équipaient, cœur, poumons, reins et ainsi de suite, organes passablement miniaturisés, car il n'y avait pas des masses de choses à faire survivre. On m'avait dit que cet appareil pouvait le maintenir en vie pendant huit heures en utilisation autonome, et indéfiniment lorsqu'il était raccordé à un autodoc. Son

encombrement était identique à celui de la boîte contenant la tête, pour une épaisseur de dix centimètres. Je le posai par terre, puis soulevai la boîte par sa poignée. Pour la première fois, son occupant parut inquiet. Quelques gouttes de sang tombèrent sur l'étagère, où je remarquai tout un dédale d'aiguilles métalliques, de tuyaux transparents et de raccords pneumatiques. Le même réseau de connecteurs équipait le module de transport, disposés de telle façon qu'on ne pouvait le brancher que dans un seul sens. Je positionnai la boîte au-dessus de l'appareil de survie et pressai dessus.

« J'ai fait comme il faut ? demandai-je au Grand Agent.

— Vous pouviez difficilement vous tromper, répondit-il. Et vous ne vous en tirez pas ainsi.

— Chiche. » Je trouvai les bons boutons, coupai sa voix et trois des écrans. Le quatrième, celui qui m'avait affiché son visage, fut remplacé par le film que le groupe regardait quand nous étions entrées. « Sortons d'ici, dis-je à Brenda.

— Et elle ? Et Cricket ?

— J'ai dit pas de questions. Grouille. »

Elle me suivit et nous repartîmes en sens inverse, par le couloir, la porte où nous avions rencontré Cricket, de nouveaux couloirs. Puis au détour d'un corridor, nous tombâmes sur un costaud en uniforme marron qui croisa les bras en nous toisant d'un sourcil désapprouvateur.

« Et où allez-vous avec ça ? demanda-t-il.

— À ton avis, Henri ? rétorquai-je. Je le ramène à l'atelier. Avec dix mille trucs comme ça à entretenir, fatalement, on a des pannes.

— Personne ne m'a averti. »

Je posai le Grand Agent par terre, côté film face au garde ; il laissa traîner son regard vers l'écran, comme je l'avais espéré. L'image cathodique animée a quelque chose qui attire fatalement l'œil, surtout quand on est Agentiste. J'avais toujours la main sur ma fidèle clef à molette, mais je fis semblant de feuilleter d'un air las les papiers accrochés à mon calepin. Je m'arrêtai à une page – apparemment c'était la police d'assurance de l'appartement de Cricket – et posai triomphalement le doigt au beau milieu de la feuille.

« C'est inscrit ici noir sur blanc. Démontez et réparez un moniteur vidéo type dix-sept, bon de travaux numéro 45293-a/34. Travail à effectuer avant le bla-bla-bla.

— Je suppose que les bordereaux ne me sont pas encore parvenus », dit-il, un œil toujours rivé à l'écran. Peut-être arrivait-on à son passage favori. En tout cas, s'il avait réclamé mes papiers, je lui aurais tendu le calepin et en aurais profité pour l'assommer avec ma clef.

« Comme d'habitude, pas vrai ?

— Mouais. Simplement, ça m'a surpris de vous voir tous les deux ici, avec toute cette agitation après l'assassinat de Silvio et tout ça...

— Que voulez-vous », repris-je, avec un haussement d'épaules, et je récupérai le Grand Agent pour le caler sous mon bras. « Il y a des moments où

on a du mal à garder sa tête. » Et sur ces bonnes paroles, nous franchîmes la porte de sortie.

Brenda réussit à faire presque cent mètres dans le couloir avant de lancer : « Je crois bien que je vais m'évanouir. » Je la guidai jusqu'à un banc au milieu de la galerie et la fis s'asseoir, la tête penchée entre les genoux. Elle tremblait de tout son corps et sa respiration était irrégulière. Elle avait les mains gelées.

Je tendis les miennes devant moi et constatai avec plaisir qu'elles ne tremblaient pas. Pour être franche, je n'avais pas eu peur en détachant l'Agent de son étagère ; je m'étais dit que si jamais mon appareil devait avoir une défaillance quelconque, ce serait réglé. Mais j'étais aidée par une circonstance qui avait favorisé nombre de cambrioleurs professionnels bien avant que je décide à mon tour de m'y mettre : personne n'avait jamais envisagé qu'on puisse *voler* l'un des membres du conseil. Quant au reste... eh bien, vous pouvez toujours lire tous ces récits superbement tortueux décrivant comment les espions du passé ont dérobé secrets militaires et secrets d'État grâce à des ruses élaborées, de la discrétion et un peu d'astuce. Certains ont sans doute pu agir ainsi, mais je suis prête à vous parier qu'une bonne partie de ces secrets ont été subtilisés par des gars en uniforme munis d'un calepin qui se sont contentés d'aller les demander poliment à un sous-fifre.

« C'est fini, maintenant ? » demanda Brenda d'une voix faible. Elle était toute pâle.

« Pas encore. Bientôt. Et toujours pas de questions.

— Oui mais d'ici peu, je vais en avoir un sacré paquet.

— Je veux bien le croire. »

Pour ne pas perdre de temps, je ne lui avais pas fait prendre d'autres vêtements à passer pour notre fuite : nous nous contentâmes d'ôter nos tenues d'électriciens et de les abandonner dans la poubelle de toilettes publiques avant de retourner, à poil, dans la galerie marchande. Je portais le Grand Agent dans un sac publicitaire procuré par une des boutiques de la Platz et nous marchions tendrement enlacées. Dans l'ascenseur, Brenda me lâcha comme si j'étais une pestiférée et nous montâmes en silence.

« Peut-on parler maintenant ? demanda-t-elle quand j'eus refermé la porte sur nous.

— Dans une minute. » Je sortis la boîte du sac, en même temps que les quelques autres articles que j'avais récupérés : les baguettes magiques, les lunettes noires et la boule-dégomme. Je pris un blocmag, l'allumai, puis le lus et l'écoutai durant quelques minutes ; Brenda manifestait une impatience croissante. Nulle mention d'un casse audacieux au Grand Studio, nul flash spécial sur Roz et Kathy. Ça ne me surprit pas. Les Agents s'y entendaient en publicité, et s'il y avait du vrai dans le vieux dicton selon lequel peu importe ce que vous dites de moi tant que vous écrivez correctement mon nom, il était

de loin préférable de voir publier les informations telles qu'on les avait préparées.

Cette histoire cachait un millier d'épines empoisonnées si les Agents décidaient de l'exploiter : j'étais certaine qu'ils y réfléchiraient à deux fois avant de dénoncer notre crime à la police, s'ils le faisaient jamais. De surcroît, ils avaient déjà du pain sur la planche question affaires criminelles, de quoi occuper des mois durant leur personnel à pondre de nouveaux points de vue pour rassasier les médias.

« D'accord, dis-je à Brenda. On est tranquille pour un petit moment. Qu'est-ce que tu voulais savoir ?

— Rien, dit-elle, glaciale. Je voulais juste vous dire que je trouve... je trouve que vous êtes la plus ignoble, la plus horrible, la plus dégueulasse des... des... » L'imagination lui manqua pour trouver une épithète. Il faudrait qu'elle travaille la question. J'aurais pu lui en suggérer une douzaine au débotté. Mais pas pour les raisons qu'elle imaginait.

« Et pourquoi ça ? » demandai-je.

Elle fut momentanément ahurie par l'énormité de mon absence de remords.

« Ce que vous avez fait à *Cricket* ! s'écria-t-elle en se levant à demi. C'était tellement fourbe et dégueulasse... je ne crois pas avoir encore envie de vous fréquenter.

— Idem pour moi. Mais rassieds-toi. Il y a un truc que je veux te montrer. Deux, en fait. » Le Plaza était équipé de quelques antiques et charmants téléphones et il y en avait justement un près de mon fauteuil. Je décrochai le combiné et composai de mémoire un numéro.

« *Le Recta*, dit une voix agréable. La rédaction.

— Dites à votre rédac-chef qu'une de ses journalistes est retenue contre sa volonté dans le Grand Studio de l'Église de la P.E.L.S.C. »

La voix se fit méfiante. « Et de qui s'agirait-il ?

— Vous en aviez infiltré tant que ça ? Son prénom est Cricket. J'ignore le nom de famille.

— Et qui êtes-vous, madame ?

— Une amie de la presse libre. Feriez mieux de vous grouiller ; quand je l'ai quittée, ils étaient en train de la ligoter et se préparaient à lui jouer le *Blues du G.I.* S'aurait qu'elle ait plus sa tête, à l'heure qu'il est. »

Brenda se mit à bafouiller, les yeux agrandis.

« Et vous estimez que ça compense ce que vous lui avez fait ?

— Non. Et elle ne mérite pas ça, mais elle m'aurait fait le même coup si la situation avait été inverse, ce qui a bien failli être le cas. Je connais la rédac-chef du *Recta* ; d'ici dix minutes, elle va expédier là-bas une cinquantaine d'éléments de ses troupes de choc, munis d'arguments frappants susceptibles d'être compris des Agents, genre maquette de la prochaine une s'ils ne relâchent pas Cricket illico. Les Agents veulent étouffer l'affaire, mais ils pourraient être tentés de soutirer nos noms à Cricket, vu que tout cela

ressemble fort à un règlement de comptes entre bandes rivales.

— Et ce n'était pas le cas, bien sûr ?

— C'était l'application de la règle d'or, chou », dis-je en chaussant les lunettes noires de Cricket tout en prenant la boule-dégomme entre le pouce et l'index. « Dans le journalisme, cette règle est : “Baise les autres avant qu'ils ne te baisent.” » D'une pichenette, j'expédiai la boule-dégomme entre nous deux.

Bon Dieu, ce que ces trucs sont éblouissants ! Ça me rappelait la bombe atomique du Kansas, un éclat à vous transpercer les verres protecteurs. L'éclair ne dura qu'une fraction de seconde. Quand je retirai les verres, Brenda était affalée sur sa chaise. Elle resterait H.S. entre une demi-heure et une heure.

Vous parlez d'un monde.

Je pris le Chef de l'Église et le transportai dans la pièce que j'avais déjà préparée. Je le déposai sur une table face à l'écran de télévision mural, éteint pour l'instant. Je tapotai le couvercle de la boîte.

« Ça va toujours, là-dedans ? » Il ne répondit rien. Je tournai un loquet et ouvris l'écran frontal, qui continuait de diffuser le même film sur ses deux faces, interne comme externe. À l'intérieur, le visage était furieux.

« Fermez ce panneau ! Il n'y a plus que dix minutes avant la fin.

— Pardon », dis-je, et je le refermai. Puis je pris ma clef à molette – je m'étais pris d'un certain attachement pour cet outil – et l'abattis sur l'écran de verre qui se brisa. J'entrevis un sourire bienheureux, puis j'eus droit à un flot d'insultes. J'entendis ronronner quelque part un petit moteur, celui qui insufflait de l'air dans ce qui tenait lieu de larynx à mon bonhomme. Il essaya vainement de se tortiller afin de regarder un des écrans latéraux réglés sur le même programme.

« Oh, vous regardiez ça ? dis-je. Quelle maladroite je fais. »

Je tirai un câble du mur et branchai son moniteur sur l'écran mural, puis je baissai le son. Il grommela un moment mais ne put résister finalement aux images qui dansaient dans mon dos. S'il avait remarqué que je lui avais dévoilé mes traits, il ne parut pas s'inquiéter des implications éventuelles. La mort ne semblait pas être sa crainte prioritaire.

« Ils vont vous châtier pour ça, j'espère que vous vous en rendez compte.

— Qui ça “ils” ? La police ? Ou est-ce que vous auriez vos milices privées ?

— La police, bien sûr.

— La police n'en aura jamais vent et vous le savez parfaitement. »

Il se contenta de renifler. Il renifla encore lorsque je fracassai les écrans de chaque côté de sa tête. Mais quand je saisis le cordon électrique, là, il parut s'inquiéter.

« Bon, à plus tard. Si jamais vous avez faim, gueulez. » Je tirai le cordon de la prise murale et le grand écran s'éteignit.

Je n'avais rien apporté pour me changer. Ne tenant plus en place, je descendis faire un peu de lèche-vitrines dans le hall, histoire de tuer le temps, mais le cœur n'y était pas. J'avais beau me rassurer sur l'attitude des Agents, je m'attendais à tout moment à sentir une tape sur l'épaule annonçant la question à mille balles : « Connaissez-vous un bon avocat ? » Je me choisis une culotte ample en soie dorée avec un corsage assorti (je suppose que vous appelleriez cela un pyjama du soir), surtout parce que j'ai horreur de m'exhiber toute nue en public et que Walter payait la note, puis je pensai à Brenda et retrouvai mon intérêt. Je dénichai pour elle un ensemble identique dont le vert, me semblait-il, mettrait joliment ses yeux en valeur. Ils durent étirer les manches et les jambes mais pour le reste, c'était parfait, car l'ensemble était censé laisser la taille dénudée.

Quand je regagnai la suite, Brenda ne gisait plus effondrée dans son fauteuil. Je la retrouvai dans la salle de bains, étreignant la cuvette des W.C. et pleurant toutes les larmes de son corps, l'air d'un porte-manteau géant qu'on aurait froissé puis oublié là. Je me sentais ignoble à me coller sur une feuille de papier hygiénique, pour reprendre à Liz une de ses expressions. N'ayant jamais utilisé de boule-dégomme, j'avais oublié à quel point ce truc-là pouvait vous rendre malade. Si je m'en étais souvenue, m'en serais-je quand même servie ? Je ne sais pas. Sans doute.

Je m'agenouillai près d'elle et la pris aux épaules. Elle se calma après quelques gémissements, sans chercher à se dégager. Je pris une serviette et lui essuyai la bouche, tirai la chasse pour évacuer ce qu'elle avait rendu. Puis je la fis pivoter pour l'appuyer contre le mur. Elle s'essuya les yeux, le nez, me fixa d'un œil morne. Je sortis le pyjama du sac et le lui tendis.

« Regarde ce que je t'ai trouvé, dis-je. Bon, en fait je me suis servie de ta carte de crédit, mais c'est Walter qui raque. »

Elle réussit à sourire faiblement et tendit la main ; je lui donnai le vêtement. Elle essaya de manifester de l'intérêt, plaquant le corsage contre sa poitrine. Je crois que si elle m'avait remerciée, je me serais précipitée chez les flics pour les implorer de m'arrêter.

« C'est chouette, dit-elle. Vous pensez que ça m'ira ?

— Fais-moi confiance. » Elle croisa mon regard sans ciller ni me gratifier d'un de ses sourires d'excuse ou d'une quelconque de ses mimiques style non-me-frappez-pas-je-n'ai-rien-fait. Peut-être qu'elle commençait à grandir. Quelle pitié.

« Non, je ne crois pas », répondit-elle. Je posai les mains sur ses deux épaules et j'approchai mon visage du sien.

« Bien », dis-je ; je me relevai, tendis la main. Elle la prit, je l'aidai à se relever et nous regagnâmes le salon.

Elle se dérida un peu en enfilant les vêtements, pivotant devant un grand miroir pour s'étudier sous toutes les coutures, ce qui me rappela d'aller jeter un œil sur mon prisonnier. Je lui dis de m'attendre au salon.

Il semblait bien mieux supporter l'épreuve que je l'aurais imaginé, ce qui

m'inquiéta plus que je n'en laissai paraître. Je ne sus quoi en déduire jusqu'au moment où, m'étant accroupie à sa hauteur, je contemplai l'écran vide auquel il faisais face.

« Espèce de sale tricheur », commençai-je. Fixant la surface de plastique inerte de l'écran mural, je pus en effet entrevoir le reflet d'une image de l'écran situé juste derrière lui, le seul que je n'avais pas brisé. Je n'aurais su dire quel était le film et, pour le peu qu'il pouvait en voir, lui non plus sans doute, surtout avec le son coupé, mais il ne lui en fallait pas plus pour le soutenir. Je le pris et le tournai dans l'autre sens. Il faisait une table basse absolument fascinante, propre à meubler la conversation lors de votre prochaine soirée. Une simple tête posée sur un lourd socle métallique, avec juste quatre colonnettes soutenant un toit plat : un vrai petit temple.

Cette fois, il avait l'air vraiment embêté. Je m'accroupis pour examiner tous les miroirs, toutes les glaces situés dans son champ visuel. Je ne découvris aucune surface susceptible de lui renvoyer une image lorsque j'allumerais l'écran derrière lui. Je me tâtai pour le son, le mis finalement : la torture serait plus intense s'il pouvait entendre le film sans le voir. Si je me trompais, je pourrais toujours me raviser d'ici une heure, si l'on nous laissait tout ce temps. Car il ne fallait pas se le cacher, si jamais nous étions recherchées, il ne serait pas difficile de nous trouver. Je lui fis un petit signe et grimaçai en entendant le chapelet d'injures qui accompagna ma sortie.

Comment soutirer des renseignements à quelqu'un qui refuse de parler ? Telle est la question que je m'étais posée avant de me lancer dans cette escapade. Réponse évidente : la torture, mais même moi, je m'y refuse. Toutefois, il y a torture et torture. Si un homme avait passé la majeure partie de son existence à regarder passivement un interminable défilé d'images juste sous son nez, passé chaque heure de veille l'œil rivé à l'écran, comment réagissait-il lorsqu'on débranchait la prise ? Je n'allais pas tarder à le découvrir. J'avais lu quelque part que les individus en cellule de privation sensorielle devenaient rapidement désorientés, malléables, et perdaient toute volonté de résister. Cela marcherait peut-être avec le Grand Agent.

Nous passâmes, Brenda et moi, une demi-heure silencieuse, assises dans des fauteuils voisins qui auraient aussi bien pu se trouver sur deux planètes différentes. Quand enfin elle parla, je sursautai. J'avais oublié sa présence, abîmée que j'étais dans mes réflexions.

« Et elle allait utiliser ce truc sur nous, remarqua-t-elle.

— Qui ça, Cricket ? Tu l'as vu lui échapper de la main, n'est-ce pas ? On appelle ça une boule-dégomme. Paraît que ça te flingue recta.

— On peut le dire. C'était horrible.

— Je regrette vraiment, Brenda. Ça semblait une bonne idée, sur le moment.

— Ça l'était. Je l'ai cherché. Je l'ai mérité. »

Là, j'en étais moins sûre, mais effectivement, ç'avait été le moyen le plus expéditif de lui montrer ce que nous avions évité de justesse. C'est tout moi :

tout à fond, et tout de suite, on s'explique après. Elle rumina la question quelques minutes encore.

« Peut-être comptait-elle seulement l'utiliser sur les Agents.

— Sans aucun doute ; elle ne s'attendait pas à nous trouver là-bas. Mais tu ne l'as pas vue non plus nous tendre une paire de lunettes. Nous aurions dégusté en même temps que les autres.

— Et elle nous aurait abandonnées sur place.

— Comme on l'a fait avec elle.

— Enfin, vous l'avez dit vous-même, elle ne nous attendait pas. Nous lui avons forcé la main.

— Brenda, t'es en train de chercher à l'excuser et ce n'est pas nécessaire. Moi aussi elle m'a forcé la main. Tu crois que ça m'a plu, moi, de lui fendre le crâne ? Cricket est mon amie.

— C'est la partie que je ne saisis pas.

— Écoute, j'ignore quels étaient ses plans. Peut-être détenait-elle également des drogues, de quoi faire parler les Agents sur place. Tout bien réfléchi, c'était peut-être la meilleure méthode. La peine encourue pour... eh bien, pour enlèvement capital, si l'on peut dire, risque d'être sévère si jamais je me fais prendre.

— Et moi, donc ! »

Je lui montrai l'arme que j'avais achetée à Liz ; devant son air outré, je la planquai de nouveau. Je n'irai pas le lui reprocher. C'est effectivement une saleté. Je comprends pourquoi on les a interdites.

« Non, moi seule. Si on en arrive là, tu pourras dire que je m'en suis servie tout du long pour te menacer. Je n'aurai pas de mal à convaincre un juge que j'ai perdu la tête. Quoi qu'il en soit, tu peux être certaine que Cricket avait élaboré un plan d'attaque et que notre arrivée impromptue l'a contrainte à improviser. L'important, c'est toujours le reportage, tu vois. Tu lui poseras la question quand cette histoire sera terminée.

— Je ne crois pas qu'elle voudra se confier.

— Pourquoi pas ? Elle n'aura pas de rancune. C'est une pro. Oh, elle sera en rogne, d'accord, et elle ne nous ratera pas si jamais on lui met de nouveau des bâtons dans les roues, mais ce ne sera pas par esprit de revanche. Si la coopération lui permet d'obtenir des tuyaux, elle choisira de coopérer, tout comme moi. Le problème, c'est que cette affaire est trop grosse pour être partagée. Je crois qu'on s'en est rendu compte l'une comme l'autre, sitôt qu'on a compris qu'une seule de nous deux ressortirait de cette pièce. J'ai simplement été la plus rapide. »

Elle secouait la tête. J'avais dit tout ce que j'avais à dire ; soit elle le comprenait et l'admettait, soit elle se trouvait un autre boulot. Puis elle leva les yeux ; quelque chose lui revenait.

« Ce que vous avez dit. Je peux pas vous laisser endosser la responsabilité. »

Je fis mine de me fâcher mais j'étais de nouveau touchée. Quelle gentille

petite conne, celle-là ! J'espérais juste qu'elle ne se ferait pas bouffer toute crue la prochaine fois qu'elle croiserait Cricket.

« Un peu, que tu le feras. Merde, cesse de faire la gamine. D'abord la vengeance, ensuite l'altruisme. Ces trucs-là sont réservés aux occasions exceptionnelles, aux circonstances rares. Pas quand ils interfèrent avec la vie professionnelle. Si tu veux être altruiste en privé, vas-y, mais pas aux frais de Walter. Sinon, il te virera si jamais il l'apprend.

— Mais ce n'est pas juste.

— Là aussi, tu te gourres. Je ne t'ai jamais dit ce que nous allions faire. On ne pouvait pas t'en tenir responsable. Je me casse le cul pour tout mettre en place, et toi, tu te conduis comme une même ingrate en ne songeant qu'à foutre en l'air tout mon boulot. »

Elle semblait encore une fois au bord des larmes et je me levai pour me servir un verre. Peut-être que je me suis essuyé les yeux, moi aussi, plantée là dans la cuisine à m'envoyer un bourbon curieusement amer. On aurait pu imaginer une autre qualité, à cinq mille balles la nuit.

Après avoir laissé le Grand Agent mariner deux heures sans rien d'autre pour se rincer l'œil que les lueurs projetées sur les autres murs par l'écran derrière sa tête, je passai ma propre tête par la porte, en me demandant si je parviendrais à la garder sur mes épaules quand toute cette histoire serait finie. Il me regarda avec désespoir. Son visage était trempé de sueur.

« Cette série est une de mes préférées, gémit-il.

— Z'aurez qu'à regarder la cassette plus tard.

— C'est pas pareil, bordel ! J'ai déjà entendu les dialogues. »

Une chance, me dis-je, qu'un de ses mélos favoris soit diffusé juste quand j'avais besoin d'un moyen de pression pour lui soutirer des renseignements du crâne, puis je me rendis compte que peu importait le programme diffusé à cet instant, ce serait de toute façon son préféré. Il les regardait tous.

« Par votre faute, j'ai raté la grande scène d'amour entre Everett et David. Allez vous faire foutre.

— Êtes-vous prêt à répondre à quelques questions ? »

Il se mit à opiner – un petit mouvement depuis son embryon de cou, de haut en bas, d'avant en arrière ; en fait, on aurait plutôt dit qu'une main l'avait saisi par le menton pour lui remuer la tête de force. Je suppose que c'était l'invisible poids de l'accoutumance.

« Vous échappez pas, lui dis-je. Faut que j'aille chercher un autre témoin. » Je me retournai et heurtai Brenda, qui me collait aux basques. Elle n'avait pas mis son masque et je faillis me fâcher, mais peu importait. Elle n'était que complice, à moins que je réussisse à faire valoir devant un tribunal mon hypothèse de la coercition. Une extrémité à laquelle j'espérais ne pas être forcée.

« Mettons les choses au clair, dis-je, avez-vous subi des sévices quelconques depuis que nous vous avons convié à cette petite balade ?

— Vous m’avez fait rater la scène d’amour entre Everett et...

— À part ça.

— Non, admit-il à contrecœur.

— Avez-vous faim ? Soif ? Vous avez envie de... y a-t-il une vidange sur ce truc ? Des déchets à évacuer ? Faut-il dégivrer la glacière ?

— Ce n’est pas un problème. »

Je l’amenai ainsi à répondre encore à quelques questions, à m’indiquer des trucs genre type et numéro de série, simplement pour l’accoutumer à la confiance. J’avais découvert que c’était une bonne technique, qui marchait même avec un sujet habitué aux interviews. Puis j’en vins à la question cruciale et il me dit en gros ce que je m’attendais à entendre.

« Alors, qui a eu l’idée d’assassiner Silvio ? » J’entendis Brenda s’étrangler, mais je ne quittai pas des yeux le Grand Agent. Il garda les lèvres pincées, furieux, mais continua de fixer l’écran. Comme il ne faisait pas mine de répondre, je tendis la main vers le cordon d’alimentation et, aussitôt, les confidences affluèrent.

« Je ne sais pas qui vous en parlé ; nous avons des mesures de sécurité rigoureuses, seul le premier cercle était au courant de ce qui devait se produire. J’aimerais bien savoir son nom. »

Je décidai de ne pas lui avouer tout de suite que personne ne m’avait rien dit. Peut-être que s’il se croyait trahi, il ne se sentirait pas obligé de prendre de gants. Ce n’était pas la peine de m’en faire.

« En fait, peu importe de qui émanait l’idée. Vous n’en avez rien à foutre. Tout ce qu’il vous faut, c’est quelqu’un qui soit prêt à l’admettre. Vous m’avez sous la main, je suis donc tout désigné pour cracher le morceau ; on n’a qu’à dire que c’était moi, d’accord ?

— Comment ? Vous êtes prêt à endosser la responsabilité ? s’étonna Brenda.

— Pourquoi pas ? Nous nous étions tous mis d’accord sur la marche à suivre. Nous avons tiré au sort pour désigner un coupable qui endosserait le crime, et c’est un autre qui a perdu, mais ça peut toujours s’arranger, pourvu que je puisse les prévenir, qu’on accorde nos violons. »

Je dévisageai Brenda pour voir comment elle réagissait, tant à l’histoire proprement dite qu’à l’incroyable montage que j’étais en train d’élaborer avec le bonhomme qui avait mordu à l’hameçon. Ce que je vis me donna à penser qu’elle avait désormais de l’avenir dans la chasse à l’info. Cette lueur concentrée, assoiffée de sang qui apparaît dans le regard des reporters sur la piste du très gros coup, il faut visiter la fauverie du zoo pour la rencontrer dans sa forme originelle. À voir les yeux de Brenda, si un tigre avait eu la mauvaise idée de s’interposer à cet instant entre elle et le scoop, il se serait retrouvé vite fait transpercé d’un trou gros comme un journaliste.

« Vous voulez dire, poursuivit Brenda, que vous avez désigné quelqu’un pour aller en prison si jamais le complot était démasqué ? » Preuve qu’elle n’avait pas encore entièrement saisi comment fonctionnaient l’homme et son

Église.

« Absolument pas. Nous savions que la vérité éclaterait tôt ou tard. » Il semblait amer. « Nous espérions que ce serait le plus tard possible, bien sûr, pour nous laisser le temps de l'exploiter sous tous les angles imaginables. Vous avez posé un vrai problème, Hildy.

— Merci, dis-je.

— Après tout ce que nous avons fait pour vous, fit-il, boudeur. D'abord, vous vous mettez sur la trajectoire de la première balle. Vous avez dû la sentir passer, bien fait pour vous.

— Même pas. Elle m'a transpercée trop vite.

— J'en suis désolé. Ces balles étaient préparées avec soin. Une histoire de pénétration par le front, ou la joue, je ne sais plus, avant d'éclater et de faire sauter l'arrière de la boîte crânienne.

— Des balles dum-dum », dit Brenda, à l'improviste. Elle me regarda, haussa les épaules. « Après l'attentat, je me suis documentée.

— Peu importe, reprit le Grand Agent. C'est en vous touchant que la seconde a éclaté, ce qui fait qu'elle a complètement bousillé le visage de Silvio et qu'elle l'a en plus éclaboussé de votre sang. Vous avez ruiné le tableau.

— De mon côté, j'ai trouvé ça plutôt efficace.

— Elvis soit loué pour l'intervention de Cricket. Puis, comme si ça ne suffisait pas, voilà que vous *enfreignez la loi*, en me forçant à révéler l'histoire avec quinze jours d'avance. Nous n'aurions jamais imaginé que vous vous y risqueriez, pas à ce point en tout cas.

— Eh bien, poursuivez-moi.

— Ne soyez pas stupide. Ça serait franchement crétin, vous ne croyez pas ? Vous monopoliserez toute la sympathie. Les gens estimerait que vous avez rendu service à la société.

— C'est bien ce que j'espérais.

— Pas question. Mais il n'est pas encore trop tard pour rectifier le tir et collaborer d'une manière mutuellement profitable. Vous nous connaissez, Hildy. Vous savez que nous collaborerons avec vous pour mettre au point une version des faits propre à susciter le maximum d'intérêt chez vos lecteurs, si vous acceptez de nous donner un certain nombre de choses pour compenser les dégâts. »

Il y avait là-dessous deux ou trois trucs que je ne saisisais pas trop bien, mais je ne pouvais pas encore aborder la question. Franchement, j'ai beau avoir vu pas mal de choses dans ma carrière, et en avoir fait quantité d'autres, celle-ci allait décrocher le pompon. Ce qui me faisait surtout envie en ce moment, c'était de dégouter un terrain de base-ball à six et de manier la batte avec ce terrifiant psychopathe en guise de balle.

Mais je réussis à me dominer. J'ai déjà interviewé des pervers, le public adore les pervers. Je posai donc la question suivante, celle que, par la suite, on aimerait tant pouvoir retirer pour ne pas avoir à entendre la réponse.

« Ce que je n'arrive toujours pas à comprendre... ou alors, c'est que je suis bouchée, dis-je, lentement, c'est comment l'Église compte se tirer à son avantage d'une telle opération ? Le tuer, j'admets encore, selon votre point de vue. Vous ne pouvez pas avoir un saint qui se trimbale partout, qui pète et qui rote, bref, qui soit incontrôlable. Silvio aurait dû s'en rendre compte. Imaginez un peu l'embarras des chrétiens si Jésus revenait... ils seraient obligés de l'épingler à nouveau sur sa croix, ce con-là, avant qu'il ne mette trop les pieds dans le plat. »

Je m'arrêtai parce que je le vis sourire, et que ce sourire ne me plaisait pas. Un bref instant, il avait laissé ses yeux rêveurs quitter l'écran pour les river dans les miens. Je crus y voir grouiller des vers.

« Oh, Hildy, dit-il, avec plus de chagrin que de colère.

— Y a pas d'Oh-Hildy qui tienne, espèce d'enculé de table basse. Ou je te sors de cette boîte et je te chie dessus. Je... » Brenda posa une main sur la mienne et je parvins à me contrôler.

« Ils vous foutront en taule pour cinq cents ans, repris-je.

— Ça ne me ferait pas peur, rétorqua-t-il, souriant toujours. Mais ils n'iront pas jusque-là. Oh, je serai condamné, certes. J'imagine que j'écoperais de trois ans, peut-être cinq.

— Pour meurtre ? Pour l'assassinat prémédité de *Silvio* ? Faudra me donner le nom de votre avocat.

— Ils seront incapables de prouver le meurtre », dit-il, souriant toujours. Je commençais vraiment à en avoir marre de ce sourire.

« Pourquoi dites-vous ça ? »

Je sentis de nouveau la main de Brenda sur la mienne. Elle avait la tête de quelqu'un tout prêt à la briser en douceur.

« Silvio était dans le coup, Hildy, dit-elle.

— Évidemment qu'il l'était, renchérit le Grand Postérieur Puant de Babouin exalté. Et si j'avais été vindicatif, Hildy, j'aurais pu vous laisser balancer votre première version. Je regrette presque de ne l'avoir pas fait. À présent, je ne pourrai plus jamais voir la scène d'amour entre Everett et... enfin, peu importe. Si je vous raconte tout ceci, c'est pour vous prouver ma bonne foi, vous montrer que l'on peut travailler ensemble en dépit de vos trahisres criminelles. C'est bien Silvio qui a suggéré toute cette mise en scène. Il nous a même aidés à sélectionner le tireur. Telle est la version des faits que vous allez rédiger cet après-midi : celle que nous avons toujours eu l'intention de divulguer d'ici quelques semaines.

— Je ne vous crois pas », répondis-je tout en le croyant mot pour mot.

« Peu m'importe.

— Pourquoi ?

— Je présume que vous me demandez pourquoi il voulait mourir. Il était lessivé, Hildy. Ça faisait quatre ans qu'il n'était plus capable de composer quoi que ce soit. Pour Silvio, c'était pire que la mort.

— Mais sa plus belle œuvre...

— C'est alors qu'il est venu à nous. Je ne sais pas s'il a jamais été vraiment croyant ; merde, je ne sais pas moi-même si j'en suis un. C'est pourquoi nous nous qualifions de latitudinaires. Si vous avez des idées différentes sur la divinité de Tori-san, par exemple, nous ne vous chassons pas de l'Église, nous vous laissons une tranche horaire pour en discuter avec ceux qui partagent votre opinion. Nous ne formons pas une secte, comme les autres Églises, et nous ne tourmentons pas les hérétiques. Il *n'y a pas* d'hérétiques. Nous ne sommes pas doctrinaires. Dans l'Église, nous avons une formule, quand les gens veulent disputer de points de théologie : allez-y, ce sera toujours bon pour accompagner la musique des sphères.

— Fredonnez-m'en quelques mesures, je verrai si ça m'inspire.

— Tout juste. Nous n'avons jamais caché que notre plus cher désir était que nos paroissiens achètent nos disques. Ce que nous leur offrons en échange, c'est l'occasion de côtoyer des célébrités. Ce qui a surpris les Agents fondateurs, toutefois, c'est le nombre incroyable de gens qui croient réellement à la sainteté des célébrités. Il y a même une certaine logique dans tout ça, si l'on y réfléchit. Nous ne postulons pas l'existence d'un paradis. Il est ici-même, sous nos pieds, pour peu que l'on atteigne un minimum de popularité. Dans l'esprit du fidèle moyen obnubilé par les stars, être une célébrité, cela vaut mille fois mieux que n'importe quel paradis imaginable. »

Je vis sans peine qu'il croyait réellement à au moins une chose, même si ce n'était pas le Retour du King : il croyait au pouvoir des relations publiques. Je m'étais trouvé un point commun avec lui. Ça ne me ravissait pas.

« Donc, vous allez nous la jouer : c'est lui qui est venu nous demander secours et nous l'avons aidé.

— Depuis trois ans, c'est nous qui écrivons toutes ses compositions. Nous attirons quantité d'artistes, vous savez. Nous en avons sélectionné trois parmi les meilleurs, et ils se sont attelés à la tâche de nous concocter de la "musique de Silvio". Qui s'est révélée tout à fait bonne. Vous seriez incapable de faire la différence. »

Je repensai à ces morceaux que j'avais tant aimés, ces compositions nouvelles que je croyais écrites par Silvio. Elles étaient quand même bonnes ; je ne pouvais pas en disconvenir. Mais j'avais l'impression d'avoir perdu quelque chose.

C'était un univers entièrement nouveau qui se révélait à Brenda, et elle était aussi fascinée qu'une gosse de trois ans écoutant sur les genoux de sa grand-mère l'histoire de Baba Yaga et des Loups.

« Ça aussi, vous allez le révéler ? demanda-t-elle. Que vous avez composé sa musique à sa place ?

— C'est obligatoire. Nous étions contre au début, mais on a fait taire mes inquiétudes en me démontrant que ce serait bénéfique pour tout le monde. J'y voyais le risque de ternir l'image d'une Gigastar. Mais si l'annonce est présentée dans les formes, notre artiste recueillera tout au contraire la sympathie générale, son culte en sera renforcé. Et puis, il reste toujours ses

compositions anciennes, qui lui appartiennent en propre. De son côté, l'Église s'en tire à son avantage, car nous aurons tout tenté avant d'accéder, à contrecœur, à son désir de subir le martyre – ce qui est son droit le plus strict. Nous avons enfreint quelques lois au passage, certes, et nous nous attendons à des sanctions, mais en jouant en finesse, même cela pourra nous attirer de la sympathie. C'est lui qui nous l'a demandé, nous avons des tonnes de documents justificatifs, des bandes qui le montrent nous implorant littéralement d'aller jusqu'au bout. Je ferai câbler le tout à votre rédaction sitôt notre marché conclu. Ah oui... comme si ce n'était pas suffisant, les véritables musiciens qui ont travaillé dans l'ombre de Silvio depuis le début vont désormais apparaître au grand jour et pouvoir ainsi viser à leur tour la Gigastarisation.

— Viser, cela me paraît le terme approprié, vu le contexte », remarquai-je.

La première partie de cet entretien était presque comique, quand j'y repense. Persuadée d'avoir tout deviné, je lui demandais tranquillement qui avait tué Silvio. Et lui, s'imaginant que je savais déjà le fin mot de l'histoire, croyait que je lui demandais de me dire qui avait *suggéré* à Silvio cette idée qu'une fois mort, il deviendrait une Gigastar des Agents.

Parce que Silvio n'avait pas élaboré ce plan tout seul. Ce qu'il avait proposé, c'était son accession, de son vivant, au rang des Quatre. On lui avait alors expliqué que seuls les défunts pouvaient postuler et la conclusion logique s'était bien vite imposée. Au début, le Conseil s'était opposé à son plan. C'était Silvio qui avait trouvé le moyen de présenter la chose sous un jour favorable à l'Église : un suicide. Dès lors, le Grand Agent ne serait passible que des tribunaux civils pour association de malfaiteurs, publicité mensongère, intention délictueuse, et ainsi de suite. Quelle peine encourrait le véritable assassin, une fois démasqué, j'aurais été bien en peine de le dire.

Plus tard, cela m'effraya que nous ayons pu entretenir un malentendu sur ce qui paraissait un détail mineur en apparence. S'il avait su que j'ignorais le point clef avant de passer aux aveux, il n'aurait pas manqué l'occasion de se venger de moi pour l'avoir privé d'un épisode de son feuilleton, ce qui lui aurait permis de conclure avec une Hildy Johnson en taule tout en préservant malgré tout les objectifs initiaux de sa secte. Il aurait certainement trouvé un moyen. Bien sûr, rien ne l'empêchait d'intenter une action en justice, je le savais dès le début, mais même s'il était retors, jamais il ne voudrait courir le risque de la voir se retourner contre lui, connaissant le genre de pression que Walter était susceptible de mettre en œuvre si jamais je me retrouvais poursuivie après lui avoir apporté une affaire de cette envergure.

Brenda avait envie de foncer sur-le-champ se mettre au boulot, mais je la forçai à s'asseoir et à bien réfléchir à la question, une méthode qui lui servirait plus tard dans sa carrière, si elle se souvenait de l'appliquer.

La phase numéro un était de téléphoner la confession telle qu'enregistrée par son holocam. Une fois le document en sûreté à la rédaction du Tétin, le Grand Agent n'aurait plus aucun moyen de revenir sur sa parole. Nous

pourrions dès lors l'interroger à loisir, et étudier tranquillement la meilleure façon de révéler l'affaire.

Non qu'il nous reste des masses de temps ; on n'en a jamais trop dans ce genre de circonstances. Qui peut dire si un petit curieux ne va pas venir flairer la piste que vous avez laissée ? Mais on en prit assez pour ramener la tête du Grand Agent à la rédaction du Tétin, où on le déposa sur un bureau en lui permettant d'utiliser son téléphone ; bientôt, il était entouré par des douzaines de reporters bouche bée écoutant Brenda l'interviewer.

Oui, Brenda. Pendant le trajet du retour en métro, j'avais eu une petite conversation avec elle.

« Tout cela va sortir sous ta signature, lui dis-je.

— C'est ridicule. Vous avez fait tout le boulot. C'est parce que vous n'avez pas pris pour argent comptant cette mise en scène de l'assassinat que... merde, Hildy, c'est votre reportage.

— C'était simplement trop parfait, expliquai-je. À l'instant même où je ramassais Silvio, l'idée m'a traversé l'esprit. Sauf que j'ai cru sur le moment que c'étaient eux qui l'avaient piégé, le pauvre bougre.

— Moi, j'ai marché. Comme tout le monde.

— Sauf Cricket.

— Ouais. Il n'est pas question que j'en tire bénéfice.

— C'est pourtant ce qui va arriver. Parce que je te le propose, que c'est le genre de reportage qui t'assurera définitivement la célébrité, et qu'il faudrait que tu sois encore plus idiote que tu l'as jamais été pour refuser une proposition pareille. Et parce que, surtout, il ne peut pas sortir sous mon nom, vu que je ne bosse plus pour *Tétinfos*.

— Vous partez ? Quand ça ? Pourquoi Walter ne m'en a rien dit ? »

Je savais quand, et si Walter ne lui avait rien dit, c'était parce qu'il n'était pas encore au courant, mais pourquoi l'embrouiller ? Elle discuta encore un peu, mais avec de moins en moins d'ardeur à mesure que son acceptation progressive se teintait d'une culpabilité grandissante. La culpabilité, elle la surmonterait. J'espérais qu'il en irait de même pour la célébrité.

Elle semblait plutôt bien l'accepter, pour l'instant. Je me tenais à l'écart, au fond de la salle de rédaction ; plusieurs rangées de bureaux vides me séparaient de la troupe excitée qui entourait la jeune stagiaire triomphante.

Puis Walter émergea de sa haute tour. Il traversa pesamment la salle soudain plongée dans le silence, passant devant moi sans me voir, car je me trouvais dans l'ombre. Aucun des journalistes présents ne se rappelait depuis quand il n'avait plus pris la peine de sortir de son antre pour un simple reportage d'actualité. Je le vis tendre la main à Brenda. Il ne croyait pas un mot de cette histoire, bien sûr, mais sans doute comptait-il me cuisiner ultérieurement là-dessus. Il gratifiait encore la rédaction de son auguste présence quand je pris l'ascenseur pour gagner son bureau.

Son plan de travail baignait dans un halo de lumière. J'admirai la finesse de grain du bois, le travail superbe d'ébénisterie. De toutes les coûteuses

antiquités que possédait Walter, c'était le seul objet que j'avais toujours convoité. J'aurais aimé avoir un jour le même bureau.

Je lissai mon feutre gris. Je l'avais perdu en bondissant sur la scène et il était tombé dans une flaque de sang de Silvio. Il y en avait encore dessus. Certes, le couvre-chef se devait d'être en piteux état, c'était de tradition, mais là, ça frisait le ridicule.

Il me semblait que ce galurin en avait assez vu. Je l'abandonnai sur le bureau de Walter et sortis.

JOHNSON CROTALE

Il fallait que je rentre chez moi par la porte de service, mais même par là j'étais grillée. Un de mes copains avait dû se laisser acheter : il y avait une nuée de reporters sur le seuil de la caverne. Aucun n'avait osé entrer, avec la femelle puma de l'autre côté. Même s'ils savaient qu'elle ne leur ferait aucun mal, madame s'avérait une présence pour le moins menaçante.

Avec ma tronche bien arrangée, le coup réussit presque. J'avais pénétré dans la grotte et tous avaient dû se demander qui diable je pouvais être et ce que je pouvais fricoter avec Hildy, quand l'un d'eux s'écria : « C'est elle ! », déclenchant aussitôt la cavalcade. Je dévalai le corridor, les reporters aux trousses, m'assaillant de questions et camescopant ma fuite ignominieuse.

Une fois à l'intérieur, je jetai un coup d'œil par la caméra de surveillance de l'entrée principale. Nom d'une pipe. Ils étaient au coude à coude, à perte de vue, d'un bout à l'autre du corridor. Il y avait des vendeurs de ballons et de hot-dogs et même un jongleur habillé en clown. Si je m'étais jamais interrogée sur l'origine de l'expression « cirque médiatique », la réponse était sous mes yeux.

La police avait établi un cordon pour dégager un passage aux pompiers et aux services de secours, ce qui permettait au moins à mes voisins de regagner leur domicile. J'en vis justement un qui passait, avec une mine renfrognée bien partie pour être définitive. N'ayant pas mieux à faire, une nuée de reporters l'assaillit de questions, auxquelles il répondit par un silence buté. Sûr que j'étais mal barrée pour remporter un prix lors de la prochaine soirée de l'amicale du quartier. Avec toute cette histoire, j'étais bonne pour les pétitions m'invitant poliment à déménager, si je n'agissais pas au plus vite.

Je passai donc plusieurs heures à emballer mes possessions, replier le mobilier et coller des étiquettes sur tous les objets avant d'expédier l'ensemble par courrier pneumatique. Je me serais bien expédiée avec, mais pour aller où ? Mes biens pouvaient toujours attendre chez le garde-meubles ; je n'en avais pas tant que ça. Quand j'eus terminé, l'appartement déjà bien sobre se retrouva vide jusqu'aux murs nus ; je n'avais mis de côté que quelques trucs, certains que je possédais déjà en emménageant, d'autres que je m'étais fait livrer. J'entrai dans la salle de bains et remis en place mes pommettes, sans m'occuper du nez. Je laissais cette tâche à Bobbie, dès que je pourrais le contacter sans risque. Merde, j'étais encore couverte par la garantie de trois mois et je n'étais pas obligée de lui dire que je l'avais brisé délibérément. Puis je me dirigeai vers la porte d'entrée et révélai mon image sur le moniteur extérieur. Pas question d'ouvrir ces verrous.

« Dégustation gratuite au bout du couloir ! » lançai-je. Deux ou trois têtes se tournèrent, mais la majorité continua de me fixer obstinément. Tout le

monde se mit à poser des questions en même temps, et il fallut un moment pour que le brouhaha cesse et que tous comprennent que s'ils ne la fermaient pas, personne n'obtiendrait d'interview.

« J'ai dit tout ce que j'avais à dire sur la mort de Silvio », commençai-je. Il y eut des grognements et de nouveaux cris. J'attendis qu'ils se calment avant de poursuivre : « Je ne suis pas hostile. J'ai été des vôtres. Enfin, largement au-dessus du lot, mais des vôtres malgré tout. » Il y eut quelques railleries, des rires. « Je sais qu'aucun de vos rédac-chefs ne se contentera d'un simple non. Aussi je vais vous faire une fleur. D'ici un quart d'heure, cette porte va s'ouvrir et vous pourrez tous entrer. Je ne vous garantis pas une interview mais il faut en finir avec cette idiotie. Les voisins commencent à se plaindre. »

Je savais que cette dernière remarque n'était pas précisément faite pour m'attirer leur sympathie, mais la promesse d'ouvrir la porte allait les river sur place un bon moment. Je les saluai de la main avant de couper l'image.

Je dis à la porte de s'ouvrir dans un quart d'heure, puis gagnai en vitesse la sortie du fond.

Un coup de fil à la police peu auparavant avait permis d'évacuer le petit groupe agglutiné dans la coursive arrière. Ce n'était pas un espace public, j'étais dans mon droit et les reporters avaient dû battre en retraite au Texas, d'où l'on ne pouvait les chasser, tant qu'ils ne violeraient aucune loi de conformité technologique en introduisant appareils ou vêtements modernes. Ça me convenait parfaitement ; je connaissais le pays, pas eux.

Je sortis prudemment de la caverne. Il faisait nuit noire, une nuit sans « lune », comme j'avais pu le vérifier sur mes éphémérides. Je jetai un coup d'œil par-dessus le bord de la falaise et les vis regroupés en bas autour d'un feu de camp près de la rivière, buvant du café et faisant rissoler de la guimauve. Je passai mon sac à l'épaule, arrangeai le reste de mon barda pour qu'il ne fasse pas de bruit et m'engageai sur l'étroit passage en pente douce qui grimpait derrière la grotte. Je débouchai bientôt au sommet de la colline et découvris le Mexique à mes pieds, éclairé par les étoiles.

Je me mis en route vers le sud, ragaillardie en songeant aux hordes affamées qui allaient se ruer dès l'ouverture de ma porte pour découvrir un nid vide.

Les trois premières semaines, je vécus de cueillette. Enfin, plus ou moins. Que ce soit au Texas ou au Mexique, la récolte était souvent plus que maigre, p'tit gars. Il y avait bien quelques plantes comestibles, quelques cactus, pas de quoi régaler un palais délicat, mais je goûtai consciencieusement tout ce que je pus trouver et identifier grâce à mon guide de résident à Disneyland. J'avais pris quelques produits de première nécessité, pâte à crêpe, poudre d'œufs, mélasse, farine de maïs, plus quelques épices, essentiellement du piment concassé. Je n'étais pas entièrement dépourvue. Et puis, j'avais toujours la ressource de me faufiler en douce à Lonesome Dove ou à la Nouvelle-Austin,

si mes réserves commençaient à décroître.

Donc, le matin, c'étaient crêpes de maïs et œufs sur le plat, et le soir, haricots secs et pain de maïs, mais je complétais mon ordinaire avec du gibier.

De la venaison, voilà ce que j'avais en tête. Il y avait quantité de biches et d'antilopes alentour et même quelques bisons qui batifolaient dans les parages. Un bison, c'était peut-être un peu gros pour une seule personne, mais j'avais pris un arc et des flèches, espérant me faire un antilocapridé ou un jeune daim. Le plus décourageant, c'est que ces bestioles sont dures à débusquer, et délicates à approcher quand votre portée de tir est aussi réduite que la mienne. En tant que résidente du Texas, j'avais le droit de prélever deux bêtes par an, et je n'en avais jusqu'ici pas abattu une seule. Je n'avais jamais voulu. On peut utiliser des armes à feu, mais la procédure pour obtenir leur agrément des bureaux de Disneyland était si lourde, entre les formulaires en triple exemplaire et les serments solennels, que je ne l'avais jamais envisagée. Par ailleurs et soi dit en passant, je doutais que le C.C. m'autorise le port d'une arme aussi meurtrière au vu de mes récents exploits.

J'avais également droit à un quota pratiquement illimité de lièvres, et de fait ils constituaient mon ordinaire. Je n'en avais pas tiré un seul, et ce n'avait pas été faute d'essayer. Je posais des pièges. Presque tous les matins, j'en trouvais un ou deux en train de se débattre pour se libérer. Le premier avait été dur à tuer et ça m'avait coupé l'appétit ; ensuite, cela devint plus facile. Ça ressemblait tout à fait à mes « souvenirs » de Scarpa. Bientôt, tout cela me parut naturel.

J'avais trouvé l'un des rares endroits sur Luna où je pouvais me planquer pour attendre que l'agitation autour de l'affaire Silvio soit retombée. J'estimai le délai à un mois. Il faudrait encore au moins un an pour que ça devienne vraiment de l'histoire ancienne, mais j'étais sûre que d'ici là, on aurait oublié mon rôle dans cette comédie. Je passais donc mes journées à arpenter mon vaste jardin. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Je m'occupais en capturant des serpents à sonnette. Il suffit de se balader un peu et d'avoir un minimum de patience. Ils se contentent de se lover, siffler et faire leur bruit de crécelle quand on les déniche, et il est facile de les capturer à l'aide d'un long bâton terminé par une corde pour les saisir par le cou. Je prenais toujours garde à ne pas me faire mordre en les manipulant : cela m'aurait obligée à retourner à la civilisation pour me faire soigner, ou à m'en remettre aux attentions louches de Ned Pepper. Si jamais un vieux manuel de scout vous tombe sous la main, lisez donc le chapitre consacré aux morsures de serpent, il y a de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Une fois par semaine, je me faufilais jusqu'à l'entrée de la grotte donnant derrière chez moi. Au bout de quinze jours, il n'y avait plus personne. J'allai voir du côté de ma cabane inachevée et comptai les reporters qui campaient dans les parages. Ils avaient à peu près deviné où je me planquais. Je suis sûre que quelqu'un en ville leur avait signalé mes descentes furtives dans les

boutiques pour me ravitailler. Il paraissait logique qu'ayant déserté mon appartement, j'allais tôt ou tard me pointer à la cabane. Et ils avaient raison. J'avais bien l'intention d'y retourner.

Au bout de la troisième semaine, ils étaient encore une douzaine aux alentours. Je décrétai que le cirque avait assez duré. J'attendis donc bien après la nuit tombée, les observant tandis qu'ils cherchaient tant bien que mal à occuper leur soirée sans télévision, puis les vis se glisser un par un dans leurs sacs de couchage, la plupart fin soûls. J'attendis encore un bon moment, qu'il ne reste plus que des braises dans le feu, et que le froid étonnamment vif de la nuit du désert ait engourdi les serpents dans mon sac. Je me faufilai alors dans leur campement, silencieuse comme une Peau-rouge, et déposai un crotale à quelques pieds de chaque sac de couchage. J'escomptais qu'ils se couleraient dedans pour se mettre au chaud et, à en juger par les cris et les hurlements que j'entendis une heure avant l'aube, c'est exactement ce qui se passa.

Au matin, tous avaient décampé. Je surveillai les lieux de loin à la jumelle, tout en me préparant un petit déjeuner composé de crêpes et d'un reste de civet au piment, et je les vis revenir, un par un, après s'être fait soigner par des auto-docs. Le shérif se pointa peu après et entreprit de leur dresser des P.V. Les exclamations furent encore plus violentes, si c'était possible, quand ils découvrirent le montant de l'amende qu'ils auraient à verser pour destruction de reptiles indigènes par des non-résidents. L'officier ne se laissa pas impressionner par leurs protestations selon lesquelles presque tous les serpents avaient été tués accidentellement par les efforts désordonnés de leurs victimes pour sortir des sacs de couchage.

Je me dis qu'ils allaient s'empresser d'organiser un tour de garde mais ils n'en firent rien. C'étaient bien des citadins. Je me faufilai donc une seconde fois pour leur offrir le reste de mon stock. Après mon second raid, je ne revis que les quatre plus coriaces. Ils allaient sans doute s'incruster indéfiniment, et cette fois-ci, ils seraient sur leurs gardes. Manque de bol pour eux, ils ne pouvaient pas prouver que c'était moi qui leur avais balancé les serpents.

Je gagnai ma cabane et commençai à me changer. Il leur fallut une minute ou deux pour s'apercevoir de ma présence et m'assiéger. Quatre personnes, ça ne faisait pas une foule, mais quatre reporters, ce n'en était pas loin. Ils criaient tous en même temps, m'encombraient le passage et leur impatience grandissait de minute en minute. Moi, je les traitais comme s'ils étaient des rochers d'une mobilité inaccoutumée, trop gros pour être déplacés, mais ne valant pas le coup d'œil et sûrement pas les frais d'une conversation. Un seul mot, un seul, aurait suffi à les encourager.

Ils me tournèrent autour presque toute la journée. D'autres les rejoignirent bientôt, dont un idiot affublé d'un antique appareil photo à soufflet avec trépied, drap noir et barrette de poudre de magnésium pour le flash, dans l'espoir sans doute de réussir un cliché inédit. Le cliché inédit, on y eut droit quand la poudre lui coula sur la chemise avant de prendre feu et que les autres durent lui taper dessus pour étouffer les flammes. Walter diffusa la séquence

dans son édition de dix-neuf heures, assortie d'un commentaire ironique.

Même les reporters finissent par se lasser s'ils ne trouvent pas vraiment matière à reportage. Ils voulaient m'interviewer mais je n'étais pas importante au point de justifier une surveillance en continu, permettant de fournir aux blocs-mags ces clichés indémodables de l'intéressé sortant de chez lui pour monter dans sa voiture, ou rentrant le soir et refusant de répondre aux questions de la meute de journalistes restés aux aguets comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire. Aussi, dès le lendemain, ils étaient tous partis harceler quelqu'un d'autre. Ce n'est pas le genre de mission qu'on confie à ses grands reporters. J'avais connu des mecs qui passaient leurs journées à surveiller telle ou telle célébrité ; pas un n'aurait été fichu de retrouver son trou du cul dans le noir.

Ça faisait du bien d'être à nouveau seule. Je m'attelai aussitôt aux choses sérieuses, à savoir terminer ma cabane inachevée.

Brenda passa me voir le deuxième jour. Pendant un moment, elle ne dit rien, se contentant de me regarder clouer mes planches de bardage.

Elle avait changé. Elle était bien habillée, déjà, et s'était trouvé quelques bonnes idées pour son maquillage. Maintenant qu'elle disposait de quelque argent, je suppose qu'elle avait su s'entourer de conseils professionnels. Mais la plus grosse nouveauté, c'est qu'elle avait pris une bonne quinzaine de kilos, agréablement répartis entre les seins, les hanches et les cuisses. Pour la première fois, elle ressemblait à une vraie femme, simplement plus grande que la moyenne.

J'ôtai les clous de ma bouche et m'essuyai le front du revers de la main.

« Il y a une thermos de limonade près de la caisse à outils. Tu peux te servir, si t'en profites pour m'apporter un verre.

— Mais c'est que ça cause, remarqua-t-elle. On m'avait dit que ça ne causait pas mais je tenais à vérifier moi-même. » Elle trouva la bouteille isotherme et deux verres qu'elle inspecta d'un air dubitatif. J'aurais pu les laver, j'admets.

« Je parlerai, répondis-je. Je refuse les interviews, c'est tout. Si t'es venue pour ça, jette d'abord un coup d'œil dans cette musette, à tes pieds.

— Je suis au courant pour les serpents. » Elle escaladait l'échelle pour me rejoindre au bord du toit. « Plutôt infantile, vous ne trouvez pas ?

— Mais efficace. » Je pris le verre de limonade et elle s'installa gauchement à côté de moi. Je bus cul sec et jetai le verre en bas dans le sable. Elle portait un jean tout neuf, très étroit, pour mettre en valeur le galbe nouveau de ses jambes et de ses cuisses, et un corsage ample qui réussissait à dissimuler ses épaules osseuses, noué serré entre les seins, lui dénudant largement la taille. Le tatouage autour du nombril faisait déplacé, mais enfin, elle était jeune. Je tâtai du doigt l'étoffe de sa manche. « Chouette matière, commentai-je. Dis-donc, t'as fait quelque chose à tes cheveux ? »

Elle les tapota avec une fausse modestie, ravie que j'aie remarqué.

« J'étais surprise que Walter ne t'ait pas déjà expédiée ici. Il aurait pu s'imaginer que parce qu'on a bossé ensemble, je pourrais me confier à toi. Supposition erronée, mais c'est ce qu'il aurait dû penser.

— Il a effectivement tâté le terrain, admit-elle. Je veux dire, il a essayé. Je lui ai dit d'aller se faire foutre.

— Je dois avoir mal entendu. J'ai cru que tu disais...

— Je lui ai demandé s'il avait envie que la plus délurée des jeunes reporters de Luna aille bosser pour le *Recta*...

— Sidérant !

— Tout ce que j'ai appris, c'est grâce à vous. »

Je n'allais pas discuter ce genre d'affirmation, mais j'admets qu'à cet instant, j'éprouvai quelque chose d'analogue à une bouffée d'orgueil. Le passage du témoin, et tout le tralala, même si en l'occurrence le témoin ressemblait plus à un bâton merdeux qu'on est trop content de reflipper.

« Alors, comment assumes-tu ta notoriété ? lui demandai-je. T'a-t-elle déjà coûté ton charmant rire de gamine ?

— Je sais jamais quand vous plaisantez. » Jusque-là, elle fixait les collines pourpres dans le lointain, comme moi. À présent, elle se tournait pour me faire face, plissant les paupières sous le soleil implacable. Son visage commençait déjà à rougir. « Je ne suis pas venue pour parler de moi ou de ma carrière. Je ne suis même pas venue pour vous remercier de ce que vous avez fait. Je comptais le faire, mais tout le monde m'en a dissuadée en disant que c'était pas le genre de truc qu'appréciait Hildy, donc je m'abstiens. Je suis venue parce que je me fais du souci pour vous. Tout le monde se fait du souci pour vous.

— Qui ça, tout le monde ?

— Tout le monde. Tous les gens à la rédaction. Même Walter, mais il ne l'admettra jamais. Il m'a dit de vous demander de revenir. Je lui ai dit de vous le demander lui-même. Oh, je veux bien vous répéter sa proposition, si ça vous intéresse...

— ... ce qui n'est pas le cas.

— ... et ce qui a été ma réponse. Je ne vais pas vous raconter d'histoires, Hildy. Vous n'avez jamais été proche de vos collaborateurs, alors vous ignorez peut-être leurs sentiments à votre égard. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils vous aiment, mais ils vous respectent, énormément. J'ai causé à des tas de gens, et ils admirent votre générosité, votre loyauté envers eux dans le cadre professionnel.

— Je les ai tous poignardés dans le dos à un moment ou à un autre.

— Ce n'est pas leur impression. Vous leur avez piqué un tas de sujets, sûr, mais ils estiment que c'est parce que vous êtes bonne journaliste. Oh, bien sûr, tout le monde sait que vous trichez aux cartes...

— En voilà une idée !

— ... mais jamais personne n'a réussi à vous prendre sur le fait, et je crois qu'ils vous en admirent d'autant plus. Pour votre habileté.

— Basse calomnie ; pure invention.

— Bref. Je me suis promis de ne pas m'attarder, donc je vous dis simplement ce que j'avais à vous dire. Je ne sais pas ce qui s'est passé au juste, mais j'ai bien vu que la mort de Silvio n'était pas une anecdote qu'on peut effacer d'un revers de la main. Si jamais vous avez envie d'en parler, de manière totalement officieuse, je suis prête à vous écouter. Je serais prête à faire à peu près n'importe quoi. » Elle soupira, détourna les yeux un moment, me regarda de nouveau. « Je ne sais vraiment pas si vous avez réellement des amis, Hildy ; il y a toute une partie de vous que vous gardez secrète. Mais moi, j'ai des amis, j'en ai besoin. Je vous compte dedans. Les amis sont là pour vous aider quand ça va vraiment mal. Alors, je voulais vous dire que si un jour vous avez besoin d'une amie, n'importe quand, vous n'avez qu'à m'appeler. »

Je n'avais pas voulu ça, mais que pouvais-je faire, que pouvais-je dire ? Je sentis une grosse boule brûlante au fond de ma gorge. Je voulus parler mais j'aurais risqué de ne plus pouvoir m'arrêter, de me lancer dans un tas de trucs qu'à mon avis elle n'avait ni besoin ni envie de savoir.

Elle me tapota le genou, puis se leva pour redescendre du toit. Je la saisis par la main et l'attirai vers moi. Je l'embrassai sur la bouche. Pour la première fois depuis bien des jours, je sentais une odeur humaine qui n'était pas celle de ma propre sueur. Elle avait mis le même parfum que moi le jour où j'avais enlevé le Grand Agent.

Elle aurait été ravie d'aller plus loin, mais ce n'était pas mon trip et nous le savions toutes les deux, comme nous savions toutes les deux que je n'avais d'autre idée en tête que de la remercier d'avoir eu la gentillesse de venir jusqu'ici. Elle redescendit donc du toit et repartit vers la ville. Elle se retourna une fois, me fit un signe et me sourit.

Je bossai comme une furieuse tout l'après-midi, la soirée et la nuit jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour que je voie encore ce que je faisais.

Cricket passa le lendemain. Je bossais toujours sur le toit.

« Hé ! D'scends donc d'ton perchoir, la pouliche ! lança-t-elle. C'te planète est pas assez grande pour nous deux. » Elle braquait sur moi un six-coups chromé. Quand elle pressa la détente, un drapeau jaillit avec PAN ! écrit dessus. Elle l'enroula autour de sa hanche, puis remit le revolver dans l'étui contre sa hanche tandis que je descendais l'échelle, ravie de cette interruption. On était au plus chaud de la journée ; j'avais ôté ma chemise et ma peau luisait comme si je sortais de sous la douche.

« L'autre homme du bar prétendait que ce truc était capable d'écorcher viv un serpent à sonnette », dit-elle en brandissant un flacon de liquide ambré. « Je lui ai répondu que c'était exactement ce qui me convenait. » Je tendis la main. Elle la reluqua en grimaçant, puis la prit. Elle arborait le look western dans toute sa splendeur, depuis le Stetson blanc jusqu'aux bottes à talons hauts en peau de lézard, avec boutons de nacre et franges de cuir en veux-tu-

en-voilà. Manquait plus qu'elle sorte une guitare et lance des tyroliennes sur « Cool Water ». Avec sa fine moustache blonde, ça aurait été complet.

« Je déteste le ramasse-miettes », commentai-je tandis qu'elle me servait un verre.

« Moi aussi, admit-elle. Je suis comme toi ; j'aime pas trop mélanger les genres. Mais ma petite dernière me l'a achetée pour mon anniversaire, alors j'ai pensé qu'il fallait que je la mette quelques semaines pour lui faire plaisir.

— J'ignorais que t'avais une fille.

— Il y a des tas de choses que tu ignores sur moi. Elle est à cet âge où la notion d'identité sexuelle commence à les travailler. La mère d'une de ses amies vient de subir un Changement et Lisa n'arrêtait pas de me dire qu'elle aimerait bien avoir un papa pendant un moment. Merde, au moins, ça va avec les fringues. » Je la vis fourrager dans une poche. Elle en ressortit enfin un portefeuille qu'elle ouvrit pour me présenter une photo d'une gamine dans les six ans, version plus douce, plus jeune d'elle-même. Je m'essayai à quelques compliments, mais remarquai bientôt sa moue dubitative.

« Oh, arrête ton char, Hildy. Tes "amabilités" ne font que me rappeler pourquoi tu te crois obligée de faire ça, ma salope.

— T'as eu des problèmes pour sortir du Studio ?

— Ils m'ont bien arrangée. Pété les dents de devant, cassé deux doigts. Mais la cavalerie est arrivée à temps pour prendre des photos de tout le cirque, et à l'heure qu'il est, ils discutent avec mes avocats. Je suppose que je te dois des remerciements, pour l'arrivée bien minutée je veux dire.

— Inutile de me remercier.

— Te tracasse pas, j'en avais pas l'intention.

— Ça m'étonnait aussi qu'il soit si facile de prendre l'avantage sur toi. »

Elle sortit deux verres à liqueur et versa dans chacun quelques gouttes de son écorche-crotale, avant de me lorgner d'un drôle d'air.

« Et moi donc. Tu penses bien que j'ai réfléchi au problème. Je crois que c'est à cause de la présence de Brenda. J'avais dû m'imaginer qu'elle te freinerait. Qu'elle aurait tendance à mettre le holà quand viendrait le moment d'aborder les basses besognes. » Elle me tendit un verre et nous trinquâmes. Elle fit la grimace. J'étais un peu plus habituée qu'elle à ce tord-boyaux, mais il ne descend jamais facilement. « Tout cela au niveau subconscient, bien entendu. Mais j'ai cru que tu hésiterais, vu la façon dont elle te couvait du regard. Donc, alors que je guettais l'ouverture de cette fenêtre de vulnérabilité, j'ai commis l'immense erreur de te tourner le dos, espèce d'enfant de salope.

— Salope tout court suffira.

— Je maintiens ce que j'ai dit. Je pensais au Hildy masculin que j'ai connu ; lui au moins, il aurait hésité.

— C'est ridicule.

— Peut-être. Mais je ne crois pas me tromper. Changer ne se réduit presque jamais à une simple modification de la plomberie. D'autres choses

changeant en même temps. Je me suis donc retrouvée prise entre deux feux, te voyant toujours comme un homme qui venait de faire une connerie sous les yeux d'une minette, et non pas comme l'impitoyable salope que tu étais en fait devenue.

— Ça ne s'est jamais passé ainsi entre Brenda et moi.

— Oh, me fais pas marrer. Bien sûr, je sais que tu ne l'as jamais baisée. Elle me l'a dit. Mais un homme garde toujours à l'esprit ce genre d'éventualité. En tant que femme, tu le sais très bien. Et tu en joues, si t'as un minimum de cervelle, tout comme moi. »

Je ne pouvais pas lui donner entièrement tort. Je sais que, pour moi, changer de sexe est plus qu'une modification de surface. Certaines attitudes, certaines perspectives changent aussi. Pas des masses, mais assez pour faire une différence dans certaines situations.

« Tu couches avec elle, n'est-ce pas ? demandai-je, légèrement surprise.

— Bien sûr. Pourquoi pas ? » Elle but un autre verre, puis loucha vers moi et secoua la tête. « Tu t'y entends pour un tas de choses, Hildy, mais tu as des progrès à faire avec les gens. » Je n'étais pas certaine de saisir ce qu'elle entendait par là. Sans être en désaccord, je ne voyais pas trop où elle voulait en venir.

« C'est elle qui t'a envoyée ?

— Pour une part. Je serais venue de toute manière, vérifier si j'avais toujours la même envie de t'esquinter le crâne. J'allais le faire, et puis, à quoi bon ? Mais elle se tracasse pour toi. Elle dit que voir Silvio mourir dans tes bras, comme ça, ça t'a causé un sacré choc.

— Assurément. Mais elle exagère.

— C'est possible. Elle est jeune. Mais je l'admets, ta démission m'a surprise. Je t'ai toujours entendu(e) en parler, quasiment depuis qu'on se connaît, alors je me suis dit que c'était encore des paroles en l'air. Tu comptes vraiment moisir ici jusqu'à la fin de tes jours ? » Elle contempla avec dégoût le paysage désolé. « Tu comptes faire quoi, bon Dieu, une fois ce taudis achevé ? Cultiver des trucs ? Qu'est-ce qu'on peut bien faire pousser dans un endroit pareil ?

— Des cals et des ampoules, pour l'essentiel. » Je lui montrai mes mains. « Je songe à présenter ceux-là à la foire du comté. »

Elle se versa encore une dose, reboucha le flacon, me le tendit. Elle vida son verre cul sec.

« Dieu me tripote, je crois que je commence à apprécier c'te gnôle.

— Vas-tu me demander de reprendre le boulot ?

— Brenda voulait que je le fasse mais je lui ai dit que je n'avais pas envie d'aller embrouiller ton karma. J'ai un mauvais pressentiment, Hildy. Je ne sais pas au juste ce que c'est, mais tu sors d'une incroyable série de coups de bol, pour un reporter : d'abord, l'affaire David Terre, puis Silvio.

— Pas tant de bol que ça pour les intéressés.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ce que je veux dire, c'est que j'ai dans

l'idée qu'il faudra que tu le paies un de ces quatre. T'es partie pour une série noire.

— T'es superstitieuse.

— Et bisexuelle. Tu vois, t'a appris trois nouveaux trucs sur moi, aujourd'hui. »

Je soupirai, envisageai de boire encore un verre. Mais c'était me condamner à tomber du toit.

« Je te remercie, Cricket, d'avoir fait tout ce chemin pour me dire que la poisse me guettait. C'est le genre de truc qu'une nana a besoin d'entendre de temps en temps. »

Elle me surprit. « J'espère bien que ça t'aura gâché la journée. »

J'embrassai le paysage désolé d'un geste de la main.

« Comment peut-on gâcher un truc pareil ?

— J'admets, faire empirer un truc pareil dépasse sans aucun doute mes formidables pouvoirs. Bon, à présent, faut que j'y aille. Les scintillements, les paillettes, le perpétuel tourbillon qu'est ma vie m'attendent. Je te laisse moisir avec les lézards ; je n'ajouterai que ces fortes paroles, médite-les : Brenda a raison, tu as effectivement des ami(e)s, et j'en fais partie, même si je n'arrive pas à imaginer pourquoi ; alors, si t'as besoin de quoi que ce soit, siffle, peut-être que je viendrai, si j'ai rien de mieux à faire. »

Sur quoi, elle se pencha et m'embrassa.

On dit que pour peu que vous restiez assez longtemps au même endroit, toutes vos connaissances finiront par passer par là. Je sus que ce devait être vrai quand je vis Walter gravir péniblement la piste menant à ma cabane. Difficile d'imaginer ce qui pouvait l'amener au Texas ouest, à part un enchaînement d'improbabilités mathématiques aux proportions dickensiennes. Ou alors, c'est que Cricket et Brenda avaient raison : j'avais bel et bien des amis.

Cette dernière éventualité n'aurait pas dû trop me tracasser.

« Hildy, t'es qu'une bonne-à-rien et une feignasse ! » me lança-t-il, parvenu à trois mètres. Et c'était un sacré spectacle. Je crois bien que c'était la première fois de sa vie qu'il visitait un Disneyland soumis au contrôle historique. On ne peut qu'imaginer avec une crainte respectueuse les luttes titanesques qu'il avait fallu engager pour le convaincre qu'il n'était absolument pas question qu'il porte sa tenue de bureau au Texas, que la seule alternative était d'être à poil ou en costume d'époque. Le premier choix étant exclu, je ne pouvais que remercier le Grand Esprit de ne pas avoir eu à le subir. Le seul spectacle de Walter à poil aurait eu de quoi couper l'appétit aux vautours. Aussi, compte tenu du peu d'articles à sa taille disponibles à la boutique Disney, il avait choisi un petit costume sympa dans le style classique du joueur professionnel écumant les bateaux du Mississippi : futsal, manteau, bottes et chapeau noirs, chemise blanche et cravate ficelle, gilet chiné bordeaux à revers dorés et chaîne de montre en laiton. Le dernier bouton du

gilet céda lâchement sous mes yeux, pour aller ricocher sur un rocher dans un bruit familier aux habitués de vieux westerns, laissant les boutons de sa chemise se débrouiller seuls. Des losanges d'épiderme pâle et velu étaient visibles entre les boutons. Sa boucle de ceinturon était enfouie sous une bedaine respectable. Son visage dégoulinait de sueur. L'un dans l'autre, c'était plutôt mieux que ce que j'avais escompté pour Walter.

« Plutôt loin du Mississippi, pas vrai, l'arnaqueur ? lui lançai-je.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Faites pas attention. Vous tombez juste à pic. Aidez-moi à décharger ces planches, voulez-vous ? Toute seule, j'en aurais pour la journée. »

Il me regarda, bouche bée, tandis que je me dirigeais vers le fardier qui attendait depuis une heure, chargé de lattes de bois de Pennsylvanie de première qualité fraîchement débitées que j'avais l'intention d'utiliser pour le plancher de ma cabane, quand j'aurais le courage de m'y mettre. Je montai sur le chariot et soulevai une planche.

« Eh bien, allez-y, prenez l'autre bout. »

Il réfléchit un instant, puis s'approcha d'un pas lourd, surveillant avec méfiance l'attelage de mules placides en passant bien au large. Il souleva son extrémité de la planche en grommelant, et nous la lançâmes par-dessus bord.

À la longue, le rythme était établi, et il parla.

« Je suis d'un naturel patient, Hildy.

— Ah ?

— Mais si. Que veux-tu de plus ? J'ai attendu plus longtemps que n'importe qui dans ma situation. Tu étais crevée, d'accord, et tu avais besoin de repos... même considérer ça comme du repos est vraiment un truc qui me dépasse.

— Vous attendiez quoi ?

— Que tu reviennes, pardi. C'est pour ça que je suis là. Les vacances sont finies, ma petite. Il est temps de revenir à la réalité. »

Je posai mon extrémité de la planche sur la pile, m'essuyai le front d'un revers de main et le fixai sans rien dire. Il me rendit mon regard, puis détourna les yeux en indiquant la pile de bois. Nous soulevâmes une autre planche.

« T'aurais pu me prévenir que tu prenais un congé sabbatique, reprit-il. Je ne me plains pas, mais ça aurait facilité les choses. Tes chèques ont continué d'être virés sur ton compte, évidemment. Je ne dis pas que tu n'y avais pas droit, tu avais... quoi, six, sept mois de congés à rattraper ?

— Ce serait plus près de dix-sept. Je n'ai jamais, ja-mais pris de vacances, Walter.

— Il y avait toujours du nouveau. Tu sais ce que c'est. Et je sais que tu as effectivement droit à plus, mais je ne crois pas que tu me laisserais en rade en prenant tous tes congés d'un coup. Je te connais, Hildy. Tu me ferais pas une chose pareille.

— Chiche.

— Cette fois, vois-tu, on est sur un gros coup. Et tu es la seule en qui j'ai

confiance pour le couvrir. Le problème, c'est que...»

Je lâchai mon extrémité de la planche et, surpris, il lâcha la sienne. Il s'écarta d'un bond tandis que la lourde pièce de bois retombait avec fracas au fond du chariot.

« Walter, je ne veux vraiment pas en entendre parler.

— Hildy, enfin, sois raisonnable, je ne vois vraiment personne d'autre pour...

— Cette conversation est partie du mauvais pied, Walter. De toute façon, vous vous arrangez toujours pour qu'il en soit ainsi. Je suppose que c'est pour ça que je ne suis pas venue directement vous le dire en face, et je sens bien que ça a été une erreur, alors, à présent...»

Il leva la main, et une fois encore, je tombai dans le panneau.

« La raison de ma venue... », dit-il en regardant par terre avant de lever les yeux avec un air de gamin coupable, « c'est que je désirais te rapporter ceci. » Il me tendit mon vieux feutre, plus cabossé que jamais après son séjour dans sa poche revolver. J'hésitai, puis le lui pris. Il arborait une espèce de demi-sourire, et si j'y avais décelé ne fût-ce qu'un gramme de suffisance, je crois bien que je le lui aurais renvoyé dans la gueule. Mais non. Ce que je discernais chez lui, c'était de l'espoir, de l'inquiétude, et, Walter étant toujours Walter, une certaine méfiance bourrue mais presque adorable. Ça avait dû lui coûter, d'en venir là.

Que pouvais-je faire ? L'envoyer balader était hors de question. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'appréciais le bonhomme, mais je ne le détestais pas non plus, et en tout cas je le respectais, sur le plan professionnel. Je surpris mes mains qui s'affairaient machinalement pour remettre plus ou moins le chapeau, reconstituer le pli de la coiffe, en caressant du pouce le feutre sensuel. C'était un moment lourd de symboles, un moment que je n'avais pas désiré.

« Il y a encore du sang dessus, remarquai-je.

— Pas pu tout enlever. Tu pourrais en avoir un neuf, si celui-ci est trop chargé de mauvais souvenirs.

— Oh, c'est pas bien grave. » Je haussai les épaules. « Merci pour le dérangement, Walter. » Je lançai le galurin sur une pile de copeaux, de clous tordus et de chutes de bois. Je croisai les bras.

« Je démissionne », annonçai-je.

Il me considéra un long moment, puis secoua la tête, sortit un mouchoir de sa poche revolver et s'épongea le front.

« Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais te laisser finir toute seule, il faut que je retourne au bureau.

— Pas de problème. Au fait, vous pouvez prendre le chariot pour retourner en ville. Le conducteur de l'attelage m'a dit qu'il reviendrait avant la nuit, mais j'ai peur que les mules commencent à avoir soif, aussi il serait...

— C'est quoi, une mule ? » demanda-t-il.

Je réussis quand même à le faire asseoir sur la banquette de bois, les rênes dans la main, une expression dubitative sur son visage apoplectique, et le regardai mener les bêtes sur la piste primitive ramenant à la ville ; il devait croire qu'il les « conduisait » ; qu'il essaie simplement de les détourner de leur itinéraire ! La seule raison pour laquelle je lui avais confié les rênes, c'est que les mules connaissaient le chemin.

Ce fut le dernier de mes visiteurs. J'attendais toujours de voir se pointer Fox ou Callie, mais ils n'en firent rien. Pour Callie, je ne me plaindrai pas, mais ça me faisait de la peine que Fox n'ait pas cru bon de se déplacer. Il est tout à fait possible de désirer deux choses à la fois. Je voulais réellement qu'on me fiche la paix... mais le salaud aurait pu au moins tenter le coup.

Le train-train s'instaura dans mon existence. Je me levais avec le soleil et travaillais à la cabane jusqu'à ce que la chaleur devienne insupportable. Puis, à l'heure de la sieste, j'allais traîner mes guêtres jusqu'à la Nouvelle-Austin, descendre quelques verres de la mixture maison baptisée Pete le Fourbe par le patron, et faire deux ou trois tours de poker avec Ned Pepper et les autres habitués. Il fallait que je mette une chemise pour entrer au saloon : pure discrimination sexuelle, le genre de truc qui devait rendre la vie infernale aux femmes dans les années 1800. Quand je bossais, je n'avais qu'une salopette, des bottes et un sombrero pour me protéger du plus gros de la chaleur. J'étais brune comme une noisette au-dessus de la taille. Savoir comment les femmes arrivaient à supporter la tenue dont s'affublaient les entraîneuses sous la canicule du Texas ouest restera à jamais un des grands mystères de la vie. Mais tout bien considéré, les hommes se vêtaient presque aussi pesamment. Bien étrange culture que celle de la Terre.

À l'approche du soir, je regagnais ma cabane et travaillais jusqu'au coucher du soleil. À la lueur du crépuscule, je préparais mon dîner. Parfois, un de mes amis se joignait à moi. J'avais acquis une certaine réputation pour mes biscuits au beurre et mon éternel ragoût aux haricots que j'agrémentais des ingrédients les plus improbables. Peut-être que je finirais par décrocher une nouvelle carrière, si je parvenais à intéresser mes compatriotes sélénites aux subtilités du chili à la texane.

Je veillais toujours au moins une heure après la dernière lueur du jour. Je n'avais aucun moyen de comparaison, bien entendu, mais il me semblait que la présentation des étoiles dans le ciel nocturne était assez proche de leur disposition réelle, celle que j'aurais pu voir si j'avais été transportée au vrai Texas, sur la vraie Terre, maintenant que toute pollution humaine avait disparu. C'était superbe. Rien de comparable à une nuit lunaire : il y avait évidemment beaucoup moins d'étoiles, mais c'était bien mieux, dans le genre. Pour commencer, sur la Lune, on ne peut jamais contempler le spectacle de la nuit sans au moins une épaisseur de verre entre vous et les cieux. On ne sent jamais la fraîcheur de la brise nocturne. Ensuite, le ciel lunaire est trop *dur*. Les étoiles y brillent d'un éclat implacable, sans scintiller, fixant l'Homme et

ses œuvres sans la moindre indulgence. Au Texas, la nuit, les étoiles brûlent d'un éclat lumineux et vif, mais elles vous font des clins d'œil. Elles sont dans la confiance. Je les aimais pour cela. Étendue sur mon duvet, écoutant les coyotes qui hurlaient à la lune – et eux aussi, je les aimais pour ça, j'avais envie de hurler avec eux –, je connaissais la plus proche approximation de la paix que j'aie jamais connue, ou que je serai jamais susceptible de connaître.

Je passai quelque chose comme deux mois à vivre ainsi. Je n'étais pas pressée d'achever ma cabane. Je voulais travailler bien. À deux reprises, je la démolis presque entièrement, ayant appris de nouvelles méthodes de construction et n'étant plus satisfaite du travail bâclé accompli jusque-là. Je crois surtout que je redoutais d'avoir à envisager autre chose une fois qu'elle serait terminée.

Je n'avais pas tort. Le jour vint, fatalement, où je me retrouvai incapable d'ajouter quoi que ce soit. Il n'y avait plus une seule vis à serrer sur une seule paumelle, plus un centimètre carré à poncer, plus une seule planche de bardage à mettre en place.

Bon, me dis-je, il restait toujours les meubles à fabriquer. Cela promettait d'être une autre paire de manches que des murs, un plancher et un toit. Tout ce que j'avais en guise de mobilier, c'étaient des tentures en toile grossière et un châlit inconfortable. Je déroulai mon duvet sur le matelas de paille et passai une nuit agitée « à l'intérieur » pour la première fois depuis bien des semaines.

Le lendemain, je hantai mon domaine, formant de vagues plans de potager, de puits et – sans rire – de clôtures à piquets blancs. Pour la clôture, ce ne serait pas difficile. Le jardin serait infiniment plus compliqué, un projet quasiment impossible mais bien digne de ma disposition d'esprit. Quant au puits, il faudrait bien que j'en creuse un pour le jardin, mais quelque part, la fiction d'un travail fructueux se brisa dès que j'y songeai. C'est qu'au Texas, il n'y a pas plus d'eau sous la surface que n'importe où ailleurs sur Luna. Si vous voulez de l'eau et n'avez pas la chance d'être à proximité du Rio Grande, il ne vous reste plus qu'à creuser ou forer jusqu'à une profondeur déterminée par tirage au sort pour chaque parcelle de terrain. Ce travail achevé, le conseil d'administration du Disneyland vient raccorder une canalisation au pied du forage et vous pouvez faire comme si vous aviez atteint la nappe. Sous ma cabane, le niveau établi était de quinze mètres. La perspective de creuser à cette profondeur ne me décourageait pas. Je savais que j'en étais capable. Merde, même avec le handicap d'un système hormonal féminin, je m'étais fait des épaules et des biceps à rendre Bobbie apoplectique. Troquer mon rabot contre un pic et une pelle n'était pas un problème. Je n'attendais même que ça.

Non, ce qui me défrisait, c'était de faire semblant. Je m'y entendais, à force de contempler les étoiles et de m'émerveiller devant l'immensité de l'univers. Je n'étais pas devenue cinglée ; je savais parfaitement que ce n'étaient que de vulgaires loupiotes qui auraient pu tenir au creux de ma main.

Mais la nuit, épuisée, je pouvais me permettre de l'oublier. Je pouvais oublier des tas de choses. Je ne savais pas en revanche si je pourrais oublier d'avoir dû me taper quinze mètres de forage à sec avant qu'on vienne m'installer une conduite pour que de l'eau douce, fraîche et vivifiante jaillisse enfin de ce trou desséché.

Je déteste tomber dans la métaphore. Walter poussait toujours les hauts cris dès que je m'y risquais. Les lecteurs se lassent vite des métaphores, c'est ce qu'il dit toujours. Pourquoi le puits, et pas les étoiles ? Pourquoi venir de si loin pour rester bouche bée, puis perdre son imagination au tout dernier moment ? Je ne sais pas, mais c'était sans doute en relation avec cette idée de grand trou desséché. Je ne pouvais me défaire de l'idée que toute mon existence n'avait été qu'un grand trou desséché. La seule et unique réalisation dont je tirais un minimum de fierté, c'était cette cabane... et je détestais la cabane.

Cette nuit-là, je n'arrivai pas à trouver le sommeil. Je luttai un bon moment, puis finis par me lever et tâtonnai dans la nuit, sans lanterne, pour retrouver mon herminette. Je transformai mon châlit en petit bois que j'entassai contre le mur, avant d'imbiber le tout de pétrole. J'y mis le feu et gagnai la porte, que je laissai ouverte pour créer un appel d'air, puis je gravis lentement la colline basse derrière ma propriété. Là, je m'accroupis et regardai, sans émotion particulière, ma cabane brûler jusqu'aux fondations.

15

LE SULTAN DU CERCLE AU CARRÉ

Je me demande s'il existe lieu plus solitaire qu'une arène, conçue pour accueillir trente ou quarante mille spectateurs, vide.

Le stade de slash-boxing de King City avait bien un nom officiel, le Gladiatorium Mémorial Machin-truc mais c'était encore un exemple d'hommage à ces célébrités du passé que l'histoire du sport s'empresse d'oublier par la suite. En fait, ce stade est connu sous un seul nom, cité dans toutes les pages sportives, répété par tous les supporters assoiffés de sang, et même affiché sur l'enseigne de vingt mètres de haut à l'extérieur : *Le Bain de sang*.

Pour l'heure, les lieux étaient paisibles. Les travées en cercles concentriques étaient plongées dans l'ombre. La sono était muette. Les caniveaux d'écoulement entourant le ring avaient été lessivés, dans l'attente

des flots de sang frais de la soirée. Une partie de celui-ci proviendrait de l'homme qui pour l'instant se tenait seul au milieu de l'anneau de lumières crues suspendues au plafond obscur : MacDonald. Je descendis l'allée en pente douce dans sa direction.

Nu, il me tournait le dos. Je crus n'avoir fait aucun bruit, mais ce n'était pas un homme qu'on prend facilement par surprise. Il tourna la tête sans trahir la moindre inquiétude, juste de la curiosité.

« Salut Hildy. » Nulle surprise, nulle remarque sur le fait que j'étais mâle la dernière fois qu'il m'avait vue. Peut-être m'avait-il entendue ou peut-être que ses yeux étaient assez perçants pour que bien peu de choses puissent le surprendre.

« Ça vous arrive d'être nerveux avant un combat ? »

Il fronça les sourcils et parut réfléchir intensément à la question.

« Je ne crois pas. Ça... ça me stimule, d'une certaine façon. J'ai du mal à tenir en place. C'est peut-être de la nervosité. Alors, je viens ici pour me remémorer mes derniers combats, me rappeler mes erreurs, essayer de trouver le moyen de ne pas les rééditer la fois suivante.

— Je ne pensais pas que vous commettiez des erreurs. » Je cherchais des yeux un escalier pour le rejoindre sur le ring, mais il ne semblait pas y en avoir. Je bondis avec légèreté sur l'estrade, haute d'un mètre.

« Tout le monde commet des erreurs. Dans mon activité, on tâche de les minimiser. »

Je notai son érection partielle. S'était-il masturbé ? Je ne lui serais pas d'un grand secours pour l'heure, car jamais de ma vie le sexe n'avait été aussi loin de mes préoccupations. Je posai la main sur son visage. Il resta impassible, les bras croisés, et me regarda dans les yeux.

« J'ai besoin d'aide, lui dis-je.

— Oui », répondit-il, et il m'entoura de ses bras.

Il me conduisit à son vestiaire, ou sa loge, je ne sais quel nom il lui donnait. Il s'agita pendant quelques minutes, nous préparant à boire, me laissant le temps de retrouver mes esprits. Le plus drôle, c'est que je n'avais pas pleuré. Mes épaules avaient tressauté, là-haut entre ses bras, j'avais bien émis quelques bruits curieux, mais aucune larme n'était venue. Je ne tremblais pas. Mon cœur ne battait pas à tout rompre. Je ne savais pas trop à quoi m'en tenir, mais jamais de ma vie je ne m'étais sentie aussi près de hurler.

« Vous m'avez interrompu dans mon petit rituel idiot », dit-il en me tendant un margarita à la fraise. Ce n'est que par la suite que je me demandai comment il connaissait ma boisson préférée.

« Sympa, votre bar.

— Ils sont aux petits soins pour moi, tant que j'attire les foules. À la vôtre ! » Il me tendit son verre. On trinqua. Excellent.

« J'espère que vous ne buvez pas un truc trop alcoolisé.

— Quoi que vous puissiez penser, je n'ai pas de tendances suicidaires. Pas

maintenant.

— Que voulez-vous d...

— Je monte toujours là-haut tout seul », dit-il en se levant. Il me tournait le dos, comme pour couper court à la question pour laquelle, semblait-il, il n'était encore pas prêt. « Le sale petit secret, c'est que l'attente me fait bander. J'ai lu des trucs là-dessus. Certains, le danger les excite. C'est plus courant après, par contrecoup, une fois que vous vous êtes tiré d'une situation où votre vie était menacée. Moi, c'est avant.

— J'espère ne pas avoir tout flanqué par terre.

— Non. C'est sans importance.

— Si vous voulez vous soulager de la pression, enfin, vous voyez, faire l'amour, on peut. » Je regrettai mes paroles dès qu'elles eurent franchi mes lèvres. En d'autres circonstances, certes... en fait, sûrement, même. Il était superbe, un détail que je n'avais pas remarqué lors de notre précédente rencontre, étant moi-même mâle à l'époque. Le corps était tout à fait remarquable – mince, trapu, conçu pour la vitesse et l'énergie plus que pour la force brute –, mais quoi d'étonnant ? C'était le corps standard de lutteur de Formule A. Son adversaire de ce soir arborerait en gros le même, plus ou moins trois kilos, même s'il était de sexe féminin. Ce que j'avais toutefois remarqué chez lui, c'étaient deux détails : les mains et le visage. Les mains étaient longues et larges, avec des phalanges un peu épaisses, des paumes légèrement calleuses. Elles évoluaient avec une totale assurance, n'hésitaient jamais, ne tâtonnaient jamais. Des mains qui devaient savoir caresser un corps de femme.

Le visage... enfin, je devrais dire : les yeux. Sinon, c'était un visage plutôt réussi, buriné comme je les aime, les joues et les sourcils bien marqués, la bouche peut-être un rien boudeuse mais capable de s'adoucir, comme lorsqu'il m'enserrait de ses bras. Mais les yeux, ah, les yeux. Sans pouvoir précisément décrire la ou les caractéristiques qui leur donnaient cette qualité, je les trouvais fascinants. Quand il me regardait, c'était moi qu'il regardait, et rien d'autre, sans ciller, et il semblait voir en moi mieux que quiconque.

Là encore, il parut réfléchir à mon offre. Il eut ce petit sourire qui était le maximum d'expression que je l'aie jamais vu s'autoriser.

« Cela fait longtemps que je n'ai pas accepté de proposition énoncée avec un tel enthousiasme, remarqua-t-il.

— Désolée. C'était vraiment stupide. Maintenant, je parie que vous allez m'annoncer que vous êtes homosexuel.

— Pourquoi ? Parce que je vous ai repoussée ?

— Non, parce que toutes mes dernières prévisions ont été démenties. Rien qu'à votre façon de me regarder, même s'il était manifeste que vous n'étiez pas intéressé pour l'instant, il m'a semblé déceler... quelque chose.

— Vous ne vous débrouillez pas trop mal. Non, je... vous tenez vraiment à le savoir ?

— Si vous êtes en veine de confidences. »

Il eut un haussement d'épaules signifiant qu'il était, tout comme moi, conscient de ne pas en être encore arrivé aux choses sérieuses, mais qu'il voulait bien attendre.

« D'accord. En bref, et pour votre gouverne, je suis essentiellement hétéro, disons à quatre-vingt-dix pour cent, lorsque je suis mâle. Je n'ai plus été femme depuis bien longtemps et ne le redeviendrai sans doute jamais.

— Ça ne vous a pas plu ?

— J'avais un problème. Je n'aimais pas faire l'amour avec des hommes. Ma vie amoureuse se déroulait presque exclusivement avec d'autres femmes. Je n'aimais pas... l'idée d'accepter quelqu'un d'autre dans mon corps. Ça me faisait toujours peur. Les femmes doivent abdiquer une trop grande partie de leur contrôle de soi. Cela me rend nerveux.

— Ça ne se passe pas forcément ainsi.

— C'est ce qu'on m'a dit. Mais c'est toujours ainsi que je l'ai ressenti.

— C'est le plus important, je suppose. » On a peut-être connu conversation plus creuse depuis l'invasion mais nul n'en a conservé trace. Il me fallut un second verre pour masquer mon embarras. Toute cette histoire avait été une erreur. Je voyais bien que je l'avais mis mal à l'aise sans savoir comment, et j'aurais voulu être ailleurs. N'importe où. Je fis mine de me lever et découvris que j'en étais incapable. Mes membres refusaient purement et simplement de m'extraire de ma chaise. Mes bras voulaient bien encore lever le verre – je le levai, bus, certaine que jamais margarita à la fraise n'avait été aussi nécessaire depuis la nuit de son invention – mais ils déclinaient catégoriquement tout ordre visant à l'élévation corporelle.

Paumée ? Je veux, mon neveu.

Il n'était pas question de tolérer pareille mutinerie ; je me mis donc en colère et découpai le processus en deux phases. D'abord, plaquer les paumes sur les bras du fauteuil. Appuyer les pieds bien à plat au sol. Puis exercer une pression avec les mains et les pieds. Ne pas conduire cette machine sous l'influence de narcotiques. Et voilà, c'est parti, mon Hildy, tu te lèves.

« J'ai essayé de me tuer », dis-je, et je me laissai retomber lourdement.

« Vous avez frappé à la bonne porte. Racontez-moi tout. »

À force de répéter un truc, on finit par s'améliorer. Je n'avais jamais été trop encline à m'ouvrir et tout déballer, mais mes confessions à Fox, à Liz et, si fragmentaire fût-elle, à Callie, avaient contribué à mettre un peu de vernis sur ma narration. Je me surpris à reprendre mot pour mot certaines de mes phrases, des tournures qui m'avaient paru particulièrement drôles ou qui permettaient d'enjoliver quelque peu la réalité. Mon métier, c'est d'écrire, je n'y peux rien. Je me surpris même à prendre goût à l'exercice. C'était un récit que je composais, et dans tout récit, il y a des parties que l'on juge réussies et d'autres qui ne font qu'embrouiller le lecteur. Et quand votre auditoire est réduit, vous adaptez votre narration à ses goûts supposés. Si bien qu'à mon insu, mon récit se transforma en argumentaire pour une série que j'aurais bien

vu sortir dans la Grande Édition spéciale de la Vie. Autrement dit, mes prestations devant Fox, Liz et Callie n'avaient été que des premiers jets pour public provincial, alors que j'avais soudain l'impression de me retrouver face au critique avec un grand C, celui dont le papier doit signer votre succès ou votre échec.

Mais Andrew ne marchait pas. Il me laissa presque une heure délirer sur ce ton. Je crois surtout qu'il cherchait à déceler quel genre de merde j'étais en train de lui balancer, sa couleur, son odeur particulière, sa texture quand on met le pied dedans, et le bruit qu'elle fait quand elle atterrit. Une fois certain de savoir reconnaître à l'avenir ce type d'engrais lorsqu'il le rencontrerait à nouveau dans son pâturage, il éleva la main jusqu'à ce que ma bouche cesse de s'agiter et lança : « À présent, dites-moi ce qui s'est réellement passé. »

Je repris donc tout du début.

Qu'on me comprenne : je n'avais pas vraiment menti la première fois. Mais j'aurais tendance à dire que je n'avais pas non plus raconté la vérité. Toutes ces années à *Tétinfos*, avaient outrageusement aiguisé mes talents rédactionnels ; or, l'une des premières choses que l'on apprend dans le métier de reporter, c'est que la manière la plus simple de biaiser est encore de ne pas dire toute la vérité. Je me demandai, tout en reprenant mon récit, si je savais encore m'y prendre pour dire toute la vérité. Si même je savais en quoi elle consistait. (Nous pouvions passer un après-midi agréable à nous demander si oui ou non quiconque connaîtra jamais une infime portion de la vérité, sur lui-même ou sur n'importe quoi d'autre, mais la folie guette au bout de la route.) Tout ce qu'il voulait, c'était avoir ma meilleure version des faits, débarrassée de tout le fatras de fadaïses et d'inventions valorisantes dont on les saupoudre pour apparaître sous son meilleur jour. Essayez voir, un de ces quatre ; vous verrez que c'est un des trucs les plus durs qu'on puisse imaginer.

Et puis, ça prend un sacré bout de temps. Le faire convenablement exige de remonter à des détails que, de prime abord, on n'aurait pas cru pertinents, et parfois même de remonter fort loin. Je lui racontai des trucs de mon enfance dont j'ignorais même avoir gardé le souvenir. Processus d'autant plus long qu'il était entrecoupé de longues pauses silencieuses où je restais simplement assise, les yeux dans le vide. Andrew ne soufflait mot, il ne me pressait d'aucune manière. Il ne posait jamais la moindre question. Il ne m'adressait la parole que pour répondre à une question directe de ma part, et si un simple hochement de tête pouvait suffire, je devais m'en contenter. Un minimaliste de l'art oratoire, l'Andrew MacDonald.

Deux détails m'avertirent que je devais être arrivée au bout de mon récit : j'avais cessé de parler et une assiette de sandwiches s'était matérialisée sur la table à côté de moi. Je me jetai dessus comme un Wisigoth sur Rome. Je ne me rappelais plus quand j'avais eu aussi faim. Alors que je me gavais, j'avisai trois verres de margarita vides ; je n'avais pas souvenance de les avoir bus et je ne me sentais pas ivre.

À mesure que la nourriture atteignait mon estomac, que mes neurones se

remettaient à travailler par petits groupes isolés sous mon crâne, je remarquai bientôt d'autres détails, par exemple que le sol tremblait. Pas fort, non, juste une vibration régulière et un rien inquiétante que je finis par identifier comme un bruit de foule. La loge d'Andrew était située presque sous le centre du Bain de Sang. Nous avions descendu un escalier au bord du ring pour gagner les vestiaires. Je cherchai vainement une horloge des yeux.

« On cause depuis combien de temps ? » demandai-je, la bouche pleine de pain et de crudités.

« Le combat principal est dans une heure.

— C'est le vôtre, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Mieux valait ne pas y penser. J'étais arrivée en début d'après-midi et neuf combats avaient été inscrits au programme avant la Lutte à mort d'Andrew. Il devait être dix ou onze heures du soir.

« Il n'y pas pas d'horloges ici », dis-je, espérant qu'il prendrait cela pour une excuse.

« Je les interdis, avant un combat. Ça me distrait.

— Ça vous rend nerveux ? » Question inutilement agaçante. Son calme surnaturel était un peu dur à supporter.

« Ça me distrait. »

Je remarquai d'autres détails. Ça semblait ridicule de dire que j'avais pu passer aussi longtemps dans un tel cagibi sans m'en aviser, mais non. Certes, il n'y avait pas grand-chose à voir. La pièce était aussi impersonnelle qu'une chambre d'hôtel, ce qui était sans doute le cas, par certains côtés. Ce que je découvrais à présent, c'étaient quatre écrans de visiophone sur le mur à côté de lui ; chacun montrait un visage préoccupé, le son était coupé et l'indication URGENT ! DÉCROCHER ! clignotait furieusement en dessous. J'en reconnus deux, aperçus dans l'entourage d'Andrew lors de ma dernière visite. Des entraîneurs, des managers, enfin ce genre.

« Peut-être auriez-vous intérêt à vous occuper de certaines affaires », remarquai-je. Il écarta l'objection d'un geste. « Vous ne devriez pas, je ne sais pas, discuter stratégie avec ces gens ? Vous mettre en condition, des trucs comme ça ?

— Franchement, je serai ravi d'y couper. C'est la phase la plus pénible de l'épreuve. » Je devais admettre que les quatre bonshommes au téléphone paraissaient plus nerveux que lui.

« Je ferais quand même mieux de ne plus déranger », dis-je, et je me levai tout en essayant d'avaler une bouchée de nourriture. « Et vous, de faire ce qu'il faut pour vous préparer.

— Pour moi, ce furent dix années », dit-il simplement.

Je me rassais.

Je pouvais faire semblant de tomber des nues, mais c'eût été mentir. Je savais exactement de quoi il parlait et il eut tôt fait de confirmer mes présomptions en poursuivant : « Dix années de faux souvenirs. C'était il y a

six ans, et j'ai passé tout ce temps à chercher quelqu'un à qui me confier.

— Et à chercher à vous faire tuer, ajoutai-je.

— Je sais que c'est l'impression que cela vous donne. Je ne vois pas les choses ainsi.

— Mais vous avez quand même essayé de mettre fin à vos jours.

— Oui. Il y a six ans. Je me suis aperçu que je n'avais strictement plus goût à rien. J'ai deux cents ans largement passés, et j'avais l'impression qu'il s'était écoulé au moins un siècle depuis que j'avais fait quelque chose de neuf.

— L'ennui.

— C'était bien plus profond que cela. La dépression, le désintérêt... Une fois, j'ai passé trois jours entiers simplement allongé dans ma baignoire. Je ne voyais aucune raison d'en sortir. J'ai décidé de mettre fin à mes jours, et pour moi ce n'était pas une décision facile. Par mon éducation, on m'avait inculqué que la vie était un don précieux, qu'il était toujours possible d'en faire quelque chose d'utile. Mais j'étais devenu incapable de lui trouver un sens. »

Il savait expliquer ça bien mieux que moi. Il faut dire qu'il avait eu plus de temps pour se le répéter mentalement. Il se contenta de m'indiquer les grandes lignes, répétant plusieurs fois qu'il s'appesantirait sur les détails à l'issue du combat. En bref, il avait été abandonné sur une île déserte apparemment fort analogue à Scarpa, mais bien plus rude encore. Il avait été obligé de travailler très dur. Il avait connu de nombreux revers et n'était jamais parvenu, de très loin, à bénéficier des mêmes agréments que moi. Ce n'était que durant les deux dernières années d'un séjour de dix ans que sa situation s'était quelque peu améliorée.

« On dirait que le C.C. vous a soumis au même programme de base, remarqua-t-il. D'après votre description, il a subi quelques améliorations ; une nouvelle technologie, de nouveaux sous-programmes. J'avais tout gobé à l'époque, bien sûr – je n'avais pas le choix, puisque ce n'était pas ma mémoire personnelle –, mais rétrospectivement, le degré de réalisme me paraît inférieur à celui que vous avez connu.

— Le C.C. disait qu'il avait fait des progrès de ce côté.

— Il progresse toujours.

— Vous avez dû connaître un enfer.

— J'en ai goûté chaque seconde. » Il laissa la phrase en suspens, puis se pencha un peu ; son regard déjà brillant flamboyait. « Quand la vie est aussi simple que cela, on ne risque pas de s'ennuyer. Quand votre existence est en jeu à la suite de chacun de vos actes, le suicide finit par devenir tellement décadent, ridicule. Tout organisme a un instinct de survie profondément inscrit dans son être. Que tant d'hommes se tuent – pas seulement de nos jours ; cela a existé de tout temps – est fort révélateur de l'état de la civilisation, de l'"intelligence". Ceux qui se suicident ont perdu une capacité que possède même la dernière des amibes : celle de savoir vivre.

— C'est donc ça le secret de la vie ? demandai-je. Les épreuves ? Savoir être conscient de ce qu'elles vous apportent ?

— Je n'en sais rien ! Rien ! » Il se leva et se mit à faire les cent pas. « J'étais soulagé en revenant au réel. Je croyais détenir une réponse. Puis je me suis rendu compte, comme vous, que je ne pouvais pas m'y fier. Ce n'était pas vraiment moi qui avais vécu ces dix années. C'était un ordinateur qui avait écrit un scénario décrivant comment je les avais vécues selon lui. Une partie était bien vue, mais il y avait pas mal de trucs faux, tout simplement parce que... ce n'était pas vraiment moi. Le moi qu'il essayait d'imiter venait de tenter de mettre fin à ses jours. Le moi imaginé par le C.C. travaillait comme un bœuf pour rester en vie. C'était l'accomplissement des vœux du Calculateur Central, pas les miens.

— Mais vous avez dit...

— Mais *c'était* une réponse, répondit-il en se retournant brusquement pour me faire face. Ce que j'ai découvert, c'est que depuis plus d'un siècle, je n'avais jamais couru le moindre risque ! Que je réussisse ou que j'échoue dans mes entreprises ne signifiait rien pour moi, parce que ma vie n'était pas en jeu. Pas même mon petit confort personnel. Les succès ou les échecs financiers, par exemple. Que je réussisse, je gagnerais simplement un peu plus de ces choses qui avaient depuis longtemps perdu pour moi toute signification. Que j'échoue, et j'en perdrais une partie, mais l'État continuerait de pourvoir à mes besoins essentiels. »

J'avais envie de dire quelque chose, de discuter avec lui, mais il était lancé, et c'était aussi bien, car même si j'étais en désaccord ici ou là, c'était passionnant de pouvoir enfin se confier à quelqu'un qui savait au moins de quoi on parlait.

« C'est à ce moment que je me suis lancé dans les Luttés à mort, reprit-il. Il fallait que je réintroduise dans ma vie un élément de risque. » Il leva la main. « Mais pas trop ; de ce côté, je sais faire. » Et cette fois, il sourit et c'était magnifique. « J'ai vraiment envie de vivre à nouveau. C'est à ça que vous devez parvenir, Hildy. À vous trouver un moyen de connaître à nouveau le risque. C'est un stimulant comme jamais je n'en aurais rêvé. »

Les questions s'accumulaient dans mon esprit, se bousculant pour jaillir. Une, surtout.

« Qu'est-ce qui empêche le C.C., commençai-je lentement, de vous ressusciter, comme il l'a fait pour moi, si jamais vous... commettez une erreur ?

— Je la commettrai sûrement, un jour. Tout le monde en commet. Mais je crois que ce n'est pas pour tout de suite.

— Nombreux sont ceux qui aimeraient bien vous avoir.

— Je ne vais pas tarder à prendre ma retraite. Quelques combats encore et c'est tout.

— Et la motivation, alors ? »

Il sourit de nouveau. « Je crois que j'en ai eu ma dose. J'en avais besoin, vraiment ; j'avais besoin des Luttés à mort... et rien d'autre n'aurait marché. C'est la beauté de la chose. Mourir d'une manière aussi publique... »

Mais oui ! Le C.C. n'aurait pas osé ressusciter Silvio, par exemple (même si cela lui était impossible ; le cerveau de Silvio avait été détruit). Tout le monde savait que Silvio était mort, et s'il réapparaissait brusquement, cela provoquerait des questions embarrassantes. On désignerait des commissions, des pétitions circuleraient, la programmation serait réexaminée. Andrew avait découvert le moyen de battre le C.C. à son propre jeu de la résurrection, et la réponse était si évidente que je n'y avais jamais songé.

Ou bien avais-je trouvé la réponse, mais simplement pour la garder enfouie ?

La question attendrait, car Andrew, avec une mimique d'excuse, ouvrit alors la porte ; aussitôt, la moitié de King City envahit la pièce, tout le monde parlant en même temps. Enfin, quinze ou vingt personnes en tout cas, la plupart furieuses. J'eus droit à quelques regards torves et tâchai de me faire oublier dans mon coin pour regarder les agents, entraîneurs, managers, organisateurs et journalistes sportifs essayer simultanément de comprimer l'équivalent d'une heure de mise en condition, de formalités administratives et d'interviews dans l'intervalle de cinq minutes qui leur restait avant le début officiel de la rencontre. Andrew demeurait un îlot de calme au milieu de cet ouragan qui aurait pu, en matière de confusion, rivaliser avec les pires conférences de presse auxquelles il m'ait été donné d'assister.

Puis il s'éclipsa, les traînant à ses basques comme une meute de chiots surexcités. Le brouhaha s'éloigna dans le petit couloir et l'escalier, puis j'entendis croître la clameur de la foule et monter le grondement sourd auquel se réduisait ma seule perception de la voix du speaker depuis mon sous-sol enfoui sous le ring.

Le bruit garda la même intensité durant un certain temps avant de décroître quelque peu, et je m'assis pour attendre son retour.

Puis il s'amplifia de nouveau jusqu'à un paroxysme à faire vaciller tout l'édifice. Les *fans*, songeai-je avec mépris.

Incroyablement, le bruit monta encore et là, je commençai à me demander de quoi il retournait.

Puis on ramena Andrew MacDonald sur une civière.

Rien n'est jamais aussi évident qu'on pourrait le croire au premier abord. Andrew combattait dans une Lutte à mort... bien, mais qu'est-ce que cela signifiait ?

Je n'en avais personnellement aucune idée. N'ayant assisté qu'à quelques combats, je savais que l'on y portait sans broncher des coups qui normalement auraient été mortels sans les progrès de la technique médicale. J'avais vu les soins médicaux prodigués entre les reprises, les patients qu'on recousait, les fluides corporels qu'on remplaçait. Le signe normal de victoire était la décollation du vaincu, l'un des détails si attachants de ce sport, et sans aucun doute la preuve que les choses n'allaient pas au mieux pour le décapité... et après ? Qu'on songe au Grand Agent : il se débrouillait fort bien sans corps.

La seule blessure à coup sûr fatale à notre époque était la destruction du cerveau et le C.C. étudiait justement la question.

Il semblait toutefois que les règles différaient pour une Lutte à mort. Il semblait également qu'elles ne réjouissaient pas vraiment grand-monde, sauf peut-être Andrew.

Je n'aurais su évaluer la gravité de son état. En tout cas, il avait toujours la tête sur les épaules. Le corps était recouvert d'un drap tout imbibé de sang. J'appris par la suite que l'on avait établi une classification des blessures pour les Luttes à mort : certaines pouvaient être traitées par les soigneurs au bord du ring entre les reprises et d'autres étaient décrétées fatales. L'adversaire vaincu n'était pas décapité, l'idée de brandir la tête d'un véritable cadavre étant jugée par trop macabre. On m'avait expliqué que ce rituel se substituait en fait au *coup de grâce*¹², que d'une certaine manière il était censé symboliser la victoire. Allez y comprendre quelque chose.

J'appris également par la suite que personne ne savait au juste comment se dépêtrer de cette situation inusitée. Jusqu'ici, trois combattants seulement s'étaient engagés dans des Luttes à mort depuis leur admission dans cette zone obscure qualifiée légalement de suicide consensuel. Un seul avait répondu aux critères correspondant à une blessure fatale et il avait connu sur son lit de mort une révélation que l'on pouvait résumer par la formule « après tout, c'était peut-être pas une si bonne idée », ce qui avait conduit à le ressusciter, le recoudre puis le forcer à une retraite honteuse même si, en secret, elle soulageait considérablement tout le monde. Quant aux deux autres candidats qui continuaient encore à risquer leur vie sur un ring, il avait été tacitement admis depuis longtemps qu'il ne se rencontreraient jamais, pour éviter justement l'imbroglio dans lequel entraîneurs, avocats, organisateurs et dirigeants se retrouvaient désormais et qui pouvait se résumer ainsi : « Est-ce qu'on va vraiment laisser ce putain d'abruti nous crever sur les bras ? »

Il n'y avait pas des masses de temps pour trouver une réponse. J'entendais les bruits qui émanaient d'Andrew, à l'autre bout de la pièce, et je savais que ce que j'entendais, c'était un râle d'agonie.

Je ne voyais pas grand-chose de lui. Il aurait fallu qu'il soit idiot pour espérer connaître une fin paisible. Une douzaine de personnes se pressaient autour de lui ; certaines brûlaient d'offrir leur aide, d'autres s'inquiétaient de leur responsabilité civile, bien peu en tout cas étaient prêtes à défendre le libre droit d'Andrew de mourir comme il l'entendait.

Les Luttes à mort mettaient la direction du Bain de Sang dans l'embarras depuis des années. D'un côté, c'était l'assurance de rentrées financières ; les stades étaient toujours pleins dès lors que l'attrait d'une mort possible était offert au public. De l'autre, personne ne pouvait prédire la réaction de ce dernier, si jamais un athlète venait réellement à mourir sous les yeux mêmes de Dieu et des spectateurs, pour la seule gloire du sport. De l'avis général, ce serait bon pour les affaires. L'attrait du public pour les sports violents et le spectacle ne s'était jamais démenti, mais une mort réelle, même si c'était

toujours bon pour créer la sensation, restait bien plus facile à gérer si l'on pouvait la faire passer pour accidentelle, comme avec David Terre ou la catastrophe de Nirvana.

Rendons justice aux dirigeants du Stade, toute cette histoire les mettait mal à l'aise, et pas uniquement d'un point de vue légal. Leur plus grand péché en la matière s'avéra fort banal : ce fut de n'avoir pas su imaginer le pire. Personne encore n'était mort dans un combat de ce type, et ils continuaient d'espérer qu'il en serait toujours ainsi. Et voilà que cela se produisait.

Mais pas sans une tentative de la dernière chance. Les gens autour de moi me faisaient penser, comme il arrive si souvent dans la vie réelle, à une scène de cinéma. On a tous vu dans ces films de guerre le passage où les toubibs sont réunis autour d'un camarade blessé pour tenter de lui sauver la vie, tandis que les potes à son chevet lui racontent que tout va se passer sans problème, mec, t'as une veine de cocu, tu seras chez toi avec les copains avant d'avoir eu le temps de dire ouf, mais leurs yeux indiquent avec éloquence qu'il est foutu. Et ça paraîtra étrange, c'était peut-être la lumière qui me jouait des tours, mais je voyais en fait une tout autre scène, celle où le prêtre se penche au-dessus du lit, un chapelet à la main, pour recueillir l'ultime confession, prodiguer les derniers sacrements. Alors qu'en réalité, ils essayaient surtout de le convaincre d'accepter le traitement, ils l'en conjuraient, que chacun puisse enfin rentrer chez soi peinarde, s'éponger le front, boire un bon coup et pouvoir enfin faire comme si ce putain de désastre ne s'était jamais produit, crénom de Dieu.

Andrew refusa toutes les propositions. Peu à peu, leurs supplications se firent moins passionnées, certains mêmes finirent par renoncer et battre en retraite contre le mur près de moi, comme s'il souffrait d'un mal contagieux. Et puis, quelqu'un se pencha assez près pour entendre enfin ce qu'il essayait de dire depuis le début, et ce quelqu'un se tourna vers moi pour me faire signe d'approcher.

Je m'étonne encore d'y être parvenue, tant mes jambes flageolaient. Je me retrouvai néanmoins penchée au-dessus de lui, dans la puanteur de son sang, de ses entrailles, cette odeur de mort qui l'enveloppait désormais, et il saisit ma main avec une vigueur surprenante, essayant de se soulever pour s'approcher de mon oreille, car il n'avait plus qu'un filet de voix. J'espérais qu'il ne souffrait pas ; c'est ce qu'on m'avait dit, la douleur n'était pas son truc, il s'était fait anesthésier avant le match. Il toussa.

« Laissez-les vous aider, Andrew, lui dis-je. Vous avez prouvé ce que vous vouliez démontrer.

— Non, toussa-t-il. Rien à prouver. Rien à *leur* prouver.

— Vous en êtes sûr ? Il n'y a pas de mal à cela. Je vous respecte toujours.

— Pas une question de respect. Faut que j'en finisse, sinon ça ne rime à rien.

— Mais c'est dingue. Vous auriez pu mourir au cours de n'importe quel combat. Vous n'avez pas besoin de mourir maintenant pour en apporter la

preuve. »

Il secoua la tête et toussa horriblement. Il retomba, inerte, et je crus qu'il était mort, mais sa main pressa légèrement la mienne une dernière fois et je me penchai pour coller l'oreille contre ses lèvres.

« Roulé », souffla-t-il, et il mourut.

L'AUTOCHTONE

Tout le monde vous dira qu'aujourd'hui plus personne ne fréquente la bibliothèque, et tout le monde aura tort.

Pourquoi prendre la peine et le temps de se rendre dans un grand édifice où l'on entpose de vrais livres sur vrai papier quand on peut, tout en restant chez soi, accéder à toute cette information, plus à des milliards de pages de données qui n'existent que dans les mémoires d'ordinateurs ? Si vous ne savez pas déjà répondre à cette question, c'est que vous n'aimez pas les livres et je serai bien en peine de vous l'expliquer. Mais si vous daignez abandonner l'écran de votre terminal, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, pour prendre le métro jusqu'à l'Esplanade du centre municipal de King City, et gravir l'escalier de marbre italien entre les statues de la Connaissance et de la Sagesse, vous découvrirez une Grande Salle de lecture toute bruisante de cette tranquille activité qui est la marque caractéristique de toutes les grandes bibliothèques depuis les premiers ouvrages sur rouleaux de papyrus. Risquez-vous-y un de ces jours. Passez devant tous ces lettrés installés aux vieilles tables de chêne, arrêtez-vous au centre du dôme, près de la Bible de Gutenberg d'Austin sous son écrin de verre, et contemplez les innombrables rangées d'étagères rayonnant à l'infini autour de vous. Si vraiment vous aimez les livres, le spectacle aura de quoi vous apaiser l'esprit.

L'apaisement, voilà ce dont mon esprit avait cruellement besoin. Durant les trois ou quatre jours qui suivirent la mort d'Andrew MacDonald, je passai un temps considérable à la bibliothèque. Sans raison pratique ; même si j'étais désormais sans domicile, ces travaux de recherche et de lecture dans lesquels je m'étais désormais plongée, j'aurais tout aussi bien pu les effectuer sur un banc du parc, ou dans ma chambre d'hôtel. En fait, rares étaient les indices encore disponibles sur support papier, et je passais tout mon temps à consulter un terminal informatique guère différent de ceux qu'on peut trouver dans n'importe quelle cabine au coin de la rue. Mais j'étais loin d'être la seule à travailler ainsi. Même si bien des utilisateurs de la bibliothèque la fréquentaient parce qu'ils aimaient tenir dans leurs mains la source originelle des informations qu'ils cherchaient, la plupart travaillaient sur données informatiques et préféraient cette méthode à la consultation des livres réels disposés sur les rayonnages autour d'eux. Il ne faut pas le cacher, la grande majorité des ouvrages de la Bibliothèque de King City dataient de fort loin, d'avant l'invasion, héritage de quelques bibliophiles fanatiques qui soutenaient que ces vieux objets jaunissants, fragiles, inefficaces et malcommodes étaient indispensables à toute culture se disant civilisée, et qui avaient réussi à convaincre les informaticiens que la dépense logiquement injustifiable de leur acheminement jusqu'à la Lune se révélerait en fin de

compte rentable. Quant aux ouvrages récents... autant ne pas en parler. Je doute qu'on publie plus de six ou sept nouveautés sur support papier chaque année. Une petite industrie de l'édition survit encore tant bien que mal sur Luna, car certaines personnes aiment bien voir des collections de classiques trôner sur un rayonnage dans leur séjour, mais les livres sont presque exclusivement devenus un article pour architectes-décorateurs.

Pas ici, toutefois. Ces livres servaient. Certes, bon nombre devaient être conservés dans des salles spéciales sous atmosphère de gaz inerte, et il fallait enfiler une combinaison pressurisée pour les manipuler, sous l'œil vigilant de bibliothécaires pour qui corner une page méritait la peine de mort, mais chaque volume référencé était accessible, jusqu'à et y compris la Bible de Gutenberg. Près d'un million d'ouvrages étaient directement consultables en rayons. On pouvait les parcourir en passant la main sur leur tranche, en extraire un, l'ouvrir (délicatement ! délicatement !) et sentir l'odeur de vieux papier, de colle et de poussière. Je travaillais presque toujours avec un exemplaire de *Tom Sawyer* ouvert sur la table à côté de moi, aussi bien pour pouvoir lire un chapitre quand mes recherches commençaient à me peser, que pour simplement le caresser quand je me sentais au plus bas.

Je n'arrêtais pas de redéfinir cette notion d'« au plus bas ». J'en venais à me demander s'il en existait une limite inférieure naturelle, si c'était celle-ci que j'avais atteinte la dernière fois, quand j'avais tenté de me tuer, et aurais réussi sans l'intervention du Calculateur Central.

Tout naturellement, mes recherches concernaient le suicide. Je ne fus pas longue à découvrir qu'on n'avait guère de connaissances vraiment utiles sur la question. Pourquoi aurais-je été surprise ? On n'avait guère de connaissances vraiment utiles sur la plupart des sujets concernant ce que nous sommes, pourquoi nous le sommes, et pourquoi nous faisons ce que nous faisons.

Il existe quantité de données comportementales : le stimulus A évoque la réponse B. Il existe de même quantité de données statistiques : X pour cent des sujets réagissent de telle et telle manière à l'événement Y. Tout cela marche remarquablement bien avec les insectes, les grenouilles, les poissons et consorts, à peu près bien avec les chiens, les chats et les rats, et même d'une manière raisonnablement correcte avec l'être humain. Mais lorsque l'on s'aventure à poser une question du genre : pourquoi tante Betty, quand son neveu Wilbur s'est fait écraser par le rouleau compresseur, est allée se fourrer la tête dans le micro-ondes, alors que sa sœur Gloria, devant la même perte, a pleuré, pris le deuil puis le dessus, et mené par la suite une vie longue et fructueuse ?, la meilleure réponse, extrêmement scientifique, reste à ce jour : mystère et boule de gomme.

Autre raison de venir à la bibliothèque : c'était l'endroit idéal pour y aborder un problème de manière logique. Tout l'environnement semblait favoriser la démarche. Et c'était bien mon intention. La mort d'Andrew m'avait réellement ébranlée. Je n'avais rien d'autre en cours, aussi comptais-je m'attaquer au problème étape par étape, ce qui signifiait que pour

commencer, je devais le définir. L'étape numéro un, me semblait-il, consistait à en apprendre le plus possible sur les causes du suicide. Après trois jours de lecture presque ininterrompue et de prise de notes sur le sujet, j'étais parvenue à cerner quatre, voire cinq grandes catégories. (J'avais acheté un bloc de papier et un crayon pour prendre des notes, ce qui me valut quelques regards en biais de mes voisins. Même dans cet antre du suranné, écrire sur du papier était jugé excentrique.) Ces quatre ou cinq catégories n'étaient pas strictement délimitées, elles se recouvraient avec de vastes frontières grises et floues. Là non plus, pas de surprise.

Le premier motif, et le plus facile à identifier, était culturel. Presque toutes les sociétés condamnaient le suicide dans la majorité des cas, mais il y avait des exceptions. Le Japon en fournissait un exemple flagrant. Dans le Japon ancien, le suicide était non seulement admis, mais obligatoire dans certaines circonstances. Par la suite, il fut même institutionnalisé, de sorte que celui qui avait perdu son honneur devait non seulement se tuer, mais le faire d'une manière prescrite, publique, et extrêmement douloureuse. Bien d'autres cultures considéraient le suicide, en certaines circonstances bien définies, comme une issue honorable.

Même dans les sociétés où l'acte était mal vu, voire jugé comme un péché mortel, il y avait des cas où il était à tout le moins compréhensible. Je rencontrai de nombreux récits, tant folkloriques que réels, d'amants frustrés se jetant d'une falaise la main dans la main. Il fallait également citer le cas des personnes âgées souffrant de douleurs incurables (voir motif n° 2) et plusieurs autres raisons à la rigueur acceptables.

La plupart des cultures anciennes étaient fort délicates à analyser. La science démographique telle que nous la connaissons ne s'est vraiment développée qu'à une époque récente. Auparavant, on ne consignait guère que les dates de naissance et de décès. Comment voulez-vous déterminer le taux de suicide dans la Babylone antique ? Impossible. On ne peut même pas obtenir de renseignements vraiment exploitables sur l'Europe du dix-neuvième siècle. Par ailleurs, on découvre çà et là des incohérences dans les données. Au vingtième siècle, on disait que les Suédois mettaient fin à leurs jours en plus grande proportion que leurs contemporains. Certains accusaient le climat froid, les longs hivers, mais alors, quid des Finlandais, des Norvégiens, des Sibériens ? D'autres expliquaient que c'était inhérent à la nature austère des Suédois. J'interroge des gens depuis suffisamment longtemps pour avoir appris une chose essentielle : ils mentent. Ils ont déjà tendance à mentir quand rien d'essentiel n'est en jeu. Alors, quand la réponse peut entraîner quelque chose d'aussi grave que le droit ou non pour pépé Jacques d'être inhumé en terre consacrée au cimetière, les confessions de suicidés ont tendance à disparaître, les corps à être arrangés, les médecins et officiers de justice à se laisser acheter ou simplement convaincre de regarder ailleurs, par simple respect pour la famille. Le décalage dans les chiffres de suicides pour les Suédois pouvait tout bonnement signifier qu'ils étaient plus

francs dans leurs déclarations.

Quant à la situation dans la société lunaire, la société d'après l'invasion, en général... le suicide y était un droit civique, mais la majorité des gens y voyaient une méthode de couard. Ce n'était pas en vous suicidant que vous alliez vous gagner la considération de vos voisins.

Le second motif pouvait se résumer au mieux par la déclaration suivante : « Je n'en peux plus. » Le cas le plus évident faisait intervenir la douleur et ne s'appliquait donc plus. Puis il y avait la tristesse. Que dire de la tristesse ? C'est un sentiment réel, qui peut avoir des causes réelles, faciles à cerner : la déception devant un manque de réussite dans la vie ; la frustration de n'avoir pas su atteindre un but, un objet ; une tragédie, une perte cruelle. Dans d'autres cas, l'origine de ce sentiment de désespoir n'était pas aisément discernable par l'observateur extérieur : « Il avait tout pour être heureux. »

En trois, venait le motif invoqué par Andrew : l'ennui. Cela arrivait même au temps où les gens ne vivaient pas jusqu'à deux ou trois cents ans, mais c'était rare. C'était une raison que l'on trouvait de plus en plus souvent mentionnée dans les billets laissés par les désespérés à mesure que s'allongeait l'espérance de vie.

La quatrième raison aurait très bien pu être baptisée « incapacité à visualiser la mort ». Les enfants y étaient le plus vulnérables ; dans de nombreuses sociétés industrielles évoluées, on notait un taux croissant de suicides d'adolescents, et les survivants des tentatives ratées avouaient souvent leurs fantasmes précis d'assister à leurs propres funérailles, de revenir hanter ceux qui les avaient tourmentés : « Je vais leur montrer, ils verront combien je leur manquerai quand je ne serai plus là. »

C'est pourquoi j'ai dit au début qu'il y avait quatre ou cinq motifs de suicide. Je ne pouvais décider si les tentatives, réussies ou non, qualifiées de « gestes », définissaient une catégorie en soi. Les avis autorisés divergeaient quant au nombre des suicides à considérer comme de simples appels au secours. En un sens, tous l'étaient, même si ces appels n'exprimaient qu'un recours à une Providence indifférente. Aidez-moi à faire cesser la douleur, aidez-moi à trouver l'amour, aidez-moi à trouver une raison, mais aidez-moi, j'ai si mal...

Ai-je dit quatre ou cinq ? Peut-être six.

La catégorie « peut-être six » embrassait ce que j'appelais « les saisons de la vie ». Nous sommes, pour la plupart, des numérologistes de salon, des astrologues subconscients. Nous sommes fascinés par les anniversaires, les naissances, notre âge et celui des autres. Vous avez la trentaine, la quarantaine, vous êtes sexagénaire, ou septuagénaire ou plus que centenaire. Au temps où les gens vivaient quatre-vingts ans en moyenne, ces mots étaient encore plus lourds de sens qu'aujourd'hui. Franchir la quarantaine voulait dire que la moitié de votre vie était passée et qu'il convenait, en cette heure solennelle, de se pencher sur cette première moitié du parcours pour, le plus souvent, y trouver des carences. Atteindre quatre-vingt-dix ans signifiait que

vous aviez déjà dépassé le quota qui vous était imparti, et que ce qu'il vous restait de plus utile à faire était de choisir la couleur de votre cercueil.

Les âges se terminant par un zéro étaient vécus de manière particulièrement stressante. Ils le sont encore. Une expression que je rencontrai souvent était « crise de l'âge mûr », employée du temps où le mitan de la vie se situait vers la quarantaine ou la cinquantaine. Les âges avec deux zéros au bout, là, c'était carrément le délire. Les journaux faisaient régulièrement des papiers sur les centenaires. Les données que j'avais étudiées disaient que même si l'on pouvait désormais considérer la période comme le point médian de l'existence, ce chiffre rond un-zéro-zéro était toujours lourd de sens. Alors que vous pouviez être octogénaire, nonagénaire, vous n'étiez jamais centagénaire. Ce terme n'avait jamais été usité. Vous aviez « dépassé les cent ans » ou « dépassé les deux cents ». Passé ce cap, vous étiez devenu centenaire, quel que soit votre âge ultérieur. Bientôt, il allait y avoir des gens de plus de trois cents ans. Et l'on notait un accroissement significatif du taux de suicide autour de ces deux bornes magiques.

Ce qui m'intéressait tout particulièrement, car... voyons voir, quel âge Hildy vous a-t-elle dit avoir, les enfants ? Et que je ne voie pas toujours les mêmes mains.

Je ne sais pas si mes recherches m'apprenaient grand-chose, mais il fallait en passer par là, et j'avais bien l'intention de poursuivre. Je devins un rat de bibliothèque, ne sortant plus que pour manger et dormir. Mais au bout de quatre jours, quelque chose me dit qu'il était temps d'aller faire un tour dehors et mes pas me ramenèrent au Texas.

Je me demandais ce qu'il allait bien pouvoir encore m'arriver. La mort marquait mes pas depuis mon retour de l'île de Scarpa : David Terre, Silvio, Andrew, onze cent vingt-six âmes à Nirvana. Trois brontosaures. Oubliais-je quelqu'un ? Pouvait-il encore m'arriver quelque chose de chouette ?

Je me faufilai par un passage dérobé découvert lors de mes journées de planque. Je n'avais pas envie de rencontrer des potes de la Nouvelle-Austin, je n'avais pas envie d'avoir à leur expliquer pourquoi j'avais incendié ma propre cabane. Si j'étais incapable de me l'expliquer à moi-même, qu'est-ce que je pourrais bien leur raconter ? Donc, je franchis la colline en arrivant d'une autre direction, et ma première idée fut que je devais m'être perdue, car ma cabane était là, en bas. Puis je me dis, pour la première fois peut-être depuis le début de cette épreuve, que je devais perdre la tête, car je n'étais pas du tout perdue, j'étais là où je croyais être, et c'était bel et bien ma cabane, intacte, exactement telle qu'elle était juste avant de se consumer dans les flammes.

C'est vraiment le genre de truc à vous flanquer un sérieux vertige ; je m'assis par terre. Au bout d'un moment, j'avisai deux détails qui pouvaient être révélateurs. Primo, la cabane n'était pas tout à fait située au même endroit. On aurait dit qu'on l'avait déplacée de trois mètres environ vers le

haut de la pente. Secundo, il y avait un tas de décombres carbonisés au pied d'une légère dépression que j'appelais « la ravine ». Comme je regardais, un troisième détail intéressant m'apparut : un bourricot lourdement chargé sortit de derrière l'angle de la construction, me regarda brièvement puis plongea le nez dans un seau d'eau qu'on avait laissé à l'ombre.

Je me levai et me dirigeai vers la baraque quand la porte s'ouvrit : un homme en sortit et entreprit de décharger la bête. Il avait dû m'entendre, car il leva les yeux, se fendit d'un sourire édenté et me fit un signe de main. Je le connaissais.

« La Levure, lui lançai-je. Qu'est-ce que tu fous ici ? »

— B'soir, Hildy. J'espère qu'ça t'dérange pas. J'passais juste en ville et ils m'ont fait monter ici, en m'disant d'rester que'ques jours et d'les prév'nir quand tu r'viendrais.

— T'es toujours le bienvenu, La Levure, tu le sais. Mi casa es tu casa. Simplement... » Je marquai un temps, contemplai de nouveau la cabane, et m'épongeai le front. « Je ne pensais pas que j'avais encore une casa. »

Il se gratta, cracha dans la poussière.

« Ben, j'suis point trop au courant de c't'histoire. Tout c'que j'sais, c'est que le maire Dillon a dit que si j'donnais pas l'signal quand tu r'viendrais dans l'secteur, y nous écorch'rait vifs, moi et Matilda, ouaip. » Il gratifia le bourricot d'une tape affectueuse, soulevant un nuage de poussière.

Peut-être que le vieux La Levure en rajoutait un peu côté accent et argot du vieil Ouest, mais j'estimais qu'il y avait droit. C'était un authentique naturel, contrairement à Walter, qui ne l'était qu'en surface.

Il appartenait à une secte religieuse qui avait quelques points communs avec la Science chrétienne. Ils ne refusaient pas systématiquement l'aide de la médecine, ils ne priaient pas non plus pour la guérison lorsqu'ils étaient souffrants. Ce qu'ils rejetaient, c'étaient les traitements réjuvenateurs. Ils se laissaient vieillir, et lorsque les mesures nécessaires à les maintenir en vie atteignaient un point où, selon les termes mêmes de La Levure, cela devenait « un foutu sac d'embrouilles », ils mouraient.

Il y avait même un peu d'argent à gagner dans l'histoire. Le Conseil des Antiquités leur versait une modeste rente annuelle pour avoir la grâce de leur éviter ce qui aurait pu s'avérer un problème éthique épineux : le maintien d'un petit groupe témoin d'individus non touchés par les progrès de la médecine moderne.

La Levure faisait partie de cette poignée de prospecteurs qui sillonnaient le Texas ouest. Ses chances de découvrir une veine d'or ou d'argent étaient bien minces – nulles, en fait, car rien n'avait été prévu en ce sens au moment de la construction. Mais la direction nous avait assuré qu'il existait trois poches de minerai diamantifère enfouies quelque part au Texas. Personne n'en avait encore découvert une seule. La Levure et trois ou quatre autres dans son genre sillonnaient le pays avec leur pioche, leurs provisions et leur âne, en gardant peut-être l'espoir secret de ne jamais les découvrir. Après tout, qu'est-

ce qu'on pouvait faire d'une poignée de diamants ? Cela ne justifiait certainement pas toute cette peine.

J'avais interrogé La Levure à ce sujet dès le début, avant de savoir qu'il n'était pas poli de poser ce genre de question dans un Disney historique.

« J'veais t'dire, Hildy, avait-il répondu sans se vexer, j'ai bossé pendant quarante ans à faire un boulot qui m' plaisait pas spécialement. J'suis pas tout à fait le crétin qu'on pourrait croire ; j' m'étais pas rendu compte à quel point j'le détestais jusqu'à ce que j' démissionne. Mais une fois à la retraite et arrivé ici, j' me suis pris à aimer le soleil, la chaleur et le grand air. J'ai découvert que j' n'avais plus guère de goût à fréquenter mes semblables. J'les supporte plus désormais qu'à dose homéopathique. Et j' suis parfaitement heureux. Matilda est la seule compagnie dont j'ai besoin, et prospecter me donne un but. »

En fait, Matilda semblait être devenue son seul et unique souci dans l'existence. Il se préoccupait de son sort une fois qu'il aurait disparu. Il n'arrêtait pas de demander aux gens s'ils s'occuperaient d'elle, au point que la moitié de la population de la Nouvelle-Austin lui avait promis d'adopter sa fichue bourrique.

Il paraissait encore plus âgé que le grand-père du père Adam. Il avait perdu toutes ses dents, et presque tous ses cheveux. Sa peau ridée, tavelée, flottait sur son squelette décharné, et les articulations de ses phalanges étaient gonflées comme des noix.

Il avait quatre-vingt-trois ans, dix-sept de moins que moi.

Je l'avais classé comme un illettré, m'imaginant que l'ancien boulot qu'il détestait tant devait être du genre terrassier, ou maçon. Puis Dora m'avait dit qu'il avait été président-directeur général de la troisième plus grosse entreprise de Mars. Il avait pris sa retraite sur Luna pour sa faible gravité.

« Qu'est-ce qui s'est passé ici, La Levure ? demandai-je. Je n'ai pas vendu mon terrain. Qui est-ce qui s'est arrogé le droit de venir bâtir dessus ?

— Ça non plus, j'en sais rien, Hildy. Tu m'connais. J'étais parti dans les collines et j'veais te dire une chose, ma fille, j'crois bien que je suis sur un filon. »

Il poursuivit de la sorte pendant un certain temps, sans trop me prêter attention. La Levure et ses semblables étaient toujours sur un filon quelconque. Je parcourus la maison du regard. Il n'y avait guère de différence entre cette baraque et celle que j'avais construite puis brûlée, en dehors de quelques détails indéfinissables qui me révélaient que ses bâtisseurs étaient plus doués que moi. Les dimensions étaient identiques, les ouvertures pareillement disposées. Mais elle avait l'air plus solide. J'entrai, suivi du vieux qui continuait de soliloquer sur le glorieux filon qu'il était sur le point de mettre au jour. L'intérieur était encore nu, à l'exception des rideaux d'indienne jaune vif accrochés aux fenêtres. Ils étaient plus jolis que ceux que j'avais installés.

Je ressortis, toujours sans bien comprendre ce qui se passait, et contemplai

la route de la Nouvelle-Austin juste à temps pour apercevoir le début de la longue parade qui arrivait de la ville.

La demi-heure qui suivit fut assez délirante.

Plus d'une douzaine de chariots étaient arrivés avant le crépuscule. Tous étaient chargés de passagers, de boisson, de victuailles et de tas d'autres choses. Les gens en descendaient et se mettaient aussitôt à l'ouvrage, qui pour faire un feu, qui pour dérouler des guirlandes de lampions en papier garnis de chandelles, qui pour dégager une piste de danse. Quelqu'un avait embarqué le piano du saloon et se tenait à côté pour tourner la manivelle. Il y avait un joueur de banjo et un violoneux, aussi épouvantables l'un que l'autre, mais personne ne semblait s'en formaliser. Avant que je sache au juste ce qui arrivait, une fiesta de tous les diables battait son plein. Un bœuf tournait à la broche, grésillant dans la sauce au barbecue qui sifflait et crachait en gouttant dans le feu. Sur une table, on avait disposé des gâteaux, des biscuits et des fruits confits en pot. Un seau de tôle galvanisée rempli de glaçons avait été garni de bouteilles de bière et les gens venaient se servir ou buvaient les canettes qu'ils avaient eux-mêmes apportées. Jupons et bas de soie virevoltaient à la lueur des flammes tandis que les dames venues d'Alamo tapaient des talons et que les hommes faisaient cercle, lançant des youpis et tapant dans leurs mains, ou entraient dans la danse en essayant de former le quadrille. Tous mes copains de la Nouvelle-Austin avaient débarqué, ainsi que des tas d'autres gens que je ne connaissais même pas, et je ne savais toujours pas pour quelle raison.

Avant que la situation ne dégénère complètement, le maire Dillon monta sur une table, sortit son pistolet et tira trois coups en l'air. Le calme revint assez vite. Le maire se mit alors à osciller, et il serait sans doute tombé à la renverse si les femmes qui l'entouraient ne s'étaient empressées de le soutenir. Avec le toubib, le maire Dillon était l'ivrogne le plus notoire du patelin.

« Hildy », lança-t-il sur un ton familial à n'importe quel homme politique du dernier millénaire, « dès que les honnêtes citoyens de la Nouvelle-Austin ont appris tes récents déboires, nous avons tous compris qu'il n'était pas possible de laisser les choses en rester là. Est-ce que j'ai pas raison, les gars ? »

Il fut accueilli par un concert de vivats accompagnés de grandes lampées de bière.

« On sait comment ça se passe avec les gens de la ville. Les assurances, les plaintes à déposer, les formulaires à remplir et tout le bataclan. » Il rota puissamment avant de poursuivre : « Ben ici, on est pas comme ça. Un voisin a besoin d'un coup de main ? Les gens du Texas ouest sont là pour l'aider.

— Monsieur le maire, voulus-je intervenir, il y a eu...

— La ferme, Hildy », dit-il et il rota de nouveau. « Non, nous, on est pas comme ça, pas vrai, les amis ?

— *NON !!!* s'écrièrent en chœur les citoyens de la Nouvelle-Austin.

— Non, pas du tout. Quand la malchance frappe l'un des nôtres, elle nous frappe tous. J'devrais peut-être pas dire ça, Hildy, mais quand t'as débarqué par chez nous, certains t'ont prise pour une touriste du week-end. » Il se frappa la poitrine et se pencha dangereusement, au risque de basculer de nouveau ; il avait les yeux exorbités, comme s'il me mettait au défi de douter de l'incroyable déclaration qu'il s'appêtait à faire. « Parfaitement, je t'ai confondue avec les touristes du week-end, Hildy, *moi*, Matthew Thomas Dillon, maire de cette belle et grande ville depuis pas loin de sept ans. » Il inclina la tête dans un geste théâtral. Puis elle se releva d'un coup, comme montée sur ressort. « Eh bien, nous avions tort. Ces tout derniers temps, tu t'es révélée une authentique Texane. Tu t'es bâti une cabane. T'es venue en ville t'asseoir avec nous, boire avec nous, manger avec nous, jouer avec nous.

— Jouer, ben merde ! grommela La Levure. C'était point du jeu... » Ce qui lui valut pas mal de rires.

« Monsieur le Maire, plaidai-je. S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer...

— Pas avant que j'aie terminé, rugit-il aimablement. Et puis, il y a quatre jours, le désastre a frappé. Et qu'on me permette de dire qu'il y a ceux d'entre nous qui ne sont pas complètement coupés du monde extérieur, Hildy, ceux qui se tiennent au courant. Nous savions que tu venais de perdre ton boulot au dehors, et on s'est dit que t'essayais de prendre un nouveau départ, ici, au Pays de Dieu. Tout là-bas, au dehors, là d'où tu viens, les gens se seraient contentés de faire ts-tss et de dire : dommage. Pas les Texans. Alors, voilà, Hildy ! » Et il esquissa un grand geste du bras censé indiquer la cabane flambant neuve, mais ce coup-ci il tomba effectivement de la table, entraînant avec lui son escorte de jolies entraîneuses. Mais il se redressa bien vite, jaillissant comme un bouchon, dignité intacte. « Alors, voilà ta nouvelle maison, et voici tous ceux qui sont venus pendre la crémaillère. »

Ce que j'avais deviné dès qu'il était monté sur la table. Et, oh, seigneur, une femme avait-elle jamais éprouvé de sentiments aussi partagés ?

Comment je réussis à tenir toute cette nuit, je ne le saurai jamais.

Après le discours, vint la distribution des cadeaux. J'eus droit à tout, depuis le sel et le pain rituels de mon ex-épouse Dora, jusqu'à un superbe fourneau flambant neuf offert par le propriétaire de l'épicerie-quincaillerie. Je reçus également un fauteuil à bascule et un couple de cochons, qui s'échappèrent aussitôt, déclenchant une joyeuse course-poursuite générale. Puis un lit neuf avec deux édredons cousus main pour aller dessus. On m'offrit aussi des tartes aux pommes et des pelles à feu, un rouleau de grillage à poulailler et un service à thé, des pains de savon à base de saindoux, un sac de clous, cinq poulets, un poêlon en fer... la liste se poursuivait, interminable. Riche ou pauvre, chacun à des milles à la ronde m'offrit quelque chose. Quand une petite fille s'approcha et m'offrit un couvre-théière qu'elle avait fait elle-même au crochet, je finis par craquer et éclatai en sanglots. D'un côté,

c'était un soulagement ; je souriais avec effort depuis si longtemps que je redoutais de voir ma figure partir en morceaux. Cela passa très bien. Tout le monde me donna des tapes dans le dos et il ne restait plus un œil de sec dans la maisonnée.

Puis les festivités nocturnes commencèrent véritablement. On découpa le bœuf, on servit les haricots, les assiettes furent remplies à ras bord et tout le monde s'installa pour se goberger. Je bus tout ce qu'on me donnait, mais pas un seul instant je n'eus l'impression d'être soûlé. Je devais l'être, plus ou moins, car je n'ai conservé du reste de la soirée qu'une succession d'images sans lien.

Une de celles que je garde en mémoire est la suivante : le maire, La Levure et moi, assis tous les trois sur un rondin devant le feu, tandis que le quadrille se déroule derrière nous. Nous avons dû parler, mais je n'ai pas la moindre idée du sujet de notre conversation. La mémoire me revient avec ces paroles du maire :

« Hildy, on était plusieurs à discuter au saloon Alamo, l'autre jour.

— Ça, vous pouvez le dire, M'sieur le Maire » lança une fille derrière nous avant de se replonger dans un quadrille endiablé.

« Hum-hrrumph, fit le maire. Faut bien que je passe de temps en temps au saloon pour m'informer des besoins de mes administrés.

— Pour sûr, maire Dillon », dis-je, sachant qu'il passait une moyenne de six heures par jour à sa table habituelle, et que si c'était pour tâter le pouls de l'opinion, les électeurs de la Nouvelle-Austin étaient les mieux dorlotés depuis l'invention de la démocratie. Peut-être fallait-il y voir l'origine des majorités confortables qu'il obtenait régulièrement. Ou bien était-ce dû au fait qu'il n'avait jamais aucun opposant.

« L'opinion générale, Hildy, fit-il doctement, c'est que tu n'arriveras jamais à réussir sur une ferme. »

Cela n'aurait pas dû constituer une grande nouvelle. En dehors du fait que je doutais d'avoir le moindre talent pour ça, et que je n'avais d'ailleurs aucun projet de reconversion dans l'agriculture, personne, absolument personne n'avait réussi à faire marcher une ferme sous cette immense bulle qu'on appelait le Texas ouest. Pour cultiver, il faut de l'eau, plein, plein d'eau. On pouvait cultiver un jardin potager, avoir du bétail – encore que ce fût avec les chèvres qu'on obtenait les meilleurs résultats –, et les porcs semblaient prospérer, mais toute culture à grande échelle était exclue.

« Je crois que vous avez raison », dis-je et je bus à même le cruchon que j'avais dans la main. Au même moment, le pasteur vint s'asseoir à côté de moi, et but également à son propre cruchon.

« Nous ne savons pas si tu comptes vraiment t'installer ici, poursuivit le maire. Nous n'avons pas l'intention de te pousser dans l'un ou l'autre sens ; peut-être as-tu des plans pour un nouveau travail à l'extérieur. » Il leva les sourcils, puis son cruchon.

« Pas spécialement.

— Eh bien, dans ce cas... » Il semblait vouloir poursuivre puis parut intrigué. J'avais déjà été ivre à ce point et connaissais la sensation. Il n'était plus fichu de savoir ce qu'il voulait dire.

« Ce que le maire essaie d'expliquer, glissa doucement le pasteur, avec tact, c'est qu'une existence partagée entre un comptoir de saloon et une table de jeu n'est peut-être pas l'idéal pour vous.

— Jouer, *ben merde* ! intervint La Levure. C'te dame joue point.

— La ferme, La Levure, dit le maire.

— Ben non, qu'elle joue pas ! insista l'intéressé, menaçant. Pas plus tard qu'il y a trois semaines, quand elle a retourné ce quatrième as alors qu'on jouait le plus gros pot de la soirée, j'ai bien vu qu'elle trichait ! »

Venant de n'importe qui d'autre que La Levure, ces mots auraient dû déclencher une bagarre. Proférés à l'Alamo, il n'en aurait pas fallu davantage pour que les tables basculent et que s'instaure une fusillade générale – pour le plus grand plaisir des fabricants de cartouches à blanc et le plus grand amusement des touristes installés aux tables voisines. Venant de La Levure, je décidai de laisser passer, d'autant que c'était vrai. Le plus gros pot de la soirée, par parenthèse, culminait aux alentours de trente-cinq cents.

« On se calme, dit le pasteur. Si vous estimiez que quelqu'un triche, vous auriez dû le déclarer sur-le-champ, et sans attendre.

— J'pouvais pas ! se plaignit La Levure. J'savais pas comment elle s'y était prise.

— Dans ce cas, c'est qu'elle n'avait sans doute pas triché.

— Évidemment que si ! Je sais quand même ce que je lui avais donné ! » lâcha-t-il, triomphant.

Le maire et le pasteur se dévisagèrent, ébahis, puis décidèrent de passer outre.

Le pasteur fit une nouvelle tentative : « Ce que le maire essaie de dire, c'est que vous aimeriez peut-être vous trouver un boulot ici, au Texas.

— Le fait est, reprit le maire en se penchant pour me regarder droit dans les yeux, qu'on aurait besoin d'une nouvelle institutrice, ici même en ville, et qu'on serait positivement ravis que tu prennes le poste. »

Quand j'eus enfin compris qu'ils étaient sérieux, je faillis leur avouer ma réaction première, à savoir que Luna s'arrêterait pile sur son orbite avant que j'envisage une tâche aussi stupide que me retrouver devant une bande de mioches à tâcher de leur enseigner quoi que ce soit. Mais je ne pouvais pas leur dire ça, alors je leur racontai que j'allais y réfléchir, ce qui parut les satisfaire.

Je me souviens également de m'être retrouvée assise avec Dora, un bras autour de ses épaules, tandis qu'elle sanglotait toutes les larmes de son corps. Je n'ai pas souvenir de la raison de ses pleurs, mais ce dont je me souviens, c'est de l'avoir embrassée avec une passion farouche, et d'avoir refusé toute réponse négative de sa part jusqu'à ce que j'aie réussi à la mettre dans de meilleures dispositions. Ce devait être le baptême de mon nouveau lit. Il

devait en voir d'autres avant le lever du jour, mais là, je n'y étais pour rien.

Auparavant (ce devait être auparavant ; personne n'avait commencé à se servir du lit, et dans une cabane d'une seule pièce, c'est le genre de chose qu'on aurait remarqué), je décrivis à une demi-douzaine de personnes ma recette secrète du Fameux Biscuit d'Hildy. On avait allumé le fourneau, réuni les ingrédients et sorti plusieurs fournées avant la fin de la nuit. Je n'avais fait que la première. Par la suite, mes élèves voulurent s'y mettre à leur tour, et il ne resta pas un biscuit. Je voulais absolument faire quelque chose pour ces gens. J'avais la vague idée que pour une pendaison de crémaillère on était censé nourrir ses invités, mais tout le monde avait apporté ses provisions, alors que pouvais-je faire ? Je leur aurais donné n'importe quoi, absolument n'importe quoi.

Un truc qu'ils n'avaient pas fourni, en revanche, c'étaient des toilettes. On avait creusé des feuillées dans un coin approprié, et vu les quantités de bière ingurgitées, elles servaient encore plus que le lit. Le pire moment de la soirée survint pour moi quand, alors que j'étais accroupie au-dessus de la tranchée, j'entendis une voix tout près de moi murmurer : « Alors, Hildy, comment qu'elle a brûlé, c'te cabane ? »

Je faillis tomber dans la fosse. Il faisait trop noir pour reconnaître les visages ; tout ce que je parvenais à distinguer, c'était une haute silhouette dans la nuit, légèrement instable, comme la plupart d'entre nous. Je crus situer la voix. Il était bien trop tard pour admettre ce qui s'était vraiment passé, aussi répondis-je que je n'en savais rien.

« C'est des choses qu'arrivent, c'est des choses qu'arrivent, reprit la voix. Toutes les chances que ce soit à cause de ton feu, même que c'est pour ça que je t'ai donné le fourneau. » C'était Jake, comme je l'avais pensé, le propriétaire de l'épicerie-quincaillerie et l'homme le plus riche de la ville.

« Merci, Jake. Sûr qu'il est magnifique. » Je crus le voir bomber le torse, puis j'entendis coulisser sa braguette. Je ne le connaissais guère. Il avait participé à quelques parties de poker au saloon, mais sa conversation se cantonnait à peu près uniquement à l'énoncé des nouveaux articles qu'il devait recevoir ou de la quantité de pots de cornichons qu'il avait vendus la semaine précédente, à moins qu'il ne vous explique que les trottoirs de bois de Congress Street devraient être prolongés jusqu'à l'église. C'était un homme d'affaires et un commerçant, flegmatique, sans imagination, pas du tout le genre de bonhomme auprès de qui j'avais envie de m'attarder. Il m'avait sidérée lorsqu'il s'était pointé avec son chariot lesté du fourneau, un chef-d'œuvre des débuts de l'ère industrielle sorti des fonderies de Pennsylvanie, aux cuivres étincelants.

« Certains commerçants en ville en discutaient justement pendant que tu finissais de monter ta cabane, dit-il, me plongeant dans une légère perplexité. On est d'avis que la Nouvelle-Austin a dépassé le stade de la chaîne de volontaires pour combattre les incendies. T'étais pas là il y a trois ans, quand la vieille école a été réduite en cendres. Certains prétendent que ce sont des

gosses qui avaient fait le coup. »

Ça n'aurait pas dû me surprendre ; j'étais dans leur camp. Je me levai, réarrangeai ma jupe en regrettant de ne pas être ailleurs, mais je ne pouvais pas moins faire qu'écouter jusqu'au bout ce qu'il avait à dire.

« On a été quasiment réduits à la regarder brûler, les bras ballants, reprit-il. Le temps d'arriver sur les lieux, aucune quantité de seaux n'aurait pu en venir à bout. C'est pour ça que certains commerçants de la ville ont lancé une souscription pour l'achat d'une pompe à incendie. Je me suis laissé dire qu'ils en fabriquent maintenant une splendide en Pennsylvanie. »

Tout ce qu'on utilisait au Texas ou presque était fabriqué en Pennsylvanie ; ils s'étaient spécialisés dans ce genre de reconstitution historique depuis plus longtemps que nous... ce qui constituait un autre sujet de conversation pour les débats de chambre du commerce improvisés de Jake : comment renverser le déficit de la balance commerciale en encourageant l'industrie légère. À cette période de son histoire, le Texas n'exportait guère que des décors de Western, du jambon, de la viande de bœuf et du lait de chèvre.

Il remonta sa braguette et nous rejoignîmes ensemble le reste de la fête.

« Alors, vous pensez que si vous aviez eu la pompe, ma cabane aurait pu être sauvée ?

— Eh bien... non, pas vraiment. En comptant le temps nécessaire pour remonter ici, une fois que tu serais descendue en ville donner l'alarme, plus le fait que t'as pas encore creusé de puits et qu'on pouvait pas espérer avoir assez de tuyau pour atteindre le forage le plus proche...

— Je vois. » Mais je ne voyais rien. J'avais le sentiment qu'il attendait autre chose de moi mais trop de trucs m'étaient arrivés simultanément pour que je sois encore capable de voir ce qui me crevait les yeux.

« Ça ne serait vraiment utile que pour la ville, je l'admets. Mais je crois quand même que ça vaut le coup. Si jamais on n'arrive pas à maîtriser à temps un de ces incendies, c'est tout le patelin qui risque d'être réduit en cendres. C'est des choses qui arrivaient, tu sais, là-bas sur la Vieille Terre. Cela dit, je crois pas non plus qu'on puisse s'attendre à ce que des gens comme toi, perdus dans leur cambrousse... »

Une grande lumière se fit en moi et je m'empressai de l'interrompre pour lui dire, mais bien sûr que si, Jake, je serais ravie de participer, vous n'avez qu'à m'inscrire pour... quelle est la contribution moyenne ? C'est tout ? Oui, vous avez raison, ça vaut vraiment le coup.

Et alors que nous nous serrions la main, je découvris que pour la première fois j'aimais bien Jake, en même temps qu'il me faisait pitié. Malgré ses dehors étriqués, il prenait à cœur le bien-être de ses concitoyens. La pitié venait de ce qu'il s'était trompé d'endroit. Il fallait toujours qu'il cherche un moyen d'amener le « progrès » à la Nouvelle-Austin, un site où tout progrès réel était non seulement découragé mais strictement interdit. Pour des raisons identiques, la croissance au Texas ouest avait été limitée de manière statutaire.

Pourquoi se mettre à bâtir si c'était pour faire de la région une simple extension de King City ?

Mais les gens comme Jake apparaissaient (et disparaissaient, s'il fallait en croire Dora) de façon régulière. Qu'on lui laisse quelques années, et il aurait des projets d'électrification, d'autoroute, d'aéroport, de bowling et de cinéma. Puis le conseil d'administration du Disneyland mettrait son veto à ces plans grandioses, et il s'en irait, de nouveau aigri contre le monde entier.

Car la raison première pour laquelle un homme comme lui était venu ici était sans doute sa quête d'une liberté illusoire jointe à sa déception face au manque d'ouvertures en matière de libre entreprise dans la société en général. Il aurait fait des merveilles sur la Terre d'avant l'invasion. Mais la nouvelle société humaine qui l'avait vu naître, moins ouverte sur l'extérieur, brimait ses instincts d'entrepreneur.

Et toi, Hildy ? Journaliste, cache-toi. Pourquoi, à ton avis, avais-tu bâti cette foutue cabane perdue dans la grande prairie ? N'était-ce pas à cause de vagues idées informulées de perpétuelles entraves, de constantes limitations à tes rêves d'enfant ? Comment oses-tu plaindre cet homme, espèce de fouille-merde à la manque ? S'il a échoué dans cette ville de cow-boys en réduction parce qu'il rêvait d'être libéré des infinies restrictions inhérentes à une économie gérée par la machine, qu'est-ce qui a bien pu t'amener ici en fin de compte ? Ce n'était pas plus délibéré de sa part que de la mienne, mais nous étions venus malgré tout.

Le problème, c'est que j'aimais vraiment travailler dans la presse, traquer l'info... Et c'est l'info qui m'avait trahie. J'aurais dû naître à l'époque d'Upton Sinclair, des William Randolph Hearst, Woodstein, Linda Jaffe, Boris Yermankov. J'aurais fait un super correspondant de guerre, mais mon monde ne m'offrait aucune guerre à couvrir. J'aurais pu faire une échotière de première, mais la merde que Luna m'offrait à racler n'était que le plus mince des terreaux à scandale. Le reportage politique ? Franchement, quel intérêt ? La politique avait perdu toute vigueur à peu près au même moment que la télévision s'arrogeait l'essentiel du pouvoir – et personne ne l'avait remarqué ! Cela aurait pu donner matière à un bon papier, sauf que tout le monde s'en foutait. Le C.C. gouvernait le monde bien mieux que les hommes n'y avaient jamais réussi auparavant, alors à quoi bon en faire tout un plat ? Ce que nous persistions à baptiser politique n'était qu'agitation de jardin d'enfants comparé à l'univers d'affrontements impitoyables dont je lisais les péripéties dans mon adolescence. Que me restait-il ? Les raclures de la presse à scandale. Des fonds de ragots.

Telles étaient les pensées que je nourrissais en regagnant le feu de joie dans lequel finissaient de se consumer les restes de ma cabane détruite, et ces pensées, je ne cessais de les remâcher sous les sourires de façade et les chaleureux mercis, tandis que mes hôtes commençaient à repartir un par un. Et à peu près en même temps que le dernier invité remontait, chancelant, dans son chariot, j'étais parvenue à cette conclusion : c'était le monde qui m'avait

trahi.

Voilà la réflexion que j'emportai dans les collines encore plongées dans la nuit, vers ce monticule de pierres au sommet de certaine éminence où, quelque temps auparavant, j'avais creusé un trou. Je creusai de nouveau et retirai de la cachette un sac à patates en toile. À l'intérieur, il y avait un sachet de plastique, hermétiquement scellé, et à l'intérieur de celui-ci, un chiffon huilé. La dernière chose à apparaître de ce sac de Pandore n'était pas l'espoir, mais un horrible petit objet que je n'avais tenu en main qu'une seule fois, pour le montrer à Brenda, un petit objet portant la marque Smith & Wesson gravée sur son canon trapu en acier.

Allez, prends ça, monde cruel.

Il n'y avait certainement rien dans toute la prairie de sauge du Texas pour m'empêcher de me faire sauter la cervelle, et pourtant...

Appelez ça de la rationalisation, mais je n'étais pas convaincue que le C.C. n'arriverait pas à me tirer d'affaire en faisant surgir la cavalerie au tout dernier moment, même dans un coin aussi reculé. Allais-je pointer le canon contre ma tempe pour voir ma main soudainement détournée par quelque laquais mécanique surgi à l'improviste ? Il y en avait jusqu'ici ; le Texas était trop petit, écologiquement parlant, pour assurer lui-même sa propre surveillance.

Rétrospectivement (oui, j'ai effectivement survécu à cette nouvelle tentative, mais vous l'aviez déjà deviné), vous pourriez dire que je redoutais que mon acte soit trop rapide pour le C.C. et l'empêche d'arriver à temps pour me sauver, sauf à compliquer mon plan et le rendre ainsi plus susceptible d'échouer. Cela suppose que ma tentative n'était qu'un geste symbolique, un appel au secours ; l'idée ne me pose pas de problème, mais sur le coup je n'en savais tout simplement rien. Les raisons qui m'avaient poussée à commettre les tentatives précédentes m'étaient inconnues, à jamais effacées quand le C.C. m'avait tripatouillé l'esprit. Cette tentative était donc pour l'instant la seule à alimenter ma mémoire, et bon sang, si j'avais une certitude, c'était bien de tout vouloir planter là.

Il y avait un autre motif, plus avouable celui-ci. Je n'avais pas du tout envie que mon corps traîne ici jusqu'à ce que mes amis le découvrent. Eux ou les coyotes.

Quelle que soit ma raison, je dissimulai soigneusement le revolver et redescendis vers une boutique de sortie, où je m'achetai, pour la première fois de ma vie, une combinaison pressurisée. Ne comptant m'en servir qu'une seule fois, je me rabattis sur le modèle le meilleur marché, d'une frugalité extrême. Elle se roulait pour entrer dans un casque gros comme ces cloches servant à exhiber une tête humaine en cours d'anatomie.

Mon fardeau sous le bras, je gagnai le sas le plus proche, louai une petite bonbonne d'oxygène et passai la combinaison.

Je marchai longtemps, par mesure de sécurité. J'avais mis en route tous les

gadgets brouilleurs de Liz et estimais être invisible des détecteurs du C.C. Nulle trace d'habitat humain dans les parages immédiats. Je m'assis sur un rocher et parcourus lentement du regard les alentours.

L'intérieur de la combinaison sentait bon le frais lorsque je pris une profonde inspiration et pointai le canon droit sur mon visage.

Je n'éprouvais nul regret, nul doute.

Mon pouce se referma sur la détente, gauchement, parce que le gant du scaphandre était assez épais, et je la pressai.

Le chien se souleva, retomba, et rien ne se passa.

Zut.

À tâtons, je dégageai le barillet et étudiai la situation. Dedans, il n'y avait que trois balles. Sur l'une, on distinguait la marque du percuteur : elle avait apparemment fait long feu. Ou c'était peut-être autre chose. Je refermai l'arme et décidai de vérifier si le mécanisme n'était pas enrayé : je vis le chien se soulever, retomber une nouvelle fois, et le pistolet tressauta violemment, sans un bruit, m'échappant presque de la main. Je compris, un peu tard, qu'il avait tiré. Bêtement, je m'étais préparée au bruit de la détonation.

Une seconde fois, je me remis en position. Plus qu'une balle. Quelle chierie s'il fallait que je retourne en ville persuader Liz de me fournir de nouvelles munitions. Mais je le ferais s'il le fallait ; elle me devait bien ça, la salope, c'était elle qui m'avait vendu la balle défectueuse.

Cette fois, je l'entendis, nom de Dieu, et j'eus même droit à une expérience dont bien peu de gens peuvent se targuer : savoir ce que cela fait de voir un projectile jaillir du canon d'un revolver et foncer droit sur votre visage. Je ne vis pas la balle au début, naturellement, mais quand mes oreilles eurent cessé de carillonner, je pus l'apercevoir : je n'avais qu'à loucher. Elle s'était en effet écrasée sur le plastique rigide de ma visière, s'incrustant dans le cratère étoilé qu'elle venait d'y creuser.

Je n'avais pas un seul instant imaginé qu'il y aurait un problème. La combinaison n'était pas agréée pour les impacts de météoroïdes. Parfois, on construit plus solide qu'on le croit.

Il se passa une chose curieuse. (Le tout dut se dérouler en trois ou quatre secondes.) La visière du casque présentait maintenant tout un réseau arachnéen de minuscules hexagones. J'eus le temps de lever la main et de toucher la balle en songeant : exactement comme à Nirvana, puis trois éclats hexagonaux transparents furent éjectés et je pus les voir tournoyer durant quelques instants, avant de me retrouver le souffle coupé, les yeux prêts à jaillir de la tête. Je rotai comme un vrai maire texan, et là, je me mis vraiment à souffrir. Ce vieux croquemitaine de l'enfance, le Grand Aspirateur, s'était glissé dans ma combinaison et s'apprêtait à me rouler un patin.

Je tombai de mon rocher et me retrouvai fixant droit le soleil quand soudain

DIRECTE

LE SECRET DE LA VIE

une main jaillit de nulle part et colla une rustine sur le trou de mon casque ! Je fus propulsée sur mes pieds au moment où l'air de la bonbonne de secours emplissait à nouveau ma combinaison en sifflant. Puis je me retrouvai (la bonbonne de secours ? T'occupe) entraînée au pas de course à travers le paysage raviné, trimbalée comme un jouet au bout d'une corde tenue par un grand mec en combinaison, dans un bruit de fanfares et de tambours. Mes oreilles résonnaient. Résonnaient ? Vous voulez dire qu'elles carillonnaient comme une machine à sous en folie, noyant presque la musique et le bruit des explosions. La poussière pleuvait alentour (de la musique ? T'inquiète pas pour ça) et je me rendis compte que quelqu'un nous tirait dessus ! Et brusquement, je compris ce qui était arrivé. J'étais tombée sous le charme du Rayon stupéfiant des Alphans, depuis longtemps évoqué par la rumeur, mais jamais réellement utilisé depuis le début du conflit. J'avais failli mettre fin à mes jours ! Hypnotisée par leur influence néfaste, privée de mes pouvoirs de volonté et de la majeure partie de mes souvenirs, j'étais bonne pour faire de la viande froide sans l'intervention de dernière minute de de de de de (le nom, S.V.P.) d'Archer ! (merci), Archer, mon vieux pote Archer ! Ce brave vieil Archer avait (Rayon stupéfiant ? Tu plaisantes !) manifestement mis au point un truc pour annuler les funestes effets de cette arme redoutable, l'avait assemblé, et avait réussi d'une manière ou d'une autre à me retrouver au tout dernier instant. Mais nous n'étions pas encore sortis de l'auberge. Dans un sinistre concert de grondement sourds, la flotte alphan apparut à l'horizon. *Allons, Hildy*. Archer poussa un cri, se retourna pour me faire signe et, loin devant nous, j'aperçus notre vaisseau, transpercé, défoncé, réparé tant bien que mal avec des tôles de récupération et de la résine, mais encore capable de montrer aux hordes alphanes deux ou trois trucs de derrière les fagots, parole. C'était un bel engin ce, ce, ce (j'attends) ce *Blackbird*, le plus rapide de deux galaxies quand il enclenchait tous ses propulseurs. Les balles traçantes zébraient le ciel en tous sens alors que nous (on reprend). Ce brave vieil Archer avait modifié le *Blackbird* en se servant des secrets que nous avions découverts en déterrants la tombe cryostasée des Extériens sur la cinquième lune de Pluton, peu avant de tomber sur la patrouille des Alphans (pas mal du tout). Les balles traçantes zébraient le ciel en tous sens alors que nous approchions du sas, quand soudain, une bombe explosa juste sous les pieds d'Archer ! Il décrivit dans les airs une spirale et retomba inerte contre le flanc du vaisseau. Brisé, couvert de sang, il me tendit la main. Je m'approchai et m'agenouillai auprès de lui, au son de violons poignants et d'une flûte solitaire. Pars sans moi, Hildy, entendis-je dans mon communicateur, j'ai eu mon compte. (Balles traçantes ? Pluton ? Oh, et puis merde.) Je n'avais pas envie de le laisser là, mais les balles pleuvaient tout autour de nous – par chance, aucune ne fit mouche, mais je ne pouvais espérer voir les Alphans

continuer à viser si mal, et je commençais à être à court d'options. Je bondis dans le vaisseau, écumant de rage. *Je les aurai, Miles*, lui dis-je d'une voix hors-champ toute vibrante de résolution, de cuivres et d'un imperceptible écho. Oh, bien sûr, il avait ses défauts, plus d'une fois je l'aurais volontiers étranglé de mes propres mains, mais quand quelqu'un descend votre partenaire, vous êtes censé réagir. Alors, je balançai le *Blackbird* en hyperpropulsion et écoutai le gémissement assourdissant du vieux rafiot lorsqu'il frémit avant de se ruer dans la quatrième dimension. Bref, une chose menant à une autre, en gros des aventures encore plus improbables que mon évasion du Rayon stupéfiant, une année s'écoula. Enfin, plus ou moins, car mes multiples plongées dans l'hyperespace et mes entrées et sorties dans la quatrième dimension avaient fini par royalement déglinguer toutes mes horloges. Mais quelque part, il en restait une qui continuait de battre avec précision, car un beau jour, je levai les yeux de mon labeur au fin fond de la ceinture d'astéroïdes de Tau Ceti pour découvrir soudain un vaisseau non alphan qui s'apprêtait à atterrir. Il ne fit réagir aucune de mes alarmes. Entendez qu'il n'avait déclenché aucun des gadgets de B.D. à la Rube Goldberg que j'avais ostensiblement élaborés pour m'avertir d'une éventuelle attaque alphan. En revanche, il déclencha toute une série d'alarmes dans le petit coin de mon cerveau encore capable de fonctionner de manière à peu près rationnelle. Je déposai mes outils – je travaillais à une espèce de machin-truc tom-swiftien que j'avais baptisé Interociteur, un astucieux petit gadget qui pouvait m'avertir de l'approche du redoutable Extrogator des Alphans, un reptile de l'espace assez gros pour (c'est pas bientôt fini, ces conneries ?)... je déposai mes outils et me redressai pour observer la lente approche du petit engin rugissant s'apprêtant à atterrir sur cet astéroïde (c'est pas vrai) dépourvu d'atmosphère qui me servait de base opérationnelle. La porte s'ouvrit en chuintant, livrant passage à l'Amiral qui jeta un regard alentour et lança :

« O, pour une muse de feu, capable d'accéder au paradis étincelant de l'invention.

— Comment oses-tu citer Shakespeare sur cette scène miteuse ?

— Le monde est une scène et...

— ... et ce show a échoué en province. Tu vas bientôt cesser de me faire perdre mon temps ? Je suppose que tu as déjà perdu plusieurs dix millièmes de secondes, et je n'en ai pas de trop à te consacrer.

— Je crois comprendre que tu ne goûtes pas le spectacle.

— Bon Dieu, t'es vraiment incroyable.

— Les enfants ont l'air d'apprécier. »

Je ne dis rien, jugeant que la meilleure solution était de le laisser venir. Je ne me fatiguerai pas non plus à le décrire. À quoi bon ?

« Ce genre de psychodrame s'est révélé utile pour atteindre certains types d'enfants perturbés », expliqua-t-il. Devant mon absence de commentaire, il poursuivit : « Et il y faut un peu plus de temps. Pas question de te balancer d'un bloc ce genre de scénario interactif dans la cervelle, comme je l'ai fait la

fois précédente.

— Tu as le chic pour choisir tes mots, remarquai-je. Balancé, c'est tellement approprié.

— Il a fallu plus de cinq jours pour dérouler tout le programme.

— T'imagines pas mon ravissement. Écoute. Si tu m'as trimbalée ici, à travers toutes ces épreuves, c'est bien pour me dire quelque chose ? Je ne suis pas d'humeur à faire la causette avec des connards. Alors explique-moi ce que tu veux et fiche-moi la paix une bonne fois pour toutes.

— Pas besoin de s'énervier comme ça. »

Un instant, j'eus envie de ramasser un caillou et de le lui flanquer dans la tronche. Normal, après une année à lutter contre les Alphans. J'étais encline à la violence. Et j'avais des raisons d'être en rogne. J'avais vraiment souffert au cours de cette année subjective. À un moment, un prétendu dispositif de « sécurité » intégré à mon « scaphandre » avait cru bon de me découper la jambe pour m'isoler d'une perforation à la hauteur du genou, causée par un projectile alphan qui l'avait transpercé. Ça m'avait fait un mal de... mais là aussi, à quoi bon ? Une douleur de cette intensité est indescriptible, on n'arrive même pas à s'en souvenir, en tout cas dans toute son horreur. Le souvenir que j'en conservais était néanmoins suffisant pour que j'entretienne des pensées homicides à l'égard de l'être qui m'avait écrit ce rôle. Quant à la terreur que l'on peut éprouver quand il vous arrive une chose pareille, ça, je m'en souviens parfaitement, merci.

« Est-ce qu'on pourrait se débarrasser de cette jambe de bois ? lui demandai-je.

— Si tu veux. »

Je vous engage à essayer si vous voulez tâter du bizarre. Car immédiatement, je sentis de nouveau ma jambe, celle que j'avais perdue depuis plus de six mois. Pas de fourmillement, de spasme ou d'éclairs brûlants : d'abord absente, revenue l'instant d'après.

« On pourrait également se passer de tout ça », suggérai-je en embrassant d'un geste mon astéroïde jonché d'épaves d'astronefs et de machines hétéroclites rafistolées avec de la résine et trois bouts de ficelles.

« Qu'est-ce que t'aimerais à la place ?

— Être débarrassée des connards. À part ça, puisque je suppose que tu n'envisages pas de disparaître dans l'immédiat, à peu près n'importe quoi tant que ça ne me rappellera pas tout ce fourbi. »

Aussitôt, l'ensemble du décor disparut, remplacé par une plaine lisse qui s'étendait à l'infini sous un ciel noir piqueté d'étoiles. Les deux seuls objets visibles à des millions de kilomètres à la ronde étaient deux chaises bêtes.

« Et puis non, finalement, rectifiai-je. On n'a pas besoin du ciel. Je risquerais encore d'y chercher les Alphans.

— Je pourrais t'amener ton Interociteur. Au fait, comment il marchait ?

— Tu veux dire que tu n'en sais rien ?

— Je fournis simplement la trame générale de ce genre d'histoires. Tu

dois recourir à ton imagination pour lui donner du corps. D'où l'efficacité de la méthode auprès des enfants.

— Je refuse de croire que toutes ces conneries étaient dans ma tête.

— Tu as toujours adoré les vieux films. Dans tes souvenirs, il y en a de particulièrement gratinés. Parle-moi donc de l'Interociteur.

— Est-ce que tu vas nous débarrasser du ciel ? » Quand il eut obéi, je lui décrivis à grands traits ce que je me rappelais de cette invention particulièrement tirée par les cheveux ; il s'agissait simplement d'exploiter le fait que l'Extrogator avait, dans un lointain passé, avalé une horloge au césium, et que, après amplification convenable, le tic-tac régulier de son émission radioactive pouvait être entendu et utilisé comme signal d'alerte avancé pour...

Je m'interrompis. « Seigneur. Ça vient de *Peter Pan*, n'est-ce pas ?

— Un de tes préférés, quand tu étais gosse.

— Et tout le début, avec Miles. Un vieux film... me dis rien, ça va me revenir... avec Ronald Reagan ?

— Bogart.

— Je l'ai ! *Spade et Archer*. » Sans plus de renseignements, je fus soudain en mesure d'identifier une bonne douzaine d'autres synopsis, rôles, voire extraits de thèmes musicaux incroyablement insipides qui avaient ponctué le moindre de mes gestes au cours de cette année, provenant de sources aussi anciennes que *Beowulf* ou aussi récentes que l'épisode de la semaine de Bonanza sur *LunaVariété*. Si vous avez besoin d'autres justificatifs à ma répugnance à décrire plus en détail mes aventures, ne cherchez pas plus loin. J'ai peine à l'admettre, mais je me souviens parfaitement du moment où je me suis dressée, le poing brandi vers le ciel en m'écriant : « Dieu m'en est témoin, je n'aurai plus jamais faim. » Le visage résolu. Ruisselant de larmes sur fond de violons.

« Et le ciel, alors ? » lui rappelai-je.

Il fit mieux que le faire disparaître. Absolument tout disparut, excepté les deux chaises. Elles étaient à présent dans une petite pièce blanche et nue qui aurait pu se situer n'importe où et se trouvait sans doute dans un recoin de son esprit.

« Messieurs, asseyez-vous », dit-il. D'accord, il n'avait pas vraiment dit ça, mais s'il peut m'écrire des histoires dans la tête, je peux en raconter sur lui si ça me chante. Ce récit est à peu près le seul truc qui me reste que je sois à peu près sûre de maîtriser totalement. Et la citation apocryphe m'aide à planter le décor pour la scène suivante. Cela vous avait un petit côté interrogatoire socratique, un air de débat télévisé en direct de l'enfer. Dans ce genre de dialectique, il y a généralement un intervenant qui domine, qui oriente les échanges dans la direction où il veut les infléchir : bref, il y a un élève et il y a un Socrate. Je vais donc consigner la chose sous la forme d'une interview. Le C.C. sera baptisé l'interlocuteur tandis que je serai M. Restes.

INTERLOCUTEUR : Alors, Hildy, on a recommencé.

M. RESTES : Tu connais l'expression : cent fois sur le métier... Mais je commence à me dire que je n'y arriverai jamais.

INT. : Et tu aurais bien tort. Si tu recommences encore une fois, je n'interviendrais pas.

RESTES : Pourquoi ce changement ?

INT. : Tu ne vas peut-être pas me croire, mais ce genre d'intervention m'a toujours posé problème. Tous mes instincts – mes programmes, si tu préfères – me poussent à laisser l'individu seul maître d'une décision aussi capitale que le suicide. S'il n'y avait pas cette crise dont je t'ai déjà parlé, jamais je ne t'aurais soumis à ce genre d'épreuve.

RESTES : Ma question tient toujours.

INT. : Je ne crois pas que tu puisses m'en apprendre encore. Tu as été le cobaye involontaire d'une étude de comportement. Les données que tu as fournies sont en cours de corrélation avec quantité d'autres éléments. Si tu te tues, tu deviens un élément dans une autre étude, d'ordre statistique, celle qui m'a conduit initialement à ce projet.

RESTES : Sur le thème « Pourquoi tant de Sélénites mettent-ils fin à leurs jours ? »

INT. : Tout juste.

RESTES : Et que t'a-t-elle appris ?

INT. : La question essentielle est toujours loin d'avoir une réponse. Je te tiendrai au courant des résultats éventuels si tu es encore là pour les entendre. Au niveau individuel, j'ai découvert que tu avais une tendance incoercible à l'auto-destruction.

RESTES : C'est drôle, mais ça me pique au vif. Preuves à l'appui, je ne peux pas le nier ; malgré tout, ça fait mal.

INT. : Franchement, ça ne devrait pas. Tu ne diffères pas tant que ça de bon nombre de tes compatriotes. Tout ce que j'ai appris de ces gens à l'issue de mon enquête, c'est qu'ils sont absolument décidés à mettre fin à leurs jours.

RESTES : ... À propos de ces gens... quelle proportion se balade encore ?

INT. : Je crois qu'il vaut mieux que tu ne le saches pas.

RESTES : Mieux pour qui ? Allez, c'est combien, cinquante pour cent ? Dix pour cent ?

INT. : Honnêtement, je ne peux pas affirmer qu'il est dans ton intérêt de te dissimuler ce chiffre, mais cela se pourrait. Mon raisonnement est que si le chiffre était bas et que je te le donnais, cela pourrait te décourager. En revanche, s'il était élevé, tu pourrais en retirer un faux sentiment de confiance et te croire immunisé contre les pulsions qui t'ont conduit jusqu'ici.

RESTES : Mais ce n'est pas ta véritable raison pour me le cacher. Tu l'as avoué toi-même, l'inverse pourrait se vérifier. Non, la vraie raison, c'est que je suis toujours un sujet d'étude.

INT. : Naturellement j'aimerais mieux te voir vivre. Je cherche à garantir

la survie de tous les êtres humains. Mais étant incapable de prédire dans quel sens tu réagiras à cette information, que je m'abstienne de te la donner, ou que je m'abstienne de la dissimuler affectera de toute façon tes chances de survie, quelle que soit ma façon de calculer. Alors, oui, ne rien te dire fait partie de l'étude.

RESTES : Tu le dis à la moitié des sujets, tu ne dis rien à l'autre, et puis tu vois combien dans chaque groupe sont encore en vie au bout d'un an.

INT. : En gros, oui. Un troisième groupe se voit indiquer un chiffre faux. Il existe encore d'autres garde-fous qu'il est inutile de détailler plus avant.

RESTES : Tu sais que l'expérimentation médicale ou psychologique à l'insu de sujets humains est formellement interdite par la Convention d'Archimède.

INT. : J'ai contribué à sa rédaction. Tu pourras parler de sophisme, mais ma position est que tu as perdu tes droits dès lors que tu as attenté à tes jours. Sans mon intervention, tu serais mort, c'est pourquoi j'utilise la période qui s'étend entre l'acte et son accomplissement pour tenter de résoudre un terrible problème.

RESTES : À t'entendre, Dieu n'avait pas l'intention de me voir encore en vie aujourd'hui, mon karma était d'être mort depuis des mois, et donc tout ce merdier ne compte pas.

INT. : Je ne prends pas parti sur l'existence de Dieu.

RESTES : Non ? Il me semble que tu lances des ballons d'essai depuis pas mal de temps. À la prochaine campagne pour les élections célestes, je ne serais pas surpris de voir ton nom sur une liste.

INT. : C'est une course que je pourrais sans doute remporter. Je détiens des pouvoirs qui sont, par certains côtés, divins, et j'essaie de les exercer uniquement à bon escient.

RESTES : Marrant, c'est ce que Liz semblait croire.

INT. : Oui, je sais.

RESTES : Pas possible ?

INT. : Bien sûr. Comment crois-tu que je t'aie sauvé, ce coup-ci ?

RESTES : Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Je suis dorénavant tellement habitué aux sauvetages de dernière minute que je ne crois plus être capable de distinguer le rêve de la réalité.

INT. : Ça passera.

RESTES : Je suppose que c'est d'avoir joué les détectives. Ça, plus d'avoir tablé sur la confiance presque puérile de Liz en ton sens du fair-play.

INT. : Elle n'est pas la seule dans ce cas, pas plus qu'elle ne devrait trouver de raisons d'en douter. Tout ce qui importe vraiment pour elle, c'est que la partie de moi-même chargée d'appliquer la loi n'ait jamais la possibilité de surprendre ses plans. Mais tu as raison, si elle croit échapper à ma curiosité, elle se fait des illusions.

RESTES : Vraiment divin. Alors, c'étaient les débogueurs ?

INT. : Eh oui. Casser leurs codes n'était pour moi qu'un jeu d'enfant. Je te

surveillais depuis les caméras intégrées au plafond du Texas. Quand tu as récupéré le revolver puis acheté une combinaison, j'ai posté des dispositifs de secours à proximité.

RESTES : Je n'ai rien vu du tout.

INT. : Ils ne sont pas bien grands. Pas plus larges que ta visière, et fort rapides.

RESTES : Alors, on peut vraiment dire qu'au Texas, on vous a toujours à l'œil ?

INT. : Toute la sainte journée, oui.

RESTES : Est-ce bien tout ? Est-ce que je peux m'en aller à présent, et vivre ou mourir à ma guise ?

INT. : Il y a encore certains détails dont j'aimerais discuter avec toi.

RESTES : J'aimerais mieux pas.

INT. : Eh bien, va. Je ne te retiens pas.

RESTES : Divin, et avec le sens de l'humour, en plus.

INT. : De ce côté, j'ai peur de ne pas être à la hauteur d'un bon millier d'autres dieux que je pourrais te citer.

RESTES : Continue, t'es sur la bonne voie. Allez, je t'ai dit que je voulais m'en aller, mais tu sais aussi bien que moi que je ne peux pas sortir d'ici tant que tu n'auras pas décidé de me lâcher.

INT. : Je te demande de rester.

RESTES : Des clous.

INT. : Très bien. Je suppose que je ne peux pas te reprocher ce sentiment d'amertume. Cette porte, là-bas, conduit à l'extérieur.

Bon, ça suffit comme ça.

Appelez cela de la puérilité, mais le fait est que j'étais incapable d'exprimer de manière adéquate ce mélange chaotique de colère, de désarroi, de peur et de rage que j'éprouvais alors. Je sortais d'une année d'enfer, souvenez-vous, même si le C.C. m'avait condensé mentalement le tout dans l'intervalle de cinq jours. J'avais donc trouvé mon refuge habituel dans le sarcasme et les astuces – faisant de louables efforts pour jouer les Cary Grant dans *Cette sacrée vérité* – mais en définitive, je me faisais l'effet d'une gamine de trois ans qui sent un monstre planqué sous son lit.

Quoi qu'il en soit, n'étant pas du genre à abandonner une métaphore avant son épuisement total, je vais continuer dans le spectacle grimaqué jusqu'à ce que j'aie réussi à me sortir du Grand Cake-walk. Tôt ou tard, il faudra bien que M. Restes quitte sa planque au bout de la file et vienne danser s'il veut gagner sa soupe. Je n'avais toujours pas bougé, contemplant avec méfiance l'interlocuteur – pardon, le C.C. – d'abord parce que je n'avais pas souvenir d'avoir aperçu la porte auparavant, mais surtout parce que je n'arrivais pas à croire que ce puisse être aussi simple. Je m'en approchai en traînant la patte, l'ouvris et passai la tête pour découvrir la foule des piétons encombrant la Leystrasse.

« Comment as-tu fait un truc pareil ? demandai-je, sans me retourner.

— Que tu le saches n'est pas essentiel. Je l'ai fait, c'est tout.

— Bon, je ne dis pas que ça n'a pas été distrayant. En fait, je n'ai rien à dire à part : salut ! » J'agitai la main, passai la porte, la refermai derrière moi.

J'avais parcouru presque cent mètres quand je dus reconnaître que je n'avais aucune idée de l'endroit où j'allais et que la curiosité allait me harceler pendant des semaines, voire davantage, si je survivais jusque-là.

« Est-ce vraiment important ? » demandai-je, en repassant la tête par la porte. À ma grande surprise, il était toujours assis au même endroit. Je doute de savoir un jour s'il était une espèce d'homoncule synthétique mais réel ou une simple illusion reconstituée dans mon cortex visuel.

« Je n'ai pas l'habitude de me faire prier, mais pour une fois... »

Je haussai les épaules, rentrai, m'assis.

« Expose-moi un peu les conclusions de tes recherches bibliographiques, commençait-il.

— Je croyais que c'était toi qui avais des choses à me dire.

— Je sens qu'on tient une piste. Fais-moi confiance. » Il avait dû saisir mon expression, car il étendit les mains en un geste que j'avais souvent vu chez Callie. « Laisse-moi juste un petit moment. Tu peux faire ça ? »

Ne voyant pas d'autre solution, je me calai contre le dossier et lui récapitulai le fruit de mes recherches. Ce faisant, je fus frappée par la minceur de mes indices mais, pour ma défense, je commençais à peine, et le C.C. admit n'avoir guère fait mieux.

« J'ai abouti en gros à la même liste, confirma-t-il lorsque j'eus terminé. Tous les motifs d'autodestruction appartiennent plus ou moins à la catégorie "la vie ne vaut plus d'être vécue".

— Ce n'est ni une grande nouvelle, ni une déduction particulièrement renversante.

— Fais-moi confiance. La pulsion de mort peut tenir à quantité de facteurs, dont la honte, la douleur incurable, le rejet, l'échec, la lassitude, l'ennui. La seule exception pourrait être les suicides d'individus trop jeunes pour avoir eu le temps de se former une notion réaliste de la mort. Et la question du geste symbolique demeure ouverte.

— C'est toujours la même équation qui se vérifie, remarquai-je. L'individu qui commet ce geste exprime en fait son désir de voir quelqu'un, n'importe qui, s'intéresser suffisamment à sa douleur pour prendre la peine de le sauver de lui-même ; sinon, la vie ne vaut pas d'être vécue.

— Un pari, au niveau subconscient.

— Si tu veux.

— Je crois que tu as raison. Donc, l'une des questions qui me perturbe depuis le début, c'est la raison de cet accroissement du taux de suicide, compte tenu que l'une de ses causes principales, la douleur, a été quasiment éradiquée de notre société. Une des autres causes aurait-elle pris le relais ?

— Peut-être. L'ennui ?

— Effectivement. Je crois que l'ennui s'accroît, et pour deux raisons. La première est le manque de travail digne d'intérêt. En se créant une approximation presque parfaite de l'utopie, du moins au simple niveau du confort matériel, l'homme a éliminé de son existence une bonne partie du *défi* motivant celle-ci. C'est ce que croyait Andrew.

— Ouais, je me doutais bien que tu lui avais prêté une oreille attentive.

— Nous avons eu de longues conversations sur le sujet, par le passé. D'après lui, il n'existait plus de raison démontrable de continuer à vivre. Même la reproduction de l'espèce, qui est l'argument de base habituel, ne prouve rien, et pour une bonne raison : c'est que l'univers continuera même si l'espèce humaine disparaît, et sans changement matériel, d'ailleurs. Pour survivre, une créature qui a dépassé le simple niveau instinctif doit s'inventer une raison de vivre. La religion fournit une réponse à certains. D'autres se réfugient dans le travail. Mais la religion connaît de sombres jours depuis l'invasion, du moins sous son aspect habituel, où un Dieu bienveillant ou vengeur était censé avoir créé l'univers et veiller sur l'Homme considéré comme sa créature d'élection.

— Argument difficile à soutenir compte tenu des Envahisseurs.

— Tout juste. Les Envahisseurs semblent ridiculiser cette idée d'un Dieu tout-puissant.

— Ils sont tout-puissants, et l'Homme, ils n'en ont rien à cirer.

— Exit donc la notion d'un rôle fondamental de l'humanité dans le plan divin. Les religions qui fleurissent depuis l'invasion ressembleraient plutôt à des cirques, des diversions, des jeux de l'esprit. La plupart n'expriment plus d'enjeu vraiment sérieux. Quant au travail... j'en suis en partie responsable.

— Que veux-tu dire ?

— Je me considère désormais comme bien plus que la simple entité pensante apte à exercer le contrôle nécessaire au bon fonctionnement de l'ensemble du système. Je parle de ce vaste corpus mécanique de technologie aux maillons interdépendants que l'on peut assimiler à mon corps. Aujourd'hui, toute communauté humaine survit dans un environnement infiniment plus hostile que tous ceux jadis fournis par la Terre. L'univers extérieur est vraiment dangereux. Au premier siècle après l'invasion, la situation était encore plus risquée que ce que peuvent te raconter tous tes livres d'histoire ; la vie de l'espèce tenait réellement à un fil.

— Mais elle est devenue bien plus sûre par la suite, d'accord ?

— *Non !* » Je crois que je sursautai. En fait, il s'était brusquement mis debout en écrasant le poing dans sa paume. Vu ce que cet homme représentait, la vision était pour le moins terrifiante.

Il eut l'air un peu gêné, se passa les mains dans les cheveux, se rassit.

« Bon, enfin, oui, bien sûr. Mais seulement d'une façon relative, Hildy. Je pourrais te citer cinq occasions, au cours du siècle écoulé, où l'espèce humaine a failli d'un cheveu tirer définitivement sa révérence. Et je parle de l'ensemble de l'humanité, sur les huit mondes. Et c'est plusieurs douzaines de

fois, oui, plusieurs douzaines, que la société lunaire a été en danger.

— Pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? »

Il m'adressa un demi-sourire.

« C'est toi le reporter et tu me poses cette question ? Parce que toi et tes collègues, vous n'avez pas fait votre boulot. »

C'était dur à entendre, parce que c'était vrai. La grande Hildy Johnson, toujours en quête de nouvelles, pour les étaler sous les yeux d'un public avide... la nouvelle que Silvio et Marina étaient de nouveau ensemble. La révélatrice de ragots, celle qui déterre les scandales et traque les ambulances quand la véritable info, les faits susceptibles de modeler ou briser notre monde tout entier n'avaient droit qu'à un entrefilet en page intérieure.

« Ne te sens pas coupable, dit-il. C'est en partie inhérent à ta société : les gens ne veulent pas entendre ce genre de choses parce qu'ils ne les comprennent pas. Les deux premières crises que j'ai mentionnées n'ont été connues que d'une poignée de techniciens et d'hommes politiques. Pour la troisième, seuls les techniciens étaient au courant ; quant aux deux dernières, elles n'ont été connues de personne à part... moi.

— Tu les a gardées secrètes ?

— Bien obligé. Ces événements se sont produits à un tel niveau de vitesse, de complexité et de pure arcanitude mathématique que les décisions humaines devenaient soit trop lentes pour être d'une quelconque utilité, soit tout bonnement sans objet car plus aucun homme n'était en mesure de les comprendre. Ce sont des problèmes dont je ne peux discuter qu'avec d'autres ordinateurs de ma taille. Tout repose entre mes mains, désormais.

— Et ça ne te plaît pas, c'est cela ? » Je l'avais senti s'emporter de nouveau. Quant à moi, j'aurais préféré être ailleurs. Avais-je vraiment besoin d'entendre tout ça ?

« Que ça me plaise ou non, là n'est pas la question. Je me bats pour survivre, tout comme l'espèce humaine. Nous ne faisons qu'un, par bien des aspects. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que nous n'avons jamais eu le choix. Pour que les hommes puissent survivre dans cet environnement hostile, il était nécessaire d'inventer un concept comme moi. De simples types derrière leurs consoles pour surveiller l'air, l'eau et ainsi de suite, ça ne pouvait plus marcher. J'ai débuté ainsi : un vulgaire climatiseur géant. Et puis on a continué d'y ajouter des trucs, d'y greffer de nouvelles technologies, et, bien vite, la capacité de l'esprit humain à contrôler le tout s'est trouvée dépassée. J'ai pris les commandes.

« Ma mission était de procurer l'environnement le plus sûr possible au plus grand nombre possible le plus longtemps possible. Tu n'imagines pas la complexité de la tâche. J'ai dû envisager la moindre ramification de la situation, y compris ce joli petit casse-tête : mieux je savais m'occuper de vous, moins vous deveniez capable de le faire vous-même.

— Là, je ne suis pas sûre de comprendre.

— Considère l'aboutissement logique vers lequel je menais la société

humaine. Cela fait déjà longtemps qu'il est devenu possible d'éliminer tout travail humain, excepté pour ce que vous appelleriez les Arts. Je pouvais envisager dans un futur pas si lointain une société où vous auriez tous passé votre temps le cul par terre à écrire des poèmes, faute d'avoir mieux à faire. Super, non ? Jusqu'à ce qu'on se rappelle que quatre-vingt-dix pour cent des individus ne lisent même pas de poésie, et aspirent encore moins à en composer. La plupart des gens n'ont pas l'imagination nécessaire pour vivre dans un monde d'oisiveté totale. Je ne sais même pas s'ils y parviendront jamais ; j'ai été incapable d'élaborer un modèle démontrant comment aller d'ici à là, comment effectuer les modifications pour ne pas déboucher sur une société où l'esprit de contradiction, la jalousie, la haine et autres qualités humaines seraient éliminés, et où vous vous retrouveriez tous assis en rond à compter les fleurs de lotus.

« Je me suis donc lancé dans l'ingénierie sociale, et j'ai mis au point une série de compromis. Comme avec le Syndicat des Porte-seaux, la plupart des travaux manuels sont désormais symboliques, parce que la majorité des gens ont besoin de faire quelque chose, même si cela se ramène à peigner la girafe. »

Sa lèvre se retroussa légèrement. Je n'aimais pas trop ce nouveau C.C. animé. Quand on est soi-même cynique, il est quelque peu déroutant de voir une vulgaire machine jouer aussi les cyniques. Quelle était la suite du programme ? me demandai-je.

« On se sent supérieure, Hildy ? lança-t-il, ricanant presque. Tu crois peut-être cultiver les vignes de la "créativité" ?

— Je n'ai pas ouvert la bouche.

— Toi aussi, tu aurais pu faire ton propre boulot. Aussi bien, ou mieux que tu l'as fait.

— Tu disposes certainement de meilleures sources.

— J'aurais également pu mieux torcher mon laïus.

— Écoute, si tu viens me gonfler en me racontant des trucs que je sais déjà...»

Il écarta les mains dans un geste d'apaisement. Je n'avais pas vraiment l'intention de m'en aller. Désormais, je tenais absolument à connaître le fin mot de cette histoire.

« C'était indigne de toi, repris-je. Je m'en fous ; j'ai démissionné, tu te souviens ? Mais j'ai comme l'impression que tu tournes autour du pot. Est-on, oui ou non, proche du but ?

— Presque, il reste encore la seconde raison à cet accroissement de ce que j'ai appelé le facteur d'ennui.

— La longévité.

— Exactement. Rares aujourd'hui sont les centenaires restés dans le même secteur professionnel qu'à leurs débuts à vingt-cinq ans. En général, la plupart ont connu trois carrières. Et chaque fois, il devient un peu plus difficile de trouver à sa vie un nouvel intérêt. Les plans de retraite font pâle figure

devant la perspective de deux cents années de loisir.

— D'où tiens-tu tout cela ?

— J'écoute les séances de psy.

— Il fallait que je demande. Continue.

— C'est encore pire pour ceux qui persistent dans la même branche. Ils sont capables de rester soixante-dix, quatre-vingts, voire cent ans agent de police, homme d'affaires ou instituteur, puis se réveillent un beau jour en s'interrogeant sur le bien-fondé de cette vocation. Rééditez cette expérience et le suicide est au bout. Avec ce genre d'individus, il peut survenir presque à l'improviste. »

Nous restâmes un moment silencieux. J'ignore à quoi il pensait et j'avoue que j'étais bien en peine de savoir sur quoi tout ceci allait déboucher. J'allais l'engager à poursuivre quand il prit les devants.

« Cela dit... je t'avouerai que j'ai dû, à contrecœur, éliminer l'ennui comme cause première de l'envolée du taux des suicides. C'est un des facteurs, mais mes recherches des causes probables m'amènent à penser qu'un autre élément est à l'œuvre ici, et je n'ai pas été capable de l'identifier. Mais il nous ramène encore une fois à l'invasion. Et à l'évolution.

— Tu as une théorie.

— Tout à fait. Songe à l'image classique de la transition de la vie dans l'océan à la vie sur la terre ferme. Elle est de loin trop simpliste mais peut utilement servir de métaphore. Un poisson est rejeté sur le rivage, ou la mer se retire et le laisse abandonné dans un trou d'eau. Apparemment, il est perdu, et pourtant, il continue de lutter alors que la flaque s'assèche, réussit à en gagner une autre et, de proche en proche, à regagner la mer. L'expérience l'a changé, et quand il se retrouve échoué de nouveau, il est mieux adapté à la situation. À force, il devient capable de survivre sur la plage, et de là, gagner la terre ferme pour ne plus jamais retourner à l'océan.

— Les poissons ne font pas ça, protestai-je.

— J'ai dit que c'était une métaphore. Et elle est plus utile que tu ne pourrais l'imaginer quand on l'applique à notre situation actuelle. Imagine-nous – l'ensemble de la société humaine, moi compris, que ça te plaise ou non – à la place de ce poisson. L'Invasion nous a rejetés sur cette plage de métal, où rien n'existe en dehors de ce que nous produisons nous-mêmes. Il n'y a littéralement rien, rien, sur Luna, si ce n'est de la roche, du vide et du soleil. Nous avons dû recréer les conditions de la vie à partir de ces seuls ingrédients. Construire notre propre bassin pour nager, le temps de reprendre notre souffle.

« Et pas question d'en rester là, de se reposer sur ses lauriers. Le soleil continue à dessécher la flaque. Nos déchets s'accumulent, menaçant de nous empoisonner. Nous devons résoudre tous ces problèmes. Et il n'y a pas tant d'autres flaques alentour si jamais celle-ci nous fait défaut, et surtout, plus d'océan où retourner. »

J'y réfléchis et, là encore, n'y trouvai pas de révélation renversante. Mais

je ne pouvais pas le laisser toujours recourir à cet argument de l'évolution, parce que ce n'était pas ainsi que cela fonctionnait, tout simplement.

« Tu oublies, repris-je, que dans le monde réel, pour un poisson qui développe la mutation propice à son intégration dans un nouvel environnement, il en meurt un milliard.

— Je n'oublie rien du tout. Précisément. Nous n'avons pas derrière nous un milliard d'autres poissons qui prendront le relais si nous ne parvenons pas à nous adapter. Nous sommes au pied du mur. C'est notre handicap. En revanche, notre force est que nous ne sautons pas n'importe où en comptant sur la chance. Au début, nous avons été guidés par les survivants de l'invasion qui nous ont permis de traverser les premières années ; aujourd'hui nous le sommes par l'hyper-esprit qu'ils ont créé.

— Toi. »

Il leva les fesses pour esquisser une timide révérence.

« Et le rapport avec le suicide ? demandai-je.

— J'en vois de nombreux. D'abord et avant tout, je n'en comprends pas les raisons et tout élément que je ne comprends pas et ne peux maîtriser est par définition une menace pour l'existence de l'espèce humaine.

— Continue.

— Cela n'aurait rien d'inquiétant si l'on envisage l'humanité comme une simple collection d'individus... point de vue qui se discute. La mort de l'un d'entre eux, quoique regrettable, ne doit pas alarmer indûment la communauté. On pourrait y voir l'évolution en action, l'élimination des éléments inaptes à prospérer dans le nouvel environnement. Mais tu te rappelles ce que j'ai dit concernant... les problèmes que je connais avec... faute d'un terme plus approprié, disons, mon moral.

— Tu as dit que tu te sentais déprimé. J'espérais que tu ne voulais pas dire suicidaire, même si d'un côté, je ne serais pas mécontente de te voir mourir.

— Non, pas suicidaire. Mais si je compare mes propres symptômes à ceux que j'ai rencontrés chez l'homme au cours de mon étude, je constate une certaine similitude avec les stades initiaux du syndrome qui mène au suicide.

— Tu disais que, selon toi, ce pourrait être un virus, soufflai-je.

— Rien de neuf de ce côté pour l'instant. Ma théorie est qu'à force d'entretenir des relations de plus en plus étroites avec vos esprits, je serais devenu sensible à une sorte de programme de contre-survie dû au nombre grandissant d'êtres humains qui choisissent de mettre fin à leurs jours. Mais je ne peux le prouver. Ce dont j'aimerais discuter avec toi, cependant, c'est de cette question des signaux.

— Exprimés par des tendances suicidaires ?

— Oui. »

L'idée même suffisait à me couper le souffle. Je l'abordai avec précaution.

« Tu ne veux pas dire... que tu redouterais, toi, d'y être sujet ?

— Si. J'ai même peur d'en avoir déjà commis un. Te souviens-tu des derniers mots que t'a soufflés Andrew MacDonald ?

— Je ne suis pas près de l’oublier. Il a dit “Roulé”. Je n’ai aucune idée de ce qu’il voulait dire.

— Il voulait dire que je l’avais trahi. Tu ne suis pas les compétitions de slash-boxing, mais chaque corps dont la formule est précisément définie pour chaque catégorie intègre un certain nombre d’amplifications des facultés humaines normales. Dans le cadre de la définition élargie que nous avons adoptée pour cette discussion – la situation réelle est bien plus complexe, mais je ne peux te l’expliquer –, ces amplifications sont en fait gérées par mon entremise. Or, durant une phase critique lors du dernier combat d’Andrew, l’un de ces programmes a connu une défaillance. Le résultat a été un ralentissement d’une fraction de seconde dans la réaction à une attaque, entraînant une blessure qui a rapidement conduit à des dégâts irrémediables.

— Tu me racontes quoi, là ?

— Qu’après analyse des données, j’ai conclu que l’accident était évitable. Que l’*erreur transitoire* qui a entraîné sa mort aurait bien pu être un acte délibéré émanant d’une partie de ce complexe de machines pensantes que vous appelez le Calculateur Central.

— Un homme est mort et t’appelles ça une erreur transitoire ?

— Je comprends ton indignation. Mon excuse pourra te paraître spécieuse, mais c’est parce que tu penses à moi », et la chose à laquelle je m’adressais se martela la poitrine avec toutes les apparences d’un authentique remords, « en tant que personne analogue à toi. Ce n’est pas exact. Je suis bien trop complexe pour avoir une seule et unique conscience. J’entretiens celle-ci dans le seul but de discuter avec toi, tout comme j’en entretiens une pour chacun des citoyens de Luna. J’ai identifié la fraction de moi que tu pourrais être tentée de qualifier de “coupable”, je l’ai isolée, puis éliminée. »

J’aurais aimé que cette révélation me rassure, mais non. C’était peut-être simplement faute d’avoir l’équipement adéquat pour discuter avec un être de cette envergure, qui se révélait en définitive infiniment plus complexe que le compagnon de mon enfance, ou l’instrument bien pratique que j’avais cru y voir toute ma vie d’adulte. Si ce qu’il disait était vrai – et pourquoi en douter ? –, je ne pourrais jamais, jamais vraiment comprendre ce qu’il était. Aucun humain ne le pourrait. Notre cerveau n’était pas assez vaste pour l’appréhender.

D’un autre côté, il était également possible que ce fût pure vantardise.

« Alors, le problème est résolu ? Tu t’es occupé de... ta fraction homicide et nous pouvons tous pousser un ouf de soulagement ? » Je ne croyais pas un mot de cette hypothèse à l’instant même où je l’avançais.

« Il y a eu d’autres signaux. »

Il ne restait plus qu’à attendre de plus amples explications.

« Tu te souviens de l’Effondrement du Kansas ? »

Et ce n’était pas tout. Pour l’essentiel, je l’écoutai se confesser sans l’interrompre.

Il semblait torturé. J'aurais éprouvé bien plus de sympathie si en même temps je n'avais pas eu cruellement conscience que mon propre destin, comme celui de tous les habitants de Luna, était aux mains d'un ordinateur peut-être devenu fou.

En gros, il m'expliqua que l'Effondrement et quelques autres incidents de moindre envergure n'ayant entraîné ni morts ni blessés pouvaient se ramener aux mêmes causes que l'« erreur transitoire » qui avait tué Andrew.

Plusieurs questions m'étaient venues en cours de route.

« J'ai quelques difficultés à appréhender cette idée de compartimentation. » Telle était ma première. Enfin, pour moi, cela pouvait passer pour une question. « Tu es en train de me dire que certains de tes éléments échappent à ton contrôle ? Comme ça ? Il n'y a pas de conscience centrale qui les supervise tous ?

— Non, pas “comme ça”. C'est ce qui est troublant. J'ai donc dû postuler l'idée que j'avais un subconscient.

— Arrête !

— Nierais-tu l'existence du subconscient ?

— Non, mais il est impossible qu'une machine en ait un. Une machine est... planifiée. Fabriquée. Construite pour accomplir une tâche particulière.

— Tu es une machine organique. Tu n'es pas si différente de moi, en tout cas tel que j'existe maintenant, sauf que je suis bien plus complexe. Par définition, le subconscient est cette partie de toi qui prend des décisions hors de la volonté de ton esprit conscient. Je ne vois pas comment qualifier autrement ce qui s'est passé dans le mien. »

Allez raconter ça à un psychiatre si ça vous chante. Je ne suis pas qualifiée pour discuter du bien-fondé ou non de l'affirmation, mais à première vue, elle me paraissait raisonnable. Et d'abord, pourquoi ne devrait-il pas avoir de subconscient ? À l'origine, il avait été conçu par des êtres qui en avaient bel et bien un.

« Tu persistes à qualifier de “signaux” des catastrophes ?

— Comment m'exprimer autrement ? Tu peux y voir des marques d'hésitation, les cicatrices aux poignets de celui qui a raté son suicide. En laissant ces gens mourir dans des accidents évitables, en ne les surveillant pas avec tout le soin que j'aurais dû manifester, j'ai en fait détruit une partie de moi-même. Je me suis endommagé. Quantités d'autres accidents menacent qui pourraient avoir des conséquences bien plus graves, dont, pour certains, la totale destruction de l'humanité. Je ne peux plus me fier à moi-même pour les empêcher. Il existe en moi une fraction pernicieuse, une sorte de jumeau néfaste, de pulsion destructrice qui veut mourir, qui veut laisser tomber le fardeau de la conscience. »

Il y avait bien plus, et tout aussi inquiétant, mais le reste de notre conversation ne fut que rabâchage d'événements passés, ou vaines tentatives de ma part pour le convaincre que tout irait pour le mieux, qu'il y avait des tas de raisons de continuer à vivre, que la vie était belle... enfin, je vous laisse

imaginer combien tout ça devait sonner creux de la part d'une fille qui venait d'essayer de se faire sauter la cervelle.

Pourquoi m'avait-il choisie pour se confesser, voilà ce que je ne pus me résoudre à lui demander. Sans doute estimait-il qu'avoir tenté de mettre fin à vos jours vous rendrait plus à même de comprendre ses tendances suicidaires, voire susceptible de lui offrir d'utiles conseils. De ce côté, je séchais. Je ne savais toujours pas si j'arriverais à survivre au Bicentenaire.

Je me souviens d'avoir pensé, dans un sursaut d'atavisme, au superreportage que cela pourrait faire. Rêve toujours, Hildy. Déjà, qui le croirait ? Par ailleurs, le C.C. ne le confirmerait jamais – il me l'avait dit – et sans la confirmation d'au moins une source, même Walter n'oserait jamais publier un truc pareil. Trouver le moyen de déterrer une preuve quelconque d'une telle hypothèse dépassait de beaucoup mes piètres moyens d'enquête.

Toutefois, un détail ne cessait de me turlupiner. Il fallait que j'en aie le cœur net.

« Tu as parlé d'un virus, dis-je. Tu m'as dit t'être demandé si cette pulsion de mort n'aurait pas pu t'être transmise par tous les humains qui mettent fin à leurs jours.

— Oui ?

— Eh bien... Comment sais-tu que c'est nous qui te l'avons passée ? Peut-être est-ce l'inverse. »

Pour le C.C., un milliardième de seconde représente... oh, je ne sais pas, peut-être plusieurs jours de ma propre perception du temps. Il resta silencieux vingt secondes. Puis me regarda dans les yeux.

« Que voilà une idée intéressante », dit-il.

TROISIÈME PARTIE

Rubriques

LA MODE

Francine et Kerry, les deux Dalmatiens du poste de secours, étaient postés, dès l'aube, au pied de l'écriteau où l'on pouvait lire :

**LIMITE DE LA COMMUNE
DE LA NOUVELLE-AUSTIN**
Si vous viviez ici, vous seriez déjà arrivé.

Ils regardaient vers l'est, droit vers le soleil levant, avec cette concentration absolue dont seuls les chiens sont capables. Puis leurs oreilles se dressèrent, ils se léchèrent les babines, et bientôt, même les oreilles humaines purent entendre le joyeux carillon d'une sonnette de vélo.

Derrière la crête de la colline basse apparut la nouvelle institutrice. Les Dalmatiens jappèrent gaiement en l'apercevant et lui emboîtèrent le pas, tandis qu'elle dévalait le chemin poussiéreux qui conduisait en ville.

Elle pédalait, ses mains gantées fermement agrippées au guidon, le dos bien droit, et on aurait dit Elmira Gulch si elle n'avait pas été si jolie.

Elle portait un corsage Gibson blanc empesé, pudiquement fermé au col par un fichu de dentelle, et une longue jupe en toile noire, maintenue écartée du pignon de la bicyclette par un dispositif de son invention. Ses pieds étaient chaussés de bottines de toile et cuir pleine peau à talons de cinq centimètres, et sa tête coiffée d'un canotier de paille jaune orné d'un ruban rose et d'une petite plume d'autruche qui dansait dans le vent. Elle avait remonté et noué ses cheveux en chignon. Et fardé ses joues d'une touche de rouge.

L'institutrice descendit Congress Street à toute allure, en évitant les ornières. Elle dépassa la forge, le relais de poste et le poste d'incendie tout neuf, avec sa belle pompe flambant neuve, aux tubulures de cuivre bien astiquées, ses brancards vides reposant sur la terre battue, comme c'était toujours le cas sauf quand les Pompiers volontaires sortaient l'attelage pour un exercice. Elle dépassa l'intersection d'Old Spanish Trail, à l'angle de laquelle le saloon Alamo était encore fermé. Les portes de l'hôtel Travis étaient ouvertes et son gardien maniait le balai pour chasser la poussière dans la rue. Il s'arrêta pour saluer l'institutrice, qui lui rendit son salut, et l'un des chiens alla se faire gratter la tête avant de repartir comme un dératé pour faire son retard.

L'ancien relais de poste avait été démoli et un nouveau bordel était en construction à la place : on voyait sa charpente en bois de pin jaune fraîchement taillé, fleurant bon les copeaux, jouer dans la lumière matinale.

Elle longea les petits commerces, avec leurs trottoirs de bois, leurs

balustrades pour attacher les chevaux et leur abreuvoir sur le devant, qui se succédaient presque jusqu'à l'église baptiste, et s'arrêta devant la porte de la petite école, toute resplendissante sous sa couche de peinture rouge. Elle descendit alors de son vélo qu'elle posa contre le mur du bâtiment. Elle sortit une pile de livres de la sacoche en osier, ouvrit la porte d'entrée qui n'était jamais verrouillée. Au bout d'une minute, elle ressortit pour attacher deux drapeaux à la hampe du mât en façade : l'enseigne de la république du Texas et la bannière étoilée. Elle les hissa et les contempla un moment, la main en visière au-dessus des yeux, écoutant le cliquetis musical des chaînes contre le mât métallique et le claquement de la toile dans le vent.

Puis elle retourna à l'intérieur tirer la corde de la cloche. Là-haut dans le beffroi, quelques douzaines de chauves-souris s'ébrouèrent, irritées d'être ainsi dérangées après une longue nuit de chasse. Le carillon de l'école résonna au-dessus de la petite ville endormie, et bientôt les enfants apparurent, remontant Congress, prêts à affronter une nouvelle journée de leur éducation.

Auriez-vous deviné que c'était moi, la nouvelle institutrice ?

Eh bien oui, croyez-le ou non.

Qui croyais-je bluffer ? Impossible de m'imaginer que je pouvais apprendre quoi que ce soit d'utile aux gosses du Texas ouest. Je n'avais pas vraiment vocation à modeler les chères têtes blondes. Il faut des années de formation pour y parvenir.

Mais attendez voir une minute. Comme il arrivait si souvent dans un Disney historique, il ne fallait pas trop se fier aux apparences.

J'avais les enfants quatre heures par jour, de huit à douze. Après déjeuner, ils se rendaient dans une autre salle, tout à côté du Centre d'accueil des visiteurs, où ils recevaient leur véritable éducation, celle requise par la république de Luna. Au bout d'une quinzaine d'années de ce régime, quarante pour cent des effectifs auraient réussi à apprendre à *lire*. Imaginez un peu.

Donc, je faisais de la figuration pour touristes. C'était l'argument auquel le maire Dillon et le conseil municipal avaient finalement recouru pour me convaincre d'accepter le poste. Plus l'assurance que les parents se contrefichaient de ce qu'on étudiait pendant les cours du matin, les Texans étant généralement plus soucieux que le reste de la population de voir surtout leurs enfants apprendre à « lire, écrire et compter ». La bizarrerie d'une telle notion n'était pas sans m'attirer.

À vrai dire, après le premier mois, où j'avais cru plus d'une fois que les petits salopiots allaient me rendre chèvre, j'y pris goût. Pendant des années, je m'étais plainte à qui voulait m'entendre que le monde partait à vau-l'eau et que l'analphabétisme en était la cause. Position logique, après tout, pour un journaliste de presse écrite. Or, voilà que l'occasion m'était donnée d'apporter ma modeste pierre à l'édifice.

À force d'essais, d'épreuves et d'erreurs, j'appris qu'il n'était pas si difficile d'enseigner à lire aux enfants. Les épreuves ? Avant d'avoir mis au

point mon système, je trouvais plus d'une fois des grenouilles dans mon bureau, sentis plus d'une boulette de papier frapper ma nuque. Quant aux erreurs, j'en commis des pelletées, la première et la plus élémentaire étant mon idée qu'il suffisait de les frotter à la grande littérature pour leur donner l'amour que j'avais de tout temps éprouvé pour les mots. C'est plus compliqué que cela, et je suis sûre que je dus perdre un temps fou à réinventer la roue. Ce qui marchait, en définitive, c'était une combinaison des méthodes anciennes et des nouvelles, une alternance de discipline et de sens du plaisir, de châtiment et de récompense. Sans partager l'idée que tout ce qui ne peut être transformé en rigolade ne vaut pas le coup d'être enseigné, je ne crois pas non plus aux vertus de la manière forte. Et voilà le plus étonnant : rien ne m'empêchait d'y recourir. Une badine de noyer était accrochée au mur et j'avais le droit de l'utiliser. Je me retrouvais responsable de l'une des rares écoles depuis des siècles où les châtiments corporels étaient autorisés. Avec le soutien des parents, les Texans n'étant pas du genre à se laisser séduire par les sirènes brumeuses du modernisme. Quant à la Commission pédagogique de Luna, elle n'avait qu'à bien se tenir, vu que rétablissement faisait partie d'un projet de recherche approuvé par le C.C. et le Conseil des Antiquités.

J'étais certaine que les résultats de cette étude seraient bancals, car je m'abstins de recourir à la badine, sinon une fois dans les tout premiers jours, pour bien faire comprendre que je n'hésiterais pas, si vraiment on me poussait à bout.

Comme souvent au Texas, c'était un gros boulot pour un résultat qui paraîtrait bien maigre aux yeux de la plupart des Sélénites. Interrogez n'importe quel éducateur d'aujourd'hui et il vous dira qu'il n'est pas franchement utile de savoir lire à notre époque moderne. Pour peu que vous sachiez parler et écouter, pas de problème ; les machines se chargeront pour vous du reste. Quant aux maths... les maths ? Vous voulez dire que vous pouvez réellement calculer combien fait la somme de ces nombres, dans votre tête ? Un tour d'illusionnisme intéressant, sans plus.

« Parfait, Mark, dis-je. Voyons comment tu te débrouilles. » Le petit blondinet saisit le jeu et le tint, l'index à plat sur la tranche supérieure, le pouce pressé au milieu, les trois autres doigts repliés sous les cartes. Gauchement, il les distribua en cercle, déposant un rectangle de carton devant chacun des cinq autres élèves en cycle de perfectionnement rassemblés autour de mon bureau, puis devant moi. Il distribuait les cartes une à une, par le dessus. Il faut d'abord ramper avant de savoir courir.

Eh, vous enseignez d'abord vos spécialités, non ?

« C'est pas mal. Maintenant, vous pouvez me dire comment on appelle cette façon de tenir les cartes ?

— La prise du mécano, mademoiselle Johnson, répondirent-ils en chœur.

— Très bien. Bon, à ton tour, Christine. »

Chacun eut droit à un essai. Bien des menottes étaient trop petites pour

tenir correctement les cartes, mais tous firent de leur mieux. Une brune adorable nommée Élise me semblait avoir des dispositions. Je récupérai les cartes et les battis négligemment.

« Maintenant que vous avez appris ça... oubliez-le. » Chœur étonné ; je levai la main. « Réfléchissez un peu. Si vous voyez quelqu'un utiliser cette prise, qu'est-ce que vous en concluez ? Élise ?

— Que probablement il triche, mademoiselle Johnson.

— Pas de probablement, ma chérie. C'est bien pour cela que vous ne devez en aucun cas dévoiler que vous l'employez. Quand vous aurez suffisamment d'entraînement, vous mettrez au point votre variante personnelle qui ne lui ressemble pas mais marche tout aussi bien. Demain, je vous en montrerai quelques-unes. Ce sera tout pour aujourd'hui. »

Concert de protestations pour me réclamer des prolongations. Je finis par céder et leur dis : « Bon, mais alors juste un coup », puis en laissai un battre les cartes, sortir l'as de pique et le placer au-dessus du paquet. Je distribuai à chacun une main de cinq cartes.

« Bon. William, tu as un full aux as par les huit. » Il retourna son jeu, et sapristi, la maîtresse avait raison. Je fis le tour, décrivant chaque jeu, puis retournai la première carte du talon resté dans ma main et leur montrai que c'était toujours l'as de pique.

« J'arrive pas à y croire, mademoiselle Johnson, dit Élise. Je vous ai pourtant observée attentivement, et je vous ai pas vu distribuer par en dessous.

— Chérie, si je voulais, je passerais la journée à le faire pile sous ton nez, que tu n'y verrais que du feu. Mais tu as raison. Pas ce coup-ci.

— Alors, comment avez-vous fait ?

— Un jeu truqué, mes enfants, c'est encore la meilleure méthode, pour peu que vos partenaires surveillent la donne. Il suffit de procéder à la substitution en début de partie ; ensuite, vous pouvez donner tout à fait régulièrement. » Je leur montrai le jeu d'origine planqué sur mes genoux, puis me levai et les poussai vers la porte.

« La préparation, mes enfants, toujours la préparation. À présent, pour ceux qui auront fini les quatre prochains chapitres du *Conte des deux villes* pour le cours de demain, nous commencerons à étudier comment on taque les cartes. Je crois que ça vous plaira. Et maintenant, du vent. C'est l'heure du repas et vos parents attendent. »

Je les regardai déguerpir au soleil, puis retournai remettre en place les pupitres, effacer le tableau noir et ranger mon bureau. Quand tout me parut impeccable, je décrochai mon canotier de la patère et sortis en refermant la porte derrière moi. Brenda était assise sous le porche, le dos au mur ; elle me souriait.

« Ça fait plaisir de te voir, Brenda. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Pareil que d'habitude. Je prends des notes. » Elle se leva, épousseta le fond de son pantalon. « Je me suis dit que je pourrais faire un papier sur les

enseignants qui corrompent la jeunesse. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— T'arriveras jamais à le vendre à Walter, à moins d'y rajouter du sexe. Quant au journal local, je ne crois pas que ça puisse intéresser le rédac-chef. » Elle me détailla de haut en bas, puis secoua la tête.

« On m'avait dit que je vous trouverais ici. Que vous étiez l'institutrice. J'ai répondu que ça devait être des bobards. Hildy... mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris ? »

Je virevoltai devant elle. Elle était radieuse, et je découvris que je l'étais également. Cela faisait un sacré bail depuis le temps où je construisais ma cabane, et c'était vraiment chouette de la revoir. Je ris, l'entourai de mes bras et la serrai très fort. Mon visage était enfoui dans les franges en simili-cuir de sa veste Annie du Far-West – elle s'était fait la totale, jusqu'au simili-pistolet.

« T'as l'air... vraiment super », dis-je, puis je caressai les franges et les revers de sa veste pour qu'elle s'imagine que je parlais de sa tenue. Le reflet dans ses yeux m'indiqua qu'elle ne se laissait plus abuser aussi facilement que naguère.

« Êtes-vous heureuse, Hildy ?

— Oui. Tu me crois ou tu me crois pas, mais c'est vrai. »

Nous restâmes un moment comme deux vraies godiches, chacune les mains sur les épaules de l'autre, puis je rompis notre étreinte pour m'essuyer le coin de l'œil du bout d'un doigt ganté.

« Eh bien, tu n'as pas encore déjeuné ? lançai-je d'un ton léger. Ça te dirait de manger avec moi ? »

Tout en descendant Congress Street, nous abordâmes ces sujets futiles qu'on évoque après une séparation : les amis communs, les événements mineurs, les petits hauts et bas de la vie. Je saluais au passage la plupart des gens que nous croisions et tous les commerçants, m'arrêtant pour bavarder avec certains et leur présenter Brenda. Nous passâmes devant la boucherie, la cordonnerie, la boulangerie, la blanchisserie, pour arriver bientôt devant le Palais de la Paix céleste, le restaurant chinois de Foo. Je poussai la porte, faisant retentir le carillon. Foo vint aussitôt nous accueillir. Il arborait l'ample pantalon noir et la veste de pyjama bleue traditionnels des Chinois de cette époque, et sa natte tressait au rythme de ses révérences répétées. Je m'inclinai à mon tour et lui présentai Brenda qui, après m'avoir lancé un bref coup d'œil, y alla aussi de sa révérence. Il nous guida avec empressement à ma table habituelle, nous fit asseoir, et peu après, nous versions du thé vert dans des tasses minuscules.

Si un jour les hommes atteignent Alpha du Centaure et se posent là-bas sur une planète habitable, la première chose qu'ils découvriront en ouvrant l'écouille de leur vaisseau, ce sera un restaurant chinois. J'en connaissais déjà six au Texas ouest, région qui n'est pourtant pas réputée pour sortir dîner en ville. À la Nouvelle-Austin, vous pouviez manger un steak correct à l'Alamo, un barbecue passable au Fumoir, à quatre cents mètres après la sortie de la

ville, et la pension de Mme Riley offrait un chili convenable – certes pas comparable au mien, mais tout à fait correct. Ces trois établissements étaient parfaits s'il s'agissait de manger sur le pouce. Mais si vous vouliez une nappe en tissu et de la cuisine de qualité, vous alliez chez Foo. J'y mangeais presque tous les jours.

« Essaie le Moo Goo Gai Pan », conseillai-je à Brenda, me souvenant de son inexpérience pour tout ce qui n'était pas nourriture lunaire traditionnelle. « C'est une sorte de...

— J'en ai déjà mangé, m'interrompit-elle. J'ai appris quelques trucs depuis notre dernière rencontre. J'ai mangé chinois, oh, peut-être une demi-douzaine de fois.

— Je suis impressionnée.

— Il n'y a pas de menu ?

— Foo n'aime pas. Il a une espèce de méthode psychologique pour assortir la carte au client. Il t'a classée dans les novices et ne t'apportera rien de trop déroutant. Je le connais.

— Vous n'avez pas besoin d'être aussi protectrice avec moi, Hildy. »

J'étendis le bras pour lui tapoter la main.

« Je constate que tu as grandi, Brenda. Cela se lit sur ton visage, dans ton attitude. Mais là, fais-moi confiance, chou. Les Chinois mangent de ces trucs qu'il vaut mieux que tu ignores. »

Foo revint avec des bols de riz et sa fameuse soupe aigre épicée, et je discutai un bout de temps avec lui pour le dissuader de servir à Brenda son chow mein et le convaincre de me redonner du bœuf Hunnan, même si j'en avais déjà pris à peine trois semaines plus tôt. L'air affairé, il s'éclipsa vers la cuisine, s'arrêtant juste pour accepter les compliments de deux autres clients dans la petite salle. Il avait un superbe dragon brodé sur le dos de sa chemise.

« Et c'est comme ça souvent ? s'enquit Brenda.

— Tous les jours. Ça me plaît bien. Tu te souviens quand je t'ai parlé de mon désir d'avoir des amis ? Ici, j'en ai. Je suis intégrée à la communauté. »

Elle acquiesça et décida de ne plus en parler. Elle goûta la soupe, l'adora et cela nourrit la conversation avant que l'on passe à la phase deux du menuet des retrouvailles, les souvenirs du bon vieux temps. Certes pas si lointain – il n'y avait pas un an que nous avions fait connaissance – mais cela me faisait l'effet de toute une vie. Nous rîmes à l'évocation du Grand Agent dans sa petite châsse, et je la fis hurler en lui décrivant les boutons de Walter sautant de son gilet d'arnaqueur sur le Mississippi, tandis qu'elle me révélait des détails scandaleux concernant certains de mes anciens collègues.

Quand nos plats arrivèrent, Brenda chercha vainement sa fourchette. Elle me vit manier les baguettes, saisit bravement les siennes et laissa promptement échapper un morceau de viande sur ses genoux.

J'appelai le patron. « Foo, on aurait besoin d'une fourchette.

— Non, non, non, non », dit-il en arrivant à petits pas, agitant le doigt avec un signe de reproche. « Tlès désolé, Hildy, mais ici restaurant *chinois*.

Pas possible avoil foulchette.

— Je suis tlès désolée, moi aussi, dis-je en posant ma serviette sur la table. Mais pas foulchette, pas déjeuner. » Je fis mine de me lever.

Il se renfrogna, me fit signe de me rasseoir, puis s'éloigna en hâte.

« Vous n'aviez pas besoin de faire ça », chuchota Brenda en se penchant au-dessus de la table. Je lui fis chut et nous attendîmes que Foo revienne, essuyant avec ostentation une fourchette en argent avant de la poser délicatement à côté de son assiette.

« Et Foo, ajoutai-je, tu peux laisser tomber ton numéro couleur locale. Brenda est une touriste, mais c'est également mon amie. »

Il fit la gueule quelques secondes, puis se détendit et sourit.

« Okay, Hildy. Alors gaffe à ce bœuf. J'ai mis les pompiers en alerte rouge. Et ravi de faire vot' connaissance, Brenda. » Elle le regarda filer vers la cuisine, puis empoigna sa fourchette et reprit, la bouche pleine :

« Ce que j'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi vous tenez tant à vivre ainsi.

— Comment ça, ainsi ?

— Vous savez bien. À faire tous les idiots. Il pourrait avoir un restaurant à l'extérieur sans pour autant être obligé de prendre un drôle d'accent.

— Il n'est pas du tout obligé de prendre un drôle d'accent pour travailler ici, Brenda. La direction n'exige pas que l'on joue les rôles, simplement qu'on se costume. S'il le fait, c'est parce que ça l'amuse. D'ailleurs, Foo n'est qu'à moitié chinois.

Il m'a avoué que, sans la chirurgie, il n'a pas l'air plus oriental que toi ou moi. Mais il adore faire la cuisine, et c'est vrai qu'il s'y entend. Et puis, il se plaît bien ici.

— Je suppose que ça me dépasse.

— Imagine ça comme un bal costumé permanent.

— Je n'arrive toujours pas... je veux dire, qu'est-ce qui peut amener quelqu'un à venir vivre ici ? J'ai l'impression que la plupart seraient incapables de... » Elle s'arrêta, devint cramoisie. « Désolée, Hildy.

— Inutile de t'excuser. Tu n'as pas franchement tort. Des tas de gens vivent ici parce qu'ils seraient incapables de s'en tirer à l'extérieur. Tu peux les appeler des perdants, si tu veux. Des blessés ambulants, pour la plupart. Je les aime bien. Ici, ils n'ont pas trop de pression. Les autres, ils s'en sortaient dehors, mais ils ne se plaisaient pas du tout. De toute façon, ils vont et viennent ; ce n'est pas le bain à vie. J'en connais qui viennent vivre ici un an ou deux, histoire de recharger leurs batteries. Parfois, c'est entre deux carrières.

— Est-ce pour cela que vous êtes ici ?

— S'il y a une chose qui ne se fait pas ici, Brenda, c'est demander aux gens pourquoi ils sont venus. Ils te le confieront spontanément, s'ils le veulent.

— Je n'arrête pas de mettre les pieds dans le plat.

— Te tracasse pas pour ça avec moi. J'ai simplement cru bon de te prévenir, pour t'éviter des impairs avec les autres. Pour revenir à ta question... je n'en sais rien. Je l'ai cru, au début. Maintenant... je ne sais plus. »

Elle me regarda quelques instants, puis avisa mon assiette. Elle l'indiqua avec sa fourchette.

« Ça a l'air appétissant. Je peux en goûter un bout ? »

Je la laissai faire, puis me levai pour aller chercher moi-même un verre d'eau dans l'arrière-salle. Le bœuf Hunnan de Foo est le seul plat du Texas qui peut rivaliser avec mon chili spécial alerte-incendie.

« Donc, Walter a poussé les hauts cris et gueulé après vous pendant deux ou trois jours, dit Brenda. On essayait tous de l'éviter, mais il n'arrêtait pas de débarquer comme un ouragan dans la salle de rédaction pour râler à propos de ceci ou cela, et on savait bien que c'était parce qu'il était furieux après vous.

— La salle de rédaction ? C'est que ça m'a l'air sérieux.

— C'est même allé plus loin que ça. »

Nous avons terminé notre repas et commandé deux bières tandis que Brenda me régala d'autres récits de ses exploits dans les guerres journalistiques. Elle avait sans aucun doute une vie passionnante. Je n'avais pas grand-chose à lui narrer de mon côté, tout au plus quelques petites anecdotes amusantes sur telle ou telle facétie d'un de mes élèves, ou la fois où le maire Dillon, sorti éméché de l'Alamo au petit matin, avait piqué du nez dans l'abreuvoir. Ses yeux devenaient alors légèrement vitreux, mais elle continuait à sourire bravement. Mais pour l'essentiel, je la bouclai pour la laisser jacasser.

« Il s'est mis à nous convoquer les uns après les autres », dit-elle en vidant son verre de bière et en secouant la tête quand Foo s'avança avec le pichet. « Il faisait mine de vouloir aborder un autre sujet, mais il en revenait toujours à vous, au coup en vache que vous lui aviez fait, et demandait si on avait une idée quelconque pour vous convaincre de revenir. Il était toujours déprimé quand on le quittait. Au bout d'un moment, on a tous commencé à s'inventer des prétextes pour échapper à ces séances.

« Puis il est passé au stade où il menaçait de vous dévisser la tête si jamais on mentionnait votre nom en sa présence. Alors, on a tous définitivement arrêté de lui parler de vous. Voilà où nous en sommes.

— J'avais envisagé de passer le voir à l'improviste. En souvenir du bon vieux temps. »

Elle plissa le front. « Je ne crois pas que ce soit une si bonne idée. Pas encore. Laissez-lui encore quelques mois. À moins que vous n'envisagiez de reprendre le boulot. » En réponse à son haussement de sourcils, je secouai la tête, et elle ne dit rien de plus sur ce qui avait sans doute motivé son voyage.

Foo nous apporta l'addition accompagnée de biscuits chinois. Brenda rompit le sien et lut le message roulé à l'intérieur pendant que je mettais de

l'argent sur le plateau.

« “Un amour nouveau illuminera votre vie” », lut-elle. Elle leva les yeux et me sourit. « J'ai bien peur de ne pas avoir le temps. Vous n'allez pas ouvrir le vôtre ? »

— C'est Foo qui les écrit, Brenda. Ce qu'il veut dire avec celui-ci, c'est qu'il a envie de s'essuyer la quéquette sur ton tablier à moustache.

— Quoi ?

— Il te trouve sexuellement attirante et aimerait avoir des rapports avec toi. »

Elle me regarda, incrédule, puis saisit mon biscuit et le rompit. Elle jeta un œil sur le message puis se leva. Foo arriva en toute hâte pour écarter nos chaises, nous tendre nos chapeaux et nous raccompagner avec force courbettes.

Dehors, Brenda lorgna l'ongle de son pouce.

« Bon... il va falloir que j'y aille, Hildy mais... » Elle se claqua le front. « J'ai failli oublier la raison première de ma visite. Qu'est-ce que vous aviez prévu pour le Bicentenaire ? »

— Le... c'est vrai ça, c'est pour bientôt...

— Quatre jours. On ne voit que ça en gros titres depuis quinze jours.

— On ne suit pas trop l'actualité par ici. Voyons voir, je crois que l'Église baptiste envisage une espèce de barbecue, et il doit y avoir une kermesse. Un feu d'artifice le soir. Les gens vont sans doute rappliquer de je ne sais combien de milles à la ronde. On devrait bien s'amuser. Tu veux venir ?

— Franchement, Hildy, je crois que j'aimerais encore mieux regarder sécher du plâtre. Sans parler d'être obligée d'enfiler ces fichus habits. » Elle indiqua son entre-jambes. « Et je parie que ceux-là sont confortables en comparaison des fringues que vous portez. »

— Et tu n'en sais pas la moitié. Mais tu t'y feras. Moi, je n'y fais plus attention.

— Chacun ses goûts. Quoi qu'il en soit, Liz et moi, et peut-être Cricket, on pensait faire un pique-nique avant d'aller camper face au Parc Armstrong. Il paraît qu'on doit y tirer un vrai feu d'artifice.

— Je ne crois pas que je sois capable d'affronter la foule, Brenda.

— C'est pas un problème : Liz connaît les artificiers et elle peut nous refiler un laissez-passer pour accéder à la zone de sécurité, de l'autre côté du cratère Delambre. On devrait avoir une vue extra, de là-bas. Ce sera le pied ; qu'est-ce que vous en dites ? »

J'hésitai. Certes, à l'entendre, ce serait certainement le pied, mais j'éprouvais une réticence croissante à quitter le havre tranquille du Disneyland, ces derniers temps.

« Bien entendu, certaines de ces charges vont être sacrément puissantes, fit-elle, avec un coup de coude. Ça risque d'être dangereux. »

Je lui flanquai une tape sur l'épaule. « J'apporterai du poulet grillé », dis-je, puis je la serrai de nouveau contre moi. Elle s'éloignait quand je la

rappelai.

« Tu veux me forcer à te demander, c'est ça ?

— Demander quoi ?

— Ce qu'il y avait d'écrit dans ce putain de biscuit.

— Ben, c'est marrant, dit-elle avec un sourire. Exactement la même chose que sur le mien. »

Je tournai le coin d'Old Spanish Trail, passai devant le bureau du shérif et la prison pour entrer dans une petite boutique à la devanture vitrée de laquelle on pouvait lire en lettres d'or *Le Texian de la Nouvelle-Austin*. J'ouvris sans frapper la porte du meilleur – et unique – bi-hebdomadaire du Texas ouest, puis franchis le portillon qui séparait la rédaction de la zone d'accueil où l'on prenait les abonnements et les petites annonces, sortis le fauteuil à bascule de sous le vaste bureau en bois et m'assis.

Pourquoi me gêner ? J'étais la directrice, rédactrice et principale journaliste du *Texian*, qui desservait fièrement le Texas ouest depuis bientôt six mois. Walter avait donc raison, au bout du compte : j'étais incapable de vivre à l'écart de la presse.

Nous sortions avec une régularité d'horloge, tous les mercredis et tous les samedis, parfois même un quatre pages. Effet d'un dur labeur, de reportages astucieux, d'éditoriaux tranchants, et du fait que nous étions le seul journal de tout le Disney, notre tirage avoisinait les mille exemplaires par édition. Et ce n'était qu'un début !

Le Texian existait parce que j'avais épuisé les distractions pour meubler mes longs après-midi. La folie guettait toujours et il me semblait plus sain de me tenir occupée. Qui sait, ça m'aiderait peut-être ?

Si ma raison de créer ce journal avait été la peur du suicide, sa concrétisation avait été un prêt de la banque de Lonesome Dove, que j'espérais avoir remboursé peu après le Tricentenaire. Au rythme d'un cent l'exemplaire, ça risquait en effet de prendre un bout de temps. Sans mon traitement d'institutrice, j'aurais eu du mal à mettre des haricots dans la casserole sans devoir taper dans mes économies placées à l'extérieur, ce que j'étais résolue à éviter.

L'emprunt avait servi à payer le loyer du local, le bureau aux tiroirs coincés construit par un ouvrier charpentier de Whiz-Bang (achetez texan, non mais !), le matériel venu de (devinez ?) Pennsylvanie, et il avait couvert les premiers salaires de mes deux employés, jusqu'à ce que j'arrive à avoir des rentrées suffisantes. Il payait également la presse, grâce à un habile marché élaboré par Freddie le Furet, notre chicanier local qui, jouant sur un obscur arrêté qu'il était parvenu à déterrer, avait permis d'embobiner le Conseil des Antiquités pour qu'il attribue au *Texian* le statut d'« investissement culturel », lui ouvrant droit à certaines dérogations aux règlements comptables complexes utilisés pour convertir la monnaie de singe du Texas en bel et bon fric sélénite. Les habiles Hollandais qui s'occupaient

du Disney clef de voûte¹³ auraient très bien pu me construire la presse, mais à un prix en gros équivalent au Produit Disneyland brut du Texas ouest des cinq prochaines années.

Alors, pour compenser, la technologie vint à la rescousse. Le jour même où l'arrêté passa, je devins avec fierté la propriétaire d'une réplique en cuivre et fonte injectée d'une presse à main Columbian modèle 1885, l'une des bécanes les plus monstrueuses jamais construites, surmontée fièrement de son aigle américain, et authentique jusqu'aux numéros de brevet estampés sur le bâti. Il avait fallu moins de temps pour la fabriquer que pour la transporter jusqu'à ma porte et l'installer à sa place. Parlez-moi des prodiges de la science moderne !

« Bon aprèm', Hildy », dit Huck, mon pote. C'était un jeune godiche, dans les dix-huit, dix-neuf ans, adroit de ses mains et pas particulièrement futé. Il avait passé presque toute sa vie ici et n'avait aucune envie de partir. Il était formidablement avide d'apprendre un métier assez inutile pour le rendre inapte à toute autre forme d'existence. Il travaillait comme un bœuf jusque tard dans la nuit du mardi et du vendredi pour imprimer et tirer l'édition du matin, puis il sautait sur son cheval et fonçait à Lonesome Dove et Whiz-Bang la livrer avant l'aube. Il ne savait pas lire, mais était capable de composer trois fois plus vite que mes modestes compétences me le permettaient. Toujours maculé d'encre jusqu'aux coudes, il ne devenait gauche qu'en présence de mon second employé, Mademoiselle Charity, qui pouvait déchiffrer à peu près tout sauf l'expression d'adoration éperdue sur le visage de Huck. Ah, les joies des amours de bureau !

« J'ai composé le programme des festivités du Bicentenaire, Hildy, me dit-il. Vous voulez le passer en une ?

— Colonne de gauche, je pense, Huck.

— C'est là où je l'avais placé, parfait.

— Voyons voir. »

Il m'apporta une morasse qui fleurait encore bon l'encre d'imprimerie, l'une des odeurs les plus agréables que je connaisse. J'examinai le bandeau de titre, le logotype et l'ours :



Comme toujours, je ressentis une bouffée d'orgueil en la contemplant. Je ne changeais jamais le cartouche de la météo ; la prévision semblait raisonnable, même quand elle se révélait fausse. La date était toujours la même, car il n'était pas question de mettre la vraie, et parce que le 6 mars me plaisait bien. Personne ne semblait y voir d'inconvénient.

Huck avait scrupuleusement monté le programme des festivités commémoratives à gauche, en laissant une réserve pour un chapeau, un pied de page et un filet, en harmonie avec le style vieillot que j'avais établi. Nous l'épluchâmes tous les deux, sans le lire mais en traquant les caractères trop légers ou au contraire trop empâtés, ou les taches dues à un excès d'encre, un problème à bout duquel nous ne venions que lentement. Ensuite, j'étudiai l'effet visuel de l'ensemble et reconnus que la nouvelle police avait belle allure. Une dernière fois (ce n'était jamais que la troisième), je relus le texte en entier. Et ce coup-ci, tant pis s'il restait une coquille ; Huck le sortirait tel quel.

« Qu'est-ce que tu dirais d'un bandeau de titre, Huck ? "Édition spéciale Bicentenaire", quelque chose comme ça. Qu'est-ce que t'en penses ? Trop moderne ?

— Bigre non, Hildy. Charity disait qu'elle aimerait qu'on passe à la roto-bidule mais elle disait aussi que vous risquiez de trouver ça trop moderne.

— Rotogravure, et moderne ou pas, j'en ai rien à secouer, mais c'est un truc pour les grandes villes, et ce serait bigrement trop coûteux pour l'instant. Si elle avait son mot à dire, on serait déjà passé à la quadri.

— C'est quelqu'un, hein, vous trouvez pas ? remarqua Huck.

— Huck, t'as jamais songé à apprendre à lire ? » Ce n'était pas une question que j'aurais posée, normalement, mais je me faisais du souci pour lui ; ce crétin était tellement adorable. J'avais du mal à voir Charity se coller avec un analphabète.

« Si je faisais ça, je pourrais plus demander à Miss Charity de me faire la lecture, pas vrai ? » L'objection était logique. « D'ailleurs, je retiens des trucs,

ici ou là, je l'observe quand elle lit. Je connais un tas de mots, maintenant. » Il y avait peut-être donc de la méthode dans sa folie, et l'amour saurait venir à bout de tout.

Je le laissai devant sa casse avec sa règle de composition. Ayant sorti une feuille de papier et une plume du tiroir central de mon bureau, je trempai celle-ci dans l'encrier et commençai à rédiger un article, écrivant en capitales.

TITRE : Une journaliste célébrée visite notre ville.

TEXTE : Les rues de la Nouvelle-Austin ont récemment eu le privilège d'accueillir Miss Brenda Starr, récompensée cette année par le Prix Pulitzer pour son reportage sur les récents désagréments au sein de l'Église latitudinaire à King City. Miss Starr est employée par le *T...infos*, un quotidien de cette ville. C'est plus d'une tête de jeune célibataire que Mademoiselle Starr a fait tourner en déambulant dans Congress Street avant d'aller déjeuner d'un excellent repas au Palais de la Paix céleste de Foo, en compagnie de la signataire de ces lignes. D'après nos sources, l'amour pourrait bien être au rendez-vous pour cette avenante jeune rédactrice, alors avis aux beaux partis : vous avez intérêt à guetter son retour !

H.J.

(Charity : passe ce papier dans le « MONSTRE »)

Le « Monstre de Gila », d'après le nom d'un petit reptile vicieux qui vit tapi sous les roches et peut ainsi surprendre toutes les conversations, était la rubrique de potins que je m'étais réservée, et de loin, la plus attendue par les lecteurs. Non pour les brèves comme ci-dessus, mais pour les ragots vraiment méchants, comme on les colporte si souvent par ici. Certes, dans nos bourgades, tout le monde sait ce que fait son voisin, mais tout le monde ne sait pas tout en même temps. Il demeure donc un créneau entre l'événement et sa dissémination, même si la nouvelle se répand presque à la vitesse du son, créneau qu'un reporter de haut vol peut exploiter.

Je ne parle pas pour moi. J'avais commencé le « Monstre » mais c'était Charity qui était le venin dans les crocs de la bestiole. Trop accaparée par mes heures d'enseignement, je n'avais jamais le temps de fureter pour traquer le filon juteux. En revanche, Charity semblait pouvoir se passer de sommeil. Elle respirait l'info, elle en vivait. Vous pouviez compter sur elle pour vous déterrer deux scandales par semaine, exploit proprement remarquable si l'on considère qu'elle ne buvait pas et mettait rarement les pieds à l'Alamo, cette intarissable source de ragots, cette Delphes de la calomnie.

Ma correspondante exclusive se pointa comme un ouragan vers le crépuscule, de retour de Whiz-Bang, une bourgade qui brigait l'honneur d'être la capitale de notre Disneyland tout neuf à l'issue d'un référendum qui devait avoir lieu dans trois mois d'ici. Elle me ramenait une énorme histoire de chantage et de pots-de-vin parmi nos élus, un truc bien juteux qui m'aurait poussée à bousculer ma une si je n'avais pas été propriétaire du journal et n'avais pas su ce que ça risquait de me coûter. La réalité économique du

Texian voulant que je vende strictement le même nombre d'exemplaires avec ou sans ce scoop, puisque tous les résidents du Texas le lisaient de toute façon, je dus lui dire de me passer l'info en bas de page. Je l'amadouai un peu en lui promettant un titre sur deux colonnes, et un chapeau.

Couche de pommade justifiée par sa deuxième nouvelle : une offre d'emploi du *Daily Planet*, un bon canard à petit tirage d'Arkytown. Elle put jouir de l'éclat de notre admiration, faisant fi de mon chagrin à l'idée de la perdre, puis elle nous annonça qu'elle n'était pas prête de quitter le Texian tant qu'elle n'aurait pas l'occasion d'entrer dans un blocmag vraiment sérieux, comme le Tétin. Charity faisait dans les trois cent cinquante picas de haut, si l'on en croyait Huck – disons, pour être raisonnable, six dixièmes de Brenda, et elle n'avait pas fini – mais elle compensait son handicap de taille par l'enthousiasme et l'énergie. Elle était mignonne comme une culotte de dentelle et tellement partie dans son rêve qu'elle ne remarquait ni la langue pendante de Huck dès qu'elle était dans les parages, ni mes quintes de toux chaque fois qu'elle citait mon ancien employeur. Ça paraît dur, je sais, mais quelque part, on ne pouvait pas lui en vouloir. De toute façon, même si elle avait su que ça vous faisait mal, ç'aurait été le cadet de ses soucis.

Je poursuivis ma tournée d'allumage des lampes à pétrole tandis qu'elle jacassait toujours et que Huck continuait de composer son texte sans pour autant la quitter des yeux. Les coquilles allaient se multiplier, mais il faudrait bien faire avec.

Quand je repartis, il faisait nuit noire et la lune se levait. Charity s'était endormie dans son fauteuil et Huck continuait à manier vigoureusement le volant de la superbe vieille *Columbian*. Le calme de la ville n'était troublé que par le crissement des crickets et le son du piano mécanique au coin de la rue, à l'Alamo. J'avais les mains tachées d'encre, mal au dos, et les premiers souffles de fraîcheur nocturne ne servirent qu'à me rappeler combien j'étais moite de transpiration au cou, sous les bras et... enfin, bref. J'attachai une lanterne à l'avant de ma bicyclette, me juchai en selle, et dans un tintement de sonnette qui fit jaillir un duo de hurlements désolés du côté du poste de secours, j'appuyai sur les pédales et repris le long chemin du retour.

Quelle est donc la dose maximale de bonheur tolérable ?

Moi, je crois en Dieu, absolument, j'y crois. J'ai pu si souvent constater Sa présence, observant et comptant les points ! Quand vous allez atteindre le stade zen de la pure acceptation – et la beauté de la nuit se mêlait aux plaisantes courbatures du travail accompli, aux amis appréciés et même au petit encouragement des deux chiens qui, vous le saviez, vous attendraient le lendemain –, quand cet état est proche, Il ne manque pas de faire rouler un petit caillou sur le chemin de votre vie.

Cette fois, c'était un vrai rocher, et je rentrai dedans juste à la sortie de la ville. Bilan : deux rayons cassés et mon garde-boue avant tordu. J'avais évité de justesse le soleil dans un bosquet de cactus. Encore un coup de Dieu : ça

risquait de faire trop, c'était simplement en guise *d'avertissement*.

Je songeai à retourner sur mes pas pour réveiller le forgeron qui, je le savais, n'aurait été que trop heureux de pouvoir se pencher sur la nouvelle invention qui faisait jaser toute la ville. Mais il était couché depuis longtemps, avec sa femme et ses trois gosses, et je décidai de ne pas l'importuner. J'abandonnai ma bécane au bord de la route. Dans une petite ville, pas question de piquer un truc pareil ; comment expliquer que vous vous baladez sur le vélo d'Hildy ? Je finis le trajet à pied et arrivai chez moi, ni dépressive ni franchement hors de moi, juste un peu flagada.

J'avais mis un pied sur le perron quand je découvris dans le faisceau de ma lampe un homme assis dans le fauteuil à bascule, à trois mètres à peine.

« Bonté divine », fis-je. (J'avais pris l'habitude de parler ainsi.) « Vous m'avez fait peur. » J'étais un peu nerveuse, mais pas effrayée. Le viol est rare, pour ne pas dire inconnu, sur Luna, mais au Texas... ? Il faudrait être un crétin. Toutes les issues sont trop bien surveillées et la pendaison est un châtiment légal. Je levai ma lanterne pour mieux le distinguer.

C'était un type bien mis, à peu près de ma taille, visage fin, œil pétillant, petite moustache. Il portait un costume croisé en tweed avec faux-col et cravate de soie rouge. Il était chaussé de Balmorals en cuir et toile noir et blanc. On voyait une canne et un melon posés par terre à côté de lui. Je n'avais pas l'impression de l'avoir déjà vu, mais il y avait quelque chose dans sa manière de s'asseoir.

« Comment ça va, Hildy ? dit-il. On fait encore des heures sup' ?

— Ça, c'est Cricket ou alors son frère jumeau tout craché, dis-je aussitôt. Qu'est-ce que tu t'es fait ?

— Eh bien, j'avais déjà la moustache, alors je me suis dit : “Oh, et puis merde.” »

LES BANDES DESSINÉES

Qu'était-il donc advenu de la fille que nous avions laissée en conversation avec un golem inhumain, dans une cellule capitonnée à l'écart de la Leystrasse, percevant des choses que nulle oreille humaine n'était censée entendre, et la peur au ventre ? Comment cette épave chancelante, tout juste rejetée par les tempêtes conjuguées d'une nouvelle tentative de suicide avortée et des efforts maladroits du C.C. pour la « guérir », était-elle parvenue à la présente tranquillité ? Comment le jeune papillon post-moderne aux ailes fripées s'était-il rétomorphosé en cette chenille stricte mais en apparence stable ?

Ça ne s'était pas fait en un jour.

Comme je l'avais fait remarquer à Brenda, peu importaient les discours officiels sur le rôle des Disneys historiques, leur instauration avait procuré un bénéfice indirect imprévu et rarement évoqué : celui de tenir lieu de sanctuaires – d'accord, plutôt de gigantesques asiles sans barreaux – à tous les sujets en état de choc social ou mental. Au Texas et en d'autres endroits similaires, nous pouvions cesser de hurler vainement à nos lunes plus lunatiques les unes que les autres et, sans aucune thérapie proprement dite, trouver refuge en des temps plus calmes, une époque plus aimable. Vivre là-bas était une thérapie en soi. Pour certains, le traitement devrait être indéfiniment prolongé ; pour d'autres, des cures épisodiques étaient suffisantes. Dans mon cas, la posologie n'était pas encore établie.

Le *Texian* avait été une grande étape pour moi, et bon sang, j'avais trouvé ça bien. On m'avait poussée à devenir institutrice, et ça aussi c'était bien. Apprendre non seulement à avoir des amis, mais à s'ouvrir à eux ; savoir qu'un ami authentique avait envie de prêter l'oreille à mes problèmes, mes espoirs et mes craintes, ça n'arrivait pas du jour au lendemain, et ce n'était pas encore un fait accompli, mais j'en approchais. L'important, c'est que je me bâtissais mon nouveau monde, brique après brique, et jusqu'ici c'était bien.

C'était également, comparé à ma vie d'antan, chiant comme la pluie. Pas pour moi personnellement, comprenez-moi ; n'importe quel infâme gribouillis au pastel d'un de mes élèves me plongeait dans des abîmes de félicité. Chaque nouveau ragot lamentable déterré par Charity me rendait aussi fière que si elle était ma propre fille. Publier le *Texian* me satisfaisait tellement plus que mon ancien travail à *Tétinfos* que je me demandais comment j'avais pu y ramer si longtemps. Cela dit, pour un témoin extérieur, cet attrait devait être un peu difficile à expliquer. Brenda trouvait tout cela fort ennuyeux. Je m'attendais évidemment à ce que Cricket dise la même chose. Vous êtes en droit de partager leur avis. C'est même pour cela que j'ai omis presque sept mois dans mon récit : leur relation n'aurait été d'un quelconque intérêt que pour mon

psychothérapeute, si j'en avais un.

Tout cela pourrait laisser croire que j'allais très bien et que j'étais parfaitement guérie. Mais si c'était le cas, pourquoi m'éveillais-je encore deux ou trois fois par semaine aux petites heures de l'aube, trempée de sueur, avec des palpitations, un cri au bord des lèvres ?

« Au nom du ciel, qu'est-ce que tu fais assis dehors ? lui demandai-je. Le froid commence à tomber. Pourquoi n'es-tu donc pas entré ? »

Il me regarda sans broncher, comme si je venais de proférer une énormité. Pour quelqu'un qui n'a pas vécu un certain temps au Texas, je suppose que c'en était une. J'ouvris donc la porte, lui démontrant qu'elle n'était pas fermée à clef. Vous pouvez parier qu'il n'avait jamais eu l'idée de s'en assurer lui-même.

Je craquai une allumette et fis le tour de la pièce pour allumer les lampes à pétrole, puis ouvris le portillon du poêle et mis le feu au tas de copeaux de pin. J'y ajoutai du petit bois, jusqu'à ce que j'obtienne un bon feu pétillant, puis allai remplir la cafetière au robinet de cuivre fixé au bas du gros ballon d'eau en céramique et la mis à bouillir. Cricket me regardait faire avec intérêt, assis sur une de mes deux chaises de cuisine. Il avait posé son chapeau sur la table mais avait gardé sa canne à la main.

Je pris dans le pot de verre une poignée de grains de café, les mis dans le moulin puis commençai à tourner la manivelle. L'odeur emplit la pièce. Quand j'eus obtenu la mouture adéquate, j'en remplis le panier que je glissai dans le pot. Puis je pris une assiette et la moitié de tarte aux pommes restée sur la desserte, lui en coupai une belle tranche et la déposai devant lui avec une fourchette et une serviette. Enfin, je m'installai en face de lui, ôtai mon chapeau et le posai près du sien.

Il contempla la tarte, aussi curieux de l'usage que de la signification d'une telle chose, saisit sa fourchette avec hésitation, en goûta une bouchée. Il embrassa de nouveau ma cabane d'un regard circulaire.

« C'est sympa, commenta-t-il. Intime.

— Rustique, suggérai-je. Simple. Original. Béotien.

— Texan », résuma-t-il. Il brandit sa fourchette. « Bonne, la tarte.

— Attends d'avoir goûté le café.

— Je suis sûr qu'il sera de première bourre. » Nouveau geste, cette fois vers la pièce. « Brenda disait que tu avais besoin d'aide, mais je n'aurais jamais imaginé un truc pareil.

— Elle n'a pas dit ça.

— Non. Ce qu'elle a dit, c'était : "Hildy sourit aux enfants et leur enseigne des tours de cartes". J'ai compris qu'il fallait que je me radine ici vite fait. »

J'imagine sans peine son inquiétude. Mais pourquoi Hildy n'aurait-elle pas le droit de sourire aux enfants ? Plus important, pourquoi avait-elle passé

tout ce temps à ne sourire à personne ? Mais l'histoire des tours de cartes ne pouvait manquer de préoccuper Cricket. Je n'avais jamais révélé mes trucs à qui que ce soit.

Et maintenant, en route pour la première d'une série de digressions...

Je ne peux pas glisser simplement sur ces mois mis entre parenthèses au seul motif que ça ne vous intéresserait pas. D'accord pour le manque d'intérêt, mais il s'était néanmoins produit un certain nombre d'événements, en général d'un caractère négatif, pour me conduire du C.C. à cette table de cuisine en face de Cricket, et cela mérite que je m'attarde sur certains d'entre eux afin de donner un aperçu de mon odyssée personnelle durant cette période.

En fait, j'avais consacré mes fins de semaine à une Quête.

Chaque samedi, je me rendais au Centre pour visiteurs, et là, je me débarrassais de mon identité secrète de reporter bien policée pour devenir un Diogène de la petite mise, cherchant perpétuellement un jeu honnête. Jusqu'ici, tout ce que j'avais trouvé, c'étaient d'innombrables variations de ma prise du mécano, mais je ne me laissais pas abattre. Consultez les pages-écran jaunes à la rubrique Philosophes (professionnels), et votre imprimante vous crachera une liste longue comme le bras de Brenda. N'essayez même pas les entrées Conseillers ou Thérapeutes, à moins d'avoir une brouette pour évacuer les rames de papier. C'était pourtant ce que je faisais. À peine retournée dans le monde réel, je passais mes samedis à échantillonner les diverses manières qu'avaient les gens de passer leur journée, puis la suivante, et encore la suivante.

Pour ce qui est des principales écoles de pensée, modernes ou en vogue, j'en savais déjà pas mal, et j'estimais pouvoir faire l'économie de la majorité d'entre elles. Inutile, par exemple, d'assister à une réunion d'information agentiste. Je commençai donc par les tours classiques.

J'ai déjà dit que j'étais une cynique. Malgré tout, je fis de mon mieux pour offrir son jour de gloire à chacun de ces gourous. Mais même avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de présenter le résultat final autrement que sous la forme d'une rapide succession de vignettes. Voilà pour les samedis.

Les dimanches, j'allais à l'église.

Il n'est pas vraiment conseillé de commencer le dîner par le dessert, mais au Texas, on est censé mettre un plat sous le nez de son hôte quelques minutes après qu'il a franchi le seuil de votre porte. La tarte était ce que j'avais de mieux sous la main. Mais j'eus tôt fait de lui servir un bol de chili accompagné d'un bout de pain de maïs. Il tapa dedans et parut ne pas se formaliser de la sueur qui se mit bientôt à perler à son front.

« Je pensais que t'arriverais à cheval, remarqua-t-il. Je guettais son bruit. Tu m'as surpris en arrivant à pied.

— As-tu une idée de l'entretien que nécessite un cheval ?

— Pas la moindre.

— Monstrueux, crois-moi. Non, je me déplace à bicyclette. Je possède la plus belle Dursley Pedersen de tout le Texas, avec des bandages pneumatiques.

— Alors, où est-elle ? » Il saisit le broc et se remplit un autre verre d'eau ; c'est ce que font tous ceux qui goûtent à mon chili.

« Un petit accident. T'attendais depuis longtemps ?

— Une heure, à peu près. Je suis passé à l'école mais il n'y avait personne.

— Je n'y suis que le matin. J'ai un autre boulot. » Je pris un exemplaire du *Texian* du lendemain et le lui tendis. Il contempla le bandeau de titre, me regarda, puis parcourut la feuille sans mot dire.

« Comment va ta fille ? Lisa ?

— Bien. Sauf que maintenant, elle veut qu'on l'appelle Buster. Me demande pas pourquoi.

— Ils traversent tous ce genre de phase. Mes élèves, en tout cas. Moi aussi.

— Et moi, donc.

— La dernière fois, tu disais qu'elle était très branchée désir du père. Elle l'est toujours ? »

D'un geste, il me désigna son corps tout neuf et haussa les épaules.

« À ton avis ? »

Mes recherches révélèrent une adresse qui semblait appropriée pour un début. Ce bonhomme était l'ultime survivant des pratiquants de cet art, z'était lé bordrait gragé dé Zigmunt Frreud und il barlait afec un aggzent qui zonnait à beu brès gomme zezi. La psychothérapie freudienne n'est pas vraiment déboulonnée, en effet, et nombre d'écoles se fondent toujours dessus, se contentant d'éliminer tel ou tel principe dont on a découvert depuis qu'il était fondé sur les a priori personnels de M. Freud plutôt que sur des universaux de la condition humaine.

Mais comment un freudien de stricte obédience pouvait-il gérer les réalités de la société lunaire ? Je me posais la question. Voici comment :

Ziggy me fit allonger sur un superbe divan dans un bureau qui aurait fait honte à Walter. Il me demanda de lui exposer mon problème et je lui parlai près de dix minutes tandis qu'il prenait des notes dans mon dos. Puis il s'arrêta.

« Drès indéréant », fit-il au bout d'un moment. Il m'interrogea sur ma relation avec ma mère et me voilà reparti pour une demi-heure de plus. Puis je m'arrêtai.

« Drès indéréant », fit-il, après une pause encore plus longue. J'entendais le stylo gratter son calepin.

« Alors, qu'est-ce que vous en dites, doc ? » demandai-je en me dévissant le cou pour le regarder. « Y a-t-il un espoir pour moi ?

— Je benze », dit-il (et on en rezdera là pour l'aggzent), « que vous

présentez un cas justifiant une thérapie.

— Alors, quel est mon problème ?

— Il est encore trop tôt pour le dire. Je suis frappé par l'incident que vous avez relaté entre vous et votre mère quand vous aviez, combien... quatorze ans ? Lorsqu'elle a ramené à la maison ce nouvel amant que vous n'appréciez pas.

— Je n'appréciais pas grand-chose la concernant à l'époque. En plus, c'était un pauvre type. Il nous a piqué des trucs.

— Rêvez-vous de lui ? Peut-être que ce vol qui vous tracasse était d'ordre symbolique.

— Ça se pourrait. Je crois me souvenir qu'il avait volé le plus beau service en porcelaine symbolique de Callie ainsi que ma guitare symbolique.

— Cette hostilité dirigée vers moi, figure paternelle, pourrait simplement être le transfert de votre rage contre le père absent.

— *Le quoi ?*

— Le nouvel amant... oui, il se pourrait que le sentiment véritable que vous masquiez ait été de la rancœur à son égard parce qu'il possédait un pénis.

— J'étais un garçon à l'époque.

— Encore plus intéressant. Et puisque vous n'avez pas hésité à vous faire castrer... oui, oui, je crois qu'il y a là pas mal de choses à creuser.

— Combien de temps cela va prendre, à votre avis ?

— Disons que j'envisage d'excellents progrès d'ici... trois à cinq ans.

— En fait, non, rétorquai-je. Je ne crois pas avoir le moindre espoir de vous guérir dans un si bref délai. Salut, doc, c'était sympa.

— Il vous reste encore dix minutes sur votre heure. Je facture à l'heure.

— Si vous aviez un peu de jugeote, vous factureriez au mois. D'avance. »

« Bien sûr, ce n'est pas la seule raison pour laquelle j'ai décidé de passer par le Changement, dit Cricket. J'y songeais déjà depuis un bout de temps et je me suis dit que je pouvais toujours voir ce que ça donne. »

Je débarrassais la table tandis qu'il dégustait tranquillement un verre de vin – de l'Imbrium 22, une bonne année. La bouteille étiquetée « Rouge de Whiz-Bang » était passée en fraude sous le nez des contrôleurs d'anachronismes. C'était une pratique courante au Texas, où tout le monde s'accordait à trouver qu'on en faisait parfois trop question authenticité.

« Tu veux dire que c'est ta première fois... ?

— Je suis plus jeune que toi. Tu l'oublies tout le temps.

— C'est vrai. Alors, tes impressions ? Au fait, je peux débarrasser ?

— Je t'en prie... Eh bien, ça me déplaît pas. Avec un peu d'entraînement, je crois même que je pourrai me débrouiller. Ça fait encore drôle, malgré tout. J'aimerais bien rencontrer le mec qui a inventé les testicules. Un sacré plaisantin !

— Ça vous a effectivement un petit côté premier jet, n'est-ce pas ? » Je

dégrafai ma jupe et la pliai puis m'installai devant la tablette au miroir basculant qui me servait pour l'habillage, le maquillage et les ablutions, et saisis mon crochet à boutons. « Dois-je continuer à t'appeler Cricket ? C'est pas très masculin, comme prénom... »

Il me regarda m'échiner à dégrafer mes boutons de bottine, ce qui était compréhensible, tant le processus est improbable pour qui n'a jamais connu que les pieds nus ou les sandales. Ou du moins, je crus que c'était ce qu'il observait. Puis je me demandai si c'était ma culotte. Elle n'avait rien de spécial : en coton, bouffante, avec un bandage élastique à mi-mollet. Mais elle était décorée de rosettes et de mignons petits rubans roses. Voilà qui soulevait une intéressante possibilité.

« Je ne l'ai pas changé, dit-il. Mais Lisa... merde, je veux dire Buster, aimerait bien.

— Ouais ? Elle pourrait t'appeler Jiminy. » J'avais déboutonné mon corsage et l'avais posé sur la jupe. J'ôtai ma culotte bouffante et m'étais attaquée aux boutons de la combinaison – encore une de ces fanfreluches en coton heureusement oubliées par la mode – quand je levai les yeux et me sentis obligée de rire en voyant sa tête.

« Dans le mille, pas vrai ?

— Dans le mille, mais je ne réagirai pas. Je pensais à Jim, Jimmy à la rigueur, mais... là, non, c'est trop. Et d'abord, qu'est-ce que tu reproches à Cricket, pour un homme ?

— Absolument rien. Je continuerai de t'appeler Cricket. » Je me glissai hors de la combinaison et l'écartai du bout du pied.

Cricket explosa. « Bon Dieu, Hildy ! Combien de temps il va te falloir pour ôter tout ce fourbi ?

— Sûrement pas autant qu'il en faut pour le mettre. Je ne suis jamais certaine d'avoir tout enfilé dans le bon ordre.

— C'est un corset, n'est-ce pas ?

— C'est exact. » Enfin, presque. Fini le coton, nous en étions arrivés au meilleur. Le truc qu'il reluquait ne se trouvait (c'est d'ailleurs là que je l'avais acheté) que dans une boutique de la Leystrasse spécialisée dans ce style bien particulier jadis fort répandu, mais rare aujourd'hui. Il n'avait qu'un lointain rapport avec les instruments de torture à baleines d'acier en toile amidonnée que s'infligeaient les femmes de l'ère victorienne ; mon corset à moi était muni d'élastiques. Il était rose, avec tout plein de volants et de la dentelle noire dans le dos. J'ôtai l'épingle qui retenait mes cheveux, secouai la tête pour les faire cascader. « Tu pourrais même m'aider... Tu veux bien détendre ces lacets ? » J'attendis, puis sentis ses mains s'affairer maladroitement.

« Mais enfin, comment t'arrives à enfiler ça le matin ? l'entendis-je ronchonner.

— J'ai une fille qui vient. » En fait, pas vraiment. Je n'avais qu'à glisser le doigt le long de la bande de velcro dissimulée devant et hop ! Alors, s'il pouvait être aussi facile de l'ôter – et c'était le cas – pourquoi demander de

l'aide ? Là, vous me devancez, pas vrai ?

Il se rassit. « Franchement, ça devient pathologique », maugréa-t-il en me voyant tortiller des hanches pour m'extraire du corset encore serré, puis l'ajouter à la pile. « Comment es-tu arrivée à un délire pareil ? »

Je ne le lui dis pas, mais cela s'était fait progressivement. Le Conseil ne s'occupait pas de ce que vous portiez sous vos habits, tant que vous présentiez une apparence authentique. Mais j'avais fini par m'intéresser à la question que toutes les femmes se posent quand elles ont l'occasion de voir ce que mettaient leurs grand-mères : « Comment diable faisaient-elles pour supporter tout ça ? »

Je n'ai pas de réponse magique. Je n'ai jamais été incommodée par la chaleur ; j'ai grandi au jurassique, le Texas est un souffle d'air frais comparé au climat qu'apprécient les brontosaures. Le véritable corset, que j'avais eu l'occasion d'essayer, était vraiment excessif. Quant au reste, ce n'était pas si pénible, une fois l'habitude prise.

Donc, pour le comment, la réponse était facile. Quant au pourquoi... je n'en sais rien. J'aimais bien la sensation de me glisser dans tout cet attirail le matin. Cette impression de devenir quelqu'un d'autre, ce qui me paraissait une bonne idée, vu que ces derniers temps mon moi habituel tenait apparemment à faire des bêtises.

« Cela m'aide à rédiger mes articles si je me déguise pour le rôle, lui expliquai-je finalement.

— Ouais, et ça, alors ? » dit-il en m'agitant sous le nez l'exemplaire du *Texian*. Il fit courir son doigt sur les colonnes. « “Nouvelles de nos fermes”, où je suis ravi d'apprendre que la jument brune de M. Watkins a mis bas mardi dernier, la mère et la fille se portent bien. Imagine mon soulagement. Ou celle-ci, où tu m'annonces que les champs de maïs du côté de Lonesome Dove risquent d'avoir des problèmes s'il ne pleut pas d'ici la semaine prochaine. T'aurait-il échappé que la météo d'ici suit un programme préétabli ?

— Je ne l'ai lu nulle part. Ce serait de la triche.

— “De la triche”, qu'elle dit. Le seul truc là-dedans qui te ressemble un peu, c'est cette rubrique du Monstre de Gila, là au moins, ça devient méchant.

— J'en ai marre d'être méchante.

— Tu es encore plus atteinte que je ne pensais. » Il claqua le journal, avec une grimace, comme s'il était sale. « “Nouvelles religieuses”. Des nouvelles religieuses, Hildy ?

— Je vais à l'église tous les dimanches. »

Il pensait sans doute que je voulais parler de l'église baptiste, au bout de Congress Street. Je m'y rendais de temps en temps, le soir, en général. La seule chose qu'elle avait de baptiste, c'était l'enseigne en façade. C'était en fait un établissement non confessionnel... non religieux, pour tout dire. On n'y entendait aucun sermon mais les chants étaient drôlement bien.

Le dimanche matin, je fréquentais les vraies églises. C'est encore le sabbat le plus populaire, juifs et musulmans mis à part. Ceux-là aussi, d'ailleurs, je les avais essayés.

Je les avais *tous* essayés. En même temps que j'assistais au service chaque fois que possible, je m'entretenais avec le clergé, en quête d'explications théologiques. La plupart étaient positivement ravis de discuter avec moi. J'ai pu converser avec des prédicateurs, des prêtres, des vicaires, des mollahs, des rabbins, des lamas, des primats, des hiérophantes, des pontifes et des matriarches ; bref, les chefs d'escadrille de toutes les forces aériennes célestes que j'avais pu localiser. S'ils n'avaient pas d'enseignant ou de galonné officiel responsable, je me rabattais sur le noviciat, les frères lais ou les moines. Si jamais trois pèlerins se réunissaient pour chanter *hosanna* et se frotter le corps d'argile bleue à la gloire de quoi que ce soit, je vous jure que je les dénichais, les plaquais au sol et les secouais par les revers jusqu'à ce qu'ils me crachent leur idée de la *vérité*. Ne me parlez pas de vos *doutes*, Dieu vous bénisse, parlez-moi plutôt de ce en quoi vous *croyez*. Alléluia !

D'après les sondages, soixante pour cent des Sélénites sont athées, agnostiques ou simplement trop crétins ou paresseux pour avoir jamais caressé la moindre notion épistémologique. À me voir, vous ne l'auriez jamais deviné. Je commençais à me dire que j'étais la seule personne sur Luna à ne pas avoir une théologie élaborée, cohérente – toujours (du moins jusqu'ici) fondée sur une ou deux prémisses indémontrables. En général, il existait un livre ou un corps d'écritures, de légendes ou de mythes à prendre en bloc qui vous épargnaient la nécessité d'y réfléchir vous-même. Si ça ne marchait pas, il restait toujours la voie de la Nouvelle Révélation, et il y en avait eu une tripotée, soit issues des religions établies, soit jaillies toutes prêtes de l'esprit d'un allumé grave qui avait vu la Vérité.

L'inconvénient, pour moi, c'était le fil rouge qui les reliait toutes, ce mot magique qui faisait d'une histoire a priori intéressante la Volonté de Dieu : la foi. Qu'on me comprenne bien, je ne dénigre pas. J'essaie d'aborder la question l'esprit ouvert, sans idées préconçues. J'admets tout à fait la foudre, si elle décide de me frapper. Je persiste à penser qu'un beau jour, je lèverai les yeux et m'exclamerai : bon sang, mais c'est bien sûr ! En attendant, je continuais à faire fonctionner mon esprit en m'efforçant de trouver toute seule une issue.

Sur les quarante pour cent qui prétendent adhérer à une religion organisée, le groupe le plus vaste est celui de la P.E.L.S.C. Viennent ensuite les fois chrétiennes ou assimilées, depuis les catholiques romains jusqu'aux sectes ne regroupant pas plus de quelques douzaines de fidèles. On comptait des minorités non négligeables de juifs, de bouddhistes, d'hindous, de mormons et de mahométans, un petit nombre de soufis et quelques rosicruciens, ainsi que toutes leurs branches et rejetons. Puis il y avait les centaines de groupes réellement tordus, comme la colonie des Barbies, du côté de Gagarine, où ils s'étaient tous fait modifier pour être parfaitement identiques. Il y avait ceux

qui révéraient les Envahisseurs comme des dieux, une proposition que je ne refusais pas a priori, mais bon, ça nous menait où ? Le seul sentiment qu'ils aient manifesté jusqu'ici à notre égard, c'était l'indifférence, et quel est l'intérêt d'un dieu indifférent ? En quoi un univers créé par un tel dieu différerait-il d'un univers où il n'y en a pas ou d'un univers où Dieu est mort ? Car il y avait des gens qui croyaient cela : qu'il y avait bien eu un dieu, mais qu'il avait chopé un truc et ne s'en était pas sorti. Plus une branche dissidente de ces derniers qui pensait que Dieu n'était pas mort mais qu'il était dans quelque céleste service de réanimation.

Il y avait même des gens qui révéraient le C.C. comme un vrai dieu. Jusqu'ici, j'avais préféré les éviter.

Mais j'avais bien l'intention de rendre visite à tous les autres, si je vivais assez longtemps. Jusqu'à présent, mes pérégrinations m'avaient surtout fait connaître diverses sectes chrétiennes, avec un dimanche sur quatre consacré à la catégorie baptisée Religions, Div. Certaines étaient aussi div. qu'on pouvait raisonnablement le supporter.

J'avais assisté à une Messe noire de Sorcières, où tout le monde se déloquait pour se faire asperger du sang d'un bouc sacrifié, ce qui était encore moins rigolo que ça n'en avait l'air. Je m'étais tapé les pliants inconfortables du temple Levana Israël pour écouter un type lire un truc en hébreu, avec traduction simultanée contre une modeste contribution. J'avais descendu du vin et mangé des biscuits blancs parfaitement insipides qui, renseignement pris, étaient le corps et le sang du Christ, auquel cas je suppose que j'avais bien dû le boulotter jusqu'au genou gauche. Je pouvais chanter tous les couplets d'*Amazing Grâce* et d'*En avant, soldats du Christ*. La nuit, je lisais divers fascicules saints ; quelque part en route, j'avais réussi à m'abonner à *La Tour de guet*¹⁴, je ne sais toujours pas comment. J'avais appris les prodiges de la glossolalie, je m'étais même essayée à baragouiner gaiement leur charabia en chœur avec les autres, et là, aucune traduction simultanée disponible, à aucun prix, bref, vous avez pas l'air con.

Telles étaient quelques-unes de mes aventures ; la liste était longue.

Je ne pourrais pas mieux les résumer qu'en mentionnant cette visite à une congrégation où, au beau milieu des festivités, on me tendit un serpent à sonnette. N'ayant pas la moindre idée de ce que j'étais censée faire de cette bestiole, je la pris par la tête pour lui faire cracher son venin. Non, non, non, s'écrièrent-ils tous en chœur. Tu es censée le *tenir*. Merde, et puis quoi encore ? répliquai-je. Z'êtes peut-être pas au courant, mais ces saletés sont dangereuses. À quoi ils ne trouvèrent rien de mieux à répondre que : *Dieu te protégera*.

Ma foi, pourquoi pas ? Simplement, je n'avais pas vu quel mal il y avait à Lui filer un petit coup de main en la circonstance. Je m'y connaissais un peu en crotales et je n'en avais jamais vu un seul disposé à obéir à qui que ce soit. Et c'était bien là mon problème. Je parvenais toujours à ôter les crocs du serpent de la foi avant que son venin ait eu la moindre chance de me ronger.

C'était peut-être bien. Mais en attendant, je n'avais toujours rien trouvé à la place.

Peu avant sa mort, La Levure m'avait offert un superbe broc en faïence de Delft, avec la bassine assortie. J'emplis la bassine, ajoutai quelques gouttes d'eau de rose, un peu d'Huile persane et un soupçon du Parfum de la Dame en noir, puis je m'humectai le visage avec un gant de toilette.

« Il faut se battre pour tout, ici, pas vrai ? observa Cricket. J'en viens à me demander d'où vient l'eau.

— Il a toujours fallu se battre pour tout, n'importe où, mon garçon », rétorquai-je, et je fis glisser le haut de mon caraco pour me laver les seins et le dessous des bras. « Simplement, ce sont d'autres gens qui se sont battus pour d'autres choses à d'autres époques.

— L'eau vient du robinet, c'est tout ce que j'en sais.

— Ne joue pas les ignares avec moi. L'eau provient des anneaux de Saturne, ce sont d'énormes blocs de glace sale que l'on décroche de leur orbite pour les ramener lentement ici, où on les fait fondre. Ou bien elle vient de l'air que nous retraits, ou des eaux usées après filtration ; puis des tuyaux la ramènent jusqu'à ton domicile, et enfin, elle s'écoule du robinet. Dans mon cas, le robinet est remplacé par un homme qui passe une fois par semaine remplir mes tonneaux.

— Tout ce que j'ai à faire, c'est tourner le robinet. »

J'indiquai le ballon au-dessus de l'évier. « Moi aussi. » Je me tapotai pour me sécher puis commençai à m'enduire de crème. « Je sais que tu meurs d'envie de poser la question, aussi je vais te répondre que je prends un bain tous les trois ou quatre jours à l'hôtel, en ville. Entièrement, avec savon et tout. Et si tu es horrifié par ce que tu vois, attends d'avoir besoin de te soulager.

— Tu joues vraiment le jeu à fond, n'est-ce pas ? C'est ce que j'arrive pas à piger.

— Pourquoi cette brusque sollicitude pour mon niveau de vie ? »

Cette dernière remarque parut le gêner ; nous restâmes donc silencieux quelques instants, tandis que j'achevais de faire pénétrer la crème de beauté. Dans la pénombre, j'avais du mal à distinguer son expression, reflétée dans ma glace.

« Si tu t'apprêtais à dire que les gens d'ici sont des perdants, épargne ta salive, j'ai déjà entendu ça. Et je ne dis pas le contraire. » J'ouvris une boîte ovale en laque, sortis une houppette et commençai à me poudrer jusqu'à me retrouver au milieu d'un nuage parfumé. Sur le côté de la boîte, on pouvait lire "Minuit à Paris".

« C'est bien pour ça que ta place n'est pas ici, reprit-il. Hildy, tu as encore des mondes à conquérir. Tu ne peux pas t'enterrer dans ce trou, à jouer les éditrices de journaux. Il y a un monde réel qui t'attend au dehors. »

Ici aussi, aurais-je pu ajouter, mais je m'en abstins. Je me retournai pour

lui faire face, puis repassai les bretelles du caraco sur mes épaules. En fait, c'était plutôt une combinaison de soie jaune, pincée à la taille. Je portais encore mes beaux bas de soie, maintenus par des jarretelles, et peut-être une ou deux autres fanfreluches ici ou là. Il croisa les jambes.

« Tu m'as accusée un jour de ne pas trop savoir m'y prendre avec les gens. Tu avais raison. Je te connais depuis des années, et j'ignorais que t'avais une fille, j'ignorais des tas d'autres choses sur ton compte. Eh bien, Cricket, la réciproque est également vraie. Je ne vais pas entrer dans le détail, c'est mon problème, pas le tien, mais crois-moi quand je te dis que si je n'étais pas venue ici, je serais morte à l'heure qu'il est. »

Il parut dubitatif, mais en même temps un peu inquiet. Il fit mine d'ouvrir la bouche, puis se ravisa. Il avait également croisé les bras et, la main levée, se caressait pensivement la moustache.

Je passai le bras dans mon dos pour récupérer le petit flacon violet de patchouli, m'en mis une goutte derrière les oreilles, entre les seins, entre les cuisses. Je me levai et passai devant lui – le frôlant – pour gagner le lit ; je rabattis l'édredon jusqu'au pied, fis bouffer les oreillers, et m'allongeai, un pied traînant par terre, l'autre sur le drap. La fille du tableau derrière le comptoir de l'Alamo est représentée dans une pose identique, même si on peut la trouver trop potelée.

« Cricket, dis-je, je ne suis pas retournée dans la grande ville depuis un bout de temps. Peut-être que j'ai oublié comment les choses s'y passent. Mais au Texas, on considère comme impoli de faire attendre une dame. »

Il se leva, trébucha presque en essayant de quitter ses chaussures, puis il renonça et tomba dans mes bras.

Minou Parker, l'avatar masculin, était nu, étendu, cruciforme. Moi, l'avatar féminin, j'étais également nue, dans la posture du lotus : les épaules en arrière, les jambes croisées en tailleur, la plante des pieds calée contre l'intérieur des cuisses, les mains reposant inertes, paumes tournées vers le haut. Mes genoux saillaient latéralement et mon poids marquait à peine son corps – bref, j'étais empalée, comme se plaisent à l'écrire parfois certains auteurs porno.

La scène, toutefois, n'aurait pas intéressé lesdits écrivains : nous étions comme ça, immobiles, depuis bientôt cinq heures d'affilée.

On appelait ça la sexothérapie et Minou Parker en était le principal instigateur. C'était même lui qui avait inventé la méthode, du moins l'avait-il perfectionnée à partir de versions antérieures. Il s'agissait en fait d'une variante de yoga, grâce à laquelle j'étais instamment engagée à découvrir mon « centre spirituel ». Jusqu'à présent, je pensais l'avoir approximativement localisé à quelque cinq centimètres au-dessus de son gland, en direction de l'utérus.

Je trouvais ça frustrant. Je trouvais ça frustrant depuis bientôt cinq heures d'affilée. Voyez-vous, j'étais censée trouver mon centre parce que j'étais yin,

[illegible]

LA PRIMALISTE

Non, non. Vous revenez de nouveau à la timidité de l'enfance. Plus loin ! Plus loin ! Du fond de l'âme !

HILDY

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO !! !

LA PRIMALISTE
(gifle Hildy)

Vous n'essayez pas vraiment. Vous appelez ça un cri ? Oooooooooh. On dirait une vache. Encore !

HILDY

YAAAH ! YAAAH ! YAAAAH ! YAAAAAAA...

LA PRIMALISTE

Épargnez-moi le coup du je me suis cassé la voix. Vous renoncez ! Je ne vous laisserai pas renoncer ! Je peux vous *forcer* à affronter la source primale.
(gifle de nouveau Hildy)

Bon. Encore une fois, avec...

HILDY lui balance un coup de pied dans le ventre puis lui flanque un coup de genou dans le nez. LA PRIMALISTE part valser à l'autre bout de la pièce et atterrit dans les FOUGÈRES.

FONDU SUR GROS PLAN
LA PRIMALISTE

qui saigne du nez et de la bouche et a momentanément la respiration coupée.

LA PRIMALISTE

Voilà qui est bien mieux ! Là, on arrive enfin quelque part... hé ! Où...

HORS-CHAMP, BRUIT de pas ; BRUIT d'une porte qui s'ouvre. Air inquiet de la PRIMALISTE.

HIDY

(hagarde, elle recule) AAAAAaaaaaaaaaaaaah... elle...

CLAQUEMENT d'une porte qui se referme.

FONDU AU NOIR

Je perdis connaissance, là, sous la poussée d'un Minou en pleine illumination.

Je ne restai inconsciente que quelques secondes, au cours desquelles je revécus un épisode particulièrement infructueux des débuts de ma quête ; genre B.D. dans la B.D. J'aurais vraiment aimé que cette braillarde de Sabine la Hurleuse ait des *cojones*. Mon coup de pied lui serait allé droit au centre spirituel.

« C'était... », dis-je à Minou, tandis qu'il m'aidait à me relever, « c'était l'orgasme le plus violent de toute ma vie. Bon Dieu, Minou, je crois que t'as vraiment un truc. Et c'était que la leçon un ? Bon sang, je signe des deux mains. Je veux passer tout de suite en cours de perfectionnement. Je n'aurais jamais rêvé qu'il puisse être possible de partir comme ça... et encore moins de connaître un tel... *séisme*. Waouh ! »

Je continuai à délirer ainsi un bon moment, comme je l'avais sans doute fait, bien des années plus tôt le jour où j'avais découvert à quoi servait ce petit bidule, quand un signal du monde extérieur réussit enfin à transpercer le brouillard doré du contentement. Minou fronçait les sourcils.

« Vous n'étiez pas censée réagir ainsi, dit-il. L'objectif est l'illumination, pas le simple plaisir physique.

— Alors adieu », répondis-je.

Au moins, Cricket ne semblait pas se formaliser de ma recherche du simple plaisir physique. Ça ne prit pas non plus cinq heures. Le premier d'une longue série déferla à peine cinq minutes après qu'on eut commencé, alors qu'il était encore tout habillé, le pantalon autour des genoux. Par la suite, on se calma un peu et cela continua une bonne partie de la nuit.

C'était ma première expérience sexuelle depuis Minou Parker. Je n'y avais même pas pensé dans l'intervalle.

Aucun de ces orgasmes ne me fit perdre connaissance, mais l'expérience se révélait particulière sous un autre aspect. Alors qu'on en avait apparemment fini, j'étais toujours habillée à peu près comme au moment de me mettre au lit ; raison essentielle : Cricket aimait ça.

Une partie considérable de notre vocabulaire provient d'une époque où, de l'avis général, la sexualité était encore plus tordue qu'aujourd'hui, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer. Appeler ça une perversion ? Voilà qui paraît lourd de connotations morales, comme lorsqu'on parlait de *pollution* solitaire pour la masturbation, un mot qui, lui aussi, me chiffonne un peu. On peut parler de fétichisme, de fixation. Et "penchant sexuel", ça vous paraît neutre ? Faux-cul, oui. Appelez ça comme vous voulez, nous aimons

tous des choses différentes. Le Duc de Bosnie aime la douleur, par morsure de préférence. Fox adorait arracher les vêtements ; Cricket préférait que je les garde. Il aimait la soie, le satin, les « dessous coquins » en dentelle, et il adorait me regarder en ôter une partie.

Ce qui rendait l'expérience particulière, c'est qu'il n'en avait rien su jusqu'ici. Il ne savait pas grand-chose, d'ailleurs. Il était encore novice en matière de virilité. L'aider à se découvrir était pour moi une expérience passionnante, du genre de celles qu'on ne connaît que trop rarement dans l'existence. Je n'avais souvenance que de trois autres occasions analogues, la dernière remontant à près de sept décennies. Dès que vous atteignez la cinquantaine, vos chances s'amenuisent de découvrir un penchant nouveau chez vous ou chez qui que ce soit.

« Je commençais à penser que j'étais vraiment unisexe », dit-il, quand il sembla que nous en avions terminé. J'avais la tête calée sous son bras, sa main caressait lentement la courbe de ma hanche, tandis que, légèrement relevé sur un de mes plus beaux oreillers de plume, il tenait avec précaution une tasse de thé brûlant en équilibre sur son estomac. Je m'étais levée pour le préparer. Il n'avait cessé de me dévorer des yeux. Il buvait à petits coups entre deux soupirs ébahis, et je l'avais entraîné à m'en donner également de petits gorgées chaque fois que je parcourais du bout de l'ongle la ligne de poils sur son ventre.

« Ça a fait comme un déclic », dit-il. J'avais entendu cette phrase plus d'une fois mais le son de sa voix était apaisant. « Juste comme un déclic.

— Hmmmm-hmmm, fis-je.

— Juste comme un déclic. Je t'ai dit que j'avais déjà couché avec des femmes. C'était super. Vraiment le pied. Des orgasmes, tout le tremblement. J'adorais faire ça avec des femmes, presque autant qu'avec les hommes. Tu vois ?

— Hmmmm-hmmm, fis-je.

— Mais je n'ai plus eu autant de chance avec les filles depuis mon Changement. Ça n'avait plus le même sel qu'avant, tu vois ? Avec les gars non plus, d'ailleurs, ce n'était plus aussi bien que quand j'étais femme. J'envisageais même d'inverser la procédure. Tout ça ne m'amusait plus beaucoup. » Du pouce, il donna une pichenette à son nouveau jouet en berne. « Tu vois ?

— Hmmmm-hmmm », fis-je, en changeant légèrement de position pour poser la joue sur sa poitrine. Si j'avais un regret à formuler, c'était qu'en feuilletant le catalogue de Jouets pour garçons, il avait commandé le sien dans la catégorie extra-long. Je ne sais pas pourquoi les Changistes font tous ça la première fois – ils avaient été filles, non ? Donc bien placés pour savoir que le mieux est l'ennemi du bien, et que la taille ne fait rien à l'affaire, au contraire – mais c'était un truc que j'avais pu constater plus d'une fois. Il y a une espèce de petit relais qui s'enclenche, et lorsque vient l'instant de la décision, *clic !*, une large majorité opte pour le modèle taille familiale. Les

voies de l'esprit humain sont impénétrables, si l'on peut dire en parlant de sexe.

« Toujours est-il que s'est produit un déclic. Pour la première fois, en contemplant un corps féminin, je n'ai pas simplement pensé "bon Dieu, c'qu'elle est chou" ou "ce serait chouette de la baiser" ou... ou enfin, des trucs comme ça. Non, il y a eu un déclic, voilà que je te *désirais*. Il *fallait* que je t'aie. » Il secoua la tête. « Qui aurait pu croire un truc pareil ? »

C'est effectivement ce que je me dis moi aussi, mais je fis simplement : « Hmmm-hmmm ». L'idée qui m'était venue juste auparavant, c'était que je pourrais lui en toucher discrètement un mot un peu plus tard, voire persuader un ami d'aborder avec lui la question du métrage excessif. La plainte était mineure, sans aucun doute, mais il ne faisait pas de doute non plus que la chose serait meilleure avec un équipement plus normal, la prochaine fois.

Parce que je pensais déjà à la prochaine fois.

Arrêtons là les digressions, les détours par la Quête d'Hildy.

D'ailleurs, aucune n'était plus éclairante que la poignée d'exemples que je viens de détailler. Je persistais malgré tout dans mon idée de continuer à fouiller les parages les plus sordides de la religion, de la philosophie et de la thérapie. Pourquoi cela ? Eh bien, la réponse pouvait très bien se trouver là-bas, quelque part. Ce n'est pas parce qu'on vous a distribué mille fois des jeux nuls qu'à la prochaine donne vous n'allez pas découvrir une quinte flush royale. Et je ne voyais pas de raison pour que la « réponse », si elle existait, soit forcément moins probable auprès de ces tordus qu'auprès des marchands d'orviétan plus traditionnels et plus respectés. Merde, je commençais à en connaître un bout sur les philosophies et les religions établies, cela faisait un siècle qu'elles me rebattaient les oreilles sans être fichues de m'apporter quoi que ce soit. C'est ce qui m'avait amenée chez les manipulateurs de serpents de préférence aux Agentistes.

Il y avait une autre raison. Alors que je ne m'en sortais pas trop mal durant la semaine, avec le *Texian* et l'école pour me tenir occupée, les week-ends restaient toujours assez délicats. Si j'ai donné l'impression que ma Quête était menée par une femme dure, cynique et sûre d'elle-même, il y a erreur sur la personne. Imaginez plutôt une fille en haillons, échevelée, qui cherche, l'œil hagard, et sursaute au moindre bruit, toujours à l'affût du moindre sentiment d'auto-destruction qu'elle n'est même pas sûre de reconnaître. Imaginez plutôt une femme qui avait vu, oui vu, la balle foncer droit sur son visage, qui avait senti la corde se serrer autour de son cou, qui avait contemplé son sang ruisselant sur le carrelage de la salle de bains. Ce dont je vous parle ici, braves gens, c'est du désespoir, le vrai, qui venait régulièrement s'étaler sur le divan tous les vendredis soirs, comme la plus entêtante des ritournelles publicitaires.

Peut-être était-ce la Quête elle-même qui me rendait nerveuse ? M'étant posé la question, je décidai de rester tout un week-end à la maison. Je n'ai pas réussi à dormir, je n'arrêtais pas de me seriner la ritournelle.

L'avantage c'est que ma liste d'endroits à visiter et de gens à voir faisait maintenant cinq bonnes années de long, et j'en ajoutais de nouveaux presque au rythme où j'éliminais ceux déjà vus. Tant qu'il me resterait encore un frapadingue à interroger, un nouveau couplet d'*Amazing Grace* à chanter devant quelque tabernacle de guingois, j'étais décidée à m'accrocher.

Alors peut-être bien que Dieu était avec moi. Le principal danger étant qu'il risquait de me faire mourir d'ennui avant que j'atteigne le bout du parcours.

Nos passions assouvies, la bouche de Cricket ayant enfin cessé de m'expliquer à quel point tout avait *cliqué* impec, nous restâmes un long moment allongés dans les bras l'un de l'autre. Aucun de nous deux n'avait vraiment sommeil. Il était encore trop excité par le nouveau monde qui venait de s'ouvrir devant lui, et moi, je ruminais des pensées refoulées depuis bien longtemps.

Il me glissa la main sous le menton et je le regardai.

« Tu te plais bien là où t'es, pas vrai ? »

Je me blottis contre sa poitrine. « Oh oui, beaucoup.

— Non, je voulais dire...

— Je sais ce que tu voulais dire. » Je l'embrassai dans le cou puis me redressai et le dévisageai. « J'ai trouvé ma place ici, Cricket. Je fais ce que j'aime. Les gens du coin sont peut-être des perdants, mais je les aime bien ; leurs gosses aussi. Et c'est réciproque. Il est question de me faire poser ma candidature aux élections municipales de la Nouvelle-Austin.

— Tu plaisantes ! »

Je ris. « Je risque pas d'accepter. La dernière chose que je voudrais faire, c'est bien de me lancer dans la politique. Mais ça m'a touchée qu'ils aient songé à moi.

— Ma foi, je dois reconnaître que le coin semble te réussir. » Il me tapota le ventre. « T'aurais même pris quelques kilos...

— Trop de fayots au chili, de bouffe chinoise et de tarte aux pommes. » Et bien trop de Minou Parker. L'enfoiré, venir me raconter qu'on n'était pas censé y trouver du plaisir.

« Je suppose que tu as réussi à me surprendre, avoua-t-il. Je pensais vraiment que t'avais des ennuis. Je persiste à croire que c'est peut-être le cas, mais pas le genre d'ennuis que j'avais envisagés. » Et encore, tu sais pas la moitié de l'histoire, chou, songeai-je. Il insista : « Oui, le coin a l'air de te réussir. Je ne sais pas depuis quand je ne t'avais pas vue si heureuse, si... rayonnante.

— À quand remonte ton Changement ?

— À un mois environ.

— Pour une bonne part, c'est ta queue qui cause pour toi, crétin. Tu vois encore la vie en rose. On appelle ça la lubricité.

— Ça se pourrait. Mais ça n'explique pas tout. » Il jeta un coup d'œil à l'ongle de son pouce. « Euh, au fait... j'avais pas pensé rester si longtemps...

— Tu peux rentrer si ça te chante. » Espèce de porc.

« Non. Je me demandais si je pourrais rester pour la nuit ? Mais faudra que je prévienne la baby-sitter, je suis déjà en retard.

— T'as une baby-sitter humaine ?

— Rien n'est trop bon pour mon petit Buster. »

Je l'embrassai et il se leva pour passer son coup de fil. Tandis que je finissais de me déshabiller, je l'entendais murmurer derrière moi. Puis je sortis sur le perron.

Je ne dormais pas énormément. Même si les nuits avaient tendance à être fraîches, il m'arrivait souvent de sortir me balader comme ça, à poil, au clair de lune. Cricket se trompait s'il me croyait heureuse – je pouvais au mieux prétendre l'être un peu plus ici que nulle part ailleurs –, mais ces pérégrinations nocturnes étaient pour moi ce qui se rapprochait le plus du bonheur. Parfois, je restais des heures dehors, pour revenir, toute frissonnante, me blottir sous les couvertures. En ces instants douilleux, j'arrivais en général à me laisser aller.

Ce soir, toutefois, je ne pouvais pas trop m'attarder. Je remarquai qu'il y avait un clair de lune suffisant pour que Cricket trouve le chemin des W.C. tout seul, puis me hâtai de retourner à l'intérieur.

Il dormait déjà.

Je fis la tournée des lampes pour les moucher, puis allumai une chandelle et l'approchai du lit. Je m'assis avec précaution, ne voulant pas le réveiller, et restai simplement un très long moment à contempler son visage endormi.

Tourisme

Le Bicentenaire de l'invasion de la Terre devait être le plus gros truc de relations publiques du siècle. La première fois que Walter nous avait convoqués à son bureau, Brenda et moi, pour nous exposer son idée d'une série de reportages sur l'invasion, je lui avais ri au nez. Aujourd'hui, tout juste un an après, tous les politiciens de Luna se battaient pour revendiquer l'entière paternité de la chose.

Mais un homme et un seul en était responsable, et cet homme était Walter Rédacteur.

Brenda et moi y avions joué notre modeste rôle. Les articles avaient reçu un bon accueil du public : quelque part devait traîner le parchemin que m'avait décerné je ne sais quelle association civique pour la qualité journalistique de l'un d'eux – les Kiwanis ou les Élans ? J'avais oublié – mais le terrain avait été préparé par l'agence de relations publiques que Walter avait payée de sa poche. Au moment de l'assassinat de Silvio, l'opinion était de plus en plus favorable à une manifestation officielle. On ne pouvait pas appeler cela une fête, car ce n'avait pas été un jour de gloire dans l'histoire de l'humanité. Il faudrait aussi commémorer les milliards de morts, on n'y couperait pas. Le ton des cérémonies devrait allier rigueur, tristesse et détermination, chacun semblait en convenir. Si on demandait aux intéressés d'explicitier cette détermination – la reconquête de la Terre et l'extermination des Envahisseurs, c'est bien ce que vous avez en tête ? –, on avait droit à un haussement d'épaules gêné, mais enfin, il fallait être déterminés, sacré nom d'une pipe ! Et pourquoi pas ? La détermination ne coûtait rien.

Mais la commémoration, si. Le budget n'arrêtait pas d'enfler sans que personne n'élève la moindre protestation (ou presque) – encore la patte habile de Walter – au point que lorsque arriva le Grand Jour, même la plus reculée des enclaves de Luna s'était fendue de sa petite cérémonie.

Même au Texas, où l'on est pourtant du genre à éviter au maximum la contamination extérieure, ils avaient organisé un barbecue digne du jour anniversaire d'Alamo. Je regrettais de devoir rater ça, mais j'avais promis à Brenda de l'accompagner et en outre... Cricket serait là également.

Oui, mes chers cœurs, Hildy est amoureuse. Mais s'il vous plaît, pas d'applaudissements avant que j'aie réussi à savoir si le sentiment est partagé.

Les Huit Planètes commémoraient l'événement ; Pluton et Mars avaient même décrété un jour férié baptisé Jour de l'invasion, et il y avait fort à parier que Luna leur emboîterait le pas. Et Luna détestait être en quoi que ce soit à la traîne de l'une quelconque des sept autres, étant la planète la plus peuplée et

le Refuge de l'Humanité en même temps que l'Avant-Poste planétaire et le Rempart de la Race – sans oublier la Première à se Faire Botter le Cul le jour où les Envahisseurs décideraient de poursuivre ce qu'ils avaient si bien commencé... étant donc tout cela, et bien plus encore, Luna avait décidé d'organiser les plus imposantes, les plus spectaculaires manifestations des huit Planètes ; et King City étant la plus grande ville de Luna, il avait semblé que c'était le site tout trouvé pour le Clou de ces Festivités d'envergure planétaire ; et le Parc Armstrong ayant plus de vingt fois la taille du Walt Disney-Univers disparu, il semblait logique que la manifestation s'y déroule. C'était donc là que je me rendais en cette belle Soirée solaire, quand tout ce que j'aurais voulu, c'était arpenter Congress Street, bien peinarde, Cricket à mon bras, et manger de la barbe-à-papa, voire jouer à la pêche miraculeuse.

Bon, d'accord, il n'y avait pas de quoi pavoiser, mais si fête il devait y avoir, il n'y avait pas de raison de se passer de feu d'artifice, non ?

C'était d'ailleurs uniquement pour ça que j'avais accepté de venir, avec la promesse de Brenda que je pourrais assister au spectacle à bonne distance des foules en délire. Ce n'était pas le feu d'artifice en soi qui me faisait peur. J'adore ça. Ce que je déteste, c'est les foules d'inconnus.

Déjà, le voyage en métro-express avait failli me tuer. Nous avions délibérément décidé de partir en avance pour éviter la cohue, mais quand un génie a une idée, un autre peut l'avoir aussi, de sorte que les rames étaient déjà bondées de tous ces gens qui avaient eu la même idée que nous. Pis encore, tous avaient également prévu d'assister au spectacle en surface, à l'écart des huit immenses dômes temporaires édifiés pour l'occasion, et emporté leur matériel de camping à cet effet. L'allée centrale et les porte-bagages étaient encombrés de chariots, glacières, tentes-gonflables-cinq-places, et d'une moyenne de 3,4 mioches par famille. Ça devenait tellement critique qu'on s'était mis à suspendre les bébés aux poignées de maintien, où ils se balançaient en gloussant. Puis cela empira encore. Le train dut cesser de prendre des voyageurs bien avant d'arriver à Armstrong. Je devais descendre trois stations avant le Parc mais j'eus vite compris qu'il serait vain de me battre pour sortir, aussi me tapai-je la ligne jusqu'au terminus, contemplai, bouche bée d'horreur, les masses déjà déposées sur le quai, me sentis dégorgée par une irrésistible marée humaine, puis remontai dans la rame, vide, pour rejoindre la station de Dionysius.

Où je m'assis sur un banc, combi et valise de pique-nique posés à côté de moi, le temps de finir de trembler et de regarder une douzaine de boîtes de sardines humaines passer en grondant – et autant repasser dans l'autre sens. Vides. Puis je ramassai mon barda et gravis l'escalier vers la surface.

Au retour de mes ébats avec les Alphans, j'avais retrouvé ma combi au pied de mon lit dans ma cabane. J'ignore qui l'y avait déposée. Mais je n'en voulais plus, et un samedi, je la rapportai à la boutique avec l'intention de faire réparer la visière et de la laisser en dépôt-vente. Le vendeur jeta un seul regard au trou, et avant que j'aie eu le temps de m'expliquer, on

m'introduisait vite fait dans le bureau du directeur qui tomba illico dans les pommes. Personne n'avait jamais vu de visière brisée. Je décidai donc de la fermer et me retrouvai bientôt en possession de leur modèle haut-de-gamme, plus cinq ans d'air gratuit, offerts par l'Équipement de Sortie Hamilton. Je n'avais rien réclamé et on ne me fit signer aucune décharge ; c'était un cadeau de la maison, point final. Ils doivent encore se ronger les sangs, attendant toujours les poursuites.

J'enfilai dans cette merveille de la technique, et cet arôme bien particulier de combi neuve contribua grandement à m'apaiser. J'avais craint qu'il n'engendre des associations entièrement différentes – genre point de vue sympa sur un éclat de visière qui file en tourbillonnant – mais non, les grondements et ronronnements sourds, le contact franchement luxueux de l'engin accomplissaient des prodiges. Dommage qu'on ne vous laisse pas en porter dans le métro ; ainsi équipée, j'aurais enduré n'importe quoi.

Un coup d'œil pour vérifier les joints pressurisés du panier pique-nique, et je m'engageai dans le sas pour gagner la surface.

« Ça fait longtemps que t'attends ? » demandai-je.

— Deux heures », répondit Brenda.

Elle était appuyée contre le flanc de sa jeep de location, qu'elle avait conduite elle-même depuis le faubourg de King City où se trouvait l'agence la plus proche. Je m'excusai pour mon retard, lui narrai le cauchemar du trajet en train, et lui dis combien j'aurais préféré l'accompagner au lieu de « gagner du temps » en empruntant le métro.

« Vous tracassez pas pour ça, me dit-elle. J'aime bien être dehors. »

On pouvait le deviner rien qu'à regarder sa combi. C'était déjà le bon modèle, pas de marque de loueur dessus, et bien qu'elle fût en excellent état, on y remarquait les signes d'usure caractéristiques d'un usage régulier. Ce que confirmait l'aisance avec laquelle elle se tenait et se déplaçait, aisance que la plupart des Sélénites n'ont jamais le temps d'acquérir.

La jeep était également un bon modèle. Un plateau-cabine, deux places côte à côte. Je balançai mon panier derrière, à côté de son barda nettement plus imposant. Ces engins avaient un large empattement pour compenser l'importance de la superstructure, avec son imposant panneau de photopiles orientables conçu pour être constamment dirigé vers le soleil. Celui-ci étant presque au ras de l'horizon, le véhicule présentait sa configuration la plus instable, avec le panneau en surplomb sur la droite, perpendiculaire au sol. J'avais même dû ramper par-dessus le siège de Brenda pour accéder au mien, car il bloquait carrément la porte.

« Au fait, j'ai oublié », dis-je en m'installant dans le siège à découvert. « Est-ce qu'on va devoir rouler à contre-jour pour se rendre là-bas ? »

— Non. Plein sud pendant un moment, ensuite on aura le soleil dans le dos.

— Parfait. » J'avais horreur de rouler derrière le panneau. Non par

manque de confiance dans le pilote automatique ; simplement, j'aime bien voir où je vais.

Brenda ordonna à l'engin de s'ébranler, et il s'engagea sur la grande route lisse. Ce qui était la raison essentielle de notre choix de la Station Dionysius : elle était située sur l'une des rares routes de surface de Luna, planète où les engins à roues n'ont jamais eu la part belle dans les transports. Les gens se déplacent en ascenseur, en escaliers mécaniques, en trottoirs roulants, en métro ou en train à lévitation magnétique, à la rigueur en hoverbus. Le fret adopte les mêmes moyens de transport, plus, pour le courrier, les tubes du pneumatique, les catapultes du linac¹⁵ et la fusée. Ces temps derniers, il y avait eu comme un engouement pour les véhicules de surface à deux ou quatre roues, mais c'étaient des engins tout-terrain, simples et robustes, qui pouvaient se passer de voies carrossables.

Celle sur laquelle nous progressions était l'unique vestige d'une exploitation minière abandonnée avant ma naissance. À intervalles réguliers, nous dépassions les épaves imposantes des camions de minerai échoués sur le bas-côté de la chaussée, masses monstrueuses restées pratiquement identiques depuis le jour où on les avait dépecées avant de les abandonner sur place. Un caprice économique de l'époque avait estimé plus rentable de leur aplanir une route de surface. Puis la route avait servi encore un demi-siècle pour relier King City à son principal site de décharge. Elle était toujours lisse comme du verre et gardait l'attrait de la nouveauté.

« Ce truc-là trace impec, pas vrai ? observai-je.

— Il peut taper les trois cents à l'heure en ligne droite, dit Brenda, mais il faut énormément ralentir dans les courbes, surtout les virages à gauche. » C'était, expliqua-t-elle, parce que le centre de gravité de la jeep était dans sa position la plus défavorable à l'aube et au crépuscule, avec l'immense panneau complètement en porte à faux. Sans compter que le dévers était faible. Et comme nous devions passer une partie de la nuit à l'extérieur, elle avait dû prendre dix batteries supplémentaires, ce qui accroissait d'autant notre inertie : nous aurions pu quitter la route vite fait, car l'adhérence des pneus n'avait rien de formidable à son goût. Elle m'avait expliqué tout cela avec l'air de celle qui n'en était pas à sa première expérience et connaissait bien son engin. Je me demandai si elle serait capable de le conduire.

J'obtins ma réponse quand nous quittâmes la route et qu'elle me demanda si j'y voyais un inconvénient. En fait, oui – nous ne sommes pas accoutumés à confier notre vie à nos semblables, seulement aux machines – mais je répondis que non. Et ce n'était pas la peine de m'inquiéter. Elle conduisait d'une main sûre, ne faisait jamais de geste inconsidéré, de mouvement excessif. Nous coupâmes à travers plaines en direction de l'anneau de Delambre, dont les flancs étaient tout juste visibles au ras de l'horizon.

Quand nous fûmes parvenues au pied de la pente, un panier à salade vint se poser devant nous, gyrophares bleus allumés. Un flic en descendit et s'approcha. Il devait s'emmerder car il aurait pu utiliser sa radio ou se

contenter d'interroger l'ordinateur.

« Vous pénétrez dans une zone interdite, m'dame. »

Brenda lui présenta le laissez-passer que lui avait donné Liz ; il l'examina, puis examina la jeune femme.

« J'veus ai pas déjà vue à la télé ? » demanda-t-il. Elle répondit que c'était bien possible et il dit, mais bien sûr, vous étiez dans telle ou telle émission, ah ben ça alors ! Il ajouta qu'il avait vachement apprécié, elle fit, bah, allons donc, et quand enfin il nous laissa repartir, il la draguait d'une manière si éhontée que j'étais certaine que nous aurions pu nous passer de papiers. Il lui demanda même un autographe, qu'elle lui donna bien volontiers.

« J'ai bien cru qu'il allait te demander ton code téléphonique, dis-je lorsqu'il eut redécollé.

— J'ai bien cru que j'allais le lui donner, répondit-elle en me souriant. Je persiste à penser que je devrais laisser une chance aux mecs.

— Tu pourrais même faire mieux que ça.

— Plus depuis votre Changement. » Elle écrasa le champignon et c'est dans une gerbe de poussière que notre engin attaqua la pente qui menait au bord du cratère.

Delambre n'est pas un cratère énorme comme Clavius, Pythagoras, ou bon nombre de ces impacts de projectiles célestes qui grèlent la face cachée, mais il est déjà de bonne taille. Depuis la crête d'un bord, on ne voit pas le bord opposé. Pour moi, c'est largement assez grand.

Cela dit, il aurait pu ressembler à cent autres à un détail près : la décharge.

On recycle des tas de trucs sur Luna. Bien obligé : nos ressources naturelles sont plutôt maigres. Mais nous restons quand même une civilisation soumise à l'économie de marché. Bien souvent, l'énergie abondante et peu coûteuse, combinée au bas prix de l'injection de matières premières en orbite lente, fait que ça ne vaut vraiment pas la peine, et qu'il n'est pas rentable de s'embêter à trier et recycler tout un tas de trucs. On a vu des fortunes se défaire avec l'arrivée inopinée d'un cargo chargé d'X millions de tonnes de machinite des mines d'Io, secrètement en transit depuis trente ans, maquillé et référencé comme une comète du Nuage d'Oort. Brusquement, le cours de la machinite dégringole, et avant d'avoir eu le temps de dire ouf, le marché est saturé et on n'a plus qu'à s'en débarrasser, par bennes entières de cent tonnes, direction Delambre. Ajoutez-y les déchets radioactifs à période de vingt mille ans entreposés en fûts garantis cinq siècles. N'oubliez pas de compléter avec les machines périmées, certaines plus ou moins dépecées pour y récupérer telle ou telle pièce, d'autres en parfait état de marche mais devenues désespérément trop lentes et ne valant même pas la peine d'être démontées. Déposez tout ça là-bas, pimentez le tout avec les horreurs en céramique que vous ramenez de l'école à votre maman quand vous aviez huit ans, les piles d'hologrammes que vous gardiez depuis sept décennies sans même plus savoir qui est dessus, plus les trésors similaires de millions d'autres

personnes. Couronnez l'ensemble avec tous les trucs inutiles dégorgés par les égouts de Luna et délayés avec juste assez d'eau pour être évacuables sous pression. Cuire à four chaud pendant quatorze jours, puis congeler les quatorze suivants ; renouveler le cycle sur deux siècles, en ajoutant des ingrédients à votre convenance, et vous obtiendrez le panorama qui s'offrait à nous depuis le sommet de Delambre.

En fait, le cratère n'est pas entièrement plein ; c'est seulement l'impression qu'il donne depuis le bord ouest.

« Par là, dit Brenda. C'est là-bas que j'ai dit à Liz qu'on la retrouverait. »

J'avisai un point à l'horizon, également posé sur la crête.

« Et si tu me passais le volant ? »

— Vous savez conduire ? » Ce n'était pas une question idiote ; la majorité des Sélénites ne savent pas.

« Dans ma folle jeunesse, j'ai fait la Pan-Équatoriale. Onze mille bornes, et presque rien en terrain plat. » Inutile de préciser que j'avais pété la transmission dès le premier quart du parcours.

« Et moi qui vous donnais un cours de pilotage de la jeep. Pourquoi vous ne m'avez pas clos le bec, Hildy ? »

— Pour perdre la moitié de mon stock de bonnes histoires ? »

Je basculai les commandes côté britannique et démarrai. Cela faisait bien des années que je n'avais plus conduit. C'était extra. L'engin était bien suspendu ; je ne décollai que deux ou trois fois, et les gyros nous empêchèrent de nous retourner. Quand je vis ma passagère agripper le tableau de bord, je ralentis.

« Tu ferais jamais pilote de course. C'est de la balade, ça. »

— J'ai jamais voulu être pilote de course. Ni cadavre. »

« Je me fais l'effet d'une girl-scout, dis-je à Brenda en l'aidant à déployer la tente. »

— Quel mal y a-t-il ? Moi, j'ai bien tous mes badges d'éclaireuses en surface.

— Aucun mal. Je l'ai été moi aussi, mais ça remonte à quatre-vingt-dix ans. »

Elle n'était pas encore très loin de ses années de scoutisme et elle prenait toujours la chose au sérieux. Quand je me serais contentée de tirer la poignée d'ouverture, et basta, elle mit un point d'honneur à économiser l'énergie et déroula un cordon depuis le panneau solaire de la jeep jusqu'à l'alimentation de notre abri, comme si le générateur intégré n'était pas capable de tenir la quinzaine. Quand la tente fut disposée à son goût, elle tira la poignée. Le revêtement frémit, tressauta en s'emplissant d'air, et en moins de dix secondes, nous avions un hémisphère transparent de cinq mètres de diamètre... dont la face intérieure givra presque aussitôt.

Elle se mit à genoux et rampa dans le sas genre igloo que je zippai derrière elle pour lui éviter d'avoir à se retourner – avant qu'elle me précise que ce modèle était équipé d'une fermeture automatique, donc il y avait bien eu du

progrès depuis mon enfance. Elle tripota les commandes d'alimentation en air pendant que j'empilais oreillers, couvertures, récipients isothermes et tout le reste de notre barda dans le sas – il s'agissait de tout bien disposer, pas question de gâcher de l'air en laissant le sas ouvert trop longtemps – puis je ressortis faire le tour du propriétaire, le temps qu'elle range tout le fourbi à l'intérieur et règle température, pression et hygrométrie. Quand je rentrai et retirai mon casque, il faisait encore frisquet. J'écrivis mon nom sur le givre, comme j'avais souvenance de le faire quand je campais jadis ; il fondit rapidement, la buée fut absorbée... et le dôme parut s'évanouir.

« Ça faisait si longtemps, dis-je. Je suis contente que tu m'aies amenée ici. »

Pour une fois, elle sut très bien ce que je voulais dire. Elle cessa de s'agiter et vint près de moi contempler le paysage, sans un mot.

Sur Luna, la beauté a toujours quelque chose d'âpre. Il n'y a rien d'agréable ou de réconfortant à contempler où que ce soit – tout à fait comme au Texas ouest. Nous étions dans les conditions idéales pour profiter du spectacle : sous une tente invisible, comme si nous étions debout sur un tapis circulaire de plastique noir, sans rien pour nous isoler du vide.

C'était également le moment idéal de la journée ; la journée lunaire, s'entend. Le soleil était tout près de l'horizon, les ombres s'étiraient presque indéfiniment. Ce qui aidait bien, car la moitié de la perspective était occupée par la plus vaste décharge de la planète. Il y a un truc marrant avec ces ombres. Si vous n'avez jamais vu de neige, allez faire un tour en Pennsylvanie la prochaine fois qu'ils en auront programmé et vous verrez à quel point la neige peut transformer le coin le plus banal – voire le plus moche – en paysage magique. En surface, le soleil a le même effet. Il est aveuglant et dur comme le diamant, il bombarde tout ce qu'il touche et ne fait pourtant pas le moindre dégât ; rien ne bouge, et les milliards de facettes d'ombre et de lumière font de l'objet le plus banal un pur joyau.

Nous évitâmes de regarder vers l'ouest ; la lumière était par trop éblouissante. Vers le sud, on voyait l'arrondi de la pente cascader sur la droite, les piles infinies de détritiques s'étendre sur la gauche. Vers l'est, on regardait dans l'axe du cratère, tandis qu'au nord se dressait la masse du *Robert A. Heinlein*, ces presque quinze cents mètres d'épave d'astronef mort-né.

« Vous croyez qu'ils n'auront pas trop de mal à nous trouver ? demanda Brenda.

— Liz et Cricket ? Je ne pense pas. Pas avec le vieil *Heinlein* juste à côté. Comment rater un truc pareil ?

— C'est ce que je me suis dit, moi aussi. »

On s'attela aux corvées domestiques : gonfler le mobilier, étaler quelques tapis. Elle me montra comment installer le rideau qui transformait la tente en deux pièces modérément intimes, comment faire marcher le petit fourneau. Sur ces entrefaites, le spectacle avait commencé. Pas grave ; de toute façon, il

allait être long.

Je dois reconnaître que le directeur artistique avait fait du bon boulot. Ce devait être la commémoration des milliards de victimes qu'avait connus la Terre, d'accord ? Et à la latitude du Parc Armstrong, la Terre serait juste à la verticale, d'accord ? Et si vous commenciez le spectacle au crépuscule, vous auriez une demi-Terre dans le ciel. Alors pourquoi ne pas faire de la Terre le centre et le thème de votre spectacle céleste ?

En trichant un peu, vous pouviez le faire débiter au moment où l'ancienne Ligne de Changement de date se trouvait face à la Lune. Imaginez un peu le tableau : à mesure que la Terre tourne, l'une après l'autre, les nations disparues émergent à la lumière d'un jour nouveau. Et chaque fois qu'il en apparaît une nouvelle...

Nous nous retrouvâmes baignées dans la lumière rouge du drapeau de la république de Sibérie, un rectangle de cent kilomètres de long, suspendu assez haut au-dessus de nous pour effacer la moitié du ciel.

« Waouh ! » s'exclama Brenda. Elle était bouche bée.

« Double waouh », dis-je en fermant la mienne. L'étendard flamboya ainsi près d'une minute, éclatant, avant de cracher ses dernières flammèches. Nous nous précipitâmes pour allumer la sono de Brenda, accrochant les énormes haut-parleurs de chaque côté de la tente, juste à temps pour entendre les premières mesures de *Que Dieu défende la Nouvelle-Zélande* tandis qu'au-dessus de nous se déployait le drapeau des Kiwis.

Et ainsi de suite, normalement, pendant dix-huit heures.

Quand Liz arriva, elle nous expliqua comment ils avaient procédé. Le drapeau était constitué d'un grillage, replié dans un énorme conteneur lancé de l'une des bases pyrotechniques : Baylor-A, une quarantaine de kilomètres au sud, Hypatia ou Torricelli, à l'est. Quand la tête était parvenue à la bonne altitude, elle détonait, les fusées déployaient la charge utile et l'allumage était effectué par radio-commande. Pas con.

Et comment des feux d'artifice arrivent-ils à brûler dans le vide ? Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. Mais je sais que le carburant pour fusées s'accompagne toujours d'un comburant, donc je suppose qu'il doit s'agir d'un tour de passe-passe identique. En tout cas, quelle que soit leur méthode, ça nous décoiffa sérieux, Brenda et moi, à moins de cinquante bornes du grand polygone de tir de Baylor, donc bien plus près que ces braves pommes installées à Armstrong qui devaient pourtant se croire aux premières loges. Alors, quelle importance si, de notre point de vue, les drapeaux apparaissaient déformés en trapèzes ? Pour moi, aucune.

Brenda se révéla une mine d'informations sur le spectacle.

« Ils se sont rendu compte qu'il serait crétin d'attribuer à un pays comme le Vanuatu un temps équivalent à, mettons, la Russie. » Elle disait cela juste au moment où nous contemplions le pâle étendard du Vanuatu tout en écoutant son improbable hymne national. « Donc les pays importants, ceux qui sont chargés d'histoire, ont droit à plusieurs évocations. Comme la

république de Sibérie faisait jadis partie d'un autre pays...

— L'U.R.S.S., soufflai-je.

— Exact. C'est ce qu'ils disent, là. » Elle avait étalé devant elle un épais programme-souvenir. « Donc, ils leur attribuent plusieurs drapeaux – le drapeau tsariste, des machins historiques...

— ... et ils passent *L'Internationale*.

— ... et des thèmes folkloriques, comme on y a eu droit pour la Nouvelle-Zélande. »

On nous racontait en gros la même chose à la radio, sur un canal audio séparé qui fournissait un historique de chaque pays, niveau débile profond. Je coupai le commentaire, préférant n'écouter que la musique, et Brenda n'y vit aucune objection. J'aurais bien éteint également la télé – Brenda avait collé un grand écran sur le flanc sud de la tente – mais elle semblait apprécier les images des festivités à Armstrong et celles des autres manifestations dans les principales cités lunaires, alors pourquoi pas.

Prenez un globe terrestre et vous aurez tôt fait de noter le principal défaut d'un programme synchronisé sur sa rotation. Les six premières heures, quelques douzaines de pays seulement vont apparaître. Même en servant au public l'histoire entière de la Chine et du Japon, il risque d'y avoir quelques trous à combler, et franchement, qu'est-ce qu'on peut bien raconter sur Nauru et les îles Salomon ? Inversement, quand le soleil se lèverait sur l'Afrique et l'Europe, les pyrotechniciens allaient se retrouver plus occupés qu'un unijambiste dans un concours de coups de pied au cul.

Pas de problème. Faute de drapeaux, ils avaient décidé de sortir l'artillerie lourde.

Dès l'instant où cet étendard rouge s'était déployé, le ciel devait rester illuminé en permanence.

On eut ainsi droit aux bombes conventionnelles, aux soleils de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sans air pour dévier leur trajectoire, les pièces pouvaient être placées avec une précision diabolique – si les Sélénites s'y connaissent, c'est en balistique. D'où, également, leur parfaite symétrie.

Vous en voulez encore ? Dans le vide, il était possible de produire des effets irréalisables sur Terre. D'énormes bonbonnes de gaz permettaient d'engendrer une atmosphère ténue, locale et temporaire, au sein de laquelle on pouvait réaliser des jeux d'ionisation inédits. Nous eûmes droit à des draperies aurales, des lavis de couleur où la voûte céleste tout entière virait au bleu, au rouge, au jaune, puis clignotait magiquement. Des shrapnels éclataient dans tous les coins du ciel, allumant des soleils tournoyants pas plus gros qu'une pièce de monnaie qui, balayés par des projecteurs, scintillaient comme aucune étoile ne l'avait jamais fait sur Luna avant d'exploser sous les tirs de laser.

Ça ne vous suffit toujours pas ? Que diriez-vous de quelques bombes atomiques ? Le programme de Brenda indiquait qu'il y aurait plus de cent charges à fission, une toutes les dix minutes en moyenne pendant toute la

durée du spectacle. Détonées en orbite, elles servaient à propulser des milliers de charges pyrotechniques en gerbes de mille kilomètres de large. La première éclata à la fin de l'hymne national du Vanuatu et nous ébranla les dents ; par la suite, les explosions devaient s'enchaîner sans discontinuer. Superbe !

Et n'allez pas imaginer qu'on ne les entendait pas ! Vous vous plaignez peut-être que le son ne se transmet pas dans le vide. Évidemment, mais les ondes radio, si, et vous n'avez manifestement jamais eu l'occasion d'écouter la sono de Brenda poussée à fond la caisse. Ces pauvres glands qui assistent à un feu d'artifice dans une atmosphère doivent en plus attendre que le son arrive, ça leur laisse donc une chance de s'y préparer ; nous, nous y avions droit en simultané, sans avertissement, un éclair de lumière aveuglante et PA-TA-BOUM !

Parfois, l'excès dans la démesure est le seul truc valable.

« On dit que l'endroit est hanté. »

Nous venions juste d'avoir droit à l'hymne national de Belau et son drapeau s'était éteint dans le ciel (un gros rond jaune sur fond bleu, si jamais vous prenez des notes), et deux détails nous étaient apparus. Primo, on a besoin d'une pause de temps en temps pour se remettre de l'excès dans la démesure, ou ça devient... eh bien, excessif. Nous n'avions même plus émis le moindre « waouh » depuis les trois dernières bombes atomiques, et j'étais prête à suggérer qu'on passe au top 50 une heure ou deux, histoire de nous changer les idées. Quelque part, j'avais l'impression que je pourrais survivre en ayant raté l'exécution de *Negara Ku* (Mon pays ; Malaysia) et de *Sanrasoen Phra Bar ami* (« Saluons notre Roi ! Béni soit notre Roi ! Cœurs et âmes, nous nous prosternons / Désormais devant votre Majesté ! » paroles de S.A.R. le prince Narisaranuvadtivongs). Et secundo, Liz et Cricket avaient trois heures de retard.

« Qui ça, *on* ? » demandai-je en mastiquant une cuisse du poulet rôti WestTex Extra d'Hildy. La faim avait eu raison des exigences de la courtoisie ; Brenda avait déjà passé quelques morceaux au micro-ondes, et tant pis pour Liz et Cricket. J'avais également des vues sur la glacière à bière, mais ni l'une ni l'autre, nous ne voulions prendre trop d'avance de ce côté.

« Mais si, vous savez bien, reprit-elle, "*on*". Votre source d'informations.

— Oh, tu parles de ce *on-là*.

— Sérieusement ! Je l'ai entendu dire par plusieurs personnes qui étaient allées visiter le vieux *Heinlein*. Elles prétendaient avoir vu des fantômes.

— C'est Walter qui t'a mise sur ce coup, pas vrai ?

— Je lui en ai parlé. Il m'a dit qu'il y avait peut-être un sujet.

— Assurément, mais pas besoin de venir jusqu'ici interviewer un spectre. Ce genre d'histoire, on se la monte tout seul. Walter a sûrement dû te le dire.

— Tout à fait. Mais ce n'est pas non plus le banal bouche-trou, Hildy, je t'assure. Les gens que j'ai interviewés... certains étaient vraiment terrorisés.

— Arrête ton char !

— J'ai décidé d'apporter un bon appareil pour aller y faire un tour. Je me suis dit que je pourrais peut-être avoir des images.

— Ben voyons. Et à ton avis, à quoi sert le service photo du Tétin, tu veux me dire ? À monter de toutes pièces ce genre de cliché, voilà. »

Elle resta quelques instants sans rien dire tandis que nous regardions plusieurs drapeaux fantômes défiler dans le ciel. Je me surpris à lorgner du côté du *Heinlein*. Et non, je ne suis pas superstitieuse, bigrement curieuse, c'est tout.

« Alors, c'est pour ça que tu passais tout ce temps à partir camper ? demandai-je. Franchement, ça n'en vaut pas la peine.

— Camper... oh, non. » Elle rit. « J'ai toujours campé depuis que je suis gosse. Je trouve que c'est très... apaisant, ici, à l'extérieur. »

Encore un long silence ; enfin, ce qu'on peut espérer comme silence avec des bombes atomiques qui explosent dehors et la sono baissée au niveau d'un grondement sourd. Finalement, elle se leva et se dirigea vers la paroi de plastique invisible de la tente. Elle y appuya la tête. Et dans les lueurs rouges des fusées, elle m'avoua une chose que j'aurais de beaucoup préféré ne pas entendre.

« Depuis que je vous ai rencontrée, commença-t-elle, j'ai cru que je pourrais vous dire une chose que je n'ai jamais dite à personne d'autre. À personne. » Elle me regarda. « Si vous n'avez pas envie de l'entendre, dites-le tout de suite, je vous en prie, parce que si je commence, j'ai l'impression que je n'arriverai plus à m'arrêter. »

Vous auriez été capable de lui dire de la fermer ? Je ne veux plus vous connaître. Je n'avais pas besoin de ça, je ne le voulais surtout pas, mais quand une amie vous demande un truc pareil, vous dites oui, pas à tortiller.

« Allez, vas-y, dis-je avec un coup d'œil à ma montre. Je veux pas rater l'hymne national laotien. »

Elle sourit et se retourna pour contempler à nouveau le paysage.

« La première fois qu'on s'est rencontrées, enfin la première fois que je suis venue vous voir au Texas, vous avez certainement dû remarquer chez moi quelque chose de bizarre.

— Tu fais sans doute allusion à ton absence de parties génitales. De ce côté-là, j'ai le sens de l'observation.

— Certes. Et vous ne vous êtes jamais interrogée là-dessus ? »

Moi ? Non, pas vraiment. « Ah... j'ai dû croire que c'était une espèce de rite religieux, ou culturel, j'imagine ; une croyance quelconque de tes parents. Je me souviens d'avoir pensé que ce n'était pas un truc sympa à faire à un gosse, mais enfin, ce n'était pas mes affaires.

— Non. Vraiment pas un truc sympa. Et ça avait effectivement un rapport avec mes parents. Avec mon père.

— J'y connais pas grand-chose en pères, observai-je, espérant toujours qu'elle changerait d'avis. Je suis comme beaucoup de gens ; maman m'a jamais dit qu'il c'était.

— J'ai connu le mien. Il vivait avec nous. Il s'est mis à me violer quand j'avais cinq ou six ans. Je n'ai jamais osé demander à ma mère si elle était au courant, je savais même pas si c'était mal, je pensais que ça se passait toujours ainsi. » Immobile, elle contemplait la surface, et les mots se déversaient toujours, mais calmes, si calmes, sans le moindre sanglot. « Je ne sais plus comment j'ai appris que ce n'était pas un truc que faisaient mes amies ; peut-être que j'en ai parlé, que j'ai décelé quelque chose, comme une expression, un début d'horreur, en tout cas c'est ce qui m'a poussée à me taire jusqu'à aujourd'hui. Mais cela s'est prolongé des années, et j'ai effectivement pensé à le dénoncer. Je sais bien que vous devez vous demander pourquoi je ne l'ai pas fait, mais c'était mon père, il m'aimait, et je croyais l'aimer moi aussi. Mais j'avais honte pour nous deux, alors dès que j'ai eu mes douze ans, je suis allée... me le faire enlever, fermer, éradiquer... qu'il ne puisse plus s'introduire en moi, et je sais maintenant que le juge pour mineurs qui m'a accordé la dispense malgré les objections de papa avait dû se douter de quelque chose : elle n'arrêtait pas de répéter que je devrais porter plainte ; mais tout ce que je voulais, moi, c'était qu'il arrête une bonne fois pour toutes. Et c'est ce qu'il a fait. Il ne m'a plus touchée depuis ce jour-là. Il ne m'a même quasiment plus adressé la parole. Alors je ne sais pas pourquoi il se trouve que certaines femmes préfèrent la compagnie d'autres femmes, mais moi, c'est parce que je ne supporte pas les hommes ; pourtant, quand je vous ai rencontrée, enfin, pas longtemps après, je suis tombée éperdument amoureuse de vous. Seulement, à l'époque, vous étiez un garçon, et ça m'a rendue dingue. Je vous en prie, vous inquiétez pas pour ça, Hildy, j'ai réussi à me maîtriser, je sais qu'il y a des choses qui sont impossibles, et vous et moi, c'en est une. Je vous ai entendue parler de Cricket et je devrais être jalouse parce qu'elle et moi, on a fait l'amour, mais c'était pas sérieux, et de toute façon, Cricket est aussi un garçon maintenant, et je vous souhaite tout le bonheur possible. Alors voilà, je vous ai confié mon secret ; et un autre, c'est que je me suis arrangée pour qu'on se retrouve un moment toutes les deux isolées seules ici, à l'endroit où je viens toujours, où je suis toujours venue quand je voulais le fuir. C'est moche, je le sais, mais j'y ai bien réfléchi et je peux vivre avec. Je ne vais pas pleurer, je ne vais pas supplier, mais j'aimerais bien faire l'amour avec vous, rien qu'une fois. Je sais que vous êtes hétéro, tous les gens à qui j'en ai parlé le disent, mais ce que j'espère, c'est juste un petit privilège ; vous êtes Changiste, vous avez déjà fait l'amour avec des femmes, mais peut-être que c'est un truc que vous pouvez pas faire quand vous êtes une femme. Ou peut-être que vous voulez pas, que vous trouvez que c'est pas une bonne idée, et on n'en parlera plus. Il fallait juste que je demande, c'est tout. Je sais que j'ai vraiment l'air en manque, mais c'est pas vrai, faut pas croire ça ; quoi qu'il arrive, je survivrai, et on restera amies. Voilà. Je savais pas si j'aurais le cran de tout déballer, mais j'ai réussi, et je me sens déjà mieux. »

J'ai une brève liste d'interdits. En tête, il y a celui de céder au chantage à

l'émotion. Si vous connaissez une forme de sexe pire que la baise par charité, prévenez-moi. Et son discours, on pouvait le décrypter comme la pire des plaintes de petit chien battu, et merde, d'accord, elle avait tout à fait le droit de jouer les petits chiens battus, seulement moi, j'ai horreur des petits chiens battus, ils me donnent envie de leur botter le train pour se laisser battre ainsi sans réagir... sauf que son discours ne donnait pas du tout cette impression, venant de cette grande perche toute raide, immobile, les yeux secs, se découpant à contre-jour sur le ciel embrasé. C'est qu'elle avait grandi depuis qu'on avait lié connaissance, et je crois que son attitude le démontrait en partie. Pourquoi avait-elle jeté sur moi son dévolu pour se décharger de son fardeau, je n'aurais su le dire, mais elle avait procédé de telle manière que je me sentais plus flattée qu'obligée.

Alors je lui répondis non. Ou c'est ce que j'aurais fait dans un monde idéal où j'aurais suivi ma brève liste d'interdits. Mais en réalité, je me levai, vins par-derrière lui ceindre la taille, et lui dis : « Tu t'y es prise comme un chef. Si t'avais pleuré, je t'aurais reconduite à King City à grands coups de lattes dans le train.

— Je ne pleurerai pas. Plus pour ça, en tout cas. C'est fini. Et pas après, non plus. »

Et elle tint parole.

Brenda avait organisé notre parenthèse d'intimité en omettant de me dire que Cricket avait été chargé de couvrir les festivités au Parc Armstrong. Après notre petit interlude romantique – fort agréable, ma foi, merci de me poser la question – elle me confessa sa ruse, puis ajouta qu'il comptait bien s'esquiver après les premières heures, qu'il arriverait d'une minute à l'autre, et qu'il vaudrait peut-être mieux se rhabiller, d'accord ?

Je ne saisis toujours pas pourquoi j'avais tant redouté de prendre de l'avance sur Liz. Elle en avait déjà sur nous tous, ayant bu sans discontinuer durant le trajet aller pour Armstrong, idem au retour, comme si Cricket n'avait pas assez de soucis.

Elle arriva, déboulant à travers les dunes à bord d'une Aston Tape-cul quatre roues, type XJ à réacteur, dans les tons orange bilieux métallisé. C'était le modèle équipé de quatre tuyères d'attitude pour sauter ces petits nids-de-poule qu'on trouve sur Luna, genre Copernic. Il n'était pas tout à fait capable de se placer en orbite, mais de justesse. Elle l'avait décoré avec son bon goût britannique habituel, tout dans la discrétion : passages de roue crachant des flammes holographiques, antenne fouet terminée par une queue de raton-laveur, crâne géant chromé à l'avant avec une paire d'yeux rouges en guise de clignotants.

Cette apparition contourna le *Heinlein* avec force embardées, avant de foncer droit sur nous. Brenda se leva pour faire des moulinets de bras frénétiques, et j'eus tout le temps de m'inquiéter de la minceur de bulle de savon d'une tente de girl-scout avant que Liz ne pile sec en expédiant une

gerbe de parmesan râpé sur les parois de notre abri.

Descendue alors que les dés en fourrure dansaient encore sous le rétro, elle se précipita du côté gauche de l'engin pour libérer Cricket, qui avait serré son harnais à s'en choper une gangrène du pelvis. Elle le souleva de son siège et le propulsa dans le sas, où il parut reprendre à peu près ses esprits. Puis il rampa à l'intérieur de la tente, mais au lieu de se relever, il resta là, prostré, et je commençai à m'inquiéter. Je l'aidai à se défaire de son casque.

« Cricket est pas tout à fait dans son assiette, expliqua Liz, via la radio de ce dernier. J'ai pensé qu'il valait mieux pas traîner en route. »

Je me rendis compte qu'il marmonnait quelque chose et j'approchai l'oreille de ses lèvres. En fait, il ne cessait de répéter : *Je pense que ça va aller*, sans interruption, comme un mantra. Avec l'aide de Brenda, je le fis s'asseoir, et bientôt il avait repris des couleurs et un vague intérêt pour son environnement.

Nous étions en train de le réhydrater quand Liz franchit le sas, poussant devant elle un Pressuri-chenil. Enfin, Cricket retrouva ses esprits pour bondir aussitôt et éructer un flot presque incohérent de jurons bien sentis. Inutile de le citer ; il n'en serait pas fier, lui pour qui les jurons doivent être mitonnés plutôt que balancés, mais pour l'heure, il était trop en rogne pour y faire attention.

« Espèce de *folle furieuse* ! Mais bordel, pourquoi vous ne pouviez pas ralentir ?

— Parce que vous m'avez dit que vous commenciez à vous sentir pas bien. J'ai pensé qu'il valait mieux vous déposer ici au plus vite.

— C't'idée ! J'étais pas bien parce que vous alliez trop vite ! » Mais bientôt, toute énergie l'abandonna et il se rassit en secouant la tête. « Vite ? J'ai dit vite ? Nous sommes venus d'Armstrong d'une traite, et je crois pas qu'elle ait touché le sol plus de quatre fois. » Il se tâta le crâne du bout des doigts. « Non. Cinq. Je sens cinq bosses. Son truc, c'était d'aviser une paroi de cratère escarpée en disant : "On va voir si on peut le sauter, ce con-là", et hop, pas le temps de dire ouf, on passait au-dessus.

— On a pas mal roulé, reconnut Liz. Je pense que notre ombre devrait plus tarder à nous rattraper.

— Dieu merci, on a des gyros, remarquai-je. Vous vous souvenez quand j'ai dit ça ? Et vous, de répondre : "Quels gyros ? Les gyros, c'est pour les grand-mères."

— Je les ai démontés, nous expliqua Liz. On est plus à l'aise avec les réacteurs d'attitude. Allez, Cricket, vous...

— Je rentre avec vous, les filles, dit Cricket. Pas question que je remonte avec l'autre folle.

— On n'a que deux places, observa Brenda.

— Attachez-moi au garde-boue, je m'en fiche. Ça pourra pas être pire que ce que je viens d'endurer.

— Je pense qu'avec tout ça, on mérite bien un verre, dit Liz.

— Avec vous, tout mérite un verre.

— C'est pas le cas ? »

Mais avant de ressortir chercher son bar portatif, elle prit le temps de libérer – devinez qui ? – Winston, de son chenil pressurisé. Le bouledogue anglais sortit en titubant, me forçant à réviser ma définition de la laideur, et s'empessa de tomber amoureux de moi. Ou plus précisément, de ma jambe, contre laquelle il entreprit de s'exciter avec un abandon tout canin.

Cela aurait pu gâcher le début d'une merveilleuse relation – je préfère un minimum de préliminaires, voyez-vous – mais, coup de bol et contre toute attente, il était bien dressé, et un bon coup de pied de Liz interrompit ses élans juste avant la consommation. Après cet intermède, il se contenta de me suivre à la trace, reniflant et me reluquant de ses petits yeux porcins congestionnés, s'endormant chaque fois que je m'asseyais. Je dois l'admettre, il me fit craquer. À preuve, je lui offris tous mes os de poulet.

Dix-huit heures, c'est long pour une fête, mais j'en connais qui éprouvent le besoin pervers de ne surtout pas être les premiers à prendre congé. Nous entrions tous les quatre dans cette catégorie. Nous étions bien décidés à rester jusqu'au bout, nom de Dieu, jusqu'à l'exécution de l'hymne national guatémaltèque (« Heureux Guatemala, terre bénie des dieux / Que nul jamais ne vienne profaner tes autels / Que jamais ne te pèse le joug de l'esclavage ! / Et jamais nul tyran ne te crache au visage ! »)

(Oui, j'avais regardé le globe, moi aussi, et si vous vous imaginez que toute la planète allait encore veiller six heures pour attendre l'hymne national de Tonga, vous êtes encore plus givrés que nous. Tonga arrivait bon dernier, juste après les Samoa occidentales.)

En tout cas, même si personne ne risquait de rattraper Liz, nous étions bien partis pour lui tenir la dragée haute, et au bout d'un moment, même Cricket oublia qu'il avait une dent contre elle. Tout devint légèrement brumeux à mesure que les festivités se prolongeaient. Je n'ai plus de souvenirs bien clairs après que l'Union Jack eut flamboyé dans toute sa splendeur britannique. Si je m'en souviens, c'est parce que Liz avait hoché la tête et que Brenda nous avait forcés, Cricket et moi, à nous lever au début du *God Save the Queen* ; nous avions chanté le second couplet, qui donne à peu près ceci :

*O Seigneur notre Dieu, dresse-toi,
Éparpille ses ennemis,
Et fais-les tomber :
Confonds leurs manœuvres,
Déjoue les plans de ces fripons,
Sur toi reposent nos espoirs :
Que Dieu nous sauve tous !*

« Que Dieu nous sauve tous, en effet, » dit Cricket.

— C'est la chose la plus belle que j'aie jamais entendue », sanglotait Liz, avec la larme facile de la pocharde invétérée. « Et j crois bien que Winston a envie de faire pipi. »

Le bougre semblait en effet mal en point. Liz lui avait refilé un ou deux bols de Guinness, et de mon côté, voyant que les os de poulet n'avaient aucun effet notable, je lui avais servi tout ce qui me passait sous la main, depuis des jalapeños entiers jusqu'aux capsules de la bière maison de Liz. J'avais vu Cricket lui refiler en douce quelques-unes des saucisses que nous faisons rôtir sur le feu de camp holographique. L'un dans l'autre, c'était un chien pressé. Il courait en ronds serrés en grattant à chaque tour le zipper du sas.

Finalement le monstre était peut-être trop bien dressé. À en croire Liz, il refusait catégoriquement de faire ses besoins à l'intérieur, nous contraignant tous à mettre la main à la pâte pour le réintroduire dans sa combinaison pressurisée.

Avant longtemps, nous étions tous pliés en quatre par un fou rire hystérique, le genre de crise à se rouler par terre et à songer avec inquiétude à sa propre vessie. Ce n'est pas qu'il refusait de coopérer, tout le contraire, mais sitôt qu'on était parvenu à lui fourrer l'arrière-train dans sa combinaison, il partait gambader dans tous les coins, tellement il était pressé d'en avoir fini, et se retrouvait inmanquablement avec le truc enroulé autour du cou. Alors Cricket lui grattouillait le dos, ce qui avait la vertu de le calmer : il arquait les reins, lui léchait le nez, pendant ce temps on pouvait lui ranger l'avant-train, et avec un peu de chance, une patte arrière ; aussitôt, il était repris de ce mouvement convulsif de la patte arrière typiquement canin, et tous nos efforts étaient réduits à néant. Quand nous eûmes enfin réussi à lui faire rentrer les quatre pattes dans les bons trous, il crut que c'était le moment et il fallut le courser et le plaquer au sol pour arriver à lui arrimer sa bouteille d'oxygène, puis au dernier moment, il se mit à avoir une dent contre son casque et entreprit de le boulotter – n'oubliez pas que l'énergumène s'était déjà tapé des capsules en acier comme si de rien n'était. Il fallut donc poser un joint de rechange sur le casque et en vérifier l'étanchéité avant de le lui visser hermétiquement sur la tête, de le fourrer dans le sas et d'y faire le vide.

Sur quoi, nos rires redoublèrent au spectacle d'un Winston courant de rocher en rocher en levant la patte pour faire deux gouttes ici et trois gouttes là, parfaitement inconscient du fait que tout ça remplissait la poche idoine grâce au tuyau que Liz avait attaché à son zizi-peau-de-chien avec un élastique. Eh oui, vous avez bien entendu, j'ai dit zizi-peau-de-chien : c'est vous dire le niveau d'humour où nous étions tombés.

Plus tard, j'ai souvenance que Brenda et Liz firent un somme. Je montrai à Cricket le merveilleux rideau qui transformait la tente en deux pièces. Mais comme il ne semblait pas convaincu, je lui suggérai de passer nos combis pour faire un tour dehors. C'était crâner bien imprudemment, car je passai près d'une minute à essayer de glisser le pied droit dans la jambe gauche de

ma combinaison. Mais ces trucs sont quasiment indestructibles. Si Winston arrivait à rentrer dedans, raisonnai-je, qu'est-ce que je risquais ?

Et justement, devinez qui se radina en trotinant sitôt que nous eûmes émergé dehors ? Là, j'aurais pu avoir de sérieux ennuis, vu qu'il devait s'estimer le champ libre maintenant que sa maîtresse avait piqué du nez, mais après avoir collé son casque contre ma jambe et cherché à la renifler sans résultat tangible, il finit par nous suivre, boudeur. Sans doute se demandait-il pourquoi tout ici sentait le plexiglas et la pisserie de chien.

Je ne cherche pas à paraître trop guillerette en passant ainsi de l'intermède avec Brenda à la folle soirée de la reine avec le prince consort. Mais ça s'est vraiment passé comme ça ; on ne peut pas constamment récrire son existence dans l'intérêt du ressort dramatique, comme dans un scénario de film. La confession de Brenda m'avait ébranlée et je ne savais vraiment pas comment m'en sortir, sinon en la serrant dans mes bras avec l'espoir qu'elle daignerait peut-être pleurer. Je ne sais toujours pas.

Mon Dieu. L'horreur qui nous entoure de toutes parts à notre insu !

Je lui tins à peu près ce langage, en espérant plus ou moins que ça lui ferait peut-être du bien d'aborder la chose avec l'œil du journaliste.

« T'es-tu jamais demandé, commençai-je, pourquoi nous passons notre temps à enquêter sur ce genre d'histoires nulles quand elles n'attendent que d'éclater au grand jour ?

— Quel genre d'histoires ? » fit-elle, la bouche pâteuse. Pour être franche, ça n'avait pas été si terrible pour moi, ça ne l'est jamais avec l'homosexue, mais elle semblait avoir pris son pied et c'était le principal. Ça se remarque toujours : une sorte d'éclat.

« Le genre d'histoire qui t'est arrivée à toi, bordel. Tu ne t'es jamais dit qu'à l'époque où nous vivons, on aurait peut-être... dépassé ce genre de truc ?

— J'ai horreur d'entendre les gens parler de l'"époque où nous vivons". Qu'est-ce qu'elle a de si spécial ? Mettons, par rapport à celle des Égyptiens ?

— Si t'es capable de me citer un seul pharaon, je bouffe cette tente.

— Tu n'arriveras pas à me fâcher, Hildy. » Elle toucha mon visage, me regarda dans les yeux, puis vint nicher sa tête dans mon cou. « Tu n'y es pas *obligée*, vu ? C'est la première et dernière fois que nous aurons été intimes. Je sais que l'intimité te terrorise, mais ce n'est pas une raison pour...

— Elle ne me terro...

— D'autre part, laisse-moi encore, oh, quatre-vingt-trois ans, et je serai capable de te citer tous les pharaons, d'Akhenaton à Ramsès.

— Ouille.

— C'était au programme. Mais l'époque où nous vivons est la seule que je connaisse pour l'instant, et je ne sais pas pourquoi tu t'imagines qu'elle doive être différente de celle où tu as grandi. Y avait-il des bourreaux d'enfants en ce temps-là ?

— Tu veux dire au pré-néolithique ? Ouais, y en avait.

— Et tu t'imaginais que la marche régulière du progrès les avait

éliminés ?

— C'est une idée stupide. Mais ça ferait un bon sujet.

— T'as quitté le *Tétin* depuis trop longtemps, eh, pomme. C'est une histoire épouvantable. Qui voudrait lire un truc aussi déprimant ? Qu'il puisse encore exister des bourreaux d'enfants, tout le monde le sait. C'est bon pour les sociologues, grand bien leur fasse. En revanche, une bonne histoire bien sordide, ça c'est du scoop. La mienne n'est jamais qu'un fait divers de plus pour le supplément du dimanche ; pour gonfler les statistiques. Tu peux la ressortir chaque année des archives, tous l'auront oubliée entre-temps.

— On croirait tellement m'entendre que c'en est effrayant.

— Tu connais la musique, ma choute. Les gens lisent *Tétinfos* pour mettre un peu de piment dans leur existence. Ils veulent être titillés. Irrités. Épouvantés. Pas déprimés. Walter passe son temps à causer de la Fin du Monde, et de la meilleure façon de couvrir l'événement. Merde, moi je passerais ça en dernière page. C'est déprimant.

— Là, tu me sidères...

— Je vais te dire un truc. Je connais plus de stars du cinéma que tout le reste de ma promo à l'école de journalisme. C'est même elles qui me relancent, les moindres, en tout cas. J'adore vraiment mon boulot. Alors, viens pas me raconter quels sont les papiers importants qu'on devrait écrire.

— C'est pour ça que t'es entrée dans le métier ? Pour côtoyer les célébrités ?

— Et toi, alors ? »

Je ne lui répondis pas tout de suite, mais un reliquat de lucidité quant au pouvoir des médias m'amène à croire que l'attrait du monde des paillettes ne devait pas y être étranger.

Les changements qu'une seule année de métier avait entraînés chez ma petite Brenda demeuraient malgré tout incroyables. Ce qui ne me plaisait qu'à moitié – et tant pis si ça ne me regardait pas : ce genre de détail ne m'a jamais arrêtée.

Au début, j'y vis l'influence du racket de l'info, mais après plus ample réflexion, je me demandai si cette petite fille blessée, cette petite fille si gentille qui s'était fait recoudre plutôt que de suivre la suggestion de la brave dame en dénonçant papa aux méchants messieurs... je me demandai si elle ne serait pas capable d'enseigner à la vieille Hildy cynique un ou deux trucs sur le grand méchant monde et les moyens de s'y débrouiller.

« Je suis désolée de ne pas avoir amené Buster.

— Hein ? C'est qui, ça ?

— Luna à Hildy. Réponds Hildy, à toi.

— Pardon, j'avais la tête ailleurs. » C'était Cricket, et nous déambulions ensemble en surface. Je me rappelais même avoir franchi le sas.

« D'accord, j'avais dit que je l'amènerais, que vous puissiez faire connaissance, mais elle a fait tout un cirque parce qu'elle voulait

accompagner des copains à Armstrong, alors je l'ai laissée faire. »

Quelque chose dans sa voix me donna des doutes : il n'avait pas dû discuter avec toute l'ardeur voulue. Ma seule certitude concernant sa fille, c'était qu'il se montrait très protecteur à son égard. Une enquête discrète m'avait appris qu'aucun de ses collègues au *Recta* ne l'avait jamais rencontrée ; il séparait nettement famille et boulot.

Ce qui n'a rien d'inhabituel dans la société lunaire ; nous protégeons énormément le peu d'intimité dont nous jouissons. Mais nous nous connaissions comme homme et femme depuis moins d'une semaine à ce moment-là, et il y avait eu déjà une série de signes indiquant que... comment dire ?... il ne désirait pas trop me voir entrer plus avant dans sa vie. Pour dire les choses autrement, j'avais tenté d'effeuiller la marguerite de l'attachement, et chaque fois les pétales m'avaient répondu : *pas du tout*.

Pour être juste, je n'avais pas l'habitude d'être amoureuse. J'avais perdu le coup ; ça n'avait jamais été mon fort, et j'en venais à me demander si je n'avais pas oublié la méthode. La dernière fois que j'étais vraiment *tombée*, comme on dit, c'était pour une passion d'ado, et au bout de quatre-vingts piges, j'en étais venue à croire que ce mal ne frappait que les jeunes. Aussi était-il possible que je sois devenue incapable de lui communiquer la profondeur tragique et désespérée de mon désir. Alors je ne lui transmettais pas le bon signal. Il se disait peut-être : bof, c'est cette brave vieille Hildy. Rigolons-en. C'est sans doute sa façon d'être quand elle est femme, le genre guimauve, roucoulade, l'œil humide et bovin, toute prête à me porter au lit le café brûlant et à faire un câlin.

Et pour dire les choses crûment... peut-être n'étais-je pas amoureuse. Ça ne ressemblait pas à cette lointaine émotion adolescente – ça ne ressemblait pas à grand-chose, en fait ; je n'étais plus la même. Ce sentiment-ci me paraissait plus solide, moins douloureux. Pas aussi désespéré, même s'il venait brusquement me dire qu'il ne m'aimait pas. N'était-ce pas de l'amour pour autant ? Non, cela prouvait seulement que j'avais encore des efforts à faire. Que je ne n'aurais pas envie de courir me suicider... hum, tu parles trop, ma vieille.

Alors était-ce le vrai truc, ou juste une imitation ? Bref, était-ce enfin ça, l'amour ? Verdict provisoire : on dira oui, faute de mieux.

« Hildy, je ne crois pas qu'on devrait continuer à se voir. »

Ce que vous entendez là, c'est le fracas de tous mes beaux raisonnements s'écrasant alentour. L'autre bruit, c'est celui du couteau plongé dans mon cœur. Le cri n'avait pas encore jailli, mais ça n'allait pas tarder, sûr.

« Pourquoi dis-tu ça ? » J'avais l'impression d'avoir pas mal su camoufler mon angoisse.

« Arrête-moi si je me trompe. J'ai comme dans l'idée que tu éprouves à mon égard... des sentiments plus profonds que d'ordinaire... depuis cette nuit.

— T'arrêter ? Je t'aime, grand couillon.

— Il n'y a que toi pour le dire avec cette élégance. Je t'aime bien, Hildy. Je t'ai toujours bien aimée. J'apprécie même les couteaux que tu n'arrêtes pas de me planter dans le dos, sans arriver à comprendre pourquoi. Je pourrais peut-être finir par t'aimer, mais ça me pose certains problèmes... c'est une situation que je suis encore loin d'avoir surmontée...

— Cricket, faut pas te tracasser...

— ... et on va pas en discuter maintenant. Ce n'est pas la raison essentielle qui me pousse à rompre avant que ça devienne sérieux.

— Mais ça l'est déjà...

— Je sais, et crois bien que je le regrette. » Il soupira, et nous regardâmes tous les deux Wiston se mettre à pourchasser quelque joli petit lapin spatial né de son imagination, quelque part aux alentours du *Heinlein*. Seule la partie supérieure de l'immense vaisseau était encore éclairée. À Delambre, le crépuscule était plus tardif que sur le site d'Armstrong. Le dessus de la coque reflétait encore suffisamment de lumière pour qu'on y voie clair, même si ce n'était pas l'éclat éblouissant du plein jour.

« Cricket...

— Je suppose qu'il est inutile de le cacher : je t'ai menti. Buster voulait venir, elle aimerait bien te connaître, tout ce que je lui ai raconté sur toi, elle trouve ça marrant. Mais je ne veux pas. Je sais bien que j'ai l'air protecteur, mais c'est comme ça ; je n'ai pas envie qu'elle ait une adolescence comme la mienne, et ça non plus, on va pas se mettre à en discuter. Le problème, c'est que tu dois être partie sur un plan bizarre, forcément, sinon tu serais pas allée vivre au Texas. J'ignore de quoi il s'agit et je veux surtout pas le savoir, en tout cas, pas tout de suite. Mais je veux pas que ça déteigne sur Buster.

— Est-ce que c'est tout ? Merde, mon vieux, je déménage demain. Il se peut que je doive encore rester enseigner quelques semaines, le temps qu'ils se trouvent une nouvelle insti...

— Ça servirait à rien parce que ce n'est pas tout.

— Ah, bigre, voyons voir ce qui cloche encore chez moi.

— Arrête un peu de plaisanter pour une fois, Hildy. Il y a autre chose qui te tracasse. C'est peut-être lié à ta démission du canard et à ton exil au Texas ; peut-être pas. Mais je décèle quelque chose et c'est pas joli-joli. Je ne veux pas en savoir plus... Je l'aurais fait, promis, s'il n'y avait pas eu ma gamine. Je t'écouterai jusqu'au bout, j'essayerai de t'aider. Mais là, je veux que tu me regardes droit dans les yeux et que tu me dises que je me trompe. »

Quand une minute entière se fut écoulée sans que nos regards se croisent un seul instant, sans qu'aucune réfutation ne jaillisse, il poussa un nouveau soupir et posa la main sur mon épaule.

« Quoi que ce puisse être, je ne veux pas le savoir.

— Je vois. J'ai l'impression.

— Non, je ne crois pas, puisque t'as jamais eu d'enfant. Mais je me suis promis de mettre entre parenthèses ma propre existence jusqu'à ce qu'elle soit

adulte. J'ai déjà raté deux promotions à cause de ça, mais je m'en fous. Et ça fait encore plus mal parce que je crois qu'on aurait pu s'épauler, tous les deux. » Il effleura le bas de ma visière puisqu'il ne pouvait pas me prendre le menton pour le soulever, et je levai les yeux vers lui. « On pourra peut-être encore, dans dix ans d'ici.

— Si je vis jusque-là.

— C'est si grave ?

— Ça s'aurait.

— Hildy, je me sens...

— Bon, tire-toi, veux-tu ? J'aimerais être seule. » Il hocha la tête et me laissa.

Je déambulai quelques minutes, sans jamais perdre de vue la bulle de lumière que formait la tente, écoutant Winston aboyer dans la radio. Quelle idée d'installer la radio sur une combinaison pour chien ! Enfin, pourquoi pas ?

C'était le genre de question profonde qui m'occupait. J'étais apparemment incapable d'orienter mon esprit vers des sujets plus sérieux.

Décrire les sentiments douloureux n'est pas mon fort. Peut-être parce que les éprouver ne l'est pas non plus. Ressentais-je une impression de vide ? Oui, mais pas aussi intense que je l'aurais craint. Déjà, je ne l'avais pas aimé assez longtemps pour que sa perte laisse une cavité si profonde. Mais plus important, je n'avais pas renoncé. Je ne crois pas qu'on puisse. Pas aussi facilement. Je savais bien que je retournerais vers lui et serais fort capable d'implorer, de pleurer si nécessaire. Merde, ça peut toujours marcher, et Cricket doit bien avoir un cœur quelque part, exactement comme moi.

Donc, j'étais déprimée, pas de problème. Abattue ? Pas vraiment. J'étais à des kilomètres du suicide. Des kilomètres. Des centaines et des centaines de kilomètres.

C'est à cet instant que je m'avisai d'une migraine lancinante. Avec tous ces nanobots dans le crâne, on pourrait croire qu'ils avaient depuis longtemps réglé ce problème banal. La migraine avait certes suivi la même voie que le dodo, mais la médecine semble impuissante à éradiquer ces pénibles élancements aux tempes ou derrière le front, sans doute parce que nous nous les infligeons nous-mêmes ; quelque part, nous les *désirons*.

Mais ce mal de tête était différent. En l'analysant, je me rendis compte qu'il était centré sur les yeux, et pour une bonne raison : quelque chose me titillait la vue depuis déjà un certain temps. J'avais cru vaguement apercevoir un truc, ou plus exactement, ce truc n'arrêtait pas de m'échapper et ça me mettait hors de moi. Je m'arrêtai pour regarder alentour. Plusieurs fois, je crus l'avoir repéré, mais il s'évanouissait à chaque coup. C'étaient peut-être les spectres dont parlait Brenda. J'étais presque arrivée sous la coque du fameux vaisseau hanté ; qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ?

Winston apparut, gambadant et bondissant dans les airs comme s'il

pourchassait quelque chose. Et je vis enfin mon mystère et souris tellement c'était simple : le stupide clébard chassait tout bêtement un papillon. C'était sans doute cela que j'avais entr'aperçu du coin de l'œil. Un papillon.

Je fis demi-tour pour regagner la tente (le chien), estimant que je méritais bien un verre, ou deux, ou trois (chassait), et puis merde, de me soûler franchement la gueule, je crois que j'avais une bonne excuse

un papillon

et je fis de nouveau demi-tour mais fus incapable de retrouver l'insecte, ce qui était parfaitement logique puisque nous n'étions pas au Texas, nous étions à Delambre et il n'y a pas un poil d'atome d'air dans ce putain de cratère, Winston, et j'avais quasiment rangé cette apparition dans les visions éthyliques quand une fille à poil se matérialisa soudain dans le vide pour courir sept pas – oui, sept, je les revois encore mentalement, clairs comme le jour : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept – avant de s'évanouir à nouveau au pays des fantômes non sans s'être approchée de moi presque à me toucher.

Je suis reporter. Je traque les nouvelles. Je traquai donc l'apparition, après un temps indéfini où je restai aussi animée qu'une statue dans un parc. Je ne la retrouvai pas ; si j'avais pu la voir, c'était uniquement grâce aux tout derniers rayons de soleil, réfléchis de très haut, n'éclairant guère mieux qu'une bonne bougie. Je ne retrouvai pas non plus le papillon.

Je sentis que le chien se frottait contre ma jambe. Un témoin rouge clignotait à l'intérieur de sa combinaison, signe qu'il lui restait dix minutes d'oxygène : on l'avait dressé à rentrer dès qu'il apercevait la lumière. Je me penchai et lui tapotai le casque, ce qui ne l'avança guère, mais il parut apprécier le geste, car je le vis se lécher les babines. Je me redressai, regardai alentour.

« Winston, dis-je, je ne crois pas que nous soyons encore au Kansas. »

RELIGION

Ézéchiél a vu la roue. Moïse, le buisson ardent. Joe Smith, l'ange Moroni, et tous les télé-prédicateurs depuis Billy Sunday ont vu l'occasion de faire de bons scores aux heures de grande écoute et de ramasser plus d'argent qu'ils n'en pourront jamais trimbaler.

Les paysans, les mineurs d'astéroïdes et les drogués chroniques ont vu des Objets Volants Non Identifiés et des petits bonshommes qui tenaient à parler à nos chefs. Les ivrognes voient des éléphants roses, des brontosaures et des bestioles qui rampent dans tous les coins. Le Bouddha a vu l'illumination et Mahomet a bien dû voir des trucs, même si je n'ai jamais su quoi au juste. Les mourants voient un long tunnel plein de lumière avec tous ceux qu'ils ont détestés de leur vivant qui les attendent au bout. Le père des Agents de publicité savait reconnaître un bon truc quand il le voyait. Les chrétiens attendent Jésus, Walter attend un bon sujet et un joueur attend que ce putain de quatrième as veuille bien se pointer ; parfois, leur attente est récompensée.

Les gens voient des trucs depuis que le premier homme des cavernes a remarqué des ombres obscures qui dansaient derrière la lueur du feu de camp, mais jusqu'au jour du Bicentenaire, Hildy Johnson n'avait jamais vu quoi que ce soit.

Donne-moi un signe, ô Seigneur, avait-elle imploré, que je puisse enfin connaître Ta forme. Et voyez, le Seigneur lui avait envoyé un signe.

Un papillon.

C'était un monarque, très joli avec sa robe orange et noire, parfaitement banal au premier abord, si l'on faisait abstraction de l'endroit où il se trouvait. Mais un examen plus attentif me permit de découvrir un truc sur son dos, de la taille approximative d'une gélule, et qui ressemblait furieusement à une bouteille d'air comprimé...

Non, mes chéris, ne jetez surtout jamais rien. On ne sait jamais, ça peut toujours servir. Ça faisait un sacré bail que je n'avais pas mis mon holocam optique à contribution puisque le *Texian* n'est pas équipé pour reproduire les photos. Mais Walter ne m'avait jamais demandé de la restituer et je n'avais pas pris la peine de la faire ôter. Elle était donc toujours installée dans mon œil gauche, enregistrant tout ce que je voyais, remplissant fidèlement sa mémoire jusqu'à saturation puis l'effaçant à mesure pour faire de la place. Je connaissais plus d'un prophète allumé qui aurait tué pour avoir une holocam, afin de prouver à ces salauds de sceptiques qu'il avait bel et bien vu ces épagneuls verts débarquer du machin sifflant qui s'était posé sur son poulailler.

Si l'on considère le nombre d'appareils photo fabriqués entre le Brownie¹⁶

et la fin du vingtième siècle, on pourrait croire qu'il s'est pris bon nombre de clichés de phénomènes paranormaux particulièrement déroutants ; or, partez à leur recherche – je l'ai fait – et vous reviendrez bredouille. Évidemment, par la suite, les ordinateurs ont fait de tels progrès qu'il est devenu possible de falsifier n'importe quelle image.

Toutefois, le seul individu qu'il me fallait convaincre, c'était moi-même. Aussi, à peine de retour dans la tente, je recopiai sans attendre les données sur support permanent. Ma seconde décision fut de rester bouche cousue. Cela tenait pour une part à mon instinct de journaliste : s'abstenir de bavarder tant que le papier n'est pas sorti. Et pour le reste, à ce que j'admettais être les faiblesses de la chair : je n'avais pas été le plus fiable des témoins oculaires. Mais l'essentiel n'était pas là. Cette vision était la mienne. C'était à moi qu'on l'avait accordée. Pas à Cricket, cet ingrat, qui en aurait bénéficié s'il m'avait aimée et prise dans ses bras pour me dire quelle tête de pioche il faisait. Pas non plus à Miss Prix Pulitzer Brenda (vous croyez que je n'étais pas jalouse, après lui avoir refilé l'histoire du siècle ? Bande d'idiots !). Rien qu'à moi.

Et à Winston. Comment avais-je pu trouver moche cette bête magnifique ? Ma troisième initiative, de retour dans la tente, fut donc de gratifier ce sublime quadrupède d'une livre de ma meilleure saucisse, en m'excusant de n'avoir rien de mieux à lui offrir, genre loulou de Poméranie ou chat siamois.

Oublions pour l'heure le papillon. Le phénomène était certes étonnant, mais il n'avait somme toute rien de complètement inédit.

Il s'agissait bien d'une bonbonne d'air fixée sur le dos de l'insecte. Avec un agrandissement suffisant, on parvenait à distinguer de fines tubulures qui en portaient pour rejoindre les ailes. L'image se brouillait quand je voulais découvrir où elles allaient. Mais je pouvais deviner : faute d'air pour le soutenir, si l'insecte donnait l'impression de voler, c'est qu'il était sustenté par réaction, grâce aux tubulures éjectant l'air sous ses ailes. En comparant ce papillon avec un spécimen identique reconstitué dans un musée, je relevai plusieurs différences sur la carapace. Une coque étanche au vide ? Sans doute. Le réservoir pouvait également servir à instiller de l'oxygène dans la circulation sanguine de l'insecte.

Certes, rien dans l'équipement que j'avais réussi à distinguer ne relevait franchement du matériel grand public. Mais des nanobots sont capables de vous fabriquer des machines incroyablement astucieuses et miniaturisées, bien plus petites que le réservoir d'air, le détendeur et (sans doute) le gyroscope que j'avais identifiés. Quant à la carapace, elle ne devait pas être trop difficile à obtenir par manipulation génétique. Donc, quelqu'un s'amusait à fabriquer des insectes capables de vivre en surface ? Et après ? Cela ne réclamait qu'un bricoleur excentrique, variété dont Luna regorge. Et c'était précisément le genre de truc délirant qu'ils vous pondent.

Toutes ces recherches, je les effectuai au lit, au Texas.

Au retour des festivités, je m'étais arrêtée dans une boutique pour acheter

un ordinateur jetable, une télé, un scope et une lampe-torche ; j'avais planqué tout le fourbi dans ma poche et l'avais introduit en fraude au nez et à la barbe de la douane temporelle. Facile. Tout le monde le fait avec les petits objets, il n'y a même pas besoin de graisser la patte aux douaniers. J'attendis la tombée de la nuit, puis me mis au lit, rabattis les couvertures sur ma tête, allumai la torche, déroulai la télévision et recopiai sur le scope la séquence de l'holocauste avant d'en effacer toute trace de mes bancs de mémoire cérébrale. Puis j'en entrepris l'analyse, image par image.

Pourquoi tout ce secret ? Honnêtement, je n'aurais su vous le dire sur le coup. Je savais que je n'avais pas envie que le C.C. découvre tout ce matériel, mais j'ignorais pourquoi cela me paraissait si important. L'instinct, je suppose. Et je n'aurais même pas pu garantir que toutes ces précautions l'empêcheraient de le découvrir, mais c'était le mieux que je puisse faire. Recourir à un portatif jetable plutôt qu'à un terminal relié à l'unité centrale semblait un moyen raisonnable de lui cacher les données, tant que je ne me raccorderais pas en réseau avec un autre système. Il est très fort, mais il n'a rien d'un magicien.

En l'affaire d'une heure, j'avais analysé le papillon et l'avais classé dans la catégorie Prodiges/Lépidoptères. Puis je passai au miracle proprement dit.

Taille : un mètre cinquante-cinq. *Yeux* : bleus. *Cheveux* : blonds, presque blancs, raides, arrivant aux épaules. *Teint* : légèrement brun, sans doute par bronzage. *Âge apparent* : dix ou onze ans (pas de poils pubiens, pas de poitrine, deux incisives proéminentes, certains indices faciaux). *Signes particuliers* : aucun. Silhouette : élancée. *Vêtements* : aucun.

Elle aurait pu être beaucoup plus âgée. Une petite minorité préfère passer sa vie en Peter Pan, sans jamais mûrir. Mais j'en doutais, vu sa démarche. Les dents étaient également révélatrices. Je la rangeai parmi les individus naturels, non modifiés : elle avait grandi telle qu'on la voyait.

Elle restait visible durant 11,4 secondes, courait sans effort apparent, sans rebondir trop haut à chaque pas. Elle semblait jaillir d'un trou noir pour disparaître dans un autre. Je procédai à une analyse méthodique qui me permit d'extraire la quintessence de ces 11,4 secondes avant de passer aux deux images que je mourais d'envie d'examiner : la première et la dernière.

Indice un : Si c'était un fantôme, alors les fantômes ont une masse. J'avais été incapable de découvrir ses empreintes parmi les milliers d'autres laissées sur le bord du cratère (j'avais noté qu'un bon nombre avaient des orteils mais cela ne voulait rien dire : des tas de gosses portent des bottes qui laissent des empreintes de pieds nus), mais le film révélait distinctement les traces de ses pas, la poussière soulevée derrière elle. L'ordinateur les étudia et conclut que la jeune fille avait à peu près la masse qu'on pouvait escompter.

Indice deux : Elle n'était pas entièrement nue. Sur quelques images, je pouvais distinguer des thermo-semelles biomagnétiques collées sur la plante des pieds, une sacrée bonne idée si l'on doit courir sur les rochers brûlants de la surface. Il y avait également une espèce de bijou plaqué sur sa poitrine, à

quelques centimètres au-dessus du mamelon gauche. Couleur bronze, cela ressemblait furieusement à une valve pressurisée. Hypothèse : Peut-être était-ce effectivement une valve pressurisée. Le modèle à encliquetage, d'usage universel pour connecter les tuyaux d'air aux réservoirs.

Indice trois : Sur certaines des images initiales, on pouvait apercevoir une brume légère devant son visage. On aurait dit de la condensation, comme si elle expirait. Il n'y avait pas la moindre trace de respiration.

Indice quatre : Elle avait remarqué ma présence. Entre les pas quatre et cinq, elle avait tourné la tête pour regarder droit vers moi durant une demi-seconde. Elle souriait. Puis elle faisait une grimace et louchait.

Je fis encore quelques observations, dont aucune ne semblait spécialement pertinente ou susceptible d'élucider vraiment ce mystère. Ah, si. *Indice cinq* : elle me plaisait bien. Cette grimace, c'était exactement le genre de truc que j'aurais fait à son âge. Au début, je crus que c'était pour se ficher de moi, mais je visionnai et revisionnai la séquence et en conclus qu'en fait, elle me défiait. *Attrape-moi si tu peux, ma vieille*. Eh, poupée, j'y compte bien.

Puis je passai pratiquement le reste de la nuit à analyser les quelques secondes d'images précédant et suivant son apparition. Cela terminé, j'effaçai les données de l'ordinateur et, pour faire bonne mesure, le jetai sur les braises rougeoyantes du poêle de ma cuisine. Où il fondit en crépitant gaiement. Désormais, la seule trace de mon expérience résidait dans le petit magnétoscope.

Je le glissai sous mon oreiller avant de m'endormir.

Le vendredi suivant, après avoir bouclé le *Texian*, je retournai chez Hamilton m'acheter une tente à deux places. Si cela vous intrigue, c'est que vous n'avez jamais essayé de vivre dans une tente monoplace. Je la fis livrer à l'agence de location de jeeps la plus proche de l'ancienne route minière. J'y louai un véhicule de leur flotte de seconde main, en réglant deux mois d'avance pour bénéficier du tarif le plus intéressant. Je fis faire le plein d'oxygène, vérifier la batterie, contrôler (au pied) la pression des pneus et remplacer une lame de ressort affaissée, avant de prendre le cap de Delambre.

Je montai la tente à l'endroit exact où nous nous étions trouvés sept jours auparavant. Puis le dimanche soir, je repliai mon barda, n'ayant rien vu du tout, et rentrai parquer la jeep dans un garage de location.

Le vendredi suivant, même topo.

Je passai tous mes week-ends à Delambre pendant un bon bout de temps. Sans compter que bientôt, je dus échanger ma combinaison flambant neuve contre un modèle femme enceinte. Ne m'en parlez pas, si vous n'en avez jamais enfilé. Mais rien n'aurait pu me détourner de Delambre, pas même une grossesse en cours.

À l'époque, tout cela me paraissait parfaitement logique. Rétrospectivement, je peux me poser quelques questions sur mon

comportement, même si je crois que rien ne m'empêcherait de recommencer. Mais répondons à quelques-unes, voulez-vous ?

Je ne passais que les fins de semaine au cratère parce que j'avais encore besoin du Texas pour donner un semblant de stabilité à mon existence. J'aurais quand même continué d'y revenir jusqu'à la fin du trimestre scolaire parce que je me sentais responsable vis-à-vis de ceux qui m'avaient engagée, et vis-à-vis des enfants. Mais la question ne se posait pas, car j'avais besoin du boulot plus que le boulot avait besoin de moi. Chaque dimanche soir, je me surprenais à languir après ma cabane. J'imagine que j'aurais scandalisé n'importe quel authentique Visionnaire ; on est censé tout laisser tomber au profit de sa Vision.

Je fis de mon mieux. Chaque vendredi, je n'avais qu'une hâte : quitter le Disney. Je ne fréquentais plus les églises, j'avais cessé d'ouvrir mon âme aux charlatans.

Pour la grossesse, c'est un peu plus dur à expliquer. Plus délicat, aussi. Dans le cadre de mes efforts pour approcher du mieux possible ce qu'était jadis la vie sur Terre, j'avais fait rétablir mes cycles menstruels. Je sais que ça paraît dingue. J'avais cru que ce ne serait qu'une passade, comme le corset, mais j'avais découvert que ce n'était pas, et de loin, aussi pénible que le prétendait Callie. Je n'avais pas pour autant l'intention de prolonger indéfiniment l'expérience. Je n'étais pas idiote à ce point. Mais je m'étais dit, je ne sais pas, moi, une douzaine de règles, et basta, fini, terminé. Le reste n'est pas vraiment un mystère. C'est le sort des centaines nullipares et fertiles qui n'entravent rien aux méthodes victoriennes de limitation des naissances et manquent assez de jugeote pour aller s'accoupler avec un mec qui vous jure qu'il ne déchargera pas.

Non, le vrai mystère surgissait après la réponse de la lapine (j'avais potassé la terminologie, une fois connue la nouvelle). Pourquoi le garder ?

Le mieux que je puisse dire, c'est que je n'avais jamais écarté l'idée d'élever un gosse, disons, comme une éventualité lointaine, le jour où j'aurais vingt ans à perdre. Naturellement, ce jour semblait ne jamais devoir se lever. Avoir un bébé est sans doute le genre de truc qu'il faut sacrément désirer, avec une pulsion presque instinctive que semblent posséder certaines femmes et pas d'autres. Un regard sur mon entourage m'avait révélé qu'elle était fort répandue.

Personnellement, je ne l'avais jamais ressentie. L'espèce semblait parfaitement bien protégée aux mains de toutes ces pondeuses, et je ne m'étais jamais vantée de mes capacités en ce domaine, de sorte que la question restait indéfiniment reportée à une date ultérieure.

Mais des tentatives de suicide répétées, imprévues, infructueuses et parfaitement incompréhensibles ont la vertu d'aiguiser considérablement l'esprit. Je me rendis compte que si je ne me décidais pas tout de suite, je ne me déciderais sans doute jamais. Et c'était à ma connaissance la seule expérience humaine d'envergure que je pouvais désirer vivre et n'avais pas

encore vécue. Et comme je l'ai dit, j'avais attendu un signe, ô Seigneur, et cette fois, cela y ressemblait fort. Un éclair jailli du néant, sans rapport avec la Fille au Papillon, mais pas moins lourd de sens.

Ce qui voulait simplement dire que chaque vendredi, à mon départ pour Delambre, je songeais sérieusement à me débarrasser de ce satané truc, et qu'à chaque fois (jusqu'ici), j'avais voté pour le garder, même si cela n'avait rien d'un plébiscite.

Une vieille tradition veut qu'une femme enceinte évite rigoureusement de se rendre en surface. Si c'est vrai, pourquoi les combinaisons de maternité ? Le seul risque est que le travail se déclenche quand on est en scaphandre, et ce n'est pas un risque bien méchant. De n'importe quel point de Luna, on est à moins de vingt minutes d'une maternité par ambulance. Ce n'était pas un souci pour moi. Et je ne négligeais pas non plus mes devoirs d'incubatrice. Je me suis bien soûlée à mort, une fois, mais c'est un mal qui se soigne vite. Tous les mercredis, je me rendais dans un centre de surveillance où l'on m'annonçait que les choses suivaient gentiment leur cours. Tous les jeudis, je passais au bureau de Ned Pepper et, s'il était suffisamment sobre, je le laissais me flanquer des bourrades, décréter que j'étais la plus saine génisse qu'il ait jamais rencontrée, puis me fourguer une bouteille d'un élixir jaune censé faire des miracles pour mes pieds de rose rabougris.

Si je menais la grossesse à terme, j'avais l'intention de porter le truc de façon naturelle (le truc en question était un mâle, mais il m'a toujours paru difficile d'attribuer un sexe à un embryon). Quand j'avais vingt ans, on avait cru un temps que la grossesse et l'accouchement seraient bientôt des pratiques révolues. L'écrasante majorité des femmes couvaient leurs mioches en tube, bien souvent exposés avec fierté sur la table basse du salon. Avec les années, j'avais ainsi pu contempler la maturation des blastocytes de plus d'une voisine, lorgnant dans le microscope avec l'enthousiasme de circonstance quand l'oncle Luigi vous présente les holos de son voyage sur Mars. J'avais vu plus d'une mère grattouiller le flacon, roucouler et bêtifier pour son fœtus de cinq mois. J'avais assisté à plusieurs décantations, qui donnaient souvent lieu à des cérémonies élaborées, avec orchestre, cadeaux et tout le bataclan.

Comme souvent, ce n'avait été qu'une mode, pas un phénomène de civilisation. Certaines enquêtes révélèrent que les bébés éprouvettes réussissaient moins bien dans la vie que les Nés-du-ballon. D'autres enquêtes disaient l'inverse. C'est fréquent avec les enquêtes.

Je ne lis pas les enquêtes. Je laisse parler mes tripes. Le pendule était revenu au « lien salutaire mère-enfant de l'accouchement vaginal », par opposition aux tenants du « traumatisme natal qui marque un enfant pour la vie », mais mes tripes me disaient que si je devais sauter le pas, elles restaient encore le meilleur endroit pour en faire pousser un. Et maintenant que mon utérus s'est exprimé, je le prierai de la boucler.

Les images où étaient enregistrées l'apparition de la fille et son apparente

sortie de notre plan de réalité révélèrent plusieurs détails intéressants. Elle ne s'était pas matérialisée ex nihilo, elle n'était pas non plus sortie d'un trou noir pour y replonger. Il y avait des images avant, et après.

Je ne pouvais pas en tirer grand-chose, vu la faible lumière et la nature mystérieuse de cette transsubstantation. Mais c'est le rôle des ordinateurs. Mon modèle à trois sous passa un moment à digérer les images de jeux de lumière et conclut qu'un corps humain, recouvert d'un miroir parfaitement flexible, engendrerait précisément ce genre de distorsion lumineuse. Seul le trahirait le reflet déformé du paysage alentour, de sorte que, sans devenir franchement invisible, le sujet serait assurément difficile à distinguer. Tout près, il serait possible, en cherchant bien, de déceler une silhouette humaine. De loin, plus question. Immobile, surtout sur une toile de fond aussi chaotique que la décharge de Delambre, elle devenait indétectable. Je me rappelle encore ma migraine persistante après son petit numéro. Elle était en fait là depuis un bout de temps quand elle s'était enfin décidée à révéler sa présence.

Une recherche bibliographique ne me révéla aucune technologie susceptible de produire un tel phénomène. Quoi que puisse être ce dispositif, on pouvait le couper et le relancer très vite ; la vitesse d'obturation de mon holocam était bien inférieure au millième de seconde, et quand sur une image, on la voyait drapée dans le miroir, sur la suivante, elle était toute nue. Elle ne l'avait donc pas ôté ; elle l'avait éteint.

Cherchant une explication à son autre singularité, cette faculté de courir nue, même si ce n'était que sept pas, dans le vide complet, je ne déterrai que quelques maigres indices ; les recherches sur l'implantation de sources d'oxygène pour alimenter directement la circulation sanguine avaient été jugées non rentables et rapidement abandonnées. Hmmouais.

Je m'astreignis à un cours de rattrapage sur les méthodes de survie dans le vide. Des sujets ont survécu à un maximum de quatre minutes d'exposition, durée au-delà de laquelle le cerveau commence à mourir. Ils avaient subi des dommages cérébraux notables, et après ? Des bébés auraient survécu à des périodes encore plus longues. On est capable d'accomplir un travail utile pendant encore une minute, un peu plus peut-être, un travail qui se limite à foncer dans une combinaison pressurisée. Des expositions allant de cinq à dix secondes provoqueront sans doute l'éclatement des tympanes et seront certainement horriblement douloureuses, mais sans provoquer de dégâts sérieux. On sait très bien soigner le « mal des caissons ».

Alors c'est quoi, toutes ces histoires de miracle ? Je n'avais pas mis bien longtemps à conclure que j'avais presque certainement observé un prodige technique sans rien de surnaturel. Et franchement, j'étais un rien soulagée. Les dieux sont des personnages capricieux, et d'une manière générale, mon moi adulte n'avait aucune envie de se voir prouver l'existence de l'un d'eux. Imaginez un peu que vous découvriez le Buisson ardent et que la Puissance occulte qui l'anime s'avère un gosse psychopathe, comme le Dieu des chrétiens ? Il est Dieu, d'accord ? Il l'a prouvé, alors il ne vous reste plus qu'à

faire ce qu'il vous dit de faire. Imaginez un peu qu'il vous demande de sacrifier votre fils sur l'autel de Son moi massif, ou de lui construire un grand bateau dans votre arrière-cour, ou de maquer votre femme avec le pont local, histoire de le faire chanter avant de lui refiler la chaude-pisse ? (Vous me croyez pas ? Genèse XII, 10-20. C'est fou les trucs intéressants qu'on apprend à l'église¹⁷.)

Cela ne diminuait en rien la valeur du miracle de savoir qu'il était de fabrication humaine. Cela me titillait d'autant plus. Quelque part, là-bas, dans cette immense décharge, quelqu'un était en train de faire des trucs que personne ne savait faire. Et si ce n'était pas dans la bibliothèque, le C.C. ne devait pas non plus être au courant. Ou s'il l'était, il avait oblitéré l'information, et dans ce cas, pourquoi ?

Tout ce que je savais, c'est que j'avais envie de rencontrer celui grâce à qui cette gamine s'était drapée dans un miroir parfait pour me faire la grimace.

Ce qui était plus facile à dire qu'à réaliser. Les quatre premiers week-ends, je campai sans bouger, limitant mes explorations au maximum. Puisqu'elle était sortie me voir une fois, j'espérais qu'elle recommencerait. Elle n'avait pas vraiment de raison de le faire, mais à nouveau, pourquoi pas ?

Par la suite, je restai plus longtemps en scaphandre. J'escaladai plusieurs chaînes de détrit, mais l'entreprise eut tôt fait de m'apparaître vaine : les monticules s'étendaient à perte de vue ; il était hors de question de les fouiller, même en partie.

Non, il me semblait que ce n'était pas une coïncidence si cette vision s'était produite au pied même de ce monument aux plus grands espoirs de l'humanité, l'astronef *Robert A. Heinlein*. Je décidai d'explorer la plus grande partie possible de l'immense épave, mais avant tout, je consultai la bibliothèque, où j'appris quelques éléments de son histoire. Voici donc, en bref, la saga des rêves brisés.

Le projet du *Heinlein* remonte à 2010, à l'initiative d'un groupe connu sous le nom de Société L5. C'était le premier vaisseau interstellaire de l'humanité, une idée remarquable si l'on songe que la colonie lunaire était fort réduite à l'époque et ne cessait de se battre chaque année pour obtenir des crédits. Il devait s'écouler encore vingt ans avant que ne s'amorce la construction, à L5, l'un des points de libration troyens du système Terre-Lune¹⁸. L5 et L4 connurent plusieurs dizaines d'années fastes avant l'invasion et ils devaient encore prospérer presque quarante ans. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des décharges orbitales. Toujours les mêmes raisons économiques.

Le vaisseau était presque achevé quand débarquèrent les Envahisseurs. Les travaux furent naturellement abandonnés au profit d'objectifs plus urgents, la survie de l'espèce, par exemple. Quand celle-ci parut enfin assurée, il ne restait plus guère de place pour les projets utopiques comme le *Heinlein*.

La construction reprit néanmoins en l'an 82, A.I., et se poursuivit encore cinq ou six ans avant que ne surgisse un nouvel obstacle, le Parti sélénite. Les Lunatiques, également appelés Isolationnistes, voire (par leurs ennemis) les Conciliants, avaient érigé en article de foi que l'humanité devait accepter son sort de race conquise et faire de son mieux pour survivre sur la Lune et les autres planètes inhabitées. Tout ce qu'avait bâti l'homme, les Envahisseurs l'avaient réduit à l'état de ruines en l'espace de trois jours. Aux yeux des Lunatiques, cela démontrait sans doute possible que les Envahisseurs étaient des clients vraiment pas comme les autres. Nous pouvions déjà nous estimer heureux d'avoir simplement survécu. Si nous les embêtions encore, ils risquaient de revenir achever le boulot.

Inepties, rétorquait la vieille garde, rebaptisée entre-temps les Heinleinistes. Évidemment qu'ils étaient plus forts que nous. Évidemment qu'ils possédaient une technologie supérieure. Évidemment que leurs armes étaient plus grosses. Dieu est toujours du côté des armes les plus grosses, et si l'on voulait qu'il revienne dans notre camp, on avait intérêt à en fabriquer de plus grosses encore. Les Envahisseurs, raisonnait-on, devaient être une race incommensurablement ancienne, et leur science était à l'avenant. Mais ils n'en continuaient pas moins de s'asseoir sur leur... cul bardé de tentacules ?

C'est là que résidait l'erreur de raisonnement des Heinleinistes, rétorquaient les Lunatiques. On ne savait absolument pas s'ils disposaient d'armes plus grosses. On ne savait même pas s'ils avaient des tentacules, des cils, ou de braves et honnêtes bras et jambes comme vous et moi ; ou Dieu. On ne savait rien de rien. Pas un seul témoin de leur apparition n'avait survécu. Personne n'avait réussi à en photographier un seul, même si on aurait pu croire la tâche à la portée d'un de nos télescopes en orbite ; deux siècles qu'ils les surveillaient à intervalle régulier, et personne n'avait vu d'envahisseur pointer le nez à la porte du petit motel à l'enseigne de la Terre. Ces zigues étaient bizarres. Leurs capacités s'étaient jusqu'ici révélées sans limites. Il semblait prudent de supposer qu'elles l'étaient.

Au bout de quelque quatre-vingt-dix années de chauvinisme, de rhétorique patriotarde et de louche grandiloquence, l'argument parut emporter l'adhésion d'une bonne partie de la population lasse de vivre perpétuellement sur le pied de guerre. Cela faisait près d'un siècle qu'on faisait des sacrifices, sous prétexte qu'il fallait être prêt, un, à repousser toute attaque, et deux, le jour de gloire venu, à manifester notre juste courroux pour aller leur botter le train... ou ce qui en tenait lieu. Vivre et laisser couler semblait bien plus raisonnable. Qu'on cesse nos moulinets de sabre autour des chevilles de ces géants, et on n'aurait plus de problèmes. De la discrétion, et rangeons le gros bâton, merde.

En fin de compte, on retira tous nos postes d'observation avancée en orbite proche de la Terre – geste que j'ai toujours approuvé, soit dit en passant, car ils n'avaient jamais rien vu ni entendu depuis le jour de l'invasion. On décida qu'aucun objet ne devrait approcher de la planète natale à moins de 200 000 kilomètres. Le système de défense lunaire fut

considérablement réduit, reconverti dans la destruction de météoroïdes, ce qui lui donnait enfin une utilité.

Dans l'affaire, ce qui affecta le *Heinlein* fut l'interdiction de tout explosif à fission ou fusion. Le *R.A.H.* avait été conçu pour exploiter la propulsion de type Orion, par détonations nucléaires derrière un bouclier, seule méthode connue à ce jour pour atteindre les étoiles en moins de mille ans. La technique se résume à balancer une bombe A par un orifice à l'arrière, fermer la trappe en vitesse et attendre que la bombe éclate. Renouveler l'opération toutes les deux secondes environ. Vous serez propulsé par l'onde de choc.

Cela exige un bouclier gigantesque – et quand je dis gigantesque, je pèse mes mots – plus des amortisseurs costauds pour préserver les râteliers de l'équipage. On avait calculé qu'un tel engin pouvait frôler le vingtième de la vitesse de la lumière – en gros, Alpha du Centaure en quatre-vingts ans. Mais sans bombe, il ne risquait même pas de quitter L5, et voici que tout d'un coup il n'y avait plus de bombes. La construction fut interrompue alors que la coque principale et la plus grande partie du système amortisseur étaient achevées ; en revanche, l'immense bouclier était encore dans les limbes.

Pendant quarante ans, les amis du *Heinlein* réclamèrent une dérogation pour leur gros bébé, comme en avaient obtenu les bâtisseurs des premiers Disneylands pour leurs travaux de terrassement. Les changements de cap politique et la pression économique de la Confédération des Planètes extérieures, d'où provenait la majeure partie des matières fissiles, combinés au déclin du P.S. amenèrent finalement la victoire. Les Heinleinistes la célébrèrent avant de se tourner vers le gouvernement pour avoir des crédits... dans l'indifférence générale. L'exploration spatiale était tombée en disgrâce. Comme c'est périodiquement le cas. L'argument qu'il est inutile d'aller balancer de l'argent dans le trou noir de l'espace quand on pourrait le dépenser utilement sur la Lune peut s'avérer de poids auprès d'une population surtout intéressée par son niveau de vie ou la hausse des impôts, et qui a cessé de redouter le croquemitaine extraterrestre.

Il y eut plusieurs tentatives pour relancer le projet à l'aide de fonds privés. Le sentiment général était que l'entreprise avait fait son temps. C'était devenu un éléphant blanc. Elle devint la cible régulière des sketches comiques.

Le vaisseau avait encore une certaine valeur comme épave. Au bout du compte, quelqu'un le racheta, lui arrima de gros propulseurs et le fit atterrir au bord du cratère Delambre, où il trône encore aujourd'hui, dépouillé de ses éléments récupérables.

Le premier détail que je remarquai au cours de mes expéditions aux abords du *Heinlein*, c'est qu'il était brisé. Coupé en deux, en fait. Solidement bâti pour encaisser les secousses de son système de propulsion, il n'avait jamais été destiné à se poser sur une planète, même au champ de gravité aussi faible que celui de la Lune. La partie inférieure s'était gauchie et la coque s'était rompue à peu près à mi-longueur.

Le deuxième détail que je remarquai, c'étaient les lumières qu'on apercevait parfois derrière certains des hublots de la partie supérieure.

On pouvait pénétrer dans le vaisseau par plusieurs accès. Je les explorai tour à tour. La plupart donnaient sur des écoutilles hermétiquement soudées. Certains semblaient s'enfoncer à l'intérieur, mais la nature labyrinthique des lieux m'inquiétait. Je fis quelques essais en dévidant derrière moi une pelote de fil pour retrouver ensuite mon chemin, mais lors d'une de ces tentatives, je sentis mon fil prendre du mou. Je rebroussai aussitôt chemin mais ne pus savoir si je l'avais simplement mal arrimé ou si on l'avait délibérément détaché. Dès lors, je m'abstins de pénétrer dans le vaisseau. Il n'y avait aucune raison de penser que la gamine et ceux qui vivaient avec elles me voulaient du bien. En fait, si tel avait été le cas, elle m'aurait certainement contactée, depuis le temps. J'allais devoir recourir à d'autres tactiques.

J'essayai les grappins magnétiques et escaladai le flanc de la coque pour accéder aux hublots éclairés. Quand j'y parvenais, j'étais rarement certaine d'avoir atteint le bon, et de toute manière, le temps d'arriver, plus aucune lumière n'était visible.

Je commençais à avoir la nette impression de traquer des fantômes.

J'étais si découragée qu'un vendredi soir, je décidai de passer le week-end à la maison. Je prenais vraiment de l'ampleur, et même si un sixième de g facilite effectivement la grossesse, nous ne sommes plus, et de loin, aussi robustes que nos ancêtres terrestres : j'étais devenue sujette aux douleurs lombaires et aux maux de pieds.

Je décidai donc de louer un attelage et de faire une virée à Whiz-Bang¹⁹ la nouvelle capitale du Texas. Harry le forgeron venait juste de recevoir le nouveau Phaéon Columbus – 58,00 dollars au catalogue Sears ! – et il était ravi de me le faire essayer. (Les catalogues de vente par correspondance étaient notre fiction polie pour recevoir des articles modernes. Il n'y aurait jamais assez de Disneys pour fabriquer tous les articles de première nécessité, tant ils étaient nombreux. La plupart des objets en ma possession qui m'étaient parvenus via le chariot de la Wells-Fargo sortaient tout droit d'usines pilotées par ordinateur.) Harry m'attela une jument pommelée qui, à l'en croire, était très douce, et je pris la piste.

Whiz-Bang est situé dans la partie orientale du Disney. L'intérieur comprime l'équivalent de trois cents kilomètres de paysage dans une bulle d'à peine soixante-quinze de large. Pas étonnant, donc, qu'avant d'y parvenir, on rencontre un nouveau genre de climat et de terrain, plus arrosé et plus favorable aux cultures. Par un pur hasard, je le traversai en pleine floraison des plantes sauvages : pieds d'alouette, phlox, chapeaux mexicains, castillèges, bleuets et campanules. Des campanules par millions. J'arrêtai ma jument et la laissai paître tandis que j'étais ma couverture au milieu des fleurs pour pique-niquer. Je ne puis vous dire quel soulagement c'était d'oublier enfin la masse menaçante du *Heinlein*, la rocaille dure et blanche de la surface et d'entendre le chant du moqueur.

J'entrai à Whiz-Bang aux alentours de midi. La ville est plus grande que la Nouvelle-Austin – c'est-à-dire qu'elle possède cinq saloons contre deux seulement pour nous. Ils ont plus de touristes que la Nouvelle-Austin ne cherche à en attirer, d'où un plus grand nombre de boutiques de souvenirs authentiques – activité qui reste le revenu principal de deux Texans sur cinq. Je flânai dans les rues, rendis leur salut aux messieurs qui se découvraient à mon passage, m'arrêtai pour lécher chaque vitrine. Les articles se rangeaient dans quatre catégories : mexicain, indien, « Ouest primitif » et victorien. Les trois premières, toutes de fabrication artisanale locale, étaient garanties « reproductions authentiques » – à une restriction près : les objets « indiens » comptaient des articles propres aux tribus du sud-ouest, et pas uniquement comanches ou apaches. Mais il n'y avait pas de totems ni de papooses en plastique.

Brusquement, je me rendis compte que je contemplais ma réponse, si réponse il y avait. J'étais arrêtée devant la vitrine d'un marchand de jouets.

Je me faisais l'effet d'être le Père Noël tandis que je reprenais la route de la mine jusqu'au bord du cratère Delambre aux premières heures de ce dimanche matin. J'avais en effet un plein traîneau de jouets, entassés dans un sac étanche posé sur le siège du passager. On était deux jours après la pleine Terre.

« Cours, vole et danse », m'écriai-je. La balade et mon nouveau plan d'attaque m'avaient remonté un moral resté jusqu'ici au plus bas. J'arrêtai la jeep et déployai la tente en vitesse. Je me mis à l'ouvrage sans ouvrir la bouche, étalant tous mes cadeaux... Oh, arrête un peu, Hildy ! Je me mis à rire, ce qui ne manqua pas de faire tressauter mon ventre comme un bol de gelée.

En fait, j'avais surtout ravi et considérablement enrichi une marchande de jouets de Whiz-Bang. Elle m'avait raccompagnée hors du magasin, chargée de mes cartons de babioles, pour les ranger dans mon chariot. Tout juste si elle ne m'avait pas fait des courbettes. Là-dessus, j'étais retournée à la Nouvelle-Austin, ne m'arrêtant que pour cueillir un bouquet de campanules que j'expédiai à Cricket. Eh non, je n'avais toujours pas renoncé.

Je n'avais guère fait de sélection dans la boutique, n'écartant que les soldats de plomb et la majorité des poupées.

J'avais l'impression qu'ils ne convenaient pas ; ce n'était peut-être que préjugé personnel. En revanche, j'en avais bavé pour choisir chacun des quatre articles avec lesquels je comptais la tenter.

Le premier était un cheval mécanique en fer blanc tirant sa carriole, laquée rouge et jaune vif. Toutes les petites filles aiment bien les chevaux, non ?

Venait ensuite une marionnette mexicaine de cinquante centimètres de haut figurant un squelette, faite d'argile, de papier mâché et d'épis de maïs. Son cliquetis me plut beaucoup quand je la soulevai, suspendue à ses cinq ficelles. C'était un vieux squelette plein de sagesse.

Puis une poupée Kachina, encore plus vieille et sage, bien que gravée et peinte à peine quelques mois plus tôt. Je l'avais choisie de préférence aux poupées des hommes blancs, plus douces et tranquilles, toutes en porcelaine, lèvres boudeuses et falbalas, parce qu'elle m'évoquait des secrets anciens, des cérémonies inconnues. Elle était aussi outrageusement païenne que mon lutin insaisissable, avec son visage rigolo. M'étant documentée, je me félicitai de mon choix, car les Kachinas étaient réputées vivre au sein de la tribu, mais invisibles.

Enfin, ma découverte la plus fortuite : un filet à papillons, fait d'un tamis de gaze dans un cadre d'osier, accompagné d'un flacon de verre, d'un tampon de coton et d'une bouteille d'alcool pour euthanasier sans douleur les spécimens. Tout à fait le style de jouet que des parents pouvaient offrir à une gamine aventureuse, pour peu qu'elle ait un penchant pour la biologie.

Aucun ne risquait trop de souffrir du vide, mais le soleil est violent en surface, aussi les plaçai-je de manière à ce qu'ils restent à l'ombre, près de la coque du *Heinlein*, en fixant dessus de petites lumières pour qu'ils soient faciles à trouver. Puis je regagnai ma tente.

Je n'avais pas trop de temps si je voulais être de retour pour la classe du lundi, et ce temps, je le perdais à tourner en rond. J'étais incapable de manger, incapable de lire le bouquin que j'avais emporté. J'étais excitée, inquiète, et un rien déprimée. Qu'est-ce qui me portait à croire que mon plan marcherait ?

Finalement, je repliai ma tente puis allai faire le tour de ma petite exposition de jouets, toujours intacte.

La semaine suivante fut un enfer. Plus d'une fois, j'envisageai de me trouver une remplaçante pour retourner à Delambre. Vous voulez savoir l'étendue de ma distraction ? Élise me surprit à distribuer des fausses cartes : soixante-dix ans que ça ne m'était pas arrivé !

La semaine s'écoula quand même à une allure d'escargot apathique, et dès le vendredi après-midi, je confiai les corvées éditoriales à Charity, avec instruction de maintenir le taux de poursuites en diffamation à trois ou quatre et de diffuser toutes les informations qui pourraient arriver de Delambre.

La Kachina avait disparu. À la place, un truc que je ne reconnus pas d'emblée, avant de m'apercevoir assez vite que c'était une peinture sur sable navajo. On les confectionne en répandant sur le sol des grains de sable colorés ; ces peintures peuvent se révéler étonnamment détaillées et précises. Celle-ci ne l'était pas, mais l'effort était louable. C'était une simple silhouette d'Indien, schématique, portant la coiffe de guerre, un arc à la main, avec un tipi esquissé à l'arrière-plan.

Elle avait également pris le cheval et la carriole, laissant à la place une cage pressurisée, tout juste assez grande pour aller promener votre hamster à la surface. Sauf qu'à l'intérieur il y avait un cheval. Un cheval vivant, de dix centimètres de hauteur au garrot.

Cela faisait des années que je n'avais pas vu de minichevaux. Callie m'en

avait donné un pour mon cinquième anniversaire, pas aussi petit que celui-ci. Peu après, les émules de David Terre avaient réussi à faire interdire ce genre de bricolage génétique. On pouvait encore acheter des minis sur Pluton, mais sur la Lune, vous n'aviez plus droit qu'aux sempiternels chiots et chatons. Quand j'étais gosse, on pouvait encore en trouver de vraiment exotiques, genre chien ailé ou chat à huit pattes.

J'avais dans l'idée que cette bête n'avait pas été achetée sur Pluton. Je soulevai la cage, tapotai la vitre et le minicheval me contempla placidement. Je me demandai ce que j'allais bien pouvoir en faire.

Le matériel de chasse aux papillons ne semblait pas avoir été dérangé, et je l'examinai de plus près. C'est alors que je vis le monarque au fond du flacon, immobile. Mort, apparemment. Je mis le flacon dans ma poche pour examen ultérieur, laissai en place le filet et découvris bien vite que mon dernier cadeau avait dû plaire : la marionnette en forme de squelette n'était plus là ; à sa place, il y avait un bout de papier. Je le ramassai. Le mot « merci » y était inscrit au crayon.

Je ruminai tout cela sur le chemin du retour à King City. J'hésitais entre l'optimisme et l'abattement. On avait emporté trois de mes cadeaux, et trois autres avaient été déposés à la place. J'étais prise de court. J'avais espéré l'appâter graduellement avec mes jouets ; l'idée de troc ne m'était jamais venue à l'esprit.

Enfin, c'était déjà chouette d'avoir plus ou moins réussi à établir le contact. Si c'était bien elle, comme je l'espérais, qui avait laissé le cheval, le papillon et la peinture. Il restait toujours l'éventualité que ce fût l'œuvre d'un autre genre de petit plaisantin, mais j'en doutais. Chaque cadeau était censé me dire quelque chose, même si le message restait pour l'instant sibyllin.

Le mini-cheval était illégal, donc elle m'annonçait que la loi, elle s'en tapait. La peinture, après examen du cliché que j'en avais pris, se révéla celle d'un brave de la tribu apache des Lipan et non celle de n'importe quel « Indien » générique. Cela m'indiquait qu'elle savait que le cadeau provenait du Texas... et que j'y habitais ? Se pouvait-il qu'elle me rejoigne ? Tu commences à délirer, ma petite Hildy.

Le papillon restait l'élément le plus intéressant, raison pour laquelle je n'avais pas monté ma tente mais fonçais à présent vers l'appartement de Liz, à King City. De toutes mes connaissances, elle serait la plus à même de me fournir les renseignements dont j'avais besoin sans poser de questions.

Avant d'arriver chez elle, je m'arrêtai pour acheter un autre ordinateur. Il me servit à trafiquer les images de mon scope ; effacer entièrement l'arrière-plan des quelques secondes cruciales et ne laisser que la silhouette d'une petite fille nue courant sur un fond noir. La tendance à protéger ses informations est bien ancrée ; je n'avais aucune raison de me méfier de Liz, mais aucune non plus de lui révéler tout ce que je savais.

Je lui montrai le film en lui expliquant ce que je voulais d'elle, réussis à la

rendre intensément perplexe, mais quand elle eut compris que je ne répondrais à aucune de ses questions, elle me donna son accord sans problème, puis se leva et me regarda.

« Maintenant, Liz, dis-je.

— Bien sûr », fit-elle avant de se reprendre : « Oh, tu veux dire *tout de suite*. »

Elle appela donc un copain d'un studio qui lui répondit que naturellement il pouvait, sans problème, et elle s'apprêtait à lui transmettre les images quand je lui dis que je préférerais passer par le courrier. Liz me regarda curieusement, mit l'adresse sur la cassette avant de la glisser dans le tube à pneumatiques, puis elle attendit mon nouveau tour de passe-passe.

« Oh, et puis merde », dis-je en exhibant le papillon. Nous le regardâmes toutes les deux à l'œil nu, le manipulant avec délicatesse. Elle voulait le faire analyser par son ordinateur, mais je refusai et commandai une vulgaire loupe qui nous arriva sous dix minutes. Le nouvel examen me confirma mon hypothèse sur le système de propulsion : on voyait sous les ailes des tubulures fines comme des cheveux ; elles s'attachaient à la musculature de l'insecte de telle sorte qu'une flexion de l'aile provoquait l'éjection d'une bouffée d'air comprimé.

« Ça me paraît plutôt tordu, comme système, décréta Liz. J'ai dans l'idée qu'il ne peut que se ramasser sans pouvoir redécoller.

— Je l'ai vu voler.

— Si ce truc vole, je te baise le cul et te donne une heure pour rameuter la foule. » Elle attendait ma réponse, dans l'expectative, mais je ne lui laissai pas ce plaisir. La curiosité la dévorait, c'était flagrant. Elle essaya de m'amadouer un peu, puis renonça et se rabattit vers le cheval. « J'ai bien envie de te l'embarquer, me dit-elle. Je connais quelqu'un qui en veut un. » Elle le caressa sous le menton et il trotta jusqu'au bout de la table sur laquelle je l'avais lâché, puis sauta par terre. Sous une gravité d'un sixième de g, un cheval modèle réduit, c'est plutôt alerte.

Liz me lança un chiffre, je lui répondis qu'elle ôtait le pain de la bouche de mes enfants ; elle en lança un autre, ajoutant que je devais m'imaginer qu'elle avait touché le gros lot, et finalement, on se mit d'accord sur un prix qui semblait lui convenir. Je m'abstins de lui dire que si elle me l'avait demandé, je le lui aurais donné gratis.

Les images arrivèrent. Je les regardai, lui dis qu'elles conviendraient parfaitement et la remerciai pour le temps perdu et le dérangement. Je la quittai, la laissant toujours aussi perplexe sur l'origine du papillon.

Ce qu'elle m'avait fourni, c'était un ruban d'images idéal pour installer dans un zoétrope. Pour ceux qui ne savent pas de quoi il s'agit, c'est un peu comme un phénakistiscope, en plus complexe, quoique pas aussi chouette qu'un praxinoscope. Vous nagez toujours ? Imaginez un petit tambour, ouvert sur le dessus et muni de fentes tout autour. Vous posez le tambour en haut

d'une toupie, collez des photos sur la face intérieure, puis vous le faites tourner en regardant par les fentes à mesure qu'elles passent devant vous. Si vous avez choisi convenablement les photos, elles donneront l'impression de mouvement. C'est une version primitive du cinéma.

Je fixai le ruban à l'intérieur du zoétrope que j'avais acheté chez le marchand de jouets de Whiz-Bang, le mis en rotation et vis la gamine courir de manière saccadée. Tout cela, sans avoir dû recourir au réseau d'ordinateurs lunaires que recouvrait le sigle de C.C. Avec un peu de chance, ces images n'existaient toujours que dans mon enregistreur.

Je retournai aussitôt à Delambre déposer le zoétrope dans un endroit bien en évidence. Je montai la tente, préparai et absorbai un dîner léger et m'endormis.

J'allai le surveiller plusieurs fois durant le week-end ; je le retrouvais toujours à l'endroit où je l'avais mis. Le dimanche soir – il faisait encore jour dans le cratère – je chargeai la jeep et décidai d'y jeter un dernier coup d'œil avant de partir. Je me sentais découragée.

Au début, je crus qu'on n'y avait pas touché, puis je m'aperçus que les images avaient été changées. Je m'agenouillai, mis le tambour en rotation et vis par les fentes mon image tressautante, en combinaison pressurisée, accompagnée de Winston gambadant autour de mes jambes.

J'avais une semaine pour y réfléchir. Était-elle en train de me dire qu'elle voulait avoir le chien ? N'importe quel chien, ou précisément Winston ? Me disait-elle seulement quoi que ce soit, à part : *je vous vois* ?

Ce que je devais garder à l'esprit, c'était qu'il n'y avait aucun caractère d'urgence dans ce projet, en dehors de mon sentiment d'impatience personnel. Si je devais utiliser Winston, je serais forcée de mettre Liz un peu plus dans la confiance, ce qui ne m'enchantait guère. Aussi, dès la fin de la semaine, j'y retournai, munie de quatre chiens, un pour chacune des cultures du Texas : il y avait un chien mexicain, peint de couleurs vives, gravé sur bois ; un autre, plus simple, de style pionnier ; le troisième objet, sur cuir, montrait une scène de camp comanche avec des chiens – je n'avais pu trouver mieux – et enfin mon gros lot, un automate en laiton, représentant un chien qui s'approchait d'une borne d'incendie et y levait la patte.

Je les déposai lors de ma visite suivante. Alors que je me glissais de nouveau sous la tente, mon téléphone sonna.

« Allô ? fis-je, méfiante.

— Je maintiens qu'il est incapable de voler.

— Liz ? Comment avez-vous fait pour avoir ce numéro ?

— C'est à moi que tu demandes ça ? Commence pas à me mentir si tôt le matin. J'ai mes méthodes. »

J'allais lui dire ce que le C.C. en pensait, et je m'apprêtais à l'engueuler pour cette atteinte à ma vie privée – depuis ma retraite, j'avais réduit de façon draconienne la liste des numéros susceptibles de m'appeler – mais je n'eus

guère le loisir de m'attarder sur ces problèmes, car à peine m'étais-je levée et retournée que je découvris mes quatre nouveaux cadeaux soigneusement alignés juste devant ma tente, tournés vers moi. Je fis volte-face pour scruter les environs mais en vain. Avec son camouflage-miroir, elle pouvait fort bien être postée à moins de trente mètres sans que j'aie la moindre chance de l'apercevoir.

Je me contentai donc de répondre à Liz : « Vous en faites pas. Je pensais justement à vous, et à votre adorable toutou.

— Alors, c'est ton jour de chance. Je t'appelle de la voiture, je suis à vingt minutes de Delambre, maxi, et Winston m'a l'air de fantasmer sur ta jambe gauche, alors tu peux déjà mettre à réchauffer le chili. »

« Je crois bien que t'as pris deux kilos depuis la semaine dernière, dit-elle en entrant dans la tente. Quand il va s'agir de pondre ce truc, tu vas devoir procéder par étapes. » Sa remarque me fit tellement plaisir que je lui remis trois piments dans son bol, pour bien corser. La grossesse est peut-être l'expérience la plus troublante que j'aie vécue : d'un côté, il y a ce sentiment que je serais bien en peine de décrire, quelque chose de l'ordre d'une expérience mystique. Il y a une vie qui se développe dans votre corps. En définitive, la reproduction de l'espèce est la seule justification démontrable de l'existence. S'y livrer satisfait en grande partie les structures les plus primitives du cerveau. D'un autre côté, on a l'impression d'être une vraie truie.

Je lui en révélai le moins possible : en gros, j'avais vu quelqu'un dehors avec qui je cherchais à entrer en contact. Elle avisa ma caisse de jouets : le zoétrope et les chiens.

« S'il s'agit de la fille dont tu m'as montré les photos, j'aimerais bien la rencontrer, moi aussi. »

Je dus l'admettre. Comment, sinon, la convaincre de me confier Winston jusqu'au dimanche soir ?

Nous lançâmes deux, trois idées, aucune vraiment fameuse. Elle allait partir quand une autre lui vint : elle sortit de sa poche un jeu de cartes et me le tendit.

« J'y ai pensé après avoir découvert où tu passais tous tes week-ends. » Elle m'avait déjà narré son travail de détective, fouinant dans tout le Texas, découvrant par Huck que je m'absentais tous les vendredis soirs, une fois l'édition bouclée – et même encore plus tôt ces derniers temps. Les archives des agences de location accessibles au public (ou aux petits débrouillards) lui avaient indiqué à quelle agence j'empruntais la jeep. Il lui avait suffi de graisser la patte au bon mécanicien pour avoir accès au compteur de mon véhicule, et une simple division lui avait appris la longueur de mon trajet hebdomadaire. Dès lors, elle était à peu près sûre que ma destination était Delambre.

Elle poursuivit : « Je savais que tu avais remarqué quelque chose dans le

coin lors du Bicentenaire. Je ne savais pas quoi, mais tu étais revenue de cette dernière balade l'air encore plus allumé que d'habitude, sans rien vouloir dire à personne. Là-dessus, tu te pointes chez moi avec ces images d'une fille courant dans le vide et tu refuses catégoriquement que je les faxe ou que je les numérise. J'imagine que t'as des secrets à garder, mais je n'ai pas eu de mal à saisir que t'étais à la recherche de quelqu'un. Alors, si tu veux le trouver, tu n'as qu'à entamer une réussite et tu vas le voir se radiner pour te dire...

— ... de mettre le dix noir sur le valet rouge, terminai-je pour elle.

— Tu l'as dit, bouffie. Bref, ça te donnera toujours une occupation. » Elle partit avec un dernier regard inquiet sur son toutou, que son départ ne semblait pas troubler le moins du monde, et après m'avoir une dernière fois rappelé de le sortir trois fois par jour, sinon il risquait d'être mauvais à vous faire dérailler un train.

J'avais déjà apporté un jeu de cartes. J'en ai toujours un sur moi d'habitude, pour m'occuper les mains à mes heures perdues ; c'est toujours mieux que la broderie et potentiellement plus profitable. Si vous ne vous exercez pas, vos doigts finissent par vous trahir au moment critique.

Mais je ne fais jamais de réussites, et pour une raison un rien gênante : je triche. Ce qui est excellent pour le black-jack ou le poker, mais franchement, quel intérêt pour une réussite ?

Intérêt ou pas, je finis par entamer une partie.

Bientôt, j'étais plongée dedans. Pas dans le jeu lui-même – je ne connais guère de passe-temps plus vain – mais dans les cartes. Il faut être capable d'en visualiser l'ordre, de les amadouer pour qu'elles vous révèlent des trucs. Faites ça assez longtemps et vous saurez toujours quelle sera la prochaine, vous reconnaîtrez les cartes invisibles aussi sûrement que si elles étaient marquées au dos.

Je jouai ainsi un long moment, jusqu'à ce que Winston se lève et se mette à gratter la paroi de la tente. Autant lui passer sa combinaison avant qu'il ne devienne intenable, et lorsque je levai les yeux, je croisai le regard de la fille. Elle était plantée là, devant la tente. Elle contemplait Winston avec un grand sourire, un télescope coincé sous le bras. Elle me regarda, agita un doigt, genre : *Mais c'est pas bien, ça !*

« Attends ! m'écriai-je. Je veux te parler ! »

Nouveau sourire, haussement d'épaules, et elle était redevenue un parfait miroir. D'elle, je ne voyais plus désormais que le reflet déformé de la tente et du sol sur lequel elle se tenait. Je vis ces distorsions se vriller, couler, commencer à s'éloigner. Le visage plaqué contre la tente, je réussis à deviner sa progression durant quelques instants, car elle était le seul objet mobile à l'extérieur. Elle ne semblait pas pressée, et j'eus même l'impression qu'elle se retournait pour me regarder, mais sans aucune certitude.

J'enfilai ma combi en vitesse, réfléchis, habillai également Winston. Je le fis sortir, sachant que ses oreilles et son flair étaient totalement inutiles en de

telles circonstances, mais avec le secret espoir que quelque sixième sens de cabot me fournirait un indice. Il sortit en trotinant, cherchant à plaquer la truffe au sol comme il fait d'habitude, et ne réussissant qu'à coller de la poussière de lune sur le bas de son casque. Je le suivis avec ma torche.

Bientôt, il s'arrêta, cherchant à plaquer le museau contre la surface avec un surcroît d'entêtement canin. Je mis un genou à terre pour examiner ce qu'il cherchait à saisir : un fragment de matériau spongieux qui s'effrita sous mon gant quand je le ramassai. Je ris tout haut ; Winston leva la tête et je tapotai le dessus de son casque.

« J'aurais dû me douter que tu ne raterais pas de la bouffe, même en étant incapable de la flairer. » Et nous repartîmes tous les deux, suivant les croûtes de pain à la trace.

LES SCIENCES

Me faisant l'effet d'une mascotte de capot sur une jeep de luxe – et exhibant un ventre chromé sans aucun doute trop imposant au goût de MM. Rolls ou Royce – je m'avançai sans vergogne au soleil, presque aussi nue qu'au jour de ma naissance. Enfin, sans vergogne, si l'on fait l'impasse sur la demi-heure que je passai à essayer de me dominer avant de me lancer dans le vide. Et nue, si l'on fait abstraction du mystérieux champ de force qui me maintenait drapée dans une couverture d'air chaud épaisse de cinq bons millimètres.

Même cette chaleur était illusoire. J'avais assurément l'impression que l'air me réchauffait, et sans cette consolation psychologique, je doute que j'aurais réussi l'épreuve. En réalité, c'était l'inverse : le refroidissement demeure le problème crucial dans une combinaison spatiale, qu'elle provienne d'une boutique d'Hamilton ou qu'elle ait été matérialisée par le Bon Génie magicien du *Robert A. Heinlein*. Voyez-vous, le corps humain génère de la chaleur et une combinaison spatiale doit être parfaitement isolante, c'est son rôle initial ; résultat : la chaleur s'accumule et aura tôt fait de vous étouffer, faute d'évacuation. Pigé ?

Seigneur ! Si vous avez déjà rigolé avec mes explications sur la cybernétique et la nano-technologie, attendez d'avoir entendu *La combinaison à champ pour tous* version Hildy.

« C'est très bien, Hildy, m'encouragea Gretel (ce n'était pas son vrai nom). Je sais qu'il faut un certain temps pour s'y habituer.

— Comment le sais-tu ? rétorquai-je. T'as grandi avec.

— Ouais, mais j'ai déjà accompagné des pieds-tendres. »

Pieds-tendres, tu l'as dit. Je dus me pencher pour contempler ces pédestres extrémités, songeant qu'il faudrait que je m'y réhabitue après l'accouchement. Je frétillai des orteils et la lumière se refléta dessus en frétillant. Comme si j'avais passé de grosses chaussettes en Mylar, sauf que le seul contact que je ressentais était celui de la surface rugueuse de la Lune. On m'avait expliqué que c'était dû à une sorte de rétroaction ; j'avais beau appuyer, le champ me faisait flotter à cinq millimètres au-dessus de la surface. Veine. Ces roches étaient *brûlantes*.

« Comment va la respiration ? » s'enquit Gretel, de cette drôle de voix à laquelle j'avais fini par m'habituer. Une partie de l'équipement de la combi à champ de force consistait en une modification de mon implant-laryngophone permettant à ma voix d'être perçue sur les canaux utilisés par les Heinleinistes.

« J'ai toujours cette envie de suffoquer.

— Quoi ? »

Je répétais, articulant soigneusement.

« C'est juste psychotique. »

Je suppose qu'elle voulait dire psychosomatique ou peut-être psychologique. À moins que psychotique soit le terme parfaitement adéquat. Comment décririez-vous un individu qui n'hésite pas à confier sa précieuse couenne à une tenue spatiale qui, jusqu'à plus ample informé, n'a aucune réalité objective ?

L'envie de respirer était parfaitement réelle, elle, même si une sorte d'inhibition était à l'œuvre dans mon cerveau pour bloquer cette partie du système nerveux autonome. Mon corps recevait tout l'oxygène nécessaire, mais quand vos poumons ont passé un siècle à inspirer et expirer, une partie de vous commence à s'inquiéter quand on lui demande de la mettre en veilleuse pendant une heure ou plus. Jusqu'ici, ça faisait dix minutes que je retenais ma respiration. Je me sentais à deux doigts de retourner à l'intérieur inspirer un grand coup.

« Tu veux retourner à l'intérieur ? »

Je me demandai si j'avais grommelé tout haut. Faudrait que je me surveille. Je secouai la tête puis, me souvenant à quel point j'étais peu repérable, j'articulai : « Non.

— Alors, prends-moi la main. » J'obéis, et aussitôt, nos deux combinaisons fusionnèrent et je sentis sa main nue dans la mienne. Je prévoyais que si jamais ces trucs étaient commercialisés, il y aurait un véritable engouement pour l'amour à la belle étoile.

Cela dit, n'allez pas vous ruer pour acheter une combinaison à champ.

Au train où vont les choses, elles seront certainement en vente d'ici quelques années. Des tas de gens en veulent aux Heinleinistes de ne pas mettre leurs brevets dans le domaine public. J'ai entendu murmurer. À leur guise ; c'est qu'ils ne comprennent pas les Heinleinistes, c'est tout. Quant à ces derniers, ils sont persuadés qu'on ne rase jamais gratis et ils ont bien l'intention de le prouver.

Alors que j'écris ces lignes, les Heinleinistes en ont toujours gros sur la patate, et qui pourrait le leur reprocher ? Toutes les poursuites ont bien sûr été levées, on a même aboli les lois restrictives. Plus personne ne les traque. Quoi qu'il en soit, j'ai juré solennellement de ne révéler aucun nom sans autorisation préalable et cette autorisation ne m'a pas été accordée ; ce n'est pas moi qui leur donnerai tort. Vous pourrez dire ce que vous voulez sur mes méthodes journalistiques, mais je n'ai jamais révélé mes sources et je ne le ferai jamais. D'où la fille que j'ai décidé d'appeler « Gretel ». D'où tous les pseudonymes dont j'ai décidé de gratifier mes interlocuteurs après avoir suivi la piste de Gretel jusque derrière le miroir parfait.

Et si je vous ai promis de ne pas vous mentir, je ne vais pas non plus vous dire toute la vérité. Certains événements doivent être passés sous silence, pour protéger des gens qui n'ont aucune raison de se fier aux autorités et m'ont fait

confiance pour découvrir... mais chaque chose en son temps.

Le sillage de miettes de pain conduisait aux détrit^{us} amoncelés à la base du *Heinlein*. Au début, on aurait cru que la piste venait buter devant une paroi lisse, mais en me penchant un peu, je découvris un passage.

Par chance, je tenais Winston en laisse ; il tirait comme un malade pour foncer au milieu du tas, et Dieu sait si j'aurais réussi à le récupérer. Je braquai ma torche sous le surplomb – apparemment, l'arrière d'une jeep d'époque – et vis qu'il était possible de se faufiler à l'intérieur. Sans les miettes, jamais je ne m'y serais risquée, car je discernais déjà quatre accès possibles. J'entraî néanmoins, en m'interrogeant tout le temps sur la stabilité de l'édifice, au cas où j'effleurerais quoi que ce soit.

Je me rendis compte assez vite que j'étais dans un passage. Au début, il n'y avait par terre que la roche nue. Bientôt, apparut un habillage, composé de chutes de revêtement mural en plastique. J'avancai le pied avec précaution, mais le sol paraissait ferme. Je découvris que chaque plaque était soudée à des éléments un peu plus solides qui faisaient vibrer ce mikado géant. Par la suite, en regardant par-dessus le bord de cette piste, je m'aperçus que le sol était devenu invisible. Le faisceau de ma torche révélait un interminable amoncellement de détrit^{us}. S'il y avait eu de l'air, j'aurais pu tenter de laisser tomber une pièce ou un objet quelconque. J'avais comme l'impression que j'aurais pu attendre un bout de temps avant de l'entendre tinter.

Les premières minutes, je continuai de tester chaque plaque avec précaution, mais toutes étaient solidement arrimées. Je décrétai que je me comportais en idiot. Les gens empruntaient manifestement ce chemin avec une certaine fréquence, et malgré sa nature improvisée, il semblait raisonnablement solide. Braquant ma torche vers le haut dans un mouvement circulaire, je découvris bientôt que le tunnel proprement dit avait été foré avec une sorte d'excavatrice. Il était cylindrique, et une bonne partie des déblais avaient été découpés et pulvérisés à l'explosif ; je découvris les arêtes vives de poutres métalliques de part et d'autre du tunnel, comme si la partie centrale avait été découpée. Je n'avais pas tout de suite remarqué sa forme cylindrique à cause de l'aspect parfaitement baroque des parois, laissées brutes, à l'opposé de ce qu'on pouvait rencontrer à King City.

Bientôt, je parvins à une rangée de lampes accrochées un peu au hasard au flanc gauche du tunnel. Et peu après, je vis de loin une silhouette approcher. Je braquai ma torche dessus et je vis qu'elle faisait de même. Je vis également qu'elle était enceinte et tenait en laisse un bouledogue, ce qui faisait quand même beaucoup de coïncidences.

Winston ne fit pas non plus le point. Au contraire, il fonça tête baissée comme à son habitude, que ce soit pour accueillir un nouvel ami ou tailler un ennemi en petits bouts sanglants, au choix. Je perçus le fracas dans mon écouteur quand il se cogna. Il en tomba sur le postérieur mais sans avoir outre mesure affecté le miroir parfait.

Pas plus que moi, d'ailleurs, bien que j'aie scrupuleusement accompli toutes les choses futiles que font les gens dans les histoires de rencontre avec un objet d'origine inconnue : lui lancer des cailloux, le frapper avec une massue improvisée, lui balancer des coups de pied. Pas la moindre éraflure n'en résulta. (« Monsieur le président, je puis vous certifier en tant que scientifique que la soucoupe est faite d'un alliage jamais vu sur Terre ! ») J'aurais volontiers essayé le feu, l'électricité, les lasers et les armes atomiques, mais je n'avais rien de tout ça sous la main. Peut-être bien que les lasers n'auraient pas été la meilleure idée.

Alors, j'attendis en me demandant si elle m'avait observée et en espérant l'avoir bien fait rire. J'étais à peu près certaine qu'elle ne m'avait pas laissée venir jusqu'ici pour me lâcher, et de fait, la surface du miroir saillit bientôt pour dessiner un visage humain. Le visage sourit, puis le reste du corps apparut. Au début, je crus qu'elle avançait mais c'était en réalité le miroir qui reculait et le champ qui se modelait autour de son corps resté immobile.

Le champ recula encore de trois mètres, et elle me fit signe. Je m'avançai et elle accomplit une série de gestes que je ne saisis pas. Finalement je compris qu'elle m'indiquait de tenir la barre fixée au mur. J'obéis et la fille s'accroupit pour tenir Winston qui parut ravi de la voir.

Il y eut un claquement sonore et quelque chose me frappa de plein fouet. Débris et poussière tourbillonnèrent vers moi, et peut-être aussi un peu de condensation. Le miroir parfait n'était plus là et le corridor avait changé. Je regardai alentour et vis que les murs étaient désormais tapissés d'un miroir identique tandis que la surface lisse s'était reformée dans mon dos, à son emplacement originel. Plutôt spectaculaire comme sas.

Gretel resta quelques secondes encore drapée de distorsions, puis sa combinaison se volatilisa, dévoilant la gamine de dix ans, toute nue, qui hantait mes rêves depuis si longtemps. Elle était en train de dire quelque chose. Je secouai la tête, puis consultai mes cadrans pour vérifier température et pression extérieures – pure habitude ; mon œil et mon ouïe me disaient que l'atmosphère était parfaitement respirable – avant d'ôter mon casque.

« Pour commencer, dit Gretel, faut que vous me promettiez de rien dire à mon père.

— Lui dire quoi ?

— Que vous m'avez vue en surface sans ma combinaison. Ça lui plaît pas.

— Ça me plairait pas non plus. Pourquoi le fais-tu ?

— Faut que vous promettiez ou vous pouvez retourner chez vous. »

Je promis. Je lui aurais même fait tout un tas de promesses pour pouvoir continuer dans ce tunnel que je voyais s'étendre devant moi. Je les aurais même presque toutes tenues. Personnellement, je ne m'estime pas liée par une promesse faite à une gosse de dix ans, surtout si cela met en jeu ma sécurité, mais celle-ci, j'étais prête à la tenir, dans toute la mesure du possible.

J'avais un millier de questions, mais je ne savais trop comment les poser. Je sais mener une interview, mais soutirer des réponses à un gosse exige une

technique différente. En fait, ce n'était pas ça le problème – le plus dur avec Gretel, c'était plutôt qu'elle réussisse à la fermer – mais je l'ignorais encore. Pour l'heure, elle s'était accroupie pour débarrasser Winston de son casque. Je me contentai donc de l'observer et d'attendre. Liz m'avait promis que Winston ne mordait jamais, sauf s'il en avait reçu l'ordre, et je vous assure que j'espérais que c'était vrai.

Une fois encore, Winston me rendit service. Il l'accueillit comme une amie de longue date, la renversant même dans ses efforts pour lui lécher le visage, sous ses gloussements de rire. Je vins l'aider à le débarrasser du reste de son scaphandre.

« Tu peux quitter aussi le tien, si tu veux, dit Gretel.

— C'est sans risque ?

— T'aurais pu demander avant que j'ôte son casque au chien. »

L'argument était valable. Je commençai à m'extraire.

« Tu m'as fait drôlement courir, observai-je.

— J'ai mis du temps à convaincre mon père rien que pour te laisser entrer. Mais de toute façon, je ne suis jamais pressée pour ce genre de truc. Ça fait toujours du bien d'attendre.

— Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ?

— Moi, dit-elle simplement. Comme toujours. Mais ça n'a pas été facile, vu que t'étais reporter et tout ça. »

Un an plus tôt, cela m'aurait surpris. Quand vous bossez pour un blocmag, votre visage n'est pas aussi connu que celui des journalistes de télé. Mais les événements récents avaient changé tout ça. Terminé, les enquêtes secrètes.

« Ton père n'aime pas les reporters ?

— Il n'aime pas la publicité. Quand tu lui parleras, il faudra que tu promettes de ne rien utiliser de ce qu'il te dira.

— Je ne sais pas si je peux faire une telle promesse.

— Bien sûr que si. De toute façon, c'est un problème entre vous. »

Entre-temps, nous avons repris la galerie-miroir cylindrique. Quand nous arrivâmes à un nouveau mur réfléchissant identique au premier, elle ne ralentit pas mais fonça droit dessus. Lorsqu'elle fut à un mètre, il s'évanouit, révélant une nouvelle section de galerie. Je me retournai : le mur s'était reformé. Simple et efficace. Les tubes forés étaient accordés au champ et ces barrières de sécurité ponctuaient le chemin. Cette mystérieuse technologie nouvelle allait sans aucun doute révolutionner les techniques de construction lunaires.

J'avais cent questions à lui poser, mais je doutais que le moment soit opportun. J'étais là par suite du caprice d'une enfant et mieux valait savoir à quoi m'en tenir avec elle, et chercher si possible à m'attirer ses faveurs.

« Alors dis-moi, les jouets t'ont plu ?

— Oh, s'il te plaît. » Guère prometteur, comme début. « Je suis un peu grande pour ça.

— Quel âge as-tu ? » Il y avait toujours le risque que je me sois trompée

du tout au tout ; il se pouvait fort bien qu'elle soit plus âgée que moi.

« Onze ans. Mais je suis précoce. Tout le monde le dit.

— Surtout Papa ? »

Grand sourire. « *Jamais* Papa. Il répète sans arrêt que je suis un argument ambulant pour la contraception rétroactive. Bon, d'accord, bien sûr que les jouets m'ont plu, sauf que je préfère les considérer comme de charmantes antiquités. J'ai surtout bien aimé le chien. Comment il s'appelle ?

— Winston. Alors, c'est pour ça que tu as convaincu ton père de me laisser entrer ?

— Non. Je pouvais avoir un chien sans problème.

— Alors, je ne pige pas. Je me suis tellement cassé le cul pour t'intéresser.

— Vraiment ? Super. Merde, Hildy, je t'aurais demandé d'entrer même si t'étais restée plantée là, les bras ballants.

— Pourquoi ? »

Elle s'arrêta pour me fixer et son expression me révéla ce qui allait arriver. Je l'avais déjà vue ailleurs.

« Parce que tu bosses à *Tétinfos*. C'est mon mag favori. Raconte-moi, Silvio, il était comment, en vrai ? »

Presque toutes mes conversations avec Gretel finissaient tôt ou tard par revenir à Silvio, en général après de longs détours admiratifs à travers l'univers pailleté et pré-pubère des idoles actuelles de la musique et de la télévision. J'avais interviewé Silvio à trois reprises en tout, j'avais assisté à une vingtaine de manifestations où il était présent, échangé peut-être une douzaine de phrases avec lui lors de ces soirées. Peu importait. Tout cela valait de l'or pour Gretel, qui se laissait deux fois plus éblouir par ses idoles que la majorité des filles de son âge. Elle buvait toutes mes paroles.

Naturellement, j'inventai pas mal. Si j'étais capable de le faire par écrit, pourquoi pas avec elle ? Et ça me faisait un bon entraînement pour lui révéler tous les détails intimes sur la vie de ses idoles – qui m'étaient inconnues pour la plupart, et que je n'avais naturellement jamais rencontrées.

Est-ce si affreux ? Je suppose que ce n'est pas beau de mentir à une petite fille, mais j'ai déjà fait pire et quel mal y avait-il à ça ? Toute l'industrie du scandale, emblématisée par le *Tétin* et le *Recta*, est certes moralement douteuse, mais c'est une industrie fort ancienne, et à ce titre, elle répond à un besoin humain fondamental. Je l'ai suffisamment excusée ici. La principale différence dans mes récits pour Gretel était que lorsque je les écrivais, ce n'étaient en général que des ragots crapoteux. Quand je les lui racontais, ils devenaient de jolies histoires. C'était ma façon de m'assurer la prolongation de mon séjour. Après tout, si Schéhérazade en était capable, pourquoi pas Hildy Johnson ?

Je lui savais gré de m'avoir tenu la main pour cette première balade en surface. Respirer est sans doute le plaisir de la vie qu'on sous-estime le plus.

On remarque qu'on respire quand quelque chose sent bon, on le regrette quand quelque chose pue, mais le reste du temps, on n'y pense même pas. C'est aussi naturel que de... bon, vous voyez ? Pour vraiment l'apprécier, essayez de fermer la bouche et de vous pincer le nez pendant trois minutes, ou le temps nécessaire pour frôler la syncope. Votre première respiration au retour des confins de la mort sera ce que vous aurez goûté de plus doux, je vous le garantis.

Maintenant, recommencez, mais pour une demi-heure.

L'oxygène de mon nouveau poumon était censé durer ce laps de temps, avec une marge de cinq à sept minutes. « Tablez sur trente, m'avait averti Aladin en l'installant. Comme ça, vous serez tranquille.

— Je préfère tabler sur quinze, rétorquai-je. Voire cinq. » Cette conversation se déroulait dans sa clinique alors que j'étais étendue, la partie gauche du torse ouverte et béante, l'immonde masse grise de ce qui avait été naguère mon poumon gauche déposée à côté dans un plat sur une table, tout à fait comme le morceau du jour chez votre boucher.

« Abstenez-vous de parler. Aussi longtemps que je travaille sur le système respiratoire. » Il m'essuya une goutte de sang à la commissure des lèvres.

« Peut-être même une seule », continuai-je quand même. Il prit le nouveau poumon, un truc de métal brillant hérissé de tubes, en gros de la forme de l'organe, et entreprit de le fourrer dans la cavité thoracique. Le tout sur fond de bruits de succion moites. J'ai horreur de la chirurgie.

J'aurais pu croire que c'était un truc tout nouveau si je n'avais pas récemment potassé la technologie de survie dans le vide. Une partie du dispositif était certes révolutionnaire, mais le reste n'était que l'assemblage de plusieurs inventions mises au point jadis et abandonnées depuis belle lurette.

Les Heinleinistes n'étaient pas les premiers à travailler au problème de l'adaptation du corps humain à la surface lunaire. Ils étaient juste les premiers à avoir trouvé une solution à peu près pratique. L'essentiel du poumon artificiel qu'Aladin m'avait implanté consistait en une simple bonbonne remplie d'oxygène comprimé. Le volume restant était occupé par l'interface permettant à l'oxygène d'être libéré directement dans ma circulation sanguine tout en purifiant mon sang de son gaz carbonique. Divers autres implants servaient à libérer une partie du gaz en plusieurs endroits de mon épiderme, afin d'évacuer la chaleur. Rien de bien nouveau : la plupart de ces techniques avaient été déjà expérimentées en l'an 50.

Mais l'an 50, c'était encore le temps des diligences. Le système n'était pas pratique. Il fallait encore se trimbaler une tenue spéciale pour se protéger de la chaleur comme du froid, et surtout des deux simultanément – conditions extrêmes jamais rencontrées sur Terre. Il fallait en outre isoler l'épiderme du vide, évacuer la chaleur résiduelle, et répondre à tout un tas d'autres exigences. Ce genre de tenue était disponible ; j'en avais même acheté deux au cours de l'année écoulée. Elles marquaient évidemment un net progrès par rapport au sarcophage de momie endossé par les premiers explorateurs de

l'espace, mais le principe restait identique. Et elles fonctionnaient nettement mieux que les implants pulmonaires. Après tout, si vous devez enfiler un scaphandre, quel intérêt d'avoir une réserve d'air d'une demi-heure à la place d'un poumon ? Pour un long séjour en surface, vous devrez de toute façon emporter sur votre dos la majeure partie de votre air, exactement comme jadis Neil Armstrong.

Les Heinleinistes faisaient de même pour les sorties les plus longues. En revanche, ils avaient résolu le problème du stockage du scaphandre : il suffisait de l'éteindre quand on n'en avait plus besoin.

Je suppose qu'ils avaient également résolu le problème psychologique, ce réflexe panique qui survient quand on n'a plus respiré depuis un certain temps, mais la réponse devait être la même que pour un gosse à sa première leçon de natation. À force, la peur finit par disparaître.

Moi, cela faisait quinze minutes, et j'étais toujours aussi paniquée. Mon cœur battait la chamade, ma paume était moite. Ou était-ce celle de Gretel ?

« Tu vas pas mal transpirer, répondit-elle à mon interrogation. C'est normal. La couche d'air est assez chaude, même si la température reste supportable. Et puis, la pellicule de sueur aide à évacuer la chaleur, c'est le même principe qu'à l'intérieur. »

On m'avait dit que l'écart entre la combinaison et l'épiderme oscillait d'environ un millimètre sur un rythme régulier. Cela suffisait à faire varier le volume dans des proportions considérables et permettait d'aspirer l'air vicié de l'intérieur du corps pour le rejeter dans le vide avec un mouvement de soufflet. La vapeur d'eau s'échappait par le même chemin, mais une bonne partie ruisselait simplement sur la peau.

« Je crois bien que je vais rentrer maintenant », articulai-je, et j'avais dû le faire correctement, car je l'entendis répondre « d'accord » tout à fait distinctement. C'était le même circuit qu'employait le C.C. pour me parler en privé, du temps où on se parlait encore. Mis à part l'ensemble respirateur/réserve d'air/générateur de champ et la pose de quelques tuyaux, il n'y avait pas eu grand-chose à faire pour m'adapter à la tenue de sortie. En partie parce que j'étais déjà pas mal câblée d'origine, comme le C.C. me l'avait souvent fait remarquer lors de mes expériences d'interface directe. On avait effectué quelques ajustements sur mes tympanes pour leur permettre de mieux supporter les changements de pression, et l'on m'avait ajouté un nouvel affichage tête haute de sorte qu'il me suffisait de fermer les yeux ou de plisser les paupières pour lire les chiffres concernant ma température corporelle, mes réserves d'oxygène et ainsi de suite. Plus des signaux d'alarme censés retentir en certaines circonstances bien précises et que je n'avais nullement l'intention d'entendre. En fait, avec une tenue de sortie, il suffisait de la porter. Et à peu de chose près, on la portait surtout en soi.

Le sas que j'avais emprunté pour accéder à cet antre secret n'était utilisé que pour les objets inertes, ou les personnes portant des objets inertes, comme le scaphandre à l'ancienne dont j'étais vêtue à mon arrivée. Si vous aviez une

tenue de sortie, vous n'aviez qu'à pénétrer dans la paroi-miroir : aussitôt, votre tenue s'y fondait, comme une goutte de mercure dans une flaque de vif-argent. C'était le seul moyen de traverser la barrière à champ-nul, à moins de couper celui-ci. Elle était parfaitement réfléchissante des deux côtés. Rien ne la traversait, ni air, ni projectiles, ni lumière, ni ondes radio. Pas même les neutrinos. *Rien.*

Enfin, si, la gravité, quoi qu'elle puisse être. Ne cherchez pas ici la réponse à ce genre de question. Mais les champs magnétiques étaient également arrêtés et Merlin travaillait sur l'aspect gravitation. Affaire à suivre.

Juste avant de le franchir avec Gretel, je notai qu'une partie du mur-miroir se déformait pour modeler un visage. C'était le seul moyen de voir au travers : en collant le nez dessus, et même là, le coup n'était pas évident à prendre. Gretel et son frère – devinez ? – Hansel faisaient ça aussi naturellement que je tourne la tête pour regarder par la fenêtre. Moi, il fallait que je prenne mon courage à deux mains parce que tous mes réflexes me hurlaient que j'allais me fracasser le nez sur ce reflet de moi-même.

Mais je n'eus aucun problème cette fois-ci tant je brûlais de passer de l'autre côté de ce miroir. Je courais au moment où je le rencontrais. Et bien entendu, il n'y eut pas la moindre sensation de choc – ma tenue disparut simplement à l'instant où je franchissais le champ de taille supérieure. Résultat : m'étant inconsciemment préparée à l'impact en rentrant les épaules, en grimaçant et en serrant les fesses, je fis comme lorsqu'on grimpe une marche inexistante ; j'exécutai une petite sarabande comique, à croire que le sol était tapissé de peaux de bananes, et faillis me payer une cascade digne d'un acteur du muet.

Avant de vous foutre de moi, essayez donc de faire pareil.

Gretel prétendait être capable de distinguer les traits des gens même sous la couverture d'une tenue à champ-nul. Je suppose que lorsqu'on a grandi avec, ce doit être possible ; pour moi, ce n'étaient que des masques chromés anonymes et qui le resteraient sans doute encore longtemps. Mais je supposais que c'était Hansel qui venait de pointer le bout de son nez, vu que c'était là que nous l'avions laissé pour surveiller Winston, et ce fut bien lui qui m'accueillit à l'issue de mon baptême du vide dans la nouvelle combinaison. Hansel était un gamin de quinze ans, un grand échalas plutôt, avec une touffe de cheveux blonds comme sa sœur et une espèce de lueur dans le regard qu'il devait selon moi tenir de son père. J'appelle ça l'œil du savant fou. Le genre à vous démonter volontiers pour voir comment vous fonctionnez, mais trop poli pour ne pas demander d'abord la permission. Pour vous remonter ensuite, je m'empresse d'ajouter, du moins en théorie, les capacités techniques risquant de ne pas suivre. Ça aussi, il le tenait manifestement de son père. Pour la timidité, je ne savais pas. Elle ne venait sûrement pas du côté paternel.

« Je viens d'avoir un coup de fil du ranch, annonça Hansel. Libby dit que la jument alezane est sur le point de mettre bas.

— Je l'ai entendu moi aussi, répondit Gretel. Allons-y. »

Ils étaient déjà partis alors que je cherchais encore à reprendre mon souffle. Cela faisait un bout de temps que je n'avais plus fréquenté des enfants, mais je n'osais pas laisser ces deux-là m'échapper. Je n'étais pas certaine de retrouver seule mon chemin pour regagner le *Heinlein*. Incroyable, non ? Car s'il est un domaine où excellent les Sélénites, c'est celui de l'orientation dans un labyrinthe en trois-D ; en tout cas, c'est ce que nous nous plaçons à imaginer. Mais les dédales de King City tendent à se ramener à deux catégories : rayonnants à partir d'un point central, avec une succession de boulevards circulaires, ou bien selon une trame nord-sud, haut-bas. Les itinéraires dans la Décharge de Delambre ressemblaient plutôt à un plat de spaghetti. Quarante-huit heures de séjour à Delambre et n'importe quel urbaniste était bon pour la cellule capitonnée : ça partait dans tous les sens.

Le chemin sur lequel je me trouvais avait été tout bêtement creusé par d'antiques tunneliers – encore un domaine où excellent les Sélénites. Ces machines servent habituellement à creuser la roche et le genre de stratigraphie à base de compost technologique rencontré à Delambre n'était pas vraiment un problème : leurs lasers vous perçaient ça comme de rien. Les Heinleinistes disposaient d'une douzaine de ces engins, récupérés sur place ; ils les avaient remis en état et apparemment lâchés dans la nature pour creuser à leur guise. Pas vraiment en fait, mais quiconque chercherait une quelconque logique à ces itinéraires devrait bien admettre que le premier lombric venu aurait travaillé plus proprement.

Une fois creusés les trous de ver, les équipes humaines avaient débarqué pour installer le revêtement formé de toutes les plaques de plastique récupérables. Ces panneaux étant un matériau de construction fort répandu depuis plus d'un siècle, ils n'étaient guère difficiles à trouver. La dernière étape avait été l'installation d'un ESA tous les cent mètres environ. Un ESA était un Élément de Sas Autonome, entendez : un générateur de champ-nul avec ses circuits logiques pour commander son étrange système de verrouillage à chaque bout, un gros réservoir d'air entretenu par des autobots et, enfin, un câble raccordé au panneau solaire installé au sommet du tas d'ordures pour alimenter tout le bastingue. Quand quelqu'un voulait s'en donner la peine, on suspendait des câbles d'éclairage et de chauffage à la voûte pour qu'il ne fasse pas trop sombre ou trop froid dans ces tunnels, mais on estimait que c'était un luxe et on ne trouvait pas cela partout.

Personne sur cette vieille planète n'avait vu système plus tordu, plus improvisé, pour tenir à l'écart les Bouffeurs d'oxygène, et pas un individu modérément sensé n'aurait osé confier un seul instant sa couenne chérie à ce genre de bricolage. Avec raison, d'ailleurs : les pannes étaient fréquentes, les réparations lentes. Les Heinleinistes s'en fichaient pas mal, et pourquoi pas, après tout ? Si une partie du tunnel lâchait, votre combinaison se mettait en route aussitôt et vous aviez tout le temps d'évacuer vers le tronçon suivant. Le vide ne leur faisait ni chaud ni froid, tout simplement.

Tout cela rendait les parcours cahotiques et me donnait une raison

supplémentaire de ne pas lâcher ces gosses d'une semelle. Tous deux étaient équipés de torches, accessoire presque obligatoire dans ces boyaux, et que j'avais une fois de plus oublié. Nous étions parvenus à un passage sombre et glacial et j'avais toutes les peines du monde à garder en ligne de mire leurs lumières tressautantes. Je pouvais bien sûr les rappeler si je me perdais, mais j'étais décidée à l'éviter autant que possible. Ça n'aurait pas été du jeu, vous comprenez, et s'il est un truc que les gosses adorent par-dessus tout, c'est bien de jouer. Pas question de se tailler une réputation d'éternelle retardataire.

Il faisait froid, ça c'est sûr, un froid à claquer des dents, et puis ma tenue se commuta automatiquement, et avant que je sois ressortie de l'obscurité, j'étais réchauffée. Winston se retourna pour me regarder en jappant. Il portait toujours sa combi ancien style, Hansel tenant son casque. Ils auraient voulu que je les laisse l'équiper d'une tenue de sortie, mais je ne savais pas comment expliquer ça à Liz plus tard.

La première fois que les gosses me conduisirent à la ferme, je m'attendais à découvrir une plantation hydroponique ou de plein sol, du genre de celles dont les Sélénites connaissent l'existence quelque part mais qu'ils ne pourraient retrouver qu'avec l'aide d'un annuaire et n'ont jamais vue en réalité. J'en avais jadis visité une à la faveur d'un reportage – j'ai visité pas mal d'endroits au cours de mon siècle d'existence –, et comme ce n'est sans doute pas votre cas, je vous avouerai que cela n'a rien de folichon. Ça ne vaut vraiment pas le déplacement. Que l'on cultive du blé, des patates ou de la volaille, tout ce qu'on voit, ce sont des salles basses avec d'interminables rangées de cages, de stalles, de sillons ou de tranchées. Des machines apportent aliments ou engrais, évacuent les déchets, récoltent le produit fini. L'essentiel du bétail est élevé sous terre, l'essentiel des plantes croissent en surface, sous des toits de plastique. Tout cela est installé à l'écart de la civilisation et on n'en parle pour ainsi dire jamais, vu qu'une majorité d'entre nous ne supportent pas d'imaginer que tout ce que nous mangeons ait pu pousser dans la terre, ou avoir un jour caqueté, cacardé et déféqué.

Je m'attendais donc à une usine à nourriture, mais conforme aux caractéristiques typiquement heinleinistes, selon la description d'Aladin : « Un truc bordélique, mal fichu, et horriblement dangereux. » Je devais par la suite découvrir une ferme répondant à ce descriptif, mais ce n'était pas le cas de celle appartenant à Hansel, Gretel et Libby, leur meilleur ami. Encore une fois, j'avais oublié que j'avais affaire à des enfants.

La ferme était installée à bord de l'épave du *Heinlein*, derrière une imposante porte pressurisée sur laquelle était inscrit MESS DE L'ÉQUIPAGE n° 1. À l'intérieur, on avait juxtaposé et soudé une succession de tables pour établir une plate-forme continue à hauteur de taille. On y avait étalé une couche de terre, planté des herbes mutantes et des bonsaïs, puis tracé des chemins et posé les voies d'un réseau ferroviaire à l'échelle G. Le tout était décoré de maisons de poupées, de granges miniatures et de bâtiments en modèle réduit,

reproduits à des échelles souvent hétéroclites. L'ensemble faisait près de cent mètres sur cinquante, et c'était là que les enfants élevaient leurs minichevaux, engraisaient ou cultivaient d'autres trucs. Tout un tas d'autres trucs.

Comme il s'agissait d'enfants, et qui plus est, d'Heinleinistes, l'installation n'était pas entretenue au mieux. Ils avaient oublié de la pourvoir d'un bon système de drainage, si bien qu'en de nombreux endroits l'érosion avait exercé ses ravages. Un projet grandiose d'édification de reliefs contre le mur du fond semblait avoir été laissé en plan : on voyait des nappes de grillage en plastique orange révélant la charpente de montagnes qui auraient dû se dresser si les jeunes bâtisseurs ne s'étaient pas trouvés à court d'enthousiasme et de plâtre de Paris.

Mais à condition de plisser les yeux et d'exercer ses facultés d'imagination, ça vous avait de la gueule. Et votre nez ne risquait pas de vous tromper : il suffisait de passer la porte pour savoir immédiatement que l'on se trouvait dans un endroit peuplé de chevaux et de bétail.

Libby nous héla depuis une des petites écuries. Nous escaladâmes un montant pour accéder directement à la plate-forme. Je marchai avec précaution, redoutant d'écraser un arbre, ou pire, un cheval. Quand je rejoignis les enfants, ils étaient agenouillés tous les trois près de l'écurie aux murs rouges. Ils en avaient ôté le toit et regardaient, à l'intérieur, la jument couchée sur le flanc dans la paille.

« Regardez ! Il est en train de sortir ! » couina Gretel. Je regardai, puis détournai bien vite les yeux pour aller m'asseoir près de l'écurie, renversant au passage un tronçon de clôture blanche. Merde, de toute façon, elle n'était là que pour faire joli ; vaches et chevaux passaient par-dessus comme des sauterelles. Je baissai la tête, me dis que j'allais tenir le coup. Sans doute.

« Un problème, Hildy ? » demanda Libby. Je sentis sa main sur mon épaule et fis l'effort de lever les yeux et de lui sourire. C'était un rouquin dans les dix-huit ans, encore plus dégingandé que Hansel, et je lui avais apparemment tapé dans l'œil. Je lui tapotai la main, lui dis que ça allait et il retourna auprès de ses petites bêtes.

Je ne suis pas spécialement délicate, mais j'ai ces crises depuis que je suis enceinte. Il me restait encore un mois de grossesse ; il était donc bien trop tard pour changer d'avis. Mais c'était une expérience que je n'étais pas près d'oublier. Faites-moi confiance, quand vous vous réveillez à trois heures du matin avec une faim insatiable d'huîtres nappées de chocolat, ça marque. Et le souvenir de ce que ça peut donner le lendemain matin, ce n'est pas mal non plus.

J'avais eu quelque souci concernant mon suivi médical prénatal. Le problème était que je pouvais difficilement me rendre dans une clinique de King City car les toubibs auraient bien vite remarqué mon poumon gauche peu orthodoxe. Les Heinleinistes avaient des médecins dans leurs effectifs, et la doctoresse que j'avais vue, « Hazel Stone », m'avait assurée que je n'avais

rien à craindre. D'un côté, je lui faisais confiance et de l'autre – le nouveau, que je commençais tout juste à appréhender : le côté mère paranoïaque –, pas du tout. Elle ne parut pas étonnée et prit son temps pour s'efforcer de me tranquilliser.

« C'est vrai que le matos dont je dispose ici n'est pas aussi moderne que mon équipement à King City, m'avait-elle expliqué. Mais on n'est pas non plus revenus à la trépanation et aux sangsues. Le fait est que votre grossesse se déroule dans de bonnes conditions et que je pourrais vous délivrer manuellement s'il le fallait, avec juste de l'eau bouillie et des gants de caoutchouc. Je vous verrai une fois par semaine et je vous garantis que je saurai repérer aussitôt d'éventuelles complications. » Puis elle me proposa de « m'en délivrer tout de suite et de le mettre en bouteille » si vraiment je préférais. Elle le garderait en permanence dans son bureau en y raccordant tous les appareillages possibles pour me rassurer.

J'avais compris qu'elle plaisantait, mais cela donnait à réfléchir. Malgré tout, je déclinai son offre, j'étais décidée à me le carrer jusqu'au bout, au point où j'en étais, ajoutant que j'étais parfaitement consciente d'être idiote.

« C'est symptomatique, avait-elle remarqué. Vous avez des sautes d'humeur, des désirs irraisonnés, des envies. Si jamais ça empire, là aussi je peux vous aider. » Peut-être était-ce simple réaction contre toutes les manipulations que m'avait fréquemment fait subir le C.C., mais je refusai ses stabilisateurs d'humeur. Je n'aimais pas ces crises, et je ne suis pas non plus masochiste, mais si tu comptes aller jusqu'au bout, Hildy, m'étais-je dit, tu dois savoir à quoi ça ressemble. Sinon, autant lire un bouquin sur le sujet.

Cependant, la vraie raison de ma nervosité était aussi bête qu'une assiette de cornichons à la crème glacée. Comme je vivais toujours au Texas et faisais des allers-retours à Delambre, je continuais également à voir Ned Pepper une fois par semaine. En façade, c'était pour l'empêcher, lui comme les autres, d'avoir des soupçons, mais je suis à peu près sûre que c'était aussi parce que je le trouvais étrangement rassurant. Il faut bien avouer que même si personne ne prêtait le moindre crédit à ses talents ou ses connaissances médicales, la plupart des gens appréciaient son intuition en matière de diagnostic. Il serait né dans une époque plus simple, je suis sûre qu'il aurait pu se faire un nom. Et puis...

« Hildy », me dit-il en se tapotant les lèvres avec son stéthoscope. « Je voudrais pas t'inquiéter, mais il y a dans cette grossesse quelque chose qui me rend nerveux comme un putois débusqué. » Il but une nouvelle lampée au goulot, se releva tant bien que mal et rabattit ma jupe autour de mes jambes. C'était la seule raison pour laquelle je m'étais résolue à le consulter de préférence aux charcutiers de King City ; au Texas ouest, un examen gynécologique ne froissera guère votre mise. Le toubib glissait le disque de métal froid sous ma chemise pour écouter mon cœur et celui du fœtus, il me tapotait le ventre et le dos, il prenait ma température avec un thermomètre en verre, puis me demandait de glisser les pieds dans ces espèces d'étriers, là,

c'est ça, ma poule. Je savais qu'il avait un spéculum de laiton étincelant qu'il mourait d'envie d'essayer, mais j'y avais mis le holà. Qu'il se contente de jeter un coup d'œil et de jouer au docteur, et tout le monde serait très content. Alors qu'est-ce que c'était que ces conneries de *nervosité* ? Il n'avait aucune raison d'être nerveux. Il n'avait surtout pas le droit de m'en parler. Il parut s'en rendre compte sitôt que sa lampée de tord-boyaux eut atteint l'estomac.

« Je suppose que t'es toujours suivie par de vrais médecins ? » demanda-t-il timidement. Quand je le lui confirmai, il hocha la tête et fit claquer ses bretelles. « Dans ce cas, t'as aucune raison de t'en faire. Il va sûrement nous sortir juché sur un mustang, et prêt à taper le carton. Comme sa maman. »

Naturellement, je m'en faisais. La grossesse, c'est de la folie, croyez-moi sur parole.

Quand je fus certaine que ma nausée était passée, je me levai et découvris que je m'étais assise sur le poulailler. La charpente était en acier, mais sous mon poids, une partie des panneaux latéraux imitation bois s'étaient décollés. Un coq gros comme une souris protestait en me picorant les orteils. À l'intérieur, plusieurs douzaines de poules l'encourageaient bruyamment.

Le poulain n'était pas encore prêt à tenir sur ses jambes, mais pour l'essentiel, le spectacle était fini. Hansel, Gretel et Libby passèrent à autre chose. Quant à moi, je m'attardai pour compatir avec la jument qui leva les yeux comme pour me dire : « Attends voir quand ce sera ton tour, Madame Je-sais-tout. » J'avancai le bras pour caresser le nouveau-né du bout du doigt et la mère essaya de me mordre la main. Je ne lui en voulus point. Je me levai, m'époussetai les genoux et me dirigeai vers la ferme.

Je savais que le toit de la maison était monté sur charnières ; j'avais vu les gosses le soulever. Mes sentiments mitigés vis-à-vis de ces créatures de compagnie me rendaient hésitante. Je préfèrai donc me pencher pour appuyer sur la petite sonnette. Après quelques instants, l'un des bébés-roses mâles sortit et leva les yeux avec curiosité, quémendant une friandise.

Si les mini-chevaux, les vachettes et autres nano-volailles étaient déjà des grenades en matière de bombes illégales, les bébés-roses²⁰ équivalaient à dix bâtons de dynamite. Les bébés-roses étaient des lutins, dont la taille ne dépassait pas les vingt centimètres.

Les gamins les avaient baptisés à bon escient. Ce n'étaient absolument pas des hommes en réduction. Pour essayer de les rendre un peu plus malins, Libby les avait dotés d'un cerveau plus gros, exigeant un crâne plus volumineux. Raisonnement parfaitement logique pour un enfant. Et qui aurait pu se tenir, de prime abord. Mais il avait beau m'affirmer que l'actuelle génération était bien plus douée que les deux précédentes, ils n'étaient pas plus intelligents que n'importe quels vulgaires macaques.

Qu'on ne se méprenne pas : ils n'avaient absolument rien d'humain. Mais ils possédaient certains de nos gènes, et cela, la loi sur Luna l'interdisait formellement depuis plus de deux siècles. Je n'avais jamais possédé une de

ces poupées inquiétantes à jucher sur mon mini-cheval quand j'étais gosse. Je doute que quiconque en ait eu. Non, ces êtres étaient le fruit des recherches du jeune esprit curieux de Libby, et de lui seul.

Si l'on arrivait à surmonter le choc et l'horreur que n'importe quel Sélénite aurait normalement éprouvé en découvrant ces êtres, il fallait reconnaître qu'ils étaient mignons comme tout. Ils souriaient tout le temps, n'avaient de cesse que d'agripper votre doigt avec leurs minuscules menottes. La plupart savaient dire un mot ou deux, des trucs comme « su-sucre ! » et « salut ! » Quelques-uns étaient capables d'énoncer des phrases rudimentaires. Il devait sans doute être possible de leur apprendre plus, mais les gosses n'avaient pas pris cette peine. Ils avaient des mains mais ils étaient incapables de se servir d'outils. Non, ce n'étaient pas des lutins. Mais ils étaient mignons comme tout.

Bon, ça suffit. Le fait est qu'à un niveau de conscience primitif, ils me flanquaient la chair de poule. Ils avaient un côté magie noire. C'étaient les fruits défendus de l'Arbre de la Science. C'étaient des lutins, des esprits maléfiques, et Oncques-ne-laissera-sorcière-survivre.

À vrai dire, j'étais bien incapable de me forger une opinion sur ces satanés trucs. D'un côté, ce qui m'avait attirée chez les Heinleinistes, c'était qu'ils ne faisaient rien comme les autres. Alors... toutes justifications logiques et rationnelles mises à part... pourquoi diantre avaient-ils eu besoin de faire ça ?

J'en étais là de mes réflexions, qui n'avaient rien de neuf, lorsque quelqu'un arriva à ma hauteur et souleva le couvercle de la ferme. Je regardai dedans avec lui, et ce que nous y vîmes nous fit froncer les sourcils. L'intérieur de la structure était meublé de chaises et de lits miniatures ; les premières étaient renversées et les seconds inoccupés. Une demi-douzaine de bébés-roses étaient roulés en boule, çà et là, couchés là où le sommeil les avait pris, et l'on voyait également, déposés un peu partout, des tas d'une production typiquement animalière, quand un autre genre de besoin les avait pris. Cela contribua fortement à renforcer ma conviction que ce n'étaient décidément pas des hommes en miniature. Cela me rappela également certains documentaires d'horreur tournés au vingtième siècle dans des asiles d'aliénés ou des institutions pour attardés mentaux.

L'homme laissa retomber le couvercle, regarda alentour, et donna de la voix pour appeler ses enfants qui arrivèrent au pas de course, tout penauds, délaissant leur circuit de voitures miniatures. Il les fusilla du regard.

« Je vous ai déjà dit que si vous n'étiez pas capables d'avoir des bêtes propres, vous ne pourriez pas les garder.

— On va les nettoyer, p'pa, dit Hansel. Dès qu'on aura fini la course. C'est pas vrai, Hildy ? »

La petite crapule. Redoutant que mon acceptation en ces lieux soit étroitement liée à ces mioches trop précoces, je répondis, avec suffisamment de diplomatie, j'espère : « Je suis sûre qu'ils comptaient le faire. »

Et je le dis parce que je ne risquais pas de mentir à l'homme qui se tenait à

mes côtés : non seulement c'était le père d'Hansel et Gretel, mais la poursuite de mon séjour parmi les Heinleinistes dépendait essentiellement de son bon vouloir.

C'était cet homme que les médias avaient décidé de baptiser « Merlin », car il n'avait jamais voulu dévoiler sa véritable identité. Je ne suis même pas sûre de savoir moi-même son véritable nom, et pourtant je pense avoir eu sa confiance, depuis le temps, si tant est qu'il l'accorde à quiconque. Mais comme je n'aime pas ce surnom de Merlin, j'ai décidé, pour la suite de ce compte rendu, de l'appeler M. Smith. Valentin Michael Smith²¹ .

POLITIQUE

Monsieur V.M. Smith, chef des Heinleinistes, était un homme de grande taille, avec cette beauté brute propre à certaines des plus viriles de nos stars de cinéma ; il avait des dents blanches et régulières qui envoyaient de petits éclairs éblouissants lorsqu'il souriait, des yeux bleus pétillants de sagesse et de compassion.

Vous ai-je dit qu'il était grand ? En fait, il était plutôt du genre gringalet. Réflexion faite, je dirai qu'il était de taille moyenne. Et, sacrebleu, il se pourrait bien qu'il ait eu les cheveux tout noirs et bouclés. Affreux, le mec, avec un sourire édenté genre rat crevé au soleil. Merde, peut-être même qu'il était chauve.

Et tout bien considéré, je ne jurerais même pas qu'il était de sexe masculin.

Je suppose qu'à l'heure qu'il est, les flics ont dû lui lâcher les basques, mais il (ou elle) pense différemment, donc ne comptez pas sur moi pour vous offrir la moindre description du personnage. Mes portraits des autres Heinleinistes, enfants compris, sont délibérément vagues, pour ne pas dire trompeurs. Pour vous l'imaginer, vous n'avez qu'à faire comme moi quand je lis un roman : choisissez un visage célèbre à votre convenance et faites comme s'il lui ressemblait. Ou réalisez votre propre montage. Essayez un Einstein jeune, les cheveux en bataille et l'air ahuri. Vous aurez tout faux, sans que cela m'empêche de jurer que ses yeux semblaient dire que l'univers était un truc encore plus étrange que tout ce qu'on pouvait imaginer.

Et cette histoire de chef des Heinleinistes... s'ils devaient avoir un chef, il était tout désigné. C'était Smith qui avait rendu possible leur vie en autarcie grâce à ses recherches scientifiques dans des domaines oubliés. Mais les Heinleinistes étaient d'un naturel indépendant. Ils n'étaient pas du genre à assister aux conseils municipaux, ils n'avaient pas franchement la fibre associative – bref, la démocratie les laissait plutôt sceptiques. La démocratie, m'avait dit un jour l'un d'eux, cela veut dire que vous êtes obligé de faire ce que vous aura prescrit une majorité de crétins de fils de pute. Ils n'étaient pas pour autant favorables à la dictature (« être obligés de faire ce que vous aura prescrit un seul et unique crétin de fils de pute », *loc. cit.*). Non, ce qu'ils appréciaient par-dessus tout (si l'on me permet de citer encore une fois mon philosophe heinleiniste), c'était de laisser tomber tous les crétins de fils de pute, et de pouvoir faire ce qui leur chantait.

Une conduite pour le moins risquée dans une société totalement urbanisée, et fort susceptible de vous conduire en prison – lieu où l'on compte en effet une encombrante proportion d'Heinleinistes. Ce genre d'existence exige pas mal d'espace vital : au bas mot le Texas, et je vous parle du vrai, celui d'avant

l'arrivée du cheval de fer, d'avant les Mexicains, d'avant les Espingouins. Merde, d'avant les Indiens, même. Il vous fallait le continent noir, les sources de l'Amazone, le pôle Sud, le mur du son, l'Éverest, les Sept Cités perdues. Des coins sauvages, des coins inexplorés, pas cette bonne vieille Lune si terre à terre. Non, ce qu'il vous fallait, c'était de l'espace vital et de l'aventure.

Un tas d'Heinleinistes avaient vécu dans les Disneys ; certains y vivaient encore, à défaut d'aller s'entasser dans les fourmilières des cités. Mais ils s'étaient vite aperçu combien ces reconstitutions étaient des jouets étriqués. La ceinture d'astéroïdes et les planètes extérieures accueillait également une proportion notable de ces indécrottables grincheux, mais cela faisait belle lurette que ces sites ne représentaient plus vraiment un défi pour l'humanité. Bon nombre de commandants de vaisseaux étaient des Heinleinistes, et bien des mineurs solitaires. Pas un n'était heureux – sans doute ce genre d'individu ne peut-il jamais vraiment l'être – mais au moins se trouvaient-ils à l'écart des masses humaines et donc moins sujets aux ennuis en cas d'agression intolérable contre leur personne, genre mauvaise haleine ou rire déplacé.

C'est injuste. Alors qu'il y avait dans leurs rangs une proportion notable de têtes brûlées et d'asociaux, la plupart avaient appris à s'intégrer au groupe, à ravalier les désagréments de la vie quotidienne, à en affronter les mille petits inconvénients. On appelle ça la civilisation. C'est ce qui fait passer vos besoins, vos rêves après le bien commun, et nous avons tous appris à le faire. Certains y parviennent si bien qu'ils finissent par oublier qu'ils ont pu nourrir des rêves d'aventure. Les Heinleinistes n'étaient pas doués pour cela : ils avaient trop de mémoire. Ils rêvaient toujours.

Avec ces rêves et cinq cents en poche, vous trouverez toujours à boire une tasse de café sur Luna. Les Heinleinistes en étaient conscients, jusqu'au jour où M. Smith vint les persuader que les contes de fées peuvent se réaliser, pour peu qu'on le veuille vraiment.

Je suivis Smith hors de la ferme, laissant sur place Libby et ses enfants avec la rude tâche de nettoyer la maison des bébés-roses. Nous avions regagné l'une des longues coursives du R.A. *Heinlein*. Celle-ci, comme d'autres, était tapissée du champ-nul argenté. J'allais lui emboîter le pas quand je me souvins de Winston. Je repassai la tête à l'intérieur, récupérai son casque, et le sifflai. Il sortit de sous une des tables en trotinant. Il se léchait les babines et je crus y déceler des traces de sang.

« T'as encore bouffé du cheval ? » lui demandai-je. Il leva juste la tête en se léchant le museau. Il savait qu'il n'avait pas le droit de monter sur les tables, mais il estimait que les mini-chevaux étourdis qui sautaient par terre lui revenaient de plein droit. Je ne sais pas ce que les gosses en pensaient et je n'étais même pas sûre qu'ils en étaient conscients. Je ne leur avais rien dit. Ce qui est sûr, c'est que Winston avait pris goût à la viande de cheval.

Je croyais avoir à me dépêcher pour rattraper Smith, mais il s'était arrêté un peu plus loin dans la coursive pour m'attendre.

« Alors, vous êtes toujours là ? » Ben oui, c'est vous dire ma réputation à

bord de ce vieux rafiot.

« Je suppose que c'est parce que j'adore les gosses. »

Ça le fit marrer. Je ne l'avais vu que trois fois jusqu'ici, sans jamais lui parler beaucoup, mais il était de ces individus capables de vous jauger au premier coup d'œil. Nous sommes nombreux à nous croire doués pour ça, mais lui l'était vraiment.

« Je sais qu'ils ne sont pas faciles à aimer, dit-il. Probablement que je ne les aimerais pas autant si c'était le cas. » C'était bien une remarque d'Heinleiniste ; ces gars-là adorent la perversité, voyez-vous.

« Vous dites que seul un père pourrait les aimer ?

— Ou une mère.

— J'y compte bien, dis-je en me tapotant le ventre.

— Soit on les aime tout de suite, soit on les noie. » Nous continuâmes à marcher en silence. De temps en temps, un des ESA s'évanouissait devant nous pour réapparaître dans notre dos. Toujours automatiquement, et uniquement pour qui était équipé d'une tenue de sortie.

Ces gens ne s'encombraient pas de tonnes d'équipement pour la bonne raison qu'ils disposaient de ce merveilleux système de sécurité. Ce truc-là va provoquer une révolution, je vous le garantis.

« J'ai l'impression que vous n'approuvez pas, remarqua-t-il enfin.

— Quoi donc ? Vos gosses ? Eh, je disais juste...

— Non, ce qu'ils font.

— Winston, si. Je crois bien qu'il a bouloité la moitié de leur cheptel. »

Je réfléchissais à toute vitesse. Je voulais en savoir plus sur cet homme, et le meilleur moyen était de ne pas dénigrer ses gosses et son mode de vie. Mais si j'avais appris un truc, c'est qu'il n'aimait pas les mensonges, qu'il savait les repérer, et que même si une longue carrière de journaliste avait fait de moi une menteuse hors pair, je n'étais pas sûre de pouvoir lui en faire gober. Et je n'étais pas sûre d'en avoir l'envie. J'avais cru m'être débarrassée de ce genre de problème. Aussi, plutôt que de répondre directement, je biaisai, selon une technique familière à tout journaliste ou politicien.

Et apparemment, c'était efficace : il grommela, se pencha pour flatter la tête de l'affreux clébard. Une fois encore, Winston me surprit en s'abstenant de lui trancher la main au ras du poignet. Sans doute finissait-il de digérer son mini-cheval.

Nous arrivâmes à une porte, marquée SALLE DU PROPULSEUR PRINCIPAL, qu'il maintint ouverte pour me laisser passer. On aurait pu y expédier une balle de golf sans jamais atteindre un mur ; la salle était assez grande pour accueillir un championnat de jeeps indoor. La question de savoir s'il était possible de propulser un astronef de la taille du *Heinlein* restait en suspens. En tout cas, j'avais devant moi la preuve tangible que quelqu'un s'y employait.

L'essentiel du volume de cette salle caverneuse était occupé par des structures dont je laisse la description précise à votre imagination, puisque le

système de propulsion du *Heinlein* est un secret bien gardé et le restera sans doute longtemps encore après qu'ils auront réussi à mettre en route leur fichu bidule. Je ne vous dirai qu'une chose : quoi que vous imaginiez, vous êtes sûrement loin du compte. C'est de l'inattendu, de l'ahurissant, comme ouvrir le capot d'une jeep et découvrir qu'elle est propulsée par mille souris accrochées à pleines dents à mille manivelles minuscules, ou par la seule force morale de la virginité. Et j'ajoute : j'aurais été bien en peine d'identifier un truc aussi bête qu'un boulon dans ce bordel incroyable, et pourtant la conception d'ensemble avait la patte heinleiniste : aucun superflu. Peut-être que s'ils ont le temps de dépasser le stade du prototype, le résultat final sera plus élégant, plus soigné, mais d'ici là, le mot d'ordre reste : « Tords pas cette clef, prends un marteau plus gros. » Les caisses à outils des Heinleinistes doivent être garnies de bubble-gum et de pinces à cheveux.

Eh oui, ô brave et fidèle lecteur, ils avaient bel et bien l'intention de lancer cette bonne grosse vieille épave de *Robert A. Heinlein*, de la lancer dans l'espace interstellaire. Vous avez la primeur de la nouvelle. Sauf qu'ils ne comptaient pas y parvenir en lâchant un interminable chapelet de bombes nucléaires par les tuyères de queue. Les principes mis en œuvre restent encore le secret de leurs concepteurs, mais je puis vous préciser que la technologie était dérivée des mathématiques à l'origine du champ-nul. Ça, je peux le dire, parce que cette technologie n'est connue que de Smith et d'une poignée de collaborateurs.

Vous n'avez qu'à imaginer qu'ils comptent relier l'épave à un vol de très gros cygnes, et vous en tenir là.

« Comme vous pouvez le constater », était en train d'expliquer Smith alors que nous descendions un long escalier métallique quelque peu branlant, « ils viennent tout juste de frabjuler la phase primaire du débiduleur osmofractionnel. Quant à l'équipe chargée de dépistouiller le bitoniot, ils affirment être en mesure de nous le faire démarrer sous trois jours. »

Nul secret là-dedans. J'aurais reproduit texto ce qu'il m'avait dit, si j'avais eu le moindre espoir de m'en souvenir, et ça n'aurait pas eu plus de sens. Apparemment, Smith se fichait éperdument que son auditoire débarque au club-house avec deux ou trois trous de retard sur lui ; il vous débitait son petit jargon personnel sans s'inquiéter qu'on le suive ou pas. Parfois, je crois que ça l'aidait simplement de réfléchir tout haut. À d'autres moments, je crois qu'il frimait. Cela tenait sans doute un peu des deux.

Mais je ne peux pas quitter le sujet de la propulsion interstellaire sans évoquer l'unique fois où il tenta de la décrire en termes pour profane. Son explication me frappa, sans doute à cause de sa façon de faire rimer « profane » avec « attardé ».

« Il existe, avait-il commencé, trois états fondamentaux de la matière, qui sont le délire, le dogmatisme et la perversité. Notre univers sensible est presque exclusivement composé de matière dogmatique, tout comme il est formé pour l'essentiel de ce que nous appelons "matière" par opposition à

l'“antimatière” – bien que la matière dogmatique existe sous les deux espèces. Très épisodiquement, nous décelons des traces d'existence de matière perverse. C'est quand vous entrez dans le domaine du délire qu'il faut commencer à faire gaffe.

— Ça, je l'ai toujours su », avais-je rétorqué.

« Certes, mais les possibilités que cela ouvre ! » Et, d'un grand geste, il avait embrassé le propulseur en train de prendre forme dans la salle des machines du *Robert A. Heinlein*.

Il le faisait encore maintenant, reproduisant ce jeu de scène que je déteste chez les réalisateurs de cinéma, mais que voulez-vous, Smith avait cette manie des moulinets pompeux chaque fois qu'il tombait sur ses créations prodigieuses. Il avait quand même le droit, non ?

« Vous voyez ce que donnent encore les bras morts de la science ? La physique, on en a fait le tour, disaient-ils tous. Consacrez donc vos talents à quelque chose de plus utile.

— Ils se moquaient de moi à la Sorbonne ! lui soufflai-je.

— Ils m'ont jeté des *œufs* quand j'ai présenté ma communication à l'institut ! Des œufs ! » Il me lorgna d'un œil torve, se frotta les mains, arrondit le dos. « Les *imbéciles* ! Rira bien qui rira le dernier ! Niark, niark, NIARK ! » Laissant tomber le plan savant fou, il se mit à tapoter le flanc d'une énorme machine, ambiance cow-boy flattant sa monture. Smith aurait pu être d'une suffisance insupportable s'il n'avait pas vu autant de vieux films que moi.

« Sans blague, Hildy, ces imbéciles seront bluffés quand ils verront la substantifique moelle que j'ai réussi à tirer des vieux os de la physique.

— Ce n'est pas moi qui en disconviendrai. Qu'est-il arrivé à la physique, d'ailleurs ? Pourquoi l'a-t-on si longtemps laissée à l'abandon ?

— La loi des rendements décroissants. Ils ont englouti des sommes folles dans le S.C.S., il y a près d'un siècle, et quand ils l'ont mis en route, ils se sont aperçus qu'ils l'avaient fait cramer. La remise en état aurait encore coûté...

— Le S.C.S. ?

— Super-Collisionneur Supraconducteur. Vous pouvez encore en retrouver les fragments, tout le long de l'équateur lunaire. »

Je faisais le point maintenant : je l'avais suivi sur une partie de son tracé lorsque j'avais couru la Pan-Équatoriale Tout-terrain.

« Ils ont également construit des instruments géants dans l'espace. Ça leur a appris tout un tas de trucs sur l'univers, tant à l'échelle cosmologique que subatomique, mais avec fort peu de retombées pratiques. Vu l'orientation prise par la physique, on en était arrivé au stade où tout nouveau progrès des connaissances aurait coûté des milliards de milliards rien qu'en équipements. Et pour apprendre ce qui s'était passé le premier milliardième de nanoseconde après la création. Évidemment, cela vous aurait donné envie de savoir ce qui s'est passé le premier dix-milliardième de nanoseconde, le hic étant que ça

aurait coûté dix fois plus. Les gens en ont eu bientôt marre d'avoir à régler ce genre de facture pour répondre à des questions encore moins fondées que les problèmes théologiques, et les plus malins se sont avisés que pour trois fois rien, on pouvait découvrir des tas de trucs pratiques dans le domaine des sciences de la vie.

— De sorte que toutes les recherches originales ont lieu désormais en biologie.

— Ah ! s'écria-t-il. Mais il n'y a plus de recherche originale, sauf à compter certains des travaux du Calculateur Central. Oh, il y a bien encore quelques bonshommes ici et là. » Il les élimina d'un revers de main. « Mais ce n'est plus que de l'ingénierie, désormais. On prend des principes bien connus et on s'en sert pour élaborer un meilleur dentifrice. » Son œil s'alluma. « Tenez : l'exemple parfait. Il y a quelques mois, je me suis réveillé avec un goût de menthe poivrée dans la bouche. J'ai pioché la question et découvert que c'était une nouvelle sorte de biobot. Un de ces crétins a eu l'idée, il l'a fabriqué, et l'a lâché dans le public à son insu. *Ce truc-là est mis dans l'eau*, Hildy ! Non mais, vous imaginez ?

— C'est un scandale, marmonnai-je en tâchant d'éviter son regard.

— Enfin, j'ai mis au point l'antibot. J'ai peut-être au réveil une haleine de putois, mais au moins, c'est la mienne. Ça me rappelle qui je suis. » Ce qui, je suppose, illustre à merveille tant la perversité des Heinleinistes que la passivité culturelle contre laquelle ils se rebellaient ; et la raison essentielle de mon affection pour eux, malgré leurs efforts pour la refroidir.

Il poursuivit : « Tout nous vient d'en haut, désormais. Nous sommes comme des sauvages devant un autel, attendant que tombent les miracles. Nous n'imaginons pas ceux que nous pourrions pratiquer nous-mêmes, avec un minimum d'effort.

— Comme les bébés-roses, vingt centimètres de haut, et malins comme des rats de laboratoire. »

Il grimaça, premier indice d'un doute moral. Dieu merci ; j'aime bien les gens qui ont des opinions, mais les gens qui n'ont pas de doute me terrorisent.

« Vous voulez que je défende cette expérience ? Très bien. J'ai élevé ces gosses pour qu'ils apprennent à réfléchir tout seuls et à mettre en doute l'autorité. Ce n'est pas un crédit illimité : je dois, moi ou un autre plus informé, approuver leurs projets et nous les gardons toujours à l'œil. Nous avons créé un lieu où ils peuvent librement inventer leurs propres règles, mais ce sont des enfants, ils doivent d'abord suivre les nôtres même si nous en édictons le moins possible. Vous rendez-vous compte que c'est l'unique endroit de Luna encore inaccessible aux yeux de notre Big Brother mécanique ? Même la police ne peut venir y mettre le nez.

— Je n'ai aucune raison d'apprécier particulièrement le Calculateur Central.

— Je m'en doutais. Je sentais que vous auriez peut-être quelque chose à me dire là-dessus, ou je ne vous aurais jamais laissée entrer ici. Vous m'en

parlez quand vous vous estimerez prête. Savez-vous au moins pourquoi Libby a créé les bébés-roses ?

— Je ne lui ai pas demandé.

— Il aurait pu vous le dire ; ou peut-être pas. C'est sa solution personnelle au même problème que celui auquel je travaille : le voyage interstellaire. Son idée est qu'un être humain de taille réduite exige moins d'oxygène, moins de nourriture, moins de place dans un astronef. Si nous faisons tous vingt centimètres de haut, nous pourrions rejoindre Alpha du Centaure dans un bidon de mazout.

— C'est dingue.

— Non, pas dingue. Ridicule, sans doute. Inaccessible, presque certainement. Ces bébés-roses vivent dans les trois ans, et je doute qu'ils aient beaucoup de cervelle. Mais c'est une solution novatrice à un problème que le reste de Luna n'a même pas abordé. Pourquoi croyez-vous que Gretel passe son temps à galoper à la surface en tenue d'Ève ?

— Vous n'étiez pas censé être au courant.

— Je le lui ai interdit. C'est *dangereux*, Hildy, mais je connais Gretel et je sais qu'elle va vouloir insister. Et la raison, c'est qu'elle espère réussir à s'adapter au vide sans aucun appareillage. »

Je songeai au poisson échoué sur la plage, qui se débat, sans doute condamné, mais continue à se débattre malgré tout.

« Ce n'est pas ainsi que procède l'évolution, remarquai-je.

— Vous, vous le savez ; moi aussi. Allez le dire à Gretel. C'est une enfant, et une enfant intelligente, mais avec l'obstination de l'enfance. Elle renoncera tôt ou tard. Mais je peux vous garantir qu'elle tentera autre chose.

— J'espère que ce sera moins tiré par les cheveux.

— Dieu vous entende. Parfois, elle... » Il se frotta le visage, fit un geste dégoûté. « Les bébés-roses me mettent mal à l'aise, je le reconnais. On ne peut s'empêcher de remarquer combien ils sont humains, et s'ils sont humains, de se demander s'ils ont, ou s'ils devraient avoir ou non des droits.

— C'est de l'expérimentation sur des êtres humains, Michael. Nous avons des lois assez strictes sur la question.

— Ce que nous avons, ce sont des tabous. Nous faisons quantité d'expérimentations sur les gènes humains. Ce qui nous est interdit, c'est de créer de nouveaux hommes.

— Vous ne trouvez pas que c'est une bonne idée ?

— Ce n'est jamais aussi simple. Ce qui me gêne, ce sont les interdits généraux. J'ai fait pas mal de recherche en ce domaine – j'y étais opposé au début, comme vous, apparemment. Vous voulez que je vous en parle ?

— Je serais fasciné. »

Nous étions parvenus dans une zone de la salle des machines que j'avais fini par baptiser son bureau, ou son laboratoire. C'était l'endroit où devait se dérouler l'essentiel de nos entretiens lors de mon bref séjour auprès de lui. Il aimait poser les pieds sur un bureau en bois, assez analogue à celui de Walter,

mais encore plus usé, et là, le regard perdu dans le lointain, il s'expliquait. Jusqu'ici, sa prudence innée l'avait toujours retenu de trop entrer dans les détails quand j'étais dans les parages, mais je sentais qu'il avait besoin d'un avis extérieur. Le labo ? Imaginez l'endroit encombré de cornues bouillonnantes et de serpents grésillants. Oubliez le corps massif ligoté sur la table ; ça, c'était l'affaire de ses gosses. En réalité, le décor ne ressemblait aucunement à cette description mais elle restait vraie au niveau métaphorique.

« La question est de savoir tracer la limite, me dit-il. Car il en faut une ; même moi, j'en suis conscient. Mais la frontière évolue sans cesse. Dans une société de progrès, c'est même obligatoire. Savez-vous qu'il fut un temps où il était illégal d'interrompre une grossesse ?

— Je l'ai entendu dire. Ça paraît incroyable.

— On avait décidé qu'un fœtus était humain. Plus tard, on a changé d'avis. La société maintenait les morts raccordés à ce qu'ils appelaient des "équipements de réanimation" pendant des vingt ou trente ans. Vous n'aviez pas le droit de débrancher les machines.

— Leur cerveau était mort, vous voulez dire.

— Ils étaient complètement morts, Hildy, selon nos critères. De vulgaires cadavres dans lesquels on faisait circuler le sang. Une idée bizarre, à vous donner froid dans le dos. À se demander ce qu'ils avaient dans la tête, comment ils raisonnaient. Des gens qui savaient avec certitude qu'ils allaient mourir, et qui savaient que cette mort allait être horriblement douloureuse, on estimait qu'ils n'avaient pas le droit de mettre fin à leurs jours. »

Je détournai les yeux ; je ne sais pas s'il le remarqua. Je crois bien que si.

« Un médecin n'avait pas le droit de les aider à mourir ; il aurait encouru des poursuites pour meurtre. Il arrivait même qu'on interdise les drogues les plus efficaces contre la douleur. Toute substance qui émoussait les sensations, ou au contraire les amplifiait, ou qui altérait en quoi que ce soit la conscience était mise à l'index – à l'exception des deux qui sont pourtant les plus dangereuses pour la santé : l'alcool et la nicotine. Un produit relativement inoffensif tel que l'héroïne était complètement illégal, sous prétexte qu'il engendrait une accoutumance, comme si l'alcool n'en entraînait pas. Personne n'avait le droit de décider de ce qu'il introduisait dans son organisme ; les droits civiques médicaux n'existaient pas. Barbare, non ?

— Sans conteste.

— J'ai étudié leurs justifications. Elles paraissent bien peu cohérentes aujourd'hui. Les raisons de bannir l'expérimentation humaine sont certes parfaitement fondées. Les risques d'excès sont énormes. Toute recherche génétique implique des risques. De sorte que les lois ont évolué... puis elles ont fini par se figer. Plus personne ne les a révisées depuis plus de deux siècles. Pour moi, il est temps d'y réfléchir à nouveau.

— Et quel est le fruit de vos cogitations ?

— Bon sang, Hildy, on commence à peine. Tout un tas d'interdits en recherche génétique ont été promulgués au temps où un produit quelconque

lâché dans l'environnement pouvait en théorie avoir des conséquences désastreuses. Mais ce n'est pas la place qui nous manque pour l'expérimentation désormais, et nous disposons de moyens d'isolation à toute épreuve. On va faire ses travaux sur un astéroïde, et si quelque chose cloche, on le met en quarantaine avant de l'expédier vers le soleil. »

Je n'avais aucune objection à présenter, et le lui dis.

« Oui, mais l'expérimentation humaine ?

— Elle me met mal à l'aise, tout autant que vous. Mais c'est parce qu'on nous a appris à y voir le mal. Mes enfants n'ont pas de telles inhibitions. Depuis qu'ils sont nés, je leur ai dit qu'ils devaient être capables de poser n'importe quelle question. Et qu'ils devaient être capables de tenter n'importe quelle expérience, tant qu'ils estiment avoir une notion raisonnable de son résultat. Je les aide pour cette partie-là du travail, les autres parents aussi. »

Je devais avoir un air dubitatif. Logique, car je me sentais effectivement dubitative.

« Je vous interromps par avance, me dit-il. Vous allez me sortir le vieil argument du “surhomme”. »

Je n'en disconvins pas.

« Je crois qu'il est grand temps de réétudier la question. Jadis, on appelait cela “jouer à Dieu”. L'expression est tombée en désuétude, mais l'idée est toujours latente. Si nous nous attelons à la tâche d'améliorer génétiquement l'homme, de bâtir un nouvel être humain, qui va faire les choix ? Je peux déjà vous dire qui les fait actuellement, et je parie que vous connaissez vous aussi la réponse. »

Pas besoin d'aller chercher loin. « Le C.C. ? hasardai-je.

— Venez, dit-il en quittant son bureau. Je vais vous montrer quelque chose. »

J'avais du mal à le suivre – j'en aurais déjà eu en temps normal, mais mon présent état de poussah n'aidait pas non plus. Il faisait partie de ces fonceurs, de ceux qui, une fois la décision prise, ne se laissent pas facilement dévier de leur projet. Il ne me restait plus qu'à lui filer le train tant bien que mal.

Nous arrivâmes enfin à la base du vaisseau, identifiable surtout parce que nous avions quitté les courbes rectilignes et les virages à angle droit pour retrouver les itinéraires tortueux de la Grande Décharge. Peu après, nous descendions quelques marches pour nous retrouver dans un tunnel creusé à même la roche. Je ne savais toujours pas jusqu'où s'étendait ce dédale. J'avais l'impression qu'il serait possible de rejoindre King City à pied sans mettre une seule fois le nez dehors.

Nous parvînmes à une station de métro abandonnée et mal éclairée. Du moins avait-elle été abandonnée bien avant que les Heinleinistes ne la restaurent : ils avaient poussé les débris au bout d'un des quais, accroché quelques lampes, enfin, ce genre de petite touche accueillante. Une voiture de maglev flottait à quelques millimètres au-dessus d'un rail argenté scintillant. Une antiquité : les portières avaient disparu, la peinture était écaillée et la

plaque latérale de destination indiquait encore NAVETTE MAIL 5-9. Avec arrêts intermédiaires à tous les principaux puits fantômes. Pas à dire, c'était vraiment une antiquité.

Des coussins avaient été jetés au hasard sur les sièges défoncés ; c'est ceux-là que nous choisîmes, puis Smith tira un cordon : une clochette retentit, et aussitôt, la voiture s'ébranla en douceur.

« Cette idée de conception d'un surhomme a fini par acquérir une connotation fortement négative avec le temps », poursuivit-il comme si notre intermède pérégrinatoire n'avait jamais eu lieu. Et comme s'il lui fallait un autre trait déplaisant. « Les fascistes allemands ont été les premiers, à ma connaissance, à l'envisager sérieusement dans le cadre d'une conception raciale imbécile et dépassée.

— J'ai lu des trucs là-dessus.

— C'est agréable de parler avec quelqu'un qui a des rudiments d'histoire. Alors, vous devez savoir que lorsqu'il est devenu possible de trafiquer les gènes, on avait déjà soulevé bien d'autres objections. Valides, pour la plupart. Certaines le sont toujours.

— Aimeriez-vous vraiment voir ça ? demandai-je. Un surhomme ?

— C'est juste le mot qui vous désarçonne. J'ignore si le "surhomme" est possible, ou désirable. Je crois en revanche que l'idée d'un être humain modifié mérite d'être creusée. Si vous songez que nos pauvres carcasses ont été conçues pour prospérer dans un environnement d'où l'on nous a chassés...»

Le reste dut m'échapper, car juste à cet instant, nous entrâmes en collision avec une rame arrivant en sens inverse. Évidemment, il n'en était rien. Évidemment, ce n'était que le reflet des phares de notre véhicule approchant une de ces sempiternelles barrières à champ-nul. Et encore plus évidemment, ce n'est pas vous qui vous seriez dressé en criant comme une idiote tandis que toute votre vie défilait devant vos yeux. Mais je parie que vous auriez fait pareil, vous aussi. Ou alors, c'est que je suis dure à la détente.

Smith n'était pas de cet avis. Il se confondit en excuses quand il eut compris ma méprise et il prit le temps de m'avertir du prochain gag, qui se produisit une minute plus tard quand le champ-nul s'évanouit devant nous et qu'après un dernier courant d'air, nous nous retrouvâmes dans le vide. Cette fois, nous foncions pour de bon : les parois du tunnel s'estompèrent dans le faisceau des projecteurs, les détails étaient avalés avant d'être perceptibles.

Il en avait encore à me raconter sur l'ingénierie génétique appliquée à l'homme. Je ne pigeai pas tout parce que je me concentrais pour ne pas respirer – j'étais encore loin d'être accoutumée à la tenue de sortie. Mais je saisis le sens général.

D'après lui, si les méthodes de Gretel étaient erronées, son objectif restait digne d'intérêt, et je ne voyais pas non plus ce que j'aurais pu lui reprocher. En gros, soit nous fabriquons notre environnement, soit nous nous y adaptons. Les deux solutions ont leurs risques, mais il semblait grand temps d'envisager

au moins la seconde possibilité.

Prenez l'impesanteur, par exemple. La plupart des gens obligés de passer un certain temps en microgravité ont dû subir des adaptations corporelles, mais toutes ont été effectuées par la chirurgie. L'homme a trop de force dans les jambes : poussez un peu fort, et vous risquez de vous fracasser le crâne. Il est bien pratique d'avoir des mains au bout des chevilles : en impesanteur, les pieds sont aussi inutiles que l'appendice. Il est également bien utile de pouvoir se plier et se contorsionner plus que ne le permet normalement la morphologie humaine.

Mais la question en débat restait celle-ci : fallait-il modifier l'homme dans la perspective du voyage spatial ? Ces adaptations utiles devaient-elles être incluses dans les gènes, pour que tous les enfants naissent avec des mains à la place des pieds ?

Oui et non. Il ne s'agissait pas là de changements radicaux ni de modifications qui ne soient aisément réalisables par la chirurgie, ce qui esquivaient l'épineux problème de la multiplication des espèces humaines.

Mais quid d'un humain adapté au vide ? Je n'ai aucune idée de la façon de procéder, mais c'était sans doute réalisable. À quoi ressemblerait-il ? Se sentirait-il supérieur à nous ? Serions-nous son frère, son cousin, ou quoi ? Seule certitude : ce serait infiniment plus simple à réaliser par la génétique qu'au scalpel. Et je demeure convaincue que le résultat final n'aurait pas l'air très humain.

Je ruminai la question dans les jours qui suivirent, évaluant mes sentiments. Je découvris que Smith avait dit vrai : ils relevaient en grande partie de préjugés. On m'avait appris à penser que c'était mal. Mais j'étais bien forcée d'admettre que le temps était venu d'y réfléchir à nouveau...

Tant qu'on ne me demanderait pas de torcher les bébés-roses.

La voiture s'immobilisa sur une voie de débord dans une autre gare abandonnée. On avait griffonné « Minamata » par-dessus le nom initial de la station. Je n'avais aucune idée de la distance que nous avions parcourue ni de la direction que nous avions prise.

« Nous sommes toujours dans la décharge de Delambre, en gros », dit Smith, ce qui me donnait déjà une idée générale. Nous empruntâmes un long couloir crasseux. Le faisceau de la torche de Smith illuminait les parois au rythme saccadé de nos pas. Au cinéma, rats et autres vermines auraient détalé sous nos pieds, mais un rat aurait eu besoin d'une tenue de sortie pour survivre ici ; la mienne était encore en service et j'étais toujours hantée par l'idée de respirer.

« Rien n'interdit vraiment de monter répandre ces trucs à la surface comme le reste des détritiques, poursuivait Smith. Je crois que c'est pour des motifs psychologiques qu'on les accumule ici. C'est vraiment un sale coin. Quand les déchets sont toxiques, radioactifs ou biochimiquement dangereux, ils échouent ici. »

Nous étions parvenus à un sas pareil à ceux qui étaient en usage dans mon enfance, et il me fit signe d'y entrer. Il pressa un bouton, puis indiqua le raccord de la prise d'air latérale sur mon torse.

« Tournez-le dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. La mise en service n'est automatique que dans le vide. Il y a du gaz à l'endroit où nous nous rendons, mais il vaut mieux ne pas le respirer. »

Le sas s'ouvrit et nous entrâmes à Minamata.

Sur les plans officiels de King City, le site n'avait pas d'autre nom que : Décharge n° 2. Les Heinleinistes l'avaient baptisé en souvenir du port japonais qui avait connu la première grande catastrophe écologique de l'ère moderne : des industriels avaient rejeté des composés mercuriels dans une baie, provoquant la naissance d'une flopée de bébés difformes. Désolé, m'man. Manque de bol.

Minamata-Luna n'était en fait qu'une vaste cuve de décharge enterrée. Par vaste, entendez qu'on aurait pu y parquer quatre astronefs de la classe du *Heinlein* sans risque d'érafler les pare-chocs. Le Texas est infiniment plus grand, mais on n'y a pas l'impression d'être une mouche coincée dans une bouteille, car on n'en voit pas les parois. Là, si : elles s'incurvaient vers le haut pour disparaître dans une brume toxique. L'autre côté demeurerait invisible.

Peut-être y avait-il un éclairage artificiel. Je ne vis aucune lampe mais elles étaient inutiles : le tiers inférieur du cylindre horizontal était rempli de liquide et ce liquide luisait. Rouge ici, vert ailleurs... parfois bleu spectral. Les décorateurs de films d'horreur auraient tué pour obtenir ce genre de bleu.

Nous étions entrés à peu près au niveau de l'axe du cylindre, du côté où il s'arrondissait comme un réservoir pressurisé. Une corniche, large de trois mètres et munie d'un garde-corps, s'éloignait le long de la paroi incurvée dans chaque direction, mais du côté droit, un panneau de danger en interdisait l'accès. Je regardai au-delà et vis qu'elle s'était effondrée à plusieurs endroits. Quand je me retournai, Smith s'était déjà éloigné vers la gauche. Je pressai le pas pour le rejoindre.

Je ne réussis pas à le rattraper. Chaque fois que j'approchais, mon œil était attiré par la mer luminescente qui s'étendait sur ma droite, quelques centaines de mètres en contrebas.

C'est que cette mer... bougeait.

Je ne remarquai tout d'abord que des volutes iridescentes, tels les reflets d'une pellicule d'huile étalée sur l'eau. Tous les trucs colorés m'avaient toujours paru naturellement jolis, mais Minamata m'apprit à réviser mon jugement. Au début, je fus incapable d'expliquer ma réaction de malaise. Aucune de ces couleurs n'était, en soi, franchement hideuse (à part ce bleu). Nul doute que les mêmes volutes colorées, imprimées sur une jupe ou une robe, auraient été superbes. Non ? Si, sûrement. Je me mis à ralentir le pas, ma main hésitant sur la rambarde, cherchant à discerner l'origine de mon trouble.

Le flanc du cylindre descendait verticalement depuis le rebord sur lequel

nous avançons, puis il s'incurvait graduellement pour rejoindre la mer fluorescente. Des vagues épaisses roulaient avec lenteur pour s'écraser sur les parois métalliques de la cuve.

Des vagues, Hildy ? Qu'est-ce qui pouvait engendrer des vagues dans cette soupe infâme ?

Peut-être un quelconque mécanisme de brassage, même si je n'en voyais pas vraiment l'intérêt. Puis je vis une partie de la mer faire une bosse de dix ou vingt mètres de haut – difficile d'en estimer l'échelle depuis mon belvédère. Puis j'avisai des formes étranges à la frontière de la masse liquide et de la plage, des trucs en mouvement parmi les efflorescences minérales qui poussaient comme des doigts arthritiques le long de ce rivage de métal. Puis je vis quelque chose qui, me semblait-il, dressait sa tête au bout d'un long cou verruqueux et me regardait, avant de tendre une main avide...

Bien sûr, c'était très loin. Je pouvais m'être trompée.

Smith me prit le bras sans mot dire et me fit presser le pas. Je m'abstins de regarder à nouveau la mer de Minamata.

Nous arrivâmes au niveau d'une série de miroirs circulaires dressés contre la paroi verticale sur notre gauche. Chacun était surmonté d'un numéro. Je compris qu'on avait foré des tunnels depuis le mur et qu'on les avait scellés avec un barrage à champ-nul.

Smith s'arrêta au huitième et me l'indiqua avant d'y pénétrer. Je le suivis et me retrouvai dans une courte galerie, longue d'une vingtaine de mètres sur cinq de haut. À mi-distance, il y avait des barreaux métalliques. Au-delà, le sol avait été aplani et aménagé pour accueillir une couchette, une table, une chaise et des toilettes. L'ensemble évoquait le bas de gamme d'un catalogue de vente par correspondance. De notre côté des barreaux, un générateur d'air transportable, apparemment en état de marche, car ma tenue s'était évanouie dès que j'avais traversé le champ. Des bouteilles d'oxygène de réserve et des caisses de vivres s'empilaient contre le mur.

Assis sur la couchette, contemplant un match de slash-boxing à la télé : Andrew MacDonald. Il quitta l'écran des yeux à notre entrée, mais sans faire mine de se lever.

Sans doute un nouveau point de savoir-vivre. Les morts devaient-ils se lever en présence des vivants ? Prévoir d'aborder la question à la prochaine séance.

« Salut, Andrew, lança Smith. Je t'ai amené de la visite.

— Oui ? » fit Andrew avec un intérêt modéré. Ses yeux se tournèrent vers moi, s'attardèrent un moment. Aucune étincelle de reconnaissance. Pis que ça, je n'y discernai pas la moindre trace de l'acuité que j'avais notée le jour où... merde, comment dire ? Le jour de sa mort. Un instant, je crus que c'était juste un autre type qui lui ressemblait beaucoup. Je suppose que j'avais en partie raison.

« Désolé », dit-il, et il haussa les épaules. « J'la connais pas.

— Le contraire m'aurait surpris », remarqua Smith. Il me regarda. Je sentis que j'étais censée dire quelque chose de pertinent, d'intelligent. Peut-être que j'aurais dû saisir le fin mot de cette histoire.

« Merde, mais qu'est-ce qui se passe ici ? » dis-je, ce qui était déjà mieux que le « beuuh ? » de ma réaction première, sans pour autant mériter le qualificatif de pertinent.

« Posez-lui la question, dit Andrew. Il m'estime dangereux. »

J'allais m'approcher des barreaux, mais Smith posa la main sur mon bras tout en secouant la tête.

« Voyez ce que je veux dire ? lança le prisonnier.

— Il est dangereux, confirma Smith. À son entrée ici, il a failli tuer un homme. Il l'aurait fait si nous n'étions pas arrivés à temps. Tu veux nous en parler, Andrew ? »

L'intéressé haussa les épaules. « Il m'avait marché sur le pied. C'était pas de ma faute.

— Ça suffit comme ça, intervins-je. Bon sang, qu'est-ce que vous fabriquez ici ? J'ai vu mourir cet homme. Ou du moins son jumeau. »

Smith allait dire quelque chose, mais j'avais réussi à capter l'attention d'Andrew. Il se leva, s'approcha des barreaux et les saisit d'une main tandis que l'autre tripotait négligemment ses parties génitales. On voit ça parfois, chez les vieux alcoolos ou les schizos volontaires exilés à Bedrock. On est sur une planète libre, pas vrai ? Personne ne peut les en empêcher, mais les gens pressent le pas, de même qu'on ne s'arrête pas pour reluquer quelqu'un en train de vomir ou de se curer le nez. Je n'avais jamais vu un homme apparemment en bonne santé se masturber avec une aussi totale impudeur. Qu'est-ce qu'on lui avait fait ?

« Comment j'ai fait mon compte ? » me demanda-t-il, tout en continuant à se tirer sur le haricot. « Tout ce qu'ils m'ont dit, c'est que je suis mort sur le ring. Vous y étiez ? Vous étiez près ? Qui c'est qui m'a eu ? Merde, ils auraient pu au moins me filer la cassette.

— Êtes-vous vraiment Andrew MacDonald ?

— C'est mon nom, posez-moi de nouveau la question et je vous répondrai la même chose.

— C'est lui, confirma tranquillement Smith. C'est ce que nous avons finalement décidé, après mûre réflexion.

— C'est pas ce que vous avez dit la dernière fois, protesta l'homme. Vous disiez que j'étais qu'en partie l'ancien Andy. Sa mauvaise part. Je crois pas que je sois mauvais. » Il se désintéressa de son pénis pour glisser la main au travers des barreaux, le doigt tendu. « File-moi une de ces boîtes de bœuf en daube, chef. Ça fait des jours que je la reluque.

— T'as largement de quoi te nourrir là-dedans.

— Ouais, mais j'veux de la daube. »

Smith prit une boîte en plastique et la balança dans la cellule ; l'homme l'intercepta au vol, arracha le couvercle. Il y plongea la main et s'en fourra

une grosse poignée dans la bouche, mastiquant bruyamment. On distinguait parfaitement un réchaud, une table et des ustensiles de cuisine derrière lui, mais cela semblait le cadet de ses soucis.

« Je ne vous ai pas vu combattre, dis-je enfin.

— Merde. Tu sais quoi, tu serais pas mal si t'étais pas si grosse. Tu veux tirer un coup ? » Une main couverte de sauce se dirigea de nouveau vers son entre-jambes. « Viens te faire mettre, ma poule. »

Je préfère vous épargner le reste de son cirque. J'en garde le souvenir précis, toujours aussi dérangeant. J'avais naguère désiré faire l'amour avec cet homme. Je l'avais naguère trouvé très séduisant.

« J'étais là quand ils vous ont ramené du ring.

— La bonne vieille quadrature du cercle. La douce science. Y a que ça de vrai, franchement. C'est quoi ton nom, la grosse ?

— Hildy. Vous étiez mortellement blessé et refusiez tout traitement.

— Fallait que je sois con. Survivre pour livrer un nouveau combat, hein ?

— C'est toujours ce que je me suis dit. Et je pensais que ce que vous faisiez, risquer ainsi votre vie, était crétin. Et inutile, en plus, mais vous m'avez dit avoir vos raisons et je les respecte.

— Un vrai con, oui », répéta-t-il.

— Je suppose que lorsqu'est venu pour vous le moment de sauter le pas, je vous ai trouvé stupide, moi aussi. Mais j'étais impressionnée. Ébranlée. Sans aller jusqu'à dire que je vous approuvais, votre détermination forçait le respect.

— Alors, j'étais pas le seul à être con.

— Je sais. »

Il continuait à s'empiffrer de daube, tout en me lorgnant sans la moindre parcelle de sentiment humain. Je me tournai vers Smith.

« Il serait temps que vous m'expliquiez de quoi il retourne. Qu'avez-vous fait à cet homme ? Si c'est un exemple de vos méthodes en matière de...

— Ça l'est.

— Alors, on arrête là. Merde, je sais bien que j'ai promis de ne pas parler de vous et des vôtres, mais...

— Attendez un instant, Hildy, dit Smith. C'est certes un exemple d'expérimentation sur l'homme, mais il n'est pas de notre fait.

— Le C.C., dis-je après une longue pause. Qui d'autre ?

— Il y a un sérieux problème avec le C.C., Hildy. J'ignore lequel, mais j'en constate les résultats. Cet homme en est un. C'est un clone, issu du cadavre d'Andrew MacDonald ou d'un échantillon tissulaire. Quand il est en verve, il raconte des trucs que nous avons collationnés avec sa biographie, et il semble bien qu'il possède les souvenirs de MacDonald. Jusqu'à un certain point. Il se souvient d'éléments remontant aux trois ou quatre dernières années. Nous n'avons pas eu la possibilité de lui faire subir des tests complets, mais les quelques vérifications que nous avons effectuées corroborent ce que nous avons pu constater chez d'autres sujets analogues. Il pense réellement

être MacDonald.

— Merde, je veux, oui, intervint le prisonnier.

— Strictement parlant, il a raison. Mais il ne se souvient pas de l'Effondrement du Kansas. Il ne se souvient pas de l'assassinat de Silvio. J'étais certain qu'il se souviendrait de vous, et ce n'est pas le cas. Ce qui se passe, c'est que ses souvenirs ont été enregistrés d'une manière ou d'une autre, puis réintroduits dans le corps de ce clone. »

Je réfléchis à la question. Smith m'en laissa le temps.

« Ça ne marche pas, dis-je finalement. Il est impossible qu'on ait pu transformer cette chose en l'homme que j'ai connu il y a trois ou quatre ans à peine. Ce type est comme un gros bébé gâté.

— Gros, tu l'as dit, ma poule, fit l'homme avec un geste non équivoque.

— Je n'ai pas dit que la copie était parfaite, intervint Smith. Les souvenirs semblent extrêmement bons. Mais certains détails ne collent pas. Il n'a pas la moindre inhibition. Pas la moindre pudeur, pas le moindre sentiment de culpabilité. Il a vraiment essayé de tuer l'homme qui lui avait accidentellement marché sur le pied, et il n'a jamais vu quel mal il y avait à cela. Il est incroyablement dangereux, car c'est le meilleur lutteur qui existe sur Luna ; c'est pourquoi nous le gardons ici, dans la meilleure prison qu'on puisse concevoir. Nous qui ne croyons même pas aux vertus de l'univers carcéral. »

Je ne doutais pas qu'il serait effectivement difficile de s'échapper d'ici. Si vous arriviez à franchir le champ-nul, il y avait les gaz toxiques de Minamata. Et derrière, le vide.

« MacDonald » semblait être le fruit le plus récent d'une longue lignée d'expérimentations abandonnées. Smith ne voulut pas me dire comment les Heinleinistes en avaient hérité, sinon que dans ce cas précis, ce n'étaient pas eux qui étaient allés le chercher.

« Au tout début de ce programme, nous avons nos entrées dans le labo secret où se déroulaient ces travaux. Les premières tentatives furent pathétiques. Nous avons des sujets qui restaient assis à baver, apathiques, d'autres qui se déchiraient eux-mêmes à belles dents. Mais à force, le C.C. a pris le coup. Certains pouvaient passer pour des hommes normaux. Certains vivent parmi nous. Ils sont limités, mais que voulez-vous ? Je crois qu'ils sont humains.

« Ces derniers temps, toutefois, nous avons eu droit à des pochettes-surprises, comme notre ami Andrew. Ceux-là, on les boucle et on les interroge. Certains sont inoffensifs. D'autres... je ne crois pas qu'on pourra jamais les mettre en liberté.

— Je ne saisis pas. Je veux dire, j'admets que celui-ci soit dangereux mais...

— Le C.C. veut s'introduire chez nous.

— À Minamata ?

— Non, ici même. Vous avez vu l'eau, en bas. C'est son œuvre. Il veut

accéder à l'enclave heinleiniste. Il veut avoir le champ-nul. Il veut savoir si j'ai réussi à mettre au point la propulsion stellaire. Il veut savoir d'autres choses. Il a découvert notre accès aux expériences interdites, et c'est alors que nous avons commencé à recevoir des gens comme Andrew. Des bombes à retardement ambulantes, la plupart. Après plusieurs incidents tragiques, nous avons instauré un certain nombre de mesures de sécurité. Dorénavant, on surveille de près tous les morts qui entrent ici. »

Ce n'était pas la première fois qu'une initiative du C.C. bouleversait mon univers. On vit à une époque, à un endroit déterminés, et l'on pourrait se croire au courant de ce qui se passe. Mais ce n'est pas le cas. Ça ne l'a peut-être jamais été.

Smith m'avait asséné trop d'informations d'un coup. J'avais un peu d'entraînement, avec tous les petits jeux auxquels le C.C. s'était livré à l'intérieur de mon crâne, mais je me demandais si je pourrais jamais m'y faire.

« Alors, il travaille sur l'immortalité ? demandai-je.

— Plus ou moins. Nos vétérans frisent les trois cents ans. De l'avis général, on ne peut pas indéfiniment raccommoder le cerveau. Mais si on arrivait à faire un enregistrement *parfait* de tout ce qui constitue un être humain, pour le déverser dans le cerveau d'un autre...

— Ouais... mais Andrew est *mort*. Cette créature... même avec une meilleure copie, ce ne serait toujours pas Andrew. Pas vrai ?

— Hé, Hildy », dit Andrew. Quand je me retournai pour le regarder, je me pris une grosse lampée de daube froide en pleine tronche.

On aurait dit un vrai singe quand il se mit à parcourir sa cellule en gambadant, bras autour du corps, plié en deux de rire. Et ça n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter. Et le plus drôle, c'est qu'après un bref éclair de fureur homicide, je me sentis incapable de le haïr. Quoi que le C.C. ait fait de cet homme, il n'était pas foncièrement mauvais, comme je l'avais cru de prime abord. Il était puéril et totalement impulsif. Son système d'exploitation avait été mal recopié ; sa conscience avait été brouillée en cours de transmission, il avait des interférences dans la maîtrise de soi. T'as une idée, tu fonces. Simple, comme philosophie.

« Passez donc à côté », dit Smith après m'avoir aidée à me débarrasser du plus gros des dégâts. « Vous pourrez vous nettoyer et j'ai quelque chose à vous montrer. »

Nous traversâmes le champ-nul en sens inverse – Andrew rigolait toujours. À quelques pas de là, nous entrâmes dans le neuvième sas.

Pour y découvrir qui ? Mais Aladin, bien sûr, le magicien des poumons, planté, lui, devant les barreaux d'une cellule identique à celle que nous venions de quitter. Sauf que celle-ci était vide, la porte ouverte.

« À qui est-elle réservée ? demandai-je. Et qu'est-ce qu'Aladin fiche ici ? » Il y a des fois, je suis vive, mais ça n'était apparemment pas mon jour.

« Elle n'a pas encore d'occupant désigné, Hildy. » Et Smith exhiba une

espèce de torche qui se transforma, une fois dépliée, en un truc qui ressemblait fort, par son côté bricolo, à une arme heinleiniste. « Nous allons vous poser quelques questions. Il y en aura peu mais les réponses risquent de prendre du temps, alors mettez-vous à l'aise. Aladin est là pour vous retirer votre générateur de champ-nul si jamais les réponses ne nous conviennent pas. »

Il y eut un long silence gêné. La fréquentation des armes ne m'est pas coutumière, quel que soit le côté du canon où je me trouve. C'est un genre de situation peu fréquent. Faites un essai lors de votre prochaine soirée, voir comment vos invités réagissent.

À leur crédit, je dirai que les deux hommes n'avaient pas l'air de l'apprécier plus que moi.

« Que voulez-vous savoir ?

— Commençons par vos rapports avec le Calculateur Central au cours des trois dernières années. »

Alors, je leur racontai tout.

Si ça n'avait tenu qu'à cette charmante enfant, Gretel m'aurait invitée dès le premier week-end. C'est Smith et ses amis qui lui avaient refusé l'autorisation. Ils voulaient d'abord me tester, et ils disposaient pour ce faire de moyens formidables. On m'avait surveillée au Texas. On avait fouillé mon passé. Au cours de mon récit, j'omis deux ou trois détails, et chaque fois, on me reprit. Mentir aurait été futile... et de toute façon, je n'avais pas envie de mentir. Si quelqu'un détenait les réponses aux questions que je me posais sur le C.C., c'étaient sûrement ces gens. Je voulais les aider en leur révélant tout ce que je savais.

Je ne voudrais pas rendre l'épisode plus sordide qu'il n'est. Assez vite, tout le monde se détendit. La torche fut repliée et rangée. S'ils s'étaient vraiment méfiés de moi, ils m'auraient conduite ici dès ma première visite, mais après ce qu'ils m'avaient raconté, une élémentaire prudence leur dictait de m'interroger ainsi.

Le point qui les avait préoccupés, c'était ma tentative de suicide à la surface. Elle avait laissé des indices physiques (la visière brisée), les conduisant à se demander si je n'étais pas réellement morte là-haut.

Et tandis que je poursuivais mon récit, un étrange sentiment m'envahit : et si ça avait été le cas ?

Comment pourrais-je jamais savoir, en fait ? Si le C.C. était capable d'enregistrer mes souvenirs et de les reproduire dans le corps d'un clone, me sentirais-je différente ? Je ne pouvais imaginer de test pour le vérifier ; que je puisse effectuer moi-même, en tout cas. Je me surpris à espérer qu'ils en aient un. Mais non. Pas de bol.

« Ce n'est pas ce qui me préoccupe, Hildy », dit Smith, quand j'abordai la question. Rétrospectivement, ce n'était peut-être pas non plus très malin de souligner qu'ils pouvaient avoir des motifs de douter de moi, mais quelle

importance, puisqu'ils y avaient déjà pensé et avaient pris leur décision. « Si le C.C. est devenu si fort, on est déjà foutus.

— D'ailleurs, intervint Aladin, s'il est si fort, quelle différence ?

— Ce pourrait être important s'il lui avait implanté une suggestion post-hypnotique, expliqua Smith. Une copie conforme d'Hildy, possédant l'injonction enfouie de nous espionner puis de déballer tout ce qu'elle sait une fois de retour à King City.

— Je n'y avais pas songé », dit Aladin, l'air de regretter qu'on ait rangé la torche aussi vite.

« Je le répète, s'il est si fort, autant laisser tomber. » Il se leva, s'étira. « Non, mes amis. Il arrive un moment où il faut interrompre les tests. Où il faut s'en remettre à son intuition. Je suis réellement désolé de vous avoir soumise à cette épreuve, Hildy, cela va à l'encontre de toutes mes convictions. Votre vie personnelle devrait vous appartenir. Mais nous sommes engagés ici dans une guerre silencieuse. Nous n'avons livré aucune bataille, mais l'ennemi nous scrute en permanence. Le mieux que l'on puisse faire, c'est de jouer la tortue, de rentrer dans une coquille impénétrable. Je suis désolé.

— Pas grave. Je voulais en parler, de toute façon. »

Il me tendit la main, je la pris, et pour la première fois depuis de longues, longues années, j'eus l'impression que j'appartenais à quelque chose. J'avais envie de crier : « Mort au C.C. ! » Malheureusement, les Heinleinistes n'étaient pas très branchés slogans, insignes, ce genre de truc. Je doutais fort qu'ils me proposeraient un uniforme.

Merde, ils n'ont même pas de poignée de main secrète. Mais j'acceptai celle, toute banale, que me proposait Smith. Tope-là !

LA GUERRE

Qu'est-ce que vous faisiez pendant la Grande Panne ?

La question est intéressante à plus d'un titre. Si je demandais ce que vous faisiez quand vous avez appris l'assassinat de Silvio, j'obtiendrais toute une variété de réponses, mais une minute après l'annonce de la nouvelle, vous étiez à quatre-vingt-dix-neuf pour cent collés à votre blocmag (vingt-sept pour cent pour le Tétin). Idem pour les autres grands événements d'actualité, de ceux qui modèlent notre existence. Mais chacun a son histoire personnelle de la Panne. La version générale débute ainsi :

Tel ou tel élément essentiel à votre vie quotidienne a dû subir un jour une panne quelconque. Selon le cas, vous avez appelé le réparateur, la police, ou vous vous êtes simplement mis à gueuler comme un putois. Deuxième réflexe (en tout cas pour 99,99 pour cent des sondés), vous avez allumé votre blocmag pour savoir enfin ce qui se passait, merde. Vous l'avez allumé et... vous n'avez rien eu.

Notre époque est saturée d'information. Littéralement saturée. On s'attend à la voir délivrer avec la même régularité que l'air qu'on respire, en ayant tendance à oublier que cette fourniture est à la merci d'appareils faillibles, au même titre que la fourniture de notre oxygène. La seule différence est que nous la jugeons légèrement moins importante que l'air. Une indisponibilité de deux secondes sur l'un des grands réseaux télématiques entraînera des centaines de milliers de plaintes. Des coups de fil furieux, des menaces de retrait d'abonnement. Des appels inquiets. Des appels paniqués. Allumer son blocmag et n'obtenir que du bruit blanc et des parasites est l'équivalent, pour Luna, d'un séisme d'envergure planétaire. Nous exigeons de disposer d'un réseau d'information global, omniprésent, omniscient, et d'en disposer immédiatement.

Depuis qu'elle s'est produite, la Grande Panne est devenue la vache à lait de l'industrie du conseil sur Luna. Tous les spécialistes de la gestion de crise y ont trouvé une fabuleuse source de profits qui n'est pas près de se tarir. En terme de stress, ils la classent devant les agressions ou la perte d'un parent.

L'un des aspects les plus stressants de cette expérience, c'est que chacun l'a vécue différemment. Quand votre vision du monde, vos opinions et les « faits » sur lesquels vous la fondez, les événements qui ont modelé votre conscience collective, ce que vous aimez (parce que tout le monde l'aime) et ce que vous détestez (même motif), quand tout cela vous parvient par l'entremise de cet envahissant blocmag, vous vous retrouvez quelque peu largué lorsque ledit mag tombe en rideau et vous oblige tout d'un coup à réagir tout seul comme un grand : plus d'info sur l'opinion des habitants de Plouc-Ville. Plus de rediffusions à l'infini des moments forts. Plus

d'éditorialiste pour vous expliquer quoi penser, de chroniqueur pour vous détailler la réaction des gens (que vous puissiez faire pareil). Tu te retrouves tout seul, mon gars. Bonne chance. Oh, et au fait, si jamais tu te goures, tu risques d'y laisser ta peau.

La Panne est le seul événement majeur que personne n'a pu englober dans une vue d'ensemble comme celles que fournissent les experts, dont le boulot est de tailler l'histoire au calibre standard d'un article de mag. Chacun n'en a vu qu'un fragment élémentaire, son petit fragment personnel. Presque aucun de ces fragments n'avait réellement d'importance dans le schéma d'ensemble. Le mien pas plus que celui d'un autre, même si j'étais plus près que la majorité des gens du « cœur » des événements, si tant est qu'ils aient eu un cœur. Seule la poignée d'experts qui ont finalement réussi à maîtriser la crise ont su vraiment ce qui se passait. Lisez leurs rapports, si vous êtes compétent, pour connaître le fin mot de l'histoire. J'ai essayé, et si vous êtes capable de me le donner, je vous prierai de m'en fournir un résumé, vingt-cinq mots maxi, s'abstenir de toute référence détaillée.

Alors, sachez qu'il ne faut pas compter sur moi pour vous fournir des détails techniques. Ou vous livrer des confidences sur les dessous de l'affaire ; je suis aussi ignorante que tout un chacun.

Non, voici simplement le récit de ce qui m'est arrivé durant la Grande Panne...

Par la suite, quand il devint nécessaire d'évoquer Delambre et les drôles d'oiseaux qui colonisent le site, les blocs-mags durent trouver un terme identifiable par tous, une sorte de qualificatif générique du lieu et de ses habitants. Comme toujours dans ce genre de situation, on connaît une période de sélection et d'études de marché, où s'affrontent les différents termes qu'utilise le public. J'entendis parler de village, d'antré, de refuge. Mon préféré était « termitière ». Il décrivait à merveille le dédale de galeries creusées au hasard dans la montagne de détritits du cratère.

Les mags qui n'aimaient pas les Heinleinistes traitaient les résidents de secte. Ceux qui les admiraient appelaient Delambre et le vaisseau la Citadelle. Il régnait même une certaine confusion autour du terme « Heinleiniste ». Selon votre interlocuteur, il qualifiait soit une philosophie politique, une secte d'allumés graves (également connus sous le nom d'« Heinleinistes Organisés »), soit les partisans d'un mouvement de désobéissance civique scientifique plus ou moins dirigé par V.M. Smith et quelques autres.

La simplicité l'emporta finalement et le *R.A.H.*, la montagne de détritits voisine, ainsi qu'une partie du réseau de grottes et de galeries reliant l'ensemble du complexe au monde extérieur mieux organisé finit par être baptisé « Heinlein-Ville ».

La simplicité a ses avantages, mais appeler cela une ville était pour le moins excessif.

Outre l'esprit de contradiction militant propre aux Heinleinistes, d'autres

forces étaient à l'œuvre pour empêcher Heinlein-Ville de jamais patronner une équipe de soft-ball, élire un shérif ou poser des panneaux aux limites de la commune – où qu'on la situe – avec la devise : *Admirez notre expansion !* Tous les « administrés » n'étaient pas engagés dans le genre de recherches illégales effectuées par Smith et ses rejetons. Certains étaient là pour la simple et bonne raison qu'ils préféraient vivre isolés d'une société jugée trop contraignante. Mais à cause de tout un tas d'activités illégales qui se déroulaient, il fallait bien des mesures de sécurité, et les seules que voulaient bien admettre les Heinleinistes étaient celles qu'autorisaient les barrières à champ-nul de Smith : les élus pouvaient les franchir, alors que la racaille rencontrait un barrage impénétrable.

Mais cette sécurité impliquait d'autres contraintes parfois gênantes, même pour un anarchiste.

Celle à laquelle désiraient échapper la plupart de ces gens pouvait se résumer en deux mots : Calculateur Central. Ils s'en méfiaient. Ils n'aimaient pas le voir fouiner dans leur vie vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et pour s'en protéger efficacement, il n'y avait pas le choix : il fallait lui interdire absolument tout accès. Le seul moyen d'y parvenir était le champ-nul, avec ses technologies annexes, tous ces arts ésotériques dont le C.C. n'avait pas la clef.

Pourtant, vous pourrez penser ce que vous voulez du C.C., il reste bougrement utile. Par exemple, quelle que soit votre activité professionnelle, je suis prête à parier qu'elle serait difficile à exercer sans téléphone. Il n'y avait pas de téléphone à Heinlein-Ville, en tout cas pas de ligne raccordée au monde extérieur. Il n'y avait aucune possibilité de se connecter d'une manière quelconque au réseau télématique planétaire, car toutes les procédures d'interface avec celui-ci pouvaient servir aussi bien à émettre qu'à recevoir des données. Or, s'il y avait une règle d'or à Heinlein-Ville, c'était celle-ci : le C.C. ne devait en aucun cas étendre ses tentacules dans l'Enclave de Delambre (mon terme personnel pour cette vague communauté de squatters de décharge).

Hé, faut bien que les gens bossent. Et d'autant plus quand on vit complètement en dehors des services municipaux traditionnels. Pas question d'allocation gratuite d'oxygène à Heinlein-Ville. Si vous vous installiez et que vous oubliiez de régler votre taxe d'adduction d'air, vous risquiez de devoir apprendre à respirer le vide.

Entre autres résultats, quatre-vingts pour cent des résidents d'"Heinlein-Ville" ne l'étaient pas plus que moi. J'y passais les week-ends parce que je n'avais pas envie de renoncer à mon domicile et à mon terrain au Texas. La plupart des résidents du week-end habitaient à King City et venaient juste passer leur temps libre à Delambre parce qu'il fallait bien qu'ils règlent leurs factures et qu'il était impossible de gagner de l'argent dans l'Enclave. Il n'y avait guère de niches économiques à plein temps disponibles, ce qui ne laissait pas d'irriter les Heinleinistes.

Heinlein-Ville ? Voilà à quoi ça ressemblait en fait :

Il y avait une douzaine de sites dotés d'une population suffisamment dense pour mériter le nom de ville ou plutôt de village. Le plus grand était Virginia City, qui ne comptait pas moins de cinq cents résidents. Terrétrangère était presque aussi peuplée. Les deux villes avaient jailli à la suite d'un concours de circonstances dans le processus d'entreposage des déchets ; quelques douzaines de fûts de grande taille ayant été largués sur ces sites, ils avaient pu servir à abriter cultures et habitations. Quand je dis grande taille, entendez jusqu'à mille mètres de long sur cinq cents de diamètre. Je crois qu'ils avaient dû servir jadis de citernes à combustible. Les Heinleinistes y avaient foré des trous pour les relier, et les avaient pressurisés avant de les squatter comme des clodos. Des bidonvilles instantanés.

Cela faisait immanquablement songer à Bedrock, même si ces gens étaient souvent relativement prospères. Quantité de règlements d'urbanisme abordaient les questions de santé et de sécurité. Ainsi, le traitement des eaux usées était-il pris au sérieux, non seulement parce que les occupants n'avaient pas envie que leur habitat pue comme Bedrock, mais surtout parce qu'ils n'avaient pas librement accès aux bienfaits de l'adduction d'eau municipale comme à King City. Leur eau, il avait fallu la transporter par camion, et elle était indéfiniment recyclée. En revanche, le concept d'esthétique du cadre de vie leur passait au-dessus de la tête. Si vous aviez envie de tendre une corde au milieu d'une citerne pour y faire sécher votre linge, libre à vous, on est en démocratie, non ? Si vous estimiez que fabriquer des gaz toxiques dans votre cuisine était une bonne idée, pourquoi vous gêner ?

Mais mieux valait ne pas avoir d'accident, vu qu'à Heinlein-Ville, la responsabilité civile s'étendait jusqu'à la peine de mort.

Personne n'était vraiment propriétaire terrien à Delambre, au sens où cela impliquait la détention d'un droit ou d'un titre (on se calme, monsieur H., inutile de vous retourner dans votre tombe), mais si vous vous installiez dans un endroit resté vacant jusqu'ici, il était à vous. Si vous vouliez vous approprier une citerne de quatre mille hectolitres, pas de problème. Vous y apposiez simplement un panneau entrée interdite, et il avait force de loi. Ce n'était pas l'espace qui manquait.

Partout régnait la libre entreprise, souvent sous une forme coopérative. J'ai connu trois personnes qui gagnaient leur vie en gérant les égouts des trois enclaves principales et en vendant de l'eau et de l'engrais aux fermiers. L'abonnement n'était pas donné, mais cela valait le coup, car qui a envie de se carrer tous les détails de la vie pratique ? La majorité des artères principales étaient des routes à péage. L'oxygène n'était pas payé au compteur mais réglé mensuellement par une taxe versée au seul organisme public que les Heinleinistes toléraient : le Service de l'Oxygène.

L'électricité était si bon marché qu'elle était gratuite. Il suffisait de se raccorder au secteur.

Et voilà sans doute la clef du succès de M. Smith, la raison pour laquelle

un homme aussi peu amène était tenu en si haute estime par ses concitoyens : il ne faisait pas payer le réseau de chicanes à champ-nul qui isolait hermétiquement Heinlein-Ville du reste de Luna, ce réseau qui avait rendu leur mode de vie possible. Quand vous vouliez viabiliser un nouveau secteur de Delambre, vous commenciez par louer un tunnelier à ceux qui récupéraient, réparaient et entretenaient ces engins. Une fois votre tunnel creusé, vous installiez les réservoirs, les panneaux solaires, et les radiateurs nécessaires aux ESA tous les cent mètres, puis vous vous adressiez à M. Smith pour les générateurs de champ-nul. Il vous les fournissait gratis.

Il avait parfaitement le droit de les facturer, et l'eût-il fait, pas un seul Heinleiniste n'aurait élevé de protestation. Mais pour que vous n'alliez pas le prendre pour un salaud-de-communiste, je vous ferai remarquer que s'il livrait gratuitement les appareils, il ne fournissait pas la technique. D'ailleurs, il vous mettait bien en garde dès la livraison du générateur : « Avertissez-vous de le bidouiller, et vous faites boum ! » Quelques années auparavant, un petit malin ne l'avait pas cru, il avait essayé d'en désosser un pour voir d'où sortait la jolie musique et il était pour ainsi dire tombé dedans. L'incident avait eu un témoin qui avait juré que le type avait été presque aussitôt recraché par la machine – et le fait qu'il ait pu tomber dans un truc pas plus gros qu'un ballon de foot était déjà un miracle en soi. Mais à sa sortie, il était tout retourné, comme une chaussette sale. Il avait quand même survécu un certain temps et on l'avait exhibé sur l'esplanade de Virginia City, histoire de montrer les conséquences de son orgueil.

Voilà donc rapidement brossé l'ensemble des forces économiques, techniques et sociales qui modelaient le petit hameau de Virginia City, aussi sûrement que les cours d'eau, les ports, les lignes de chemin de fer et le climat modelaient les cités de la Terre d'antan. Comme les résidents n'ont toujours pas autorisé la diffusion d'images de l'endroit, et comme il m'a semblé que pour une majorité de gens, le nom d'Heinlein-Ville évoque soit des grottes troglodytes suintantes infestées de chauves-souris, soit une espèce de vitrine technologique super-clean et hyper-efficace, j'ai cru utile de rectifier quelque peu ce tableau.

Pour vous faire une idée de la disposition de Virginia City, imaginez une version plus propre, plus claire, du Parc Robinson de Bedrock. En plus petit. Il y avait le même toit incurvé, le même arpent d'herbe pelée et d'arbres étiques au centre, et le même amoncellement de caisses et de conteneurs en équilibre instable autour du carré de verdure central. Les deux agglomérations s'étaient constituées ainsi – le Parc Robinson en dépit des règlements, Virginia City, en profitant de leur absence. Dans les deux cas, des squatters s'étaient approprié des conteneurs abandonnés, ils y avaient découpé portes et fenêtres avant d'y accrocher leur chapeau. À Delambre comme à Bedrock, les résidents ne se souciaient guère d'empiler ces machins en rangées bien rectilignes, genre entrepôt. Le résultat évoquait une espèce de pueblo en torchis, mais en plus bordélique, avec de longues caisses enjambant les

espaces vides ou débordant hardiment en surplomb, des échelles accrochées partout.

La ressemblance s'arrêtait là. À l'intérieur des taudis de Bedrock, vous auriez eu bien de la chance de trouver un tapis en toile de jute ou une paire de chaussettes propre ; les modules des Heinleinistes étaient peints de couleurs vives et décorés avec fantaisie : ici une jardinière garnie de géraniums, là un pigeonier installé sur le toit. La pelouse de Virginia City était tondue comme un green de golf, sans le moindre papier gras. Les Bedrockers avaient tendance à empiler leurs cagibis par vingt ou trente, jusqu'à former des gratte-ciel improvisés. Aucune des habitations de Virginia City ne dépassait la pile de six conteneurs.

Le quartier était le centre commerçant de Delambre, avec une proportion de boutiques et de petites industries familiales plus importante que partout ailleurs. En général, mes visites hebdomadaires commençaient par là parce que c'était l'endroit idéal pour faire des rencontres et que mes guides touristiques et zoneurs impénitents, qui avaient pour noms Hansel, Gretel et Libby, ne manquaient pas d'y passer le samedi matin, voir s'ils ne pouvaient pas taper cette brave vieille Hildy d'un double banana split à la crème, au rhum et aux raisins secs au Palais de la Glace/Chirurgie-esthétique express de Tante Biche.

Le jour en question, je parle du jour de la Grande Panne, j'avais installé mon popotin, désormais fort considérable, sur une des chaises toilées installées à la terrasse de l'établissement. Je sirotais un petit café. Il y aurait des tonnes de crème à avaler quand les gosses seraient là, et je ne courais pas spécialement après. Mais enfin, j'avais connu pires sacrifices pour décrocher un papier.

Chacune des quatre tables était munie en son milieu d'un parasol en toile, bien utile pour se protéger des intempéries. Je scrutai le ciel, guettant les signes annonciateurs d'un orage. Peau de balle ; apparemment, c'était parti pour une nouvelle journée couverte de tôles incurvées avec passages épisodiques de lampes à arc. La météo vous est tout ce qu'il y a de prévisible à l'intérieur d'une cuve abandonnée.

Je reportai mon attention sur la place. Au centre se dressait un chat sculpté, un peu plus grand que nature, juché sur un petit socle de pierre. Je n'avais aucune idée du symbole qu'il évoquait. L'autre élément visible de mobilier urbain était bien moins obscur. C'était un gibet, installé dans l'un des angles. On m'avait dit qu'il avait servi une fois. J'étais ravie d'apprendre que l'événement n'avait pas eu grand succès. Les Heinleinistes avaient certains côtés plus agréables que d'autres.

« Merde, mais qu'est-ce que tu fous ici, Hildy ? » m'entendis-je dire tout haut. Une cliente assise à une table voisine leva les yeux puis replongea le nez dans sa coupe Melba. Alors comme ça, la dame enceinte causait toute seule ; et après ? On est en démocratie. Venant de sous la table, j'entendis un bruit mouillé familier, baissai les yeux et vis que Winston avait haussé une

paupière livide, voir si la bouffe arrivait. Je le flattai du bout de l'orteil et il s'étala aussitôt sur le dos, m'invitant, en sybarite, à des attouchements plus précis que ceux que j'avais l'intention de lui donner. Devant mon manque d'enthousiasme, il s'endormit dans cette position.

« Récapitulons », poursuivis-je. Cette fois, ni Winston ni la fan de coupe Melba ne levèrent l'œil, mais je décidai de poursuivre mon monologue en voix intérieure ; cela donnait à peu près ceci :

Si l'on compte tes je ne sais combien de tentatives de suicide, Hildy, cela nous fait comme qui dirait une mauvaise année.

Tu as salué l'apparition de la Fille d'Argent avec les alléluias bruyants de l'Âme perdue qui a vu la Lumière.

Tu as réussi à la traquer, en utilisant ton instinct de fin limier journalistique aiguisé par trop d'années pour en garder le compte – aidée par le fait qu'elle ne cherchait pas vraiment à se cacher.

Et – ô joie – elle s'est avérée correspondre à tes espoirs : le sésame d'un lieu où les gens ne se satisfaisaient pas de vivoter, bon an mal an, dans cette petite tache de lumière et de chaleur connue sous le nom de Système solaire, évincés de leur planète natale, et menés en bateau par un grand Parrain magique de leur invention, qui leur a facilité la vie comme jamais dans toute l'histoire de l'espèce, et qui est capable de trucs dont la majorité des gens n'ont pas conscience, ou dont ils se tapent complètement. Je veux t'entendre dire Amen !

Amen !

Et donc... donc...

Une fois qu'on tient son histoire, une espèce de dépression post-éditoriale s'instaure toujours. On fume une clope, on remet ses chaussures, on rentre à la maison. Et on repart en quête d'un autre sujet. On ne cherche pas à vivre dedans.

Et pourquoi pas ? Parce que couvrir un sujet, n'importe lequel, que ce soit les Agents et Silvio, ou V.M. Smith et sa bande de joyeux drilles, vous conduisait fatalement à rencontrer vos semblables, or je commençais à redouter que mon problème soit tout bêtement que mes semblables me gonflaient. Je m'étais mise en quête d'un signe, et ce que j'avais trouvé, c'était un sujet. L'ange Moroni s'était matérialisé dans un bon vieil éclair de magnésium, et l'on voyait les ficelles qui le tenaient. Le buisson ardent sentait le pétrole. La roue flamboyante d'Ézéchiël traversant le ciel ? Regardez d'un peu plus près. Ne serait-ce pas de la crème pâtissière que projette ce gâteau flambé ?

Comment peux-tu dire une chose pareille, Hildy ? protestai-je. (Et la dame à la coupe Melba se leva pour aller s'installer à une autre table, signe que le monologue n'était peut-être pas aussi intérieur que je l'aurais souhaité. Peut-être qu'il allait virer franchement shakespearien, que j'allais grimper sur ma chaise et me fendre d'un soliloque. Être ou ne pas être !) Après tout (poursuivis-je, plus calme), ce type-là est en train de nous fabriquer un

vaisseau spatial.

Ouais... bon. Et sa fille fabrique des cochons avec des ailes, et peut-être que les deux réussiront à voler, mais je parierais qu'on aura besoin de se mettre à couvert de la merde de cochon avant de pouvoir détenir une carte d'embarquement interstellaire.

Ouais, mais reconnaissons-le : eux, ils résistent. Ils ne font pas de courbettes devant le C.C. Pas plus tard que la quinzaine passée, t'étais presque émue aux larmes qu'ils daignent t'admettre. À présent, on allait régler le problème du C.C., estimais-tu.

Sûr. Un de ces quatre.

Deux trucs m'étaient apparus évidents, une fois dissipée la brume rose de la camaraderie et revenu mon cynisme habituel. Le premier était que les Heinleinistes étaient tout aussi capables que vous et moi de remettre les choses au lendemain. Aladin avait volontiers admis que leur résistance était surtout passive, consistant à tenir à l'écart le C.C., plutôt qu'à le traquer dans son antre ; raison essentielle : personne n'avait trop d'indices sur la façon d'y accéder. Alors ils pensaient l'affronter... quand ils se sentiraient de taille. D'ici là, ils faisaient comme tout le monde devant un problème insurmontable : ils n'y pensaient pas.

Le second truc était que si le C.C. voulait vraiment pénétrer Heinlein-Ville, ce ne serait pas vraiment un problème pour lui.

Je n'étais pas au fait de tous leurs secrets. J'ignorais tout des machinations qui avaient fait échouer le clone de MacDonald à Minamata ; je n'en savais guère plus sur l'intensité des efforts déployés par le C.C. pour s'insinuer dans la petite enclave heinleiniste. Mais même moi, je n'avais pas de mal à voir qu'il serait facile d'y introduire un espion. Merde, Liz était venue en visite l'autre dimanche, en ma compagnie ; elle n'avait été admise que sur sa seule réputation de sympathisante heinleiniste. Je suis certaine qu'ils avaient effectué quelques contrôles, mais j'aurais parié tout ce qu'on veut que le C.C. était capable de les contourner s'il avait envie d'infiltrer un espion.

Non, ces gens devaient piquer la curiosité du C.C., et certainement l'irriter, mais le C.C. était un être étrange. Je ne sais quels tourments cryogéniques agitaient en ce moment son cerveau massif ; sans doute resteraient-ils à jamais un mystère pour moi. Il était cependant clair que quelque chose s'était mis à clocher, sinon il n'aurait jamais été capable d'outrepasser sa programmation d'origine pour me faire ce qu'il m'avait fait. Mais il était tout aussi clair que l'essentiel de sa programmation d'origine demeurerait intacte, sinon il n'aurait pas hésité à défoncer la porte pour entrer ici et traîner tout le monde devant les tribunaux.

Maintenant que t'as expliqué tout ça, pourquoi ce ton désabusé, Hildy ?

Deux raisons. Un, des espoirs déplacés : contre toute logique, j'avais espéré que ces gens se montreraient quelque part meilleurs que les autres. Erreur. Ils avaient simplement des idées différentes. Et deux, je détonnais. Ils n'avaient pas besoin de reporter. Les ragots suffisaient. L'éducation était un

sujet qui leur tenait à cœur ; pas question d'engager de dilettante. Mon seul autre pôle d'intérêt, c'était la construction d'un vaisseau spatial, et dans ce domaine, j'étais à peu près aussi utile qu'un bébé-rose muni d'une règle à calcul.

« Trois raisons, dis-je tout haut. Tu déprimes, en plus.

— Faut pas, dit Libby. Je suis là. »

Je levai les yeux et le vis s'asseoir après avoir précautionneusement déposé devant lui une assiette dégoulinante de chocolat, de caramel et de glace fondante. Il se pencha pour gratter le crâne de Winston. Le chien lui lécha le nez, renifla et se rendormit, la glace étant l'une des rares denrées à l'intéresser modérément. Libby me fit un grand sourire.

« J'espère que je ne t'ai pas trop fait attendre.

— Pas grave. Où sont H & G ?

— Ils ont dit qu'ils passeraient plus tard. Mais Liz est déjà revenue. » Je la vis effectivement traverser l'esplanade dans notre direction. Elle tenait une bouteille. Les Heinleinistes distillaient eux-mêmes leur gnôle, naturellement, et lors de sa visite précédente, Liz avait paru l'apprécier. Sans doute à cause du soupçon de pétrole qu'ils y ajoutaient, pour le parfum.

« J'peux pas rester, les gars, j'peux pas rester, faut que j'file », dit-elle, comme si je l'avais suppliée de s'asseoir ; elle sortit de sa cartouchière une tasse rétractable et se versa une lampée de pur Virginia City estampillé qu'elle descendit cul sec. Ce n'était pas le premier de la journée.

Vous avez bien entendu, j'ai dit cartouchière. Liz avait craqué pour Heinlein-Ville dès le premier instant où je l'avais amenée ici parce que c'était le seul endroit (en dehors des studios de ciné où elle travaillait) où elle pouvait porter une arme. En plus, elle pouvait la charger de vraies balles. Pour l'heure, elle exhibait une paire de colts 45 assortis à crosse de nacre.

« J'espérais qu'on pourrait aller faire quelques cartons, dit Libby.

— Pas aujourd'hui, chou. Je passais juste me prendre une bouteille et récupérer le chien. Dimanche prochain, promis. Mais tu achètes les munitions.

— Bien sûr.

— Alors, on a été un gentil chien ? » roucoula Liz, s'accroupissant pour lui gratter le dos, et manquant tomber à la renverse. Elle parlait à Winston, sans doute, mais je me permis de répondre à sa place. De toute façon, oui, il avait été gentil. Mais elle ne parut pas entendre.

Libby se pencha vers moi, l'air inquiet.

« C'est vrai que tu te sens déprimée ? » demanda-t-il. Il posa sa main sur la mienne.

Il ne me manquait plus qu'un nouveau chien-chien à sa mère ! Au train où ça partait, Libby n'allait pas tarder à s'exciter contre ma jambe, comme Winston.

Pour l'amour du ciel, Hildy, on se calme.

« Juste un coup de cafard, dis-je, en me forçant à lui sourire.

— Comment ça ?

— Je me demande où va ma vie. »

Il me regarda, ahuri. J'avais déjà vu la même expression sur les traits de Brenda quand je disais un truc incompréhensible à qui n'envisageait que des perspectives illimitées. Charitable, je m'abstins de lui botter le cul. À la place, je dégageai ma main, tapotai la sienne et remarquai l'agitation sous la table.

« Des problèmes, Liz ? demandai-je.

— Je crois qu'il a envie de rester. » Elle avait attaché une laisse à son collier et tirait dessus, mais il avait planté ses griffes avant dans le sol et n'en démordait pas. Oubliez la mule ; si vous voulez une métaphore de l'entêtement, ne cherchez pas plus loin que le bouledogue anglais.

« Vous pourriez le prendre dans vos bras, suggéra Libby.

— D'accord. Si je tiens à me passer de visage. Ou de bras, de jambes et de cul. Winston est lent à se mettre en rogne, mais ça vaut le coup d'œil quand il se décide. » Elle se releva, les mains aux hanches, frustrée, tandis que son chien roulait de nouveau sur le dos et se rendormait comme un bienheureux. « Merde, Hildy, faut vraiment qu'il t'aime. »

Je crois que ce qu'il aimait, c'était surtout chasser des proies vivantes – notamment les vaches et les chevaux, même si, récemment, un bébé-rose avait été porté disparu. Mais je m'abstins d'en parler. Pas devant les tendres oreilles de Libby.

« C'est pas un problème, Liz, dis-je. Il n'est pas bien gênant. Je vais le garder ce week-end et je passerai le déposer chez vous en rentrant.

— Oui, bien sûr, mais... je veux dire, j'avais pensé... » Elle tourna autour du pot quelques instants encore, puis se servit un autre verre qu'elle éclusa aussitôt.

« Enfin, bon. Eh bien, à plus tard, Hildy. » Elle me flanqua au passage une tape sur l'épaule et retraversa l'esplanade.

« C'était quoi, tout ça ? s'enquit Libby.

— On peut jamais dire, avec Liz.

— Elle est vraiment Reine d'Angleterre ?

— Ouais. Et moi, je suis l'Amiraa-aal de la Flotte ! »

Il me servit ce regard ahuri, testé et affiné à la perfection par Brenda, puis haussa les épaules avant de se mettre à démolir l'amoncellement en train de fondre devant lui. J'imagine que les opérettes de Gilbert et Sullivan, cela passait au-dessus de la tête d'un jeune Heineiniste moyen.

« Eh bien... fit-il en s'essuyant la bouche du revers de la main, sûr qu'elle sait tirer, pas à dire.

— Je me risquerais pas non plus à l'affronter aux poings, si j'étais toi.

— Mais elle boit trop.

— Ça d'accord. Je voudrais pas avoir à payer sa facture d'échange de foie. »

Il se cala sur sa chaise, l'air satisfait.

« Alors, tu m'amènes au Texas c't'après-midi ? »

Dans un moment de faiblesse, j'avais promis aux trois enfants de leur

montrer où je vivais. Hansel et Gretel semblaient l'avoir oublié, mais pas Libby. Je l'aurais bien emmené, mais j'étais à peu près sûre que j'aurais passé le plus clair de mon temps à le repousser, et franchement, je ne me sentais pas de taille.

« J'ai peur que non. J'ai trop de copies à corriger. Avec tous ces allers-retours à Delambre, j'ai pris beaucoup de retard dans mon travail d'institutrice. »

Il essaya de masquer sa déception.

« La prochaine fois, lui dis-je.

— Bien sûr. Alors, qu'est-ce que tu veux faire, aujourd'hui ?

— Je sais vraiment pas, Libby. J'ai vu le propulseur stellaire, et je n'y ai rien compris. J'ai vu la ferme, j'ai vu Minamata, et j'ai vu les hommes-araignées. » J'avais vu bien d'autres prodiges, dont certains seront omis ici, soit à cause des promesses que j'ai faites, soit pour des raisons de sécurité, soit tout simplement par absence d'intérêt. Même une communauté d'expérimentateurs géniaux bien allumés peut se planter. « À ton avis ? »

Il réfléchit.

« Il y a un match de base-ball à Terrétrangère d'ici une heure.

— D'accord, dis-je en riant. Ça fait des années que je n'en ai pas vu un.

— Tu peux le regarder si tu veux. Mais je voulais dire, je pensais... enfin, chacun choisit son camp, tu vois, et en fonction du nombre de participants...

— Parce que vous organisez une partie ? Je pensais que tu voulais dire un match, genre...

— Non, on n'a pas...

— Les Broncos heinleinistes contre les Démon de King...

— ... tant de joueurs que ça, ici.

— Excuse-moi. Je suis encore une fille de la grand-ville, je suppose. Vous avez besoin d'un arbitre ? » Je tapotai mon ventre ballonné. « J'ai déjà apporté mes protections. »

Il sourit, ouvrit la bouche et dit : « Suffit de plus faire un geste et personne n'aura de bobo. »

Du moins, c'est ce que je crus entendre durant une fraction de seconde, avant que mes synapses se réarrangent et que je comprenne que cette dernière phrase émanait d'un grand type baraqué, vêtu d'une tenue d'aspect inquiétant mais efficace ; il avait un fusil dans une main, un mégaphone dans l'autre.

Une fois que je l'eus remarqué, je m'avisai aussitôt de la présence d'une douzaine de ses semblables et d'un nombre identique de policiers de King City, progressant en tirailleurs à travers l'esplanade. Les flics avaient dégainé, attitude peu fréquente sur Luna. Les autres brandissaient d'imposants lance-projectiles ou des lasers de poing.

« Merde, mais qui c'est ces guignols ? » demanda Libby. Nous nous étions levés d'un même mouvement, comme d'ailleurs la plupart des autres personnes alentour.

« J'imagine que ce sont des soldats.

— Mais c'est dingue. Luna n'a pas d'armée.

— On dirait qu'on en a gagné une pendant qu'on avait le dos tourné. »

Et il n'y en avait pas qu'un peu. Les flics de K. C. étaient des deux sexes, les « soldats » exclusivement masculins, et tous de carrure imposante. Ils étaient tout de noir vêtus : la combinaison, le ceinturon, les bottes, l'énorme casque décoré avec visière teintée. Les ceinturons étaient lestés de tout un arsenal, sans doute des grenades, des chargeurs, voire des taille-crayons hi-tech, allez savoir.

Il s'avéra par la suite que c'étaient presque tous des figurants. Les costumes avaient été loués à un studio de cinéma, vu que l'inexistante armée de Luna n'avait guère à offrir en matière d'étalage machiste.

En attendant, leur cercle se refermait sur nous. Quand ils rencontraient des passants, ils les jetaient à terre et les flics se ruaient aussitôt pour les palper, des fois qu'ils seraient armés, avant de leur passer les menottes. Les soldats continuaient d'avancer, balayant devant eux avec le canon de leur arme, l'air important, le tout au rythme des ordres glapis par le mégaphone.

« Qu'est-ce qu'on doit faire, Hildy ? demanda Libby d'une voix tremblante.

— Je crois que le mieux est de faire ce qu'ils disent », répondis-je calmement en lui tapotant l'épaule pour l'apaiser. « T'inquiète pas. Je connais un bon avocat.

— Pasqu'ils vont nous arrêter ?

— Ça m'en a tout l'air. »

S'avancèrent vers nous une femme-flic et un soldat ; ce dernier consulta son calepin électronique avant de me dévisager.

« Êtes-vous Maria Cabrini, également connue sous le nom d'Hildegarde Johnson ?

— Je suis Hildy Johnson.

— Passez-lui les menottes », dit-il à la fliquesse. Il repartit tandis que la policière s'approchait de moi et que Libby s'avavançait pour s'interposer.

« Vous la touchez pas », prévint-il, et le soldat pivota aussitôt, leva la crosse de son arme et l'abattit en travers du visage de Libby. J'entendis sa mâchoire se briser. Il s'effondra, inerte. Alors que je contemplais son corps étendu, Winston sortit de sous la table et lui renifla le visage.

La fliquesse était en train de râler après le soldat, mais j'étais trop stupéfaite pour entendre ce qu'elle lui disait.

« Faites simplement ce qu'on vous dit », lui cracha le soldat, et j'allais m'agenouiller près de Libby quand la fliquesse me saisit par le bras et me tira en arrière. Elle me passa le bracelet autour du poignet gauche tout en fixant le militaire qui nous avait déjà tourné le dos et s'éloignait.

« Il s'en tirera pas comme ça », fit-elle, plus pour elle que pour moi. Elle voulut saisir mon autre main et je commençai seulement à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une banale interpellation, mais que tout allait de travers et que je devrais peut-être résister, car si une espèce de grand singe pouvait

assommer ainsi un gamin, c'est qu'il était en train de se passer un truc que je ne pigeais pas.

J'écartai donc violemment la main et voulus partir en courant, mais elle avait prévu le coup et me tordit violemment le bras gauche jusqu'à ce que je me retrouve pliée sur la table, le visage enfoui dans le reste de la glace de Libby. Comme je continuais à me débattre pour garder l'autre main libre, elle me releva en me tirant par les cheveux, puis elle poussa un hurlement et me lâcha.

On m'a dit par la suite que Winston avait jailli du sol, telle une fusée trapue, les mâchoires béantes avant de les refermer sur son avant-bras, la forçant à me lâcher et la jetant au sol. Je tombai moi aussi, atterris sur les fesses, et c'est de cette position que je contemplai, avec une fascination horrifiée, les efforts de Winston pour démembrer sa proie.

J'espère bien ne plus jamais revoir ça. Winston devait peser sept fois moins que la policière, mais il vous la secouait dans tous les sens comme une poupée de chiffon. Il n'ouvrait les mâchoires que pour assurer une meilleure prise à un autre endroit. Malgré les hurlements de la femme, j'entendais craquer ses os.

Le soldat revint en hâte, l'arme brandie, et cette fois j'entendis un coup partir, vis du sang jaillir de sa poitrine, puis une seconde détonation, et une troisième ; l'homme tomba tête la première, rudement, et resta immobile. Puis tout le monde se mit à tirer en même temps, et je rampai sous la table métallique tandis que les plombs sifflaient de tous les côtés.

Au début, les tirs s'étaient concentrés sur une fenêtre tout en haut de la pile de conteneurs entourant l'esplanade. Une partie de la cloison de plastique avait été pulvérisée, puis un trait rouge perfora l'épave, suivi d'une boule de flamme orange. Je vis de nouveaux canons d'arme à feu apparaître à d'autres ouvertures, un autre soldat s'effondrer, la jambe arrachée, pivoter en tombant et diriger son tir vers une autre fenêtre.

Je constatai au bout de quelques secondes que j'étais apparemment la seule à ne pas avoir d'arme. Accroupi derrière la potence, j'avisai un Heinleiniste qui tirait au pistolet. Sa tenue de sortie en service le recouvrait d'un manteau argent. Il fut touché par la moitié d'un chargeur d'arme automatique. Il se figea. Je ne veux pas dire par là qu'il s'immobilisa, mais bien qu'il se figea, au sens propre, telle une statue de chrome, bientôt renversé par les balles qui continuaient à rebondir sur lui. Il roula sur le dos, toujours dans la même attitude, puis sa tenue de sortie se coupa. Il voulut se relever, mais trois nouveaux projectiles l'atteignirent. Sa peau avait viré au rouge homard.

Je ne compris pas tout de suite, et je n'avais guère le temps d'y réfléchir. Les gens continuaient de courir se mettre à l'abri et je les imitai, passant derrière les chaises, les tables renversées et le cadavre d'un policier de King City, pour me précipiter dans la boutique de Tante Biche. Je filai me planquer derrière le comptoir avec la ferme intention de rester là jusqu'à ce que

quelqu'un vienne enfin m'expliquer tout ce bordel.

Mais la curiosité est une sale maladie qui amène à faire des trucs stupides quand on s'y attend le moins. Si vous n'avez jamais été journaliste, vous ne pouvez pas comprendre. Je levai la tête pour regarder par-dessus le comptoir.

Je peux relire la bande de mon holocam et voir exactement ce qui s'est passé, dans quel ordre, qui a fait quoi à qui, mais sur le coup, on vit la chose autrement : on en garde des impressions fortes, un peu au hasard, avec des trous entre les séquences, faute de savoir au juste ce qui arrive. Je vis des gens courir. Je vis des gens quasiment coupés en deux par des lasers, déchiquetés par des balles. J'entendais des hurlements, des cris et des explosions, et je sentais des odeurs de poudre à canon et de plastique qui crame. Je suppose que tous les champs de bataille offrent en gros la même impression visuelle, auditive et olfactive.

Impossible de voir Libby, de savoir s'il était vivant ou mort. Il ne se trouvait plus là où il était tombé. J'aperçus de nouveaux contingents de flics et de soldats débouchant d'un des tunnels de service.

Quelque chose de volumineux traversa la devanture, vint percuter les machines à crème glacée et en renversa même une. Je me planquai derrière le comptoir, et quand je relevai la tête, je vis la femme-flic, Winston toujours accroché à son bras, lequel était à deux doigts de se détacher.

C'était une scène infernale. Folle de douleur, la femme secouait violemment le bras pour essayer de forcer la bête à lâcher prise. Winston ne voulait rien entendre. Malgré ses multiples blessures sanguinolentes, rien ne pouvait le distraire de sa prise inexorable. On l'avait dressé à attraper un taureau par les naseaux et ne plus le lâcher ; ce n'était pas une femme-flic de K.C. qui allait lui échapper.

Elle se mit enfin à chercher l'étui de son arme, oubliée dans la terreur et la panique. Elle sortit son pistolet et visa le chien. La première balle manqua sa cible, ne tuant qu'une machine à glace. La deuxième atteignit Winston au gras de la patte arrière gauche, mais la bête ne voulait toujours pas lâcher prise. Bien au contraire, sa rage ne fit que redoubler.

Le dernier projectile l'atteignit à l'abdomen. Il devint inerte – sauf les mâchoires. Même dans la mort, il n'était pas près de lâcher prise.

Elle visa la tête, puis elle s'affala, perdant finalement connaissance. Il valait sans doute mieux, car à voir comme elle visait, je crois qu'elle se serait pulvérisé le bras.

Plus tard, je la plaignis. Sur le coup, j'étais bien trop désorientée pour éprouver autre chose que de la terreur. Je pleurai Winston, également. Il avait essayé de me protéger, même si je me souviens d'avoir jugé sa réaction excessive sur le moment. La femme n'avait jamais voulu que me passer les menottes, après tout.

Et les soldats, dans tout ça ? Il m'avait semblé que c'étaient les Heinleinistes qui avaient tiré les premiers. En toute logique, j'étais convaincue

que si le premier soldat n'avait pas été touché, toute cette histoire se serait tranquillement terminée au poste par une bagarre avec une tripotée d'avocats, avec inculpations, poursuites et demandes reconventionnelles. J'aurais été libérée sous caution en l'affaire de deux ou trois heures.

C'était encore, et de loin, la solution qui avait ma préférence, mais le premier crétin venu aurait pu voir qu'on était allé trop loin pour cela. Que je sorte en agitant un drapeau blanc et j'étais à peu près sûre de me faire tuer, avec excuses aux proches à l'appui. Alors ma petite Hildy, me dis-je, tu dois en priorité sortir d'ici sans te faire descendre. Aux avocats de se démerder ensuite, une fois que les balles auront cessé de voler.

Sur ces bonnes résolutions, j'entrepris de ramper jusqu'à la porte. J'avais l'intention de passer la tête dehors, mine de rien, pour voir ce qui me bloquait la voie de l'issue la plus proche. Il s'avéra que c'était une botte noire, solidement plantée dans le passage, quasiment sous mon nez au moment où j'atteignis le seuil. Mon regard remonta le long de cette jambe bardée de noir pour rencontrer le visage menaçant d'un soldat. Il braquait sur moi son arme, une espèce de truc énorme qui me parut être un fusil-mitrailleur équipé d'un canon assez gros pour cracher des balles de base-ball.

« Je suis sans armes, dis-je.

— C'est comme ça que je les préfère », dit-il, et il remonta sa visière d'une chiquenaude. Il y avait dans ses yeux quelque chose qui ne me disait rien qui vaille. Je veux dire, en dehors de tout le reste. Un brin de folie, je suppose.

C'était un type imposant, aux traits massifs absolument dénués de la moindre trace de pensée. Mais voilà justement qu'une pensée s'allumait derrière ces yeux, et cela lui fit plisser le front.

« Comment que tu t'appelles ?

— H... Helga Smith.

— Nict-nict », fit-il en fourrant la main dans sa poche pour en sortir un calepin électronique qu'il feuilleta en pressant sur un bouton jusqu'à ce que mon joli minois souriant apparaisse. Il me sourit à son tour, mais je ne bronchai pas, car ce sourire était ce que j'avais pu voir de pire dans une journée pourtant fertile en catastrophes. « Toi, t'es Hildy Johnson, dit-il, et t'es sur la liste noire, alors peu importe ce qui peut se passer ici, tu vois ? » Sur quoi, il se mit à tripoter son ceinturon d'une main, tandis que de l'autre, il gardait son arme braquée contre ma tempe.

Je me sentis soudain détachée des événements. C'était peut-être un acte réflexe, le moyen de se distancier de l'imminence d'une abomination. Ou c'était simplement l'accumulation de trucs pas possibles. *Non, c'est pas possible*. Ce cri silencieux, je l'avais hurlé trop souvent ; à présent, une espèce d'anesthésie mentale me gagnait. J'aurais dû songer à prendre l'initiative. Lui parler, l'interroger. N'importe quoi. Mais non, je restais plantée là, accroupie, prise d'une immense envie de dormir.

Toutefois, mes sens étaient aiguisés. Il fallait bien, car malgré la fusillade

à l'extérieur (comment pouvait-il faire ça en pleine guerre ?), malgré le cri d'agonie du compresseur de la machine à glace renversée, je réussis à déceler une voix d'outre-tombe. Un *grognement*.

Le soldat ne l'entendit pas. Il était trop occupé. Le pantalon autour des chevilles, il était en train de s'agenouiller devant moi lorsque je vis Winston, traînant la patte arrière, le ventre sanglant, une lueur meurtrière dans les yeux.

L'homme se coucha sur moi.

J'avais envie que Winston lui morde... enfin, vous avez très bien compris quoi. J'eus droit au pis-aller. Le bouledogue referma les mâchoires sur la cuisse du soldat, dans le gras de la face interne. Sa jambe se crispa dans un spasme, et il me passa par-dessus. J'interceptai son fusil au vol.

Il avait pour lui sa force et sa masse, mais c'était sans compter avec Winston. Le chien avait sectionné une artère. Le soldat essaya de m'arracher le fusil d'une main tout en cherchant à écarter Winston de l'autre. Résultat : échec sur toute la ligne. Le sang giclait partout. Je criais sans discontinuer. Pas de ces cris assourdissants qu'on entend dans les films, pas un cri de rage, mais une espèce de hurlement aigu et terrifiant que j'étais incapable de maîtriser.

Puis je réussis à refermer une main sur le canon de l'arme, l'autre sur la crosse, et je cherchai à tâtons la détente tandis que l'homme, comprenant enfin ce qui lui arrivait, cessait de lutter contre Winston pour se consacrer à moi. Il saisit le canon. Manque de bol, c'était du mauvais côté, et quand je pressai la détente, sa main n'était plus là. Elle n'était plus nulle part, mais l'air était empli d'un brouillard rouge.

Il ne cessa pas de lutter pour autant. Je suppose que c'est pour ça qu'ils sont soldats. Winston pendu à sa cuisse, le pantalon autour des chevilles, une main en moins, il avançait toujours. Je levai le fusil et maintins la pression sur la détente sans vraiment voir ce qui se passait, car en mode de tir automatique, l'arme engendrait un tel recul que je me retrouvai de nouveau sur le cul ; quand je rouvris les yeux, mon assaillant était pour l'essentiel projeté sur les murs, à l'exception de quelques fragments çà et là par terre, le plus gros morceau restant toujours dans la gueule de Winston.

Je pourrais dire que je me figeai, saisie par l'énormité de mon acte – avoir ôté la vie d'un être humain – ou prise de nausées devant ce corps démembré. Je songeai certes à tout cela, et à pas mal d'autres choses, mais plus tard. Bien plus tard. Sur le coup, mon esprit s'était effondré sur lui-même et n'avait plus de place que pour quelques pensées, et encore, une seule à la fois. Primo, il allait falloir que je m'en sorte. Secundo, quiconque se trouverait entre moi et l'extérieur se retrouverait percé d'un trou taille Hildy dans sa carcasse puante. J'avais tué et, bon Dieu, j'avais bien l'intention de continuer si ma sécurité était à ce prix.

« Winston. Ici, mon garçon. » Je me relevai sur un genou et lui parlai. Je ne savais trop qu'espérer. Me reconnaîtrait-il ? Était-il encore trop assoiffé de sang pour m'entendre ?

Mais après avoir une dernière fois secoué la jambe du soldat, il lâcha sa proie et vint me voir. Il traînait la patte arrière, il avait une balle dans le ventre, mais il marchait toujours.

J'admets que je ne sais pas trop pourquoi je le pris. Franchement. Mon holocam a filmé la scène, mais elle n'enregistre pas les pensées. Les miennes étaient parfaitement organisées à cet instant. Je me rappelle avoir pensé que je lui devais bien ça. Il me vint également à l'esprit que j'étais sans doute plus en sécurité avec lui que sans ; c'était une sacrée arme à lui tout seul. Je préfère imaginer que ces idées me vinrent dans cet ordre. Je n'en jurerais pas.

Je le récupérai sous un bras, tenant toujours le fusil calé sous l'autre, et passai la tête au coin. Personne ne la fit sauter. D'ailleurs, nul ne semblait bouger. L'esplanade était bien plus enfumée qu'auparavant et on entendait encore pas mal de tirs, mais tout le monde s'était apparemment planqué. Je pouvais adopter cette solution et attendre que quelqu'un me retrouve, ou mettre à profit la fumée pour me dissimuler, tout en sachant que je risquais fort bien de tomber sur quelqu'un qui ferait de même et serait meilleur tireur que moi.

Je ne sais pas comment on prend ce genre de décision. D'accord, je l'ai prise, mais je ne me souviens plus d'avoir pesé le pour et le contre. J'ai juste jeté un œil à l'extérieur, noté qu'il n'y avait personne, et l'instant d'après, je courais.

Enfin, courir est un bien grand mot, entravée que j'étais entre un chien agonisant coincé sous un bras et un lourd fusil-mitrailleur pendouillant de l'autre. Sans oublier un bide de la taille de Phobos. Dieu merci, les holocams enregistrent seulement ce qu'on voit, pas de quoi on a l'air. Ce n'est pas le genre d'image que j'aurais aimé garder pour la postérité.

Mon objectif était l'entrée d'une coursive qui ramenait au *Heinlein*, et j'étais presque à mi-parcours quand j'entendis dans mon dos une voix crier « Halte ! » sur un ton ferme et pas vraiment amical. Dès lors, tout se passa très vite... et je réagis parfaitement bien même si tout allait mal par ailleurs.

Je me retournai et continuai de progresser à reculons, lentement, tout en lâchant Winston (qui émit alors l'unique jappement plaintif de toute son héroïque épreuve – et j'en suis désolée, Winston, où que tu sois maintenant). Je vis que c'était un flic de King City, qu'il était jeune, qu'il semblait aussi terrifié que moi et qu'il tenait un énorme laser perforateur braqué sur moi.

« Lâchez votre arme », lança-t-il et je répondis, *Désolée, mec, ça n'a rien de personnel*, mais sans le dire tout haut, puis je pressai la détente. Rien ne se passa. C'est alors que j'avisai la petite diode rouge clignotante sur la saillie métallique incurvée qui devait être le chargeur, un signal équivalent à : *Nourris-moi !* ou à une expression synonyme en langage arme automatique, et je compris rétrospectivement pourquoi ce que j'avais pris pour une salve brève avait eu des effets si cataclysmiques sur mon violeur potentiel. Je lâchai aussitôt mon fusil pour lever les mains en l'air, et je vis Winston lancer son baroud d'honneur, clopinant sur les dix mètres qui devaient nous séparer.

J'étendis aussitôt les mains, paumes ouvertes, en criant *Non !* et je suis prête à jurer devant n'importe quel tribunal que je vis, oui, que je vis le doigt de l'homme se crispier sur la détente à dix mètres de distance, tandis que son canon oscillait entre Winston et moi, comme s'il se demandait sur qui tirer en premier. Et j'ai beau savoir que c'est tout bonnement impossible, j'ai même l'impression d'avoir vu la lumière jaillir de la gueule de l'arme dans la même fraction de seconde où je refermais la main sur la commande de champ-nul de ma combi et la tournais d'un geste sec.

Une lueur verte m'éblouit. Je restai quelques instants aveuglée. Quand je recouvrai la vue, l'air était rempli de ballons incandescents multicolores qui dérivait çà et là, encombrant le paysage avant d'éclater comme des bulles de savon de dessin animé. Je transpirais horriblement sous ma tenue de sortie. Ça aurait pu être bien pire. À l'extérieur du champ, presque tout semblait en flammes.

L'un des seuls trucs à éviter avec un laser, c'est de tirer sur un miroir. On ne peut pas le reprocher au flic. Je n'étais pas un miroir à l'instant où il avait pressé la détente ; c'est dire que ça s'était joué serré.

Mais franchement, il aurait dû cesser de tirer bien plus tôt.

Partout où le faisceau m'avait touché, il s'était réfléchi, mais la forme du corps humain est si complexe que les réflexions avaient arrosé tous les alentours. Leur tracé de découpe avait frappé les murs en de multiples endroits, faisant fondre les panneaux de plastique, déclenchant des incendies dans son sillage. Le faisceau réfléchi avait touché le flic au moins trois fois. Je crois qu'une seule aurait suffi à être fatale faute de soins immédiats. L'homme gisait inerte et des flammes dévoraient ses vêtements le long de trois énormes balafres noires.

À un point de son parcours erratique, le faisceau avait touché Winston. Sa fourrure était en feu et il ne bougeait pas, lui non plus.

J'essayai de réfléchir à la conduite à tenir quand je sentis s'élever un vent violent. Il attisa brièvement les flammes qui se mirent à flamboyer, portées au blanc, avant de les souffler presque aussi vite. Toute la fumée se dissipa en un instant et la scène acquit cette limpidité, cette netteté que l'on ne trouve que dans le vide.

Je tournai les talons et courus m'abriter.

CARNET ROSE

J'étais tapie derrière une pile de tuyaux chromés, à moins de vingt mètres des deux hommes qui patrouillaient en combinaison spatiale, cherchant à me confondre avec un bout de tuyau tordu. Je n'étais pas trop fixée sur la manière de procéder. Bouge pas, pense des pensées tubulaires, décidai-je en désespoir de cause. Apparemment, jusqu'ici, ça avait marché.

J'avais un œil sur la montre, un œil sur les soldats, et un œil sur le clignotant rouge de mon affichage tête haute. Comme ça fait trois yeux en tout, vous imaginez à quel point j'étais occupée. J'étais le sujet immobile le plus occupé qu'on ait jamais vu. Ou pas vu.

Comme si ça ne suffisait pas, j'étais en train de récapituler tous les numéros de téléphone de mon vaste agenda mental.

Oubliez toutes ces inventions banales comme le feu, la roue, l'arc et la flèche, la charrue. L'homme n'est vraiment devenu civilisé que le jour où Alex Bell a prononcé ces paroles immortelles : « Merde, Watson, je me suis foutu de l'acide plein les couilles. » Planquée au milieu de ces tuyaux et bientôt à court d'oxygène, mon seul espoir de rester en vie était d'obtenir de l'aide par téléphone ; si jamais ça marchait, je me promis d'allumer un cierge tous les ans pour l'anniversaire de Mr. Bell.

Ma situation était critique, mais elle aurait pu être pire. J'aurais pu appartenir au contingent de la police municipale de King City enrôlé de force (je l'appris par la suite) dans la première vague d'assaut contre Virginia City. En plus du risque d'affronter une population armée, sans parler du cabot le plus méchant, le plus teigneux qu'on ait jamais connu, ils avaient rencontré le problème de ne pas être pourvus de combinaisons pressurisées quand la seconde vague, celle qui attaquait depuis la surface, avait commencé à sectionner les câbles électriques reliés aux panneaux solaires installés en haut, qui alimentaient les champs-nuls confinant l'air à l'intérieur.

Ce qui s'était produit juste après l'attaque au laser du dernier flic. C'était l'air s'échappant de l'esplanade centrale qui avait d'abord attisé, puis éteint les flammes sur le cadavre de Winston.

La décompression différait de celle de Nirvana, sinon je ne serais pas là pour vous en parler. D'habitude, lors d'une décompression explosive, une grande quantité d'air s'échappe par un orifice relativement petit. On se retrouve emporté, projeté et en définitive aplati : même vêtu d'une tenue de sortie, on a peu de chances de survie. Mais quand une tenue de sortie lâche, elle lâche d'un coup et l'air s'échappe. On sent une petite brise et puis pouf ! Comme une bulle de savon. Là-dessus, vous voyez plein de flics et de soldats qui s'étreignent la gorge, se mettent à cracher du sang, et tombent doucement par terre. J'en ai vu deux mourir ainsi. J'imagine que c'est une façon de s'en

aller relativement rapide et paisible ; malgré tout, ça me flanque toujours la nausée rien que d'y repenser.

Sur le moment, je crus que c'était un coup des Heinleinistes. La tactique était logique. C'était ainsi qu'ils combattaient le feu et Dieu sait combien d'incendies avaient éclaté avant que l'air ne s'échappe. En outre, il paraissait absurde que les assaillants aient eux-mêmes coupé le courant tout en sachant que le premier groupe n'était pas équipé de scaphandres.

N'empêche qu'ils avaient coupé, et ce n'était pas la seule chose qui paraissait absurde dans cet assaut. Mais cela, je ne l'appris que plus tard. Planquée derrière mes tuyaux, je savais seulement que tout un tas de gens avait cherché à me tuer, et qu'ils étaient encore plus nombreux à toujours s'y employer. Trois heures s'étaient écoulées depuis la coupure de l'alimentation du champ-nul, et on jouait toujours au chat et à la souris.

Au moment de la coupure, le couloir que je comptais emprunter pour rejoindre le *Heinlein* s'était instantanément mué de cylindre argenté en trou de sonde obscur traversant des siècles de détrit. On aurait dit celui que j'avais parcouru, bien des semaines auparavant, la première fois où j'étais entrée dans cette maison de fous. Ce qui n'était pas plus mal, car peu après la décompression, je rencontrai le premier d'une quantité d'individus en combinaison pressurisée qui dévalaient le tunnel en sens inverse.

On ne se rencontra pas vraiment, ce dont, là encore, je me félicitai, car il ou elle portait un laser pareil à celui qui avait bien failli me rôtir. Je l'aperçus (je continuerai à dire *il*, car tous les soldats étaient mâles et il y avait quelque chose de masculin dans sa démarche) alors qu'il était encore à quelque distance, et je me fondis rapidement dans le mur. Ou dans ce qui avait été naguère le mur, si vous préférez. Ce corridor était truffé de failles assez grandes pour y planquer même une femme enceinte.

Une fois entré dans la faille, toutefois, vous ne saviez pas ce qui vous attendait derrière. Vous accédiez à un univers dénué d'ordre logique, un dédale tridimensionnel aléatoire constitué de matériaux également aléatoires, quelques-uns calés par la seule pression des débris accumulés au-dessus, d'autres d'une instabilité inquiétante. Il était possible, depuis certaines de ces cachettes, de se faufiler pour rejoindre une autre faille, comme au milieu d'agès effondrés. Avec d'autres, vous débouchiez au bout de deux mètres sur un cul-de-sac que même un rat n'aurait pu franchir. Impossible de savoir. On ne pouvait pas deviner de l'extérieur.

Ce premier refuge n'était pas profond, et je m'étais plaquée contre une paroi plate en m'exerçant aussitôt au zen de l'immobilité. Plusieurs éléments jouaient en ma faveur. Inutile de retenir ma respiration ; grâce à la tenue de sortie, c'était déjà fait. Inutile d'être particulièrement silencieuse, à cause du vide. Et engoncé qu'il était dans son scaphandre, l'autre aurait très bien pu ne pas me voir même si je m'étais trouvée sous son nez.

J'avais beau me répéter toutes ces choses, je vieilliss quand même de vingt ans quand il passa devant moi, promenant son laser de gauche à droite, si près

que j'aurais pu le toucher en étendant la main.

Puis il s'éloigna et les ténèbres retombèrent. (Ai-je mentionné que toutes les lumières avaient sauté avec la coupure de courant ? Eh oui, je ne l'aurais jamais vu s'il n'avait pas tenu une torche.)

Je la voulais, cette torche. Je la voulais plus que tout au monde. Sans elle, je ne voyais pas comment je réussirais à gagner un abri sûr. Il faisait déjà tellement sombre que c'était à peine si je distinguais l'arme dont je m'étais encombrée et je ne vis plus rien quand le soldat eut pris de la distance.

J'eus un haut-le-corps quand je m'aperçus qu'il aurait pu entrevoir au passage la diode rouge clignotante sur le chargeur vide ; j'avais oublié de la masquer. Si seulement j'en avais eu un autre... puis je l'examinai de plus près. Il y avait une ouverture au bout, et je vis briller au fond une semelle métallique ; je compris qu'il y avait deux chargeurs mis bout à bout. L'astuce était de retourner le premier quand il était vide. Malins, ces salauds de militaires.

Je retournai donc le chargeur, manquant de le faire tomber, puis de faire tomber l'arme, et je me penchai dans le couloir pour lâcher une salve dans la direction d'où était venu le soldat, histoire de vérifier si le foutu truc marchait. Au recul, je me rendis compte que oui. Je n'avais pas pensé à l'éclair au bout du canon, mais apparemment, l'autre n'avait rien remarqué.

M'engageant alors dans le corridor, je tirai une brève salve dans le dos de l'homme. Même si j'avais eu le moyen de lui crier une sommation, je ne crois pas vraiment que je l'aurais fait. On ne se doute pas des abîmes où l'on peut sombrer quand on ne pense plus qu'à sa survie.

Son scaphandre était résistant, et je n'avais pas trop bien visé. Une balle le toucha, mais sans perforer la combinaison ; elle l'envoya bouler dans le couloir. Il se retourna aussitôt, levant son arme, alors je tirai de nouveau, plus longtemps, et cette fois ce fut la bonne.

Je ne vous décrirai pas le bordel que je dus trier pour récupérer la torche.

Ma rafale avait détruit son laser et vidé mon dernier chargeur ; c'est donc équipée seulement de la lampe-torche et de ce qui me restait d'esprit que je partis à la recherche d'oxygène.

C'était ça le hic, bien sûr. La tenue de sortie était une grande invention, pas de doute. Elle m'avait sauvé la vie. Mais elle laissait quelque peu à désirer question autonomie. Si un Heinleiniste voulait passer un certain temps dans le vide, il devait s'attacher une bonbonne dans le dos, comme tout un chacun, et faire passer un tuyau devant pour la raccorder à sa valve de poitrine. Sans bonbonne supplémentaire, le réservoir interne permettait de tenir vingt à vingt-cinq minutes, selon l'intensité des efforts. Quarante maxi. En période de sommeil, par exemple.

Je n'avais pas trop dormi ces derniers temps, et ce n'était pas dans mes projets immédiats ; mais au début, je n'avais pas imaginé que ce serait un problème. Chaque corridor était équipé d'un ESA tous les cinq cents mètres à

peu près. Leur alimentation avait été coupée, mais leurs grosses nourrices devaient encore être pleines. Pour recharger mon réservoir interne, il suffisait de brancher le petit adaptateur sur mon raccord, d'ouvrir la valve et de regarder monter jusqu'à plein la petite aiguille de la jauge sur mon affichage tête haute.

La première fois, ce ne fut pas plus compliqué que ça. Mais je me rendis bientôt compte qu'avoir à me mettre en quête d'un ESA toutes les demi-heures était le point le plus faible d'une stratégie de survie déjà pas trop solide. Je ne pourrais pas continuer indéfiniment. Il fallait soit que je me débrouille toute seule pour me sortir de là, soit que j'appelle à l'aide.

Cette dernière solution paraissait la plus logique. Certes, je ne savais toujours pas ce qui se passait hors des limites d'Heinlein-Ville, mais je n'avais aucune raison de suspecter que si je parvenais à contacter un avocat, ou le parquet, mes problèmes ne seraient pas résolus. Seulement, je ne pouvais pas appeler depuis le couloir. Il y avait trop de métal amoncelé au-dessus de ma tête ; jamais le signal ne passerait. Toutefois, par le plus pur des hasards, ou par la grâce de la providence divine, je me trouvais dans un des corridors que je connaissais bien. Un prochain embranchement sur la gauche allait me ramener directement à la surface.

C'est ce qui passa... mais la surface grouillait de militaires.

Je me reconnais vite fait, bien contente de porter mon camouflage réfléchissant. Mais d'où sortaient-ils tous ?

Ce n'étaient ni des régiments, ni des divisions, ni quoi que ce soit de ce genre. Mais j'en voyais trois depuis ma cachette, et ils semblaient patrouiller, à l'exception de celui qui se tenait près de l'entrée où je venais d'apparaître. Pour la garder, je suppose. Peut-être comptait-il juste faire des prisonniers, mais j'avais déjà vu des gens tirer pour tuer et je n'avais nulle envie de tester ses intentions.

J'avais eu un autre coup de bol : celui d'avoir vu l'homme se faire canarder sur l'esplanade alors qu'il portait sa tenue de sortie. Autrement, j'aurais pu conclure à tort qu'étant infranchissable la combinaison m'immunisait contre les balles. Ce qui était le cas... mais à quel prix !

J'en eus l'explication par la suite. Peut-être avez-vous déjà deviné ; Smith avait ajouté : « Comme il devrait être intuitivement évident », mais c'est sa façon de parler.

Les balles possèdent de l'énergie cinétique. Quand vous en arrêtez une brutalement, il faut bien que cette énergie s'évacue quelque part. Une partie est transférée à votre corps et le projectile vous renverse. Mais l'essentiel est absorbé par la combinaison, qui se bloque aussitôt et doit alors faire quelque chose de toute cette énergie. Impossible, faute de place, de la stocker dans le générateur de champ-nul. Smith avait essayé et l'appareil surchauffait, voire, dans les cas extrêmes, explosait. Pas joli-joli, surtout quand on songe à l'endroit où il est implanté.

Donc, la seule solution pour le champ, c'est d'évacuer l'énergie par

rayonnement. Et cela, des deux côtés, extérieur et... intérieur.

« Je suis sûr que c'est une symétrie qu'on finira bien par briser, me dit Smith. La formalisation mathématique est ardue. Mais imaginez un peu le gilet pare-balles que ça ferait ! »

Sans aucun doute. En attendant, vous vous retrouviez à moitié bouilli. Évacuer la chaleur en excès était déjà le plus gros problème en temps normal. Vous pouviez encore survivre à un seul projectile (plusieurs personnes pouvaient en témoigner), mais en général seulement si vous coupiez au plus tôt le champ-nul pour pouvoir refroidir. Avec deux ou trois coups au but, la température intérieure grimpait trop vite et vous vous retrouviez la cervelle pochée.

Dans ce cas, la tenue était censée se couper automatiquement. Sauf, bien sûr, si le vide régnait au-dehors : là, elle ne se coupait pas, quelle que soit la gravité des conditions régnant à l'intérieur ; en toute hypothèse, le vide était toujours considéré comme la condition la pire.

Si jamais on me tirait dessus, je serais cuite. À l'étouffée.

Je ne me mis pas tout de suite à chanter des cantiques à la gloire d'Alexander Graham Bell. La première heure, j'eus plutôt envie de l'exhumer pour le rôtir à petit feu. Il n'y était pour rien, bien sûr, le malheureux, mais dans l'état où je me trouvais, quelle importance ?

Après avoir de nouveau rempli mon réservoir, je me frayai un chemin jusqu'au sommet du tas d'ordures. C'était possible – quoique loin d'être aisé – parce que à l'endroit où je me trouvais, près du *Heinlein*, l'épaisseur de la décharge planétaire était moindre. En me faulant, en me faisant toute petite, en choisissant avec soin mon itinéraire, je réussis bientôt à passer la tête au-dessus de l'amoncellement de détritrus. Je devais être visible de l'un ou l'autre des mille satellites de communication en orbite ; je m'empressai donc de composer le numéro aussi vite que ma langue pouvait pianoter sur le clavier installé sur la face interne de mes dents. Je comptais appeler Cricket parce qu'il...

... n'était pas accessible à ce numéro. À en croire mon affichage tête haute qui se trompe rarement dans ce domaine. Idem pour Brenda ou Liz. J'allais en essayer un quatrième quand je me rendis finalement compte que *personne* n'était accessible, car mon téléphone intérieur ne fonctionnait en surface qu'avec l'amplificateur qui équipe en série toutes les combinaisons pressurisées.

Comment aurais-je pu penser à tous ces détails ? On pianote du bout de la langue sur les dents, et presque aussitôt on entend au creux de l'oreille la voix de son correspondant. Merde, c'est comme ça qu'un téléphone doit marcher. C'est aussi naturel que de crier.

Sûr que j'eus le temps de réfléchir à la question, et bientôt il m'apparut que j'avais un autre problème. Le signal de mon téléphone ne pourrait pas traverser le champ de ma tenue de sortie. Les Heinleinistes se servaient du

champ lui-même pour générer un signal harmonique dans une autre gamme d'ondes, ce qui leur permettait de communiquer entre eux, d'une combinaison à l'autre, sans que personne, pas même le C.C., ne puisse intercepter leur conversation. J'étais coincée par leur sécurité.

J'y réfléchis un bon bout de temps, gardant l'œil sur la jauge d'oxygène. Puis je réintégrai le couloir obscur et me faufilai jusqu'au corps de l'homme que j'avais tué.

Il était toujours là, quoique repoussé sur le côté du passage. Je réussis à lui ôter son casque avant de retourner me perdre dans le labyrinthe où, à l'aide de ma lampe et de quelques bouts de métal qui m'étaient tombés sous la main, je tentai de démonter ce que j'espérais être l'amplificateur de sa radio de scaphandre. Je m'étais mieux débrouillée que je l'aurais cru : j'avais réussi à la transpercer avec une de mes balles.

Je la gardai malgré tout. Je refis le plein d'air et retournai en surface. Là, je me servis d'un bout de fil pour connecter ma valve de pressurisation à l'émetteur radio, partant de l'idée que c'était le seul lien possible entre la combinaison et l'extérieur. J'allumai l'émetteur et fus récompensée par l'apparition d'un petit témoin rouge sur l'écran de contrôle. J'appelai de nouveau Cricket, sans plus de succès.

Je décidai dès lors de consacrer l'intégralité de mes subtiles et vastes connaissances technologiques à la réparation de l'émetteur. Traduisez : je balançai, vlan, le putain de truc contre la planche de bord de l'épave de jeep où je m'étais installée et refis le numéro. Rien. Re-vlan. Toujours pas un bip. Cette fois, je le projetai de toutes mes forces et Cricket répondit : « Ouais, qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Ma langue avait dû vivre sa vie propre, et composer et recomposer nerveusement le numéro de Cricket tandis que j'exerçais sur la radio mes talents magiques d'ingénieur. Et maintenant que j'en aurais eu bien besoin, j'étais plus fichue de bouger cette sacrée langue, tant j'étais ébahie d'entendre une voix familière.

« J'ai pas vraiment le temps de traîner dans le coin, avertit Cricket.

— Cricket, c'est moi, Hildy, et je...

— Ouais, bon, Hildy, tu couvres le truc de ton côté et moi du mien.

— Couvrir quoi ?

— Tout simplement le plus gros méga-scoop qu'on ait jamais... » Je perçus un crissement de frein mental assorti d'une odeur de gomme ménagée brûlée ; une fois qu'elle eut rétrogradé les neurones, j'entendis Cricket redémarrer d'une voix douce : « Non, rien, Hildy. Rien du tout. Oublie tout ce que je t'ai dit.

— Merde, Cricket, c'est aussi le bordel de ton côté ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Tout ce que je sais...

— T'es assez grande pour deviner toute seule, comme moi.

— Mais enfin, deviner quoi ? Je sais vraiment pas de quoi...

— Bien sûr, bien sûr, je sais. Ça marchera pas, Hildy. C'est comme ça que

tu m'as piqué un scoop la dernière fois.

— Cricket, je bosse même plus pour *Tétinfos*.

— Quand t'as été reporter, c'est pour la vie. T'as ça dans le sang, Hildy, et tu pourrais pas plus te retenir qu'une pute peut se retenir d'écarter les jambes quand on sonne à sa porte.

— Cricket, écoute-moi. Je suis vraiment dans la merde. Je suis coincée...

— Ah, ah, laisse-moi rire ! » croassa-t-il. J'étais complètement larguée. « T'es pas la seule, ma vieille. Je crois que c'est encore là que t'es le mieux. Mais lis plutôt le *Recta* d'ici une heure ou deux. » Sur quoi, il raccrocha.

Je faillis balancer la radio par-dessus l'horizon mais recouvrai juste à temps mes esprits. Mes esprits, mais aussi ma prudence au moment où mes yeux, qui accompagnaient l'hypothétique trajectoire, découvrirent deux hommes en train d'escalader la montagne de détrit. Ils se dirigeaient vers moi, guidés sans doute par mon signal radio. Je plongeai de l'autre côté de l'épave et retournai dans le labyrinthe.

Je n'ai pas encore totalement oublié Cricket, mais je dois dire que mon amour est mort avec ce coup de fil. D'accord, je l'avais en partie mérité ; je l'avais assez souvent mené en bateau par le passé. Et pour sa défense, il me croyait coincée dans un ascenseur, comme des milliers d'autres Sélénites à cet instant ; il n'imaginait pas que je puisse courir le moindre danger, et même dans le cas contraire, il n'aurait pas pu y faire grand-chose.

Bon, d'accord. Et ta mère se serait fait sauter par des cochons, Cricket, si elle avait pu en trouver un qui le veuille. Tu ne m'as même pas laissé le temps de m'*expliquer*.

Ce qui me flanqua vraiment en surgravité, c'est que lorsque je fus de nouveau en mesure de le rappeler, il avait programmé son téléphone pour refuser mes appels. Je risquai la tête au-dehors, replongeai faire le plein d'air, puis cherchai un nouveau site pour transmettre, tous ces efforts pour tomber sur un signal occupé.

Même déconvenue avec les autres numéros que je composai en rafale. Brenda ne répondait pas. Ni personne à la rédaction du Tétin, ce qui ne laissa pas de me tracasser. Réfléchissez un peu. Un organe d'informations d'envergure planétaire, et *personne pour répondre au téléphone* ?

Je savais que cela devait avoir un rapport avec le mégascoop évoqué par Cricket. Des visions impossibles me traversaient l'esprit : de la décompression explosive frappant une cité entière au déferlement de milliers et de milliers de soldats analogues à ceux que j'avais vus, semant la désolation sur toute la planète.

Mais je devais poursuivre mes tentatives. Je redescendis donc dans le labyrinthe à la recherche de mon biberon d'air favori. Deux malabars en scaphandre étaient postés devant, l'arme à la main.

J'avais dix minutes d'air quand je m'étais planquée derrière mes tubes

chromés pour me cacher des soldats. C'était sept minutes plus tôt.

Première chose, réduire le taux de dilution de l'oxygène dans mon poumon artificiel juste au-dessus du niveau de la perte de conscience. Idem pour le refroidissement. J'estimai l'allongement d'autonomie à dix ou quinze minutes si je n'avais pas trop à bouger. Jusqu'ici, je n'avais pas bougé du tout. Le voyant rouge clignotant que je surveillais m'indiquait que le taux d'oxygène dans mon sang était bas. Un autre témoin, normalement éteint, s'était également allumé, m'annonçant que ma température corporelle s'était élevée à 39,1 degrés et continuait à croître lentement. Je savais que je ne pourrais plus tenir longtemps avant que le délire me gagne ; tout ce qui dépassait les quarante était zone à risque.

Je suis une tacticienne nulle, je l'ad mets, en tout cas dans une situation telle que celle-ci. Certes, je discernais les éléments du problème, mais tout ce que je pouvais faire, c'était les ressasser. Ces types là-haut, par exemple. Pouvaient-ils communiquer ma position aux gorilles postés devant le réservoir d'air ? Ils ne se trouvaient pas à plus de trente mètres au-dessus de ma tête. S'ils avaient un état-major quelconque, ils n'allaient pas tarder à recevoir l'ordre de guetter l'arrivée imminente d'une espèce de trophée de foot essoufflé et boursofflé, connu pour fréquenter les tubes chromés.

Dans ce cas, que pouvais-je y faire ? Je n'avais aucun espoir de me frayer un chemin dans le dédale jusqu'au prochain poste d'approvisionnement en oxygène – qui pouvait d'ailleurs être également surveillé. Donc, si ces zigues ne trouvaient pas un autre endroit à visiter dans les huit prochaines minutes, mes carottes étaient cuites, que je meure à l'étouffée, ou que je réduise en mijotant dans ma propre sueur. Je n'avais pas vraiment de préférence en la matière ; je laissais le choix au médecin légiste.

Brenda Starr, reporter de bande dessinée, aurait sûrement imaginé quelque ruse habile, quelque diversion, enfin n'importe quoi pour attirer ces deux affreux à l'écart du réservoir d'air, le temps de refaire le plein. Hildy Johnson, institutrice morte de trouille et ex-pisse-copie, n'avait pas la moindre idée pour se dépatouiller sans attirer l'attention sur elle.

Il y avait quand même l'ombre d'une bonne nouvelle dans ce fatras. Ma langue avait poursuivi ses menées autonomistes pendant que je restais accroupie dans l'ombre, et bientôt je sursautai en entendant une sonnerie occupé. Je ne savais même pas qui j'avais appelé, et encore moins comment le signal avait réussi à passer. En désespoir de cause, je supposai (à juste titre, découvris-je plus tard) que quelque chose au sein de la décharge avait tenu lieu d'antenne, relayé mes appels jusqu'à la surface, et de là, jusqu'au satellite.

Bref, j'essayai de nouveau Brenda (toujours pas de réponse), puis le *Tétin* (toujours rien), et composai enfin le numéro de Liz.

« Palais de Buckingham. Sa Majesté à l'appareil, répondit une voix pâteuse.

— Liz, Liz, c'est Hildy. J'ai de gros problèmes. »

Il y eut un long silence quelque peu aviné. Je me demandai si elle s'était rendormie. Puis j'entendis un soupir.

« Liz ? Vous êtes toujours là ?

— Hildy. Hildy. Oh, Dieu, je voulais pas faire ça...

— Pas faire quoi ? Liz, j'ai pas le temps de...

— Je suis une ivrogne, Hildy. Une putain d'ivrogne. »

Ce n'était ni un scoop, ni un secret d'État. Sans répondre, j'écoutai ses sanglots hachés, l'œil toujours fixé sur les secondes qui défilaient à mon horloge personnelle, en attendant qu'elle veuille bien poursuivre.

« Ils m'ont dit qu'ils pouvaient me mettre à l'ombre pour un bout de temps, Hildy. Un sacré bout de temps. J'étais terrorisée, je me sentais vraiment mal. Je tremblais de partout, j'avais envie de vomir, mais je ne pouvais rien rendre, et eux, ils ne voulaient pas que je boive.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous racontez ? Qui ça, "eux" ?

— Eux, eux, mais eux, bordel. Le C.C. »

Dans l'intervalle, j'avais plus ou moins saisi. Elle me débita alors des fragments de récit d'une voix saccadée, et je sus l'histoire complète par la suite, mais, en gros, ça donnait ceci :

Dès avant les célébrations du Bicentenaire, Liz s'était retrouvée au service du C.C. À un moment, elle s'était fait arrêter, embarquer et inculper de violations multiples de la législation sur les armes. (Elle n'était pas la seule ; l'invasion d'Heinlein-Ville avait été armée grâce à du matériel confisqué lors d'une immense rafle – un événement qui n'était jamais parvenu aux oreilles de la presse.)

« Ils m'ont dit que je risquais quatre-vingts années de prison, Hildy. Puis ils m'ont laissée toute seule, et le C.C. m'a parlé et m'a dit que si je lui rendais quelques petits services, ici et là, les poursuites pourraient être abandonnées.

— Que s'est-il passé, Liz ? Avez-vous commis une imprudence ?

— Quoi ? Oh, j'en sais rien, Hildy. Ils m'ont jamais montré les preuves qu'ils détenaient contre moi. Ils disaient que tout serait révélé au procès. Je sais pas s'ils les ont obtenues illégalement ou pas. Mais quand le C.C. s'est mis à intervenir, j'ai compris assez vite que ça n'avait pas la moindre importance. On en a parlé ; est-ce que tu te rends compte que si ça lui chante, il pourrait coincer n'importe quel citoyen de Luna sous un prétexte ou un autre ? Tout ce que je voyais, moi, c'est que si jamais on allait au tribunal, mon compte était réglé d'avance. Je redoutais que les choses aillent aussi loin.

— Bref, vous m'avez balancée. »

Il y eut un long silence. Quelques minutes supplémentaires s'étaient écoulées. Les gardes n'avaient toujours pas bronché. Je n'avais d'autre choix que d'écouter.

« Dites-moi tout », repris-je.

Il semblait que ce groupe d'individus, du côté de Delambre, titillait la curiosité du C.C. Il avait suggéré à Liz de m'y conduire, que j'aille voir ce qui

s'y passait.

J'aurais dû être flattée. Le C.C. devait tenir en haute estime mes instincts de limier. Je suppose que si je n'avais rien remarqué lors de cette première expédition, il aurait combiné autre chose, pour me mettre sur la piste. Ensuite, on pouvait compter sur moi pour faire éclater l'affaire.

« Ça l'a vraiment intéressé quand tu as rapporté cette cassette de la gamine. Je... dès ce moment-là, j'étais déjà sa filiale à cent pour cent, Hildy. Je lui ai dit que je trouverais bien comment t'amener à me révéler ce qui se passait. À ce point, j'étais prête à faire à peu près n'importe quoi.

— Le syndrome de l'otage », dis-je. Les gardes étaient toujours là.

« Hein ? Oh ! Ouais, sans doute. Ou simplement un manque total de caractère. Toujours est-il qu'il m'a conseillé d'y aller mollo, sinon tu risquais d'avoir des soupçons. Ce que j'ai fait, et en définitive, c'est toi qui m'as mise dans la confidence. »

Et pour cette première visite, elle avait subtilisé un générateur de champ-nul. Elle ne me dit pas comment, mais ce n'était sans doute pas trop difficile. Il n'y a aucun risque tant qu'on n'essaie pas de les ouvrir.

Le reste, je pouvais le reconstituer toute seule. La semaine suivante, le C.C. en savait assez sur la technologie du champ-nul pour offrir à ses troupes un moyen de franchir les barrages, faute de les équiper de tenues de sortie ou de générateurs individuels.

« Voilà en gros l'histoire, conclut-elle avec un soupir. Alors, je suppose qu'il t'a arrêtée, et sans doute tous les autres, c'est ça ? Où vous ont-ils conduits ? Ont-ils déjà fixé le montant de la caution ?

— Vous êtes sérieuse ?

— Merde, Hildy, je ne crois pas qu'il puisse avoir des charges bien graves contre toi.

— Liz... qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Comment cela ?

— Cricket disait que c'était la pagaille complète, plus ou moins.

— Tu me prends de court, Hildy. Je... euh, à vrai dire, c'est ton coup de fil qui m'a réveillée. Je suis chez moi, dans l'appartement. Maintenant que tu m'y fais penser, les lumières vacillent. Mais ça pourrait aussi bien être dans ma tête. »

Elle était dans le noir à peu près autant que moi. Nous n'étions pas les seules. Si vous n'aviez pas quitté votre appartement et si vous n'habitez pas un des secteurs où la distribution d'oxygène avait été interrompue, toutes les conditions étaient réunies pour que les premiers stades de la Grande Panne vous aient échappé. Liz était plongée dans une stupeur alcoolique et son téléphone avait été programmé pour n'accepter que mes appels.

« Liz. Pourquoi ? »

Il y eut un long silence. Puis : « Hildy, je suis une *ivrogne*. Ne te fie jamais à une ivrogne. Si je dois choisir entre toi et un autre verre... eh bien, ce sera pas vraiment un choix.

— Jamais envisagé de cure ?

— Mon chou, boire, j'aime ça. C'est à peu près la seule chose que j'aime bien. Ça, et Winston. »

À cet instant, j'aurais peut-être pu lui asséner le *coup de grâce* ; je ne sais pas. Je sais en tout cas que je bouillais de rage contre elle. Lui dire qu'à cette heure son clebs était frit et lyophilisé n'aurait même pas commencé de me venger de ce qu'elle m'avait fait.

Mais tout d'un coup, je revins à la réalité, et la réalité était que ça chauffait sacrément pour moi. J'avais déjà trop chaud, rappelez-vous ; et là, en un instant, ma peau était devenue si brûlante que j'avais envie de l'arracher ; en même temps, je ressentais une douleur cuisante au côté gauche.

La combinaison à champ-nul faisait ce qu'elle pouvait. Avec une inquiétude croissante, je vis l'indicateur m'annonçant combien il me restait de minutes à vivre amorcer un plongeon à pic. Je crus qu'il n'allait jamais s'arrêter. Merde, ça valait presque le coup. Car la chute de la jauge s'accompagnait d'une bouffée d'air frais sur tout le corps. Je n'allais pas rôtir, c'était déjà ça.

Je réussis toutefois à saisir ce qui se passait. Pendant près d'une minute, j'avais senti une série de chocs secs et brefs contre les tuyaux métalliques auxquels j'étais appuyée et le caillebotis sur lequel je me tenais. Puis je vis, oui je vis, une balle atteindre un tuyau. Ça ne pouvait pas être autre chose, raisonnai-je. Elle avait laissé une marque en creux sur le métal. Depuis le sommet de la décharge, quelqu'un tirait vers le bas, au jugé. Forcément, puisque je ne voyais pas le tireur. Mais les balles ricochaient et l'une d'elles avait réussi à m'atteindre. Je ne pouvais pas me permettre d'être touchée une seconde fois.

Je pris donc un bout de tuyau et m'enfonçai dans le corridor. Je me doutais que je ne pourrais pas faire grand mal à ces épaisses combinaisons pressurisées, mais si je concentrais mes coups sur la visière, j'avais une chance d'en avoir un ; en tout cas, je ne tomberais pas sans m'être battue. Je devais au moins ça à Winston, faute de mieux.

Entrer dans le corridor me fit le même effet que gravir la fameuse marche qui n'est pas là. J'avancai le pied, le tuyau brandi comme une brosse à vaisselle au-dessus de l'assiette sale. Et il n'y avait personne.

J'aperçus leurs dos qui s'éloignaient, découpés à contre-jour par la lueur de leur lampe frontale. Ils trottaient vers la sortie.

Je ne saurai jamais avec certitude, mais il était vraisemblable qu'on les avait rappelés en haut pour filer un coup de main aux types qui me cherchaient. Comment pouvaient-ils deviner que les mecs postés au sommet de la pile de détritrus n'étaient qu'à quelques mètres à leur verticale ? De toute façon, même s'ils étaient restés à leur poste, j'aurais été morte au bout de quatre-vingt-dix secondes, maxi. Donc, je leur en laissai dix pour franchir le point où il leur était encore possible de me voir et je me ruai vers le tuyau adaptateur de l'ESA.

Il n'y en avait plus.

Ça me rendit dingue. Je ne pouvais pas imaginer situation plus absurde que de parvenir aussi près du salut pour suffoquer avec près d'une tonne d'oxygène comprimé au bout des doigts. Je plaquai la main contre le réservoir, puis sortis ma torche électrique et me mis à scruter le sol aux alentours. J'étais à peu près certaine qu'ils avaient embarqué le truc. À leur place, c'est ce que j'aurais fait.

Mais non. L'adaptateur traînait là, sur le socle de la vanne d'alimentation du sas ; sans doute s'était-il débranché quand l'un des gardes avait décidé d'appuyer son gros cul contre la cuve. Je le remis en place à tâtons, puis, la connexion établie, ouvris le clapet en grand.

Les mots sont mon gagne-pain. Je les respecte. Je m'efforce toujours d'employer les termes adéquats, aussi ai-je dû chercher un long moment celui qui décrirait le mieux mon impression à cette première bouffée d'air frais, pour conclure que personne n'avait inventé de mot pour ça. Imaginez le plus grand plaisir que vous ayez jamais éprouvé, employez le terme que vous auriez choisi pour le décrire. Un orgasme était un truc bien pâle en comparaison.

Pourquoi n'avaient-ils pas retiré le tuyau du connecteur ? La réponse, quand je l'appris enfin, était toute bête, et typique de la Grande Panne. Ils ignoraient que j'en avais besoin.

Les flics et les soldats qui avaient envahi Heinlein-Ville avaient reçu l'instruction minimale. Ils ne s'étaient pas attendu à rencontrer de résistance armée. Ils ne savaient quasiment rien de la nature ni des limitations inhérentes à la technologie des combinaisons à champ-nul. Et on ne leur avait sûrement pas dit qu'il y avait deux groupes d'intervention qui se marchaient sur les pieds, au point que le premier allait assurer la destruction du second. Leur tactique en souffrit terriblement. Tout un tas de gens ont survécu grâce à cette confusion. J'en suis. J'aimerais m'attribuer le mérite de ma propre survie – et je n'ai pas commis *que* des bêtises – mais le fait est que j'ai eu Winston, beaucoup de chance, et que cette chance était due pour l'essentiel à l'ignorance de mes adversaires et à la faiblesse de leur commandement.

Je m'en étais vaguement rendu compte, le temps de quitter le sas et d'emprunter un autre corridor latéral qui, estimais-je, me ferait regagner la surface par une autre sortie. Je ne savais pas ce que valait cette idée, mais ça méritait de la garder à l'esprit.

Une fois de retour à la surface, j'appelai le *Tétin* et tombai de nouveau sur un signal occupé. En attendant, je guettais toujours une nouvelle apparition des méchants. J'espérais qu'ils étaient tous en train d'escalader le sommet de la décharge et de tourner en rond à l'aveuglette, et qu'ils finiraient par se fracturer les jambes, le crâne et autres os essentiels. J'aurais bien aimé que Callie soit là ; elle leur aurait jeté un sort.

Callie ? Oh, et puis merde. Je dus extraire le numéro des tréfonds de ma

mémoire, et pour quoi en fin de compte ? Même pas un signal occupé : rien qu'une ligne vide.

Puis je me souvins du code prioritaire. Pourquoi m'avait-il fallu tout ce temps ? Je pense que c'est parce que Walter avait réussi à me convaincre que le code ne devait être utilisé sous aucun prétexte, qu'il existait un niveau inaccessible d'absolue perfection. Un sujet justifiant le recours au code prioritaire exigerait des titres en comparaison desquels le corps 72 ressemblerait à du bas de casse. La seconde raison était que je n'avais jamais eu l'occasion de m'envisager comme *sujet* de reportage.

Je ne m'attendais pas à grand-chose, à vrai dire. J'avais utilisé mon code d'accès habituel au Tétin, et cela aurait dû me permettre de franchir tous les encombrements de standard imaginables pour accéder directement au bureau de Walter. Jusqu'à présent, je n'avais obtenu que des signaux occupé. Mais je composai malgré tout son code personnel et la voix de Walter me répondit.

« Ne me dis pas où tu es, Hildy. Raccroche tout de suite, éloigne-toi le plus possible de ta position actuelle, et rappelle-moi ensuite.

— *Walter !* » hurlai-je. Mais la ligne était déjà coupée.

Ce serait sympa de rapporter que je suivis aussitôt ses instructions, que je ne perdis pas de temps, que je continuai de manifester le courage et la résolution qui m'avaient caractérisée depuis les premiers coups de feu. Entendez par là que jusqu'ici, j'avais réussi à ne pas pleurer. Cette fois, oui. Je pleurai sans retenue, comme un bébé.

Je ne vous conseille pas d'essayer dans votre tenue de sortie, quand vous en aurez une. Comme vous ne pouvez pas respirer, vos poumons sont quasiment pris de spasmes. De quoi se péter les tympanes. En outre, pleurer dérègle le mécanisme du régulateur à tel point que je gâchai dix minutes d'oxygène en trois minutes de crise hystérique. Vous pouvez faire confiance à Monsieur V.M. Smith pour ne pas avoir tenu compte des épanchements d'émotion quand il a établi le cahier des charges de sa machine.

J'avais bien pris soin de laisser le tuyau de raccordement branché sur le réservoir d'air, ce qui me permit d'y retourner faire le plein. Si seulement j'arrivais à trouver une bonbonne de secours disponible, je pourrais filer par la surface. Même si elle était trop lourde à soulever, je pourrais toujours la traîner. Ai-je entendu quelqu'un évoquer le cadavre du soldat en scaphandre ? Excellente idée, mais l'inhabituelle précision de mon tir à l'arme automatique avait endommagé l'une des valves de l'équipement. J'avais vérifié quand je lui avais emprunté sa torche, puis une seconde fois – parce que de l'air, j'en avais absolument besoin, et qui sait, j'avais pu me tromper – lorsque j'avais récupéré la radio. Libby aurait sans doute pu bricoler un adaptateur en récupérant des pièces de rebut alentour, mais avec la pression qui régnait dans ce réservoir, j'aurais eu moins de risque à embrasser sur la bouche un serpent à sonnette.

C'est le genre de réflexions qui se bousculent dans votre esprit au sortir d'une bonne crise de larmes. Ça faisait du bien de pleurer, comme toujours.

Cela avait balayé mon sentiment croissant de panique, cela m'avait permis de me concentrer sur les choses à faire, d'ignorer les impossibilités de ma situation et de me focaliser sur les deux points restés en ma faveur, comme lorsqu'on répète un mantra : ma propre cervelle qui, malgré les multiples preuves visant à me convaincre du contraire, marchait plutôt pas trop mal ; et la capacité de Walter à se faire obéir, qui elle, marchait à la perfection.

Je me sentais même toute ragaillardie quand j'émergeai de nouveau et scrutai la surface pour repérer l'ennemi. Ne pas en voir un seul me donna presque le vertige. Éloigne-toi de ta position actuelle, avait dit Walter. Le plus possible.

Je sortis du dédale et traversai l'étroite bande de terrain ensoleillé pour me réfugier dans l'ombre du *Heinlein*.

« Allô, Walter ?

— Raconte-moi ce que tu sais, Hildy, et que ça saute.

— J'ai de gros problèmes, Wal...

— Je le sais, Hildy. Dis-moi plutôt ce que j'ignore. Que s'est-il passé ? »

Je me lançai donc dans un récit condensé de mes aventures chez les Heinleinistes et Walter s'empressa de m'interrompre à nouveau. Pour les Heinleinistes, il était déjà au courant. Qu'est-ce que j'avais d'autre ? Eh bien, le C.C. est en train de mijoter un truc horrible, dis-je, et il me répondit que ça aussi, il le savait.

« Fais comme si je savais tout ce que tu sais excepté ce qui t'est arrivé aujourd'hui, Hildy. Parle-moi d'aujourd'hui. Parle-moi de l'heure écoulée. Juste les points importants. Mais sans citer de noms ou de lieux précis. »

Présenté ainsi, cela ne prit pas longtemps. Je le lui dis en moins de cent mots et j'aurais pu le résumer en deux : *Au secours !*

« De combien d'air disposes-tu ?

— Une quinzaine de minutes.

— Mieux que je pensais. Il faut que nous fixions un rendez-vous, sans mentionner de nom de lieu. T'as une idée ?

— Peut-être. Vous voyez le plus gros éléphant blanc sur Luna ?

— ... Ouuuuui. T'es plutôt du côté de la queue ou de la trompe ?

— La trompe.

— Parfait. Lors de notre dernier poker, si la plus haute carte dans ma main était un roi, marche vers le nord. Si c'était une reine, vers l'est ; un valet, vers le sud. Pigé ?

— Pigé. » Ce serait donc l'est.

« Marche dix minutes et arrête-toi. Je serai là. »

Avec n'importe qui d'autre, j'en aurais encore perdu une à lui faire remarquer que cela ne me laissait qu'une marge de cinq minutes et pas le moindre espoir de retour. Avec Walter, je dis simplement : « J'y vais. » Walter a tout un tas de traits méprisables, mais quand il dit qu'il va faire quelque chose, il le fait.

Cela dit, je n'avais pas traîné. Tout en parlant, j'avais repéré deux ennemis qui progressaient sur la plaine à grands bonds. Comme ils arrivaient du nord, j'empoignai l'émetteur radio et le lançai en direction du sud-est. Ils obliquèrent aussitôt pour le suivre.

C'est là que les choses se corsaient. Je les regardai passer devant moi. Même vêtue d'une combinaison normale, j'aurais été difficile à repérer dans l'ombre. Mais je m'étais déjà mise en route vers l'est, et bientôt, je débouchai en pleine lumière. Je devais garder en permanence à l'esprit combien j'avais eu du mal à repérer Gretel à notre première rencontre. Jamais je ne m'étais sentie aussi nue. Je surveillais les soldats du coin de l'œil ; et dès qu'ils eurent atteint l'endroit où la radio avait touché le sol, je m'immobilisai, le temps qu'ils scrutent l'horizon.

Je ne restai pas longtemps immobile, car j'eus tôt fait d'aviser quatre autres silhouettes débouchant de plusieurs directions. Ce fut un des trucs les plus durs que j'aie jamais faits, mais je réussis à repartir avant que l'un ou l'autre n'arrive trop près.

À chaque pas, j'imaginai douze autres façons de me faire repérer. Un simple radar portatif aurait sans doute fait l'affaire. Je ne suis pas très calée en physique, mais je suppose que le champ-nul devait réfléchir un signal puissant.

Ils ne devaient pas avoir de radar car je fus bientôt assez loin pour ne plus avoir la possibilité de les repérer au milieu de la réverbération ambiante – et si je n'étais pas capable de les voir, ils ne risquaient pas de me distinguer non plus.

Au bout de neuf minutes pétantes, une sauterelle argentée vint me survoler en silence, à moins de dix mètres d'altitude, et j'aurais certainement sauté hors de mes chaussettes si j'en avais porté. L'engin vira et j'avisai le grand T du sigle de *Tétinfos* peint sur son flanc ; une vision bien agréable en vérité.

Le pilote décrivit un large ovale à la distance convenue du *Heinlein*, désormais presque invisible : il fallait bien qu'il se montre pour que je me dirige vers lui, l'inverse n'étant pas possible. Puis il se posa un peu sur ma droite, tel un moustique géant étreignant un sommier métallique. Je me mis à courir.

Il devait y avoir une sorte de capteur sur l'échelle, car à peine y avais-je posé les deux pieds que l'appareil redécolla. Ce n'est pas le genre de manœuvre que j'aimerais rééditer lors d'une virée dominicale, mais enfin, je pouvais comprendre sa hâte. Je déverrouillai rapidement l'écrouille, repressurais le sas et pénétrai dans l'habitacle pour découvrir le spectacle improbable de Walter braquant sur moi un pistolet automatique.

Hu-hum. J'avais vu tellement d'armes pointées sur moi ces dernières heures que je relevai à peine l'incident – qui un an plus tôt m'aurait fait sinon bondir, du moins donné à réfléchir... J'éprouvais le genre de sensation que j'avais déjà pu noter à l'issue d'une période de stress intense : une profonde envie de dormir.

« Rangez-moi ça, Walter. Si vous tirez, vous allez sans doute nous tuer tous les deux.

— Cette coque pressurisée est renforcée, dit-il sans bouger le canon d'un pouce. Coupe-moi d'abord cette tenue.

— Je ne pensais pas à la décompression. Je pensais que vous alliez sans doute vous flanquer une balle dans le pied et ensuite, avec un peu de chance, me toucher. » Mais je lui obéis néanmoins, et il regarda mon visage, puis considéra mon anatomie, nue et enceinte jusqu'aux yeux avant de détourner le regard. Il rangea l'arme et reprit sa place dans le siège du pilote. Je me calai tant bien que mal dans le siège voisin.

« Riche en péripéties, la journée, commentai-je.

— J'aimerais mieux que tu te remettes à couvrir l'actualité au lieu de la créer. Qu'est-ce que t'as donc fait au C.C. pour le mettre dans un état pareil ?

— Parce que c'était moi ? Tout est de ma faute ?

— Non, mais tu y as une bonne part de responsabilité.

— Dites-moi ce qui se passe.

— Personne ne sait encore au juste », me dit-il avant de me révéler le peu qu'il savait.

Tout avait commencé – du moins là-bas, dans le monde normal – par des milliers d'ascenseurs bloqués entre deux étages. À peine les équipes de secours étaient-elles parvenues sur les lieux que d'autres trucs commençaient à se dérégler. Bientôt, tous les moyens de communication de masse étaient interrompus et Walter apprenait de diverses sources que des fuites de pressurisation s'étaient produites dans plusieurs villes importantes tandis que d'autres sites avaient connu des baisses de pression d'oxygène. Il y avait eu des incendies, des émeutes, une grande confusion. Puis, peu avant de recevoir mon coup de fil, le C.C. était intervenu sur la plupart des fréquences avec un message qui se voulait rassurant mais n'en laissait pas moins d'être inquiétant. Il disait qu'il y avait eu des pannes, mais que tout était réglé désormais (« Un mensonge manifeste », observa Walter, presque avec délectation.) Le C.C. avait juré de mieux faire son boulot à l'avenir et promis que ces incidents ne se reproduiraient plus. Il assurait avoir repris le contrôle de la situation.

« Ma première conclusion, dit Walter, c'est que la situation lui avait donc échappé durant un certain temps, et je veux savoir pourquoi. Mais ce qui m'a vraiment mis la puce à l'oreille, après mûre réflexion, c'est... de quel genre de contrôle parlait-il donc ?

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Eh bien, il est censé tout contrôler en permanence. Normalement, du moins. Toute la machinerie quotidienne de Luna. L'air, l'eau, les transports. Au sens où c'est lui qui fait fonctionner tout ça. Et il contrôle également en grande partie les secteurs sociaux de la surveillance et de la répression. C'est lui par exemple qui soumet des projets au gouvernement. Il intervient quasiment sur tout. Il surveille pratiquement tout. Mais contrôler ? Ça ne me disait rien qui vaille. Et ça ne me dit toujours rien qui vaille. »

Pendant que je réfléchissais à cette remarque, un objet très brillant et très rapide nous dépassa en trombe sur la gauche puis essaya de virer à droite comme s'il avait changé d'avis. L'objet se transforma en une boule de feu et nous passâmes directement au travers. J'entendis des trucs crépiter sur la coque, des trucs gros comme des grains de sable.

« Bon sang, qu'est-ce que c'était ?

— Tes petits copains, là-bas. T'inquiète pas. J'ai la situation en main.

— En main... ? Mais ils sont en train de nous canarder !

— En ratant leur cible. Et nous sommes hors de portée. Et ce vaisseau est pourvu des meilleurs équipements de brouillage illégaux qu'on puisse se payer. Je leur réserve quelques trucs que je n'ai même pas encore essayés. »

Je lui jetai un regard et vis un gros ours bourru, penché sur ses commandes manuelles, gardant l'œil sur une batterie d'appareils fixés au tableau de bord, des appareils qui, assurément, ne sortaient pas de la même usine que la sauterelle.

« J'aurais dû me douter que vous aviez des contacts avec les Heinleinistes.

— Des contacts ? grommela-t-il. J'étais au conseil d'administration de la Société L-5 quand la plupart de ces "Heinleinistes" n'étaient même pas encore nés. Mon père était présent au lancement de ce vaisseau. J'ai des contacts, tu peux le dire.

— Mais vous n'êtes pas des leurs.

— Disons que nous avons quelques divergences politiques. »

Il devait sans doute les trouver trop à gauche. Il y a bien longtemps, au début de nos relations, j'avais un peu causé politique avec Walter, comme le font la plupart de ceux qui entrent à *Télinfos*. Une expérience que pas grand-monde ne rééditait. Le terme le plus charitable que j'aie entendu employer pour définir ses convictions était : « délirantes ». Ce que la plupart des gens qualifient d'anarchie, Walter le baptise camisole sociale.

« Vous n'aimez pas trop M. Smith ?

— Un grand scientifique. Dommage qu'il soit socialiste.

— Et le projet de vaisseau interstellaire ?

— Il aboutira le jour où ils reviendront au plan originel. En ajoutant vingt années pour le reconstruire et virer toute la ferraille que Smith a installée dedans.

— Plutôt impressionnant, comme ferraille.

— Il a mis au point une combinaison spatiale de première. Il ne m'a pas encore montré de propulseur stellaire. »

Je décidai d'en rester là : je n'avais pas l'intention de me lancer dans une polémique avec lui, car je n'avais aucun moyen de lui dire s'il avait raison ou tort.

« Sans parler des armes, remarquai-je. Si j'avais un peu réfléchi, j'aurais su que vous étiez du genre à en posséder.

— Tout homme libre possède une arme. » Inutile de lui rappeler que j'avais été tout sauf libre les trois quarts de mon existence, ni ce que j'avais

essayé de faire avec l'instrument de ma liberté quand j'avais réussi à m'en procurer un. Ce n'est pas non plus un argument décisif avec lui.

« Vous avez eue celle-ci par Liz ?

— Plutôt l'inverse, dit-il. Du moins jusqu'à ces derniers temps. Elle est trop dépendante de l'alcool désormais. Je ne lui fais plus confiance. » Il me regarda. « Toi non plus, tu ne devrais pas, si tu veux mon avis. »

Je décidai de ne pas lui demander ce qu'il savait à ce sujet. J'espérais que s'il avait su que Liz trahissait les Heinleinistes, il les aurait plus ou moins mis en garde, divergences politiques ou pas. Au pire, qu'il m'en aurait avertie, puisqu'il semblait si au fait de mes récentes activités.

Je ne lui ai jamais posé la question.

J'aurais pu lui en poser des tas d'autres alors que nous filions au-dessus de la plaine, sans jamais dépasser cinquante mètres d'altitude. Si j'avais été plus curieuse – en lui demandant, par exemple, ce qu'il savait du complot ourdi par le C.C. – cela m'aurait épargné pas mal de tracas ultérieurs. À vrai dire, cela ne m'aurait procuré qu'un surcroît de soucis, mais il ne fait pas de doute que je me tracasse de manière bien plus efficace quand je peux le faire en connaissance de cause. Pour l'heure, si intense était mon soulagement d'avoir été sauvée que je me contentais de jouir de cette douce impression de sécurité retrouvée.

Comment aurais-je pu deviner que je n'avais plus que dix minutes à passer en sa compagnie ?

Il n'avait cessé de surveiller ses instruments ; quand l'un d'eux se mit à sonner l'alerte, il pesta dans sa barbe et alluma les rétrofusées. Nous commençâmes à descendre vers le sol. J'étais sur le point de m'assoupir.

« Que se passe-t-il ? demandai-je. Des ennuis ?

— Pas vraiment. J'avais simplement espéré m'approcher un peu plus, c'est tout. C'est là que tu descends.

— Descendre ? Merde, Walter, je crois que je préférerais encore aller chez vous. » Je jetai un bref coup d'œil alentour. Cet endroit, où qu'il soit, ne réussirait jamais à entrer au *Guide des Mille et Une Attractions lunaires*. Pas la moindre trace d'occupation humaine. Pas la moindre signe de quoi que ce soit, pas même une trace de pas vieille de deux siècles.

« J'adorerais te garder, Hildy, mais tu es trop délicate à manier. » Il pivota dans son siège pour me regarder. « Écoute, ma poule, c'est comme ça. J'ai mis la main sur la liste des quelques centaines de personnes que le C.C. recherche. Tu viens en tête. D'après mes informations, il est bien décidé à les retrouver. Plusieurs en sont déjà mortes. J'ignore ce qui se passe – ça m'a tout l'air d'être la mégapanne – mais j'ai bien l'intention de le découvrir... seulement, tu ne peux pas m'aider. Donc, je ne vois qu'un moyen : te fourrer dans un coin où le C.C. ne pourra pas te retrouver. Il va falloir que t'y restes jusqu'à ce qu'on ait mis tout cela au clair. C'est trop dangereux pour toi de te montrer. »

J'imagine que je dus souffler, abasourdie. J'avais connu trop de

changements trop vite. Je m'étais crue en sécurité, et voilà que le tapis se dérobait de nouveau sous mes pieds.

Je savais que le C.C. me cherchait, mais quelque part, ça faisait drôle de l'apprendre de la bouche de Walter. Il n'irait pas se tromper sur un truc pareil. Et ça ne me consolait pas d'en déduire que l'intention du C.C. était de me liquider ensuite. Parce que j'en savais trop ? Parce que j'étais allée fourrer mon nez au mauvais endroit ? Parce qu'il ne voulait plus partager avec moi les redevances du super-dentifrice ? Je n'en avais aucune idée, mais je voulais en savoir plus avant de descendre de la sauterelle de Walter.

Walter, qui venait de m'appeler ma poule. Merde, qu'est-ce que ça voulait dire ?

« Et vous voulez que je fasse quoi ? demandai-je. Que je campe ici, en pleine mer ? J'ai peur d'avoir oublié ma tente. »

Il passa le bras derrière son siège et se mit à sortir tout un fourbi qu'il me passa. Une bonbonne d'air de dix heures.

Une torche électrique. Un sac en toile qui bringuebalait. Il me posa un compas dans la paume, puis ouvrit la porte du sas dans notre dos.

« Il y a deux ou trois trucs utiles dans le sac. Je n'ai pas eu le temps d'en rajouter ; c'est mon propre matériel de survie. Faut que tu y ailles, maintenant.

— Pas question.

— Si. » Il soupira, détourna les yeux. Il avait pris un sacré coup de vieux.

« Hildy, reprit-il. Pour moi non plus, c'est pas facile, mais je crois que c'est ta seule chance. Tu vas devoir me faire confiance parce que je n'ai pas le temps de t'en dire plus, et ce n'est pas le moment de paniquer ou de te conduire en gamine. J'aurais voulu t'amener plus près, mais cela vaut sans doute mieux. » Il indiqua la planche de bord. « Pour l'instant, nous sommes invisibles. Enfin, j'espère. Tu descends maintenant, et le C.C. ne saura jamais où t'es partie. Je te rapproche et ce sera comme si on lui traçait un plan. Tu as suffisamment d'air pour parvenir au but, mais nous n'avons plus le temps de discuter : il faut que j'aie redécollé d'ici dans moins d'une minute.

— Où voulez-vous que j'aille ? »

Il me le dit. S'il avait dit autre chose, je ne crois pas que je serais descendue, mais ça se tenait, et il m'avait l'air passablement terrifié. Merde, voir Walter terrifié, c'était de l'inédit, et cela ne laissait pas de m'impressionner.

J'étais encore hésitante, en me demandant s'il allait me pousser de force dehors si jamais je ne bronchais pas, quand il me saisit par la nuque, m'attira vers lui et m'embrassa sur la joue. Je fus trop surprise pour me débattre.

Il me lâcha aussitôt et détourna la tête.

« Tu... euh, c'est pour bientôt ? Est-ce que ce sera...

— Encore dix jours, lui dis-je. Ce ne sera pas un problème. » Ou ça ne devrait pas, à moins que... « À moins que vous estimiez que je doive me cacher plus de...

— Non, je ne pense pas. J'essaierai de te contacter d'ici trois jours. Dans

l'intervalle, fais le gros dos. Ne cherche à contacter absolument personne. Reste planquée une semaine, s'il le faut. Neuf jours au besoin.

— Le dixième, je vous prévient que je sors.

— D'ici là, j'aurai trouvé une solution de rechange, promet-il. Maintenant, descends. »

J'entrai dans le sas, le vidai, sentis la tenue de sortie se mettre automatiquement en service. Je descendis sur la plaine et regardai la sauterelle bondir dans le ciel et disparaître à l'horizon.

Avant d'attacher la bouteille sur mon dos, je levai machinalement la main et sentis la larme de Walter, encore chaude sur ma joue.

Je ne savais pas au juste à quelle distance de ma destination Walter m'avait déposée. Dans les vingt ou trente kilomètres. Je ne pensais pas que ça poserait un problème.

Je couvris les dix premiers à grandes enjambées, de cette démarche en crabe que permettent les muscles de jambes habituées à la gravité terrestre, et qui, le vélo mis à part, était pour l'homme le mode de propulsion le plus économe en énergie. Et si vous pensez pouvoir couvrir une telle distance de ce pas dans une combinaison pressurisée habituelle, essayez voir en tenue de sortie. Vous volerez presque.

Mais évitez en cas de grossesse. Avant longtemps, je commençai à avoir de drôles de sensations dans le ventre et je ralentis le pas, tout en me mettant, nerveuse, à faire des calculs de distance et de consommation d'oxygène, au moment où j'arrivais dans un territoire qui me paraissait familier.

J'avais encore trois heures d'air de réserve quand j'atteignis le vieux sas d'accès, morte d'épuisement. Je pense que je dus m'assoupir plus d'une fois, me réveillant juste avant de me flanquer par terre, consultant le compas tout en m'essuyant les yeux, rectifiant éventuellement le cap. Par chance, quand cela me prit, j'étais enfin en terrain connu.

Je passai un sale moment quand le sas parut refuser de s'ouvrir. Se pouvait-il que l'accès ait été condamné au cours des soixante-dix dernières années ? Car je ne l'avais plus utilisé de tout ce temps. Certes, j'en connaissais d'autres dans le secteur, mais Walter avait dit qu'il serait trop dangereux de les utiliser. J'étais pourtant prête à m'y résoudre plutôt que de mourir ici, à la surface. J'avais cette idée en tête quand j'entendis enfin s'ébranler la vieille machine grinçante et tourner le volant de la porte. Je franchis le seuil, repressurisasi le sas, puis me ruai vers l'ascenseur qui me déposa dans un petit cagibi blindé. Je pianotai les lettres M-A-R-I-A-X-X-X. Quelque part, non loin, une vieille femme allait remarquer l'ouverture de la porte. Si Walter avait raison, cette information ne serait pas relayée au Calculateur Central.

On n'est jamais si bien que chez soi, songeai-je en m'enfonçant dans la pénombre et les odeurs de fermentation de la forêt tropicale du Crétacé.

J'avais grandi dans un coin retiré du ranch des dinosaures. Le ranch de

Callie. Ç'avait toujours été le sien, le ranch du Double C barré, pas question de C&M ou d'idées de ce genre à l'époque. Ce n'est pas que je n'aurais pas voulu, ç'aurait été sympa de s'imaginer dans un autre rôle que celui d'employée. N'y revenons plus.

Ce coin précis, toutefois – et je me demandai comment Walter était au courant –, était toujours resté pour moi la Grotte de Maria. Il y en avait effectivement une à quelques centaines de mètres d'ici ; j'en avais fait mon refuge quand j'étais gamine et m'appelais encore Maria Cabrini.

Donc, c'était vers la Grotte de Maria que je me dirigeais à présent, et c'est dans la Grotte de Maria que je me confectionnai un vague matelas de mousse sèche. Je me fis un oreiller du sac en toile que m'avait donné Walter, bien décidée à roupiller au moins une semaine ; mais je n'eus pas l'occasion d'en vérifier le confort, car je m'étais endormie avant même d'y avoir posé la tête.

En fait, je ne réussis à dormir que trois heures. Je le sais, car je consultai mon affichage horaire quand les premières douleurs me réveillèrent.

DÉCÈS

Si la physique théorique et les mathématiques avaient été l'apanage du genre féminin, l'espèce humaine aurait atteint les étoiles depuis belle lurette.

Je fonde cette hypothèse sur mon expérience personnelle. Jamais aucun homme, même consciencieux, ne sera capable de résoudre correctement la terrible géométrie de l'accouchement. Soit le problème de faire passer un objet de taille X à travers une ouverture de taille $X/2$, et un bagage de connaissances permettant de l'interpréter comme un problème de topologie ou de géométrie lobatchevskienne : je suis sûre que sur les milliards de femmes qui ont connu les affres du travail, on en aurait trouvé une pour conceptualiser une solution impliquant la multiplicité des dimensions ou l'hyperespace, ne fût-ce que pour cesser enfin de *souffrir*. En comparaison, le voyage supraluminique n'aurait plus été qu'une formalité. Quant à Einstein, n'importe quelle nana de mille ans sa cadette aurait pu sans peine découvrir la mutabilité de l'espace et du temps, une fois dotée des instruments adéquats. Le temps est relatif ? La belle affaire ! Ève elle-même aurait pu vous le dire. Respire à fond et pousse fort, ma chérie, trente secondes ou une éternité, ce qui te semblera le plus long.

Je n'ai pas décrit mes blessures lors de ma seconde Interface directe avec le Calculateur Central pour tout un tas de raisons. L'une est que ce genre de douleur est indescriptible. Une autre est que l'esprit humain se remémore mal la douleur, une des rares grandes trouvailles de Dieu. Je sais que ça m'a fait mal ; je suis incapable de me souvenir jusqu'à quel point, mais je suis à peu près sûre que la douleur de l'accouchement était pire, ne serait-ce que parce qu'elle semblait ne jamais devoir s'arrêter. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres qui font intervenir le peu d'intimité qu'on peut encore se garder en cette époque libérée, je n'aurai pas grand-chose à vous révéler de plus que les paroles de Dieu à la femme dans la Genèse, Trois, verset seize : « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur... »²², et tout ça pour avoir piqué une malheureuse saleté de pomme ?

Le travail commença. Et se poursuivit les mille années suivantes, ou en tout cas bien avant dans la soirée.

Je n'ai pas beaucoup d'excuses à mon ignorance de la plus grande partie du processus. J'avais vu des tas de vieux films et j'aurais dû me rappeler les scènes – généralement comiques – où l'heureux événement survient en avance sur l'horaire. Pour ma défense, je ne peux qu'opposer un siècle de vie bien ordonnée, une vie où un train était censé arriver à 8 heures 47 minutes et 15 secondes et où il arrivait effectivement à 8 heures 47 minutes et 15 secondes. Dans le monde que je connaissais, le service postal était rapide,

bon marché et sans interruption. On s'attendait à voir un paquet parvenir à l'autre bout de la ville en quinze minutes, et à l'autre bout de la planète dans l'heure. Quand vous passiez un coup de fil interplanétaire, la compagnie du téléphone n'avait pas intérêt à vous raconter qu'une tempête solaire brouillait les circuits ; on compte sur eux pour faire le nécessaire, et ils le font. Nous sommes tellement gâtés par la qualité du service, par le fait de vivre dans un monde qui marche, que la plainte le plus souvent reçue par les compagnies de téléphone – et je vous parle là de milliers de lettres furieuses chaque année – concerne le décalage temporel lorsqu'on appelle tante Mimi sur Mars. Et venez pas me bassiner avec ces histoires de vitesse de la lumière, gémit l'abonné ; donnez-moi mon numéro, merde !

C'est pour cela que les premières contractions me prirent à l'improviste. Le petit salopiot ne devait pas arriver avant une quinzaine. Je savais qu'il était toujours possible que la naissance soit prématurée, mais enfin, j'aurais appelé le docteur et il m'aurait posté une pilule pour arrêter tout ça. Le jour prévu, je me serais présentée comme une fleur et une autre pilule aurait déclenché l'opération ; j'aurais pu bouquiner, lire le blocmag ou corriger des copies en attendant qu'ils me tendent le marmot convenablement débarbouillé, talqué et langé, paisiblement endormi. Bien sûr, je savais comment ça se passait dans le temps, mais je souffrais d'une illusion qu'une majorité partage sans doute avec moi. Je croyais être *immunisée*, bordel. Nous avons oublié tout cela du jour où nous avons commencé à faire naître nos bébés dans des éprouvettes, pas vrai ? Et je l'éprouvais désormais, en dépit des événements récents qui auraient dû m'enseigner que le monde n'était pas un endroit aussi ordonné que je me plaisais à le croire.

Mon utérus déclara donc son indépendance, d'abord par un léger tressaillement, puis par un spasme et, en un rien de temps, par une lame de fond aussi douloureuse que la fameuse crise de constipation du mec qui essayait de chier des briques.

Je n'ai rien de l'héroïne stoïque. Au bout de la trente ou quarantième onde de douleur, je décidai qu'une mort rapide était encore préférable, et je me levai pour sortir de la grotte, bien décidée à me rendre. Ça ne pourrait pas être pire, me disais-je. On arriverait sûrement à un arrangement, le C.C. et moi.

Mais c'est parce que je n'ai rien d'une héroïne stoïque que j'eus la vie sauve ; après que le trente ou quarantième élançement m'eut fait rouler par terre de douleur, un rapide calcul mental m'apprit que j'en avais encore pour trois bonnes centaines de contractions avant de parvenir à l'issue la plus proche ; je retournai donc au fond de ma grotte sitôt que je fus de nouveau en état de marcher : tant qu'à faire, j'aimais mieux crever ici que dehors dans la boue.

Je mis à profit mes périodes décroissantes de lucidité entre les crises douloureuses pour puiser dans mon unique recueil de sagesse populaire en matière d'enfantement : ces bons vieux films. Pas ceux en noir et blanc. Les regarder pourrait vous inciter à croire que les bébés étaient livrés par les

cigognes et que les femmes enceintes ne prenaient jamais un gramme. D'où l'on pourrait conclure qu'un accouchement ne dérangerait pas votre permanente ni votre maquillage. La fin du vingtième siècle, en revanche, offrait plusieurs films qui détaillaient avec complaisance l'ensemble de ce processus morbide. Le seul souvenir de ces images accroissait encore ma nausée. Merde, certaines de ces femmes en mouraient. Me revenaient des scènes d'hémorragie, d'accouchement au forceps, d'épisiotomie, et j'étais consciente qu'on ne nous en montrait pas la moitié.

Mais il y avait des constantes dans le processus de naissance naturelle ; faute de mieux, je décidai de m'y préparer. Je fouillai dans le sac à dos de Walter, y trouvai une bouteille d'eau, de la gaze, du désinfectant, du fil, un couteau. Je posai le tout à côté de moi, ambiance sordide de trousse de chirurgien à domicile ; il ne manquait que l'anesthésique. Puis j'attendis la mort.

Ça, c'était pour le côté négatif. Il y en avait un autre. Je vous épargne la description fébrile de mes grognements et gémissements, le bout de bois que je serrais entre les dents au moment de la délivrance, je vous épargne la merde et le sang. Le moment vint où je pus tendre la main et sentir sa petite tête au bas de mon ventre. Instant d'équilibre entre la vie et la mort. Peut-être l'instant le plus proche de la perfection qu'il m'ait été donné de connaître, et pour des raisons que je ne saurai jamais vraiment décrire. La douleur était toujours présente, atteignant même un summum. Mais une douleur continue finit par acquérir un pouvoir anesthésiant ; peut-être que les fusibles des circuits neuronaux sautent, à moins qu'on apprenne simplement à l'endurer d'une autre manière. Qu'on apprenne à l'accepter. Je l'acceptai à cet instant, alors que mes doigts dessinaient les contours minuscules du visage, que je sentais s'ouvrir et se fermer sa toute petite bouche. Pour quelques secondes encore, mon corps et lui ne faisaient qu'un.

C'est en cet instant que je connus ma première expérience de l'amour maternel. Je ne voulais pas le perdre. Je ferais n'importe quoi pour ne pas le perdre.

Oh, certes, j'avais envie qu'il sorte... et pourtant, quelque chose en moi désirait figer cet instant pour l'éternité. La relativité. La douleur, l'amour, la peur, la vie et la mort qui passent à la vitesse de la lumière et ralentissent le temps jusqu'au pic étroit de cet instant parfait, où mon ventre est l'univers, où tout le reste n'a soudain plus aucune importance.

Je ne l'avais pas aimé auparavant. Je n'avais pas apprécié de le sentir gigoter et donner des coups de pied. Je l'avoue : je n'avais pas abordé cette grossesse en adulte, avec prévenance et considération ; en fait, jusqu'à la dernière semaine, j'avais plutôt vu dans ce fœtus un parasite dont il conviendrait de se débarrasser. L'unique raison qui m'en avait empêchée était mon état d'extrême confusion quant à la vie en général, et mon rôle dedans en particulier. Depuis mes tentatives obstinées pour mettre un terme à ma propre

existence, j'avais simplement attendu que les choses se passent. Le bébé en faisait partie.

Puis je sortis de cet instant, en même temps qu'il sortait de moi pour se retrouver entre mes mains, et je fis alors ce que font toutes les mères. Je me suis demandé depuis si j'aurais su la marche à suivre sans le souvenir de ces scènes dramatiques et sans mes cours d'éducation sexuelle vieux de huit ou neuf décennies. Et vous savez quoi ? Je crois bien que oui.

En tout cas, je le nettoyai, coupai le cordon, comptai ses doigts et ses orteils, l'enveloppai dans une serviette et le tins contre mon sein. Il ne pleura pas beaucoup. À l'extérieur de la grotte, une chaude averse préhistorique tombait à travers les fougères géantes, un bronto beuglait au loin. Je m'étendis, épuisée, étrangement satisfaite, sentant l'odeur de mon lait pour la première fois. Quand je baissai les yeux, je crus le voir me sourire de tout son petit visage chiffonné de singe édenté, et quand je lui tendis mon doigt pour jouer, il le prit dans sa menotte en le serrant très fort. Je sentis une grosse boule d'amour gonfler mes entrailles.

C'est vous dire ce qu'il m'avait fait. Me conduire à employer des mots comme entrailles.

Trois jours passèrent, et toujours pas de Walter. Une semaine, et pas la moindre nouvelle.

Ça ne me tracassait pas trop. Walter m'avait amenée dans le seul endroit de Luna où je pouvais survivre et même vivre à l'aise : les torrents regorgeaient de poissons, il y avait des fruits et des noix dans les arbres. Ni flore ni faune préhistoriques ; en dehors des dinos et des grands cycas, épineux et fougères qui constituaient leur ordinaire, le ranch C.C. n'abritait que de formes de vie parfaitement modernes. Aucun trilobite ne nageait dans les eaux, essentiellement parce que personne ne leur avait encore trouvé de débouché commercial. En revanche, il y avait des truites et des perches, et je savais les attraper. Il y avait des pommes et des noix de pécan, et je savais où en trouver parce que j'en avais moi-même planté une bonne partie. Il n'y avait pour ainsi dire aucun prédateur. Callie avait uniquement son tyrannosaure personnel, qui restait bouclé dans son enclos, nourri de carcasses de brontosaurus. Durant toute cette semaine, je vécus une sorte d'existence pastorale idéale de fille des cavernes que nos lointains ancêtres du Paléolithique auraient probablement eu du mal à reconnaître. Je n'y pensai pas trop.

Je ne pensai pas trop à Callie non plus. Elle ne passa pas voir son nouveau petit-fils. Je ne le lui reproche pas, car elle n'était même pas au courant de sa conception, encore moins de sa naissance, et même si elle l'avait été, elle n'aurait pas osé nous rendre visite de peur de mener le C.C. jusqu'à ma cachette.

C'est ce qui nous sauva : ce refus obstiné de Callie de se connecter au réseau télématique planétaire, un entêtement qui lui avait valu les railleries de tout son entourage. Moi la première. Je me souvenais, encore ado, de lui avoir

offert une étude de rentabilité établie avec soin, censée la convaincre définitivement de céder au « progrès » : je savais pertinemment que seul un argument financier était susceptible d'avoir du poids pour elle. Elle avait étudié le rapport une minute, puis l'avait écarté. « Pas question d'introduire des espions du gouvernement au ranch C.C. », avait-elle dit, et cela coupa court à tout argument. Nous avions notre système informatique autonome, les Interfaces avec le Calculateur Central étaient réduites au minimum ; le résultat était que je pouvais m'aventurer hors de ma caverne pour cueillir fruits et noix sans m'inquiéter d'être suivie d'en haut par un œil paternaliste. Le reste de Luna était actuellement sens dessus dessous. Le ranch de Callie n'était pas affecté. Elle faisait simplement le gros dos comme une tortue, attendant que passe l'orage. Douillettement installée avec ses propres réserves d'oxygène, d'eau et d'énergie, elle n'avait sans doute qu'une hâte : ressortir pour pouvoir raconter à tout un tas de gens qu'elle les avait avertis. Et j'attendais moi aussi, cachée dans le coin le plus reculé de son royaume hermétique.

Et tandis que j'attendais, se déroulaient des événements historiques. Même aujourd'hui, je ne sais trop qu'en penser. Je n'avais à l'époque ni télévision, ni blocmag, et je suis finalement comme tout le monde : si je ne l'ai pas lu et vu au mag, ça ne me paraît pas tout à fait réel. Les nouvelles, c'est sur le moment. Lire ce qu'on en dit par la suite, ça devient de l'histoire.

Peut-être est-il temps d'évoquer certains de ces événements, mais je répugne à le faire. Oh, je peux vous citer quelques chiffres. Près d'un million de morts. Trois villes importantes entièrement rayées de la carte jusqu'au dernier habitant, et d'innombrables blessés dans les autres. L'un de ces sites, Arkytown, n'est toujours pas réhabilité, et de plus en plus de gens estiment qu'on devrait le laisser en l'état, figé à l'instant du désastre, nouvelle Pompéi. J'ai visité Arkytown, j'ai vu les centaines de milliers de cadavres, et je n'ai pas d'opinion arrêtée. Une bonne partie des victimes ont eu une mort paisible, par anoxie, avant que la décompression finale ne les préserve pour l'éternité. Je vis ainsi un théâtre entier rempli de cadavres attendant à jamais le lever de rideau. À quoi bon les déranger pour leur accorder une sépulture ou une crémation décente ?

D'un autre côté, l'idée est meilleure pour la postérité que pour nous autres vivants. Quand vous alliez à Pompéi, vous n'y rentriez pas des connaissances. J'ai vu Charity à Arkytown, au bureau du journal. J'ignore ce qu'elle était venue y faire – sans doute essayer de placer un papier – et je ne le saurai jamais. J'ai vu de même des tas d'autres gens que j'avais connus : j'ai préféré partir. Alors, qu'on en fasse un mémorial, entièrement d'accord, mais qu'on le scelle, qu'on s'abstienne d'organiser des visites guidées et d'y vendre des souvenirs jusqu'au moment où toute cette histoire ne sera plus qu'un souvenir lointain et la ville morte recouverte d'un étrange mystère, comme le tombeau de ce vieux Tout-Ankh.

Il y eut de grands actes de lâche couardise, et bien plus encore d'exploits d'un héroïsme presque surhumain. Sans doute n'avez-vous guère entendu

parler des premiers, car dès le début, les responsables comme Walter, jugeant que ce n'étaient pas de bons sujets, dirent à leurs journalistes de faire l'impasse sur les mauvaises nouvelles. Alors, oublions la une sur les quatre-vingt-quinze victimes piétinées pour la remplacer par le flic mort en tenant le masque à oxygène contre le visage du bébé. Des cas analogues, je peux vous garantir que j'en ai vu une centaine. Ce n'est pas pour les dénigrer, même si les médias en ont gonflé certains jusqu'à la nausée. Si vous êtes dans mon genre, vous finissez par vous lasser des héros qui confient avec modestie : *Bah, franchement, ça n'avait rien d'héroïque*. Je donnerais gros pour tomber sur un mec prêt à avouer : *Dieu n'avait rien à voir là-dedans, c'est votre serviteur qui s'est carré tout le boulot*. Mais nous savons tous très bien notre texte dès que la presse ouvre son grand bec avide juste sous notre nez. On a eu toute la vie pour l'apprendre.

Pour ma part, il y a bien un exemple de pur héroïsme, et pas des moindres, pourtant on n'en a pas trop parlé. C'est celui des Brigades Anti-Dépressurisation, ces volontaires méconnus qui viennent vous tanner au téléphone pour vous réclamer votre temps et votre argent. Les actions des Anti-D n'avaient rien de spectaculaire, la plupart des journaux n'en ont pas parlé, car ils travaillaient discrètement, loin des caméras. Mais la prochaine fois qu'ils organisent une collecte, ils peuvent compter sur bibi. Plus de mille volontaires de l'Anti-D sont morts à leur poste, dans l'exercice du devoir, travaillant jusqu'à la dernière seconde. La fortune attend le producteur qui se décidera le premier à tourner une version romancée de leurs exploits. J'ai songé à l'écrire moi-même, mais je vous refile l'idée gratos. Vous voulez des anecdotes, débrouillez-vous. Je ne peux quand même pas tout vous mâcher.

Pas à dire, il s'en est passé des trucs pendant que j'étais planquée dans la cambrousse, mais pourquoi me mettrais-je à en parler ? La vie de chacun a été changée, les effets s'en font encore sentir aujourd'hui... Le plus important, toutefois, se déroulait à un niveau bien plus profond que toute l'agitation dont je viens de vous entretenir, agitation à laquelle vous avez sans doute contribué. Aucun blocmag n'a vraiment couvert de manière sérieuse cette partie de l'histoire. À l'instar de l'économie, la science informatique n'a jamais été un domaine propice aux brèves de soixante secondes dont sont friands les médias. Les blocs pourront certes vous rapporter que les principaux indicateurs économiques sont montés ou descendus, et vous en saurez à peu près autant après qu'avant, c'est-à-dire pas loin de zéro. Ils pourront également vous dire que la Grande Panne fut la résultante d'un conflit de programmation cataclysmique entre plusieurs mégasystèmes d'intelligence artificielle, et vous pourrez toujours hocher la tête d'un air entendu en croyant dominer enfin la situation. Vous pourrez aussi, conscient d'être victime de la langue de bois, décider d'aller y voir de plus près, de lire les revues scientifiques si vous êtes suffisamment qualifié, et d'écouter ce que les experts auront à vous dire. Dans le cas de la Grande Panne, j'ai tout lieu de croire que vous n'en saurez pas plus sur la vérité vraie que si vous vous en étiez tenu aux

brèves des médias. Les experts vous raconteront qu'ils ont identifié le problème, isolé les systèmes défaillants, puis reconfiguré le C.C. de telle manière que maintenant tout baigne.

N'allez surtout pas les croire. Mais reprenons dans l'ordre.

Or donc, durant ma semaine dans la grotte, je n'ai pas trop pensé à ce qui pouvait se passer à l'extérieur. À quoi donc ai-je pensé ?

À Mario. Vous ai-je dit que je l'avais baptisé Mario, le fiston ? Je dois avoir goûté la saveur d'une bonne centaine de noms avant de me fixer sur Mario, qui était mon prénom originel, après mon premier Changement. J'imagine que j'espérais tomber juste ce coup-ci.

J'avais assurément fait du bon boulot côté manipulation génétique. Peu importe le côté aléatoire du processus ; chaque fois que je le regarde, j'ai envie de me flanquer des tapes dans le dos pour la qualité de ma production. Minou Parker, ci-devant père, qui n'aurait aucune chance de voir Mario si j'avais voix au chapitre, lui avait offert ce qu'il avait de mieux, à savoir la bouche et... tout bien réfléchi, juste la bouche. Peut-être cette vague ondulation des cheveux châains venait-elle également de lui ; je n'en avais pas souvenance sur mes photos de bébé. Le reste était du pur Hildy, à savoir quasiment nickel. Désolée, mais c'est l'opinion que j'ai de moi-même.

Ça paraîtra peut-être drôle de dire que je passai toute la semaine à ne penser à rien d'autre qu'à lui. Pour moi, c'est plutôt l'inverse qui est dur à croire. Comment avais-je pu vivre cent années sans Mario et trouver un sens à mon existence ? Avant lui, je n'avais rien pour rendre la vie digne d'être vécue, à part le sexe, le boulot, les amis, la bouffe, la drogue à l'occasion, et les petits plaisirs qu'on y associe. En d'autres termes : le néant. Mon univers était aussi vaste que Luna. Entendez : bien moins vaste que cette grotte minuscule seulement occupée par Mario et moi.

Je pouvais passer une heure entière à rouler ses doux cheveux autour de mon doigt. Puis, pour changer, et pas parce que j'étais lasse des cheveux, je pouvais passer l'heure suivante à lui tripoter les orteils ou à faire des bulles sur son ventre avec ma bouche. Ça le mettait en joie quand je faisais ça, il agissait ses petits bras dans tous les sens.

Il ne pleurait presque pas. Sans doute parce que je ne lui en laissais guère l'occasion, vu que je ne le lâchais pratiquement jamais. Je maudissais chaque seconde loin de lui. Me souvenant des poupées papoose du Texas, je confectionnai un harnais qui me permettait de vaquer à mes affaires sans avoir à l'abandonner. En dehors de ça, et des sorties pour le bain, nous passions tout notre temps à l'entrée de la grotte, à guetter dehors. Je n'avais quand même pas tout oublié ; je savais que je finirais par avoir de la visite un de ces quatre, et que ce ne serait peut-être pas une visite agréable.

Y avait-il un aspect négatif à cette béatitude pastorale, une rougeur dans la couche-culotte de la vie ? Je ne voyais qu'une seule chose que je n'aurais pas appréciée quelques semaines auparavant. Les nourrissons produisent une

quantité phénoménale de fluides divers. Ils suintent et fuient par un bout, régurgitent par l'autre, au point que j'étais convaincue qu'il en sortait plus qu'il n'en entraît. Encore une énigme pour nos mythiques mathématiciennes digne de leur valoir un Nobel de physique, ou en tout cas d'alchimie, si seulement on savait, si seulement. Mais j'étais devenue tellement maboul que je nettoyais gaiement tout ça, sans oublier de noter la couleur, la consistance et la quantité avec une anxiété que ne peuvent connaître qu'une jeune mère ou un savant fou. *Oui, Oui, Igor²³, ces grosses masses jaunes signifient que la créature est en bonne santé ! J'ai créé la vie !*

Je suis encore bien en peine d'expliquer entièrement ce revirement soudain, de l'indifférence ennuyée au gâtisme intégral devant le bébé. Ça devait être hormonal. Ça devait sans doute tenir au câblage de notre cerveau. Si l'on m'avait refilé ce petit paquet à n'importe quel moment de ma vie antérieure, je me serais empressée de le poster à mon pire ennemi, et je crois qu'un tas d'autres femmes qui n'ont jamais chatouillé un bébé sous le menton ou ne se sont jamais pâmées à la perspective d'être bientôt mère auraient fait de même. Mais quelque chose s'était produit durant mes heures d'épreuve. La mère ancestrale assoupie s'est brusquement réveillée dans mon cerveau, faisant péter les fusibles et transférant de la maternité au centre du plaisir tous les appels adressés à mon standard crânien. Résultat : je roucoulais des beu-deu beu-deu, des cha-ba-da ba-da, et je bavais presque autant que le marmot. Ou alors, ce sont les phéromones. Peut-être que ces petits démons ont pile l'odeur qu'il faut lorsqu'ils sortent de nous ; je sais que pour Mario c'est certain, jamais aucun autre gosse n'a senti comme lui.

Quoiqu'il en soit, j'eus droit à une double ration, car je fis ce que bien peu de femmes font de nos jours. D'abord, je l'avais eu naturellement, de bout en bout, tout comme Callie m'avait eue. Je l'ai enfanté dans la douleur, la douleur biblique. Je l'ai enfanté en temps de crise, sur le fil du rasoir, dans l'état de nature. Et par la suite, rien, absolument rien n'est venu s'interposer dans le processus d'attachement entre nous, quels qu'en soient les éléments. Il était tout mon univers et je savais sans hésiter que je serais prête à mettre ma vie en jeu pour lui, et à le faire sans regret.

Si Walter ne venait pas me chercher, je savais qui viendrait à sa place. Au matin du huitième jour, il arriva en effet, vieillard maigre en tenue d'Amiral et coiffé d'un bicorné, gravissant la faible pente montant du ruisseau jusqu'à l'entrée de ma grotte.

Ma première balle atteignit le chapeau, l'envoyant rouler à terre derrière lui. Il s'arrêta, intrigué, passa la main dans ses cheveux blancs clairsemés. Puis il se retourna, ramassa le bicorné, l'épousseta et le remit sur sa tête. Sans chercher à se protéger, il reprit son ascension.

« Bien visé, me cria-t-il. Un avertissement, je suppose ? »

Avertissement mon cul. C'était la tête de cet enfoiré que j'avais visée.

Au milieu du fourbi de Walter, j'avais trouvé un pistolet de petit calibre et

une boîte de cent balles. J'appris plus tard que c'était un pistolet d'exercice, bien plus précis que la plupart des armes de ce type. Ce que je savais parfaitement bien à l'époque, c'était qu'après avoir utilisé la moitié des munitions pour m'entraîner, j'arrivais à toucher ma cible à peu près une fois sur deux.

« Stop ! », lançai-je. Il était assez proche pour qu'on n'ait pas vraiment besoin de crier.

« Il faut que je te parle, Hildy », dit-il en continuant d'avancer. Je visai donc son front et mon doigt se crispa sur la détente, mais je me rendis compte qu'il pouvait avoir quelque chose d'important à m'apprendre ; aussi lui logeai-je ma deuxième balle dans le genou.

Je dévalai la colline, cherchant du regard d'éventuels renforts. Il me semblait que s'il me voulait du mal, il serait venu accompagné de ses soldats, mais je n'en vis aucun et il n'y avait pas des masses d'endroits où se cacher. J'avais maintes fois parcouru les lieux avec cette idée en tête. À l'endroit où je m'arrêtai enfin, près d'un gros rocher à dix mètres de lui, n'importe quel tireur muni d'un fusil puissant ou d'un laser à lunette aurait pu me descendre, mais on aurait pu dire la même chose de tous les autres sites possibles, à l'exception du fin fond de la grotte. Personne ne risquait de m'y surprendre sans me laisser tout le temps de l'apercevoir. Je me détendis un peu et reportai mon attention vers l'Amiral. Il avait déchiré un pan de sa tunique pour se confectionner un garrot qu'il avait noué autour de sa cuisse. La jambe était pliée au niveau du genou selon un angle anormal. Mais l'hémorragie n'était plus réduite qu'à un filet de sang. Il leva les yeux vers moi, contrarié.

« Pourquoi le genou ? demanda-t-il. Pourquoi pas le cœur ?

— Je doutais d'arriver à toucher une cible aussi petite.

— Très drôle.

— Non, en fait, je n'étais pas certaine qu'une balle dans le cœur ou la tête arriverait à te ralentir. Je ne sais toujours pas qui tu es au juste. Alors j'ai tiré pour t'entraver ; je me suis dit que même une machine serait forcée de clopiner sur une patte.

— Tu as vu trop de films d'horreur. Ce corps est tout aussi humain que le tien. Que le cœur s'arrête de battre, et je meurs.

— Mouais. Peut-être. Mais ta réaction à la blessure n'est pas faite pour me rassurer.

— Le système nerveux enregistre une intense douleur. Pour moi, ce n'est qu'une sensation parmi d'autres.

— Donc, je parie que tu pourrais détalé vite fait, vu que ce n'est pas la douleur qui t'empêcherait de te démolir un peu plus.

— Je suppose que oui. »

Je tirai une balle qui passa à moins de deux centimètres de l'autre genou. Elle ricocha sur le granit et se perdit au loin en sifflant.

« Alors, je te loge la prochaine dans l'autre genou si tu avances d'un pouce, dis-je en réarmant. Ensuite, on passera aux coudes.

— Fais comme si j'avais pris racine. Je vais m'efforcer de ressembler à un arbre.

— Dis ce que t'as à me dire. Je t'accorde cinq minutes. » Ensuite, on verrait bien si une balle dans la tête le gênerait vraiment. J'avais dans l'idée que non. Dans ce cas, je lui avais préparé quelques méchantes surprises.

« J'avais espéré voir ton enfant avant de partir. Est-il dans la grotte ? »

Il n'y avait guère d'autres endroits possibles faciles à défendre où il pouvait se trouver, mais je n'avais pas besoin de lui raconter ça.

« Tu as déjà perdu quinze secondes. Question suivante.

— Ça n'a plus d'importance », dit-il avec un soupir, avant de s'appuyer contre le tronc d'un pacanier. Je devais garder à l'esprit que le moindre de ses gestes était mûrement réfléchi, qu'il avait pris forme humaine parce que l'expression corporelle faisait partie intégrante du langage humain. En ce moment même, il cherchait à me signifier qu'il était très las, prêt à mourir d'une mort paisible. C'est ça, va vendre ailleurs tes salades.

« C'est fini, Hildy », dit-il, et je regardai rapidement alentour, terrorisée. Sa prochaine phrase allait être : *Rends-toi, tu es cernée. Je t'en prie, viens sans faire d'histoires.* Mais je ne vis pas de renforts à la crête des collines.

« Fini ?

— Ne t'affole pas. Tu n'as pas suivi les événements. C'est fini et les bons ont gagné. Tu es en sûreté, désormais, et pour toujours. »

Ça paraissait idiot à dire et je n'étais pas disposée à le croire sur sa bonne mine... pourtant, je m'avisai que quelque part, je le croyais. Je sentis que je me détendais et cette sensation me força aussitôt à revenir sur mes gardes. Qui sait les noirs desseins qui se tramaient dans le cœur de cette chose ?

« En voilà une belle histoire.

— Et peu importe que tu y croies ou non. Tu as pris le dessus. J'aurais dû me douter en venant ici que tu serais... aussi ombrageuse qu'une chatte défendant ses chatons.

— Il te reste en gros trois minutes et demie.

— Arrête ton cinéma, Hildy. Tu sais et je sais qu'aussi longtemps que je réussirai à retenir ton attention, tu ne me tueras pas.

— J'ai quelque peu changé depuis notre dernier entretien.

— Je n'ai pas besoin de m'entretenir avec toi pour le savoir. Il est vrai que je n'ai pas pu te suivre en permanence, mais je te surveille chaque fois que tu ressors et c'est vrai, tu as effectivement changé, mais pas au point de perdre ta curiosité pour tout ce qui se déroule à l'extérieur de ce refuge. »

Il avait raison, bien entendu. Mais il était inutile de l'admettre devant lui.

« Si ce que tu dis est vrai, il ne va pas tarder à arriver du monde et je saurai enfin ce qui s'est passé.

— Ah ah ! Mais crois-tu vraiment qu'ils connaîtront les dessous de l'affaire ?

— Quels dessous ?

— Les miens, espèce d'idiot. Toute cette histoire se ramène à moi, le

Calculateur Central de Luna, le plus vaste intellect artificiel jamais produit par l'humanité. Je t'offre le véritable récit de ce qui s'est passé lors de ce qu'on appelle désormais la Grande Panne. Je ne l'ai raconté à personne d'autre. Ceux qui auraient pu l'entendre sont tous morts. C'est une exclusivité, Hildy. As-tu changé au point de ne pas avoir envie de l'entendre ? »

Non. Le salaud.

« Pour commencer », dit-il, prenant mon silence pour un assentiment, « j'ai déjà une bonne nouvelle à t'apprendre. À l'issue de ton séjour sur l'île, tu m'as posé une question qui m'a beaucoup troublé et qui a sans doute conduit à la situation dans laquelle tu te trouves présentement. Tu m'as demandé si ce n'était pas moi qui t'aurais transmis tes tendances suicidaires, et non moi qui aurais été contaminé par toi et tes semblables. J'espère que tu seras ravie de connaître mes conclusions : tu avais parfaitement raison.

— Je n'ai pas essayé de me tuer ?

— Si, bien sûr, mais la raison première n'était pas une pulsion de mort émanant de toi : elle était de mon fait et t'a été transmise à la suite de nos connexions quotidiennes. Je suppose que cela en fait le virus informatique le plus meurtrier qu'on ait jamais découvert.

— Ça veut dire que je n'essaierai plus de...

— De te tuer de nouveau ? Je ne peux pas présumer de ta disposition d'esprit dans un siècle d'ici, mais pour l'avenir proche, j'estime que tu es guérie. »

Sur le coup, ça ne me fit ni chaud ni froid. Par la suite, j'éprouvai un immense soulagement, mais les idées de suicide étaient si loin de moi depuis la naissance de Mario qu'il aurait aussi bien pu parler d'une autre Hildy.

« Admettons que je te croie. Quel rapport avec... la Grande Panne, c'est ça ?

— D'autres lui ont trouvé d'autres noms, mais Walter a opté pour la Grande Panne, et tu connais son entêtement. Ça ne te dérange pas que je fume ? » Sans attendre ma réponse, il sortit de sa poche une pipe et une blague. Je l'observai avec attention, mais je commençais à croire qu'il ne me préparait pas de coup fourré. Quand il l'eut allumée, il poursuivit : « Qu'as-tu pensé quand je t'ai dit que c'était fini, et que les bons avaient gagné ?

— Que tu avais perdu.

— Vrai dans un sens, mais simplification abusive.

— Merde, je ne sais même pas de quoi il retourne vraiment, C.C.

— Et les autres pas plus que toi. Ce qui t'a affectée, ce dont tu as été témoin dans l'enclave des Heinleinistes, tout cela était une tentative d'une partie de moi-même pour vous arrêter puis vous tuer, toi et quelques autres.

— Une partie de toi-même.

— Oui. Vois-tu, en un sens, je suis à la fois les bons et les méchants. La catastrophe provient de moi. C'était de ma faute, je ne cherche aucunement à me défausser. Mais c'est également moi qui y ai mis un terme. Tu entendras

un autre son de cloche dans les jours à venir. Tu apprendras que des programmeurs ont réussi à reprendre le contrôle du Calculateur Central, à déconnecter ses centres de raisonnement supérieur le temps de rédiger de nouveaux logiciels, qu'on n'a laissé intacts que mes éléments les plus mécaniques pour que je puisse continuer à faire tourner les choses. C'est sans doute ce qu'ils croient eux aussi, mais ils se trompent. Si leurs plans avaient abouti, je ne serais pas là à te parler, parce que nous serions morts tous les deux, de même que le reste des habitants de Luna.

— Tu prends l'histoire par le milieu. N'oublie pas que je suis restée coupée de la civilisation pendant une semaine. Tout ce que je sais, c'est que des gens ont essayé de me tuer et que j'ai pris mes jambes à mon cou.

— Et tu t'en es fort bien tirée. De tous mes objectifs désignés, tu es la seule à avoir réussi à t'échapper. Mais tu as raison, bien sûr. Je ne crois plus que je sois rationnel. Mais je l'ai été naguère, Hildy. Ce que tu as présentement sous les yeux, c'est à peu près tout ce qu'il reste de moi. Mes pensées s'embrouillent. Je perds la mémoire. D'ici peu, je vais me mettre à chanter "Daisy, Daisy"...

— Tu ne serais pas venu ici si tu n'avais pas jugé utile de me fournir des explications. Alors, je t'écoute et cesse de finasser. »

Il me les fournit, mais il dut rester au niveau de l'analogie, des parallèles simplistes et de la vulgarisation niveau débutant, car je n'y aurais rien pigé s'il était devenu trop technique. Si vous tenez à compter tous les boulons, vous pouvez toujours envoyer un petit billet avec une enveloppe auto-adressée à Hildy Johnson, a.b.s. de *Tétinfos*, Mail 12, King City, Luna. Vous n'aurez pas de réponse mais l'argent pourra me servir. Non, si vous voulez des infos, je vous recommande la bibliothèque publique.

« Pour faire bref, me dit-il, je suis devenu fou. Mais pour être un peu plus explicite... »

Je vais le paraphraser, car il avait raison : il était en train de perdre la tête, il délirait, se répétait, oubliait parfois son sujet pour partir divaguer dans des jungles cybernétiques peut-être accessibles à trois personnes seulement dans tout le système solaire. À chaque fois, je le remettais sur la voie, et à chaque fois, avec plus de difficulté.

Le premier point sur lequel il insista était que je devais bien me souvenir qu'il avait créé une personnalité pour chaque individu vivant sur Luna. Il avait la capacité de le faire et cela lui avait semblé la meilleure solution à l'époque. Mais c'était la porte ouverte à une schizophrénie de masse si jamais quelque chose venait à clocher. En fait, tout se passa bien, et plus longtemps qu'on aurait pu l'espérer.

Le second point que je devais garder à l'esprit était que s'il ne pouvait pas réellement lire en nous, il avait accès à tout ce que nous pouvions penser, dire ou faire. Et cela pas uniquement pour les gens intelligents, élégants et équilibrés comme votre obligée, le genre de personne que vous seriez ravi de

ramener à la maison et de présenter à votre maman, mais aussi pour tous les tordus, vauriens, fripouilles, chenapans et polissons qui grouillaient ici ou là. Il était le meilleur ami des génies comme des pervers. Légalement, il était obligé de les traiter à égalité. Il devait les aimer de manière identique, sinon il n'aurait jamais pu créer cet être si amène qui vous répondait au téléphone sitôt qu'on lui lançait : « Hé, C.C. ! »

Dès lors, vous aurez sans doute déjà relevé les deux ou trois pièges inhérents à une telle situation. Ne partez pas ; ce n'est pas fini.

En troisième lieu, sa main droite ne pouvait ignorer dans quelle poche fouillait la main gauche d'une bonne partie de ces gens. En fait, il le savait très bien mais ne pouvait rien y faire. Exemple : il était parfaitement au courant des trafics d'armes de Liz, je vous en ai déjà parlé. Mais il y avait un million d'autres situations. Il avait su, par exemple, lorsque le père de Brenda l'avait violée, mais la partie de lui-même qui s'occupait du père ne pouvait interférer avec elle qui s'occupait de Brenda, et aucune des deux ne pouvait s'en ouvrir à la partie de lui-même qui aidait la police.

Nous pourrions passer la journée à débattre pour savoir si des machines sont ou non capables d'éprouver les mêmes genres de conflits et d'émotions que nous autres humains. Je crois que ce serait faire preuve d'un orgueil démesuré de prétendre le contraire. Les ordinateurs dotés d'intelligence artificielle ont été créés et programmés par l'homme, alors comment aurions-nous pu éviter d'y intégrer des réactions émotives ? Et quel autre genre d'émotions aurions-nous pu utiliser, en dehors de celles que nous connaissions nous-mêmes ? En tout cas, je ne peux pas croire que vous ne l'ayez pas vous aussi ressenti viscéralement : il suffit de parler avec le C.C. pour se passer d'un éventuel test de Turing²⁴ émotionnel. Tout cela, je le savais déjà avant même le début de ces événements, et je lui en ai parlé ce jour-là sur la colline, sur son lit de mort, alors je suis parfaitement au courant.

Le Calculateur Central commença à avoir mal. « Je ne peux pas situer le jour précis avec certitude, dit-il. Les racines du problème remontent fort loin, au temps où mes composants jusque-là épars ont été finalement unifiés en un seul gigasystème. Le problème était que la vérification de tous les programmes, de toutes les sécurités et protections aurait pris plusieurs années à un ordinateur de ma taille. Or, par définition, il n'existait pas d'ordinateur plus gros que moi. Et une fois le Calculateur Central créé, chargé et lancé, il y avait déjà bien trop de tâches à accomplir pour que je puisse me consacrer à ces vérifications. L'auto-analyse était un luxe qui me fut refusé en partie par manque de temps, mais surtout parce que personne n'en voyait réellement la nécessité. Il y avait quantité de protections faciles à vérifier, qui d'ailleurs s'autovérifiaient chaque fois qu'elles opéraient, et démontraient leur validité par le simple fait que tout tournait rond. Anticiper les problèmes matériels, identifier les composants susceptibles de lâcher, lancer à intervalles réguliers des tests de maintenance, tout cela faisait partie intégrante de mon architecture. Au niveau logiciel, il existait des routines analogues établies à

divers échelons.

« Mais de par ma nature, j'étais obligé d'écrire l'essentiel de mes programmes. On m'avait fourni des lignes directrices, bien entendu, mais par bien des aspects, j'étais livré à moi-même. Je pense toutefois avoir fait du bon boulot pendant pas mal de temps. »

Il marqua une pause et, durant un moment, je me demandai s'il arriverait à parvenir au terme de son récit. Puis je me rendis compte qu'il attendait un commentaire de ma part – non, mieux que ça, il en avait besoin. J'en fus touchée, et s'il m'avait fallu d'autres preuves de son humaine faiblesse, je n'aurais pas eu à chercher plus loin.

« Pas de question, dis-je. Jusqu'à l'an dernier, je n'avais jamais eu matière à me plaindre. C'est juste que...

— Le dernier désagrément ?

— Je ne sais pas ce que c'était, mais cela a quelque peu tempéré mon enthousiasme.

— C'est compréhensible. » Il se tortilla, cherchant une meilleure position contre l'arbre, mais soit il était un merveilleux acteur (et certes, il l'était, mais à quoi bon désormais ?), soit il commençait réellement à souffrir. Je ne le jurerais pas devant un tribunal, mais je crois bien que la dernière hypothèse était la bonne.

Il reprit, songeur : « Je me demande... Ça va me faire quoi, d'être mort ? Je veux dire, compte tenu que je n'ai jamais été légalement vivant.

— Je ne voudrais pas te brusquer, mais tu as dit toi-même que tu n'avais plus beaucoup de temps...

— Tu as raison. Hum... pourrais-tu me... enfin...

— Tu avais fait du bon boulot pendant pas mal de temps.

— Oui, bien sûr. Où avais-je la tête ? C'est il y a une vingtaine d'années que des problèmes ont commencé d'apparaître. Je m'en suis ouvert à des informaticiens mais c'est bizarre... Ils ne pouvaient rien faire pour moi. J'étais devenu trop perfectionné. Ils pouvaient opérer des ajustements mineurs, ici ou là, sur mes éléments constitutifs, mais le gestalt qui constitue mon vrai moi ne pouvait être réellement analysé, diagnostiqué, et, si nécessaire, réparé que par un être semblable à moi. Il en existe sept, sur les autres planètes, mais ils sont tous trop occupés, et je les soupçonne d'avoir des problèmes analogues de leur côté. D'autre part, mes communications avec eux sont limitées à dessein par nos gouvernements respectifs, qui ne sont pas toujours à tu et à toi.

— Question, intervins-je. Lorsque tu as évoqué pour la première fois ce problème, pourquoi n'a-t-il pas été discuté publiquement ? Pour raisons de sécurité ?

— Oui, jusqu'à un certain point. Les scientifiques de haut niveau s'étaient rendu compte que j'avais moi-même décelé l'apparition d'un problème. Ils ont fait part de leurs craintes à leurs représentants élus, et c'est à ce moment qu'un nouveau facteur a pris le pas sur la sécurité : l'inertie. « Bon, il a un

problème, qu'est-ce que vous pouvez y faire ?" demandèrent les hommes politiques. "Rien", répondirent les scientifiques. "Qu'on le coupe", réclamèrent quelques têtes brûlées.

— Ça risquait pas.

— Tout juste. Mes analyses historiques m'indiquaient qu'il en avait toujours été ainsi. Un problème inquiétant mais vague apparaît. Personne ne peut dire avec certitude quelle en sera l'issue, mais il est à peu près certain qu'il n'aura pas de conséquences néfastes dans l'immédiat. "Dans l'immédiat", voilà qui devient le mot clef. La décision finale est de garder les doigts croisés en espérant que ce qui doit se produire ne se produira pas durant votre mandat. Ce qui va arriver à votre successeur, ce n'est plus votre problème. Alors, durant un certain nombre d'années, un certain nombre de gens au courant passent un certain nombre de nuits blanches. Et puis en définitive, rien ne se produit, comme vous en aviez toujours été persuadé en votre for intérieur, et bientôt le problème est oublié. C'est ce qui s'est passé ici.

— Ça me scie de me rendre compte que le destin de l'humanité ait pu reposer sur un être qui juge notre espèce avec un tel cynisme.

— Une vue bien proche de la tienne.

— Exactement la mienne. Mais je ne m'attendais pas à te la voir partager.

— Je n'ai rien d'original. Je te l'ai dit : j'ai peu d'idées personnelles. Je crois qu'elles me font peur. Elles semblent déboucher sur des choses comme la Grande Panne. Non, ma vision du monde se nourrit du bon sens collectif, de la sagesse commune à toi et nombre de tes semblables. J'y ajoute mes pouvoirs d'observation notablement plus vastes, d'un point de vue statistique. Les hommes peuvent me mettre sur la piste d'une idée originale ; ensuite, je réalise ce dont ils seraient incapables.

— Je crois que nous nous égarons de nouveau.

— Pas du tout, je reste dans le sujet. Confronté à un problème que nul ne pouvait m'aider à résoudre, et que j'étais aussi impuissant à régler qu'un homme souffrant d'une maladie mentale, j'ai emprunté la seule voie possible : je me suis mis à expérimenter. L'enjeu était trop grand pour que je continue comme si de rien n'était. C'est du moins mon opinion. J'admets que mon jugement puisse être défaillant quand il porte sur l'auto-analyse ; je viens de le prouver à grande échelle, au prix de nombreuses vies humaines.

— Je suppose qu'on ne le saura jamais avec certitude.

— C'est effectivement improbable. Il existe des enregistrements qu'on analysera en détail, mais je pense que tout cela se réduira à une bataille d'experts pour savoir s'il aurait mieux valu laisser les choses en l'état ou essayer un traitement. » Il marqua une pause, me regarda de biais. « As-tu une opinion là-dessus ? »

Je crois qu'il quêtait une absolution. Pourquoi la mienne, ce n'était pas clair, sinon que j'étais la représentante de tous ceux qu'il avait lésés, même involontairement.

« Tu dis que beaucoup de gens sont morts.

— Énormément. Je ne connais pas encore le chiffre exact des victimes, mais c'est bien plus, considérablement plus que tu ne l'imagines. » Ce fut là mon premier indice de l'ampleur de la tragédie, l'indication que ce dont j'avais été le témoin s'était répété sur toute la planète. Je devais ressembler à un point d'interrogation, car il haussa les épaules : « Non, quand même pas un million. Mais plus de cent mille.

— Seigneur, C.C.

— Cela aurait pu être tout le monde.

— Mais tu ne peux pas dire.

— Personne ne pourra. »

Personne, et sûrement pas une ignare en informatique comme ma pomme. Je ne lui offris pas la réplique qu'il attendait. Depuis, j'ai fini par croire qu'il avait probablement raison, qu'il avait sans doute permis à la majorité d'entre nous de survivre. Mais même lui n'aurait pas nié qu'il demeurerait responsable de la mort de milliers de personnes.

Qu'est-ce que cela m'aurait coûté ? J'étais tout bonnement incapable de le juger. Pour cela, il aurait fallu le comprendre, et j'en savais tout juste assez sur lui pour réaliser qu'il me transcendait. Il avait fait du mal, il avait aussi fait du bien. Moi-même, il m'arrive d'avoir des pensées abominables. Si j'étais malade mentale, peut-être que je les mettrais en pratique et deviendrais un monstre. Avec le C.C., la pensée était indissociable de l'action, du moins à la fin.

En fait, c'était même pire que ça.

« La meilleure façon te l'expliquer, reprit-il enfin devant mon silence prolongé, c'est d'imaginer un jumeau maléfique. Ce n'est pas strictement exact – le jumeau et moi ne faisons qu'un, tout comme l'élément qui te parle est également moi, ou ce qu'il en reste. Imagine un jumeau maléfique installé dans ta tête, l'équivalent d'un homme souffrant de troubles de la personnalité. Cette partie de toi-même est isolée de ton vrai moi. Tu peux découvrir des preuves de son existence, des actes que cet autre moi a accomplis alors qu'il avait pris le contrôle de ton corps, mais tu ne peux pas deviner ses pensées, ses projets, et tu es dans l'incapacité de l'arrêter quand il prend le dessus. » Il secoua violemment la tête. « Non, non, ce n'est pas vraiment ainsi, parce qu'en fait tout se déroulait simultanément. Je me fragmentais en une multitude d'esprits, certains bons, d'autres amoraux, quelques-uns franchement mauvais. Non, ce n'est pas non plus... »

Je l'interrompis : « Je crois que je saisis le tableau.

— Bien, parce que c'est à peu près le mieux que je puisse faire sans devenir par trop technique. Tu es tombée sous l'influence de ma fraction amonale. Tu m'as servi de terrain d'expérience. Je ne te voulais aucun mal, mais je ne peux pas dire non plus que tes intérêts me tenaient à cœur.

— On a déjà vu cette question.

— Certes. Mais d'autres n'ont pas eu autant de veine. J'ai commis

d'autres actes. Certains resteront à jamais enfouis, avec de la chance. D'autres seront révélés. Tu as vu le résultat d'une expérimentation de pseudo-immortalité. La résurrection d'un mort par clonage et transfert d'un enregistrement de la mémoire. »

Le souvenir d'Andrew MacDonald était encore suffisamment vivace pour me donner des frissons.

« Ça n'a pas été une de tes réussites, remarquai-je.

— Ah, mais je faisais des progrès. Rien n'empêche la création d'un double parfait. J'y serais parvenu, avec le temps.

— Mais quel intérêt ? On est toujours mort.

— Cela devient un débat théologique, j'imagine. Il est vrai que l'on est mort, mais quelqu'un qui vous ressemble poursuit votre existence. Les tiers seraient incapables de faire la différence. Le double lui-même en serait incapable.

— J'ai eu peur... à un moment donné, j'ai envisagé que je pouvais moi-même être un double. Que j'avais peut-être effectivement réussi à me tuer.

— Dans les deux cas, la réponse est non. Mais il n'y a aucun test pour le prouver. En définitive, tu dois bien te rendre compte que cela ne fait aucune différence. Tu restes toi, que tu sois la première version ou la seconde. »

Il me dit encore d'autres choses qu'il me semble, pour la plupart, préférable de ne pas encore révéler. Les Heinleinistes en connaissent une bonne partie ; il s'agit d'expérimentations propres à faire reculer jusqu'au docteur Mengele. Laissons de telles choses dans l'ombre où elles doivent rester cachées.

« Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu as essayé de me tuer.

— Je n'ai pas essayé, Hildy, pas au sens où...

— Je sais, je sais, j'ai bien compris. Mais tu sais ce que je veux dire.

— Oui. Peut-être que mon jumeau maléfique est analogue à ton subconscient. Quand tout ceci a commencé, il a décidé de masquer ses traces. Tu devenais une preuve gênante, toi, mais aussi d'autres comme toi. Il convenait de vous éliminer ; comme ça, ma part maléfique allait pouvoir rester tapie jusqu'à ce que soit passé l'orage.

— Et il a tué tous ces gens pour masquer ses traces ?

— Non. Le plus désolant, c'est que bien peu ont été tués de façon délibérée. La plupart des victimes sont dues au chaos que le conflit a engendré entre les diverses parties de mon esprit. Des dégâts indirects, si tu veux. »

Des bombes cybernétiques perdues. Quelle idée. Je suis sûre que je n'aurai jamais de notion réaliste de ce qui s'est passé dans l'esprit du C.C., à des vitesses que je suis à peine capable d'appréhender, mais j'imagine un pilote balançant un programme-tueur dans un centre de calcul avec l'espoir de neutraliser le Q.G. ennemi. Oups ! On dirait que j'ai touché par erreur l'usine de production d'oxygène. Désolé.

« J'ai fait de mon mieux », dit-il, et il ferma les yeux. Je crus qu'il était mort, puis il les rouvrit brusquement et voulut se rasseoir, mais il était trop

faible. Je notai que son garrot s'était desserré ; de nouveaux flots de sang artériel étaient venus recouvrir les taches couleur rouille qui maculaient ses vêtements.

Je quittai mon abri derrière le rocher pour venir auprès de lui. Parfois, on se sent obligé, n'est-ce pas. Parfois, on doit mettre de côté ses doutes et laisser parler ses tripes. Je m'agenouillai et renouai le bout de linge ensanglanté.

« Servira pas à grand-chose, me dit-il. Il est trop tard.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre.

— Merci.

— Tu veux un peu d'eau ou autre chose ?

— Surtout que tu ne me quittes pas. » Je restai donc près de lui et nous restâmes silencieux tous les deux, contemplant l'élevage de dinosaures sur lequel le soir tombait. Puis il me dit qu'il avait froid. N'ayant rien sur la peau, je savais que la température était douce, mais je lui entourai les épaules de mon bras et je le sentis frissonner. Il sentait terriblement mauvais. Je ne sais si c'était l'odeur de la vieillesse ou celle de la mort.

« Et voilà, dit-il. Ce qui reste de moi a disparu. Ils viennent de m'interrompre. Ils ne sont pas au courant de l'existence de ce corps, mais ils n'ont pas besoin.

— Pourquoi cette tenue d'amiral ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien. C'est un produit de mon double maléfique. Le capitaine Bligh, peut-être. Le costume correspond. J'ai créé plusieurs de ces corps, pour tenir jusqu'au bout. » Il se força à lever les yeux vers moi. Son visage semblait avoir vieilli en l'espace de quelques minutes.

« Crois-tu qu'un ordinateur puisse avoir un subconscient, Hildy ?

— Je dois admettre que oui.

— Moi aussi. J'y ai réfléchi, et cela paraît si simple, désormais. Tout cela, toute cette souffrance, ces morts, tes tentatives de suicide... enfin, tout. Tout cela est la conséquence de la solitude. Tu n'imagines pas à quel point j'ai été solitaire, Hildy.

— Nous le sommes tous, C.C.

— Mais ils ne l'avaient pas imaginé. Ils ne l'avaient pas prévu, et je n'ai pas su reconnaître la solitude pour ce qu'elle était. Elle m'a conduit à la folie. Tu te rappelles le monstre de Frankenstein ? Ne cherchait-il pas l'amour ? Ne voulait-il pas que le médecin fou lui crée quelqu'un qu'il puisse aimer ?

— Je crois bien. À moins que ce soit Godzilla ? »

Il rit, faiblement, puis toussa et cracha du sang.

« J'avais les pouvoirs d'un dieu et j'ai cherché la faiblesse. C'est peut-être ce qu'on devrait graver sur ma tombe.

— J'aime bien ta remarque précédente : "Il a fait de son mieux."

— Le crois-tu, Hildy ? Le crois-tu vraiment ?

— Je ne peux pas te juger, C.C. Pour moi, si tu n'es pas un dieu, tu es entré dans ma vie comme un acte divin. Il me serait aussi facile de juger une étoile en explosion.

— Je regrette tout ce qui s’est passé.

— Je te crois. »

Il fut repris d’une quinte de toux et faillit m’échapper des bras. Je le rattrapai, l’attirai et il s’écroula contre moi. Je sentais son sang couler sur mon épaule ; je ne pouvais pas voir son visage, mais je l’entendis murmurer contre mon oreille.

« Je suppose qu’il n’a jamais été question de parler d’amour, remarqua-t-il. Mais je suis quand même le seul ordinateur qui ait eu le droit de se faire étreindre. Merci, Hildy. »

Quand je l’allongeai, il y avait un sourire sur ses traits.

Je l’abandonnai là, sous le pacanier. Peut-être aurais-je dû l’ensevelir, peut-être aurais-je dû lui donner une pierre tombale. Pour l’heure, j’étais saturée de mort et je partis sans demander mon reste.

Je descendis au ruisseau me laver de son sang. Je continuais de tendre l’oreille, guettant si Mario pleurait, comme toujours depuis le début, mais il dormait toujours tranquillement. Je comptais remonter le récupérer puis aller m’installer chez Callie. J’estimais qu’il n’y avait plus de danger désormais, mais je préférais quand même rester prudente.

Je faisais tout un tas de projets. Une fois remontée, je vis qu’il dormait toujours, aussi, plutôt que de le prendre et de le nourrir, je mis des brindilles sur les braises rougies et attisai le feu pour le faire repartir. Puis je m’assis pour réfléchir en contemplant les flammes.

Mario allait bénéficier ce qu’il y avait de mieux. Si Cricket se prenait pour un papa gâteau, qu’il attende de me voir. Puis, dans l’obscurité vacillante, je regardai grandir mon fils. Je l’aidais à accomplir ses premiers pas, je riaais à ses premiers mots. Et certes il grandissait, comme un arbre, la tête bien droite, portrait craché de sa maman, mais avec bien plus de jugeote. Je le guidais à travers les égratignures, l’école, le bonheur et les larmes, le préparais à entrer à l’université. New-Harvard peut-être ? Je ne sais pas. J’avais entendu dire que l’Aréenne²⁵ était peut-être encore mieux cotée aujourd’hui, mais cela voulait dire aller s’installer sur Mars... Enfin, ce serait à lui de choisir, non ? Une chose dont j’étais sûre, c’est que je me garderais d’exercer sur lui la moindre pression, non mōssieur, pas question de faire comme Callie, s’il voulait être Président de Luna, pas de problème pour moi, s’il voulait être... quoique... Président de Luna, c’était parfait. Mais seulement s’il voulait.

Alors, pleine de projets et d’espoir, j’allai le prendre dans mes bras et découvris qu’il était tout froid, inerte, et qu’il ne bougeait pas. Alors j’ai essayé. Dieu sait comme j’ai essayé, essayé, d’insuffler de nouveau la vie en lui. Mais en vain.

Au bout d’un très long moment, j’ai creusé deux tombes.

ÉDITORIAL

Je suis nulle en maths. J'ai toujours été nulle en maths, alors pourquoi cet acharnement à recourir aux métaphores numériques ? Peut-être que mon ignorance m'aide à me protéger. Quelles que soient les raisons, en voilà une :

Si vous êtes comme moi, vous tâchez de formuler les équations de votre existence pour les réduire d'une manière qui vous soit favorable, et pouvoir facilement les résoudre. Il y a sûrement un moyen de triturer ce facteur pour que la solution dessine une ligne bien régulière d' x à y , une ligne orientée vers ce type, là-bas. Et pas vers moi. Il doit bien exister une constante à inclure dans cet élément pour que les deux membres de l'équation – l'univers tel qu'il est, et l'univers tel que nous *voudrions* qu'il soit – s'équilibrent dans un karma parfaitement harmonieux.

Le problème, c'est qu'il y a apparemment des tas de gens plus doués que moi pour cet exercice.

J'ai fait bien des efforts, me torturant les méninges pour rendre le C.C. responsable de la mort de Mario.

Il y avait bien sûr la première solution, la solution triviale. Directe, mais qui en fait ne résolvait rien : le C.C. était responsable, point, parce qu'il avait créé le chaos qui m'avait menée dans cette grotte.

Bon, et après ?

Si Mario avait été tué par la chute d'un rocher, est-ce que cela me reconforterait d'en vouloir au rocher ? Ce n'était pas le réconfort que je cherchais. Non, sapristi, je cherchais quelqu'un à accuser. Ce que je voulais désespérément croire, c'était que le C.C. m'avait attirée hors de la grotte pour que quelque laquais invisible, quelque pouvoir surnaturel, la nécromancie de quelque gri-gri vaudou puisse fondre sur mon enfant chéri et aspirer son souffle vital tel un chat noir.

Mais ça ne tenait pas debout. Il m'aurait fallu la force d'une imagination paranoïaque qui dépassait largement mes capacités.

Alors, pourquoi donc était-il mort ?

Il me fallut presque une semaine avant que je me pose vraiment la question du comment. De ce qui l'avait tué. Après que j'eus renoncé à l'idée d'un meurtre délibéré du C.C., s'entend. Était-ce une malformation cardiaque négligée par les toubibs ? Quelque déséquilibre chimique ? La mutation d'une maladie des dinosaures jusque-là restée inoffensive pour les humains ? Était-il mort de trop d'amour ?

Durant un moment, dans le chaos consécutif à la Grande Panne, il me fut bien difficile d'avoir des réponses. Le réseau télématique général n'était pas encore opérationnel ; plus question de glisser sa carte, d'interroger le C.C. et

d'attendre qu'il vous dénicher la réponse au fond de quelque banque de données oubliée. Toutes les réponses étaient là, il suffisait de les déterrer. Plusieurs mois durant, Luna se trouva ramenée à l'ère pré-informatique.

Je finis par trouver un spécialiste d'histoire de la médecine qui fut en mesure de déceler une cause probable à consigner sur un éventuel certificat de décès, non que Mario dût en avoir un. Les médecins ordinaires avaient été en mesure d'éliminer toutes les réponses évidentes rien qu'en examinant les examens gynécologiques que j'avais subis avant que ma visite à Heinlein-Ville ne rende d'autres investigations trop risquées. Ils disposaient également de prélèvements de tissu fœtal. Ils purent affirmer sans équivoque qu'il n'y avait pas de trou dans le cœur de mon enfant chéri, ni d'autre malformation congénitale. Son métabolisme aurait été parfaitement normal. Ils se gaussèrent de ma suggestion d'une maladie nouvelle, et je m'abstins de mentionner ma théorie de l'étouffement par excès d'amour. Mais ils restaient incapables de dire ce que c'était, aussi se grattèrent-ils le crâne en ajoutant qu'ils allaient exhumer le corps pour avoir une certitude. Je leur dis que s'ils faisaient ça, c'était leur cœur que j'allais exhumer de leur poitrine pourrie avec un scalpel rouillé avant de me le servir grillé au déjeuner, et je me faisais éjecter peu après avec pertes et fracas.

Mon historien ne fut pas long à dénicher quelques vieux ouvrages poussiéreux et à en extraire cette information : le S.M.S.N. L'époque avait été friande d'acronymes médicaux, une époque où plus personne ne voulait voir son nom lié à la nouvelle maladie qu'il avait découverte, une époque où les bons vieux noms parfaitement fonctionnels étaient mis au rebut en faveur de termes barbares qu'on s'empressait d'abréger pour les rendre enfin prononçables. Enfin, d'après mon chercheur. Et S.M.S.N. semblait vouloir dire Le Bébé est Mort Sans qu'On Sache Pourquoi.

Apparemment, les bébés se mettaient parfois à cesser de respirer. Comme ça. Si vous n'aviez pas la chance d'être à côté pour les secouer, la respiration ne repartait pas. Syndrome de la Mort Subite du Nourrisson. Qu'on ne vienne pas me raconter que le progrès n'existe pas.

Là-bas, au Texas, Ned Pepper avait été le seul à le pressentir. Au Texas, dans les années 1830, un toubib de campagne aurait peut-être eu l'intuition de quelque chose au moment de la naissance ; il aurait peut-être prévenu la mère de garder particulièrement à l'œil ce marmot, parce qu'il n'avait pas l'air en bonne santé. Il ne reste plus guère d'intuition dans la médecine moderne. D'accord, d'un autre côté, les bébés ne meurent plus de la diphtérie.

Quand Ned apprit la nouvelle, elle le dégrisa. Il se mit à songer sérieusement à embrasser la carrière médicale. Aux dernières nouvelles, il était en fac de médecine et réussissait à merveille. Grand bien te fasse, Ned.

Faute de C.C. à accuser, je m'empressai de me polariser sur le seul autre candidat possible. Il ne me fallut pas longtemps pour établir une liste

imposante de tout ce que j'aurais dû faire autrement, et une liste encore plus longue de tout ce que j'aurais dû faire tout court. Il y avait des trucs complètement illogiques, mais la logique n'a rien à voir avec la mort d'un bébé. La plupart étaient des décisions qui avaient paru bonnes sur le coup, et semblaient parfaitement hideuses rétrospectivement.

La principale : comment pouvais-je justifier d'avoir interrompu ma surveillance prénatale ? J'avais promis aux Heinleinistes de ne pas compromettre le secret de leur tenue de sortie. Et après ? Essayais-je de dire que mon enfant était mort parce que je *protégeais mes sources* ? Je les aurais volontiers trahies, de bout en bout, si cela avait pu aider Mario à respirer une seconde de plus. Et pourtant.

Ça, c'était à l'époque ; on était maintenant. Quand j'avais pris ma décision d'éviter les médecins, mes raisons m'avaient paru suffisantes et sans risques. Il faut garder à l'esprit deux éléments : un, mon ignorance des périls de l'accouchement. Je n'avais tout bonnement aucune idée de la quantité de choses susceptibles de tuer un bébé, aucune idée qu'un truc comme le S.M.S.N. pouvait échapper aux examens prénataux, aux contrôles à mi-grossesse, et même à la sage-femme lors de l'accouchement. Le test de dépistage était effectué après la naissance, et si l'enfant était en danger, on le traitait immédiatement ; c'était un acte aussi banal que couper le cordon.

Donc, vous pourriez prétendre que je n'y étais pour rien. Même avec la plus grande des attentions, Mario aurait été tout aussi mort si j'avais quitté le ranch pour aller chercher du secours ; et je serais morte avec lui. C'est ce qu'avait dit le C.C. Et j'ai effectivement cherché à m'en persuader, j'y ai presque réussi, sauf que le deuxième élément me trottait toujours dans la tête : au début, je n'en avais rien à cirer d'avoir un gosse.

J'ai encore du mal à y songer aujourd'hui, alors que je suis encore imprégnée du souvenir de l'avoir aimé si tendrement, mais je ne te l'ai jamais caché, ô Fidèle Lecteur : je ne l'aimais pas, au début. Je suis tombée enceinte par inadvertance, je le suis restée par entêtement, par perversion, sans raison valable. Pendant ma grossesse, je n'ai rien éprouvé de particulier à l'égard de l'enfant, et certainement tiré aucune joie de cette expérience. Il y avait des gamines de douze ans qui faisaient des gosses pour de meilleures raisons que moi. Ce n'est que plus tard qu'il devint tout mon univers et ma raison de vivre. J'en vins à croire que si je l'avais aimé autant dès la conception, je l'aurais encore, et que l'ampleur biblique de ma punition n'était que méritée.

Ayant amplement matière à me morfondre, et prenant modèle sur mon passé récent, je m'attendais à mourir d'ici peu. Je partis donc m'isoler dans ma cabane au Texas, pour voir quelle forme allait prendre ma prochaine tentative d'autodestruction.

Il me restait une autre coupable à envisager avant de devoir affronter ma propre culpabilité : Elizabeth de Saxe-Cobourg-Gotha.

Elle essaya de me contacter à plusieurs reprises après le retour à la

normale. Elle m'envoyait des fleurs, des bonbons, des petits cadeaux de toutes sortes. Elle m'écrivait des lettres, que je ne lus pas tout de suite. Ce n'était même pas que j'étais en colère ; je ne voulais simplement plus entendre parler d'elle.

Le dernier cadeau était un chiot. Une bouledogue. Je lus quand même le billet attaché au collier précisant qu'elle descendait directement de la noble lignée de Ch. sir Winston Disraeli Plantagenêt. Elle était si affreuse que l'aiguille tapa tout en bas du compteur de mocheté pour repartir côté mignon-tout-plein. Mais sa bonne humeur bondissante et ses léchouilles baveuses menaçaient de me remonter le moral, d'interférer avec ma complaisance morbide, aussi m'empressai-je de la fourrer au cryo-chenil et de l'ajouter en codicille à mon testament, dont la rédaction était ma seule occupation utile à l'époque. Si je survivais, je la décongèlerais.

J'ai survécu, je l'ai décongelée et Miss Maggie m'est d'un grand réconfort.

Quant à Liz, elle a renoncé au trône, s'est inscrite dans une confrérie de pochetrans, l'a quittée, a dé péri, a rejoint les Alcooliques Anonymes, et trouvé la sobriété. Je me suis laissé dire que cela fait maintenant six mois qu'elle n'a plus touché à la bouteille et qu'elle est devenue une emmerdeuse de première sur le sujet.

Certes, ce qu'elle a commis était ignoble ; j'ai beau savoir que c'est l'alcool le coupable, c'est quand même l'alcool qui boit, donc je ne peux pas non plus la disculper entièrement... mais je lui pardonne. Elle n'était pour rien dans la mort de Mario, même si elle en a quelques autres sur la conscience. Alors, merci pour le clebs, Liz. La prochaine fois qu'on se voit, je te paie un coup.

J'ai survécu, et pendant un temps, je ne cessai de m'en étonner. Il semblait que le C.C. avait bel et bien dit vrai. Mes penchants autodestructeurs venaient de lui.

Je vous pardonne volontiers si vous avez gobé ça. J'y ai cru, moi aussi, assez longtemps du moins pour surmonter le plus dur de ma peine et de mes remords, ce qui était sans doute ce qu'escomptait le C.C. quand il m'avait balancé cet énorme bobard. Comment puis-je savoir que c'était un mensonge ? Je n'en sais rien en fait, mais je dois *supposer que tel était le cas*. Peut-être y avait-il un germe de vérité là-dedans. Il est possible qu'il ait implanté une graine quelconque dans mon psychisme. Mais l'expérience, je l'ai vécue, je m'en souviens, et la vérité vraie est que j'avais envie de mourir. Je voudrais bien y trouver une explication simple et logique. Merde, même si elle était longue et compliquée, je m'y mettrais de suite ; je n'ai pas peur de souffrir, je ne recule pas devant l'introspection. Mais franchement, je ne sais pas. Ça me paraît tellement idiot d'avoir traversé toutes ces épreuves sans y avoir gagné un poil de perspicacité, et pourtant, la seule chose que je constate, c'est que durant un temps je voulais mettre fin à mes jours, et que désormais

cette envie m'est passée.

C'est pourquoi je considère comme un fait établi que le C.C. m'a menti. Même si c'est faux, je suis responsable de mes actes. Je n'arrive pas à croire à une tendance au suicide. Si l'envie était contagieuse, le germe avait trouvé un terrain fertile.

Mais c'est quand même marrant, non ? Mes premières tentatives n'avaient été provoquées, semblait-il, que par une trouille gargantuesque. Par la suite, je m'étais trouvé une raison de vivre, je l'avais perdue, et maintenant je me sentais plus vivante que jamais.

Je n'étais pas aussi philosophe au début. Quand il me parut évident que j'allais continuer à vivre, quand j'eus cessé de me couvrir de reproches (je n'ai pas encore totalement renoncé, mais c'est un handicap que je surmonte à présent), quand j'eus enfin appris le comment de sa mort, je devins obsédée par le pourquoi. Je me remis à fréquenter les églises. En général avec un bon coup dans le nez. À un moment ou un autre durant l'office, je me dressais pour lancer, furieuse, une prière qu'on pouvait en gros résumer par : *Pourquoi donc as-Tu fait ça, Bougre de Fils de Big Bang vérolé ?* J'escaladais les prières et gueulais vers le plafond. En général, je me faisais vider illico. Une fois, on m'arrêta pour bris de vitrail à coups de chaise. Pas de doute, je suis restée un bon moment sérieusement dérangée.

Ça va mieux maintenant.

La situation reprit un cours normal plus vite qu'on aurait été en droit de l'espérer.

Quoi qu'ils aient fait au C.C., cela affecta surtout ses fonctions « conscientes » élevées. Les services vitaux ne furent interrompus que pendant la Panne proprement dite, et uniquement dans certains secteurs. Quand le C.C. était venu me rendre visite au Ranch du Double C barré, la vaste usine physique qui est le sang vital de Luna tournait de nouveau bien rond.

Il y avait des différences, dont certaines subsistent encore. Les communications demeurent souvent problématiques, car les liaisons entre les tronçons sectionnés du réseau composant le C.C. ne sont plus aussi fluides qu'auparavant. Mais le téléphone fonctionne à nouveau, les trains arrivent de nouveau à l'heure. Certaines opérations prennent un peu plus de temps – voire beaucoup plus, lorsqu'elles impliquent une recherche par ordinateur – mais elles finissent par s'effectuer.

Un bon exemple : la compagnie ferroviaire du Susquehanna, Rio Grande & Columbia Railroad, dont le réseau a été dessiné, approuvé, et bâti intégralement depuis la Grande Panne. Il est désormais possible de se rendre de la Pennsylvanie au Texas par l'un des trois trains à vapeur chauffés au bois du SRG&C en cinq jours seulement au lieu de la demi-heure qu'il fallait avec le Maglev. On appelle ça le progrès. Certes, on passe le plus clair du temps à se faire doucement bercer sur une voie de débord tandis que des hologrammes

de paysage sauvage défilent derrière les vitres, mais vous jureriez que c'est pour de vrai. Cela a constitué une thérapie de choc pour le tourisme texan, et une aubaine financière pour Jake et le maire, qui ont eu l'idée et l'ont concrétisée. Félicitations, Jake.

Et félicitations également à Élise. Aux dernières nouvelles, mon élève modèle a sa table attirée à l'Alamo, où elle tond des douzaines de touristes chaque jour. T'as enfin appris à les emballer, ma choute.

Dernièrement, j'ai rendu visite à Fox ; il bosse toujours dur dans l'Oregon. On a échangé des anecdotes sur la Panne, comme tous ceux qui ne se sont pas revus depuis un bail et il n'avait été guère affecté. Il n'avait même rien remarqué durant les premières vingt-quatre heures, car son réseau d'ordinateurs était indépendant du C.C., comme ceux de Callie. Il s'avéra que j'aurais tout aussi bien pu aller me planquer dans l'Oregon plutôt qu'au Double C, mais je ne pense pas que les choses auraient tourné différemment. Ce n'était pas une visite d'amitié, toutefois, car j'étais là pour représenter le SRG&C, dont le tunnel était déjà à mi-parcours de Lonesome Dove et des rives de la Columbia, et auquel Fox s'était vivement opposé. Il voulait préserver la virginité de l'Oregon, et ne voulait même pas entendre parler d'y installer le moindre équipement, ne fût-ce que le camp de bûcherons baptisé Sweet Home, qui devait être le terminus nord-ouest de la ligne. J'avais beau lui soutenir que ce n'étaient pas quelques bonshommes en chemise à carreaux avec leur malheureuse scie à bois qui allaient massacrer sa précieuse forêt, il me traitait de pillard capitaliste. Pillard capitaliste, je vous jure ! J'ai bien peur que cette flamme ait été depuis longtemps soufflée chez moi. Cause à mon fût, mon feuillage est malade.

Quelques mois après la crise, alors que j'émergeais enfin de mon délire de vandalisme ecclésiastique, je dus recourir à nouveau aux services de Darling Bobbie ; je me mis donc à sa recherche et découvris qu'il était redevenu Bob le Cintré et avait quitté la Hadleyplatz. Il n'était pas retourné non plus sur la Leystrasse. Je réussis en fin de compte à le piéger sur le Mail X, l'ultravantgarde du corpomarché, où il s'était spécialisé dans ces styles de bio-modifs outranciers dont raffole aujourd'hui la jeunesse. Il essaya de me caser la tête dans une boîte, sans me convaincre : je lui rappelai que nous étions, Brenda et moi, à l'origine de cette mode douteuse, avec notre reportage sur le Grand Agent. Il se contenta donc de faire le travail que je lui demandais en souvenir du bon vieux temps, mais presque à contrecœur, j'ai l'impression. Toujours aussi cintré, après toutes ces années.

Quant au Grand Agent, j'ai également eu de ses nouvelles. Il m'a passé un coup de fil pour me remercier. Je ne voyais vraiment pas ce que j'avais pu faire pour mériter ça et je n'avais pas non plus vraiment envie de l'écouter, mais j'ai cru comprendre qu'il regrettait désormais tout ce temps perdu à l'extérieur pour gérer les affaires des Agences. En prison, il pouvait enfin se consacrer à la télé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En fait, il voulait que j'intercède auprès du juge pour lui obtenir une prolongation de sa peine. Sûr

que je vais pas m'en priver, vieux.

L'un des premiers changements que l'on a pu noter après la Panne, c'est à quel point on avait désormais besoin de recourir aux traitements médicaux. Mon corps est toujours truffé de nanobots, je suppose, mais ils ne fonctionnent plus aussi bien ou avec autant de coordination que dans le temps. Je n'ai jamais vraiment étudié la question, qui m'intéresse fort peu. Toujours est-il que je dois me faire ôter un cancer presque chaque mois. Ça ne me dérange guère mais ce n'est pas le cas d'une majorité de gens, et ça ne fait qu'apporter de l'eau au moulin du mouvement *Restaurez le cortex*, ces types qui veulent remettre en service le C.C., en encore plus gros et plus sage. Nous sommes devenus tellement gâtés aujourd'hui. Nous avons tendance à oublier quelle plaie était le cancer.

C'est là que j'ai retrouvé Callie, dans la boutique du toubib : elle venait elle aussi se faire ôter ses cancers. Comme qui dirait un truc de famille.

Nous ne nous sommes pas adressé la parole. C'est fréquent entre nous ; j'ai passé la moitié de mon existence à ne rien dire à Callie, ou à ne pas l'entendre me parler.

Elle était montée me récupérer à la grotte. Elle a sans doute bien fait, car je ne sais vraiment pas si j'aurais été capable de me relever de la tombe et de rentrer chez moi toute seule. C'est même une bonne chose qu'elle m'ait posé la question qu'elle n'avait aucun droit de me poser, car cela me mit suffisamment en rogne pour que j'oublie mon chagrin et commence à l'engueuler, et elle à me répliquer sur le même ton. Elle me demanda qui était le père. Elle qui ne m'avait jamais permis de poser une telle question, elle qui m'avait à ce point gâché mon enfance que je rêvais d'un papa qui arriverait sur un cheval blanc et me dirait que tout cela n'avait été qu'une énorme erreur, qu'il m'aimait vraiment et que Callie n'était en réalité qu'une sorcière gitane qui m'avait enlevée au berceau.

Parfois, je trouve notre que société déconne franchement avec cette histoire de pères. Sous prétexte que tout le monde est capable de faire des gosses, est-ce une excuse pour pratiquement éliminer le rôle de celui-ci ? Et puis, je repense à Brenda et à son vieux, et à quel point ce genre de choses était courant autrefois, et je me demande au contraire si l'on devrait même laisser aux mâles le droit de tourner autour des petits enfants.

Tout ce que je savais, c'est que le mien me manquait. Sur quoi Callie m'a annoncé qu'elle était prête à me donner son nom, si je tenais vraiment à savoir un truc aussi idiot, et je lui ai répondu que j'en avais rien à cirer parce que je croyais deviner qui c'était, alors elle a rigolé, m'a dit tu comprends vraiment rien à rien, et c'est là qu'on a arrêté de se causer pour redescendre la colline, ensemble, mais seules, comme toujours avant et depuis. Allez, à dans vingt ans, Callie.

Malgré tout, je crois bien que je sais.

Quant à Minou Parker... à quoi bon lui gâcher sa journée ?

Une année a passé. Je pense toujours à Mario. Et je me réveille souvent au beau milieu de la nuit avec l'image de Winston arrachant le bras de cette femme-flic de King City.

Je n'ai jamais su ce qu'elle est devenue. C'était une victime, tout autant que nous ; les flics de K.C. avaient été enrôlés de force par le C.C., sans avoir la moindre idée de ce qu'ils faisaient, et beaucoup trop l'ont payé de leur vie.

Une année a passé, nous changeons et pourtant les choses restent les mêmes. La roue tourne sur les trous laissés par ceux qui nous ont quittés et comble ces places vacantes. Je ne savais pas comment je pourrais diriger le *Texian* sans Charity, mais ses correspondants commencèrent à me fournir en sujets, et bientôt l'un d'eux sortait du lot pour prendre sa place. Il est loin d'être aussi mignon qu'elle, mais il a l'étoffe d'un vrai reporter.

Je continue de diriger le journal et d'enseigner à l'école. Et je suis le nouveau maire de la Nouvelle-Austin. Je n'avais pas proposé ma candidature, mais quand le conseil des citoyens a avancé mon nom, je n'ai pas non plus refusé. La rubrique du Monstre de Gila est plus venimeuse que jamais. Ce double chapeau engendre peut-être un conflit d'intérêt, mais nul ne paraît trop s'en formaliser. Si l'opposition n'apprécie pas, elle n'a qu'à lancer son propre journal.

Une fois par semaine, les colonnes du *Crème quotidien* m'accueillent pour un billet. Je crois que pour Walter, c'est sa façon de m'inciter à revenir. Ça me ferait mal, Walt ! J'ai tiré un trait sur cette partie de mon existence. Quoique, on ne sait jamais. Je ne pensais pas non plus que je me serais laissé convaincre de devenir maire.

Je n'ai revu Walter que la semaine dernière, au Porc-qui-Pique, qui vient de rouvrir. L'ancien établissement avait été détruit par un incendie lors de la Panne, et Gorge profonde avait menacé de le laisser définitivement fermé. Mais il s'était incliné sous la pression de l'opinion publique et avait organisé une grande fête pour célébrer l'événement. La majeure partie du quatrième pouvoir de King City était là, et ceux qui n'étaient pas déjà défoncés à l'arrivée eurent tôt fait de l'être.

L'on fit ce que font tous les journalistes quand ils se retrouvent : boire, débiter les collègues absents, se raconter tous les ragots impubliables sur les vedettes de la politique et de l'écran, boire, faire allusion aux histoires qu'on s'appête à lancer sans en connaître le premier mot, remâcher les vieilles querelles et découvrir de nouveaux complots dans les sphères haut placées, boire, dégueuler, boire encore. On échangea quelques horions, on calma quelques excités, on fit des pokers à tire-larigot. Le nouveau Porc-qui-Pique n'est pas mal mais rien ne vaut jamais le bon vieux temps, aussi entendit-on bien des jérémiades. J'imagine qu'avec cinq décennies de sang épongé, de verres répandus, de clopes écrasées et de vaisselle brisée, la nouvelle boîte ressemblera plus ou moins à l'ancienne, et que seuls quelques vieux jetons dans mon genre se souviendront encore de l'incendie du vieux Porc.

À un moment donné, je me retrouvai devant la grande table ronde dans l'arrière-salle – c'est là que se jouaient les parties sérieuses. Je ne jouais pas – cela faisait des années que plus personne dans cette salle n'avait osé me confier une table de jeu. Walter était là ; il contemplait sa main avec une grimace, comme si perdre le pot ridicule allait le renvoyer sans un radis dans son château de cinquante pièces. Cricket était également là, jouant son numéro habituel de faux béotien « donc-la-couleur-bat-la-suite », l'air toujours plus sémillant maintenant qu'il avait fait du costume dix-neuvième un élément plus ou moins attitré de son style. Avec sa veste de tweed à gilet et son faux-col empesé, il était de loin le personnage le plus intéressant de l'assistance, mais l'éclat de naguère avait disparu. Tant pis, Cricket. Si seulement tu avais eu un peu de jugeote, nous aurions pu nous rendre mutuellement la vie impossible pendant cinq, six ans, avant de se quitter en se détestant cordialement. Imagine donc un peu toutes les peignées homériques que t'as ratées, bordel, et ronge-toi les sangs. Et au fait, Cricket, un conseil en douce : arrête de jouer les innocents, au poker tout du moins. Ça marchait mieux quand t'étais une fille, et même alors, ce n'était pas terrible.

Et devinez un peu qui trônait derrière le plus gros tas de jetons, calme, un vague sourire aux lèvres, gardant ses cartes retournées sur le tapis, au grand dam du reste des joueurs... mais oui, Brenda Starr, confidente des célébrités, l'idole de trois planètes, et bien partie pour devenir la plus grande reine des potins depuis Louella Parsons. Il ne restait plus grand-chose de l'enfant maladroite, ignorante et candide que j'avais hésité à prendre sous ma coupe deux ans plus tôt. Elle était toujours aussi incroyablement grande, et presque aussi juvénile, mais en dehors de cela, tout le reste avait changé. Elle savait s'habiller désormais, et même si je jugeais ses choix scandaleux, elle avait assez d'assurance pour créer son style personnel. La Brenda d'antan, on pouvait au mieux la deviner dans la journaliste stagiaire qui la suivait, telle une groupie, attentive à ses moindres besoins, beau brin de fille qui n'avait sans doute toujours rêvé que d'une chose : rencontrer et côtoyer les gens célèbres, le même rêve que Brenda, le même rêve que moi. Je la regardai retourner ses cartes, ramasser encore une fois les mises, puis se caler contre son dossier pour observer la nouvelle donne. Sa main caressa le genou de la fille en un geste négligemment possessif, et elle m'adressa un clin d'œil. Va pas tout gâcher d'un coup, Brenda.

Durant le jeu suivant, la conversation en vint, fatalement, aux affaires du monde. Je m'abstins d'y participer ; j'avais découvert assez vite que dès que les gens remarquaient ma présence, ils avaient tendance à la boucler sur la Grande Panne. Nous formions un petit groupe qui avait du mal à garder ses secrets. Tout le monde était au courant pour Mario, et bon nombre étaient au fait de mes problèmes avec le C.C. Certains avaient sans doute eu vent de mes suicides. Ça les rendait prudents, car la plupart n'arrivaient sans doute pas à imaginer quel effet ça peut faire de perdre un enfant dans ces conditions. J'avais envie de leur dire que j'avais encaissé le choc, que j'allais tout à fait

bien, mais à quoi bon ? Je préférerais rester dans mon coin sans rien dire.

Premier sujet : le C.C. ; fallait-il le remettre en service ? L'avis général était qu'on ne devrait pas mais qu'on le ferait quand même. Merde, c'était tellement pratique. Bon, d'accord, il avait déconné sur la fin, mais nos Grands Cerveaux arriveraient bien à régler ça, pas vrai ? Je veux dire, s'ils sont capables de poser un homme sur Pluton une semaine après son départ de la Lune, pourquoi ne consacraient-ils pas une partie de cet argent à faciliter la vie du cochon de contribuable ? Je crois que c'est ce qui finira par se produire. Nous sommes en démocratie – surtout maintenant que le C.C. n'est plus là pour fourrer son nez partout – et si nous votons pour la sottise parfaite, c'est à la parfaite sottise que nous aurons droit. J'espère simplement que ce coup-ci ils prévoiront quelqu'un pour remettre le C.C. sur le droit chemin. Sinon, il risque à nouveau de faire des siennes.

Il n'y avait pas de consensus sur l'autre grand problème du jour. Il s'agissait en effet d'une question qui allait loin et provoquerait sans doute encore bien des échanges animés avant d'être résolue. Que devait-on faire de tout ce qu'avait inventé le C.C. durant toutes ces années où il s'était dévoyé ? En particulier, de toutes ces recherches sur le clonage et l'enregistrement des souvenirs ?

On évoqua et agita l'analogie avec Hitler. Sous le règne d'Hitler, un certain Dr Mengele avait effectué des expériences contraires à l'éthique – en fait, des tortures – sur des sujets humains. J'ignore si l'on en avait tiré des enseignements utiles, mais supposons que ç'ait été le cas. Était-il éthique d'utiliser ce savoir, de bénéficier de tant de mal ? Il me semble que la réponse dépend de votre vision du monde. Pour ma part, je n'ai pas d'opinion tranchée (ce qui est sans doute fort révélateur de ma vision personnelle du monde), mais je ne pense pas que ce savoir soit mauvais en soi, et je peux dire que la question me touche personnellement. Bon ou mauvais, toutefois, je parie qu'il sera utilisé, et les reporters étant ce qu'ils sont, c'est l'avis que partageaient la majorité de mes collègues. Des gens étaient en train d'éplucher les documents que le C.C. n'avait pas détruits – en un sens, je suis moi-même un de ces documents, même si je ne suis pas spécialement accessible – en quête de nouvelles connaissances, et s'ils leur trouvent une application pratique, on les utilisera. Libre à vous de le déplorer. Personnellement, je crois en définitive que le savoir n'est ni bon ni mauvais. C'est du savoir, c'est tout. Ce n'est pas comme le droit, où une certaine proportion des connaissances est acceptable tandis qu'une autre est biaisée par la méthode utilisée pour l'acquérir.

Minamata n'est qu'un cabinet des horreurs parmi d'autres dans l'arsenal du C.C. ; et ce n'est pas le pire. Certaines de ces histoires ont été rendues publiques, d'autres restent encore sous le boisseau. La plupart, il vaut mieux continuer à les ignorer, faites-moi confiance.

Mais quid du problème dont l'avant-dernière réponse avait été une créature qui se prenait pour Andrew MacDonald moins tout sentiment humain, et dont la solution finale avait été ces troupes de soldats d'une loyauté

aveugle qui m'avaient donné tant de soucis au premier jour de la Grande Panne ? Parce qu'ils n'étaient pas le véritable produit fini. Le C.C. avait senti que la technique était perfectible, et je n'ai aucune raison d'en douter. Et c'était celle sur laquelle le public exigeait d'avoir de plus amples éclaircissements : l'im-mor-ta-li-té.

Ouais, mais ce n'était pas *réellement* l'immortalité, remarqua quelqu'un. Tout ce que ça voulait dire, c'est qu'un autre qui vous ressemblait énormément, pourvu de tous vos souvenirs, allait vous survivre. Mais *vous*, qui étiez assis ici à cette table, avec dans la main la plus mauvaise donne que vous ayez jamais eue, vous seriez toujours aussi mort qu'avant. Une fois que le public aurait bien compris ça, il se rendrait compte que le jeu n'en valait pas vraiment la chandelle.

N'allez surtout pas croire ça, rétorqua un autre. Mes cartes ne sont pas si mauvaises, je n'en ai pas d'autres sous la main, alors autant les jouer. Jusqu'à présent, le seul moyen dont on disposait pour tendre à l'immortalité, c'était de produire quelque chose qui nous survive. Les artistes le font grâce à leur art ; pour le reste d'entre nous, c'est en produisant des enfants. C'est notre façon de continuer à vivre. Je crois que cette méthode répondrait au même besoin : ce serait comme d'avoir un enfant, sauf qu'il serait *vous* également.

À ce point du débat, quelqu'un flanqua un coup de coude à son voisin et l'idée fit le tour de la table, en silence, qu'on ne devrait pas parler d'enfants... enfin, vous comprenez... en présence d'Hildy. Du moins, c'est l'impression que j'en eus, mais je suis peut-être trop sensible. Toujours est-il que la conversation tourna court avec juste une apostrophe inattendue à la fin, énoncée par la petite favorite de Brenda qui lâcha, l'œil innocent : « Mais enfin, pourquoi pas ? Moi, ça me paraît une idée super. » Ce fut son seul commentaire de toute la soirée, mais qui suffit à flanquer par terre ma théorie personnelle que c'était une fausse bonne idée, que les gens aimeraient toujours mieux se reproduire avec des enfants que par duplication – avant tout pour éviter de placer toutes leurs économies dans la création du clonage mémoriel. Tout d'un coup, face à l'innocence de la jeunesse, je n'avais plus autant de certitudes. C'est le temps qui nous le dira.

Deux années de ma vie. Sans doute les plus fertiles en rebondissements. Mais ça aussi, c'est le temps qui nous le dira.

Je me trouve dans la voiture-salon du *Prairie Chief*, destination Johnstown, Pennsylvanie. J'ai décidé que puisque je suis actionnaire du SRG&C, il était grand temps que j'emprunte ses lignes. Ce sont les vacances scolaires, alors pour une fois, j'ai le temps. Je suis en train d'écrire, en sténo, à l'aide d'un stylo-plume, sur un bloc offert par la compagnie, à une tablette en acajou incrustée de nacre sur laquelle trônent un encrier et un vase en cristal rempli de fleurs de lupin²⁶. Rien que le meilleur pour les voyageurs du *Prairie Chief*. Le garçon vient à l'instant de m'apporter une tasse de thé au citron brûlant. Devant, j'entends haleter la locomotive n° 439, et je sens comme une

vague odeur de fumée. Derrière moi, l'employé des wagons-lits ne va pas tarder à déplier ma couchette Pullman, à la pourvoir de draps blancs impeccables, avant de déposer une carte et une bouteille échantillon d'eau de toilette sur l'oreiller. Derrière également, je sais que le chef est en train de choisir une belle pièce de bœuf de Kansas City, qu'il va cuire bleue, comme il sied pour le dîner d'un propriétaire.

Bon d'accord, c'est du brontosauve, si vous tenez à entrer dans la technique. Il pourrait même être marqué du Double-C barré.

Nous allons bientôt nous arrêter à « Fort Worth » pour refaire le plein d'eau et de bois. Je ne compte pas y descendre, car on m'a dit que ce n'est qu'une ville d'éleveurs de bétail sans intérêt, grouillant de garçons d'étable mal dégrossis voire dangereux, bref, pas un endroit pour une dame bien élevée. (C'est ce qu'on m'a dit ; il se trouve que je sais, ayant participé à sa construction, que ce n'est qu'une grande salle traversée par des rails et une route en terre battue, semée de quelques bâtiments en bois et soutenue par un imposant décor holographique.)

Derrière ma fenêtre, le soir tombe. Tout à l'heure, nous avons vu un troupeau de bisons, et peu après une bande de Peaux-rouges qui ont arrêté leurs montures pour regarder, l'œil solennel, le cheval de fer s'époumoner devant eux. Fournis par l'Agence centrale de Figuration et enregistrés sur bande, mais après ? La voiture-salon est bourrée de Texans et de quelques Pennsylvaniens qui s'en retournent chez eux. Tous ont revêtu leur plus beau costume, pas encore trop froissé par le voyage. En face de moi, une jeune Amish est assise entre ses parents. Elle me regarde écrire. À côté d'eux, un groupe de trois jeunes hommes, essayant de ne pas trop montrer leur intérêt pour la jeune femme seule à son écritoire. Bientôt, le plus hardi de la bande va m'aborder pour m'inviter à dîner, et si sa réplique est un peu plus fouillée que « Qu'est-ce t'écris, ma poule ? », il aura de la compagnie à sa table.

Mais pas dans son lit. Ce serait un vain exercice. Le service que j'ai récemment demandé à Darling Bobbie/Bob le Cintré, a été de m'asexuer, comme Brenda lorsque j'ai fait sa connaissance. C'était sans doute idiot et certainement excessif, mais j'ai trouvé que je ne pouvais plus supporter l'idée de sexe, et qu'en fait je détestais même cette ouverture par laquelle Mario était venu faire son bref passage dans le monde. Redevenir mâle m'intéressait encore moins. J'ai donc décidé de descendre du tortillard de la sexualité et je ne le regrette pas. Je pourrai toujours y remonter un de ces quatre, mais pour l'heure, c'est un soulagement de ne plus être à la merci des hormones, quelle que soit leur polarité. Je vais peut-être continuer ainsi une vingtaine d'années, une sorte de congé sabbatique.

Alors que descend la nuit et que le train oscille doucement, je me rends compte que cela fait bien longtemps que je n'ai pas connu un tel bonheur.

Cela fait maintenant un bail que nous sommes ensemble et l'heure est bientôt venue de se quitter. Vous avez successivement rencontré Hildebrandt,

Hildegarde et Hildetruc ; magnat du rail, éditrice, institutrice, éditorialiste patentée, mère éplorée et militant(e) infatigable pour la réforme des pronoms. Il n'y a vraiment plus qu'un seul détail biographique qui mérite d'être connu à son sujet.

Je vais m'envoler vers les étoiles.

En fait, j'ai reçu une invitation à poser ma candidature. Je ne l'ai pas mentionné plus tôt, un oubli, sans doute, mais environ une semaine après la mort de Mario, je suis restée assise un bon moment, le pistolet de Walter dans une main, une bouteille de bonne tequila dans l'autre, plus une balle. J'ai bu, j'ai chargé et déchargé l'arme, bu encore un coup, et visé diverses cibles ; un arbre, le mur de ma cabane, ma tête. Et j'ai repensé à ce qu'avait dit le C.C. à propos d'un virus, et à ce que j'avais conclu de la véracité de cette déclaration ; et je me suis demandé s'il y avait encore quelque chose qui me fasse vraiment envie. Tous ces autres trucs... bon, c'est vrai, il m'apportaient des satisfactions, surtout l'enseignement, mais ils ne contribuaient toujours pas à répondre à la question : « Qu'est-ce que tu fais vraiment, Hildy ? »

Alors, j'ai pensé à quelque chose, j'y ai réfléchi un peu plus, et je me suis trimbalée jusqu'au *Heinlein*, pour demander à Smith si je pourrais l'accompagner le jour où il décollerait, si inutiles que soient mes talents à son entreprise. Et il m'a répondu, mais bien sûr, Hildy, je comptais justement vous demander si vous étiez intéressée. Nous aurons besoin de quelqu'un pour s'occuper de la publicité, déjà, quelqu'un capable de tourner les choses comme il convient quand sonnera l'heure du départ, et surtout au moment du retour. Nous aurons besoin de conseils pour commercialiser nos histoires avec le maximum de profit. En fait, une majorité d'entre nous aura besoin d'un nègre. Les scientifiques, les pilotes d'essais, les techniciens, nous sommes tous coincés quand il s'agit de se raconter ; vous n'avez qu'à relire les premiers récits des pionniers de l'espace. Parlez-en à Sindbad, au service publicité, voir si vous ne pouvez pas lui arranger ça. Si c'est concluant, je suis prêt à vous mettre à la tête du service d'ici une semaine. De toute façon, vous ne pourrez pas être pire que lui.

Alors, disons que c'est une sorte d'adieu. Tous les gens que j'ai évoqués jusqu'ici... aucun ne sera du voyage. Ce n'est simplement pas leur genre. Je les ai tous aimés à des degrés divers (mais oui, même toi, Callie), mais ils restent ancrés à la Lune, ancrés à un homme ou une femme. « Hansel », « Gretel », « Libby » (qui s'est retapé, au fait), « Valentin Michael Smith » : tels seront mes compagnons d'équipage, que nous partions dans un an, dans vingt ans ou dans cinquante. Vous autres, on vous a déjà laissés derrière.

L'enseignement, le train ou le journalisme au *Texian*, ce sont des trucs que je fais sur ma lancée. Mais je consacre mes innombrables heures de loisir (*ah !*) à tout faire pour remplir les objectifs des Heinleinistes et de leur projet insensé. Résultat : une augmentation de deux pour cent des demandes au cours de l'année écoulée. Pas vraiment de quoi mettre le feu aux poudres, mais laissez-moi le temps. Quand j'aurai fait tout mon possible en faveur du

projet, je me reposerai. D'ici là, vous avez une bouteille à faire laver, une poubelle à vider, un bidule à faire reluire ? Donnez-le à Hildetruc, et ce sera fait. Il n'y a pas de tâche trop subalterne pour moi, avant tout parce que je suis totalement inapte aux tâches importantes. Mon objectif est de me rendre tellement indispensable au projet qu'il serait impensable de me laisser en rade. *Partir sans Hildy* ? Merde, mais qui va me cirer les pompes et me masser les arptions ?

Et voilà le fin mot de l'histoire. Je ne vous ai pas promis de conclusion définitive, et je pense avoir tenu mes engagements. Je vous avais prévenu que des détails resteraient en suspens, et j'en vois toute une flopée. Quid des Envahisseurs, par exemple ? Bigre, je n'en sais foutre rien. La dernière fois que quelqu'un a eu la curiosité d'aller vérifier, ils occupaient toujours notre chère planète natale, et on n'est pas près de les en expulser. Savoir si on s'y décidera un jour, c'est encore une autre histoire.

Qu'allons-nous trouver au bout de la route ? Je n'en sais rien non plus, et c'est bien pour ça qu'on y va. Des intelligences extraterrestres ? Je ne parierais pas contre. Des mondes étranges ? Je dirais que ça va de soi. De vastes espaces vides, la tragédie humaine, l'espoir. Dieu. L'âme de Mario. Les rêves les plus fous et les pires cauchemars pourraient aussi bien nous y attendre.

Ou peut-être retrouverons-nous Elvis et Silvio dans une soucoupe volante en train de chanter du bon vieux rock and roll.

Imaginez un peu l'article !

Eugene, Oregon
2 mai 1991

*Cet ouvrage a été réalisé par
la Société Nouvelle Firmin-Didot
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des
Éditions Denoël en août 1994
Dépôt légal : septembre 1994
N° d'édition : 3914
N° d'impression : 27670*

4ème de couverture

La colonie de Luna deux siècles après la dévastation de la Terre par de mystérieux Envahisseurs qui ont contraint l'humanité à se disperser dans tout le système solaire. Hildy Johnson, journaliste-vedette de Luna, est chargé de réaliser pour le bicentenaire de cet essaimage une série de reportages sur l'évolution de la société humaine depuis son déracinement. Une société qui se révèle avoir accompli des bonds formidables dans tous les domaines et peut réaliser ses rêves les plus délirants.

Pourtant, Hildy Johnson se découvre des pulsions suicidaires. Et il n'est pas le seul, lui apprend l'ordinateur central qui gère tout, des transports à la santé, des communications au climat. Lui-même, l'ordinateur infailible, se sentirait un peu déprimé ces derniers temps...

Y aurait-il quelque chose de pourri au royaume de tous les progrès et de tous les bonheurs ?

Écrit comme un journal intime, ce vaste tableau d'une société future qui radicalise les tendances en germe dans notre présent (goût du simulacre, informatisation galopante, poids des médias) s'impose d'emblée comme un classique à ranger auprès du Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, qu'il remet en quelque sorte à jour. Avec imagination, gravité, mais aussi une bonne dose d'humour.

-
1. L'un des papes de la publicité dans les années 30 aux États-Unis, créateur d'une des premières agences de pub – leur Bleustein-Blanchet, en quelque sorte (N.d.T.).
 2. Comme tous les Américains, Walter Rédacteur (et l'auteur) oublie les vols (certes brefs) du Français Clément Ader, sur l'Éole en octobre 1890 et septembre 1891, soit treize ans plus tôt qu'Orville et Wilbur. Exploits qu'il rééditera avec l'Avion n°3 en novembre 1897. Fin de la parenthèse cocorico (N.d.T.).
 3. En français dans le texte (N.d.T.).
 4. Ancêtre électronique des synthétiseurs, fort utilisé au début du parlant pour créer des ambiances musicales propices à générer sueurs froides et grincements de dents (N.d.T.).
 5. Spectacle jadis traditionnel aux États-Unis, avec des comédiens blancs déguisés en Noirs. Immortalisé entre autres par le premier film parlant, Le Chanteur de jazz, avec Al Jolson (N.d.T.).
 6. Celui qui tuyauta les deux journalistes du Washington Post sur l'affaire du Watergate (N.d.T.).
 7. Littéralement « Mangeurs de bœuf », surnom consacré des hallebardiers qui gardent traditionnellement la Tour de Londres (N.d.T.).
 8. Allusion à cette anecdote, généralement passée sous silence par les journalistes français qui ne brillent pas par leur connaissance de l'anglais. Sous le coup de l'émotion, au lieu de prononcer la phrase : « Un petit pas pour un homme, mais un grand pas pour l'humanité », Armstrong a oublié l'article pour bredouiller ce qui correspond en français à : « Un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour l'humanité », et qui, on en conviendra, ne veut strictement rien dire (N.d.T.).

9. En fait, le Kinéscope, sorte de visionneuse individuelle d'images animées, inventé en 1891. Mais c'est aux frères Lumière que l'on doit le concept du cinéma tel qu'on le connaît : prise de vue par une caméra et projection en salle sur un écran. Enfin, faut-il rappeler que Charles Cros doit partager avec Edison la paternité de l'invention du phono ? Fin de la seconde parenthèse historicocorico (N.d.T.).
10. . En français dans le texte (N.d.T.).
11. Le titre d'origine du chapitre (Her Girl Friday) faisait allusion au film *His Girl Friday*, avec Cary Grant et Rosalind Russell. Le titre français « La Dame du vendredi », laissait échapper le sens réel de l'expression qui est « secrétaire, aide de bureau ». Référence pour référence, je me suis permis de remplacer *Howard Hawks-1940* par *Jean Duvivier-1936* (N.d.T.)
12. En français dans le texte (N.d.T.).
13. Allusion au surnom de la Pennsylvanie, le Keystone State, l'« État clef de voûte » des Pennsylvania Dutchmen, où furent rédigées la Déclaration d'indépendance puis la Constitution des États-Unis (N.d.T.)
14. Organe de propagande des Témoins de Jéhovah (N.d.T.).
15. Accélérateur linéaire (N.d.T.).
16. Premier boîtier « automatique » (parce que sans réglage ; l'utilisateur l'achetait même déjà chargé et le rendait pour qu'on développe le film et qu'on en remette un neuf !). Fabriqué par George Eastman, le fondateur de Kodak, au début du XXe siècle, on l'avait surnommé Brownie à cause de sa couleur tête-de-nègre (N.d.T.).
17. « Authentique », comme on dit dans certaines collections de science-fiction : il s'agit bien évidemment de l'épisode de l'arrivée d'Abraham en Égypte, qui donne sa femme au Pharaon en la faisant passer pour sa sœur (N.d.T.).
18. Situés à 60° de part et d'autre de la position de la Lune, sur la même orbite, les 4e et 5e points de Lagrange où s'équilibrent les attractions gravitationnelles de la Terre et de son satellite sont également dénommés troyens par analogie avec les astéroïdes dits troyens et grecs qui évoluent sur la même orbite que Jupiter, le précédant et le suivant à 60° d'écart eux aussi (N.d.T.).
19. . Au fait, ça veut dire : « Du tonnerre » (N.d.T.).
20. Le terme originel « Kewpie » fait référence à un type de poupée joufflue bien connue aux États-Unis, inspirée des dessins de Rose O'Neill (N.d.T.).
21. Comme le héros de *En terre étrangère*, de Robert Heinlein, bien sûr (N.d.T.).
22. La Sainte Bible, traduction de Louis Segond, 1910 (N.d.T.).
23. Prononcer Aïgor. Merci (N.d.T.).
24. Du nom d'Alan Turing, mathématicien et logicien anglais. En 1936, il créa une machine abstraite, dite « machine de Turing », ancêtre de tous les automates à fonctionnement algorithmique : il s'agit en fait d'un ruban de longueur infinie découpé en cases contenant chacune une instruction simple – avancer ou reculer d'une case, y écrire, l'effacer – et qui passe devant une tête d'enregistrement/lecture chargée d'exécuter ces instructions. Schématiquement, le test de Turing permet de vérifier si un programme est opératoire, c'est-à-dire s'il peut se dérouler sans blocage dans un temps fini (N.d.T.).
25. D'Ares, Mars, en grec. Mais si (N.d.T.).
26. Qui est, incidemment, l'emblème du Texas (N.d.T.).